

L'AMBASSADE
de la Compagnie Orientale des Provinces Unies, vers
L'EMPEREUR DE LA CHINE

le tout recueilli par

Jean NIEUHOFF

L'ambassade de la Compagnie Orientale des PROVINCES UNIES vers l'Empereur de la CHINE ou Grand cam de TARTARIE

faite par les S^rs^
Pierre de Goyer & Jacob de Keyser,

Illustrée d'une très exacte description des villes, bourgs, villages, ports de mers, & autres lieux plus considérables de la Chine,
enrichie d'un grand nombre de tailles douces.

Le tout recueilli par



M. Jean Nieuhoff,
Maître d'hôtel de l'ambassade, à présent gouverneur en Ceylan.

Mis en français, orné, & assorti de mille belles particularités tant morales que politiques, par Jean Le Carpentier, historiographe.

À Leyde
Pour Jacob de Meurs, marchand libraire & graveur de la ville d'Amsterdam, 1665

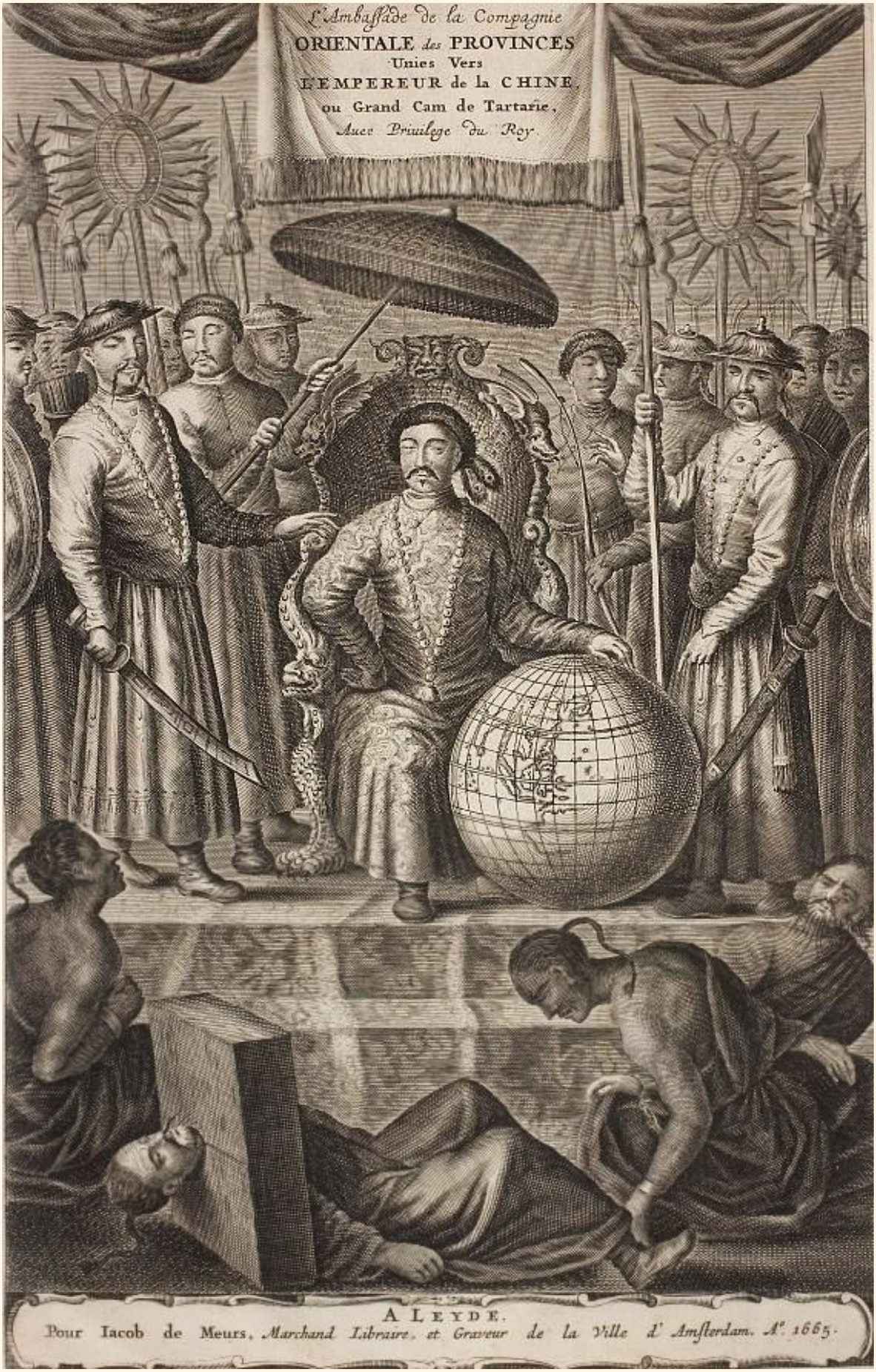

L'Ambassade de la Compagnie
ORIENTALE des PROVINCES
Unies Vers
L'EMPEREUR de la CHINE,
ou Grand Cam de Tartarie,
Avec Privilege du Roy.
A LEYDE,
Pour Iacob de Meurs, Marchand Libraire, et Graveur de la Ville d' Amsterdam. An. 1665.

TABLE DES CHAPITRES

EN LA PREMIÈRE PARTIE
L'AMBASSADE DE LA COMPAGNIE ORIENTALE DES PROVINCES UNIES

... V. Des forces des Hollandais sur mer. Leurs conquêtes, & négoces. L'établissement de leurs Compagnies.

VI. Ce qui à mu l'auteur à entreprendre cet ouvrage.

VIII. Diverses appellations du royaume de la Chine.

IX. Diverses divisions de la Chine. Ses limites.

X. Le nombre des villes & de ses habitants ; les revenus de l'empereur, &c.

XI. Les Hollandais n'ont pu trafiquer en la Chine qu'après de grandes difficultés. Les aventures de Schedel à Kanton.

XII. Le Conseil de Batavie envoie derechef deux vaisseaux vers Kanton. Les aventures de Schedel & de Wagenaer en ce second voyage.

XIII. Les intendants de la Compagnie Orientale des Indes envoyèrent des ambassadeurs vers l'empereur de la Chine.

XVI. Les ambassadeurs ébranlés par une tempête. De la ville de Makao, &c.

XVII. Arrivée des ambassadeurs à Haytamon, où ils furent visités par quelques mandarins de Canton, &c.

XVIII. Description générale de la province de Qantung.

XIX. Les ambassadeurs furent conviés à un somptueux festin par les vice-rois de Canton.

XX. L'empereur accorde la liberté du commerce aux Hollandais. Les visites & les festins faits aux ambassadeurs jusques à leur départ de Canton. De la rébellion de ceux de Quangr, &c.

XXI. Les ambassadeurs partent de Canton & arrivent à Sehu, puis à Xanxui.

XXII. Arrivée des ambassadeurs à Sanyvum. Des diverses montagnes de la province de Canton & entr'autres de celle de Sang-won-hab, &c.

XXIII. Les ambassadeurs arrivèrent à Quantonlou, à Yngta, à Mongley, &c. Du temple de Kon-jan-sjam.

XXIV. Les ambassadeurs arrivent à Xaocheu. De la montagne de Nanhoa. D'un cloître de moine, &c.

XXV. Arrivée des ambassadeurs à Nanhung, où ils furent très bien traités par les magistrats. Description de la province de Kiangsi.

XXVI. Arrivée des ambassadeurs à Nangan, &c. Leurs aventures.

XXVII. Arrivée des ambassadeurs à Nancang, Kancheu, &c.

XXVIII. Arrivée des ambassadeurs à Vangan, à Lungciven, & à Pekkinsa. Rochers artificiels, &c.

XIX. Les ambassadeurs arrivent à Kinnungam, Kiexui, Hiakiang, Sinkin, Fungching, &c.

XXX. Arrivée des ambassadeurs à Nanghang.

XXXI. Les ambassadeurs arrivent à Ucienjen, à Nanhang, &c. Comment on fait la porcelaine, &c.

XXXII. Les ambassadeurs arrivent à Hukeu, à Pengce, &c. De quelques autres villes de la province de Kangsi. Description de la province de Nanking.

XXXIII. Les ambassadeurs entrent dans la province de Nanking, passent par les villes de Tonglou, de Gangking, de Tungling, d'Ufu, de Teytong, &c.

XXXIV. Arrivée des ambassadeurs à la ville métropolitaine de Nanking, à Jejenjeen, &c.

XXXV. Arrivée des ambassadeurs à Quangcheu. Des canaux artificiels. Du temple de Quanguamiao, &c.

XXXVI. Les ambassadeurs arrivent à Yangcheu, ou Yancefu. Barques admirables, &c.

XXXVII. Arrivée des ambassadeurs à Kajutsiu, ou Kuoyeu, à Paoing, à Siampu, &c.

XXXVIII. Les ambassadeurs arrivent à Taujenjeen, Tsisang ; des villages flottants ; Du canal de Jun, &c.

XXXIX. Des villes de Fungyang, de Sucheu, de Sungkiang, de Changcheu, & autres de la province de Nanking. Description de la province de Xantung.

XL. Arrivée des ambassadeurs à Kiakia, Jax-hinno, Cinningsiu, &c. Pêche étrange des Chinois.

XLI. Arrivée des ambassadeurs à Xantsui, à Tungchang ; du temple de Teywanmiao.

XLII. Arrivée des ambassadeurs à Lincing, sa tour magnifique, &c. Ucing, &c. Description de la province de Peking.

XLIII. Les ambassadeurs arrivent à Kuching, à Tachu, à Tonquam, Sanglo, Tonnau, Sinkicien, Sinkocien, &c.

XLIV. Arrivée des ambassadeurs à Tiencienwey, à Joeswoe, Foeheen, Sansianwey, Tongsiou, &c.

XLV. Les ambassadeurs arrivent à la ville impériale de Peking. Leur réception, &c.

XLVI. Court récit des ambassadeurs des Sutadses, du Grand Mogol, des lamas, &c.

XLVII. Les ambassadeurs se présentent devant le trône de l'empereur.

XLVIII. Description de la cour impériale de Peking.

XLIX. Les ambassadeurs sont magnifiquement traités par ordre de l'empereur. Présents envoyés par l'empereur à nos ambassadeurs, &c.

L. Les ambassadeurs partent de Peking. Court récit de cette ville & de son territoire, &c. De la célèbre muraille de la Chine.

LI. Les ambassadeurs abandonnent Peking, arrivent à Pekingsui, à Tongsiou, Sansianwey, Single, &c.

LII. Arrivée des ambassadeurs à Single, & Lincing, &c. Retour des ambassadeurs à Batavie. Description de la province de Xansi. De la province de Xensi. De la province de Honan. De la province de Suchuen. De la province de Huquang. De la province de Chekiang. De la province de Fokien. De la province de Quangsi. De la province de Queicheu. De la province de Junnan.

EN LA SECONDE PARTIE

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'EMPIRE DE LA CHINE

I. Du gouvernement, des conseils, & des magistrats de la Chine.

II. Des lettres, langues, écritures, & sciences des Chinois ; des philosophes, gradués, &c.

III. De divers arts & exercices des Chinois, comme de l'architecture, de l'imprimerie, de la chimie, de la peinture, de la sculpture, de la musique, des jeux, &c.

IV. Des mœurs & coutumes des Chinois.

V. Des pompes funèbres & sépultures des Chinois.

VI. De la stature des Chinois, de leurs habits & ornements.

VII. Divers grands abus des Chinois.

VIII. De la religion des Chinois.

IX. Des temples, ou pagodes, ou monastères des Chinois.

X. Des arcs triomphaux, palais, & autres bâtiments publics.

XI. Des rivières, fontaines, & montagnes de la Chine.

XII. Des minéraux, comme or, argent, pierres précieuses, &c.

XIII. Des racines, herbes, roseaux, arbres & fruits, communs en la Chine.

XIV. Des animaux, oiseaux, poissons. animaux rampants, insectes, &c.

XV. Des rois ou empereurs de la Chine, & de leurs lignées.

XVI. De la Tartarie, de ses peuples, de ses guerres, &c.

XVII. Les dernières guerres des Tartares contre les Chinois.

@

[c.a. : on a pensé intéressant de présenter, après l'ouvrage, l'article de Camille Imbault-Huart : Le voyage de l'ambassade hollandaise de 1656 à travers la province de Canton, *Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society*, vol. XXX new series, n° 1, 1895-96, 73 pages. En tout cas, les premières pages de cet article peuvent être très utilement lues en préambule.]

Note chineancienne : L'ouvrage de Jean Nieuhoff est disponible dans son entier sur internet en une dizaine de reproductions facsimile (en cinq langues : flamand, allemand, français, anglais, latin) de qualité variable. Les adresses des sites de reproduction sont disponibles dans Bibliotheca sinica 2.0.

Cela donne une liberté de plus à chineancienne de ne reprendre de l'ouvrage que le texte concernant la Chine, et l'ambassade, selon l'habitude du site.

Les premiers chapitres de généralités (I-IV, VII) sont donc omis, de même que le trajet d'arrivée en mer de Chine (XIV-XV). Mais surtout cette présentation a été expurgée des digressions et saillies morales, ou gréco-latino-judéo-chrétiennes, du pseudo-traducteur, tel que l'appelle à peu près C. Imbault-Huart. Celles-ci représentent bien au total une centaine de pages. Encore n'a-t-il pas été toujours possible de les extraire toutes en ne retouchant pas la grammaire du texte. Mais on peut être certain que dans cette centaine de pages, pas une seule fois la Chine n'est concernée. Le lecteur reconnaîtra l'emplacement des suppressions aux points de suspension positionnés çà et là. Il faut savoir que quasiment jamais le pseudo-traducteur ne signale qu'il va y avoir digression, ni qu'elle est de son fait, puisque dans sa préface, il paraît annexer tout l'ouvrage et considérer le journal de Nieuhoff comme la source de ses réflexions, sans plus ("Le gros de cet œuvre est bâti sur le Journal du Sr de Nieuhoff"). La comparaison avec l'édition anglaise, où le pseudo-traducteur n'avait pas part, se révèle très utile.

Cette façon de faire a été rendue d'autant plus nécessaire, que par leur ampleur, ces digressions finissaient par modifier totalement l'impression qui ressortait de l'excellent journal de J. Nieuhoff, semblant amener l'auteur à une position moralisatrice ou érudite qu'il n'a jamais cherché à avoir.

— À noter par ailleurs, concernant les mots en français vieilli, les renvois explicatifs vers des URL de sites-dictionnaires.

Préface au lecteur [1]

@

Je suis d'avis qu'il faut voir le monde devant que d'en sortir. Aussi personne n'a jamais douté que la connaissance de ses différentes parties ne soit une des plus belles sciences que nous puissions acquérir, & que ceux qui contribuent leurs soins, leurs moyens, ou leurs travaux à la perfectionner, ne rendent presque toujours leur nom immortel.

Il ne faut point avoir recours sur cela aux voyages de Bacchus, d'Hercule, & des Argonautes, ou bien à ceux d'Homère, de Lycurgue, de Solon, de Platon, de Pythagore, de Démocrite, d'Œnopide, de Xénophon, de Xénocrate, de Crantor, d'Arcesilas, de Lacyde, d'Aristote, de Théophraste, de Xénon, de Cléanthe, de Chrysippe, d'Antipater, de Carneade, de Panaëtius, de Clitomaque, de Philon, d'Antiochus, de Possidonius, & d'une infinité d'autres, qui, selon les récits de Diodore & de Ciceron, ont consumé tout leur âge dans ce noble exercice sans presque revoir leur patrie. On sait combien de réputation, de lustre, & de gloire ont donné aux rois d'Espagne & de Portugal, ceux qui ont été faits depuis peu en l'une & l'autre Inde. Et nous ne voyons rien de plus illustre dans l'histoire de ces derniers siècles, que les noms de Christophe Colomb, d'Americ Vespuce, de Drack, du Maire, & de leurs semblables. Cela me fait penser qu'entre les soins qu'ont les monarques & les républiques de rendre leurs règnes & gouvernements glorieux & triomphants en tant de façons, ils ne doivent pas mépriser la découverte des pays inconnus, ni ce qu'on peut avoir d'information bonne & assurée de certaines contrées, dont nous apprenons à peine le nom, & fort incertainement la situation.

Car encore que nous soyons assurés que l'Afrique soit la plus grande sans contredit de toutes les péninsules du monde, il faut confesser néanmoins que nous n'en connaissons guère que la côte, & fort peu l'intérieur, si ce n'est par quelques relations assez confuses de l'empire du Negus, ou Prêtre-Jean d'Éthiopie, qui est dans une partie de cette étendue.

Mais la descente qui se fait en des lieux où les hommes de l'ancien monde n'ont jamais mis le pied, est sans doute de beaucoup plus grande considération. Or outre ce qui reste à découvrir vers notre pôle Arctique,

[1] [c.a. : de Jean Le Carpentier, le "traducteur".]

les géographes font voir que du côté de l'Antarctique il y a la Terre australe, qui est une cinquième partie du globe terrestre, où l'on n'a point encore pénétré, & qui n'est guère moins grande toute seule, que les quatre autres ensemble qui nous sont déjà connues. En effet nous n'avons approché de plus près le Midi que vers le détroit du Maire entre le 58e & le 59e degré ; sinon qu'en l'an 1599 un de nos vaisseaux hollandais fut porté par la tempête jusques au 64e où il découvrit de fort hautes montagnes couvertes de neige. Et l'on sait que du côté de la Nouvelle Guinée, aussi bien qu'où les chartes nous marquent le cap de Beach, il y a des espaces presque depuis la ligne équinoxiale jusques au pôle, dont nous n'avons pas la moindre connaissance. Si est-ce qu'on ne doit point douter qu'ils ne soient habités, & même que comme nous avons deçà des peuples hyperborées, il n'y en ait d'autres qu'on peut nommer hypernoties, pour user des propres termes d'Hérodote : car tant s'en faut que la Terre soit inhabitable sous les pôles, que l'air y doit être plus tempéré qu'en beaucoup d'autres lieux. Les raisons de cela se prennent au peu de mouvement des cieux en ces endroits-là ; de la demeure continuelle qui fait le soleil pendant six mois ; du peu d'obscurité qu'il y a en forme de crépuscule seulement durant les six autres ; de la lumière lunaire qui s'y voit la plupart du temps, & surtout du peu d'épaisseur de l'ombre de la nuit, qui par conséquent n'y rafraîchit pas comme sous l'équateur, où l'on sait que les nuits sont plus froides que partout ailleurs, à cause qu'elles sont produites par l'ombre épaisse de tout le diamètre de la Terre. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer plus avant dans ces considérations. Il importe aux grands princes d'aviser par quels expédients on peut faciliter la découverte de ces pays tout à fait étranges, & rendre plus connus ceux qui ne le sont qu'à demi, ou pour le moins dont nous ignorons l'état présent, avec la façon dont ils sont aujourd'hui gouvernés.

Pour ce qui concerne l'Europe, il n'en reste que les parties les plus proches du Pôle à découvrir. Car nous savons par les relations de ceux de nos provinces, qu'ils ont été jusques au 83e degré, voire jusques au 88e. Mais il y a si peu de profit à espérer de ce côté-là, hors celui qui peut venir du passage qu'on cherche vers la mer de la Chine, qu'il n'y a point de navigation, où les matelots se portent moins volontiers qu'à celle du Nord. Et l'on est si peu informé de ce grand pays de Groenlande, qu'on doute s'il

fait encore partie de la terre habitable, ou si la mer ne l'a point englouti. Car c'est chose certaine que la plupart des pilotes ne la trouvent plus, quand ils sont sous la hauteur, ou comme ils disent dans son parage, mais seulement une mer fort basse & fort noire. La même chose se peut dire de l'Amérique Méridionale, que nous avons déjà courue tout autour, sans guère avancer au dedans. Et à l'égard de la Septentrionale, elle est encore moins connue vers le Pôle, que l'Europe ni l'Asie.

Quant à l'Asie, il faut avouer que nous n'avons eu jusques à présent que fort peu de connaissance de son assiette, de ses provinces, des mœurs, & du gouvernement des peuples qui l'habitent. Il est bien assuré que toutes ces grandes régions de l'Asie Septentrionale, sont possédées par des princes ou roitelets tartares, qui reconnaissent le Grand cham pour leur supérieur, mais on ne sait presque rien apprendre de leur situation. Pour ce qui est de la Méridionale, elle est un peu mieux connue, mais on en trouve des relations si différentes, que plusieurs en parlent avec mépris, & les tiennent pour fabuleuses. J'avoue qu'il les faut voir & lire avec précaution, & se souvenir de ce qui se dit ordinairement des discours de ceux qui viennent de loin, pour ne croire pas légèrement, & afin de discerner le vraisemblable d'avec ce qui ne l'est pas. Ce doit être néanmoins sans cette rude incrédulité de ceux qui n'étant jamais sortis de leur pays, se moquent de tout ce qui s'écrit des autres. Parce qu'ils sont accoutumés à de certaines façons de vivre, ils ne peuvent s'imaginer qu'on en pratique de contraires ailleurs, ou que la nature agisse autrement quelque part, qu'elle ne fait chez eux. Cependant cette même nature n'est pas dans l'uniformité qui se figurent. Et d'autant que rien ne nous découvre si à nu ses différentes faces que les itinéraires & les voyages ; vous en remarquerez un en cet œuvre, qui ne vous sera pas moins profitable que divertissant : vous y verrez, sans sortir de votre cabinet, comme une nouvelle nature, & tant de merveilles, que votre esprit en sera parfois si agréablement surpris, que pour ne les pas comprendre, vous vous imaginerez la création d'un second Adam pour la Chine, comme Théophraste s'est figuré de l'Amérique.

Le gros de cet œuvre est bâti sur le Journal du Sr de Nieuhoff, maître d'hôtel de l'ambassade que messieurs de la Compagnie des Provinces Unies ont depuis peu dépêchée vers l'empereur de la Chine. Ce personnage proteste par ses écrits qu'il n'a rien avancé dans les cinq premières

provinces qu'il a traversées avec ses maîtres, que ce qu'il a vu de ses propres yeux, ou appris de la bouche des mandarins, & des seigneurs qui les accompagnèrent jusques à la cour de l'empereur. Pour les dix autres provinces (y jointe la Description générale du même empire, qui avec les dernières guerres des Tartares font notre seconde partie) ce que l'on vous en rapporte en bref est tiré tant des remarques du même auteur que des diverses relations dignes de foi. La plupart des tailles douces exhibées dans cette œuvre sont gravées sur le crayon & le pinceau du dit auteur, qui s'est étudié de représenter les paysages, & tirer avec exactitude le plan des principaux endroits par où il a passé.

Quant au reste, si vous y remarquez quelques digressions & saillies, elles n'y sont mises que pour ceux qui se plaisent à la moralité, & à la recherche de la diversité de tant de façons de vivre que l'on observe en cet univers. Et si vous y trouvez quelque chose qui vous déplaît, j'ose espérer que vous aurez assez de bonté, pour agréer dans les défauts qui vous choqueront, l'affection d'un homme, qui a voulu imiter ces petits oiseaux religieux, qui présentèrent autrefois leurs plumes, n'ayant rien de plus précieux dans la structure d'un temple que l'on dédiait à la sagesse, & où chacun venait à la foule offrir l'or, le marbre, l'ivoire, & autres semblables richesses. On peut toujours raisonnablement excuser les fautes de celui qui n'a point d'autre intention que de rendre service aux particuliers, & au public. ADIEU.

@

L'ambassade de la Compagnie Orientale des Provinces Unies vers le Grand cham de Tartarie, EMPEREUR DE LA CHINE

Faite par les Srs Pierre de Goyer & Jacob de Keyser,
Partis de Batavie le 14 de juillet de l'an 1655 par ordre de
Monsieur le général Jean Maatzuiker, & du très noble Conseil des Indes,
& retournés au dit lieu le 31 mars 1657.



Couverture du journal de Jean Nieuhoff.



Carte du trajet Canton-Peking.

PREMIÈRE PARTIE

L'AMBASSADE DE LA COMPAGNIE ORIENTALE DES PROVINCES UNIES

CHAPITRE V

Des forces des Hollandais sur mer. Leurs conquêtes, & négoces. L'établissement de leurs compagnies, &c.

@

Lecteur, de peur de me rendre suspect, en vous dressant les éloges des plus vaillants hommes de ma patrie, & en vous étalant leurs admirables conquêtes faites par tout l'univers, j'ai trouvé bon de les emprunter de plusieurs fameux auteurs étrangers.

Le cardinal Bentivoglio, qui éplucha de bien près les humeurs, l'industrie, & les forces des Hollandais, & spécialement de celles sur mer, considère quatre choses, savoir la quantité de leurs vaisseaux ; l'abondance des choses nécessaires pour les fournir de tout ; le nombre de leurs mariniers ; & leur science en l'art de la navigation.

> Et pour commencer (dit-il) par la quantité de vaisseaux, elle est si grande, selon la commune opinion, qu'elle peut être comparée avec celle, que fait quasi tout le reste de l'Europe ensemble. Le nombre des navires dont les bras de mer, les golfes, & les ports de la Hollande & de la Zeelande sont remplis, est presque infini ; sans en compter plusieurs autres, qui sont du côté maritime de la Frise. Les plus grands vaisseaux qui peuvent mouiller l'ancre à la vue des murailles de la ville d'Amsterdam, sont en si grand nombre, & si pressés, que leurs mâts, & leurs antennes, empêchent, comme une épaisse forêt, & obscurcissent la vue de ceux qui les regardent. Et non de merveille si cette place peut passer maintenant pour la plus fréquentée, & la plus marchande, qui soit non seulement en Europe, mais encore dans tout le reste de l'univers.

Il poursuit disant :

> Si le nombre des vaisseaux y est grand, l'abondance des choses p1.017 pour les pourvoir n'est pas moindre, quoique le pays en produise fort peu dans son sein. Le nombre des mariniers (qui sont les instruments animés de la navigation) ne cèdent en rien à

l'abondance des choses inanimées, vu que presque tous les habitants de la Hollande & de la Zeelande sucent avec le lait de leurs mères les intrigues de la marchandise, & les préceptes de l'art de la Marine : et on peut dire avec vérité que chaque maison de ces deux provinces en est une école. Dans leur jeunesse ils se contentent de voguer sur les endroits de la mer, qui leur sont plus voisins ; étant devenus plus forts, ils s'engagent sur les mers les plus éloignées, jusques à là que mesurant par leurs continuelles navigations tous les coins de l'Océan, ils osent entreprendre de dompter partout ses fureurs & ses tempêtes. Il n'y a point de climat, ni d'étoile, ni de vent qui ne leur soit fort familier. Ils se nourrissent parmi ces fatigues & souffrances ; & enfin triomphants de la nature même, contre les ordres, & les lois, ils unifient les mers les plus séparées ; ils transportent un pôle à l'autre ; & ayant réduit les deux hémisphères en un, ils joignent toute la terre ensemble, & toutes les nations les plus écartées & les plus désunies de l'univers presque en un même lieu, & sous un même commerce. Leur réputation s'est rendue si grande dans le monde, à raison de tant de célèbres succès sur mer (& spécialement pour les navigations introduites dans les Indes, mais surtout pour celle que les Hollandais & les Zeelandais ont taché d'ouvrir, il y a quelques années, vers les parties septentrionales de la mer Glacée) qu'on peut dire qu'ils ont obscurci la gloire de toutes les nations les plus renommées. Par le passé ces peuples ne s'étaient pas adonnés aux navigations des Indes. Les Espagnols ne leur avaient pas donné cette permission auparavant que la guerre s'allumât. Et parce que depuis que la guerre se fut échauffée, ils avaient encore permission de fréquenter les mers d'Espagne, & par ce trafic de participer aussi à celui des Indes, ils se contentaient de ce gain médiocre qu'ils avaient en main, plutôt que de se hasarder à ces trafics avides, qu'il faut aller chercher parmi des mers nouvelles, & avec des vents nouveaux & inconnus. Quelque temps après, il fut défendu par les Espagnols aux navires des rebelles de Flandres d'aborder les ports d'Espagne. Pour ce sujet les Hollandais & Zeelandais

irrités de voir, qu'ils perdaient en un même temps le commerce d'Espagne, & la part qu'ils avaient à celui des Indes, se résolurent de tenter eux-mêmes la navigation en ces lieux si éloignés, en quoi ils réussirent si bien, qu'ils les rendirent en peu de temps fort familiers à leur peuples, de sorte que maintenant le voyage des Indes leur est comme une promenade de l'un à l'autre de leurs ports ordinaires, & c'est de là qu'ils remportent incessamment de trésors inestimables, par lesquels ils se font craindre & aimer de tous les monarques.

Un des grands hommes de France parle aussi en cette sorte de la nation hollandaise. Elle est née dans les ondes, & nourrie sous les armes, & trépignante sur son repos n'a jamais tourné le dos à l'honneur & à la vertu, & non de merveille si elle fit tout de peu, & si elle brava les forces du plus puissant des monarques, & si elle se trouve maintenant élevée par une généreuse, & louable ambition jusques où peu de royaumes peuvent atteindre. Elle considère les dangers comme des havres, les batailles comme des bals, les tombeaux comme des berceaux, les mers comme ses mères, les tempêtes comme des théâtres de son courage, les travaux comme des festins : bref, elle ne voit point de péril où elle voit du gain, & regardant moins le nombre & la furie de ses ennemis que sa propre gloire, a poussé si avant ses armes & ses victoires, qu'elle est en nos jours connue, redoutée & obéie dans l'Afrique ou Libie, l'Éthiopie, l'Amérique septentrionale & méridionale, & dans les deux Indes, aussi bien que dans le Nord. Quant à la qualité & étendue de son propre terroir, l'on pourrait dire que c'est une énigme. Car la rareté de ses campagnes lui donne fort peu de grains, & néanmoins l'Europe n'a pas de meilleur grenier : on y trouve fort peu de lin, & de chanvre, il s'y fait pourtant un nombre infini de cordages & de voiles pour l'équipage des vaisseaux, & de toiles pour l'accommodement de toutes les nations, & même pour le luxe des plus grands princes. Il y a fort peu de moutons, & toutefois on y fait un très grand trafic de draperie & d'étoffes. Il n'y a aucunes forêts, & néanmoins on y trouve de quoi bâtir plus de vaisseaux qu'en tout le reste de l'Europe. On y vit au milieu des eaux sans en boire une goutte. Il n'y croît aucune vigne, si est-ce que les caves y regorgent de toute sorte de vin. Enfin, pour un comble de merveilles, on n'y rencontre aucunes p1.018 mines, ni minéraux, on y

renferme pourtant plus de trésors qu'ès royaumes de Colchos & de Lidie. Et tout cela vient de l'innombrable multitude de vaisseaux qui font voile incessamment jusques aux plus éloignées provinces de l'univers, y portant, & en rapportant toute sorte de marchandises & denrées. De sorte que la Hollande est le recueil & l'abrégé des perfections de l'industrie, la mère des grands pilotes, la pépinière des mariniers infatigables, la boutique de toutes sortes d'arts, le refuge & le chef-d'œuvre de toutes les nations, le miroir de leurs ouvrages, & l'ornement de toute l'Europe, comme l'Europe de tout l'univers. Je dis plus, la Hollande est l'honneur de la Terre, la merveille de nos yeux, & le monde des merveilles.

Cette nation (dit un autre savant de ce siècle) ne se contenta pas d'avoir pénétré les plus chaudes contrées de l'univers, & d'y avoir fait des rois tributaires, mais elle voulut aussi l'an 1594 pénétrer les plus froides, comme si son courage & sa vertu avaient la même force contre la rudesse de la fortune & de l'air que la peau des veaux marins, ou des hyènes contre les tonnerres ; ou comme si la glace ne pouvait rien sur les corps de ses mariniers, non plus que la mer, que le fer, & que le feu sur les rochers, sur les diamants, & sur la pierre que Pline appelle aétites. Elle aurait déjà réussi dans ses hautes entreprises, & aurait porté son nom & ses armes par le septentrion dans la Chine & dans le Japon, si elle ne trouvait vers la Nouvelle Zemble & le Vaygats que des hommes, des ours, & des eaux à combattre, mais la mer par ses plaines de glace, & par les traînées de ses monstrueux débris lui en a jusques à présent disputé les avenues. La gloire pourtant lui est due d'avoir déferlé ses voiles, & mouillé l'ancre, là où nul monarque a pu atteindre ; & en cela on doit admirer la grandeur de sa vaillance, plutôt que d'entreprendre à la décrire.

Le R.P. Fournier jésuite en divers endroits de son *Hydrographie* crayonne aussi & étale artistement la police, les lois, l'expérience, le commerce, & la valeur des Hollandais. Il en parle ainsi :

> Avant l'année 1594, ils s'étaient contenus dans l'Europe exerçant leur trafic avec les Polonais, Allemands, Français, Grecs, & Espagnols. Car quelque guerre qu'il y eût entre les villes unies & les Espagnols, ils ne laissaient toutefois par connivence de trafiquer ensemble, jusques à ce que le roi Philippes II se résolut

de leur retrancher tout commerce, croyant par ce moyen de leur couper les nerfs de la guerre qu'ils lui faisaient. Après donc des très rigoureux édits il en fit mettre aux galères tant qu'on en pouvait attraper, fit confisquer leurs marchandises avec leurs vaisseaux ; en fit fouetter, & promener sur des ânes, & leur fit souffrir des peines aussi fâcheuses que honteuses, & défendit qu'on leur permît d'enlever aucun sel, croyant par ce moyen de leur diminuer la pêche. Cette rigueur les réveilla, & leur fit penser aux moyens d'entreprendre eux-mêmes de grands voyages. Sur quoi se présenta l'occasion de deux pilotes portugais, qui avaient fait fort souvent le chemin des Indes, lesquels ayant été pris prisonniers par les Anglais, & négligés d'être rachetés par ceux de leur nation, le furent en fin par les Hollandais, auxquels ils donnèrent l'instruction & l'adresse pour venir à bout de leurs entreprises. Sur ces avis les principaux ministres de l'État, & spécialement ceux d'Amsterdam, animèrent tellement leurs habitants, que plusieurs d'entr'eux délibérèrent d'équiper des vaisseaux, avec lesquels ils pénétrèrent jusques aux îles de l'océan Atlantique, où ils trouvèrent quantité de bon sel, qui ne leur coûta que la peine de le recueillir, & de l'embarquer. Ce premier bonheur les fit résoudre à se pousser jusques en Guinée, d'où ils emportèrent quantité d'or, & force poivre de Malaguette.

Ces heureuses aventures les obligèrent l'année suivante à équiper deux nouvelles flottes, l'une pour l'Orient, & l'autre pour le Nord. Celle-là avec quelques vaisseaux, ayant doublé le cap de Bonne-Espérance, fit voile vers S. Laurent, Sumatra, Java, Banda, où ils traitèrent, malgré les Portugais, avec plusieurs rois, & retournèrent richement chargés d'épiceries & d'autres marchandises.

Depuis Varinck, Heemskerck, Houtman, Rinlant, van Hauten, Couarley, Cober, van der North (qui fit le tour du monde) le Maire, l'Hermite, Schappenhem, Heins, Bontekoe, Barentszon, Spilberg, Schouten, Pater, Raven, & autres grands capitaines & pilotes, firent paraître par leurs admirables découvertes & prodigieuses conquêtes, qu'il n'y a rien que la vertu ne franchisse, & ils poussèrent si $_{p1.19}$ avant la renommée & les armes

des Hollandais, que les plus puissants monarques de l'univers les redoutent en nos jours, ou recherchent leur amitié.

Leurs fameuses sociétés ou compagnies font beaucoup à la conservation de leur grandeur, & sont capables de faire épuiser en peu de temps les finances de leurs ennemis : ce sont des pépinières dont on tire des richesses incroyables, & des soldats avec un grand appareil de guerre, pour contester l'empire de la mer, & conserver la liberté sur la terre. Ces richesses ne leur viennent que du grand & continuel trafic qu'elles exercent presque partout le monde. Elles vont (dit le P. Fournier) à Spisberge pour la pêche des baleines, au Nord d'Écosse pour celle des harengs, aux îles de l'Amérique, spécialement à Thabaco (où ils ont des colonies), aux îles du cap Vert quérir du sel, à Sénégal & Gambie pour les cuirs, au château de Nassau en Guinée pour l'or. Elles trafiquent en outre en Turquie, en Perse, en Arabie, en Égypte, & autres royaumes voisins, &c.

La plus puissante & la plus célèbre de ces compagnies, est l'Orientale ou des Grandes Indes, laquelle fut établie, & confirmée par les États Généraux des Provinces Unies l'an 1602. Je ne vous spécifierai pas ici toutes les places qu'elle a prises & fortifiées en divers lieux comme à Ternate, Tidore, Aniboine, Batolchina, Botone, Machian, Banda, Gilolo, Solor, à Bahen & Taiuan près de la Chine, à Sumatra en la côte de Coromandel, à Bornéo, en Mogor, en Calicut, Cananor, Cochin, Balagate, Ispahan, Bengala, & autres, que je ne pourrais enfermer dans plusieurs chapitres, car mon but est de vous dire seulement que le principal siège du commerce, de la police, & de la cour souveraine pour cette illustre compagnie est la ville de *Batavie*, où j'ai reçu l'ordre pour me transporter en la Chine en la qualité que vous apprendrez ci-dessous.

@

CHAPITRE VI

Ce qui a mu l'auteur à entreprendre cet ouvrage

@

Il est important à tous les hommes, qui se veulent prévaloir de quelque avantage sur les autres animaux, de ne passer pas leur vie dans une oisiveté perpétuelle, comme les brutes que la nature ne semble avoir formés que pour satisfaire aux appétits de leur ventre. Mais parce que toutes nos puissances se partagent entre l'esprit (qui prend la qualité de souverain) & le corps, qui ne tient rang que de sujet dont l'un nous est commun avec les dieux, comme l'autre avec ses bêtes : il semble qu'il est plus à propos de chercher de la réputation par les productions de l'esprit, que par les forces corporelles, & de prolonger d'autant plus la mémoire de notre nom, que la vie dont nous jouissons est fragile, & de peu de durée : outre qu'il est certain que la gloire que nous tirons des biens du corps & de la fortune est faible & périssable, & que celle qui nous vient de la vertu est éternellement florissante. Ce n'est pas que l'on n'ait longtemps disputé pour savoir laquelle des deux parties de l'esprit ou du corps, est la plus utile pour la guerre, le doute procédait de ce que devant que d'entreprendre, il faut que l'esprit délibère, qu'après la délibération le corps exécute promptement, & qu'ainsi ces deux prétendants à la prééminence n'étant pas assez puissants d'eux-mêmes, sont contraints de se servir de l'assistance l'un de l'autre. Ce qui a obligé les rois de s'adonner les uns aux exercices de l'esprit, & les autres à ceux du corps, & alors les hommes vivaient sans ambition, & se contentaient de ce qui leur avait été donné par la fortune, ou par la naissance. Mais depuis qu'ils commencèrent à se quereller, à prendre des villes, à subjuguer des peuples, à se faire un sujet de guerre d'un désir insatiable de régner, & à faire consister leur plus grande gloire en la plus grande domination, alors l'expérience fit connaître que la conduite de l'esprit avait la plus grande part en ce que les armes exécutent de grand & de mémorable. Si les monarques pouvaient faire agir les forces de leur esprit également dans la paix & dans la guerre, les affaires du monde se conduiraient avec plus de confiance & d'équité, & l'on n'y remarquerait pas tant de désordre & de changement : puisqu'un État se

maintient facilement par les moyens que l'on fait naître. Mais depuis que la paresse, la convoitise & l'ambition prennent la place de la modération, & de la justice, la fortune se change avec les mœurs, & l'autorité souveraine passe facilement de celui qui a moins de vertu, p1.020 à celui qui en a davantage ; & en effet cette maîtresse du monde a cette prérogative soit que les hommes labourent la terre, bâtissent, ou naviguent, ils lui doivent toutes choses. Je sais qu'il y a des hommes stupides & brutaux qui ne semblent être nés que pour la table & pour le lit, qui passent leur vie sans la connaître, & qui contre la nature considèrent leurs corps comme un souverain bien, & leurs âmes comme des charges importunes : mais aussi je sais bien qu'il y en a d'autres qui s'attachant à quelque honnête emploi, cherchent de la réputation par quelque louable exercice : de ceux-là la vie n'est pas plus considérable que la mort vu qu'on n'en parle ni de l'un ni de l'autre, & au contraire de ceux-ci seulement, la vie me semble digne d'être appelée vie, puisqu'ils l'emploient utilement & avec honneur. Mais comme il y a plusieurs chemins pour parvenir à la gloire, chacun les peut prendre diversement, selon que la nature les lui montre ; si c'est une vertu que de faire du bien, ce n'est point un vice d'en bien parler ; s'il y a de l'honneur à faire les belles actions, il y en a aussi à les décrire ; & s'il y a de la curiosité & du courage à faire des longs & pénibles voyages tant par mer que par terre, il n'y a pas moins de fruit & de plaisir à les raconter. Si tous ces grands hommes, & ces célèbres voyageurs mentionnés ci-devant n'eussent voulu vivre que pour eux-mêmes, ils ne nous eussent laissé tant de cartes, d'itinéraires, & de mémoires de leurs voyages & entreprises. Mais ils nous voulurent obliger par la communication de leurs Journaux, desquels nos pères acquirent la facilité que nous expérimentons à présent à traverser les mers, & nous conduire assurément aux pays les plus reculés ; leurs erreurs redressent les fautes que nous ferions, & les lieux qu'ils nous cottent, pour avoir pensé s'y perdre, empêchent que nous n'y fassions naufrage. On en voit aucuns en nos jours si fantasques, creux, stériles, & retenus du peu qu'ils savent, qu'on tirerait plutôt de l'huile d'un marbre, ou une réponse du plus barbare des monarques qu'un secret de leurs bouches, ou qu'une trace de leur plumes, comparables (dit un excellent homme) à des statues, que la main d'un habile ouvrier rend belles en apparence mais qui en effet n'ont point de vigueur ni de mouvement. Il y en a d'autres moins retenus, & plus

accorts, qui sont toujours gros de bons desseins, mais ils ressemblent la pierre de l'aigle, qui a toujours une autre pierre dans les entrailles, & jamais ne l'enfante. Aussi ont-ils au cœur, à leur avis, une bonne résolution de mettre leurs mémoires en lumière, mais la crainte d'être soumis à la censure, dissipe autant de bonnes pensées que l'esprit en saurait concevoir. Mais ceux-ci & ceux-là ne peuvent être exempts de blâme, & de répréhension, car ils font grand tort à eux-mêmes, & au public : à eux-mêmes, parce que quelque soin qu'ils aient apporté, il ne se peut faire, qu'ils ne soient trompés en plusieurs choses, esquelles pourraient être redressées par quelque ami, ou ennemi (qu'importe) ils profiteraient toujours ; là où ils demeurent en leur erreur. Secondement la vie d'un homme est trop courte, & les périls de la mer trop divers & trop fréquents, pour pouvoir acquérir beaucoup de connaissance par sa propre expérience ; & partant s'il n'est aidé des relations des autres, ce qu'il sait est fort peu considérable. Or ne communiquant point ses découvertes & observations, il ne mérite pas que les autres lui en communiquent réciproquement, & chacun demeure par ce moyen en son ignorance.

Le public y a aussi beaucoup d'intérêt, puisque la vie & les biens sont à toute heure en péril, par l'ignorance des périls, que l'on connaîtrait facilement, si les voyageurs & les pilotes donnaient leurs Journaux tels qu'ils devraient être, & les les faisaient renfermer aux greffes des amirautés, ou les mettaient entre les mains des hydrographes publics : Quand on verrait 15 ou 20 relations différentes d'un voyage entrepris en diverses saisons en un même lieu, conférant les uns aux autres, on connaîtrait aisément quelle en serait la vraie route, quels accidents y pourraient arriver, & par quels moyens on y remédierait : De plus, on connaîtrait le temps qu'on y doit employer, & mille autres choses semblables. Louables donc sont ceux qui d'un sein ouvert & libéral communiquent au public leurs mémoires, afin qu'il en profite, & se perfectionne de plus en plus en l'art de la navigation. C'est ainsi que firent Hérodote, Strabon, Galerius, Valerius, Marianus, Bibulus, & grand nombre d'autres, dont les noms & les esprits seront immortels & réservés à notre imitation. C'est ainsi que fit en nos derniers siècles ce brave pilote Biscaye, qui ayant le premier découvert l'Amérique, en donna avant sa mort une description à p1.021 Christophe Colomb. Toutes ces considérations me

semblent si justes, & les entreprises de tous ces fameux personnages m'ont semblé si utiles pour la facilité du commerce, & si nécessaires à la perfection de la navigation, & à la connaissance des terres étrangères, que je me suis réduit au point de faire quelque effort avec eux, sans que j'eusse pu être arrêté par la considération de mon impuissance, ou par la crainte des censeurs, dont les goûts & les sentiments sont ordinairement si contraires, que ce serait chercher la pierre philosophale que d'aspirer à leur approbation universelle.

Mon dessein donc est de vous tracer, crayonner, & décrire selon ma portée le royaume de la Chine, que la nature a comblé de ses faveurs plus qu'aucun autre de l'univers, & dans lequel bien peu d'étrangers ont osé mettre le pied par ci-devant, de crainte de n'en pouvoir sortir. Je vous y représenterai les mœurs, les coutumes, les lois, les religions, & les exercices de ses habitants. J'ose me promettre que les exacts crayons, & véritables portraits des villes & villages, des animaux, des herbes, & de plusieurs autres choses étranges qui s'y rencontrent, vous donneront & de l'admiration & du plaisir, vu que ceci est nouveau, & inouï, & que personne avant moi ne l'a entrepris, ou au moins ne l'a pu mettre en exécution. Je sais bien que plusieurs Pères jésuites comme Trigaut, Martini, Riccius, Semedo, & autres (dont je cite parfois leurs descriptions pour fortifier la mienne) y ont voulu travailler, mais le trop grand zèle qu'ils ont eu d'y annoncer & d'y avancer la connaissance de l'Évangile, leur a empêché d'en faire des crayons curieux, parfaits, & accomplis : eu égard que pour des entreprises de cette nature, il fallait avoir non seulement de l'accès, & au crédit en la cour de l'empereur, mais aussi de l'accortise avec les agents & secrétaires des plus grands princes. Je n'eusse jamais pu prétendre ni cet accès, ni ce bonheur, sans l'ordre que je reçus en Batavie de messeigneurs du Grand conseil des Indes d'accompagner en qualité de maître d'hôtel les nobles seigneurs Pierre de Goyer, & Jacob de Keyser, choisis & députés comme ambassadeurs extraordinaires vers le Grand cham de Tartarie, ou empereur de la Chine en sa ville impériale de Peking, à dessein de rechercher son amitié, & la liberté du commerce dans les provinces qui venaient de tomber sous sa puissance. Cette charge donc m'ayant acquis de l'accès, & de l'audience tant parmi les Grands que parmi les curieux & savants de cet empire, je me suis servi opportunément du temps, & ne me

contentant pas de rendre compte à mes seigneurs des embarras & des dépenses de l'ambassade, j'ai voulu aussi rendre compte de mes heures de relâche, que je consacre à ma chère patrie, me persuadant qu'elle en pourra recevoir de l'utilité & du contentement.

@

CHAPITRE VIII

Diverses appellations du royaume de la Chine

@

Ce grand, & vaste royaume de la Chine, dont Ptolomée a connu le nom, & ignoré la puissance, semble être celui même que Marc Antoine a nommé la province de *Mangi*, sans que l'on en puisse savoir la véritable origine. Ce mot de *Mangi*, ou de *Mangin*, signifie *hommes barbares & sauvages*, dont se servent ordinairement les Tartares pour se moquer & injurier les Chinois. J'en trouve aucuns qu'ils l'appellent *la Haute Asie* par excellence, comme étant la partie de toute l'Asie la plus illustre, la plus antique, la mieux policée, & la mieux peuplée. Les autres l'appelèrent *Serica Regio*, que l'on croit être à présent le royaume de *Catay*, sur l'extrémité de Tartarie vers la mer du Levant, ainsi nommée de sa capitale *Seres*, que l'on dit subsister encor en nos jours. Les Turcs & les Sarrasins, qui sous prétexte de quelques ambassades de la part de leurs monarques se transportent tous les trois ans en la Chine, la nomment *Catay*. Mais (ce qui est tout à fait surprenant & admirable) ces divers noms sont du tout inconnus aux Chinois, & ils n'en p1.039 trouvent aucunes marques dans leurs antiquités, mais bien d'un grand nombre d'autres qui leur étaient imposés lorsque la couronne passait d'une lignée à l'autre. D'où vient que l'on trouve que la Chine porta les noms de *Than* (retenu encore par les Japonais), d'*Yu*, de *Tha*, de *Sciam*, de *Cheu*, & de *Han*, donnés en divers temps par ceux qui la gouvernaient.

Than signifie *large sans mesure* ; *yu*, *repos* ; *tha*, *grand* ; *sciam*, *embellissement*, ou *ornement* ; *cheu*, *parfait* ; *han*, *le chemin de lait au Ciel* : celui-ci fut gardé par les Tartares.

Lorsque le royaume était gouverné par la lignée de Chiu, il portait le nom de *Min*, qui veut dire *excellent*, ou *transparent en lumière* ; Il fut depuis nommé *Tamin*, ou selon aucuns, *Taï ming*, c'est-à-dire *monarchie de grande lumière ou splendeur.* Passez trois cents ans, on lui donnait le nom de *Ta'i-juen*, & les Tartares qui en sont aujourd'hui les maîtres l'appellent *Ta'ic'ing*.

Encor bien que ce royaume ait changé autant de fois de nom, qu'il a changé de seigneur, si est-ce que les peuples lui donnent deux noms communs, & ordinaires, savoir *Chungehoa*, & *Chungque* : celui-ci vaut autant à dire que *royaume du Milieu* (aussi se persuadent-ils de demeurer au milieu de la Terre) & celui-là signifie *le jardin*, ou plutôt *la fleur du milieu.*

Quelques auteurs disent que ce royaume a été autrefois celui des *hippophages*, ou *mangeurs de chevaux*, car tous en mangent indifféremment aussi bien que du bœuf, mais je crois que ce nom est plus convenable à celui de Tartarie, vu que les habitants se repaissent ordinairement de la chair de cheval ; qui est, à mon avis, une pure folie, ou une sotte gourmandise de couvrir les tables d'un animal tout guerrier, & né pour les triomphes. Je sais bon gré à ces anciens Alexandres, & à ces autres grands capitaines d'avoir chéri leurs chevaux, & leurs Bucéphales, jusques à ce point que de leur donner de fort honorables sépultures, & de jeter en fonte leur image, pour en ériger des statues aux places publiques des plus célèbres villes de l'univers. Aussi ne peut-on pas dire que ce fut sans sujet que les Hippomaques, les Hippomedons, les Hippodames, les Hipponiques, & semblables cavaliers de réputation, se servirent de leurs noms après leurs conquêtes, ou après les batailles gagnées, puisque c'est à la fidélité, & à ce bon courage des chevaux, que le gendarme peut attribuer une partie de la gloire de ses victoires.

Quant à l'origine du mot de *Chinois*, ou *Sinois*, Stephane la puise de la ville métropolitaine de ces peuples nommée *Siné*, dont parle Marcian en ses navigations ; d'où l'on présume que le mot de *Thinæ* mentionné par Ptolomée & Strabon est corrompu, & qu'au lieu de *Thinæ*, pu devait lire *Chinæ*, ou *Sinæ*. Le B. Xavier jésuite en une epistre indienne de l'an 1552 par laquelle il mande à son général Loyole, que trois de ses compagnons s'étaient acheminés vers la ville royale de la Chine, il l'appelle *Sina*, ou *Sinar*. Dans les Remarques & observations des médecins perses & arabes, nous trouvons souvent les mots de *Seni*, ou *Sini*, lorsqu'ils parlent des herbes & drogues qui viennent des Indes Orientales. Avicenne en son liv. 2, chap. 124, appelle la cannelle qui y croît *darseni*, & *darsini*, conformément avec lui Serapion, Rhasis, Messué, Averroés & autres. Le même Avicenne au livre sus-allegué chap. 578, parlant de cette herbe si souveraine pour la

purgation, nommée *rheubarbe*, l'appelle en sa langue *ravedseni*, & *ravedsini*, à cause qu'elle vient de la Chine. Gérard de Cremonne commentateur du dit Avicenne, dit que ce mot de *Seni*, ou *Sini*, est un nom de lieu. Aussi Serapion en ses simples parlant du Zerumbet dit qu'il vient du pays de *Sini*, qui n'est autre que la *Sine*, que les Portugais & Espagnols depuis qu'ils ont fréquenté ses côtes ont appelée *Chine*, en changeant la lettre *s*, en *ch*, selon qu'il se pratique souvent en leur langue, & aussi ès autres, comme en l'hébraïque, où la diction *Sibolet* est changée en *Schibolet* dedans le livre des Juges ch. 12. En la langue allemande & flamande au mot *fifc*, ou *vuisch* dérivé du latin *piscis*, & pareillement en la nôtre au mot de *chifre* tiré du mot hébreux *sephira* : ce qui vient de l'affinité du son qui est entre ces deux lettres tant en l'hébraïque qu'en l'arabesque, où il y a deux SS, l'une nommé *Sin*, & l'autre *Schin*, comme en l'allemande & anglaise esquelles *est*, & *th*, se prononcent comme *sch*, ou le *ch* de notre langue en ces mots *fasten*, & *schal*, & autres semblables ; & finalement en l'espagnole, où le *ch* se prononce sur un son presque semblable à celui de la lettre *s* d'où s'est formé facilement le mot de *Chine* au lieu de celui de *Sine*.

p1.040 Il y en a d'autres qui puissent ce mot de *Sine*, de ceux de *Sion*, qui n'est autre chose en langue sionique, qu'un *pays* ou *terre très excellente*. Quelques-uns soutiennent que tout le royaume emprunte son nom de la ville de *Chinceu*, dont les habitants emportèrent le dessus sur tous leurs voisins, tant par leur industrie & adresse dans le commerce, que par la connaissance de la Marine : et de *Chinceu* (disent-ils) les Portugais, & les Indiens ont pu aisément former par contraction ce nom de la *Chine*.

Mais ceux qui disent que le mot de *Cina*, soit tiré de celui de *Cing*, ou *Ching* qui est un terme plein de douceur & de civilité, dont les Chinois se servent beaucoup en parlant, ils se trompent lourdement, selon mon opinion ; car tous les Chinois qui se transportent par mer aux Indes, & y trafiquent avec les Indiens & Portugais ont de coutume de se saluer non pas avec le nom *Ching*, mais de *Sia*, celui-là n'étant en usage que parmi les personnes savantes, polies, & bien élevées.

Entre tous les écrivains qui se sont travaillés sur l'étymologie du mot de la *Chine*, il n'y a personne qui a mieux réussi, selon mon jugement, que le

jésuite Martinus Martini, homme de très grande doctrine, & un des plus curieux de nos derniers siècles en la connaissance des antiquités de cet empire.

> « Je ne passerai pas (dit-il) sous le silence, qu'il est bien plus vraisemblable que les Indes & étrangers ont pris l'origine du mot de *Sina* de la lignée de *Cina*, qui gouvernait cette puissante monarchie 46 ans avant la venue de N. S. J. Christ. De sorte qu'on ne devrait pas dire *Sina* ou *Chine*, mais beaucoup mieux le royaume des Sinois, ou Chinois. Car ce ne fut que du temps des rois issus de cette race, que ce nom de Sinois eut la vogue entre les étrangers, & spécialement entre les Indiens, qui mirent depuis en usage le nom de *China*, lequel fut retenu des Portugais après la conquête des Indes. Cette race de *Cina* gouverna la plus grande partie des Chinois, qui habitaient vers l'Occident, & alarma, & affaiblit tellement ses voisins tant par la grandeur de sa puissance, que par la terreur de ses armes, qu'elle y planta son siège royal, & lui donna son nom, qui fut gardé jusques à nos jours des étrangers, qui semblent avoir porté plus de respect & de vénération à cette illustre lignée (dont les félicités ne lui laissèrent pas de quoi faire le moindre souhait) que les originaires mêmes. Voila mon opinion touchant l'origine du nom de *Sina*, & encore que l'on devrait mettre un *C* au lieu d'un *S* au commencement du mot, si est-ce que pour la plus grande facilité j'ai bien voulu employer la lettre *S*.

@

CHAPITRE IX

Diverses divisions de la Chine. Ses limites, &c.

@

Ce royaume fut partagé en douze provinces par le roi Xunus. Yva, qui recueillit la couronne après celui-ci, la divisa en neuf, environ deux mil deux soixante ans avant la naissance de Christ : mais pour lors on n'y enfermait que les parties septentrionales de cette monarchie (seulement depuis le quarantième degré de latitude jusques au trentième) lesquelles avaient pour limites le grand fleuve de Kiang. Mais après que celles du Midi furent assujetties, & tous leurs habitants forcés d'abandonner leurs maximes brutales, & mauvaises habitudes, pour embrasser des lois plus civiles & mieux policées, tout l'empire de la Chine fut divisé en quinze grandes provinces, auxquelles je joindrai la province de *Leaotung* (qui est du côté occidental de Peking, où la Grande muraille prend son commencement) & l'île de *Corea*, parce qu'elles sont tributaires à l'empire, aussi bien que plusieurs autres îles voisines, comme celle de Hainan ou d'*Aynan*, qui du côté du Midi regarde la province de Quangsi ; celle de *Formosa*, ou de *Lieukieu*, plantée vis-à-vis de la province de Fokien ; & celle de *Cheuxan*, (assez célèbre pour le trafic qu'elle exerce) qui se voit à l'opposite du pays de *Chekiang*, dont je vous rapporte plus de particularités en son lieu.

Il y a six de ces grandes provinces qui bordent la mer, savoir *Peking, Xantung, Xiangnan,* ou *Nanking*, *Chekiang*, *Fokien*, & *Quangtung*. Les Méditerranées, & qui sont au centre de l'empire, sont *Quangsi, Kiangsi, Huquang, Honan,* & *Xansi* ; & celles qui tirent vers le Septentrion, sont *Xensi, Such'uen, Queicheu,* & *Junnan.*

p1.041 Finalement on divise la Chine en méridionale & septentrionale ; celle-là est appelée par les Tartares le royaume de *Mangin*, & celle-ci le royaume de *Catay*, ou *Katay* : celle-là contient neuf provinces, & celle-ci en enferme six, ou bien huit, si nous y voulons joindre la province de *Leaotung*, & l'île de *Korea* ; enfin celle-là est séparée de celle-ci par la grande rivière de Kiang, que les Chinois n'appellent point à tort la fille de la

mer, vu que d'icelle toutes les rivières puisent leurs eaux, selon l'Ecclésiaste qui nous parle de ce mystère, en ces termes :

> « Tous les fleuves vont en la mer, & la mer n'en est point remplie, les fleuves retournent au lieu dont ils étaient partis pour revenir en la mer. »

En suite de ce récit, il vous sera très aisé de reconnaître deux erreurs très grossières, couchées dans la plupart des cartes de l'Europe. La première consiste en ce qu'elles marquent la Grande muraille, & la ville impériale de Peking au 50e degré de hauteur, n'y ayant que deux journées de cette ville jusques à la muraille. La seconde, qui n'est pas moins lourde que la précédente, se voit en ce qu'elles inventent & forgent une autre très fameuse monarchie au-delà de la Chine, du nom de *Katai*, dans laquelle elles placent les villes de *Quinsay*, de *Cambalu*, & plusieurs autres (dont aucunes ne subsistent que dans les espaces imaginaires) puisque l'on n'a reconnu au-delà de cette Grande muraille, que de certains Tartares vagabonds & errants çà & là avec leurs chevaux & chariots, sans avoir de villes. Ce que l'on peut remarquer plus amplement dans les mémoires & observations de Trigaut, de Martini, & autres curieux de notre siècle. Le Sr Jacob Gool, un des plus savants de ce temps ès langues orientales, & professeur de la langue arabique en l'Académie de Leide, réfute aussi très doctement ces erreurs, & soutient que les *Catayans*, & les *Chinois* ne diffèrent seulement qu'au nom, & dit que ceux que nos Européens appellent Chinois sont nommés par les Persans *Catayans*.

Le plan & la figure de ce vaste royaume est presque carré, & c'est de la sorte que les cartes du pays le représentent, & crayonnent : il y a seulement deux rochers qui s'avancent en forme de langue en la mer, que les habitants nomment *tung*, dont l'un est voisin de la ville de *Ningpo* (d'où on peut se transporter en moins de 40 heures au Japon) & l'autre près celle de *Tengcheu* en la province de *Xantung*.

Les géographes modernes rapportent que la mer Orientale (qui n'est pas la dernière, comme l'on s'est imaginé jusques à présent) borne la Chine vers l'Orient. Les Chinois nomment cette mer *Tung*, qui signifie Orientale. C'est elle qui traverse presque toute la haute Asie du Septentrion au Midi, & du Midi au Couchant ; au Nord elle est séparée de l'ancienne Tartarie, &

des royaumes de Niuche, & de Niulhan, & d'une partie de *Tany'u*, par le moyen de cette fameuse & admirable muraille, qui est plantée dans la mer sur des grosses pierres, où elle commence, puis s'étend jusques aux bornes & extrémités de Leaotung ; & c'est là où l'on découvre l'île de *Corea* au Septentrion : puis après avoir passé un fort grand pays, qui est marqué de pierres la longueur de 300 lieues d'Allemagne, elle s'avance vers l'Occident entre des montagnes, & se rend ensuite aux bords de la rivière Jaune ou Safranée, dont nous ferons mention en un autre endroit ; puis regardant le Nord, elle est bornée du royaume de *Tany'u*, & du désert sablonneux de *Samo*, qui sépare la Chine des royaumes de *Samahan*, & de *Cascar*. Les provinces situées au Midi ont pour limites les royaumes du *prêtre Jean*, de *Geo*, ou de *Cangingu* (que les Chinois nomment vulgairement *Sifan*) puis ceux de *Tibet*, de *Laos*, de *Mien*, de *Pegu* (où elle touche à *Bengala*), enfin les royaumes de *Tunking* & de *Cochinchina* (nommés par les Chinois *Kiaochi*) & les montagnes de Damasie.

Elle a environ trente-deux degrés ou quatre cent cinquante lieues de longueur depuis le cap ou promontoire de la ville de *Ningpo* (ou *Nampo*) jusques aux monts Damasiens ; sa largeur s'étend depuis le dix-huitième degré, où est l'île de *Hainan*, jusques au quarante-deuxième, qui font trois cent trente lieues d'Allemagne.

De plus, si vous considérez exactement sa situation, vous diriez que la nature s'est plu à lui former des remparts si forts & si solides, qu'on croirait à la voir qu'elle en voulût faire un petit monde séparé & retranché de toutes les autres parties. Si nous la regardons au côté de l'Orient & du Midi, nous la verrons entourée de la mer, & d'un grand nombre d'îles dont les bancs & les écueils sont si dangereux p1.042 que personne ne les ose presque aborder. Si nous nous tournons au Couchant, nous y remarquerons les vastes forêts, & les hautes montagnes de Damasie qui la séparent du reste de l'Asie, & des autres moindres monarchies. Si nous jetons les yeux vers le Nord, elle est garantie de cette affreuse & sablonneuse plaine de *Samo* (où les plus puissantes armées étrangères trouveraient leurs cimetières) & pareillement de cette Grande muraille qui par l'industrie avec laquelle elle fut bâtie, supplée en plusieurs endroits aux défauts de la nature.

Quant aux climats, elle monte du second jusques au sixième ; de sorte que le plus long jour d'été n'a que quinze heures, les jours croissant depuis 13 heures jusques à 15. Elle a quelques petites contrées sous la zone torride ; tout le reste est sous la tempérée. Du côté du Nord, le froid y est d'ordinaire assez violent, les neiges fréquentes, & de durée ; les rivières y gèlent, mais rarement au Midi, où les chaleurs font croître avec abondance tous les fruits qu'on saurait désirer. L'air y est fort tempéré, les terres y sont grasses & très fertiles, en blé, riz, millet, soie, coton, &c. ; les pâturages y foisonnent en bétail, les forêts en volailles, la mer & les rivières en poissons, & comme si la terre voulait contester avec la mer pour distribuer ses richesses avec profusion, les mines d'or & d'argent se trouvent même en plusieurs endroits, auxquelles toutefois on n'ose toucher pour ne point violer les lois. Bref, c'est un royaume, auquel il semble que la nature, avec tous les éléments, ait fait tous ses efforts de communiquer ses libéralités avec excès, & où tous les voyageurs voudraient être habitants tant il est opulent, magnifique, & divertissant.

CHAPITRE X

Le nombre des villes ; de ses habitants ; les revenus de l'empereur, &c.

@

Puisque toutes les quinze provinces de cet empire sont maintenant assujetties, & gouvernées par un seul chef, qui est le Grand cham de Tartarie, il est raisonnable que je vous étale en bref le nombre des grandes & petites villes qu'elles enferment. Les curieux y ont remarqué cent & quarante-cinq villes capitales nommées *fu*, qui surpassent en magnificence & en réputation toutes les autres, & sous la juridiction desquelles sont soumises 1331 autres moindres villes, nommées *cheu*, ou *hien*, dont toutefois 148 peuvent égaler en grandeur, & en peuples plusieurs des capitales. Il y a encore 32 grandes villes indépendantes, & qui commandent, & donnent des lois à 63 autres, lesquelles toutefois ne peuvent tenir rang entre les capitales. Outre celles-ci on y conte trois villes (où les chefs des armées font leur séjour), 159 forteresses, 17 villes militaires, & 66 autres, qui diffèrent seulement des précédentes en ce que les soldats ès villes de guerre sont logés chez les bourgeois.

Si nous voulons regarder à la différence qu'il y a quelquefois entre les villes de guerre, & les petites, & entre les villes & cités, elle est de peu de considération, car elle vient plus communément de la dignité des puissances supérieures, de leurs droits & privilèges, que de la multitude & opulence de leurs habitants. Les bourgades, & villages nommés *chin*, quoi qu'ils se puissent vanter d'égaler parfois en peuples, en trafic, en richesses & en splendeur quelques bonnes villes, ne peuvent pourtant porter le nom de ville, parce qu'ils ne sont point entourés de murailles, & qu'ils sont obligés de recevoir les lois des villes qui en sont les plus proches.

Je ne vous entretiendrai pas beaucoup à vous décrire les villes, car la plupart se ressemblent quant à la structure : elles sont d'ordinaire carrées, & défendues de hautes & larges murailles, bâties de briques ou de pierres carrées, fortifiées d'un rempart de terre, environné d'un grand fossé, & des tours aussi carrées & élevées dans une distance égale & commode. Chaque

porte est double, qui a aussi des doubles battants : entre les portes il y a une place d'armes pour y exercer les soldats. Quand on entre par la première porte, on ne découvre pas l'autre, parce qu'elle est de côté, & non à l'opposite : la première est fortifiée d'une double muraille, qui ne p1.043 représente pas mal le devant de nos contr'escarpes ou bastions. Au dessus des portes, il y a de fort belles & hautes tours, que les Chinois appellent *Muen Leu*, comme autant d'arcenaux, ou magasins de guerre, qui sont soigneusement gardés par les soldats. Les citoyens ont leurs maisons assez simples, & toutes de bois, & s'étudient plus à la commodité qu'à la splendeur & magnificence. Les riches pourtant leurs en ont des vastes & superbes, mais à voir celles des gouverneurs ou des magistrats, on les prendrait toutes pour des somptueux palais, dont nous parlerons plus amplement ci-après. Dans toutes les villes & cités on y voit des arcs triomphaux de pierre de taille, ou de marbre, dont l'ouvrage & la structure sont admirables, si vous en considérez la magnificence, & la délicatesse du travail. On les élève ou à l'honneur de ceux qui ont rendu de signalés services à l'État, ou à la mémoire de ceux qui par leur grand savoir ont mérité le titre de Docteur. Chaque tour est ordinairement bâtie proche d'un temple aux idoles, outre lequel il y a un autre consacré au conservateur & tutélaire de la ville, où les gouverneurs prêtent leur serment de fidélité.

Hors des portes il y a de fort grands faubourgs, qui sont parfois remplis d'autant d'habitants que les meilleures villes. On n'est pas presque sorti de ces faubourgs qu'on découvre des montagnes, qui pour la beauté des sépulcres y bâtis, pour la multitude des peuples qu'elles nourrissent, pour les monastères & convents des sacrificateurs y érigés, pour les fruits qu'elles portent, & pour les forêts & bocages qui s'y voient, peuvent égaler, voire surpasser les plus divertissantes & les plus agréables de l'Europe.

Il serait bien à propos maintenant, de vous informer de la religion des Chinois, du gouvernement public, de leurs coutumes, de leurs sciences, de leurs arts & de leurs mœurs, mais parce que je me trouve obligé d'en parler en divers endroits en la suite de ce discours, je n'en dirai rien en celui-ci, de peur de vous chagriner par tant des répétitions inutiles & embarrassantes.

Si donc toutes ces quinze provinces semblent surpasser en nombre de villes célèbres, & bien bâties, tous les autres royaumes de l'univers, elles

ne les surpassent pas moins en nombre d'habitants ; & qui plus est, les bourgs, les villages, les hameaux, voire les grands chemins (& l'eau même) sont tellement peuplés, que vous avoueriez en y passant qu'il y a partout des foires, ou des armées campées. Que si vous voulez ajouter foi aux histoires de la Chine, qui récitent avec beaucoup de circonspection & de ponctualité le nombre des hommes de chaque province (sans y comprendre la famille royale, les magistrats, les eunuques, les soldats, les sacrificateurs, les femmes, & les enfants, vous y trouverez près de cinquante-huit millions, neuf cent quatorze mille, & deux cent quatre-vingt quatre hommes. On ne doit donc pas s'étonner si quelques-uns affirment qu'il y a bien deux cents millions de personnes tout ensemble, & si les Portugais demandèrent, à leur première entrée qu'ils firent en ce royaume, si les femmes y faisaient neuf ou dix enfants tout à la fois. Or cette supputation est fort aisée à faire, selon les coutumes de la Chine, car chaque père de famille est obligé, sous des grosses peines, de mettre ou afficher un écriteau à la grande porte de sa maison, qui contienne & donne à connaître le nombre & la qualité de ses domestiques. Il y a un dizenier, qu'ils nomment *titang*, qui a l'inspection & la charge sur dix familles, & qui a soin de recueillir ce dénombrement ; que si on manque au calcul, il en doit aussitôt avertir les officiers & gouverneurs du lieu. Cela s'observe plus exactement, & plus rigoureusement durant les troubles & émotions publiques, parce qu'il n'est pas permis de recevoir personne chez soi, dont on n'ait fait savoir le nom.

Or comme l'empereur dispose absolument de la vie & des biens de tous ses sujets, aussi n'y a-t-il personne qui possède un pied de terre sans lui en payer le tribut, c'est pourquoi on ne doit pas trouver étrange, ni surprenant, si ses revenus annuels sont si grands, & que l'on assure monter à la somme de soixante millions d'écus, sans y comprendre ce que les vice-rois tirent des deniers publics, ni l'argent pour l'entretien des gouverneurs & des soldats ; de sorte que le tout peut bien monter à la somme de cent & cinquante millions d'écus, dont toutefois la moindre partie ne peut tomber sous la disposition, & le bon plaisir de l'empereur, ains le tout se doit mettre & renfermer dans le Trésor public. Il a néanmoins tout ce qu'il désire, après en avoir fait la demande au surintendant des Finances, & aux trésoriers.

p1.044 Voilà ce que je me suis proposé de vous dire en général de cet empire, dont je vous étalerai les particularités (sans toutefois m'assujettir à l'ordre des provinces), après que je vous aurai conduit à *Kanton*, & à Batavie, pour vous rendre sage de toutes les menées, pratiques, & inventions, dont se sont servis messieurs de la Compagnie Orientale des Indes, pour y obtenir la liberté du commerce, & gagner l'amitié de l'empereur.

@

CHAPITRE XI

Les Hollandais n'ont pu trafiquer en la Chine qu'après de grandes difficultés. Les aventures de Schedel à Kanton.

@

La Compagnie Orientale des Provinces Unies, poussée d'une louable ambition d'avancer & de porter le commerce par toutes les Indes, tant pour son propre intérêt que pour celui du public, tenta souventes fois de s'introduire en la Chine, & au Japon, & d'y faire connaître ses denrées, afin d'inciter les habitants au réciproque. Mais toutes ses premières entreprises furent si peu secondées, qu'elle crut que c'était une folie d'y prétendre d'avantage.

Quelques-uns attribuent le refus que les Chinois en faisaient d'abord à un certain présage gravé bien avant dans leurs cœurs, qui leur assurait qu'un peuple étranger, de couleur blanche, & couvert partout le corps, devoir venir d'un pays fort éloigné pour s'emparer à vive force de leur royaume.

Mais par succession de temps le R. P. jésuite Martini arrivé de la Chine en Batavie à la raveur d'une frégate, ou brigantin, ayant rapporté que le Grand cham de Tartarie venait de se rendre maître de ce royaume, & qu'il avait donné la permission à tous les étrangers de trafiquer librement en sa ville maritime de Kanton, le Grand conseil de la compagnie renouvela ses anciennes visées, & résolut d'envoyer de l'île de Taiwan un vaisseau bien chargé pour sonder encore une fois cet affaire. -

Le marchand *Frédéric Schedel*, doué d'un esprit fort, & prudent, étant député à cet effet, s'embarqua sur le vaisseau nommé *Bruinvisch*, lequel était richement chargé de toute sorte de marchandises. Il partit donc du *Taiwan*, & au bout de neuf mois il se trouva heureusement à l'embouchure de la rivière de Kanton, non loin d'un lieu nommé *Heytamon*.

Le mandarin *Heitouw*, qui possédait la charge de commandeur sur mer, & de commissaire sur toutes les nations étrangères, étant informé de l'arrivée de ce vaisseau, vint à bord avec deux chaloupes, pour congratuler & recevoir courtoisement *Schedel* au nom des gouverneurs de l'État de Kanton ; & le pria de l'accompagner avec les siens jusques à la ville ;

devant laquelle étant arrivé, ce mandarin prit terre en grande pompe & gravité, & sans dire mot à *Schedel* entra dans la ville. Peu de temps après *Schedel* obtint un vaisseau, avec lequel il se transporta avec les siens, (& les présents destinés pour les vice-rois) à l'autre côté de la ville.

Son arrivée alarma un certain Portugais nommé Emmanuel de Luciesierro, lequel par jalousie le chargea de mille injures & calomnies. Quelques officiers rasés ne le traitèrent pas beaucoup plus humainement que celui-ci, & lui dirent qu'ils étaient envoyés du vice-roi pour l'informer d'une hôtellerie hors de la ville.

Vers le soir, l'interprète *Tienqua* mandé par le dit *Heitouw*, & quelques autres Tartares vinrent trouver Schedel, en son vaisseau, & le prièrent de les accompagner dans la ville. Il n'y fut point plus tôt entré, qu'ils le menèrent dans un temple de leur dieux, où les prêtres se mirent en devoir de tinter & sonner les cloches toute la nuit, pour apprendre quelle serait l'issue de son arrivée.

Pendant ce bruit de cloches quelques mandarins se rendirent au temple au nom du vice-roi, y firent ouvrir les coffres, où étaient les présents, qu'ils manièrent avec dédain & aversion, prirent la lettre qui était écrite aux deux vice-rois de Kanton, égaux en puissance, & qualité, avec laquelle étant sortis du temple, y rentrèrent un moment après, & la jetèrent avec mépris aux pieds de Schedel, comme si les Hollandais n'eussent été que des vilains & des espions. Ce qui augmenta beaucoup l'indignation de ces mandarins fut que Schedel laissa innocemment, ou plutôt imprudemment, tomber de sa bouche que la lettre ne s'adressait qu'à un $_{p1.045}$ de ces vice-rois, quoique l'inscription fût à tous les deux comme l'interprète pouvait déclarer, s'il eût eu tant soit peu de sincérité & d'équité en recommandation. De plus, pour faire trembler Schedel, on lui montra une charte écrite en lettres chinoises, signée & scellée du gouverneur & du Conseil de Makao, par laquelle les Hollandais étaient accusés de tricheries, de malices, d'artifices, de tromperies, de perfidies, capables de traîner avec foi la confusion, le malheur, & la ruine de leur monarchie. Toutes ces calomnies n'étaient que des effets de l'envie de la cabale des Portugais, qui comme autant de hiboux, ou de hyènes regardaient d'un œil farouche, & d'un visage malin & enfumé notre pauvre Schedel, dont les excuses & les justifications ne purent être que

rebutées, à cause qu'il fut obligé de se servir pour truchement de quelques Portugais. Schedel se voyant travaillé de la sorte, & délaissé d'un chacun, s'avisa de trouver un certain mandarin renommé pour son accortise & sa bonté, le convia à une collation, où après l'avoir chargé de quelques chopines de bon vin, le chargea de la défense de sa cause, & lui recommanda humblement ses intérêts, lesquels il épousa avec tant de zèle, d'affection, & de prud'homie, (sa charge de mandarin aussi l'obligeant à s'informer exactement des calomniateurs) qu'un chacun commença à s'excuser de ce qu'il avait dit, & à en rejeter toute la faute sur les auteurs.

Le lendemain au soleil levant Schedel fut appelé inopinément à la cour, pour comparaître devant le vice-roi *Pignamong*. Ce mandement fit assembler mille vagabonds & canailles auprès de son logis, qui plein de fiel & d'aigreur le conduisirent jusques au palais, mais d'une façon tout à fait inouïe & détestable, puisqu'ils y employèrent les crachats, la boue, les poux mêmes, & semblables vilainies. Dès que les deux mandarins le virent à l'entrée du palais, ils le vinrent recevoir fort civilement, & le firent entrer en une grande & magnifique salle, où il salua le vice-roi, qui était assis en un trône dressé sur une éminence carrée, tout couvert d'alkatiyes, qui lui donnaient beaucoup de lustre. Il avait aux deux côtés de son trône plus de deux cents gentilshommes de haute marque (& entr'iceux le mandarin Heitouw) tous richement parés & vêtus à la mode de Tartarie, mais assis à terre par rangées, suivant leur coutume. Ce prince plus humain que ses sujets, prit la lettre, & les présents de Schedel d'un très bon œil, écouta ses plaintes, reçut ses justifications avec une douceur si modérée, & une telle satisfaction, qu'il le fit asseoir à côté de son trône entre ses gentilshommes & le festoya très splendidement.

Il voulut que la suite de Schedel fût aussi de la partie, sans en exclure son petit More, & pour montrer sa magnificence, il fit servir dans trente deux plats d'argent les viandes exquises, & les vins délicieux dans des vaisselles & gobelets d'or, dont ils mangèrent & burent gaillardement. Durant le festin le vice-roi s'informa fort exactement du gouvernement, de la police, & de la puissance des Hollandais, sur quoi Schedel ne manqua pas de lui satisfaire pertinemment. Le festin étant fini, Schedel prit congé du vice-roi, & de tous les grands de la cour, & fut conduit d'un même pas par le mandarin Heitouw vers le jeune vice-roi de Kanton *Signamung*, auquel il

donna sa lettre, & offrit ses présents. Ce vice-roi, qui était aussi assis en un trône, & entouré d'une pareille suite de courtisans que le précédent, le reçut en quelque façon assez amiablement, & le traita avec une pareille splendeur, mais il semblait plutôt pencher du côté des Portugais, qui sans doute l'avaient gagné par présents.

Sa mère, qui l'année précédente était venue de Tartarie, & demeurait joignant le palais, impatiente de voir les Hollandais, envoya quérir Schedel lorsqu'il faisait sa harangue devant son fils, laquelle il fut obligé de laisser imparfaite, pour satisfaire promptement à la curiosité de cette dame. Schedel donc vint avec toute sa suite se présenter devant elle, qui l'accueillit fort courtoisement, dans une salle spacieuse, & ouverte, entourée d'une troupe de damoiselles gentilement ornées & attifées, lesquelles prirent plaisir d'entendre l'agréable concert des trompettes de Schedel, après lequel il prit son temps, & ses mesures pour retourner vers le vice-roi son fils, & achever sa harangue.

Au sortir de cette cour il fut conduit honorablement par le sous-nommé Heitouw vers le Grand mandarin *tutang*, qui était élevé à la troisième charge du gouvernement de Kanton, mais dès que tutang le vit entrer dans son palais, il lui fit $_{p1.046}$ savoir qu'il ne voulait entrer en conférence avec lui. Ainsi voyons-nous que la bonne grâce des princes est fort incertaine, ayant autant de diverses naissances qu'il y a d'humeurs différentes en l'esprit des grands, qui sont ordinairement sujets à beaucoup de changements, soit par l'opinion de leur grandeur, soit par la délicatesse de leur nourriture, soit par la diversité de ceux qui les approchent, & de tant de goûts bizarres qui procèdent de l'inquiétude de leurs propres félicités. Schedel rebuté de la sorte de ce fantasque & superbe prince, fut mené avec toute sa suite dans un autre logis qui était à côté de la rivière, pour y prendre son repos la nuit, là où le mandarin fit apporter son bagage resté dans le temple. Le lendemain Schedel fit venir son vaisseau nommé *Bruinvisch* devant Heytamon, & y déchargea librement ses marchandises.

Le gouverneur & le conseil de Makao, voulant étouffer cette négociation dans sa naissance, n'avaient pas seulement tâché de gagner l'affection du dit Heitouw par de riches présents, & fortes persuasions, mais avaient envoyé expressément un ambassadeur vers Kanton, pour remontrer amplement aux

gouverneurs, que les Portugais en Makao étaient bien informés que certains peuples étrangers, connus sous le nom de Hollandais, avaient envoyé un vaisseau vers la ville de Kanton pour demander le pouvoir, & la liberté de négocier dans la Chine, mais qu'ils se trouvaient obligés pour le bien de l'État, de faire promptement savoir aux puissances supérieures, que ces gens-là étaient d'un naturel matois, & rompu dans les mauvaises pratiques ; que n'ayant pas presque de terre en leur pays, ils en cherchaient d'autres parmi le monde pour y planter des colonies ; que leur métier était de pirater sur mer, & de faire des invasions sur la terre ; qu'ils s'étaient rendus fort puissants, voire redoutables à tous leur voisins par leurs brigandages ; & que maintenant ils ne cherchaient que sous des faux prétextes de mettre le pied dans leur royaume, pour le maîtriser, ou pour en remporter un riche butin. Cet ambassadeur pour se témoigner encore plus zélé à tout ce qui concernait le bonheur des Chinois, dit que les Hollandais devaient être fuis comme des écueils, & comme des monstres, puis que sous des amusements de charybdes & de syrènes ils avaient subjugué Taiwan, & qu'ils avaient même eu des entreprises sur Makao, & qu'à présent ils avaient planté le siège devant *Aunui*. Il remontra encore que passés 23 ans ils s'étaient poussés bien avant sur la rivière de Kanton, avec une infinité de beaux présents, & de denrées, pour en éblouir les habitants, mais que le Conseil trouva bon de les faire retirer de leurs frontières, pour avoir été très bien persuadés de leur perfidie ; que par une cruauté & félonie abominable ils n'avaient fait qu'une boucherie & qu'un bûcher de la ville de Heytamon, dont le désastre fut si sensible au roi qu'il fit défendre à toujours le négoce avec ces barbares. Il avança en outre qu'ils avaient fait une étroite alliance avec le pirate Koxinga, un des grands ennemis de la Couronne, & que par ainsi on devait tenir pour suspectes les propositions de ces madrés ; que ce n'était pas d'à présent qu'on a vu de semblables imposteurs ravir inopinément des sceptres & des diadèmes par de pareilles inventions, eu égard que cette nation était tenue des plus savants pour la plus fatale de l'univers, vu que par ses ruses noires & hideuses elle ne tendait qu'à la subversion de la société humaine. Que n'a-t-il dit encore qu'elle était semblable à cet animal des Indes nommé martichore, qui porte la face d'homme, & le corps d'un lion, qui contrefait le son des flûtes pour charmer les passants, & puis les attrape, & les tue avec une queue de scorpion toute hérissée de pointes, & qui plus est, se sert

d'elle-même comme d'arc, de flèche, & de carquois. Finalement cet ambassadeur, pour colorer tant mieux son dire, protesta hautement que tout le rapport qu'il faisait des Hollandais ne provenait pas d'une haine, ou aversion mais plutôt d'une sincère inclination qu'il avait pour l'utilité, pour le bien, & le repos de leur empire.

Les philosophes chinois de Kanton (qui surpassent le commun dans une certaine gravité sérieuse & stoïque) secondèrent aussi les remontrances de ceux de Makao, & voulant renchérir sur eux, dirent qu'ils se trouvaient forcés par leurs oracles de les avertir sérieusement, que la nation hollandaise avait été connue de tout temps, & tenue de tous les monarques pour la plus pernicieuse & la plus détestable de l'univers, & que son métier de piper[3] avait imprimé une horreur & une crainte dans le cœur des Chinois de ne jamais communiquer avec elle.

p1.047 Les deux vice-rois après avoir écouté attentivement les remontrances & les plaintes de ces harangueurs, répondirent (ayant auparavant pris conseil du susnommé Heitouw fort favorable à Schedel) qu'ils prenaient cette affaire tout d'un autre biais, & qu'ils jugeaient que les marchands hollandais apporteraient un grand profit & avantage aux habitants de la Chine, vu que par le négoce de ces deux nations, la nécessité de leurs États serait relevée, & le superflu ôté, & transporté en d'autres terres. Ils dirent aussi qu'ils ne pouvaient point reconnaître que les Hollandais étaient de la trempe, de la teinture, & de la couleur, dont on les venait de crayonner & de peindre, mais au contraire qu'ils devaient être affables, accorts, prudents & fidèles, puis qu'ils étaient connus partout le monde pour des marchands si célèbres ; que si par ci-devant ils avaient eu un mauvais renom, qu'on leur en donnerait un bon qui les suivrait jusques dans la cour de Peking. Finalement qu'ils voulaient faire un essai de leur fidélité, & de leurs humeurs & qu'au reste ils les remerciaient de leurs advertissements.

Ces encombres étant ainsi finis, & tous ces faux rapports réduits en fumée, les vice-rois firent publier la liberté du commerce entre les deux nations, & donnèrent permission à Schedel d'établir un comptoir perpétuel à Kanton : ils achetèrent même une bonne partie de ses marchandises, d'où il tira un grand profit, qui toutefois aurait été plus grand, si toute sorte de marchands eussent eu le privilège d'en acheter. Schedel voyant qu'après tout il lui restait encore

quelques denrées à vendre, trouva bon à cet effet de laisser en la ville le sous-marchand *Pierre Bolle* accompagné de quatre autres.

Sur ces entrefaites, voire à l'heure même que Schedel avait pris congé des vice-rois, il lui survint une nouvelle, qui le frappa d'abord comme un foudre, le saisit d'un merveilleux étonnement ; & l'abîma dans une profonde tristesse, craignant tout, & ne sachant que faire, ni espérer, attendant à tout moment la ruine & le bouleversement de son entreprise. Un commissaire nouvellement venu de Peking, fit ressentir aux vice-rois qu'ils avaient très mal fait de permettre aux Hollandais de négocier, & d'établir leurs demeures dans un État, sans la connaissance & le bon plaisir du souverain, & que s'ils voulaient se conserver les bonnes grâces de leur maître, & se garantir de l'orage qui pourrait tomber sur leurs têtes, qu'ils devaient promptement révoquer cet arrêt, & congédier ceux qu'ils avaient admis. Les vice-rois, quoiqu'ils fussent assez clair-voyants pour reconnaître que c'était là un effet de la jalousie des Portugais, qui en avaient sourdement fait informer l'empereur, n'osèrent toutefois faire autrement que de casser, & annuler leur ordonnance, & conseillèrent à Schedel de retourner avec tout son monde en sa patrie, afin que le roi de Batavie, (ainsi appellent-ils le général) ne crût pas qu'on les avait retenus prisonniers à Kanton. Schedel, de peur de se trouver insensiblement entre les serres de ces éperviers, & d'être tout à coup opprimé par la chicane & la malice de ses ennemis (je veux dire des Portugais) qui allaient renouveler la trame des vieilles accusations, & de toutes les faussetés qui avaient été inventées contre l'honneur de ceux de sa nation, fit porter tout son bagage dans son vaisseau de *Bruinvisch*, sur lequel s'étant embarqué deux jours après (qui était le 19 de mars) cingla vers Batavie, portant quant à soi deux lettres des deux vice-rois de Kanton, qui s'adressaient à *Nicolas Vorburg* lors gouverneur de Taiwan, par lesquelles ils l'assuraient de leur affection & bienveillance, & lui mandaient, en cas qu'il eût le désir d'avoir la liberté du commerce dans la Chine, qu'il était nécessaire de dépêcher des ambassadeurs vers l'empereur avec une suite de riches présents.

@

CHAPITRE XII

Le Conseil de Batavie envoie derechef deux vaisseaux vers Kanton. Les aventures de Schedel & de Wagenaer en ce second voyage.

@

Les seigneurs du Conseil de Batavie étant informés de la négociation de Schedel, & animés par les belles apparences de réussir dans leurs entreprises, trouvèrent bon d'en avertir au plus tôt leurs maîtres résidents ès Provinces Unies. Et cependant pour ne point dormir en un si beau chemin, & prendre l'occasion par le fil, délibérèrent encore d'envoyer quelques vaisseaux vers Kanton. Ils choisirent à p1.048 cet effet Schedel, & *Zacharie Wagenaer* marchands plein de prudence & de grâce, lesquels étant partis de Batavie avec les vaisseaux de *Bruinvisch*, & de *Schelvisch*, arrivèrent un mois après à l'île de Heytamon, à la bouche du fleuve de Kanton ; de là vinrent mouiller l'ancre proche d'un village nommé *Wangsae* situé à trois lieues de Kanton. Ils se tinrent là quelques jours, espérant qu'on leur envoyerait de la ville quelques mandarins pour les accueillir ; mais se voyant frustrés de leur attente, Schedel, qui se promettait beaucoup auprès de son vieil ami Heitouw, voulut prendre terre, & sans la permission des supérieurs & contre l'avis des Interprètes, se transporta vers le Heitouw, qui l'envoya chez le tutang, mais ne l'ayant pas trouvé au logis, ni son secrétaire, il fut obligé de retourner vers le soir au rivage, sans savoir où rester la nuit. Les truchements cependant vinrent bien empressés le trouver, & lui persuader de se retirer sans délai, de peur d'être indignement retenu dans une captivité, ou de perdre la vie par la sollicitation de ceux qui trouvaient de l'intérêt dans sa mort. Mais comme il montrait ne faire pas assez de compte de leurs bons conseils, l'interprète Tienqua le pressa & sollicita par mille courtoisies de venir passer la nuit en sa maison, à quoi il ne voulut condescendre, ayant reconnu que ses paroles étaient tissues de chaînes de diamants pour l'attacher à un plus grand malheur. Schedel donc vint passer la nuit sous les murailles de la ville, où il y avait encore plusieurs autres vaisseaux. Au premier point de l'aube, il rentra avec une gaieté de cœur en la ville, & se transporta à la cour du vice-roi, où il rencontra le secrétaire du tutang, duquel il n'apprit rien de

bon. Car il lui dit que les seigneurs du Conseil de Kanton avaient reçu une lettre de la souveraine cour de Peking, par laquelle il leur était défendu sous de grièves peines de permettre l'entrée aux Hollandais, parce qu'après de nouvelles & très exactes informations, on avait appris qu'ils étaient gens iniques, faux, masqués, trompeurs & cruels, & qu'on était bien assuré qu'ils n'étaient pas assez hardis d'envoyer leurs ambassadeurs vers l'empereur, de peur de tomber entre ses mains.

Ce qui mit encore de l'huile dans le brasier, pour porter les affaires aux extrémités, ce fut l'arrivée d'un certain *Porte-Croix* de Makao, qui vint demander aux seigneurs de Kanton la puissance d'arrêter provisionellement les deux vaisseaux des Hollandais, qu'il disait avoir été pris sur les Portugais. Ceux-ci en outre cherchant tous les moyens possibles pour jeter de plus en plus dans l'esprit de ceux de Kanton une infinité de défiances contre les Hollandais, & se conserver dans leurs bonnes grâces, vinrent payer au Sénat de Kanton les arriérages de trois ans de leurs tailles touchant le droit héréditaire de Makao : bref, toute l'entreprise était fondée sur le sable & ne promettait qu'un mauvais succès, parce que plusieurs seigneurs de Kanton entraient de jour en jour dans des plus grands labyrinthes d'ombrages & de soupçons, & qu'on commençait à monopoler avec les Portugais, qui avaient gagné des âmes vénales, pratiqué des faux témoins, & contrefait des lettres & des fausses signatures de plusieurs princes étrangers, qui disaient tout ce qu'avait dicté leur passion.

Ceux qui favorisaient Schedel, lui faisaient accroire que toutes ces tempêtes, & remises ne procédaient que de la grande inquiétude, & des continuels embarras d'un certain général d'armée, qui était venu de Peking avec de bonnes troupes (lesquelles avaient naguère ramené à l'obéissance quelques mutins du Midi) pour congratuler, & recevoir en grand triomphe leur jeune vice-roi.

Cependant Wagenaer, qui attendait avec une grande impatience l'issue de la négociation de son compagnon, se vit tout à coup arrêté, environné, & gardé soigneusement de deux ou trois barques remplies de soldats, & quelque effort qu'il fît pour en être délivré, il fut opprimé par une puissante faction, qui avait emporté les esprits de quelques officiers ou par faiblesse, ou par corruption. Cette violente action heurta comme une vague non

prévue l'esprit de Wagenaer, & lui donna presque le coup avant qu'il eût loisir de se reconnaître. Les troubles & les agitations de son cœur le mirent d'abord dans une tristesse assommante, il plaignait déjà avec des soupirs entrecoupés son innocence indignement traitée, & destinée à un sacrifice sanglant, par la malicieuse pratique de ses ennemis : il se persuadait que Schedel était aussi en la gueule de ces lions, voire que la mort avait déjà délié ses chaînes par un acte barbare & inhumain. Mais au point qu'il traçait en sa pensée toutes les noires horreurs que se figure un homme détenu prisonnier hors de sa patrie, p1.049 il vit retourner Schedel, qui dissipa une partie de ses craintes par le récit de ses aventures. Peu de temps après le secrétaire du tutang, & les mandarins Taikoetsin, & Thiapang vinrent au rivage avec ordre de faire approcher les vaisseaux à une demie lieue de la ville, de peur que le général de l'armée (auquel on voulait celer la venue des Hollandais) ne les eût incommodé, & molesté.

Cette courtoisie inopinée rassura un peu Wagenaer, mais lorsqu'il vit qu'un chacun venait à la foule leur présenter, en signe d'amitié, des guirlandes & bouquets de fleurs, des branches artistement enjolivées, & quelques étoffes de soie, il se figura d'être au dessus de toutes ses amertumes. Et comme il ne voulait se laisser vaincre en courtoisie, il présenta à tous ceux qui l'avaient honoré de la sorte, quelques toiles de Guinée, ou quelques bouteilles d'eau rose, & autres denrées peu communes en leurs contrées.

Le lendemain, lorsque Schedel allait prendre terre, & que Wagenaer allait mouiller l'ancre en un lieu plus commode sous la conduite de deux soldats tartares, ils furent bien surpris de voir encore de nouvelles gardes entourer leur vaisseaux, voire même les priver de tout rafraîchissement ; ce qui leur donna sujet de croire que leurs affaires étaient brouillées sans ressource, & que le Sénat de Kanton avait scellé les malins avis des Portugais. Voila des étranges changements, & révolutions. Mais ce n'est pas tout : ils virent bientôt après ressusciter leurs espérances par l'arrivée du mandarin Heitouw, qui vint avec une grande & magnifique suite aboucher Wagenaer, lui fit prendre terre, & puis le fit conduire en grande pompe & cérémonie par deux mandarins en l'hôtel destiné pour ceux de sa nation, là où le susnommé Taikoetsin le visita fort civilement, & lui fit savoir qu'il se

devait préparer pour aller à la cour, & qu'à cet effet il avait fait venir devant sa porte deux chevaux maigres, pour y être rendu tant plus tôt.

Sur le point que Wagenaer allait monter à cheval, l'on vit retourner en grande hâte le mandarin Heitouw, accompagné de deux autres seigneurs avec une commission bien surprenante & inattendue, laquelle portait qu'on devait demander à Wagenaer pourquoi il recherchait d'entrer en conférence avec le roi ? quelles étaient ses prétentions & visées ? où étaient ses lettres de créance, & aussi les présents pour l'empereur, & pour le mandarin tutang ? En outre Heitouw (qui avait toujours témoigné de l'affection à Schedel) dit que toutes ces brouilleries, & tous ces retardements, ne venaient que des chaudes poursuites, cauteleuses inventions, & ténébreuses médisances des Portugais, qui par des effronteries inouïes battaient continuellement les oreilles du Sénat ; & que pour mater, renverser, & rompre leurs menées, il ne fallait regarder à l'argent, comme étant l'unique remède pour captiver les cœurs, & le seul démon auquel on devait faire le rapport de toutes les hautes entreprises. Wagenaer répondit à ceci, qu'il n'était pas d'avis d'employer tant d'argent pour cet effet ; mais néanmoins qu'il ne manquerait pas d'en donner une bonne somme à celui, qui pour cette année lui obtiendrait la liberté de négocier avec les habitants de Kanton, ou pour le moins lui ferait avoir audience auprès du vice-roi. Le Heitouw après avoir consulté là dessus le secrétaire du tutang, n'osant entreprendre de faire bailler cette audience à Wagenaer, lui envoya le truchement du vice-roi pour lui dire

> « qu'après diverses assemblées de plusieurs grands seigneurs du Conseil, l'on avait arrêté, que vu que les Hollandais n'étaient pas munis de lettres, ni de présents pour l'empereur en Peking, qu'on ne pouvait pas recevoir, ni écouter leurs prétentions, & que toute la faute était sur eux, puisqu'ils en avaient été sérieusement & clairement advertis par les lettres qu'on avait écrites au gouverneur de Batavie. »

Wagenaer lassé de tant chanter musique aux sourdes oreilles de ces mandarins, & voyant que c'était vouloir puiser de l'eau dans un crible, en s'amusant à les caresser, partit de Kanton avec ses deux vaisseaux, & revint en Batavie, sans autre gloire que d'avoir tenté avec toute sorte

d'artifices d'établir le commerce dans un pays étranger. Sa captivité ne lui fut pas si fâcheuse, que la répugnance & le déplaisir qu'il eut de se voir forcé avant son partement de payer de grands deniers, pour avoir fait seulement agréer la réception de ses lettres de créance, & des présents qu'il avait apportés pour le roi, devant qu'il eût le pouvoir de faire la moindre ouverture qui touchait le commerce.

@

CHAPITRE XIII

Les intendants de la Compagnie Orientale des Indes envoient des ambassadeurs vers l'empereur de la Chine

C'est chose très ordinaire en toutes les grandes affaires, il y a des esprits qui ressemblent ces nuées mollasses qui ne portent jamais de foudres, aussi ne peuvent-ils rien concevoir de vigoureux, ils veulent les bonnes choses, mais ils les veulent lâchement, & demanderaient volontiers que la nature renouvelât pour eux les faveurs du Paradis terrestre, & leur donnât des roses qui ne fussent jamais environnées d'épines. Mais comme il ne faut pas être téméraire & violent à pousser des affaires de caprice, aussi ne faut-il point être lâche & efféminé en laissant celles qui nous ouvrent des riches espérances, & nous font voir des beaux chemins. Le général *Jean Maatzuiker*, & le Conseil des Indes en Batavie ne désistèrent point pour avoir vu les voyages de Wagenaer & de Schedel infructueux, mais prirent une forte résolution de pousser encore plus outre leurs entreprises, & de les raccommoder tout d'un autre biais. Comme ils étaient embarrassés à projeter de nouveaux moyens pour gagner les cœurs des Chinois, ils reçurent nouvelle de Hollande, sur la proposition qu'ils avaient faite touchant ce dessein à messieurs les intendants de la Compagnie Orientale, résidents à Amsterdam, leurs seigneurs & maîtres. Cette nouvelle portait que les intendants avaient unanimement arrêté d'envoyer une ambassade vers l'empereur de la Chine en sa ville de Peking, & que pour l'exécuter avec fruit, ils avaient choisi les seigneurs Pierre de Goyer, & Jacob de Keyser, se confiant totalement en leur fidélité, prudence & intégrité, & les rendant égaux en pouvoir, autorité, & qualité. En suite de cet arrêt, messieurs du Conseil de Batavie se mirent en devoir de faire toutes les préparations nécessaires à une célèbre ambassade. Ils choisirent d'abord quatorze personnes pour être du train des ambassadeurs, savoir deux sous-marchands nommés Léonard Lenardsen & Henry Baron ; six gardes de corps, un maître d'hôtel (l'auteur de cet œuvre), un chirurgien, deux truchements, un trompette & un tambour, & puis deux marchands, nommés François Lantsman, comme chef, & Henry Gramsbergen comme adjoint. Et comme ils avaient bien éprouvé que c'était vouloir naviguer sans

boussole, & sans étoiles, ou labourer sans soleil, que de penser d'approcher cet empereur sans présents, ils appliquèrent toute leur industrie à en faire un amas des plus riches & des plus précieux qu'ils purent s'imaginer & rencontrer. Ils amassèrent donc une grande quantité de draps, de carisets, de sarges, de cadis, & d'autres étoffes de laine les mieux tissues, & les plus déliées du monde. Les toiles qu'ils y joignirent étaient presque aussi fines que celles des araignées. Les fleurs & noix de muscades, la cannelle, les clous de girofle, l'ambre, le corail, le bois de sandal, les coffres cirés, les lunettes d'approche, les miroirs, les panaches, & bouquets de plumes, les cuirasses & armures semblaient faire un petit monde tout diapré des plus exquises denrées de l'art & la nature. La commission donnée aux ambassadeurs contenait, qu'ils devaient rechercher l'alliance de l'empereur de Tartarie, ou de la Chine, & la permission de négocier librement avec tous ses sujets dans toute l'étendue de son empire, & que de toutes leurs négociations ils étaient obligés d'en demander, & rapporter des lettres de confirmation, ou de ratification, signées, & scellées des mains, & des sceaux de l'empereur & de son Conseil.

Lors donc que toutes les marchandises, les présents, & les vivres nécessaires à un tel voyage furent embarqués sur deux beaux vaisseaux nommés *Koukercken,* & *Blomendael*, les ambassadeurs se voyant favorisés d'un vent de sud-est, partirent de Batavie avec tout leur train le 14 de juin 1655 & prirent leur cours vers le nord.

Mais avant que je m'embarrasse dans le récit des aventures de ce voyage, je trouve bon de vous faire une vive représentation de la ville de Batavie, & de tout ce qui la compose, & la rend si illustre & si renommée, comme aussi de l'île de Java, où elle est située.

@

Selon l'habitude du site chineancienne, nous laisserons l'auteur jouer au guide dans Batavie et Java, et conter son périple vers la Chine, par les royaumes de Siam, Pegu, Cochinchine, Tunking, &c. Et nous le retrouvons approchant la côte chinoise, en grande difficulté.

CHAPITRE XVI

Les ambassadeurs ébranlés par une tempête. De la ville de Makao, &c.

@

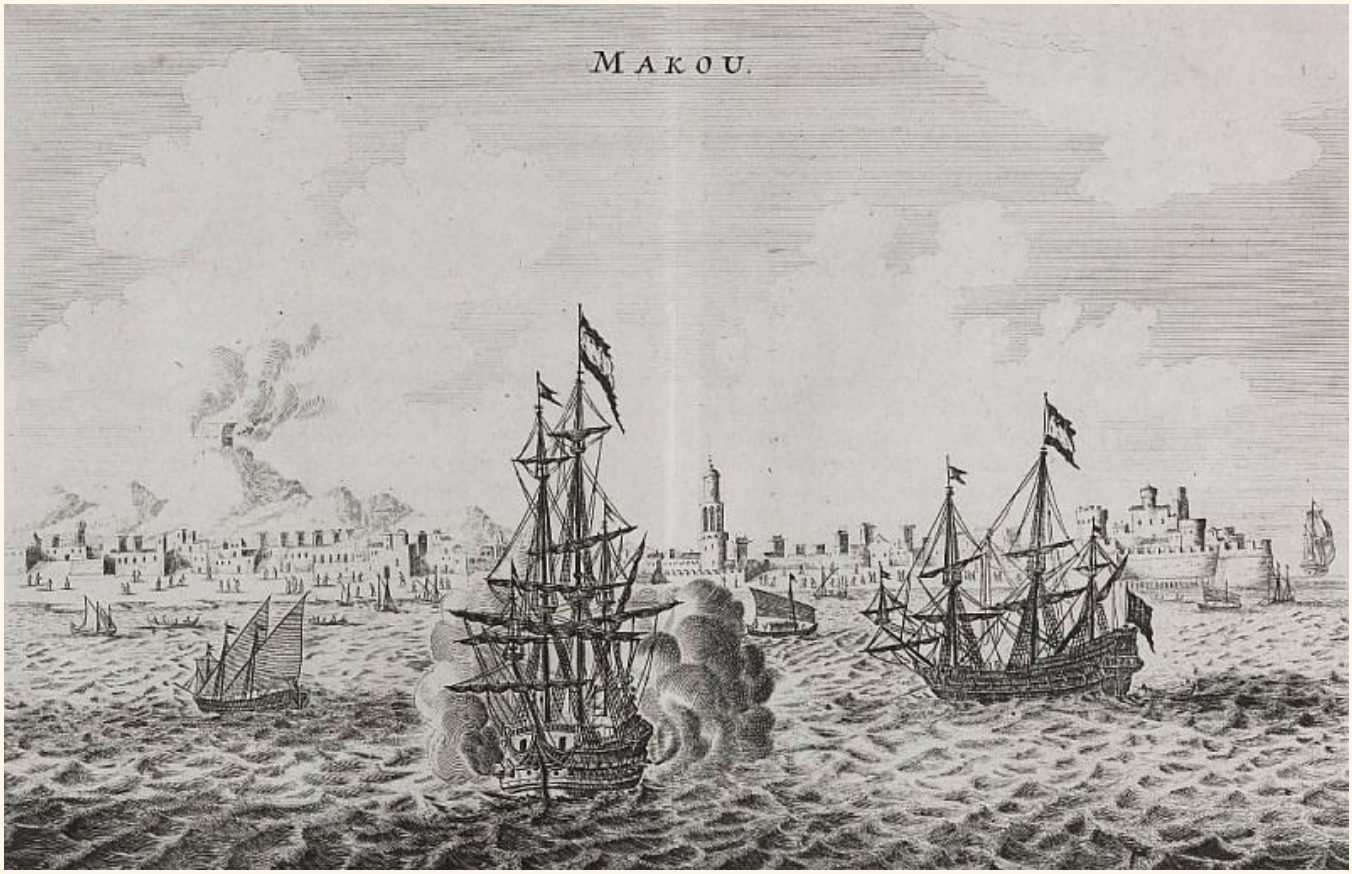


Le dixième du même mois d'août, nous crûmes que ce n'était pas plus la fin de nos vies, que celle du monde, à la vue des monstrueux flambeaux qui paraissaient allumés dans l'air, & à l'ouïe effroyable des tonnerres, des éclairs, & des foudres qui semblaient vouloir découdre la firmament, froisser & briser toutes les nuées en éclat, pour en couvrir toute la Terre & comme si ces prodiges n'eussent été assez horribles pour faire trembler les plus résolus, le vent, cet élément grondant, ramassa toutes ses forces pour agiter, & enfler l'Océan, dont les superbes flots ne se rompaient les uns contre les autres qu'avec des mugissements pleins d'horreur. Ce fut alors que notre vaisseau de *Bloemendaal* fut arraché de notre route ; ce qui nous affligeât au dernier point. C'est une merveille que la nuit & les ténèbres ne nous accablèrent pas presque tous de tristesse, de peur, & de travail. L'aurore qui a de coutume de soulager les malheurs de la nuit, redoubla notre martyre,

voyant des forêts flottantes, des mâts rompus & brisés, des vaisseaux sans ancre, sans gouvernail & sans boussole, l'orage plus affreuse qu'auparavant, nos vies sur les lèvres, & toutes nos espérances évanouies par l'égarement, ou la perte de notre Compagnie. Mais au point que nous nous trouvions dans l'impuissance de parer les saillies de tant d'ennemis conjurés à notre ruine, le Grand Dieu, qui gouverne l'univers selon son bon plaisir, qui courbe & plie nos volontés, qui fait le mal, & le bien, comme la lance de *Pelias*, qui fait la plaie & la guérit, dit le hola à cette tempête vers le Midi, & accula la violence des vents : de sorte que nous rehaussâmes nos voiles, & vîmes de loin un grand *joncke* (qui est une espèce de navire de la Chine, ou du Japon) qui flottait à la merci des ondes sans voiles, sans mâts, & autres équipages, lequel ayant abordé, nous apprîmes des chefs qu'ils venaient de *Camboia* pour passer au *Taywan*. Et comme ils avaient perdu leur route, nous les en informâmes courtoisement, & après nous en avoir remercié, aussi bien que de plusieurs autres p1.061 faveurs que nous leur fîmes, ils tindrent quelque temps notre course. Cependant ayant repris haleine, & réparé tout ce qui était endommagé sur notre vaisseau, nous poursuivîmes notre voyage vers le nord-nord-est avec un vent d'ouest, favorisés d'une merveilleuse tranquillité & bonace.

Le quatorzième du même mois nous aperçûmes les îles de *Makao* à 21 degrés & dix minutes d'élévation, & à 24 brasses d'eau. Vers le soir nous vînmes mouiller l'ancre à sept brasses de profond à l'abri d'une belle côte tirant vers l'est. Le lendemain en avançant chemin, nous vîmes une bonne quantité de grands & petits vaisseaux, qui tous saisis de frayeur comme les daims talonnés des chiens, ne savaient où se sauver, tant étaient-ils épouvantés du pirate *Koxinga*, qui lors par ses brigandages continuels portait l'effroi & les alarmes dans tous les cœurs de ces insulaires, & pour lequel sans doute ils nous prenaient.

Nous employâmes deux jours entiers à côtoyer ces îles devant que de voir la ville de Makao, qui est située à la hauteur de 21 degrés & dix minutes. Et quoique l'occasion ne nous permît pas d'y prendre terre, si est-ce que je ne puis m'empêcher d'en dire quelque chose, & de vous représenter en ce lieu le crayon que j'en ai fait dans notre bateau.



Cette ville (qui depuis plusieurs siècles fut une des plus célèbres & des plus marchandes de toute l'Asie) est plantée au cœur d'une petite île, liée à une autre plus grande, sur une haute montagne, qui semble être à la vérité inaccessible, voire inexpugnable. Elle est de tous côtés environnée de l'Océan, à la réserve d'une petite langue de terre qui se voit au Septentrion. La mer qui l'entoure n'est pas profonde, ce qui empêche que les grands navires ne s'y rendent, à moins qu'ils s'y poussent par le havre, qui est défendu d'une belle forteresse, munie de quantité de belles pièces d'artillerie, & de fort gros canons de fonte : aussi je ne pense pas qu'il s'en fasse un si grand nombre ailleurs, ni de si bons ; car c'est ici où on en fond journellement de neufs du cuivre qu'on transporte de la Chine, & du Japon, & qu'on en fournit toutes les Indes, non sans un grand profit pour les habitants. Si vous regardez la terre, vous n'y voyez aucun arbre, ni aucun empêchement dans le chemin, tout y est libre, & ouvert. Il y a seulement deux châteaux, qui sont fort bien pourvus, & plantés sur les prochains coteaux, qui assurent extrêmement la ville contre les attaques des ennemis. Dans le même lieu, où la ville est bâtie, on adorait jadis l'idole *Ama*, & parce que le havre était fort propre & commode pour les navires, que les Chinois appellent *Gao* dans leur langue, c'est de là que s'est formé

le mot d'*Amacao*, au lieu qu'on la devait plutôt nommer *Amagao*. D'où vint que par contraction, ou corruption, on la nomme en nos jours *Macao*, voire Makou. Ce lieu donc étant devenu désert & inhabité, à cause peut-être que cet idole y rendait fort peu d'oracles, fut recherché par les Portugais, qui l'ayant jugé fort avantageux pour le négoce, bâtirent de très belles maisons sur ses ruines, non toutefois sans la connaissance, & la permission des Chinois. De là vint qu'en peu de temps elle se rendit très fameuse, & très peuplée, à raison du grand nombre de marchandises, & des denrées que les Portugais y amenaient de l'Europe, des Indes, & de la Chine. Ce qui ne fait pas peu à la gloire & à l'avancement de cette ville est, que les habitants ont la permission de se transporter deux fois par an à la foire des Kanton, & d'y séjourner aussi longtemps qu'elle dure. D'où ils avaient accoutumé d'emporter ces dernières années mille trois cents caisses de toute sorte de draps de soie ; chaque caisse contenait cent cinquante pièces de velours, de ras, de damas, & d'autres telles étoffes. On avait aussi de coutume d'y enlever deux mille cinq cents pains (comme ils les appellent) masses, ou lingots d'or, dont chacun pesait dix toels, comme ils disent, & chaque toel était de la pesanteur de 13 ducatons : de sorte que chaque pain d'or était de treize onces plus ou moins. Ils en apportaient aussi plus de huit cents livres de musc, sans parler du fin lin, du fil d'or, de la soie brute, des pierres précieuses, des joyaux, des perles, & d'autres richesses de cette trempe.

Or comme la religion est la base de toute la police, sans laquelle les grands royaumes ne sont que de grands brigandages, les Portugais appliquèrent d'abord une partie de leurs soins & de leurs travaux à y déraciner l'idolâtrie, & faire reconnaître l'adorable majesté de Dieu dans l'état d'un culte vraiment monarchique, & incommunicable à tout autre, comme il parut en la punition qu'il fit de ceux qui p1.062 avaient adoré le Veau d'or. Ils firent venir à cet effet quantité de prêtres, & de religieux de leur royaume pour y prêcher l'Évangile, & abolir la superstition. En quoi ils ont si bien réussis qu'ils ont maintenant établi un siège d'évêque dans Macao, afin de relever davantage la majesté & la grandeur des choses saintes & divines parmi ces nations, & que l'administration en doit d'autant plus solennelle, & publique.

Devant que d'arriver à cette ville de Makao, nous avons bordé une infinité d'îles qui avoisinent la Chine, dont la plus grande, à mon avis, est celle d'Aynan. Elle est distante environ 70 lieues de Macao. Au Sud elle a 50 lieues de diamètre, & est presque ronde. Les sables de *Pullosisi* sont à 30 lieues du côté du Levant, & les îles de *Pullotaxo*, à huit lieues vers le Nord. Cette île touche presque aux côtes de la Chine du côté du Septentrion, & forme avec les montagnes & les grands rochers qui règnent tout le long, le *détroit d'Aynan*. Elle s'étend de là vis-à-vis du royaume de Tunking, jusques à la côte de la Cochinchine, dont nous avons parlé ci-devant. Elle est fort fertile, belle, & pleine de tout ce qui peut contribuer aux délices, & est gouvernée par les Chinois : les arbres y sont fort gros, & extraordinairement hauts, & y portent des fruits toute l'année. Il y a aussi plusieurs rivières : le poisson, le riz, la chair & la venaison y sont à très vil prix, de sorte qu'il semble que la nature y a ramassé tout ce qui est ailleurs de plus considérable. Outre qu'il y a des mines d'or, on y pêche encore des grosses, & petites perles ; & on trouve des écrevisses en la mer, qui se remuent, qui mangent, & mordent en l'eau comme les nôtres : mais qui meurent incontinent qu'elles en sont tirées, & s'endurcissent en pierre. Étant pillées, & réduites en poudre, il n'en faut mêler qu'un peu avec du vinaigre, & l'avaler, pour expérimenter un puissant remède contre le chancre : la même poudre sert encore contre le flux de sang, & toutes sortes de fièvres, & inflamations du corps.

On voit encore sur cette mer une espèce de tortue, qui pour surprendre les oiseaux de proie qui en sont fort friands, feint d'être morte, suivant le mouvement que la mer lui donne : & lorsque ces oiseaux se jettent sur elle pour en faire leur curée, ils se trouvent pris inopinément par ses serres, qui sont fort longues ; ainsi elle les tire sous les eaux, pour les dévorer.

Le milieu de cette île est habité par un autre peuple, dont les mœurs sont toutes différentes, & sauvages, qui vit dans les bois sans police, & se sert d'une langue qui n'a rien de commun avec la chinoise. Ils observent seulement une chose fort exactement, dans les querelles qui surviennent entr'eux : car lorsque ces sauvages en sont venus aux mains, & qu'ils tâchent de terminer leurs différends par les armes, si une femme se rencontre en même temps sur le lieu, & salue les deux partis, en leur faisant la révérence, ils sont obligés de finir au même moment toute leur

guerre, & de mettre leurs armes bas ; & s'ils ne le font pas, cette femme s'écriant fait assembler le peuple, qui les massacre & assomme tous sur-le-champ, pour avoir violé la loi, & n'avoir pas déféré promptement à la révérence de la matrone. Ce peuple s'occupe à faire des bateaux, & à chercher du bois d'*Aquila*, & de *Calamba*, qu'ils troquent avec les Chinois pour des draps de coton. Les pères Marquez & Mandez jésuites s'y transportèrent l'an 1632 pour y annoncer la foi chrétienne.

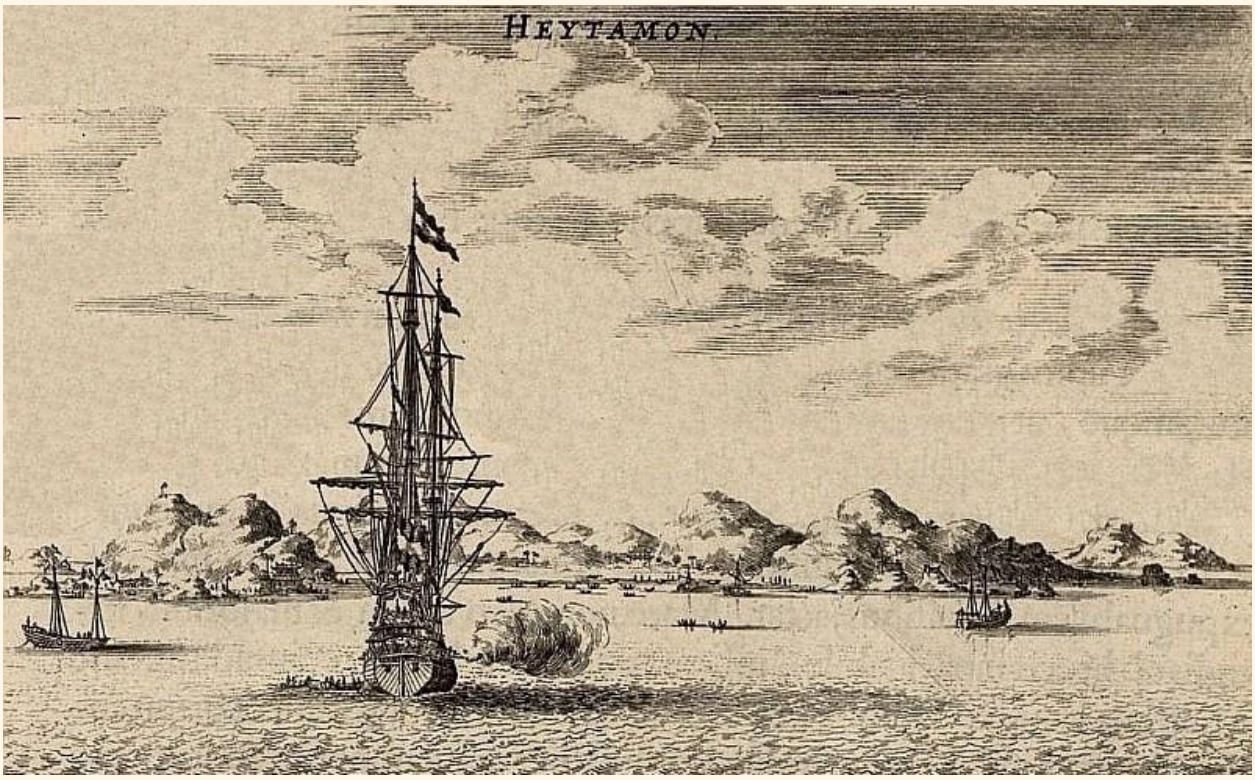
Après avoir salué la ville de Makao, & rasé ses murailles, nous arrivâmes bientôt après au-dessous d'une île, à laquelle notre ambassadeur Goyer donna son nom, & y jetâmes l'ancre à la rade.

@

CHAPITRE XVII

Arrivée des ambassadeurs à Heytamon, où ils furent visités par quelques mandarins de Canton, &c.

@



Le dix-huitième du même mois d'août nous nous trouvâmes heureusement vers le soleil couchant dans le havre de Heytamon, seulement avec notre vaisseau nommé *Koukercke*, (car celui de *Blomendael* écarté du nôtre par la tempête sur les côtes de la Cochinchine n'arriva ici que 48 jours après nous) où nous mouillâmes l'ancre à six brassées & demie de fond.

Cette place est située au pied de l'eau, & encourtinée par derrière de montagnes p1.063 assorties de combes, & de vallées très divertissantes, selon que cette figure vous la représente. À peine avions-nous jeté l'ancre, que nous vîmes à notre bord une barque de soldats, qui nous venaient demander au nom du gouverneur le sujet de notre venue. Sur quoi on envoya à terre le sous-marchand *Henry Baron*, pour lui en dire le sujet, & l'éclaircir de bouche de notre intention. De laquelle le gouverneur se

montra fort satisfait, alléguant toutefois qu'il s'étonnait de notre retour vu que deux ans auparavant on avait fait si peu d'estime de nos compagnons.

Six jours après (qui était le 24 d'août) deux mandarins de Canton vinrent à bord pour examiner les lettres de créance, que nos ambassadeurs apportaient à l'empereur, & les supplièrent à cette fin de se rendre chez le gouverneur. Ce qu'ils firent vers le midi au village de *Lammê*, où ils prirent terre avec tout leur train devant le logis du gouverneur, où ils furent très bien accueillis & avec ordre par le maître ordinaire des cérémonies, qui les mena dans une grande salle, où le gouverneur était assis sur une haute table (entre les deux mandarins, & entouré de soldats armés) qui les reçut avec toutes les civilités, & courtoisies que l'on pourrait s'imaginer (& à vrai dire c'est en ceci que les Chinois emportent le prix par dessus toutes les nations, comme nous montrerons ci-après) les fit asseoir à ses côtés, leur demanda leurs lettres de créance, qu'ils montrèrent seulement de loin, & s'informa pertinemment de la condition de notre pays, & de la qualité de notre commerce. Après avoir été bien informé de tout ceci, les ambassadeurs prirent congé de lui & des mandarins & retournèrent en leurs vaisseaux avec toute leur suite.

Le 29 du dit mois un autre *Heytow* & un vice-amiral vinrent recevoir les ambassadeurs au nom du Grand Conseil de Canton, & les prier humblement de se rendre avec eux en la ville. Mais avant tout, ils les sollicitèrent d'entrer dans un pagode ou temple aux idoles, où s'étant assis à la ronde, le Heytow leur fit plusieurs demandes & entr'autres : savoir s'ils avaient des lettres de créance ? s'ils n'étaient point partis de Kanton passé deux ans ? quelles marchandises ils apportaient quant & eux ? quel monde il y avait dans l'autre vaisseau ? comment il les avait abandonnés ? combien de personnes & de canons il y avait dans chaque vaisseau ? pourquoi ils n'étaient pas revenus l'année précédente ? quand, de qui, & à qui, & à quelle fin les lettres étaient écrites ? quels présents ils avaient pour le Grand cham ? pourquoi ils n'avaient de lettres pour le tutang de Canton ? & pourquoi les lettres dont on les avait chargés étaient d'une si chétive montre & apparence ? car ils imaginaient que les lettres qui s'adressaient à leur souverain devaient être $_{p1.064}$ enfermées pour le moins dans une boîte d'or. Après toutes ces informations entassées les unes sur les autres, ces députés dirent qu'ils reviendraient le lendemain à leur bord pour voir, &

lever les présents qu'ils avaient apporté pour l'empereur. Là dessus les ambassadeurs se retirèrent dans leurs vaisseaux avec tout leur train.

Le lendemain les dits députés retournèrent à bord accompagnés d'une grande suite de courtisans, & de 20 bateaux tous richement ornés, où ils mirent avec beaucoup de respect & de modestie tous les présents destinés tant pour leur empereur, que pour les deux vice-rois, & le tutang de Canton. Le Heytou vint lui-même à bord congratuler les ambassadeurs de leur arrivée, & les pria d'entrer dans une de leur barque, afin de les porter à Canton. Ce qu'ils firent, & ne prirent avec eux que leur secrétaire Henry Baron & quatre valets. Dès qu'ils furent arrivés devant la porte de la ville, le Heytou avec le vice-amiral les abandonna sans dire mot, & entra dans la ville, pour recevoir les ordres de ses seigneurs. Deux heures après il retourna avec ordre du vieil vice-roi, les conduisit en l'hôtellerie, qui avait par-ci devant servie à Schedel, & y commanda le bailli de la ville pour les garder.

Le lendemain avant midi le mandarin Poetsiensin (qui était trésorier de l'empereur, & avait la quatrième voix, sur ce qui regardait le gouvernement des bourgeois) accompagné des dits députés, se rendit au logis des ambassadeurs, pour s'informer de beaucoup de choses, & entr'autres de leurs noms, de leurs qualités & charges, du nom de leur prince ou monarque, du seel dont il se servait, du calendrier qu'ils observaient, bref, il s'enquêta encore s'ils n'avaient pas une copie de la lettre écrite à l'empereur, si elle n'était pas écrite d'une meilleure façon que celle qui s'adressait à leurs vice-rois &c. Après toutes ces informations, les ambassadeurs demandèrent audience auprès des vice-rois, & pareillement la permission de pousser leur chemin vers Peking, afin de s'acquitter tant plus tôt de leur commission. Sur quoi on leur répondit après midi, que ni les vice-rois ni le tutang, ni aucun autre dans Canton, avaient le crédit, & la puissance de donner audience à aucuns ambassadeurs, sans en avoir reçu auparavant quelque ordre de la cour impériale de Peking.

Cette réponse ne surprit pas peu les ambassadeurs : ils furent pourtant un peu consolés de la promesse qu'on leur fit que les vice-rois viendraient personnellement leur rendre visite en leur logement.

Nous reçûmes donc ordre le 2 de septembre de monter la rivière avec le vaisseau *Koukercke*, & de suivre les ambassadeurs. On ordonna à cet effet quatre grands jonckes, ou navires de guerre des vice-rois, en la compagnie desquels nous arrivâmes vers le soir, proche d'un petit château, pour y jeter l'ancre, & où la rivière est large de deux lieues, & forme plusieurs petites îles. On voit au côté gauche de cette rivière une haute tour, qui n'est pas moins agréable, & riche en sa structure & en nombre de balustres & de galeries que celle qui est plantée en une autre île vis-à-vis de la capitale de Canton. Cette rivière mouille plusieurs villages voisins, qui pour la quantité de peuples, pour la fertilité de leurs vastes campagnes, qui rendent deux fois l'année deux riches moissons aux laboureurs, & pour le bel aspect des montagnes, des bois, & des îles qui les environnent, pourraient égaler les meilleures contrées de notre Europe.

Nous nous trouvâmes deux jours après au pied des murailles de la célèbre ville de Canton, où après avoir rendu grâces au grand Dieu de ses faveurs & bienfaits, & avoir mis bon ordre à tout ce qui nous touchait, nous mîmes encore pied à terre, & allâmes chez les ambassadeurs, qui étaient logés au bord de la rivière en un lieu fort magnifique, & somptueux (vis-à-vis duquel notre vaisseau était ancré) qui avait jadis servi d'un pagode, ou temple aux idoles, dont les portes étaient soigneusement gardées par deux mandarins, & d'un bon nombre de soldats, tant pour témoigner l'estime qu'ils faisaient des ambassadeurs, que pour empêcher les saillies bouillantes d'aucuns canailles, qui les auraient pu molester par la persuasion de leurs ennemis, & rivaux.

Mais dès aussitôt que l'on vit notre vaisseau à l'ancre devant ce lieu, on vint prier humblement les ambassadeurs de retourner dans leur vaisseau, & on protesta derechef que l'on ne pouvait retenir à Kanton aucun ambassadeur sans l'ordre de l'empereur & si le contraire se faisait, que le Sénat ne pourrait jamais se justifier $_{p1.065}$ devant Sa Majesté, ni détourner les malheurs qui pourraient arriver à leurs personnes. De sorte que les mandarins Poetsiensin, & Heytou leur rendirent les lettres de créance, disant que les vice-rois ne les pouvaient retenir chez eux ; ils reprindrent toutefois encore les présents destinés pour l'empereur, comme s'ils eussent eu peur de ne les plus revoir.

Pendant que nous fûmes obligés de nous tenir dans notre vaisseau, nous reçûmes diverses visites de plusieurs mandarins & seigneurs de Canton, desquels je m'informai particulièrement de tout ce qui regardait la gloire de leur province de Quantung, dont je vous en ferai quelque récit.

@

CHAPITRE XVIII

Description générale de la province de Quantung

@

La province de Quantung (qui est la douzième des quinze qui composent ce grand royaume) a pour ses bornes du côté d'Ouest la province de Quangsi, du côté du Nord, & du Nord-Ouest celle de Kiangsi (mais ce ne sont que des montagnes qui en font la séparation) du côté du Nord-Est celle de Fokien, de laquelle elle est séparée par la rivière de *Ting*, & par diverses montagnes inaccessibles : le reste est entouré de l'Océan, ce qui est cause qu'on y trouve un grand nombre de ports, & de havres fort commodes & assurés pour les vaisseaux. Le pays est en quelques endroits fort plat, & uni, & en d'autres fort montagneux, rude, & raboteux, spécialement du côté du sud, comme nous l'avons bien expérimenté, non sans grande incommodité, durant notre voyage.

Cette province produit avec profusion toutes les choses nécessaires pour la conservation de la vie ; elle abonde en marchandises de prix & de valeur, tant en celles que la nature forme, & engendre, qu'en celles que l'industrie des hommes nous forge, & met au jour. Pour le reste dont elle a besoin, elle le peut facilement avoir des autres endroits de l'empire. Les campagnes sont si fertiles en riz, en blé, en autres grains, qu'elles rendent deux fois par an, & à double usure, les semences qu'on leur prête. Et non de merveille, car l'hiver, ou le grand froid n'incommode aucunement cette province : d'où vient que les Chinois disent en forme de proverbe, qu'il y a trois choses extraordinaires, qui lui sont propres, & particulières ; comme un ciel sans neige, des arbres toujours verts, & les habitants qui crachent du sang ; à cause qu'on n'y voit jamais de neige, que les arbres ne sont jamais dénués de leurs feuilles, & que ceux du pays se servent continuellement des feuilles de bétel & d'areca, de celle principalement qui se prépare avec de la chaux : laquelle étant mâchée donne une teinture rouge à leur salive.

Si nous voulons nous informer des marchandises & des denrées de haute marque, que l'on y rencontre, à peine en trouverons-nous aucunes à

désirer, car l'or, les pierres précieuses, les perles, la soie, l'étain, l'argent vif, le sucre, le cuivre, l'acier, le salpêtre, le bois d'aigle, & plusieurs autres bois, qui réveillent l'esprit, & confortent le cœur par la suavité de leur odeur, y sont en abondance. Nous y pouvons encore admirer la qualité du fer qui s'y tire des mines, car les canons des arquebuses, & des armes à feu, qui en sont fabriqués ne crèvent jamais ; que si pourtant on les charge trop de poudre, ou qu'ils ne puissent pas supporter la violence du feu, ils se fendent, & s'entrouvrent, sans blesser ou endommager en aucune façon ceux qui sont présents quand on les décharge : ce qui vient peut-être de ce qu'on y fond ce fer avec du charbon de bois, qui imprime quelque mollesse au fût, & lui laisse quelque chose de visqueux & de gluant ; ce que ne fait pas le charbon de mine.

Il y a aussi partout quantité d'excellents fruits, & même de ceux que nous estimons dans notre Europe ; comme grenades, raisins, poires, noix, châtaignes, & autres qui sont particuliers à cette province, comme les fruits de Musa, des noix d'Indes, d'ananas, de lichia, de lungyen, de jamboa, qui sont limons nommés des Chinois *yeuçu*, des Hollandais *pompelmones* & autres dont nous traiterons en la seconde partie de cet œuvre.

Les habitants de cette province sont tout à fait habiles & industrieux ; & bien qu'ils ne semblent pas avoir l'esprit le plus prompt à inventer, ils ne laissent pas pourtant p1.066 d'imiter avec une grande difficulté tout ce qu'ils voient de rare. Les Européans ne leur sauraient montrer aucun ouvrage, qu'ils ne le comprennent sur-le-champ, soit-il d'or massif, de soie, ou de quelque autre matière exquise, & le contrefont avec beaucoup de gentillesse, & de délicatesse, laquelle toutefois ne peut entrer en comparaison avec celle des nos ouvriers. Mais ce qui nous peut étonner, & surprendre, c'est que tous leurs ouvrages, & spécialement toutes les gentillesses qu'ils font par le moyen de leur colle de Cie, se vendent à très vil prix, car comme il est aisé d'y avoir la vie, & le vêtement, aussi les artisans se contentent-ils d'un petit gain.

Ce pays foisonne pareillement en oiseaux de rivières, & spécialement en canes, qui y sont élevées d'une façon fort particulière. Les habitants ayant mis les œufs dans un four tiède, ou dans du fumier, avec une grande adresse, en reçoivent dans le terme prescrit par la nature des petits éclos

de la coque, sans avoir été couvés, de même que les canes d'Égypte. Ils en nourrissent souvent de grandes bandes en des petits bateaux, & les transportent au bord de la mer, ou des rivières, pour chercher leur nourriture, afin que lorsque la mer est basse, & que les eaux se retirent & laissent les rivages, elles puissent trouver & butiner des huîtres, des chancres, des chevrettes, & autres tels insectes de mer. Le soir étant venu toutes ces troupes emplumées éparses partout le rivage savent regagner leur bateaux au premier son de la retraite, qui se fait par un tocsin. Ces mêmes habitants ont aussi accoutumé de les saler, sans qu'elles perdent rien pour cela de leur bon goût, ni de leur première saveur : ils salent aussi leurs œufs, & les couvrent d'argile, ou de craie ; de sorte que cette mixtion de sel & d'argile ayant pénétré la coque de ces œufs, ils ne sont pas seulement agréables au goût, mais aussi fort sains, puisque les médecins de la Chine en permettent l'usage à leurs malades.

Cette province (aussi bien que toutes ses compagnes) est régie par des gouverneurs y établis par l'empereur, qui ont la même autorité, & puissance que les vice-rois de notre Europe.

Lors que nous étions à Canton, Quantung était gouvernée par deux vice-rois, dont l'un était nommé le Viel, & l'autre le Jeune, à cause de leur âge. Celui-ci est nommé des Portugais, el rey Mancebo.

Les vice-rois de Quantung ont leur rang devant tous les gouverneurs des autres provinces, aussi sont-ils ordinairement choisis d'entre les plus puissantes, & plus illustres races de l'empire, afin que la pureté de leur sang serve à leur dignité ce qu'une enchâssure dorée sert à un riche tableau, ce que fait l'or au diamant, ce que fait la beauté du corps à l'âme, & l'habillement à la grâce du corps. Et en effet la grandeur de la noblesse d'un prince, lui apporte bien plus de lustre, plus d'éclat & de respect. Les sujets, qui n'ont pas toujours les intentions si pures en l'honneur qu'ils doivent à celui qui les gouverne, se rendent plus souples à la volonté, n'ayant pas assez de front pour contredire celui-là même, qui par le droit de sa naissance est entré dans les empires aussitôt que dans sa vie. De plus, comme il faut des hommes de courage & de fidélité pour défendre les places frontières & maritimes, & abattre les puissances qui peuvent porter un merveilleux contre-poids aux souverains, je ne m'étonne pas, si

l'empereur établit ses plus fidèles vassaux, pour commander à cette province, assujettie aux alarmes continuelles des pirates, dont la seule perte pourrait ébranler tout son empire. Ces vice-rois commandent encore à la province de Quangsi, (encore que celle-ci ait aussi ses gouverneurs comme les autres) comme deux colonnes y plantés de la main de ce monarque, pour servir de soutien à sa couronne, & porter sur leurs épaules une partie de son trône.

Lorsque cette province commença de recevoir les lois des monarques de la Chine, sortis des derniers de la race de *Cheva*, on l'appelait le royaume de Nanive ; mais elle secoua bientôt après le joug & le commandement de cette lignée, pour retourner à l'obéissance de ses anciens rois. *Hiaovus*, de la famille impériale de *Hana* offensé de la rébellion de ces peuples, employa & la clémence & la rigueur, pour les rappeler à leur devoir, & depuis lors ils furent si bien liés & cimentés aux intérêts de la couronne, que l'empereur les tient & reconnaît en nos jours pour les plus fidèles & les plus passionnés de tous ses sujets.

On compte en cette province dix villes métropolitaines, ou principales, & septante-trois de moindre considération, sans y comprendre celle de Makao, comme vous remarquerez en cette table.

*

La province de Quantung enferme dix villes capitales, savoir :

Quangcheu, ou Canton,
qui a sous soi les villes ou cités de Xunte, Tunguon, Cengching, Hiangxan, Sinhoei, Cingyven, Sinning, Cunghoa, Lungmuen, Sanxiu, Lien, Jangxan, Lienxan, Singan,
où sont les montagnes de Tahi, Huteu, Lofeu, Yaimuen, Yalo, Lungnien.
sans compter la ville de Makao.

Xaocheu,
sous laquelle sont Lochang, Ginhoa, Juyven, Ungyven, Ingte.
où sont les montagnes de Nanhoa, Chang, Lichi.

Nanhiung,
où est Xihing.
où sont les montagnes de Muiling, Tiensung, Siecung.

Hoeicheu,
qui a sous soi Polo, Haisung, Hoyven, Lungchuen, Changlo, Hingning, Hop'ing, Changning, Junggan.
où sont les montagnes de Ho, Loseu.

Chaocheu,
sous laquelle sont Chaoyang, Kieyang, Chinghiang, Jaoping, Tapu, Hoeilaï, Chingai, Puning, Pingyven.
où sont les montagnes de Sangpu, Kieyang, Pehoa.

Chaoking,
qui a sous soi Suhoei, Sinhing, Yangchun, Yangkiang, Caoming, Genping, Teking, Quangning, Fungchuen, C'aikien.
où sont les montagnes de Ting, Chin, Tienlu, Hailing.

Chaocheu,
sous laquelle sont Tienpe, Siny, Hoa, Vuchuen, Xeching.
où sont les montagnes de Feu, Pao, Caoleang.

Liencheu,
King, Lingxan, Xilien.
où sont les montagnes de Keng, Loyang, Heng, Uhoang.

Luicheu,
Suiki, Siuven.
où sont les montagnes de Kinglui & Tasunglai.

Kiuncheu,
qui a sous soi Chingyu, Lincao, Tinggan, Venchang, Hoeitung, Lohoei, Cheu, Changhoa, Van, Lingxui, Yay, Cangen.
où sont les montagnes de Tao, Kiun, Pisie, Tocheu, Hoeisuing.

Trois cités considérables, savoir : Loting, Tunggan, & Sinning.
Dix forteresses, savoir : Taching, Tung, Hanxan, Cinghai, Ciexing, Kiaçu, Hiung, Jungching, Ciunling, & Kiexe.
Plusieurs îles, savoir celles d'Yaimuen, Pipa, Liechi, Xanhu, Haling, Fung,Tocheu, Tasunglai, & 36 autres.
Plusieurs lacs, comme ceux de Tung, de Lohu, Si, U, Fung.
Plusieurs rivières, savoir : Ço, Go, Kio, Tao, Chin, King, Lungmuen, Siang, Mekiang, Ginhoa, &c.

p1.068 On trouve dans les registres des Chinois (où est marqué le nombre des peuples de chaque province) que la province de Quantung est ordinairement nourrice de quatre cent quatre-vingt trois mille trois cents & soixante familles, & de 1.978.022 hommes de guerre.

Le tribut qu'elle paye tous les ans à l'empereur pour le riz, est de 1.017.772 sacs ; de poids de sel 37.380 ; sans parler du tribut qui vient des bureaux, & des navires.

Il faut remarquer en passant que toutes les petites cités ou villes de cette province se nomment *hien*, les moyennes *cheu* & les plus grandes *fu*. Vous devez aussi savoir que par le nom de *cheu* on entend aussi la ville capitale d'une province, voire la province même, quoiqu'elle surpasse en étendue, en villes, & en peuples les plus grandes de notre Europe.

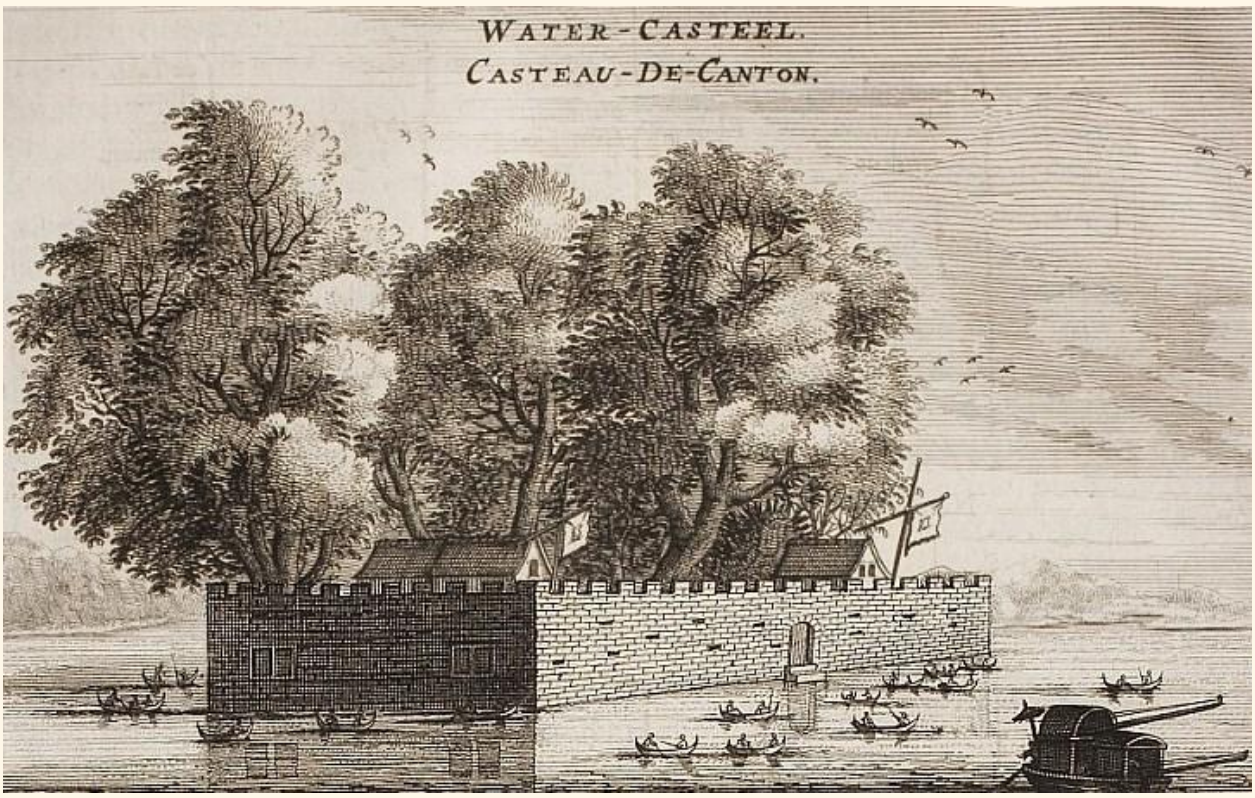
La contrée qui entoure la noble ville de *Quangcheu*, (autrement nommée *Canton* ou *Kanton*) un des anciens domaines des rois de Nanive, que l'on nommait *Jangching*. Aptes avoir été forcée de recevoir les lois de Hiaovus, elle fut de plus grande étendue, & soumise à un petit roi tributaire, & feudataire. Elle reçut aussi divers noms, selon la diversité des princes qui lui ont commandé. Cynus la nomma Sinhoei ; Suius Fancheu ;

les familles de Tanga & de Sunga lui donnèrent le nom de Cinghai ; mais celle de Taiminga lui rendit son vieux nom de Quangcheu.

Kanton donc est au 23e degré d'élévation, & au Levant, au Nord, & au Couchant est renfermée de hautes montagnes, & au Midi est environnée de la mer, par le moyen de laquelle il y a un grand abord & concours de marchands, qui y apportent, & en transportent continuellement une infinité de marchandises & de denrées, au grand profit des habitants. Elle est située au côté droit de la rivière de Ta, qui par ses vastes eaux pourrait mériter le nom de mer. Quand à sa grandeur, elle a bien près de quatre lieues d'Allemagne, y comprenant les faubourgs, qui peuvent marcher de pair avec des moyennes villes.

Elle est défendue au côté de l'eau de deux rangées de hautes & épaisses murailles, fortifiées de tours, de boulevards, & demi-lunes, ou bastions. Elle à en outre deux châteaux, très bien flanqués, & entretenus de force tenailles, qui paraissent hors de l'eau comme des petits colosses inexpugnables. Je vous en représente un en cet endroit, qui, quant à sa structure & à sa force, n'est guère dissemblable à l'autre.

La ville du côté de la terre est garnie d'une forte muraille de cinq autres p1.069 châteaux qui règnent dessus elle, dont aucuns sont pratiqués sur des



montagnes, les avenues desquelles sont presque inaccessibles pour être dans les détroits côtoyés de torrents, & de précipices. De sorte que cette place est tenue pour une des plus fortes de toute la Chine, & si elle se perd un jour ce sera par l'effort de la nécessité plutôt que par la fureur & par le sort des armes. Pour les habitants, outre qu'ils l'ont de tout temps munie de tout ce qui pouvait servir à sa conservation, ils ont toujours eu la réputation d'être fort généreux, & aiment encore mieux voir la mort qu'un ennemi dans leurs maisons.

Les pagodes, ou temples, les cours, palais, & hôtels tant des seigneurs, que des premiers bourgeois de la ville, surpassent tous les ouvrages des anciens, & des modernes, en l'excellence de leur architecture, qui est comme un abrégé du travail, & de l'esprit de plusieurs siècles. Les arcs triomphaux (qui y sont élevés à l'honneur de ceux qui ont épousé avec zèle les intérêts de la Couronne) donnent un grand ornement à la ville ; j'en ai compté treize depuis la porte de l'eau jusques à la cour, qui pour la délicatesse, la règle, la justesse, & la diversité des figures y entaillées & gravées, semblent encore donner des sentiments de vénération pour les ouvriers, & braver la somptuosité des Romains. Et d'autant que les plus célèbres villes de cet empire, font gloire de semblables machines (comme j'en parlerai ailleurs) je me sens obligé, pour satisfaire aux curieux, d'en représenter ici une, afin que



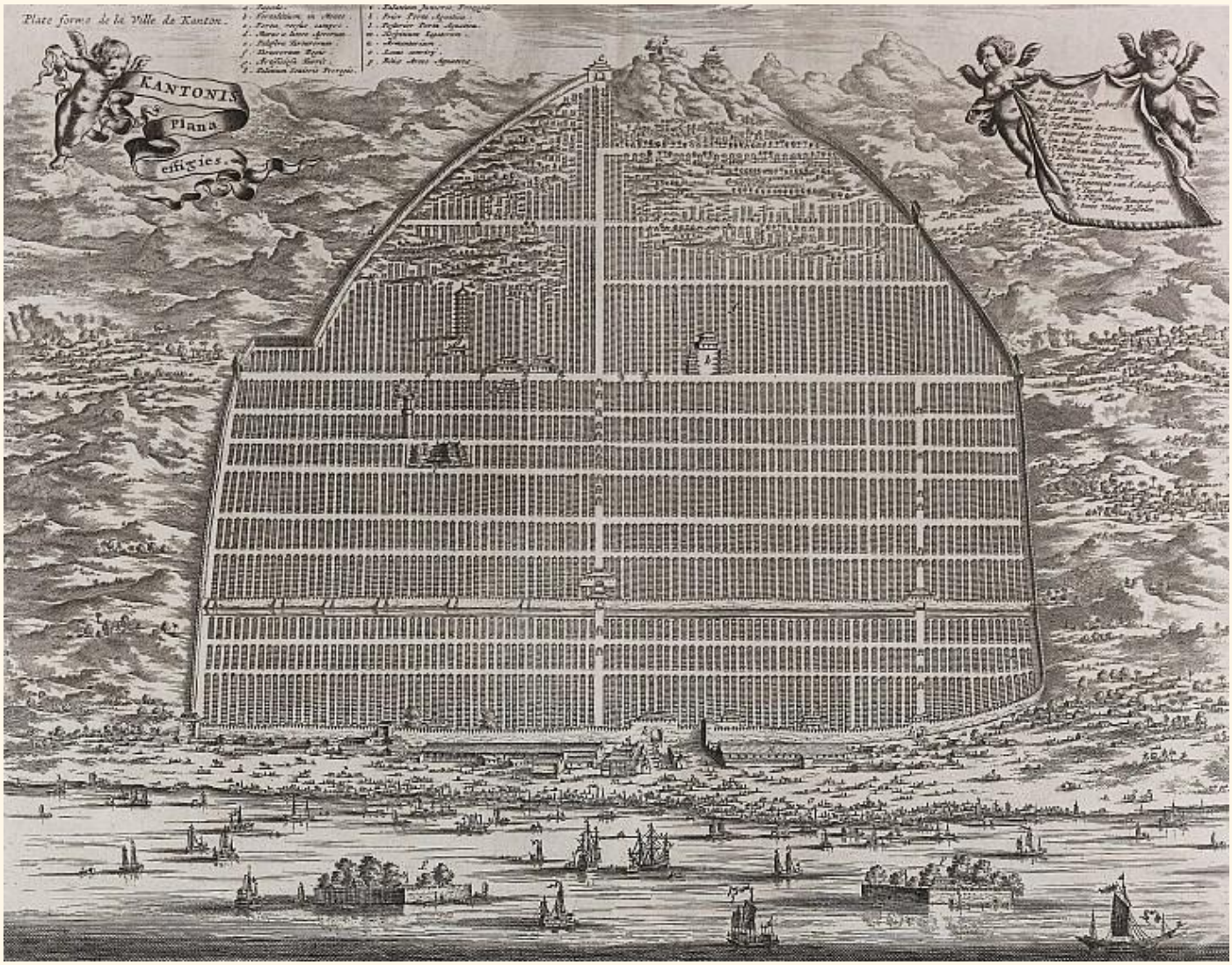
par la considération de celle-ci vous puissiez faire un préjugé des autres. Ces arcs, ou machines, ont ordinairement trois galeries superbement élevées, enrichies de nœuds, de feuillages, & de ramages mouchetés. Les entrées, le bas & le haut sont assortis de caractères chinois pleins de mystères, & d'énigmes : les colonnes, piliers sont enrichis de festons, & de couronnes tissues de feuilles, de fleurs, de fruits, de bêtes, d'oiseaux, & de dix mille autres curiosités diaprées, & si bien compassées en toutes leurs parties aux règles des plus célèbres architectes, qu'on les prendrait pour autant de miracles de l'art.

Cette ville a tellement été pourvue de vaisseaux lestes, & habiles, qu'elle surpassait en cela toutes ses rivales & voisines ; & non de merveille si les habitants ont eu tant de bonheur dans le commerce, vu qu'en peu de temps, & à peu de frais, ils transportaient leurs denrées au Japon, aux îles de Formosa, & ailleurs, ce que les autres Chinois ne pouvaient faire.

Pour mieux considérer l'assiette, & l'état de cette fameuse ville, j'ai trouvé à propos de vous en exhiber un crayon en deux manières : au premier, on la voit de loin de la façon qu'elle se présente du côté de la rivière



& au second on la p1.070 regarde de plat fond avec ses rues, pagodes, murailles, maisons, & forteresses.





Détails : k,l: portes du rivage — m: hôtel des ambassadeurs — n: magasin — o: plaine du banquet — p: château.

L'on dit que cette ville était si peuplée avant les dernières guerres des Tartares, qu'un jour ne se passait pas sans que l'on n'ait vu ès portes de la ville cinq ou six personnes étouffées par la foule du monde qui en sortait & y entrait. Ce qui n'est pas difficile à croire, si l'on a égard au grand nombre de villages qui l'environnent. Elle fut prise deux fois par la violence des armes, & l'on dit qu'à son dernier siège, elle eut ses rues teintes du sang de deux cent mille de ses citoyens, de sorte que le carnage ne fut pas plus épouvantable par sa nouveauté que par sa durée, comme nous vous allons rapporter.

Les Tartares ayant vu la Chine exposée à la violence des factieux, & partisans, qui jouaient au boute-hors, qui cherchaient leur grandeur dans la désolation de leur patrie, & qui ne voulaient prendre instruction de leurs propres misères, vinrent d'un plein saut (comme jadis ces faux mages en Perse, mettre la main au partage de cette monarchie, & boire en eau trouble comme les chameaux) & en loups affamés décharger leur rage & leur furie, sur les provinces de Leaotung, de Peking, & de Corea, lesquels ne trouvant pas de boucliers assez forts pour soutenir leurs brusques saillies, pénétrèrent jusques au cœur du royaume, & puis ne considérant que l'accroissement de leur État, & leur propre gloire, vinrent rafler & maîtriser le reste. Il n'y eut presque que la seule ville de Canton qui osa s'opposer au torrent de leurs armes, & mettre des limites à leurs conquêtes. Les Tartares (dont l'avarice n'était pas encore remplie, comme la mer n'est pas plus grosse pour recevoir en son sein toutes les rivières) prirent leur résistance pour un grand crime, & ne songèrent plus qu'à perdre cette superbe rivale. Les Cantoniens, voyant bien qu'à la fin la violence triompherait de la justice, se mirent d'abord en état d'implorer la grade de ces conquérants, & leur firent savoir, qu'ils ne désiraient que la paix, & qu'ils avaient tort de la vouloir écrire avec le sang le plus beau, le plus pur, & le plus innocent de la Chine. Mais les Tartares, qui de tous les conseils n'écoutaient plus que celui qui favorisait leur ambition naturelle, se moquèrent des Cantoniens, & leur commandèrent de rendre leurs armes, s'ils voulaient rechercher leur alliance. Cet ordre qui était absolu, fut si fâcheux à ceux de Canton, qu'ils élirent en même temps un chef, & firent tant que le fils d'*Iquon* vint avec une grande flotte navale les défendre : ils contraignirent aussi une quantité de troupes d'épouser leur défense, parmi

lesquelles il y avait un bon nombre de fugitifs de Makao, qui y avaient pris parti à cause des grands gages que le roi *Junglius* leur donnait. Mais ce qui les encouragea le plus, fut l'espoir qu'ils avaient de ne pouvoir jamais être affamés, à raison qu'on faisait entrer aisément dans leur ville tout ce dont elle pouvait avoir besoin au côté de la mer ; & que les Tartares n'avaient point de vaisseaux, ni de gens qui entendissent la navigation. Les Tartares d'ailleurs devenus jaloux des Cantoniens, ne demandèrent plus que de tirer vengeance de leur hardiesse, & qu'à s'immortaliser par cette dernière conquête. Ils plantèrent donc le siège devant leur ville, & les enfermèrent d'une tranchée revêtue d'une ceinture de murailles défendues de plusieurs bastions, pour les empêcher de mourir libres, & pour leur faire voir que les Tartares ne savaient point faire grâce à ceux qui ne savaient point faire hommage. Il faisait beau voir les Cantoniens dans leur ville, & les Tartares dans leurs tranchées, ceux là défendant leurs vies, & leur liberté, & ceux-ci ne combattant que pour le butin. Les sorties de ceux-là, & les attaques de ceux-ci, furent d'abord également belles & heureuses, & la fortune, & la victoire ne savaient à qui se donner. Enfin ceux-ci se voyant toujours en balance, résolurent de donner à la ville trois rudes assauts, mais ils leur furent également funestes par la résistance des assiégés, qui recevaient tous les jours de nouvelles troupes. Les assiégeants donc qui crurent devoir profiter de leur malheur au lieu de s'en affliger, s'imaginant toujours de vaincre, & d'emporter cette place, furent conseillés d'y procéder avec moins de chaleur pour ne point tant hasarder, & de faire un pont de bateaux sur la rivière en un lieu avantageux, afin d'empêcher le rafraîchissement, & le secours à leurs ennemis. Mais ce pont ne fut pas plus tôt bâti avec succès, qu'il fut pris, rompu, & brûlé par l'adresse & le courage de deux canonniers hollandais, qui se rendirent en même temps maîtres d'une demie lune, après y avoir massacré tous ceux qui la soutenaient. Les Tartares toutefois ne changeant point de dessein, pour avoir souffert tant de pertes, & regardant leurs p1.071 défaites avec le même visage, que s'ils eussent regardé la victoire, recommencèrent avec plus de vigueur qu'auparavant de battre à coups de canons les murailles de la ville, afin d'y faire brèche, & ouverture. Mais ayant remarqué tous leurs travaux rendus inutiles par la vaillance des Cantoniens, qui combattaient avec autant de générosité que

désespoir, ils trouvèrent bon d'employer les ruses & les finesses, pour gagner ce qu'ils ne pouvaient maîtriser par les armes.

Les vice-rois, qui gouvernaient cette province de Quantung, pendant que nous y étions, avaient pour lors le commandement sur l'armée des Tartares. Ces princes ayant appris que le gouverneur de Canton était homme avare, factieux, orageux, & allié à l'intérêt & à la convoitise, lui firent remontrer secrètement le malheur qui le talonnait après la prise de sa ville, & le bonheur qui le suivrait toute la vie, s'il la voulait livrer courtoisement entre leurs mains. Ce prince après avoir eu les oreilles battues d'une infinité de belles promesses, qui lui faisaient voir en son idée des montagnes d'or, & d'honneur, ne devint pas plus esclave que le plus chétif esclave des galères. Le forçat a une chaîne & le Comité qui le gourmandent, & ce prince a maintenant autant de chaînes qu'il a de désirs, autant de servitudes que de prétentions, autant d'esclavages que d'ambition : son Comité est sa funeste passion qui la tyrannise jour & nuit avec toutes les cruautés possibles. Le forçat s'apprivoise souvent dans sa condition, mais celui-ci est toujours sauvage, fuit toujours devant soi, & ne s'attrape jamais pour entrer chez soi : il n'est nulle part pour vouloir être partout ; & toutefois partout il est tourmenté, sa fièvre le brûle où il n'est pas. Le forçat se délivre par argent ; & celui-ci dans l'or, & dans l'argent trouve des ceps. Le forçat ne trouve pas de chaîne si étroite, qu'il ne donne quelquefois place à une chanson : mais celui-ci n'est plus libre, hors de soi ce ne sont qu'objets de frénésie, qu'allumettes de concupiscence, & dedans soi ce ne sont que vers, que flammes, & que bourreaux. Que fit-il enfin dans cet Euripe & dans ce feu de fantômes & d'espérances ? L'ambition (qui n'est qu'une grattelle que les grands apportent du ventre de leur mère) lui renversa tellement le cerveau, qu'oubliant la foi qu'il devait à son roi, à sa patrie, & à sa charge, & qu'en violant tout ce qu'il y a de droit divin & humain, il accepta les offres des généraux tartares, & s'obligea, moyennant la somme de 40.000 toels d'argent & la continuation de sa charge, de leur livrer la ville.

Ce fut donc le 24 de novembre de l'an 1650 que cette fameuse & inexpugnable ville de Canton fut forcée, après un an de siège, de recevoir dans ses portes les Tartares par la noire lâcheté, & l'ambition déréglée de celui qui avait épousé sa défense. D'abord que ces nouveaux hôtes y furent

entrés, on y vit en un moment retourner sur le grand théâtre du monde tout ce que l'avarice pouvait dans les rapines, la cruauté dans les massacres, la luxure dans les adultères, & la vie sauvage dans toutes sortes de brutalités. Vous eussiez dit à les voir voler çà & là, que c'étaient comme autant de furies sorties d'enfer, ou comme ces démons méchants qu'Empédocle dit être poussés & repoussés en ballon d'un élément à l'autre, qui travaillaient à la ruine de ce lieu. On y voyait la femme & le mari massacrés dans leur foyer d'une même main, & d'un même coup ; les filles foulées aux pieds des chevaux, ou égorgées après avoir été violées ; tous les palais & les maisons saccagées & consommées, des rivières de sang & de larmes en tous lieux, les mystères abolis, & les temples profanés ; bref, on y fit une tuerie si horrible, qu'il y a même quelque espèce d'inhumanité à la concevoir, ou à la décrire. C'est merveille qu'ils donnèrent la vie à quelques artisans pour la conservation des arts & des métiers, & à ceux qu'ils crurent être les plus robustes, pour transporter leur butin. Finalement, ne trouvant plus presque de matière pour continuer leur félonie (car on tient que plus de deux cent mille hommes y perdirent la vie, tant durant le siège que pendant ce carnage), les vice-rois firent publier une patente le sixième de décembre, par laquelle ils commandaient aux soldats de remettre l'épée dans le fourreau, & de se revêtir d'humanité. C'est ainsi que cette ville périt par elle-même, & que son propre protecteur alluma le bûcher pour la perdre ; c'est ainsi qu'elle semble nous instruire, qu'il n'est point de jour sans nuit, ni de printemps sans hiver, & qu'il est toujours d'un État comme du Soleil, qui n'est jamais plus près de son Occident que quand il est en son Midi.

Ces vice-rois après cette conquête, ayant reconnus que ce lieu était très
p1.072 commode pour assurer leurs frontières, & avancer le commerce, & même capable de tenir en bride les provinces voisines, & alarmer les étrangères, trouvèrent bon de le rebâtir, de l'accroître, de l'agrandir, & le rendre également superbe & magnifique par ses murailles & par ses bâtiments.

@

CHAPITRE XIX

Les ambassadeurs furent conviés à un somptueux festin par les vice-rois de Canton

@

Après que les ambassadeurs eurent été environ trois semaines condamnés à se renfermer dans leurs vaisseaux, comme des limaçons dans leurs coques, on leur donna permission de revenir à terre avec tout leur train, & on les reçut derechef en leur premier logement avec beaucoup de respect & de civilité, mais on y mit une si bonne garde de soldats, qu'ils n'osèrent pas même s'émanciper jusques à là que de porter leurs yeux sur la rue, comme s'ils eussent été de la nature des aspics qui crachent leur venin aux yeux des regardants.

Deux jours après un mandarin vint les visiter & complimenter au nom des vice-rois, & après les avoir entretenus de plusieurs discours assez extravagants, leur donna à connaître, que pour faire réussir avec plus d'assurance & de facilité leur entreprise, qu'il était expédient, voire nécessaire qu'ils fissent présent à messieurs du Grand Conseil de l'empire de trois cent mille toels d'argent, & aux principaux mandarins & autres officiers de l'État de quelque autre somme considérable. Ces discours qui ne portaient que la livrée d'une extrême avarice, furent assez mal digérés des ambassadeurs, qui répondirent prudemment, qu'ils n'étaient point intentionnés d'acheter à si haut prix la liberté du commerce en leur empire, lequel leur pouvait être aussi avantageux qu'à eux-mêmes ; & que s'il n'y avait pas d'autre moyen pour confirmer leur juste demande, qu'ils aimaient mieux de se retirer. Le mandarin, qui n'attendait point cette réponse de ces suppliants, leur répliqua avec assez d'aigreur, qu'il n'avait pas d'autre ordre, & leur dit qu'ils étaient obligés d'attendre là dessus la résolution du Souverain Conseil de Peking.

On ne laissa pas pourtant de battre à tous moments les oreilles des ambassadeurs de semblables propos lesquels enfin sachant bien qu'il fallait que la chèvre broutât où elle était attachée) trouvèrent bon, pour couper broche à toutes ces importunités, d'emprunter un esprit à la mode, & de

promettre aux vice-rois cent & trente-cinq toels d'argent. Mais voyant qu'on leur demandait déjà l'intérêt de l'argent prêté, ils firent rembarquer leur bagage, firent tendre & hausser leurs voiles, à dessein de retourner en leur patrie. Ceci ne fut pas sitôt rapporté aux vice-rois, qu'ils leur envoyèrent un officier pour les avertir, qu'ils devaient attendre la réponse de Peking.

Les vice-rois ayant bien remarqué que l'on avait trop effaré les ambassadeurs par des si grosses demandes, ils s'avisèrent de les faire assurer de mille protestations de bienveillance, & ne cessèrent de les importuner de caresses & de compliments. Ceux-ci d'ailleurs reconnaissant qu'on ne faisait plus mention de l'intérêt prétendu, voulant par forme de réciproque satisfaire à la promesse de 135 toels qu'ils avaient faite, en envoyèrent une obligation aux vice-rois, laquelle ils reçurent avec un tel contentement, qu'ils les firent convier à un splendide festin, qu'ils firent apprêter hors de la ville le 15 d'octobre, aux environs de l'hôtel des ambassadeurs. L'on eût dit à voir toutes les préparations que l'on faisait à ce



Festin des vice-rois près des murs de Kanton.
A: le vieux vice-roi. — B: le jeune vice-roi. — C: le tutang. — D: les deux ambassadeurs.
E: les deux mandarins. — F: les musiciens. — G: les cinq porte-parasols.

dessein, que tous les obstacles qui avaient traversé leurs entreprises, étaient déjà surmontés. Dix riches tentes furent plantées & ouvertes sur une belle plaine, selon que je vous représente par cette figure ; celle du milieu servit aux vice-rois, qui étaient assis sur des admirables tapisseries, la première à la main gauche fut ordonnée pour les ambassadeurs, & celle à la droite pour les musiciens, près de laquelle étaient les joueurs de

trompettes, de hautbois, & de timbales, qui faisaient un étrange bruit, & s'accordaient à la symphonie de la musique avec une justesse merveilleuse. Il n'est pas nécessaire que je vous fasse ici le récit du monde qui accourut à cette fête, puisque vous savez que l'homme se porte à bride abattue à toutes les nouveautés. Je vous dis tout, quand je vous dis que j'ai vu Canton hors de Canton, & p1.073 que je me suis imaginé, à voir le peuple, que la ville avec tous ses villages voisins était abandonnée de ses propres habitants. Deux mandarins allèrent d'abord en grande pompe & magnificence complimenter les ambassadeurs dans leurs tentes, & les prièrent de venir saluer les vice-rois, desquels ils furent accueillis très courtoisement. Après cette cérémonie les mêmes mandarins ramenèrent les ambassadeurs dans leurs tentes. Je vis cependant le maître d'hôtel du vieil vice-roi aller de tentes en tentes pour y voir ce qui était de sa charge, auquel un chacun faisait place parmi la presse avec une grande vénération, marque de son autorité. Il était revêtu d'une robe de soie bleue, qui était parsemée depuis le haut jusques au bas de dragons & d'autres monstres de brodure d'or, & portait une chaîne d'ambre au col. Tels sont ordinairement les vêtements des mandarins, & d'autres grands ; aussi n'est-il permis qu'aux personnes de cette trempe de s'habiller de la sorte. Ce maître d'hôtel ne tarda pas à donner ordre qu'on couvrît les tables. Il en fit couvrir trois pour les deux vice-rois & le tutang, d'un tapis de taffetas cramoisi, & là dessus on servit toutes sortes de viandes très exquises, qui y furent apportées en très bel ordre. On en dressa aussi une semblable & en même temps pour les ambassadeurs, laquelle on chargea avec le même respect de viandes, mais qui étaient si bien assaisonnées, & si délicates, que le friand *Apitius* y eût trouvé du goût. Chaque table était couverte de plus de quarante plats d'argent massif, travaillés très artistement. On joua en même temps de toutes sortes d'instruments, qui furent secondés parfois d'un mélodieux concert de voix ; & pour montrer que nous n'étions pas apprentifs en ce métier, nous fîmes jouer de l'épinette devant les vice-rois, dont l'harmonie leur plut extrêmement.

Les principaux instruments de musique, dont les Chinois se servent, sont garnis de cordes de soie, car celles d'acier, de cuivre, ou de boyaux leur sont inconnues. Ils ont un instrument qui ressemble assez à nos épinettes, hormis qu'il est plus rond par le haut, mais il ne donne pas un

son si agréable. La guitare, laquelle ils savent parfaitement toucher des doigts est fort commune entr'eux, comme aussi une autre qu'ils touchent avec l'archet. Ils se servent encore d'un autre instrument, qui de façon & de son ne ressemble pas mal à nos violons. Ils manient encore en perfection un instrument plaintif qu'ils nomment *zunga*, avec lequel ils savent émouvoir si puissamment les hommes à la compassion, qu'ils tirent parfois des larmes des cœurs les plus rudes ; de sorte que l'on dirait à les ouïr que ce sont autant d'Orphées ressuscités. Mais je me figure qu'ils surpassent tous les bateleurs du monde au maniement d'un certain instrument, composé d'os, ou de bois, que je puis appeler en ma langue *klap-beentjes*, ou *klap-houtjes*. Et ce qui n'est pas moins étonnant c'est qu'ils savent si bien accorder leurs voix avec les sons de tous ces instruments, que tous les auditeurs en tombent comme en extase ; j'en ai vu même aucuns emportés dans des ravissements si grands, que l'on eût dit, à les considérer, qu'ils eussent avalé un breuvage de mandragore, que les médecins disent avoir la force d'endormir ceux qui en prennent. Ils savent encore chanter à la voix seule sans mélange d'instruments, avec une telle grâce & mélodie, qu'il semble que la nature leur a fait ce don par dessus toutes les nations.

On servit aux ambassadeurs à l'entrée du repas d'une boisson chaude, selon la coutume des Chinois, nommée vulgairement *cha*, ou thé, (laquelle est composée de l'herbe thé bouillie dans l'eau nette, de lait, & d'un peu de sel) dont ils font autant de cas & de parade, que les alchimistes de leur pierre philosophale, ou or potable.

Après que les ambassadeurs eurent avalé ce breuvage, ils furent invités par le maître d'hôtel de manger. Vis-à-vis de leur table étaient celles des deux vice-rois, & du tutang, qui leur montraient toujours un bon visage, & s'informèrent par leur maître d'hôtel de tout ce qui regardait les Hollandais, comme de la nature de leurs peuples, de leurs viandes, de leurs mœurs, de leurs lois & coutumes, de leur négoce, de leur gouvernement, & de plusieurs autres particularités ; sur quoi les ambassadeurs répondirent avec une telle facilité & promptitude, qu'on pouvait assez juger à voir la sérénité de leurs faces, qu'ils étaient bien satisfaits. Pendant le repas les vice-rois firent toujours signe aux ambassadeurs de leurs coupes d'or, lesquelles ils vidèrent coup sur coup, & les conjurèrent instamment de se réjouir.

p1.074 Parmi les réjouissances, & les élans de ce festin les ambassadeurs portèrent aux vice-rois un verre de vin d'Espagne, lequel ils trouvèrent si bon, qu'ils ne voulurent plus goûter de leur boisson ordinaire, appelée *samzou*, qui est un peu aigre, & de si bon goût, qu'elle peut aller de pair avec nos meilleurs vins. Cette boisson se fait avec riz, & n'est en usage qu'ès tables des grands, car le commun peuple ne se sert que du thé ; Les Chinois boivent toujours chaud, soit que ce soit de l'eau, du vin, ou du riz bouilli. Quand j'y ai été accoutumé, j'ai fort loué ceux de la Chine, & désapprouvé nos Européens, qui aiment tant à boire froid, qu'ils font même provision de neige & de glace pour rafraîchir leur boisson en été : car les Chinois en buvant chaud, apaisent leur soif, se désaltèrent, & sèchent leurs humeurs ; c'est pourquoi ils ne crachent presque jamais, & ne sont point sujets à la gravelle, ni aux crudités d'estomac, comme les nôtres ; ne souffrent pas des convulsions & des suffocations comme parmi nous, & ne sont pas molestés de goutte aux pieds & aux mains ni d'autres semblables maladies & accidents.

Nous fûmes tous ravis de la somptuosité, & de la gentillesse de cette cour, mais ce nous étonna le plus était l'ordre qui était observé par deux ou trois mille officiers & serviteurs tant grands que petits ; chacun y exerçait sa charge avec une adresse si prompte, une vénération si profonde, une modestie si grave, un visage si gracieux, & un silence si admirable, que je ne crois pas que les moines des cloîtres les plus austères pourraient s'en acquitter avec meilleure grâce.

La police de ces payens doit faire rougir les cours de nos monarques, où bien souvent on n'y voit que des silences amers & furieux, épiant les paroles d'autrui, que des caquets bruyants, importuns, & infatigables, qui ôtent les paroles de la bouche de celui qui parle, comme font les petits poussins, qui se ravissent ce qu'ils ont au bec les uns aux autres. Tout y est plein de rioteux, de contrôleurs, de bouffons, qui pétillent en riant, comme font les épines dans le feu. On y rencontre des visages plâtrés de grimaces & d'affectations, des têtes de linotte toujours branlantes, des fronts ridés, des nez froncés, des yeux égarés, lascifs, & superbes, & des gestes de charlatans. Que dirai-je de la tempérance des valets des vice-rois ? En leur réfection ils n'avaient autre règle que la nécessité ; ils mangeaient & buvaient, comme les chiens d'Égypte prennent l'eau du Nil en courant, & se

gardant de l'excès : ils disaient qu'un homme chargé de cuisine ne pouvait jamais être officieux à servir, modeste en sa contenance, prudent à voir ce qu'on fait, & prévoir les nécessités des autres. Et à la vérité un corps rempli n'est qu'une savate mouillée, & qu'un tonneau qu'on ne fait que couler & rouler, lequel étant défoncé, on n'y trouve que de la lie.

Je n'ai pu assez admirer l'humilité des enfants des deux vice-rois, qui étaient aussi venus à cette fête. Il faut avouer que cette vertu, en quelque lieu qu'on la trouve, est toujours grande, mais quand elle se mêle dans la condition des grands, elle emporte l'admiration du genre humain. Nous naissons tous avec le point d'honneur, & cet appétit déréglé de sa propre excellence, se trouve jusque dans les plus viles personnes. Le siècle passé l'on trouva (comme l'on m'a dit) dans les Indes des *Varais*, peuples grossiers d'esprit, disgraciés de corps, & qui vivaient si mesquinement, qu'ils ne mangeaient que des fourmis rôtis, & des queues de crocodiles, & néanmoins ils étaient si orgueilleux, que lorsqu'on parla de les baptiser, ils demandaient s'ils seraient baptisés de même eau que les autres peuples, & si l'on aurait point d'égard à leur qualité. Si la présomption s'attache à des âmes si basses, je vous laisse à penser quel effet elle peut avoir sur ceux qui sont relevés en toutes qualités sur le commun. Il n'y a point de doute que l'ambition domine sur toutes les actions, & que de voir un prince humble, parmi les flatteries de la cour, modeste dans le pouvoir absolu, victorieux de la vanité parmi ce grand amortissement de la vérité, qui vient aux cabinets des rois, comme les deniers dans leurs coffres, avec beaucoup de déguisement & de dissimulation ; c'est un prodige presque aussi rare, comme si on voyait cheminer les astres sur la terre. Et néanmoins voici des enfants des payens élevés dès leur naissance dans toutes les grandeurs imaginables, qui se défont des cérémonies nécessaires en public à des personnes de leur qualité, pour se revêtir d'une accortise, d'une affabilité, d'une douceur, & d'une cordialité si grande, que je ne me puis persuader que les enfants de nos monarques chrétiens les puissent vaincre en ceci. Lorsque nos p1.075 ambassadeurs firent présenter à un chacun d'eux un verre de vin d'Espagne, ils le reçurent avec une telle complaisance, & modestie, & les en remercièrent avec tant de respect, d'abaissement, & de soumission, que nous en fûmes tous surpris. Et tout cela vient du grand soin qu'apportent les grands de la Chine à bien élever leurs enfants. Le

cœur me saigne, quand je considère comme on nourrit aujourd'hui plusieurs enfants de qualité, qu'on étouffe avec des indulgences serviles, sous ombre de les caresser. Dieu les donne comme des créatures avec lesquelles il prétend soutenir le monde, gouverner des États, & peupler le Ciel ; mais à voir comme on les traite, il semble qu'on ait engendré des pièces de chair, qu'il ne faille que lécher comme des ours pour leur donner les justes perfections. On les charge de graisse & de cuisine, on les entretient dans l'assouvissement de tous les désirs de leurs cœurs, on les sert comme de petits rois, dès qu'ils sont encore dans le berceau, & ils n'ont pas quelquefois l'âge de cinq ans, qu'ils exercent déjà une monarchie dans la maison de leurs pères. C'est une espèce d'idolâtrie, lorsqu'on nourrit les enfants de la sorte, puis qu'on leur sacrifie tous les cœurs, tous les soucis, toutes les espérances, toutes les craintes, & tous les hommages, & qu'on les fait apprendre en leur jeunesse ce qu'il leur faut faire oublier.

Ces braves enfants qui avaient plus d'honneur, & moins de sentiment que tous ceux de cette assemblée, dès aussitôt que le repas fut achevé, & qu'ils virent leurs pères debout, ils allèrent passer devant leurs tentes, où ils se mirent à genoux, & s'inclinèrent trois fois en terre, & après saluèrent très civilement les ambassadeurs.

Toute cette fête étant achevée avec toutes ces somptuosités, & bombances, les ambassadeurs prirent congé des deux vice-rois, & du tutang, & leur rendirent mille actions de grâces du bel accueil, & du grand honneur qu'ils venaient de recevoir, & ensuite se retirèrent en leur logement, accompagnés d'une bonne suite de grands cavaliers, & courtisans, avec lesquels ils passèrent le reste de la journée en joie, & allégresse.

@

CHAPITRE XX

L'empereur accorde la liberté du commerce aux Hollandais. Les visites & les festins faits aux ambassadeurs jusques à leur départ de Canton. De la rébellion de ceux de Quangsi, &c.

@

Le présent de 135 toels d'argent fait aux deux vice-rois & au tutang fit de merveilleux effets auprès de l'empereur de la Chine ; tant est-il vrai que tout obéit à l'argent, qui rend tous les oracles. Dix mois après notre arrivée en la ville de Canton (les affaires des cours ne marchent pas toujours de même pied que font les désirs des plus zélés) ces trois grands princes, qui avaient par diverses lettres averti l'empereur des desseins des ambassadeurs, reçurent deux mandements de la cour : l'un contenait que les ambassadeurs pouvaient venir à Peking avec une suite de vingt personnes & de quatre truchements, avec commandement aux Hollandais qui resteraient dans Canton de ne point trafiquer en aucun façon, jusques au retour de leurs maîtres. Le deuxième mandement était d'une teneur plus modérée, & agréable, car il portait que Sa Majesté avait tout à fait approuvé, & ratifié la demande des ambassadeurs, touchant la liberté du commerce en son empire, à charge qu'ils lui en vinssent rendre grâces & hommages à Peking. Ces nouvelles réjouirent fort nos ambassadeurs, dont on les vint aussitôt congratuler ; & on leur ordonna sur-le-champ un plus grand logis, propre à y renfermer leurs marchandises, & à les débiter ; & ils firent d'abord leurs préparations pour pousser leur voyage jusques à Peking.

Dès aussitôt que le tutang de *Herijn* reçut nouvelle par terre de cette réception royale, & de l'estime des Hollandais, il s'en vint le 2 de novembre avec une quantité de grands & petits vaisseaux richement équipés, & parés sur la proue & ailleurs de banderoles de soie, pour rendre honneur aux ambassadeurs d'une nation si glorieuse, & si guerrière. Et pour témoigner d'autant plus la grandeur de son affection, il vint mouiller l'ancre devant leur logement. Ce qui obligea les ambassadeurs d'entrer incontinent dans une chaloupe pour être transportés dans le p1.076 vaisseau de ce tutang, qui était fort artistement bâti, & enrichi tant au dehors qu'en dedans.

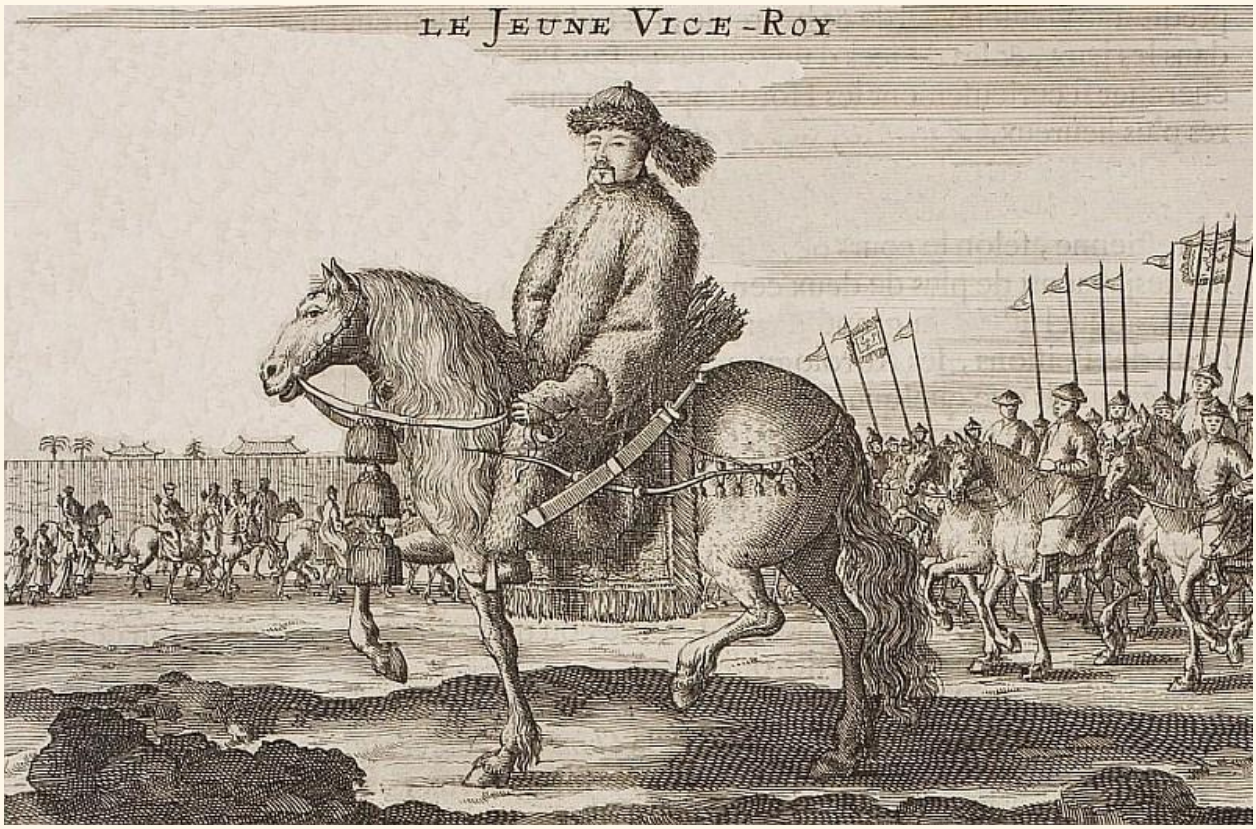
Ce brave seigneur les y reçut avec une joie & contentement indicible, les pria de s'asseoir, & les interrogea pertinemment de toutes leurs entreprises, qui ne manquèrent pas de les lui ouvrir, puisqu'ils reconnaissaient en la personne un cœur bon, franc, sincère, & religieux. Tant est-il important à ceux qui fréquentent la cour de se garder des coups d'une affection masquée, qui nous assaille avec des fleurs, & a bien souvent des épines cachées pour nous tirer le sang. O ! qui ne le sait, que c'est s'appuyer sur un roseau, s'élever comme un lierre sur un arbre pourri, ou bien se fier en une chose qui ne tient qu'à un petit filet, que de se fonder sur les volontés & les grimaces des courtisans ?



À l'heure même que les ambassadeurs furent revenus en leur logement, ce tutang y vint les congratuler accompagné d'un beau train de seigneurs, & y fit apporter plusieurs bouteilles d'argent massif, remplies d'une liqueur très délicieuse, avec laquelle il les festoya d'une si bonne grâce, & avec une telle tendresse, qu'on n'en saurait espérer davantage de ceux qui nous sont le plus étroitement alliés.

Ce qui se passa depuis ce jour jusques au 30 de décembre fut de fort peu d'importance, & de considération, c'est pourquoi je ne vous en importunerai pas par le récit. Les suivantes aventures méritent mieux votre attention.

Lorsque nous étions encore à Canton, on eut nouvelle que les habitants de la province de Quangsi (qui avaient un peu auparavant montré quelques apparences de vertu, & de soumission, & semé quelques rayons d'obéissance & de respect au Grand cham) étaient derechef tombés dans le bourbier de la désobéissance, & de l'indignation, & qu'ils avaient même jeté la peste & le venin par toutes leurs frontières aussi bien que dans leurs entrailles. À l'heure même on leva de grosses troupes pour rappeler ces rebelles à leur devoir, & on en donna la conduite au jeune vice-roi, qui ne manqua pas de hâter les levées tant par mer que par terre, & toutes les munitions nécessaires à une si grande entreprise. Les plus fortes & meilleures troupes furent embarquées sur la mer, au bord de laquelle le jeune vice-roi fit planter de riches pavillons, pour donner l'adieu au vieil vice-roi, & à toute la cour. Je vis ce jeune prince monté sur un beau cheval pommelé, se pousser vers le rivage avec tant de majesté & de grâce, que je n'ai pu m'empêcher d'en faire un crayon, que je vous exhibe en ce lieu.



La robe dont il était revêtu était garnie au dehors de riches peaux de ces zibelines, ou martres forestières & odoreuses ; sa tête était couverte d'un bonnet p1.077 rouge, enrichie d'une large bordure de semblables fourrures, & par derrière (ce qui n'est permis qu'aux plus grands princes) avait une

espèce de volet, auquel pendait le bout d'une queue de paon, le symbole parfait des clair-voyants. Il me souvient d'avoir lu que l'empereur Honorius ornait aussi les crêtes de son heaume des belles plumes de cet oiseau, & que nos poètes nous dépeignent Jupiter dans l'assemblée des dieux, couvert d'une robe tissue de ces mêmes plumes, pour montrer que les personnes élevées en dignité sur les autres, doivent pourvoir soigneusement, & avec une infinité d'yeux veiller à la conservation de leurs sujets. Son cheval était tout couvert bardé, & caparaçonné d'une riche étoffe diaprée, & enrichie d'une excellente broderie d'or : & de son col l'on voyait pendre jusques à terre trois houppes ou cordons entrelacés de soie incarnate. Et en cette belle posture ce prince arriva au bord de la mer, pour y prendre congé d'un chacun.

Ce départ fut secondé des applaudissements de toute la cour, qui s'était là rendue sous des tentes & pavillons. Dès qu'il fut entré dans son vaisseau, chacun lui vint rendre ses vœux à son tour ; nos ambassadeurs mêmes furent de la partie, & lui souhaitèrent un heureux succès dans ses généreuses entreprises.

Il n'y eut que les prêtres & les prophètes qui désavouèrent son départ, disant qu'après avoir visité les entrailles des oiseaux, & considéré exactement les mouvements des cieux, des étoiles, & des planètes, ils n'y avaient remarqué que sang, que flamme, & que malheur, qui menaçaient l'armée de ce prince. O combien frivole & vaine fut la science de ces imposteurs ! Ce jeune guerrier, en qui se rencontrait tout ce que la vertu avait de grand, & tout ce que la valeur avait de généreux, se moqua de ces horoscopes, & marcha comme un lion rugissant qui va fondre sur la proie, droit en la province, où il ne fut pas sitôt arrivé qu'il rompit, à guise d'un foudre dans la nue qui force sa prison, tous les obstacles & toutes les machines de ces rebelles, & dissipa comme un éclair la malignité de leurs forces conjurées à la ruine de son maître : enfin par la seule clarté de ses armes il changea en un moment tous ces orages qui menaçaient l'Empire en sérénité. Les faux prophètes ayant appris le progrès & le retour de ce conquérant, prirent la fuite, de peur de tomber entre ses mains : lequel pour se venger de leur témérité ne fit qu'une cendrée de leurs temples & de leurs images...

Ces deux vice-rois, que nous faisons si souvent entrer sur le théâtre, étaient issus du plus beau sang du royaume de la Chine, & élevés en la cour de Peking : nous crûmes d'abord que le jeune était le fils du vieux, mais nous apprîmes par après qu'ils étaient sortis de diverses lignées, égales toutefois en grandeur, en pouvoir & autorité. Leurs parents, qui avaient eu des cœurs aussi larges que l'Empire de la Chine, & été aussi valeureux que les lions, virent le théâtre de leur gloire subitement changé en l'échafaud de leur supplice, par le commandement de leur monarque, qui ne pouvait souffrir leur éclat, & se défiant de leur fidélité, les abandonna à la rage des bourreaux. Les fils joignant la passion de leur douleur à celle de leur vengeance, craignant aussi de servir de victime à la rage de leur empereur qui ne savait pardonner, ne manquèrent pas de donner avis au Grand cham de tout ce qui s'était passé à l'endroit de leurs pères, mais avec des lettres si pathétiques, que chaque parole semblait trempée dans des larmes des sang. Le Grand cham, qui n'était déjà que trop disposé à recevoir les malcontents, prend feu soudainement, & épouse avec ardeur leur affaire comme le sien propre : il les mande en sa cour ; prend plaisir à écouter leurs justes plaintes, reconnaît l'aversion qu'ils avaient conçue contre leur souverain, considère leur grâce, leurs mérites, & leur extraction ; & jugeant que ces jeunes princes étaient du bois de quoi on faisait les plus hardis capitaines, leur donna le commandement sur ses troupes, qui étaient déjà entrées dans la province de Quantung. C'est ici sans doute que ces deux guerriers, comme deux Briarées à cent bras, firent tout ce que pouvaient faire des cœurs attisés du feu de vengeance : c'est ici l'amphithéâtre, où ces deux grands héros jouèrent des tragédies, beaucoup plus sanglantes que celles que nous remarquons dans les histoires des Romains, car ils firent passer par le fer & par le feu la plupart des habitants avec leurs maisons ; de sorte qu'un brasier épouvantable mêla leurs cendres avec les pierres ; & si nous y voyons encore aujourd'hui tant de campagnes désertées, tant d'édifices abattus, tant de tours, & de rares ouvrages renversés, où l'on avait peine à porter la vue, voire tant de villes abandonnées, ou dépourvues de monde, ce ne sont que les marques & les caractères de leur colère. Le Grand cham se sentant obligé de reconnaître ceux qui venaient d'affermir ses conquêtes par la désolation & par la prise de cette superbe province, les en fit vice-rois, & les honora,

savoir le viel du titre de *Pignowan*, & le jeune de celui de *Synowa* ; titres qui ne se donnent qu'aux premiers princes de l'empire. Quant à la charge de vice-rois, elle n'est pas moins illustre, ni moins puissante, ni moins révérée que celles de nos Européens.

Remarquez en passant combien de malheurs sont arrivés à la Chine par l'aveugle & enragée passion de leurs rois ; les Tartares n'en seraient pas encore les maîtres, si ces rois auraient eu de la douceur, & de la confiance envers leurs vassaux. Tant est-il vrai que la plus belle force d'un monarque est de mettre les armes bas, & dissiper toute sa colère, comme les flots se crèvent au pied des rochers. Le plus sage p1.079 des rois tient que la clémence est la base des trônes, d'où il suit que le prince qui en est dépourvu, met sa personne en danger, & son État en branle. C'est se tromper de penser que le prince soit bien assuré, où il n'y a rien d'assuré contre la violence du prince. Le désespoir de la clémence a fait naître souvent d'horribles cruautés, & il faut toujours craindre l'effort d'une dernière nécessité, comme vous venez de voir en ces deux princes. Retournons sur nos pas.

Ce ne fut pas sans une grande patience, & fâcherie que nos ambassadeurs furent obligés de se resserrer dans les murailles de Canton, attendant la réponse de la cour impériale, qui n'arriva que le 22 de février de l'an 1656. À la même heure le mandarin Poetsiensin, & les deux Haitous, accompagnés d'une très belle suite vinrent trouver les ambassadeurs, & les menèrent avec leur train à la cour du vieil vice-roi, pour être admis à l'audience, & recevoir leurs lettres de convoi, comme ils avaient demandé. Après avoir conféré quelque temps avec ce grand prince (qui était fort affligé du mal des yeux) ils se rendirent à la cour du jeune vice-roi (qui pour lors était absent) à dessein de faire seulement hommage, & la révérence à son trône, qui était couvert d'une peau de tigre. Ils avaient proposé d'aller d'un même pas saluer sa mère, mais quand elle les vit accompagnés du sus-nommé mandarin, elle ne se montra pas, parce qu'il était de race chinoise, contre laquelle elle avait une haine envieillie & recuite. De là ils se transportèrent chez le tutang, qui les fit remercier par un de ses courtisans de la peine qu'ils prenaient, sans autrement les écouter ; parce qu'il fomentait encore cette haine qu'il avait eue d'abord

contre la nation hollandaise. L'on dit que le lion se trouble au chant du coq, que les chevaux s'effarent au son des tambours qui sont composés de peau de chameau, & que le chou & la rue ne peuvent pas souffrir leur voisinage, tant ils ont d'inimitié : ce tutang n'en avait pas moins contre nous autres, mais par l'impuissance de la force vindicative, il se trouvait contraint de la couver dans son cœur, sans la rendre accompagnée d'éclat, de dédains, d'affronts, & d'insolence.

Ils se transportèrent ensuite chez le commissaire impérial, qui depuis peu était retourné de Peking, lequel les reçut fort civilement. Il portait un bonnet bordé d'une riche fourrure de zibeline, & était vêtu d'une robe qui ressemblait la mode des Chinois plutôt que celle des Tartares. Dès qu'ils furent entrés dans la salle d'audience, on leur présenta des chaises pour s'asseoir, & leur truchement se vint mettre à genoux devant eux, & rapporta distinctement tout ce qui sortait de leur bouche : à quoi ce seigneur répondit fort courtoisement, mais en peu de paroles. Jamais je ne vis rien de plus plaisant que ce prince en sa chaise : je me figurais d'abord que c'était un Nyleus réssuscité, lorsque Persée le fit transformer en pierre lui montrant la tête de Méduse, tant était-il immobile. Si nous eussions eu quelques Égyptiens en notre compagnie, ils se fussent imaginés de voir encore leur statue de Memnon (qui fut aussi changé en pierre après avoir été tué d'Achille) laquelle par indices annonçait l'aube du jour : car tout le corps de ce seigneur était tellement roide, & plombé à sa selle, qu'il n'employait que ses sourcils pour se faire obéir ; par les mouvements desquels on remarque bien souvent les plus secrètes passions de notre âme.

Les ambassadeurs, après avoir rendu toutes ces visites, furent conduits fort splendidement en une maison voisine des murailles de la ville, là où plusieurs mandarins les visitèrent journellement, les harcelant de diverses questions peu importantes.

Le 27 du mois de février, le vieil vice-roi (dont l'amitié qu'il portait à notre nation ne ressemblait pas à ces bouteilles d'eau, qui naissent sur la rivière durant la pluie, & se crèvent à mesure qu'elles s'enfantent) voulant couronner la bienveillance qu'il lui portait, fit convier les ambassadeurs à un somptueux festin, & pour les honorer davantage y invita tous les plus grands seigneurs de Canton, qui prirent tous place à terre sur des riches tapis,



chacun selon sa condition. Les ambassadeurs furent placés à la main droite, vis-à-vis desquels était assis ce brave prince sur une grande chaise carrée, couverte d'un grand & précieux tapis, comme cette figure vous le représente. Son habit était d'une étoffe jaune (qu'on dit est le symbole d'une âme guerrière) tout parsemée de dragons, de serpents, & de reptiles, à la façon des anciens princes d'Égypte, qui en paraient leurs vêtements & leurs couronnes, pour donner de la terreur à leurs ennemis. Son bonnet était enrichi par p1.080 derrière d'une queue de paon ; ce bel oiseau qu'on consacra à Junon comme étant la déesse des richesses, qui attire nos cœurs, comme celui-là attire nos yeux. La chaîne qu'il portait au col était d'ambre blanc, qui est en grande estime parmi les Chinois, & dont l'usage n'est permis qu'aux plus grands à cause de sa valeur. Son anneau était d'ivoire, pour témoigner peut-être par sa blancheur, qu'un prince doit être sans tache, & candide en toutes ses actions, & qu'il doit être uni & lié aux intérêts de ses sujets, comme l'anneau l'est au doigt. Et à la vérité rien ne représente mieux une amitié parfaite que le rond de la bague.

Pendant le festin, ce prince (qui envisageait toujours nos ambassadeurs d'une mine riante) donna la permission à ses enfants de franchir tant soit peu les bornes de leur modestie accoutumée. Leurs petits jeux, leurs mignardises,

ou plutôt singeries (vu qu'ils grimpaient & se tenaient sur les épaules de leur père) leurs gentillesses, & innocentes bouffonneries n'apportèrent pas peu de plaisir à l'assemblée. Ils étaient à neuf également vigoureux, & pétillants, dont l'aîné n'avait que cinq ans. Ce qui nous fit croire qu'ils étaient nés de diverses mères. Car notre truchement nous dit que ce vice-roi entretenait plusieurs femmes, dont il avait encore en vie 56 enfants. Bon Dieu ! que peut faire un homme parmi tant d'appâts, tant d'attraits, tant de charmes, & tant d'ensorcellements ! On est bien empêché quelquefois d'une seule tête de femme, à quoi bon songer de les multiplier par centaines ? Après le festin les ambassadeurs furent reconduits en leur logement avec beaucoup d'applaudissements, d'allégresse, & de magnificence.

Le lendemain le secrétaire du jeune vice-roi convia par ordre de son maître cette même assemblée en son palais, & n'oublia rien de tout ce que l'on pouvait désirer dans les festins les plus somptueux, tant en la délicatesse & friandise des viandes, qu'en la bonté & au nectar des liqueurs. Et voulant contenter les yeux aussi bien que le ventre, il fit faire des jeux, esquels tous les comédiens paraissaient revêtus de peaux des diverses bêtes sauvages, qui en contrefaisaient si bien les gestes, les hurlements, & les cris, que l'on eût dit que toutes les feres des déserts les plus affreux y étaient ramassées.

La mère du jeune vice-roi regardait parfois en cachette, à la faveur d'une petite fenêtre creusée à un coin de la salle, tout ce qui s'y passait. Elle était d'une petite stature, de couleur brune, mais d'un regard fort doux, & gracieux. Le repas & les jeux étant finis avec grande allégresse, les ambassadeurs prirent congé d'un chacun, & repassant devant une belle chaise très artistement peinte & figurée, ils p1.081 se courbèrent avec toute sorte de respect, en l'honneur de cette grande dame : puis remontèrent à cheval, & retournèrent en leur logement.

Jamais navire chargé d'or n'aborda si allègrement au port, après mille tempêtes, & mille traverses des écumeurs de mer, que les ambassadeurs parurent contents de se voir sur leur partement pour Peking, après une si longue & si fâcheuse attente. À cette fin ils louèrent un vaisseau de quelque marchand, n'ayant pas trouvé bon de s'engager sur les nôtres, de peur que leur pesanteur ne nous eût empêché de franchir les bords des rivières, que

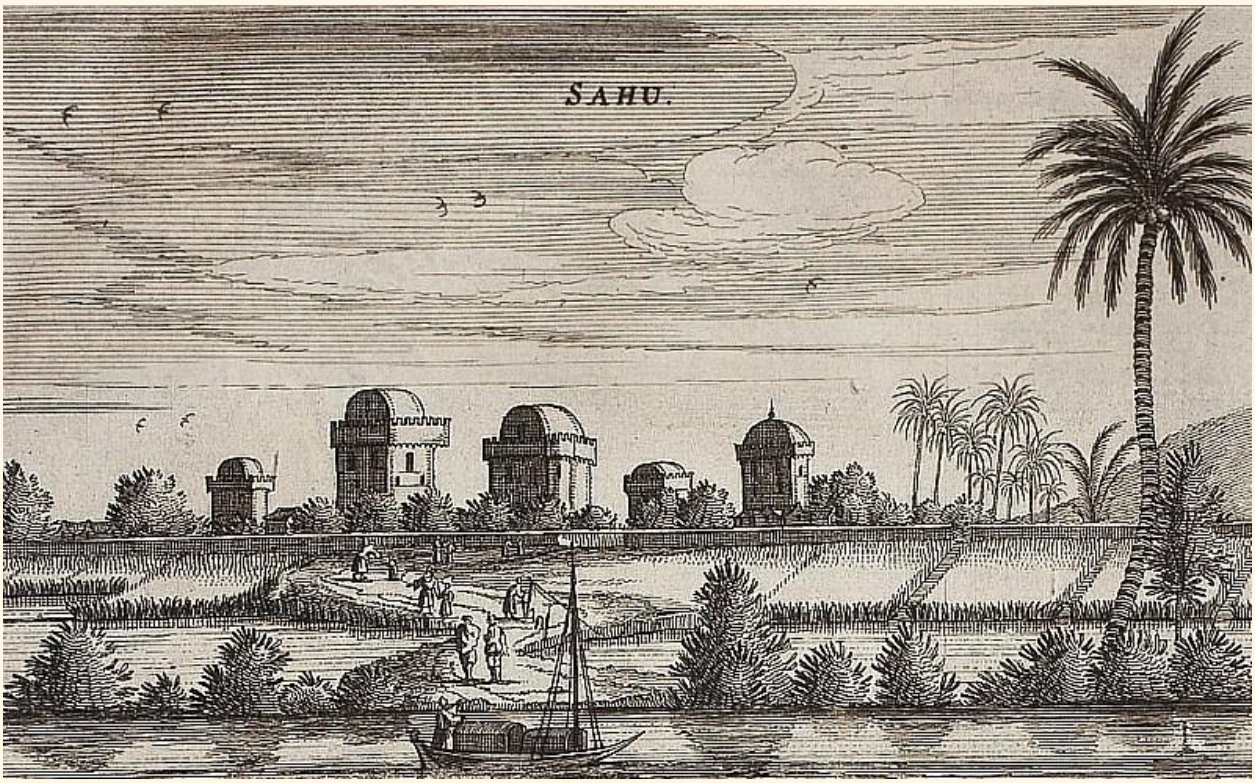
nous avons toujours suivis, hormis en la contrée de Nambung, dont les hautes montagnes nous ont obligé de prendre terre. Nous laissâmes donc nos vaisseaux avec toutes les marchandises en la protection & conduite du marchand Lantsman, jusques à notre retour : et la ville de Canton nous donna encore au nom & aux frais de l'empereur cinquante vaisseaux, où les présents, avec le reste de notre équipage furent renfermés. Le commandement absolu sur cette belle flotte fut donné au mandarin Pinxentou, lequel fut assisté de plusieurs autres mandarins, & grands seigneurs, pour commander aux rameurs, tireurs, mariniers, & soldats, les contenir dans le devoir, & en bannir toutes les insolences, & corruptions. On dépêcha cependant des courriers par toutes les villes où nous devions passer, pour avertir les magistrats de la venue des ambassadeurs hollandais, avec ordre de les recevoir avec toute sorte de pompe & de respect.

@

CHAPITRE XXI

Les ambassadeurs partent de Canton & arrivent à Sahu, puis à Xanxui, &c. [1]

@

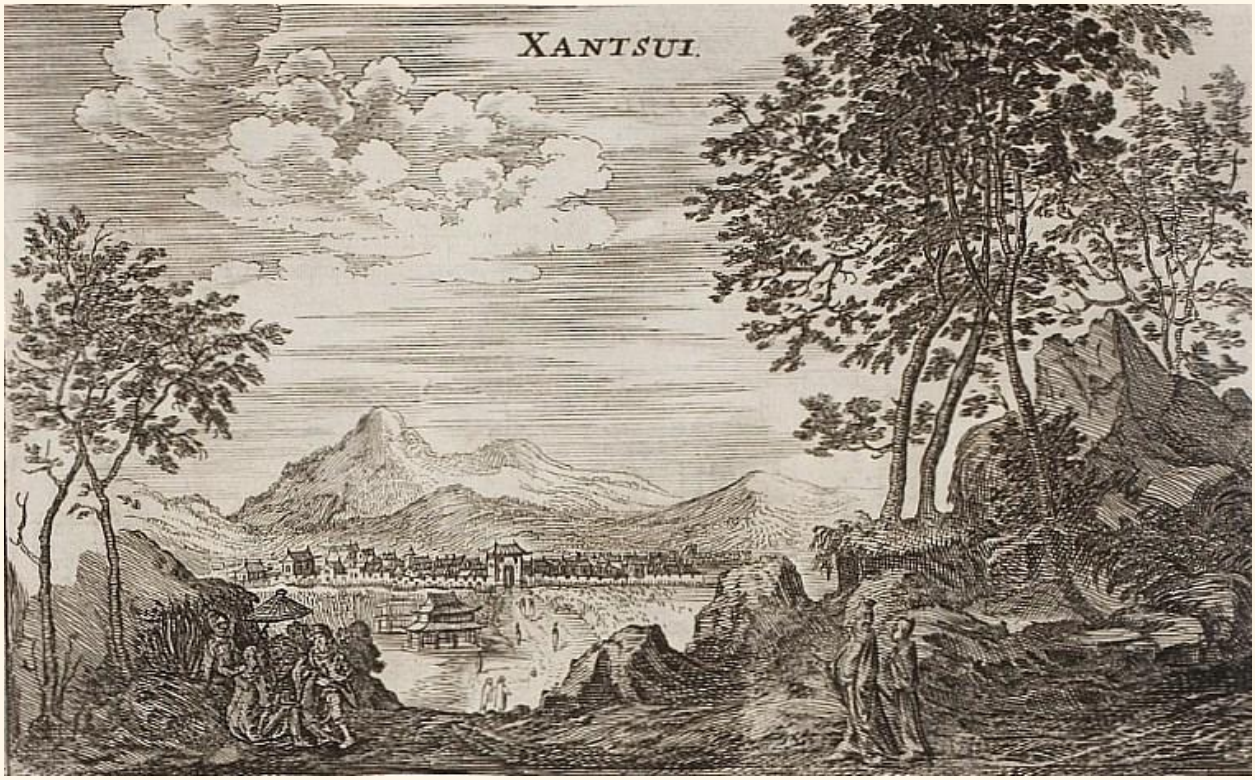


Le 17 du mois de mars, ayant embarqué tout ce qui était nécessaire pour notre voyage, nous entrâmes dans notre vaisseau, y fîmes sonner la trompette, déployer la bannière du prince d'Orange, & puis nous sortîmes de Canton, pour déferler nos voiles sur la rivière de Tai, qui mouille les murailles de la ville, sur lesquelles nous découvrîmes plusieurs milliers de personnes, qui nous souhaitaient à gorges déployés un bon & heureux voyage. Nous n'étions pas avancés de cent pas, qu'on fit des décharges de canons si merveilleuses, & tellement redoublées, que l'on aurait dit que l'air était changé en feu & en éclairs, & que la terre s'allait découdre, tant était-elle ébranlée.

Nous entrâmes bientôt après du côté du Nord dans une des branches de la p1.082 rivière de Tai, que les Chinois appellent Xin, & nos Européens l'Europe ; et sur le soir nous arrivâmes à un village nommé Sahu, lequel,

[1] [c.a. : ce chapitre contient de nombreuses phrases et de nombreux paragraphes rappelant la prose de Le Carpentier, plutôt que celle de Joan Nieuhoff.]

quoiqu'il ne soit pas des plus grands, ni des plus renommés, agrée fort aux yeux des regardants. Il est planté au beau milieu d'une fertile plaine, encourtinée d'arbres, de coteaux, & de très riches campagnes semées de riz, & d'autres grains. Il enferme plusieurs grandes maisons, qui servent sans doute de séjour à quelques seigneurs. Les habitants font un grand trafic & profit des étoffes de soie, laquelle ils savent tistre & soutistre en perfection.



Nous reposâmes toute la nuit en ce lieu, & en partîmes au soleil levant.

Le 19 nous arrivâmes aux portes de la ville de Xanxui, où nous jetâmes l'ancre. Elle est éloignée de cinquante stades de Canton, & tient l'onzième séance entre les petites villes assujetties à sa capitale. Elle est bâtie au côté droit de la rivière dans une très belle & plaisante vallée ; du côté de la terre elle a des collines & des montagnes, qui ne la rendent pas moins divertissante. Et quoiqu'elle ne soit pas de fort grande étendue, si est-ce qu'elle surmonte en peuples, & au commerce plusieurs grandes villes. Nous fûmes contraints de nous arrêter en ce lieu pour donner haleine aux mariniers, qui étaient fatigués de tirer, & ramer contre-mont l'eau, depuis notre sortie de Canton.

Le magistrat de cette ville envoya deux compagnies de soldats au bord de la rivière pour recevoir avec un salut d'arquebusades les ambassadeurs,

& leur offrit quelques présents de cuisine, mais parce qu'ils apprirent, que tout se couchait sur le compte de l'empereur, jusques à un nombre fort démesuré & excessif, aussi bien ici qu'en d'autres lieux, ils trouvèrent bon de les refuser le plus civilement qu'il leur fut possible. Nous fûmes importunés de mettre pied à terre ; & ce fut la première fois que nous fîmes tendre nos pavillons sur le bord de la rivière, au pied des remparts de la ville. Les Tartares voulant nous témoigner combien notre arrivée leur était agréable ils se mirent en devoir de nous entretenir à l'envie par des ébattements & jeux d'armes. Un chacun s'efforçait de courber son arc, & tirer les flèches de son carquois. Ils se jetaient dans le champ en pareil nombre de part & d'autre ; ils se détachaient parfois de leurs escadrons, puis étant rappelés, ils tournaient face, & faisaient semblant de se porter plusieurs coups de javelots. Après ils recommençaient d'autres passades, & recourant en arrière, ils entrelaçaient leurs tours parmi des voltes contraires ; & sous l'image qu'ils portaient, ils contrefaisaient naïvement l'image de la guerre. Tantôt on leur voyait tourner le dos en se retirant tantôt revenant à la charge, ils se présentaient à la pointe de leurs dards, comme s'ils eussent été bien en colère ; puis ils faisaient la paix, & se remettaient ensemble. p1.083 Comme l'on dit que le labyrinthe de Crète avait autrefois des allées secrètes entre les murailles sombres, & que par mille sentiers il enveloppait un douteux artifice, dont les détours embarrassés ne permettaient pas de se reconnaître, ni de se retirer sur ses voies : ainsi ces Tartares entrelaçaient leurs pas à la course, & s'empêchant les uns les autres par un plaisant jeu, ourdissaient le dessein de la retraite, & faisaient leurs combats : semblables aux dauphins quand ils s'égayent sur les ondes, & qu'ils fendent à la nage les mers de Lybie, & de Carpatie.

Mais de tous ces jeux le plus admirable fut de voir l'adresse d'un capitaine qui décochant sa flèche en l'air la porta trois fois de suite dans le blanc, qui n'était pas si grand que la paume de la main, à la distance de cinquante-six pas, & emporta par ce moyen un prix qui était destiné pour le plus adroit. Vous seriez étonné de voir leur façon à bander, & à débander l'arc : nous tirons la corde de notre arc droit à l'œil & envoyons la flèche en droite ligne à la bute ; & ceux-ci la poussent de travers du bas en haut, & par ce détour ils savent tirer si adroitement, qu'ils nous surpassent de beaucoup, & donnent bien avec plus d'assurance dans le blanc.

Le secrétaire du vieil vice-roi (qui nous avait accompagné jusques ici, pour notre plus grande sûreté) étant obligé de retourner le lendemain à Canton, convia les ambassadeurs à un riche souper, où il prit congé d'eux avec beaucoup de soumissions, & leur souhaita toute sorte de prospérités en leur voyage. Le lendemain nous reprîmes notre route, mais nous avançâmes si peu, & avec tant de froideur, que nous nous imaginions d'abord qu'il nous fallait des années entières pour parvenir de la sorte à la cour impériale. Nous étions comme des oiseaux, qui se tourmentent dans leurs cages sur l'arrivée du printemps ; nous brûlions d'une forte passion de voir notre flotte aller en avant, mais la violence de la rivière, secondée par la rapidité d'une grande quantité de torrents, qui descendent des montagnes voisines tempérait notre ardeur.



Ce qui augmenta notre chagrin, & nous affligea le plus, fut de voir la cruauté que les Tartares exerçaient sur les Chinois, qui traînaient nos vaisseaux, laquelle ne vient que d'une haine naturelle qu'il y a entre ces deux nations... Mais cette maudite passion règne tellement parmi les Tartares par dessus celle du reste des hommes, & les brutes, que je ne me trouve pas assez fort pour la représenter par mon pinceau. Les plus barbares tyrans, comme les Mezences, n'ont point trouvé de plus grande cruauté, que de lier ensemble un corps mort avec un vivant ; & les Tartares se persuadent

qu'ils cesseraient d'être vaillants, s'ils n'attachaient le jeune & le vieux à une même corde, & ne les sanglaient également de mille coups de gaules & de fouets, pour leur faire trouver une commune sépulture dans les eaux, ou dans les montagnes qu'ils sont forcés de franchir. On dit que Phalaris regardait d'une tyrannique assurance les tourments que souffrait Perille enfermé dans le taureau d'airain, échauffé par les charbons ardents qui étaient dessous, mais qu'à la fin il semblait prêter l'oreille aux cris épouvantables de celui qu'il faisait mourir ; mais je vis les Tartares, armés de cœurs de roches & d'enclume, sourire aux gémissements effroyables, voire à l'agonie & à la mort des pauvres Chinois, accablés de faim, de coups, & de travail. On blâme le proconsul romain Volesus, qui fit mettre à mort en une heure au milieu de l'Asie trois cents tant chevaliers que sénateurs par les mains des bourreaux, & même qui marcha comme s'il eut fait un acte digne de triomphe, parmi ces cadavres, portant sur le front la marque de la joie, qui lui chatouillait le cœur au plaisir qu'il recevait à la détestable vue des effets du pouvoir, & de l'autorité de laquelle il abusait méchamment. Mais je trouve les Tartares plus dignes de blâme, puisqu'ils prennent leurs passe-temps à donner journellement les étriviers à ces pauvres innocents, & qu'ils se plaisent à voir les meurtres, & les tueries qui s'exécutent par leur commandement. Que l'on ne me batte plus les oreilles des cruautés d'un Néron, d'un Caligule, d'un Maximin, de Silla, de Marius, de Tibère, de Vitellius, de Domitien, de Commodus, & d'autres empereurs romains ; que l'on ne me parle plus des Scythes, des Hetrusciens, & d'autres peuples, qui faisaient parade de leurs cruautés, & que l'on ne me forge pas des cyclopes pour inventer des tyrannies & des supplices, tant vantés par nos histoires & nos poètes, qui ressentent bien souvent la fable ; je dis, mais en vérité, que je n'ai rien vu de plus cruel, ni de plus de félon que les Tartares envers ces misérables captifs. Ils pensent que la nature leur à fait tort de ne leur avoir pas donné une corne de rhinocéros, des pattes d'ours, une gueule de lion, des dents de tigres, pour casser, renverser, dévorer, & déchirer ces pitoyables prisonniers. Ils suppléent par une maudite industrie ce qui leur manque par la naissance ; ils se font des bouches de feu par le moyen des fournaises ardentes, & des chaudières bouillantes, des mains par l'invention des griffes de fer, des bras avec les verges, & peignes d'acier, des doigts avec des scorpions, & des pieds avec les ongles des animaux sauvages. Vous

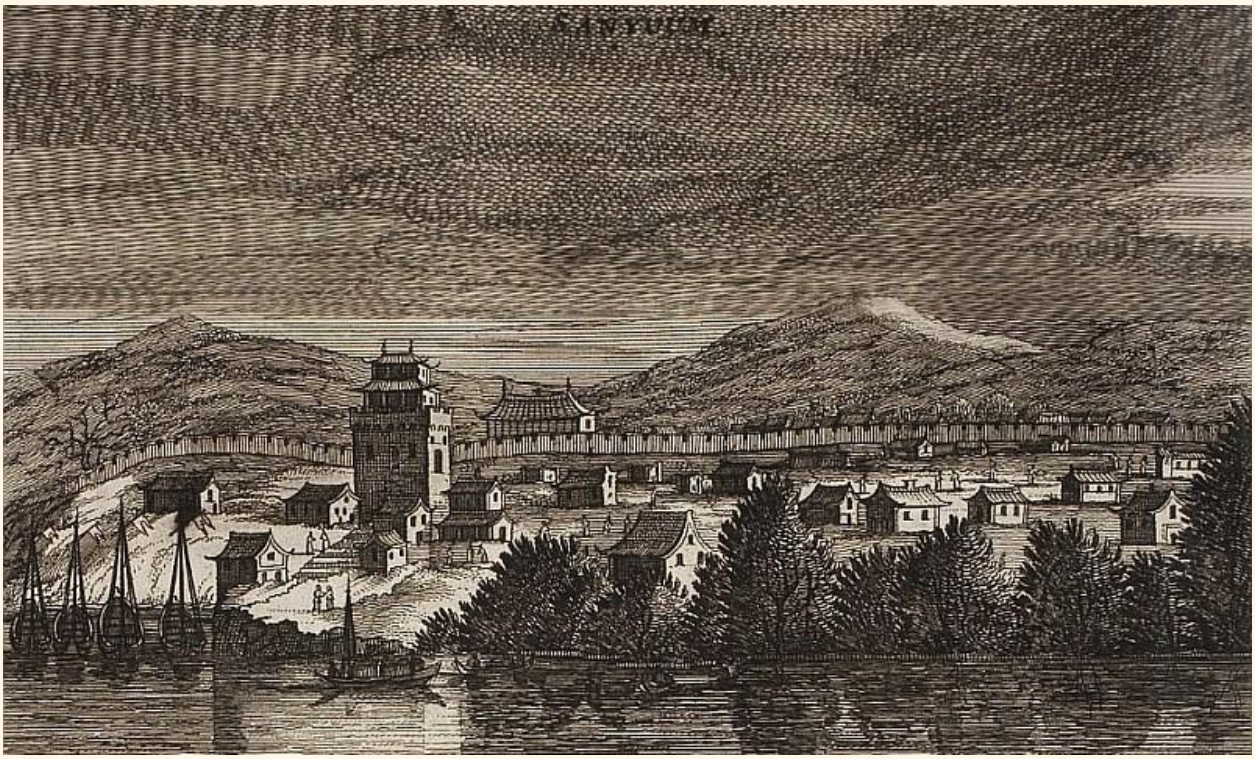
diriez que ce sont des hommes composés des instruments de tous les tourments, ou plutôt des démons qui se sont glissés dans ce beau royaume, pour faire un enfer sur la terre. Ils jugent dignes d'un châtiment, tous ceux qui épargnent cette pauvre nation, & pensent que les principales marques de leur pouvoir consistent à tirer goutte à goutte la vie de ces misérables corps... p1.086 Ceux qui sont nés dans la misère semblent être contraints d'y vivre en quelque façon, ils ne l'endurent pas tant par sagesse que par habitude, & quoiqu'ils semblent paraître avec un visage toujours égal, il est certain que leur constance n'est qu'une vertu de superficie, & qu'ils font chez eux des imprécations contre le malheur, qu'ils bénissent dessus les théâtres. Mais de voir des princes de la Chine réduits à la mendicité, & presque tous les gentilshommes n'avoir plus rien au monde que l'image de la pauvreté, c'est sans doute ce qui est aussi étrange qu'il est incroyable, & ce qui est aussi difficile à comprendre qu'à supporter. Si je ne l'avais pas vu, & appris j'aurais eu de la peine à croire que la fortune eut en si peu de temps fait changer à toute la haute & basse noblesse de ce royaume d'humeur, & de profession, & l'obliger de rechercher dans les terres étrangères des charités de la même main qu'elle avait accoutumé d'en donner. Je vous représente ici par cette figure une partie de leurs misères.

@

CHAPITRE XXII

Arrivée des ambassadeurs à Sanyvum. De diverses montagnes de la province de Canton, & entr'autres de celle de Sang-won-hab, &c.

@

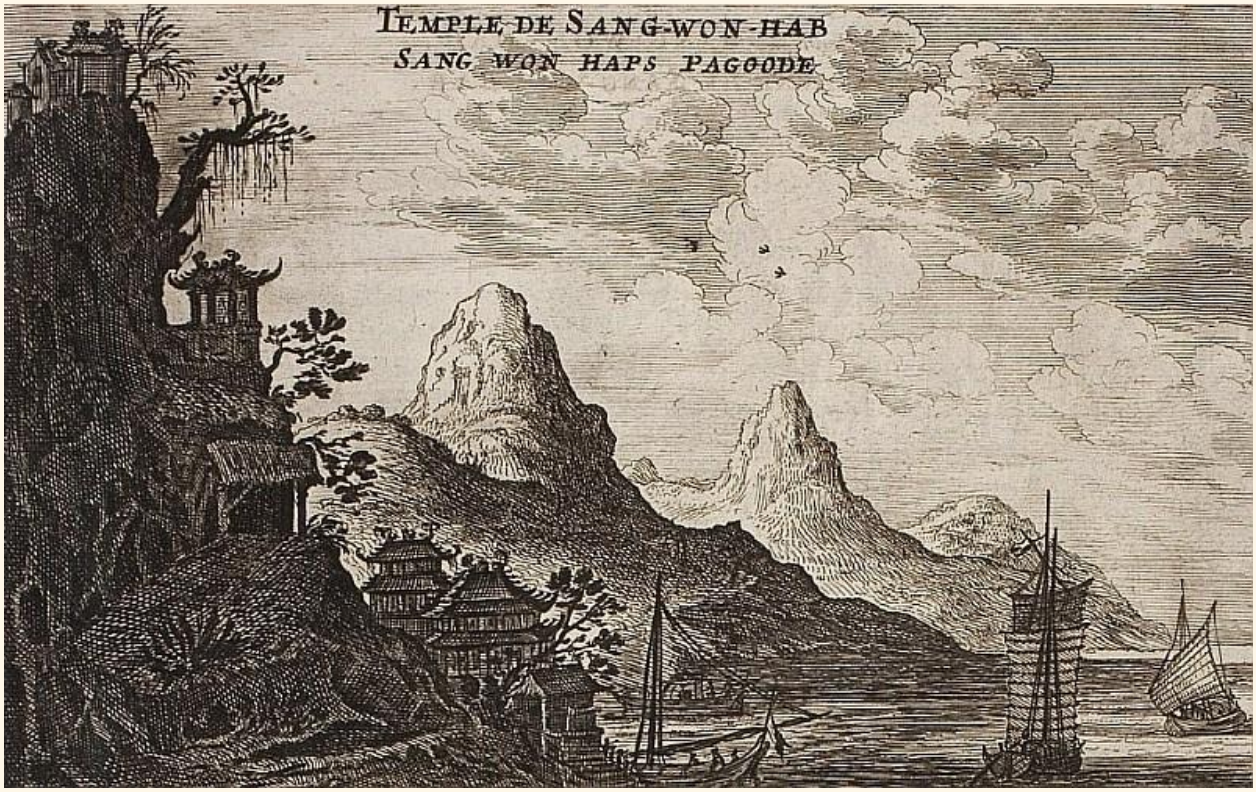


Nous arrivâmes vers la minuit du 21 du mois courant à la petite ville de Sanyvum. Le magistrat du lieu nous vint à la rencontre avec certains petits bateaux, & nous congratula de notre heureuse arrivée, même nous offrit quelques présents pour la cuisine, que nous refusâmes, pour les raisons sus-alléguées. Cette place se voit à 220 stades de Xanxui, & était par ci-devant fort peuplée, & marchande, à cause de son assiette sur la rivière. Mais les Tartares dans ces dernières guerres l'ont tellement ruinée, que les habitants pourraient aujourd'hui moissonner sur la plupart de ses édifices, s'ils avaient assez de courage & de force pour y jeter de la semence.

Ce fut ici que le reste de nos rameurs & tireurs reçurent ordre de retourner chez eux, d'autant qu'ils ne pouvaient plus nous servir, à cause qu'ils étaient trop harassés. Ce fut merveille qu'il en réchappa un, après avoir été traités avec tant de félonie. On en prit donc de nouveaux en leur

place, pour nous mener le long de la montagne de Sang-won-hab très dangereuse pour ses précipices, & presque inaccessible pour sa hauteur, qui est cause qu'elle est dénuée de monde. On y voit au pied un petit village qui paraît aussi lugubre en ses masures, qu'en ses habitants, qui par p1.087 leurs visages hâves, maussades & plombés, par leurs yeux larmoyants, & troublés, par leurs voix entrecoupées, par leurs cœurs sanglotants, par leurs contenances effarées, par leurs genoux tremblants, & par la faiblesse de leurs corps, portent des marques assurées de leurs misères. Un sage dit que l'homme entre en la vie comme dans une carrière, où d'abord l'aveuglement lui met le bandeau sur les yeux, puis le livre au travail, qui lui donne une forte pierre à rouler tout le long de cette lice ; le travail le met entre les mains de la douleur & de la tristesse, qui sont deux passions qui remplissent le cœur d'amertume par la privation des objets aimables, & par la représentation des choses affligeantes & ennemies de la nature, & font effort sur l'âme qu'elles travaillent incessamment. Cette vérité se trouve accomplie chez ces malheureux Chinois, qui sentent les fardeaux de la vie par dessus toutes les nations les plus affligées : leurs âmes mangées du chagrin, & rongées de la fâcherie, comme le fer est consommé par la rouille, ne demandent que la séparation de leurs corps : la famine (qui est un tigre en ses cruautés, une sangsue en sa gourmandise, un boucher en son sang, un bourreau en sa félonie, un meurtrier en sa surprise, une vipère en son haleine, une tortue en ses tourments, & un coupe-gorge en sa tyrannie) leur donne mille morts avant que de mourir. Leurs corps appesantis par la rigueur des maux, qu'ils sont forcés de souffrir ne cessent de se plaindre hautement de ceux qui les gouvernent, accusent les siècles, les saisons, & le destin, & négligeant tous les offices de la vie civile, & les fonctions mêmes de la vie naturelle, n'aspirent qu'après le sépulcre, pour être affranchis de tous les impôts dus à une fortune sans pitié.

S'il y a quelque chose d'admirable à voir en la province de Quantung, voire en la Chine, c'est cette montagne de Sang-won-hab, laquelle élève ses sommets d'une hauteur si prodigieuse, que ses vallons en demeurent ténébreux, à cause que l'astre du jour n'y peut distribuer ses lumières. Au côté de ce mont, & non loin de la rivière, les Chinois ont élevé un temple d'une très riche structure, qu'ils consacrèrent à un idole, qui par des signes &



des oracles avait fait connaître aux habitants, qu'il y voulait recevoir de l'encens & des victimes. De sorte que ces pauvres aveuglés mirent toute leur confiance en cette fausse divinité, & pensant s'établir fermement dans le cours des affaires du monde, se firent un bras de bois, pour élever des fortunes qui s'évanouirent bientôt après comme des fantômes. C'est ainsi que notre pauvre nature humaine accablée en partie de la grandeur de l'Être souverain, en partie aussi offusquée par son ignorance, par sa misère, & par son péché, ne pouvant entendre d'une seule atteinte d'esprit un Dieu très unique, & très p1.088 simple, en a fait une dissection impertinente, l'étendant en autant parties, qu'il y avait d'erreurs sur les autels de la gentilité, chacun au reste prenant à tâche d'adorer ce qui flattait le plus son imagination, ou sa sensualité.

Ce temple a ses murailles couvertes d'une infinité de caractères, & de signes, qui donnent bien de la besogne à ceux qui s'amusent à les interpréter ; lesquels après avoir travaillé leurs esprits & leurs corps pour en arracher les mystères, ne remportent pour leur salaire & récompense que la honte d'avoir mal glosé, & rapporté des faussetés. C'est ainsi que nous ensevelissons bien souvent la vigueur de notre esprit dans des exercices & connaissances frivoles, qui ternissent l'honneur de notre nom. On peut dire que semblables interprétations ne sont qu'une pure frénésie, qui



n'est rendue probable à personne que par la multitude des frénétiques. On dit que Néron prenait plaisir à fouir la terre avec une houe d'or, & quand il fut question de couper l'isthme de Corinthe, qui était un dessein qui roulait longtemps dans sa cervelle, il s'y transporta conduit au son des violons, tenant en main cette houe d'or, avec laquelle il commença à la vue de tout le monde de bêcher la terre. Ce qui sembla fort extravagant aux sages qui vivaient de ce temps-là. Pour moi je trouve encore plus étrange qu'un bon esprit s'amuse à des choses fades, bien souvent soufflées par le prince des mensonges ; car bêcher la terre avec l'or, c'était ramener l'or à sa source, puisqu'il est sorti des entrailles de la terre ; mais avec un esprit céleste & épuré aller fouiller dans le bois, dans la pierre, dans l'ordure, dans le fumier, & dans les entrailles des bêtes, & des oiseaux, pour en tirer des augures de son bonheur, c'est ce qui est du tout inexcusable.

On trouve encore en plusieurs endroits de cette province de Quantung des merveilleuses & étranges montagnes, qui toutefois n'égalent pas la hauteur de celle Sang-won-hab, comme vous remarquerez par cette figure. On en voit une proche de Xunte, deuxième petite ville sous Canton, nommée Lungnieu, qui est remarquable pour ses eaux cristallines ; on y trouve une certaine pierre brute, & grossière, qui marque des figures grotesques & surprenantes, que les Chinois estiment beaucoup, & dont ils

se servent pour perfectionner leurs montagnes artificielles. Il y en a une nommée Tahi, proche de Tunguon sur les bords de l'Océan, où on trouve trente-six petites îles. Non loin de Sinhoei, & dans la mer, se voit l'île, & la montagne d'Yaimuen, qui servit de tombeau au dernier empereur de la race de Sunga, lequel voyant l'épée du bourreau, ou les fers préparés à sa ruine par les Tartares, qui le venaient de vaincre, se précipita du plus haut d'un rocher avec un sien favori, pour apprendre à tout le monde qu'un monarque ne devait pas autrement p1.089 tomber, quand la nécessité le faisait descendre du trône...

La montagne de Talo se voit proche de Cingyven, qui de là se pousse & traverse le territoire de la cité de Hoaicie, jusques à la province de Quansi. Elle est habitée par un peuple sauvage, & farouche, qui ne veut reconnaître, ni obéir aux Chinois.

Non loin de Tunguon on découvre la montagne de Huteu, qui compose une île à guise de promontoire, plantée dans l'Océan, vers laquelle naviguent ceux qui veulent arriver en la province de Quantung, s'en servant comme de phare, & de but.

Proche de la cité de Van en l'île de Tocheu, qui a cent stades, il y a un mont qu'on dit pousser sa pointe au dessus des nues. Il y a un sommet si élevé près de la ville d'Yai, qui s'appelle Hoeifung, qu'on nous a assuré, que ceux qui se trouvent au coupeau ne peuvent recevoir aucunes incommodités des vents, ou des pluies, & comme s'il avait la force d'arrêter les orages, & de brider les vents, on le nomme Hoeifung, c'est-à-dire Appaise-vent. La montagne de Tao est renommée pour sa hauteur, & pour ses fontaines qui en sourdent. Celle de Kiun est célèbre pour le marbre rouge qu'elle porte. Non loin de la ville de Liencheu on voit un fort grand mont, où il y a une espèce de labyrinthe que l'on nomme Vhoang. Les habitants se persuadent, qu'on y voit des fruits tout à fait inconnus en d'autres régions, dont on se peut fort bien saouler, mais que si quelqu'un était si téméraire que d'en emporter chez soi, il deviendrait tellement ébloui, & insensé, qu'il ne pourrait plus en sortir. On dirait que cela tient de la fable.

Proche de Lingxan se voit la montagne de Loyang, laquelle on ne peut grimper jusques au sommet qu'en deux jours entiers. Le roi Mayvenus allant attaquer le royaume de Tungking, y dressa de colonnes d'airain, pour

lui servir de marque & de fanal à son retour. Non loin de Suiki, on voit le mont de Tafunglai, situé en une île enclose dans l'Océan, qui a septante stades ou environ de circuit. Elle enferme huit gros bourgs, dont les habitants ne s'occupent qu'à pêcher des perles. La montagne de Caoleang avoisine Tienpe, que l'on dit être dans un perpétuel printemps. La cité de Hoa en a une proche de ses murailles, nommée *Pao*, qui veut dire, *précieuse*, parce que ses habitants y vont recueillir les plus divertissants plaisirs de la campagne, & humer un air vraiment épuré. Si nous voulions croire les Chinois, nous dirions que Kaocheu, septième ville de Quantung, avoisine une montagne, nommée de *Feu*, qui pour sa hauteur incomparable servit d'asile & de port à plusieurs hommes durant le déluge.

Le mont de Sangpu se voit proche de Kieyang, & s'avance jusques à la mer ; on assure que l'on y rencontre des oiseaux & des fleurs fort agréables, inconnues en d'autres endroits. Proche de Chinghiang il y a des monts fort affreux, tortueux, & pleins de cavernes, que les Chinois n'osent visiter, ni pénétrer, de peur d'y trouver leur sépulcre comme plusieurs de leurs devanciers, qui y ayant trouvé leur mort n'ont laissé pour toute nouvelle que des regrets dans les âmes de leurs amis. Coaleang est un mont proche de Teking qui produit force arbres, nommés *bois de fer*.

Non loin de Sinhing on voit la montagne de Tienlu, qui n'a rien que d'horrible & d'épouvantable. Elle a dans son enceinte un étang nommé *le dragon*, qui p1.090 ressemble à ces esprits délicats & bizarres, qui prennent feu à la moindre parole, & pour les moindres choses sortent hors des limites de la raison, & se forment des querelles avec le bois, & les pierres, voire se prennent eux-mêmes au collet, & escriment contre leurs ombres. Si vous jetez la moindre pierre dans cet étang, vous entendez au même instant un cri effroyable, comme sortant d'une nuée grosse d'orages & de tourbillons, qui jette des feux, qui fait gronder des tonnerres, qui lance des dards, qui verse des eaux, & des grêles, & ne machine que des ruines.

Polo est voisine de la montagne de Lofeu, que l'on tient avoir trois mille & six cents perches de haut, & trois cents stades de tour, & presque cinq cents cavernes, sans m'amuser à vous en raconter mille particularités, que les plus grands rêveurs de cette nation nous mettent en avant. C'est ici que l'on trouve de ces longs & gros roseaux, dont les troncs ont parfois dix

empans de circonférence. Proche de Lochang se voit le mont de Chang riche en roseaux noirs, desquels les Chinois font leurs flûtes, & rares instruments, qui ressemblent à l'ébène.

Mais la plus belle à mon avis, & la plus agréable de toutes ces montagnes est celle de *Chin* (qui se voit dans le territoire de la ville de Suhoei) ou de *Chasteté*, nommée ainsi, à cause d'une petite fille, qui douée d'une âme forte, mâle & généreuse, se retira au cœur de ce mont pour conserver sa virginité, & trouver une commune sépulture avec son amant, qui y avait été dévoré par un tigre, ayant rebuté toutes les cajoleries, & tous les efforts de ses parents qui la voulaient marier avec un autre. On dédia deux temples à cette chaste tourterelle, comme deux trophées érigés à son honneur. C'est merveille que cette nation honore tant cette vertu, qui est tout à fait céleste & angélique, qui fait descendre le ciel & les anges en terre, & dans ce royaume de la mortalité plante l'image & les titres de l'immortalité.

@

CHAPITRE XXIII

Les ambassadeurs arrivèrent à Quantonlou, à Yngtak, à Mongley, &c. Du temple de Kon-ian-sjam.

@

Nous employâmes trois grandes journées à passer ces affreuses montagnes, & n'y vîmes qu'un amas de petits cabanes (destinées pour les bêtes plutôt que pour les hommes) qui composaient un village, nommé Quantonlou, planté au pied d'un rocher pointu, qui pour sa hauteur aurait pu servir davantage à ces orgueilleux Géants, lorsqu'ils entreprirent d'escalader le ciel. On dirait à voir ce lieu, qu'il n'y a rien de bon pour les vivants, mais cette merveilleuse Providence de Dieu (qui fait naître les antidotes aux lieux où naissent les poisons, & par qui sont compassées tant de merveilles de la nature) l'enrichit dans les vallées d'une fertilité de campagnes, d'un émail de prairies, d'une abondance de fruits, & d'herbes salutaires, capables de soulager les misères de ces montagnards. À la vérité quand je regarde cette Providence en la nature, ce sont des miracles éternels, qui ont ravi tous les sages, animé toutes les voix, & donné l'essor à toutes les plumes. Qui fait, je vous prie, qu'en cette île des Canaries, qu'on surnomme l'île de Fer, lorsque tout est rôti de sécheresse, & que le Ciel ne donne aucun secours par ses pluies, ni les rivières par leurs eaux, il se trouve un grand arbre qui semble changer toutes ses feuilles en autant de petites fontaines, si ce n'est la Providence ? Qui est-ce qui supplée à la disette des pluies en Égypte, & qui commande au Nil d'inonder les campagnes au temps qui lui est limité, pour porter dans ses débordements les richesses des Pharaons, si ce n'est elle ? Si l'Afrique a une grande quantité de serpents, il y a des psylles qui les détruisent. Si d'autres régions ont un grand nombre de couleuvres, il y a des fleurs de frêne qui les chassent. Si l'Égypte a un crocodile, elle a aussi un rat d'Inde qui le fait crever. Il se trouve même des arbres qui portant des racines venimeuses d'un côté portent de l'autre le remède. Et si la Chine a tant de monts, & de rochers épouvantables, elle a aussi au bas d'iceux des champs, des arbres, des fruits, des animaux, & des eaux, pour servir à toutes les commodités des habitants. Et qui fait tout cela, sinon le maître de la vie & de la mort ?



Le 24 de mars nous arrivâmes à la petite ville d'Yngtak, ou Yngte, où nous fûmes contraints de mouiller l'ancre, à cause que la rivière y est fort rapide ; ce qui fatigua nos pauvres tireurs d'une telle sorte, que la plupart cherchèrent le moyen p1.091 de sauver leur vie par une subtile fuite, plutôt que de hasarder de la perdre en languissant sous le dur joug de ces impitoyables maîtres. Cette fuite, qui pensa faire enrager les commandeurs, nous obligea d'arrêter en ce lieu, & d'attendre du nouveau monde pour tirer nos vaisseaux.

Cette rivière qui fait des bordures délicieuses à la terre, & à la campagne voisine, est capable pour la rapidité, & roideur de ses eaux, de tailler bien de la besogne aux vaisseaux qu'elle reçoit. Elle emporta inopinément un vaisseau de nos ambassadeurs sur un brisant avec tant d'impétuosité & de furie, qu'il en reçut une grande ouverture, qui allait nous faire couler à fonds, si le tournoiement de l'eau, & notre adresse ne nous eussent facilité le moyen de prendre terre.

Cette petite ville (comme vous pouvez voir par cette figure) est bâtie vis-à-vis de la dite montagne de Sang-won-hab, à 220 stades de Sanxia. Son circuit est d'un quart d'heure ou environ. Elle est entourée de fortes murailles, & de bons bastions, & enrichie de belle maisons, & de plusieurs magnifiques temples. Au dehors elle a des faubourgs qui furent jadis fort

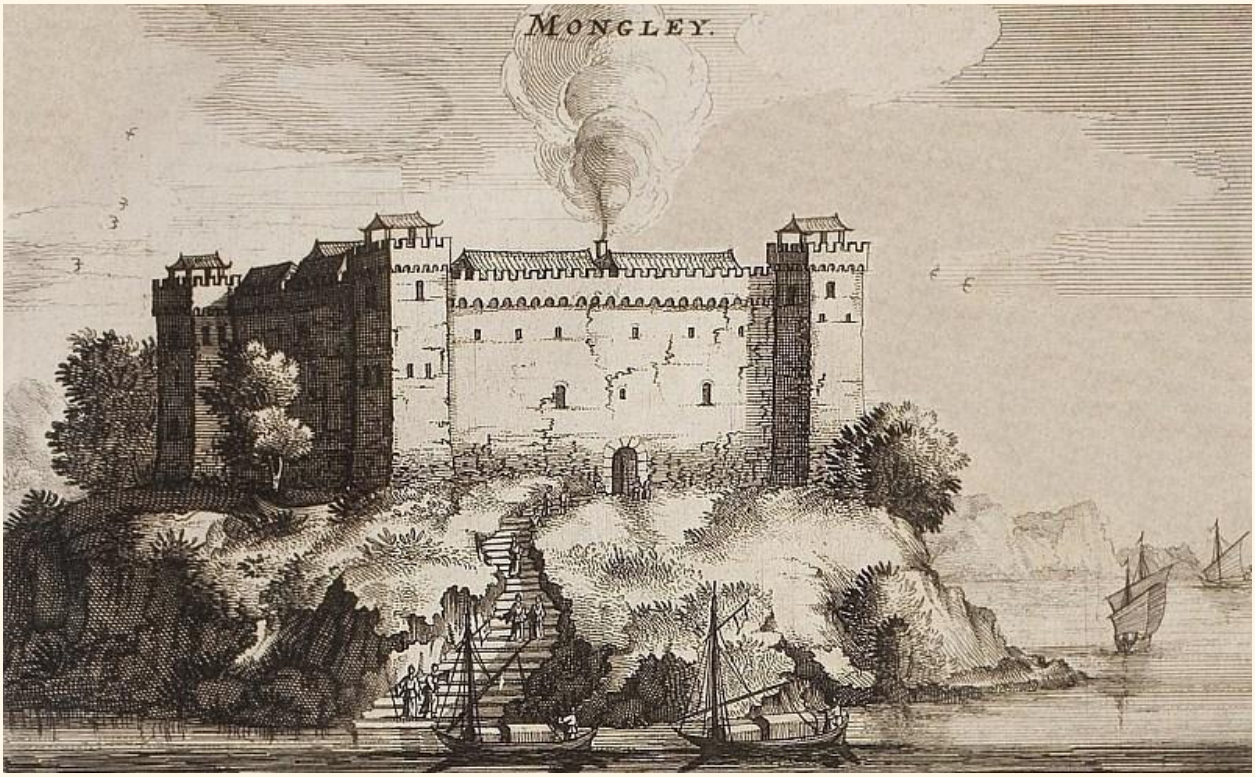
peuplés & un bon port pour garantir les vaisseaux de la violence de la rivière, comme si la nature aurait voulu pourvoir d'un asile aux mariniers, pour reprendre haleine après avoir tant combattu & tant sué contre les rudes attaques & bouillantes saillies de ces grondantes eaux. À l'entrée de ce port on voit à la main droite une tour de très belle structure, enrichie de neuf galeries artistement travaillées, & élevées.



Le 25 de mars, nous découvrîmes le merveilleux & magnifique temple de Kon-ian-sjam, qui est extrêmement fréquenté par les Chinois, & qui ne reçoit pas moins d'offrandes & de victimes que celui de Sang-won-hab. Il est élevé au bord de la rivière en une montagne déserte, ainsi que vous pouvez remarquer par la figure suivante. Avant que d'y arriver, on est obligé de franchir plusieurs degrés, de traverser divers fossés, grottes, & spélonques enrichies d'une infinité de peintures, comme de festons, fleurs, balustres, guillochis, tables d'attente, d'animaux, de monstres, & de choses semblables, en sorte que l'art supplée en beaucoup d'endroits au défaut de la nature. Ces pauvres idiots croient que c'est dans ces sombres lieux, que leurs idoles aiment mieux d'être adorés & non pas dans l'enceinte des villes remplies de bruit & d'embarras. C'est là qu'ils portent leurs offrandes à la foule, & à pieds ailés : C'est là qu'ils se tuent à réciter un nombre effroyable de prières à leurs statues, à se charger de chaînes, voire se déchirer avec des rasoirs, pensant par ces voies-là

parvenir à la cime de toute la sainteté. C'est là qu'ils font éclater leur cris, & hurlements ; c'est là qu'ils affectent des observations inouïes des méthodes p1.092 alambiquées, des mots grotesques & étonnants. La curiosité nous porta de visiter ce temple, après que nous sûmes que les Chinois avaient achevé leurs sacrifices. Nous y vîmes un grenier parsemé d'images marquetées, de marottes chaperonnées, de marmousets, & de poupées fort plaisantes : ses murailles étaient plâtrées de caractères, qui donnaient à connaître les noms de ceux qui y font des offrandes avec plus de zèle, de dévotion, & de libéralité. Les plus simples diraient à voir tout ceci que c'est une boutique d'une vraie spiritualité, remplie de magasins ornés de titres spécieux ; mais quand vous venez à fouiller au dedans, vous y trouvez tant de feuilles & d'écorces, tant de vanité & de marchandises creuses, que ce qui donnait d'abord de la terreur aux simples, sert après d'objet de risée aux plus sensés...

Après avoir donc plaint l'aveuglement de ces misérables, nous retournâmes dans nos vaisseaux.



Le 27 du mois de mars, nous arrivâmes vers le soir à une certaine place, que les Chinois appellent Mongley, que l'on découvre fort bien de loin. On y entre par une porte très bien fortifiée. Elle a ses murailles garnies de bons bastions, & fortes tours, capables de faire tête aux attaquants. Les campagnes & les forêts qui l'encourtinent ne lui donnent

pas peu de grâce, & d'ornement. Nous fûmes encore ici obligés de changer de tireurs, à cause que les autres étaient par trop rompus de travail ; tant est-il malaisé de tirer des vaisseaux à contre-mont, & spécialement lorsque les eaux se présentent avec tant d'impétuosité & de raideur.

Au point que le soleil nous dérobait les lumières, pour les porter en d'autres p1.094 mondes, le vaisseau des ambassadeurs donna du fonds avec tant de force sur la pointe d'un écueil, qu'il fut presque en un clin d'œil à demi rempli d'eau, de sorte que si le grand Dieu, protecteur de ses fidèles, ne les eût armé de son secours, & de courage, ils eussent indubitablement trouvé leurs sépultures dans ces eaux. Le lendemain après que nous eûmes mouillé l'ancre, le mandarin Pinxentou nous traita fort courtoisement avec le breuvage de thé. Sur le point que nous allions prendre le repos, nous crûmes tous être pris de la mort, car nous nous vîmes en un instant attaqués de vents si impétueux, de montagnes d'eau si épouvantables, de



tonnerres si effroyables & de boulets de grêle si horribles, qu'il semblait que les éléments avaient entrepris également notre ruine. Une des barques, dans laquelle les présents destinés pour l'empereur étaient enfermés, fut détachée de la troupe, & portée avec tant de violence contre un brisant du rivage, qu'elle en perdît son mât ; & elle allait s'enfoncer sans la diligence & le cœur

des mariniers. À l'aube du jour nos abandonnâmes nos âmes & nos yeux au gré des sanglots & des larmes, en voyant plusieurs de nos vaisseaux engloutis, & tant de misérables ensevelis sous les ondes, pour servir de jouet & de proie aux poissons. Si les pleurs de César furent trouvées bien séantes sur la tête de Pompée, & celles de Scipion sur la triste fortune du roi Syphax, trouvera-t-on les nôtres malséantes, si elles sortent de nos yeux à la vue d'une si lugubre aventure ? Si nous accueillons la mort de nos amis avec pleurs & lamentations, & si l'âme poussée de douleur ébranlant tout le corps, ébranle aussi les yeux, & en nos larmes fait clairement voir la tendresse de nos cœurs, pouvions-nous défendre à nos yeux ces charitables devoirs, ces offices d'humanité, à la vue des maux, & des angoisses endurées par ceux qui ne nous avaient jamais fait aucun tort ?

@

CHAPITRE XXIV

Les ambassadeurs arrivent à Xaocheu. De la montagne de Nanhoa. D'un cloître de moines, &c.

@



Le 29 de mars, nous arrivâmes avec toute notre flotte devant la seconde ville de la province de Quantung nommée Xaocheu, laquelle est bâtie à 300 stades de la petite ville d'Yngte, en une langue de terre sur le bord d'une belle rivière, laquelle poussant ses eaux au Midi porte les noms de Siang, & de Kio, & reçoit incessamment un grand nombre de navires, qui s'y rendent à la foule, à cause de la commodité de son port. Elle prend sa naissance des rivières de Chin, & de Vu, qui p1.095 s'allient non loin de cette ville, en un lieu fréquent en rocs & en falaises, avec tant de violence & d'impétuosité, que les plus expérimentés en appréhendent l'abord, & spécialement en un temps orageux. D'où vint que les Chinois pour éviter les sanglantes catastrophes & funestes aventures de leurs devanciers, souventes fois péris & noyés parmi les vacarmes & écroulements de ces

bruyantes ondes, furent persuadés d'ériger un temple à l'embouchure de ce lieu, où les matelots se rendent ordinairement avant que d'y passer, pour offrir des victimes, des vœux, & des prières à la divinité qui y préside, la croyant la dispensatrice de leur fortune, & l'unique arbitre de leur vie, & de leur mort ; en cela semblables aux Lyciens craintifs & superstitieux, qui adoraient comme des divinités, le feu, la fièvre, & les tempêtes, non pas par estime de leur excellence, mais par frayeur de leur malignité.

Cette ville (selon la représentation que je vous en exhibe à la page précédente) est entourée au Couchant d'une haute & très plaisante montagne, & au Levant au delà de l'eau à un faubourg rempli de peuples, & de maisons bâties d'une structure fort étrange & admirable. On découvre vis-à-vis du faubourg une colline au milieu de la rivière, sur laquelle est plantée une tour, édifiée à l'antique, mais très artistement embellie de cinq balustres ou cloisons, laquelle ne se peut aborder qu'à la faveur de quelque vaisseau.

Le fameux Nicolas Trigaut jésuite en sa description de la Chine parle de cette ville en ces termes :

> « La ville de Xaocheu est située entre deux rivières propres à porter toute sorte de vaisseaux : dont l'une nommée Chin arrose au Levant la contrée de Nanhiung, & l'autre nommée Vu mouille la province de Huquang. Toute la ville est au milieu de terre, où elle est arrosée de deux côtés de ces deux rivières : & parce que l'espace qu'il y a entr'elles n'est pas fort grand, les maisons y bâties en sont tant plus petites. De sorte que si les habitants veulent élever de grands bâtiments, ils sont contraints de les planter à l'autre côté des rivières. On voit au côté occidental un grand pont de bateaux, pour transporter ceux qui se veulent rendre dans les maisons, qui y sont bâties en grand nombre & bien peuplées.

Une belle & vaste campagne environnée de coteaux, & de toutes sortes d'arbres fruitiers rend cette ville extrêmement divertissante. C'est près de cette plaine que l'on découvre le temple, ou le monastère de Luzu (qui retient le nom de son fondateur) élevé sur un coteau nommé des habitants Nanhoa. Ce Luzu, selon l'ancienne tradition des Chinois, était regardé, il y a huit cents ans, comme un parfait modèle de toutes les vertus ; il quitta de bonne heure le bruit des villes, & se retira dans les plus sombres cachots de

ce coteau, pour y vivre en repos. Ce fut là qu'il s'adonna avec un esprit de feu au service de ses dieux, & leur fit des sacrifices. Lorsqu'il était un petit moment absent de sa solitude, ou diverti par quelqu'un de ses amis, tous les discours lui semblaient importuns, & tous ses plus grands délices se tournaient en amertumes. Les viandes n'avaient pour lui de saveur, la boisson point de goût, & le sommeil point de repos. Et comme il savait bien que l'abondance de l'oisiveté fait fondre le cœur, & donne l'entrée à toutes sortes de pensées & d'actions deshonnêtes, il passait les jours voire les nuits entières à cribler le riz pour la nourriture de mille moines qu'il avait reçus, & élevés dans son ermitage. Il avait une telle horreur de l'impudicité, il aimait tant la pénitence, la mortification du corps, l'habit âpre & rude, qu'il se fit faire une chaîne de fer, de laquelle il chargea son pauvre corps jusques à la mort. Il regardait sa chair, comme la prison d'un esprit immortel, & pensait qu'en la flattant, il étouffait la meilleure partie de soi-même, qui consiste en l'entendement. Il disait qu'une vie sans croix, était une mère morte, qui n'engendrait que des stérilités, & des puanteurs, & qu'il fallait s'accoutumer à quitter de bonne heure les voluptés & les délicatesses du monde, puisqu'on était tous contraints de les abandonner un jour par nécessité. Lorsqu'il voyait tomber des vers de sa chair toute pourrie, & corrompue par l'âpreté de sa chaîne, il les ramassait avec douceur, & leur faisait cette petite harangue :

> — Chers vermisseaux pourquoi m'abandonnez-vous si lâchement, lorsque vous trouvez encore de quoi vous repaître ? vous savez que j'ai renoncé à tous les délices, & à toutes les commodités de la terre pour vous donner l'être, & vous nourrir de mon propre sang ; je me suis étudié passé tant d'années à vous procurer le repos, au détriment de ma santé ; je vous ai donné mon propre corps en proie & en curée, sans p1.096 m'en ressentir, je vous ai mignardé si longtemps avec tant de tendresse, & de bonté, faut-il maintenant que je vous vois ingrats & dénaturés jusques à ce point, que de me rebuter sur la fin de mes années ? reprenez, je vous conjure, reprenez votre place, dont vous vous êtes emparés, & si la fidélité est la base des vrais amitiés, soyez-moi fidèles jusques à la mort, & attachez-vous hardiment à ma chair, jusques à ce que vous la réduisiez au tombeau ; faites une anatomie de mon corps, qui vous est dédié dès sa naissance, & à tous ceux de votre espèce...

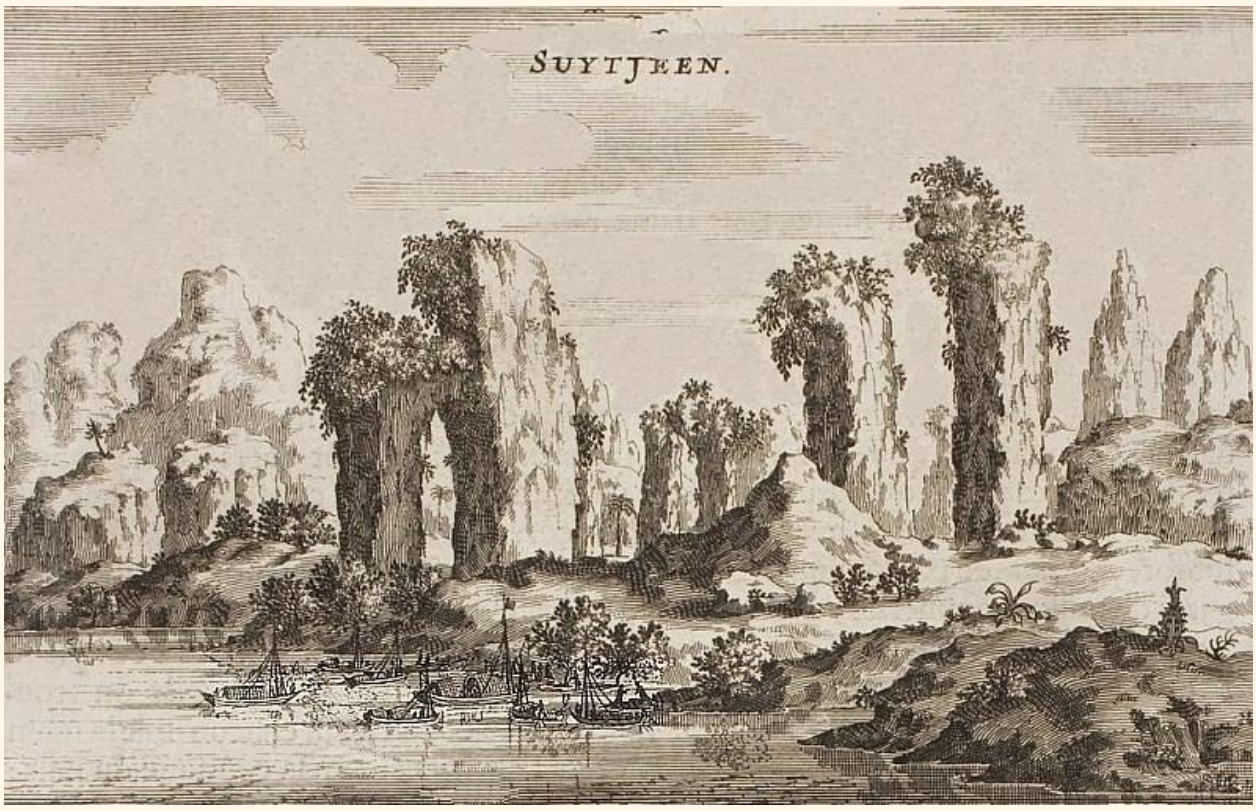
Les Chinois ayant admiré la vie & l'austérité de ce grand personnage en firent état, lui dressèrent un tombeau, qu'ils ont enfermé d'un superbe pagode, où ils accourent en pèlerinage de tous les coins de l'empire, pour lui immoler des victimes, comme à un de leurs premiers tutélaires. Le convent est divisé en douze rangs, qui ont chacun leur syndic, ou inspecteur, sans y comprendre celui qui a un pouvoir ample & absolu surtout le monastère.

La ville de Xaocheu donne à connaître par ses masures & débris, qu'elle a pu, lorsqu'elle était en sa splendeur, marcher de pair avec la première de la province. Elle paraît au dehors assez bien remparée, mais au dedans on pleurerait bien sur les monceaux de pierres, qui sont des effets de la cruauté des Tartares. À peine étions-nous arrivés au pied de ses murailles, que le gouverneur (qui était assis dans une chaise à bras) & le Sénat nous vinrent donner la bienvenue avec une suite considérable de cavaliers, & nous firent quelques présents de cuisine, que nous acceptâmes désormais, parce que nous apprîmes depuis, qu'ils ne se couchaient pas dans les comptes de l'empereur. Après les avoir entretenus de plusieurs sérieux & importants discours, & les avoir fort bien festoyés, ils nous remercièrent fort courtoisement, & protestèrent qu'à la première occasion ils prendraient revanche de nos civilités. p1.097



Nous partîmes le lendemain à la pointe du jour, & arrivâmes quelques heures après au pied de quelques affreuses montagnes, que les Tartares nomment les *Cinq têtes de chevaux*, à cause de son étrange forme. On voyait en divers endroits de ces monts, qui semblaient braver les nues par leur hauteur, plusieurs édifices étranges dont aucuns étaient encore en leur entier, & les autres abattus par leur durée, ou par le ravage des guerres. Nous en vîmes aucuns élevés sur des pointes de rochers inaccessibles, voire si épouvantables en leurs précipices & concavités, que l'on pourrait aisément s'imaginer que ce sont là des ouvrages faits par les mains des démons plutôt que par celles des mortels. Nous fûmes poussés de curiosité de visiter l'architecture de ces bâtiments, & d'apprendre la nature & les mœurs des habitants, mais nous nous trouvâmes tellement fatigués à monter, que nous fûmes contraints de retourner sur nos pas, n'ayant pas encore gagné le milieu.

Après avoir passé cette montagne, nous entrâmes dans une autre beaucoup plus affreuse & plus pointue, & qui pour le grand nombre de ses falaises & brisants fort périlleux, est nommée de ces montagnards le *mont des cinq diables*, à cause qu'il engloutit & dévore dans les cavités de ses bancs la plupart des vaisseaux qui s'y rendent. Nous y passâmes pourtant heureusement, & arrivâmes à Suytjeen, terre assez plaisante & agréable.



Là les montagnes paraissaient au long de la rivière en si bel ordre, qu'elles semblaient plutôt y être rangées par l'art, que créées par la nature : leurs vallées tissues de belles campagnes, enrichies d'arbres & de plantes, & diaprées d'une infinité de fleurs, charmèrent tellement nos yeux & nos esprits, que je me suis mis à en crayonner cette figure, que je vous exhibe ci-dessus.

@

CHAPITRE XXV

Arrivée des ambassadeurs à Nanhung, où ils furent très bien traités par les magistrats

@



Le 4 du mois d'avril nous découvrîmes la ville de Nanhung, laquelle est à 390 stades de Xaocheu, & sert de limites à la province de Quantung, que nous avions traversé du Midi au Septentrion. Aussitôt que le magistrat eut pris langue de p1.098 notre arrivée, il nous fit signifier sa congratulation par un écrit. Peu de temps après le gouverneur, accompagné du Sénat, vint accueillir les ambassadeurs, auprès desquels il demeura jusques au soir, ayant passé la journée en festins & réjouissances. Le lendemain les ambassadeurs furent conduits par la noblesse avec applaudissements & au son de trompettes & d'autres instruments au logis du gouverneur qui les traita fort splendidement avec le magistrat, & quelques officiers de marque, mais d'une façon assez spéciale, car un chacun était assis à table, comme des arbres plantés à la ligne, tous d'une rangée, afin que les valets pussent

avec moins d'empêchement, & avec meilleure grâce, s'acquitter de leur devoir. On ne mit pas d'une volée tous les mets à table, selon la pratique des Chinois, mais on y apporta seulement deux plats devant chaque personne, dans lesquels on ne pouvait fouiller qu'après un signal donné par le maître d'hôtel, qui se tenait toujours au côté au gouverneur. Lorsqu'il vit qu'on cessait de manger, il commanda aussi par un signal de verser à boire à un chacun. Et aussitôt après, il fit apporter deux autres plats, qui furent suivis de deux autres, & ainsi consécutivement jusques au nombre de seize, avec les mêmes cérémonies. L'allégresse des conviés fut fort augmentée par quelques farceurs, qui apportèrent un plat de leur métier, garni de mille mômeries, forfanteries, & sornettes. Avant que l'on servît le dessert, un chacun se leva de table, & alla prendre air au jardin, jusques à ce que le maître d'hôtel conjura un chacun de venir se remettre à table, laquelle on trouva garnie de confitures très exquises. Sur la fin de ce festin un chacun mit la main à la bourse pour récompenser les valets & les farceurs, selon la coutume du pays : l'argent fut mis aux pieds du gouverneur, qui l'accepta sans aucune difficulté. Mais lorsque les ambassadeurs lui présentèrent six toels d'argent, avec quelques autres raretés de l'Europe, il fit un peu plus de grimaces & de cérémonies ; il accepta à la fin le tout, aimant mieux (disait-il) passer pour incivil, que pour importun.

Cette ville de Nanhung, qui est la troisième capitale de la province de Quantung, a une heure & demie de circuit, & est défendue de très bonnes murailles, fortifiée de bastions & de tours presque inexpugnables, & capables d'en écarter l'ennemi qui la voudrait attaquer. Le pont bâti sur la rivière est fermé durant la nuit d'une grosse chaîne pour la sûreté des habitants. Elle est encore assez bien ornée de temples, de bâtiments & de portes, sur plusieurs desquelles le nom de Notre Rédempteur est taillé & peint en lettres d'or. Elle a un bureau, où l'on paye les droits & le péage de tout ce qui monte ou descend de la montagne par le moyen des porte-faix. Ce n'est pas ici que l'on tourmente & harcèle les marchands, pour savoir précisément la quantité & la qualité de leurs denrées, comme on fait en notre Europe ; on s'en remet entièrement à la simple prud'homie & au nu rapport des porteurs : même si quelqu'un, qui n'est pas connu pour marchand, traverse ce royaume avec des denrées, qui se transportent

ordinairement d'une province à l'autre, on ne le contraint point à en payer aucun droit. Tant cette nation est-elle civile, raisonnable & bienfaisante. Belle leçon pour nos Européens, qui ne s'étudient qu'aux moyens de sucer le sang & la moelle des peuples, & ne révèrent que l'intérêt comme le cinquième évangile du christianisme, & le grand Dieu au siècle à qui millions d'âmes font hommage. Quelle honte au chrétien, de mesurer ainsi tout à ses intérêts, & d'adorer pour la mère des dieux une si périssable utilité ! J'avoue qu'il est très juste, que les souverains tirent quelques tributs raisonnables de leurs peuples, mais ils doivent aussi considérer leur portée, & les imposer plutôt sur certaines marchandises, que sur ce qui est totalement nécessaire à la vie de l'homme.

Non loin de ce lieu on voit la rivière de Mekiang, c'est-à-dire d'*Encre*. Encore que ses eaux semblent être toujours vêtues de deuil, à cause de la noirceur de son fond sablonneux ; si est-ce qu'elle nourrit de poissons qui surpassent en blancheur & en bonté les plus estimés de notre Europe.

Ces quartiers sont remplis de montagnes, fort pénibles aux voyageurs. Il y en a une nommée Muglyn, qui fut si bien aplanie & pavée de pierres de taille par les soins d'un gouverneur nommé Chankienling, que les gens de pied & de cheval, & les porte-chaises la peuvent traverser avec grande facilité. Cet ouvrage plut tant aux Chinois, que pour honorer la mémoire de son fondateur, p1.099 ils lui bâtirent un temple à la cime de cette montagne, & y continuent encore en nos jours de s'y rendre à la foule, pour lui brûler de l'encens, & lui offrir des victimes, comme à une redoutable divinité...

Nous arrêtâmes quatre jours en la ville Nanhiung pour mettre ordre à notre bagage, & le bien empaqueter. Le cinquième jour les ambassadeurs partirent avec une partie des présents, qui furent précédés du mandarin du jeune vice-roi de Canton, qui comme fourrier était obligé de pourvoir à leur logement. Le lendemain nous suivîmes les ambassadeurs escortés du mandarin Pinxentou, avec le reste de notre bagage. On commanda à un chacun de porter une bannière jaune ornée des noms de l'empereur & des ambassadeurs, afin que personne ne fût si téméraire que de s'en approcher. Les ambassadeurs, pour être moins fatigués, se firent porter dans des chaises à bras, par des porteurs bien experts en ce métier. Ceux-ci & les autres porteurs de bagage, qui étaient quatre cent cinquante en

nombre, eurent pour leurs salaires chacun 64 sous. Et parce qu'ils étaient contraints de passer par quelques lieux exposés au brigandage de quelques gens de corde, le gouverneur de Nanhiung les fortifia de cent & cinquante soldats, outre septante capitaines & officiers de Canton, qui étaient commandés de servir d'escorte à tout le train.

Les ambassadeurs reposèrent à mi-chemin en un bourg nommé Susan, planté sur une montagne, où nous ne trouvâmes qu'un commandeur, qui ne nous donna qu'un peu de riz, de breuvage fort, & de la chair de porc, parce que tous les paysans avaient pris la fuite, alarmés par l'arrivée des Hollandais, comme si nous eussions été des monstres ou avortons de la nature.

Le lendemain à l'aube du jour les ambassadeurs montèrent à cheval, & vers le midi pénétrèrent bien avant dans les effroyables montagnes qui séparent la province de Quantung de celle de Kiangsi, où on remarque plusieurs temples bâtis à l'antique, dont l'un des plus somptueux sert de limites à ces deux provinces. Ces montagnes nous auraient parues trois fois plus épouvantables, si nous n'eussions fiché nos yeux sur leurs plaisantes & agréables vallées, capables d'y attirer beaucoup de monde. Deux heures devant le soleil couchant nous découvrîmes la ville de Nangan 13e capitale de la province de Kiangsi. Mais avant de vous y conduire, je trouve bon de vous faire sage en bref de quelques autres particularités de la province de Quantung.

On voit encore en cette province Hoeicheu, ville fort considérable, riche en bétail, & en sources d'eau, ainsi nommée de la famille de Sunga. Leanghus lui imposa le nom de Leanghoa, Suius celui de Lungcheu ; la race de Tanga Haifung. Elle avoisine la mer, ce qui la rend abondante en poissons, en huîtres, & écrevisses de très bon goût. Elle est ornée de trois temples, & de deux beaux ponts, dont l'un a plus de 40 arcades à l'Orient de la ville, où deux fleuves mêlent leurs eaux, & l'autre est élevé sur le lac de Fung.

Chaocheu cinquième ville de la province de Quantung, ainsi nommée par Suius, fut sous le roi Cyn nommé Ygan, sous Leangus Incheu, & sous la lignée de Tanga Chaoyang. Le flux & reflux de la mer pénètre jusques dans les murailles.

p1.100 Chaoking sixième ville de la même province tient son nom présent de la famille de Sunga. Sous Leangus on la nommait Caoyang, sous Suius Sigan, & sous la race de Tanga Xuicheu. Cette place est fort anoblie tant par la présence d'un gouverneur de deux grandes provinces, qui y tient sa résidence, que par le concours des étrangers qui s'y rendent pour trafiquer. Hors de la ville on voit au pied de la rivière une tour à neuf étages fort superbement bâtie, qui est une de celles, laquelle, selon l'opinion des Chinois, enferme entre ses murailles tout le bonheur & la félicité de leur pays. Semblables aux Mèdes, Égyptiens, Macédoniens, Grecs, & autres peuples superstitieux, qui faisaient consister leur bonheur dans le vol d'un aigle, dans les couleurs d'une brebis, dans les marches d'un loup, dans les saillies d'un poisson, voire dans les creux des rochers.

Kaocheu septième ville de cette province, porte son nom de Leangus ; sous la famille de Hana elle fut nommée Kaoking. Son territoire est enfermé de la mer, & de montagnes. On y trouve quantité de paons & de vautours : on tire de ses entrailles plusieurs pierres dures, ressemblantes au marbre, si bien bigarrées & diaprées, qu'on dirait à voir les fleurs, les montagnes, les eaux, les paysages y représentés, que ce sont des riches ouvrages de l'art plutôt que de la nature.

Liencheu huitième ville de la même province, porte son nom de la race de Taiminga : Celle de Hana la nomma Hopu, de Suius Hocheu, & de Sunga Taiping. Son territoire borde le royaume de Tunking, & produit des paons, des perles, & plusieurs autres rares ouvrages faits d'écailles de tortues.

Luicheu neuvième ville tient son nom de la lignée de Taiminga ; sous celle de Hana elle portait le nom de Siuven, & sous celle de Leangus Hocheu. Son territoire voisin de la mer la rend abondante en toutes choses. Elle se nomme *Foudre*, à raison qu'elle reçoit une très belle fontaine d'une montagne, sur laquelle les habitants ont élevé un temple fort superbe à l'esprit, ou au dieu des foudres : ils se persuadent qu'il y a une intelligence, ou un esprit particulier, qui a le commandement & l'autorité sur les foudres & les tonnerres... Ce n'est donc pas merveille si les Chinois, & avec eux la sole gentilité (qui l'appela le dard de Jupiter) lui ont dressé des autels, puisqu'elle est si horrible en ses productions.

Kiuncheu dixième ville de la province de Quantung, prend son nom de la famille de Tanga. Sous Leangus elle porta celui d'Yaicheu, & sous l'empereur Hiaovus de la lignée de Hana elle fut nommée Chuai, à cause du grand nombre de perles qu'on y trouve. Elle est la capitale de l'île de Hainan, & est entourée de montagnes & de forêts très riches en mines d'or & d'argent, qui sont négligées par ces montagnards. Entrons maintenant dans la province de Kiangsi. p1.101

*

La province de Kiangsi enferme treize villes capitales, savoir :

Nanchang,
qui a sous soi les villes ou cités de Fungching, Cienhien, Fungsin, Cinggan, Ning, Vuning.
où sont les montagnes de Pechang, Xisung.

Jaocheu,
qui a sous soi les villes ou cités de Yukhang, Loping, Feuleang, Tehin, Sangin, Vannien,
où sont les montagnes de Macie, Xehung, Cienfo, Hungyai.

Quangsin,
qui a sous soi les villes ou cités de Joxan, Jeyang, Queiki, Jenxan, Jungsung, Hinggan,
où sont les montagnes de Ling, Paofung, Siang, Lunghu.

Nankang,
qui a sous soi les villes ou cités de Tuchang, Kienchang, Gany,
où sont les montagnes de Quangleu, Juenxin.

Kieukiang,
qui a sous soi les villes ou cités de Tegan, Xuichang, Hukeu, Pengçe,
où sont les montagnes de Tacu, Poye, Quenlun, Xechung, Siäocu, Matang.

Kienchang,
qui a sous soi les villes ou cités de Sinching, Nanfung, Quanchang, Luki,
où sont les montagnes de Maku, Chunghoa.

Vucheu,
qui a sous soi les villes ou cités de Çunggin, Kinki, Yhoang, Logan, Tunghiang,
où sont les montagnes de Yangkiu, Jungling.

Lingkiang,
qui a sous soi les villes ou cités de Sinkin, Sinyu, Hiakiang,
où sont les montagnes de Camao, Jofu, Mung.

Kiegan,
qui a sous soi les villes ou cités de Taiho, Kiexui, Jungfung, Ganfo, Lungciven, Vangan, Jungsin, Jungning,
où sont les montagnes de Nucung, Cien, Xepatan.

Xuicheu,
qui a sous soi les villes ou cités de Xangcao, Sinchang,
où sont les montagnes de Tayu, Lingfung.

Ivencheu,
qui a sous soi les villes ou cités de Fueni, Pinghiang, Vançai,
où sont les montagnes de Niang.

Cancheu,

qui a sous soi les villes ou cités de Utu, Sinfung, Hingque, Hoeichang, Ganyven, Ningtu, Xuikin, Lungnan, Xeching, Changnin, Tingnan
où sont les montagnes de Tiencho, Hiang, Kincing.

Nangan,
qui a sous soi les villes ou cités de Nankang, Xangyeu, Çungy,
où sont les montagnes de Sihoa.

plusieurs îles, savoir celles de Lungma, Pehoa, Teuxu, &c.
plusieurs lacs, comme ceux de Tung, Peyang, ou Pengli, Kinquei, Kiao, Vansui, He, Pehoa, Funghoang, Mie, Kien, Cho, Mingyo, &c.
plusieurs rivières, savoir celles de Chan, Po, Xangjao, Lien, Lienfan, Yu, Kie, Kan, Lu, Hialu, Xanglu, Lupo, Luyven, Xo, Senting, Chang, Can, Tao, Kin, Vo, &c.

p1.102 Cette province avoisine celle du Huquang du côté du Levant, dont une partie fut jadis du domaine des rois de Çu, & l'autre de celui des princes d'V. On lui a donné diverses bornes, mais maintenant elle a la province de Chekiang à l'Orient, celle de Quantung au Midi, celle de Nanking au Septentrion, & celle de Fokien à l'Occident.

Elle enferme de fort hautes & spacieuses montagnes ornées de vallées très agréables, qui servent de demeures & de retraites à quelques peuples sauvages, & farouches, qui ne veulent reconnaître ni lois, ni monarchies, & soutiennent que l'homme ne doit pas avoir d'empire sur un autre homme, mais bien sur les bêtes...

C'est merveille que ces peuples sauvages n'ont pu jusques à présent être domptés par les armes, & assujettis aux lois de l'empereur de la Chine. Aucuns en attribuent la cause à la grande difficulté qu'il y a de pénétrer dans leurs montagnes ; les autres disent que le cher nom de liberté est tellement gravé dans leurs cœurs, qu'ils aiment mieux se faire mourir eux-mêmes que laisser l'honneur de leur mort à une puissance souveraine. En cela bien contraires aux Israélites, qui ennuyés de la liberté, demandèrent un roi avec grande instance, semblables aux grenouilles de la fable, qui prièrent Jupiter de leur donner un roi, à quoi s'accordant, il leur jeta dans leur lac une grosse pierre de bois, qui les étonna fort du commencement, mais la voyant sans mouvement, ils la méprisèrent, & dirent qu'elles demandaient un roi robuste, agile, & dispos, sur quoi il leur donna un oiseau de rapine, qui ne cessait de les dévorer, après quoi elles firent de grandes plaintes, mais il n'y voulut plus entendre.

L'excellence de cette province consiste principalement au grand nombre de ses habitants, en l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie,

en la quantité de lacs, de rivières & de fontaines qui la mouillent, en la force des montagnes qui l'environnent, & lui servent de boulevards, & en la richesse des mines d'or, d'argent, de plomb, de fer, & d'étain qu'elle enferme.

On y voit partout si grande quantité de monde, que les étrangers appellent les habitants *Souris*, à raison du grand nombre d'hommes qui s'y trouve, & de la fécondité des femmes. Les noms de porcs, de brebis, ou de lièvres ne leur seraient pas aussi peu convenables, puisque les femmes sont toujours grosses, & qu'elles enfantent d'ordinaire deux ou trois enfants d'une portée. De là vient qu'ils ne peuvent trouver assez de quoi vivre dans leurs contrées, & qu'ils sont obligés d'errer par toute la haute Asie, où ils s'emploient à diverses sortes de métiers vils, abjects, & p1.103 mesquins ; ils s'adonnent surtout à faire des habits, & des souliers ; ils sont naturellement ménagers en leurs maisons, où on ne voit rien qui tient de la grandeur & de la magnificence, & parmi tout ce bon ménage, ils n'endurent que de la misère, & de la pauvreté, & semblent être en butte à tous les accidents qui sont capables de donner de la fâcherie, & des soucis...

Il y en a parmi ces Chinois, qui passent leur vie à faire de grands amas d'os de vaches, & d'autres animaux qu'on jette parmi les cloaques, afin que quand ils ont leurs amis à festoyer, ils en puissent couvrir le fonds de leurs plats de porcelaine, sur lesquels ils élèvent leurs mets & viandes en forme de pyramide. S'ils avaient quelque connaissance du christianisme, on pourrait croire qu'ils couvrent leurs tables de ces os comme d'autant d'horloges de notre fin, pour nous faire souvenir de notre condition mortelle, & marquer l'infirmité de toutes les créatures, qui après avoir été confisquées par la mort, sont abandonnées aux vers, dépouillées jusques aux os, pulvérisées, & consommées pour être réduites en la masse des éléments, d'où elles sont sorties.

Il n'y a rien de plus recommandable parmi ces payens que la science, laquelle ils disent être un instrument nécessaire pour parvenir aux dignités, & pour l'accomplissement des personnes d'État, & faire qu'un homme en vaut mille, le multipliant en plusieurs têtes, & amassant les richesses de l'univers en un seul cœur. Et en effet, le sage tire un tribut innocent de la doctrine de tous les siècles, il apprend toutes les vies pour ménager la

sienne, il entre dans ces grands labyrinthes du temps passé comme dans sa maison ; jouit de tant de belles inventions des meilleurs esprits de l'univers comme de son patrimoine ; découvre tout le monde sans sortir de son cabinet ; il apprend, il raisonne, il juge, il approuve, il condamne ; le passé le fait profiter de l'avenir ; les bons conseils l'éclairent, & les folies mêmes d'autrui lui font un théâtre de sagesse.

Si vous êtes curieux de savoir le nombre de ces peuples, les registres de la province enseignent qu'il y a 1.363.629 familles, & 6.549.800 hommes. Le tribut du riz porte 1.616.600 sacs ; de la soie crue 8.230 livres, & de celle qui est filée 11.516 rouleaux, sans faire mention des péages & tailles des autres bureaux.

On divise cette province en treize grandes villes, qui peuvent passer pour autant de provinces, & qui donnent les lois à soixante-sept cités. Elle est partout mouillée de lacs & de rivières navigables. La rivière de Can y va serpentant, & roule doucement ses eaux par le milieu, & la traverse depuis le Midi jusques au Nord.

C'est en cette province qu'on fait la plus belle, la plus fine, & la meilleure porcelaine, tant estimée à présent parmi l'univers, dont nous parlerons plus amplement ci-après.

Les lacs & les rivières y foisonnent en poissons, & spécialement en saumons, truites, & esturgeons, qui se vendent à très vil prix. Reprenons notre voyage,

@

CHAPITRE XXVI

Arrivée des ambassadeurs à Nangan, &c. Leurs aventures

@



Le magistrat de la ville de Nangan, ayant appris l'arrivée des ambassadeurs, ne manqua pas de les accueillir très courtoisement, & les fit conduire en un grand hôtel qu'on leur avait préparé aux bords du rivage, où le gouverneur accompagné d'une fort belle troupe de courtisans les alla saluer, & bien-veigner. Sur le soir, on leur fit préparer un magnifique souper aux frais de la ville, durant lequel ils furent visités par deux seigneurs tartares, députés par l'empereur vers les vice-rois de Canton, à dessein de les congratuler sur l'heureuse victoire qu'ils avaient remportée l'an précédent sur les Chinois rebelles, & de les remercier de treize éléphants qu'ils avaient envoyé à la cour impériale, & aussi en même temps de les honorer d'un attirail de nouveaux titres, & chacun d'une robe de justice : pour leur apprendre sans doute, qu'ils devaient être exacts en l'exercice de la justice, comme étant la base des trônes, & l'esprit qui anime tout le gouvernement. La robe marque la conduite,

& la prudence d'un homme d'État, qui ne doit rien apporter de sordide dans sa charge, rien de superbe, de ravalé, de colère, de léger, de pétillant, & de passionné : car les grandes fortunes ont cela qu'elles poussent quasi toute les taches du cœur sur le front, & quoiqu'on apporte bien de l'artifice pour se couvrir, elles font voir un homme à nu, qui n'est jamais bien habillé des parements de fortune, s'il n'a des vrais ornements de vertu. La robe nous enseigne encore à ménager nos dignités d'une façon qui ne soit pas farouche, arrogante, & hautaine, mais douce, affable, & communicative jusques à la que de couvrir de nos ailes les faiblesses de nos sujets ; & parmi cela de retenir une gravité honnête & modérée, pour ne point avilir le caractère que Dieu imprime sur ceux qu'il appelle aux charges & aux commandements.

Les ambassadeurs furent obligés de séjourner ici quatre jours, à cause que l'on ne pouvait trouver assez de vaisseaux pour être transportés à Nanking, nonobstant toute la diligence & toutes les menaces du mandarin Pixentou. Le commissaire de rage & de désespoir allait s'ouvrir l'estomac de son couteau, si les valets du mandarin ne le lui eussent ravi de ses mains.

Cette ville de Nangan, qui est la plus septentrionale, & la dernière de la province, est plantée au cœur d'un terroir fort fertile, défendu de rochers & de montagnes fort pointues & élevées, dont la principale est celle de Sihoa, qui signifie fleur occidentale, laquelle est enrichie de vallées très belles, & fructueuses. La rivière de Chang borde les murailles de cette place, qui la rend fort marchande, & de très grand abord : car toutes les denrées qui viennent de la Chine à Quantung, ou de Quantung dans la Chine doivent y aborder, & y être exposées en vent : car dès qu'on a traversé la montagne qui en est voisine, on porte les marchandises en d'autres vaisseaux, afin de les transporter plus outre, quand les eaux de ce fleuve le permettent : pour les autres denrées, on les désembarque, pour être transportées par des porte-faix au travers des monts de Muilin jusques à la ville de Nanhiung.

La partie méridionale de cette ville est fort peuplée & bien bâtie, à cause du commerce. Du côté occidental elle a un temple au penchant d'une montagne qui a chaque chose si bien assise en son lieu, a ses grandeurs si justes, ses mesures si bien prises, ses murailles si bien diaprées, & le tout si agréable à l'œil, qu'on le prendrait pour un chef-d'œuvre de Dédale ou de Talaë.

Dès aussitôt que les ambassadeurs virent tout leur bagage embarqué, & que leur suite était heureusement arrivée sous la conduite de Henry Baron, ils se mirent chacun dans un vaisseau particulier, & naviguèrent sur le fleuve de Kan, qui roule ses eaux à guise d'une flèche décochée, & les pousse parmi des écueils épouvantables, qui ne se peuvent éviter sans une extrême vigilance. Le vaisseau de l'ambassadeur Keyser, qui enfermait les présents destinés pour l'empereur, nous tailla bien de la besogne, quand nous le vîmes insensiblement troué à deux côtés par la pointe & la violence des falaises & des brisants qu'il rencontra. Sans la diligence & sans l'adresse de nos matelots, qui le calfeutrèrent & radoubèrent à l'instant, nous eussions perdu tous les présents, & en même temps l'espérance de pouvoir p1.105 réussir dans notre entreprise, puisqu'il n'y a que l'intérêt qui règne dans la cour profane de cet empereur, & qui y ensorcèle toutes les âmes.

@

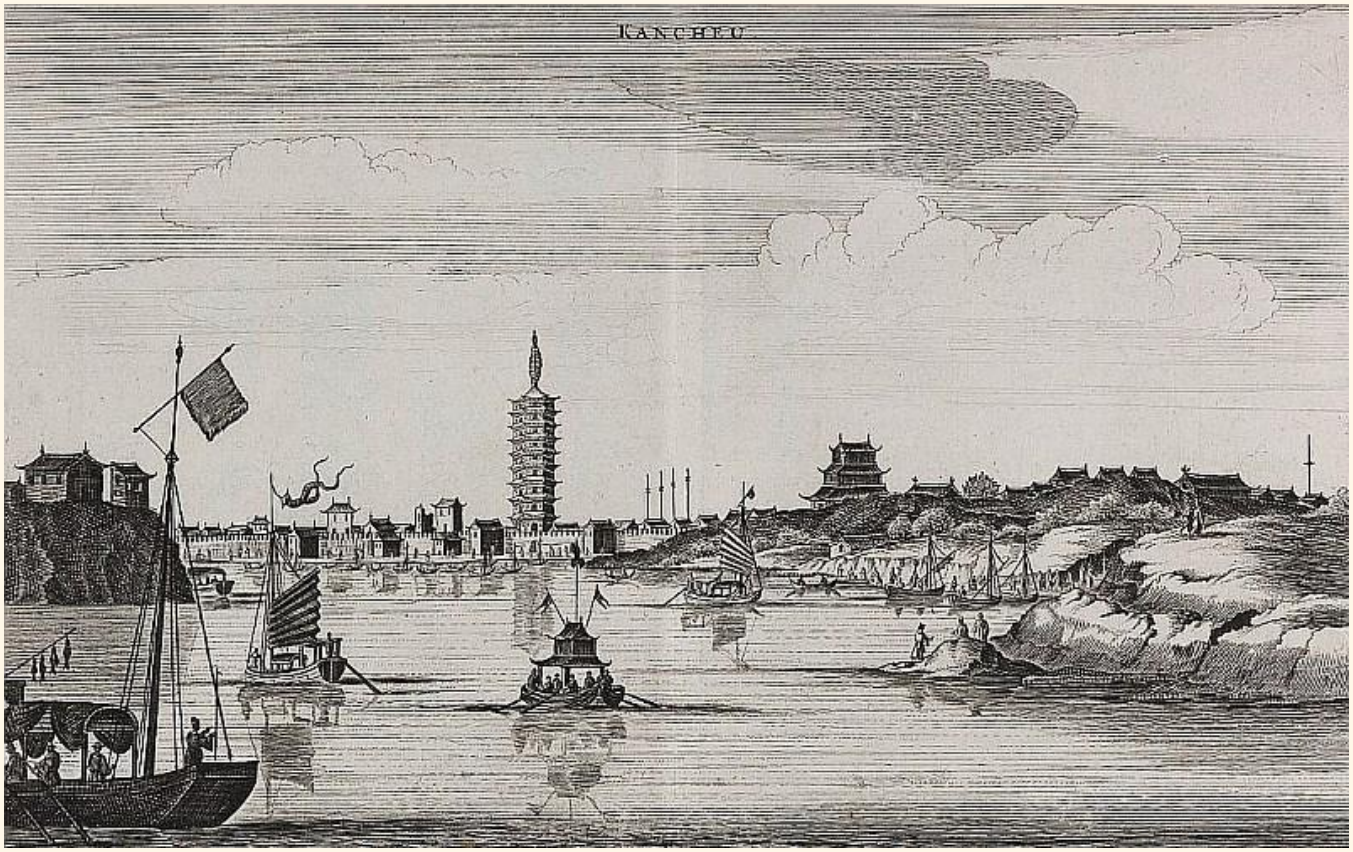
CHAPITRE XXVII

Arrivée des ambassadeurs à Nancang, Kancheu, &c.

@



Le 14 d'avril nous arrivâmes à Nancang, mais nous n'y mîmes pas pied à terre qu'à notre retour, que j'en fis le crayon, & que j'en appris quelques particularités. Cette ville, ou plutôt cité, est mouillée des eaux de la rivière de Chang, & est défendue d'une muraille de 25 pieds de hauteur, & de quatre portes très bien maçonnées. Elle enferme trois belles tours plantées comme un triangle en trois endroits de la ville, & est ornée d'un arc triomphal artistement bâti, aux environs de la porte nommée Nammon, ou du Midi, qui porterait les marques (comme le reste de la ville) de la fureur des Tartares, s'ils n'eussent porté respect à son fondateur, & révéré l'architecte. Au bout de la rue de l'arc (où est aussi l'hôtel du gouverneur) se voit un grand marché, qui est journellement bien fourni de toutes les choses nécessaires pour les bonnes tables.



Le jour suivant nous arrivâmes à Kancheu, douzième capitale ville de la province de Kiangsi, où nous restâmes la nuit. Le lendemain plusieurs illustres mandarins vinrent, durant une fâcheuse pluie, bien-veigner les ambassadeurs en leurs vaisseaux, qui peu de temps après en sortirent avec toute leur suite pour aller saluer le Grand tutang, qui les reçut très bénignement, & les pria de s'asseoir à son côté gauche. Nous remarquâmes de ses discours qu'il portait fort les Portugais, & demanda entr'autres si nous étions éloignés de leur pays, si nous gardions une même religion, si nous nous servions de chapelets, de rosaires, & de reliques comme eux. Nous apprîmes depuis que sa femme avait été baptisée par les prêtres de cette nation. Pendant que nous goûtions de leur boisson de thé, nos trompettes jouaient dans une salle, au grand contentement de toute la cour.

Et parce que ce tutang (qui réside en cette ville) a quelque commandement sur toutes les provinces de Kiangsi, de Fokien, de Huquang & de Quantung, qu'on lui donne le haut titre de *Loucon quangnuo*, qui vaut presque autant que vice-roi, & qu'aussi les vaisseaux de la Compagnie Orientale allant au Japon & à Taiwan sont parfois forcés de venir prendre des eaux fraîches dans la province de Fokien, qui est vis-à-vis de l'île de

Formosa, les ambassadeurs conclurent de lui faire quelques p1.106 présents mais ils les refusa avec beaucoup de modestie & de civilité, disant que les personnes de sa trempe & de sa qualité ne pouvaient sans blâme recevoir aucuns présents des étrangers, à moins qu'ils eussent été portés auparavant aux pieds de Sa Majesté Impériale. Les ambassadeurs non contents de cette réponse, envoyèrent peu de temps après un truchement vers ce prince, pour lui persuader fortement d'accepter les présents, mais il ne s'y put résoudre, & protesta qu'il n'empruntait point en ceci une feintise & une affectation chinoise, mais que son cœur s'accordait avec sa langue, & qu'il aimerait mieux perdre toute sa chevance que de violer les coutumes de l'empire.

Cette ville de Kancheu est éloignée de 150 stades de la ville de Nanchang, proche du lieu où la rivière de Kan rend hommage de ses eaux à celle de Chang, d'où vient que celle-ci ressemble plutôt à un lac qu'à un fleuve. Toute la province est arrosée de ces deux rivières, qui par la conjonction de leurs forces grossissent extrêmement le lac de Poyang.

Elle est bâtie en forme carrée comme celle de Nancang, & entourée de solides & hauts remparts de briques (qui ont deux lieues de circuit) & de plusieurs bastions garnis de visières, ou de petites canonnières couvertes de têtes de lions rugissants & colorés. Elle n'a que quatre portes, qui portent les noms de quatre vents. Nous passâmes la nuit au pied de la porte du Couchant, nommée des habitants Symon. Si on veut aller à cette porte, il faut monter de la rivière par certains grands & larges degrés, & passer sous deux belles voûtes devant que d'entrer en la ville. J'y vis entre-deux un canon de fer, qui ne ressemblait pas mal à une couleuvrine. Ses rues sont assez nettes, & la plupart pavées de grandes pierres carrées. Les maisons y sont bien bâties, & en fort bon ordre. Les hôtels des mandarins & du gouverneur surpassent de beaucoup en magnificence & en structure ceux du magistrat. Je montai sur une tour élevée au côté oriental (comme cette figure vous la représente) enrichie de neuf balustres artistement travaillés, d'où on peut porter la vue bien loin sur les coteaux & les vallées diaprées, & chargées de toutes sortes d'arbres & de fruits.

Cette ville a toujours été fort marchande & d'un grand abord, & même pourrait surpasser sa métropolitaine, eu égard au grand bureau qui s'y

tient, d'où on tire le paiement des soldats qu'on est obligé d'entretenir, pour assurer le négoce contre les brigands qui à grosses bandes viennent souvent fondre en tigres sur les passagers & marchands, nonobstant les grands soins qu'apporte le tutang pour les attraper, & les châtier rigoureusement. La famille de Sunga lui donna ce nom ; sous celle de Cina, on la nommait Kieukiang ; sous celle de Hana Changcan ; & fut jadis sujette avec toutes ses dépendances au rois d'V, & depuis à ceux d'Ive.



On y voit aussi plusieurs superbes temples, dont le principal, & le plus élevé, est celui de *Kuil-Kiasti-Miao*, comme cette figure vous le représente. On le met au nombre des plus riches de la Chine. Le mot de *miao* signifie temple, ou *chapelle*, & *Kuil-Kiasti* est le nom de l'idole auquel ce temple est dédié. Nous y vîmes une très grande image, peinte d'une façon fort étrange, qui était sans doute une de leurs divinités. Ses murailles étaient couvertes de plusieurs rares peintures chinoises, y apportées & données par les pèlerins, qui s'y rendent à la foule, pour apaiser le courroux & attirer les bénédictions de ces gentils marmousets. Au bas de ce temple nous y remarquâmes tout à l'entour des couches séparées les unes des autres, & rangées comme dans nos maladreries & hôpitaux, où les sacrificateurs & les pèlerins reposent la nuit. À l'entrée du temple l'on voit deux hautes & robustes machines, qui représentent deux géants de plâtre,

dont l'un empoigne un grand & épouvantable dragon, qui semble le vouloir étouffer comme fit Hercule dans le berceau, & l'autre terrasse, ou tient sous ses pieds, un nain, & semble avec une épée nue à la main menacer tellement les spectateurs, que les Chinois les plus timides en deviennent parfois interdits, perclus, & stupides en toutes leurs actions. Bon Dieu ! quelle syncope de raison d'appréhender de la sorte des pierres & du bois ! L'on se moque de cet ancien Artemon qui se faisait continuellement porter un bouclier sur la tête par deux estafiers, craignant que quelque chose tombée d'en haut ne l'offensât : on se gausse de Pisandre, qui avait peur de rencontrer son âme, & de cet autre frénétique, qui n'osait marcher de peur de casser le monde, qu'il se persuadait être tout bâti de verre, mais les Chinois ne sont pas moins dignes de risée, p1.107 puisqu'ils se forgent des maux dans les choses mêmes les plus insensibles, & qui n'ont aucune subsistance que dans le trouble d'une imagination fort altérée. Dans le même temple il y avait encore en parade deux semblables géants. Je me transportai le lendemain sur l'aube du jour de l'autre côté de la rivière, pour visiter un autre temple, bâti sur le penchant d'une haute montagne (comme vous verrez en cette figure) sur la pointe de laquelle on trouve une petite chapelle bâtie à la chinoise, qui est fort fréquentée par les habitants & voyageurs, qui apportent des présents à un idole affreux y révéré, mais d'une telle sorte qu'ils lui font une humble confession de leurs fautes, tous transis, brûlés, voire abîmés dans le respect comme des fers ardents dans la fournaise, ou comme des gouttes d'eau dans la mer. Les hommes qui sont naturellement grossiers & sensuels, ont besoin de quelques signes extérieurs pour s'élever à la révérence d'une divinité : voilà pourquoi les sages du monde dans la fausseté de leurs religions ont toujours affecté quelques marques de terreur pour intimider les pervers & les impies. Ainsi les Babyloniens rendant la justice, entraient dans une salle du palais, faite en forme de Ciel, où étaient suspendues les effigies de leurs dieux, qui éclataient tous en or, & où l'on voyait au plancher certaines figures d'oiseaux, que l'on tenait être envoyés d'en haut, comme messagers du soleil. Ainsi Bochyris, un très fameux juge d'Égypte, que l'on invoquait ordinairement comme le père & le protecteur de l'équité, pour s'imprimer vivement une appréhension de la divinité vengeresse des injustices, lorsqu'il était assis en son trône de judicature, avait toujours l'image d'un

serpent relevé en bosse, & penchant sur sa tête comme tout prêt à le piquer, ou à le tuer, s'il prononçait un arrêt injuste. De même ces pauvres Chinois se sont forgés une statue terrible & épouvantable, pour être obligés à la révérence d'une divinité, qu'ils croient avoir le pouvoir absolu sur les airs & les nuages. Ils s'imaginent que tout ce qui arrive de bien ou de mal, aux environs de leurs contrées, porte les messages de sa crainte ; ils se figurent que ses arrêts marchent avec les ailes de foudres ; qu'il se fait ouïr dans les voix grondantes des tonnerres ; que les tempêtes enragées, qui semblent vouloir démembrer le monde par pièces, font silence à son commandement, & replient leurs ailes sous son trône ; que les vagues & les flots, irrités par les brisants qui se rencontrent dans la rivière de Kan, rompent leur furie à l'aspect d'un petit grain de sable qui leur fait la loi, en vertu de l'ordonnance de cette monstrueuse divinité. Et lorsqu'il leur arrive quelque malheur, ou naufrage, ils ne s'en prennent point à elle, mais à eux-mêmes, à leurs crimes, au manquement de leurs confessions, ou à la chicheté de leurs offrandes.

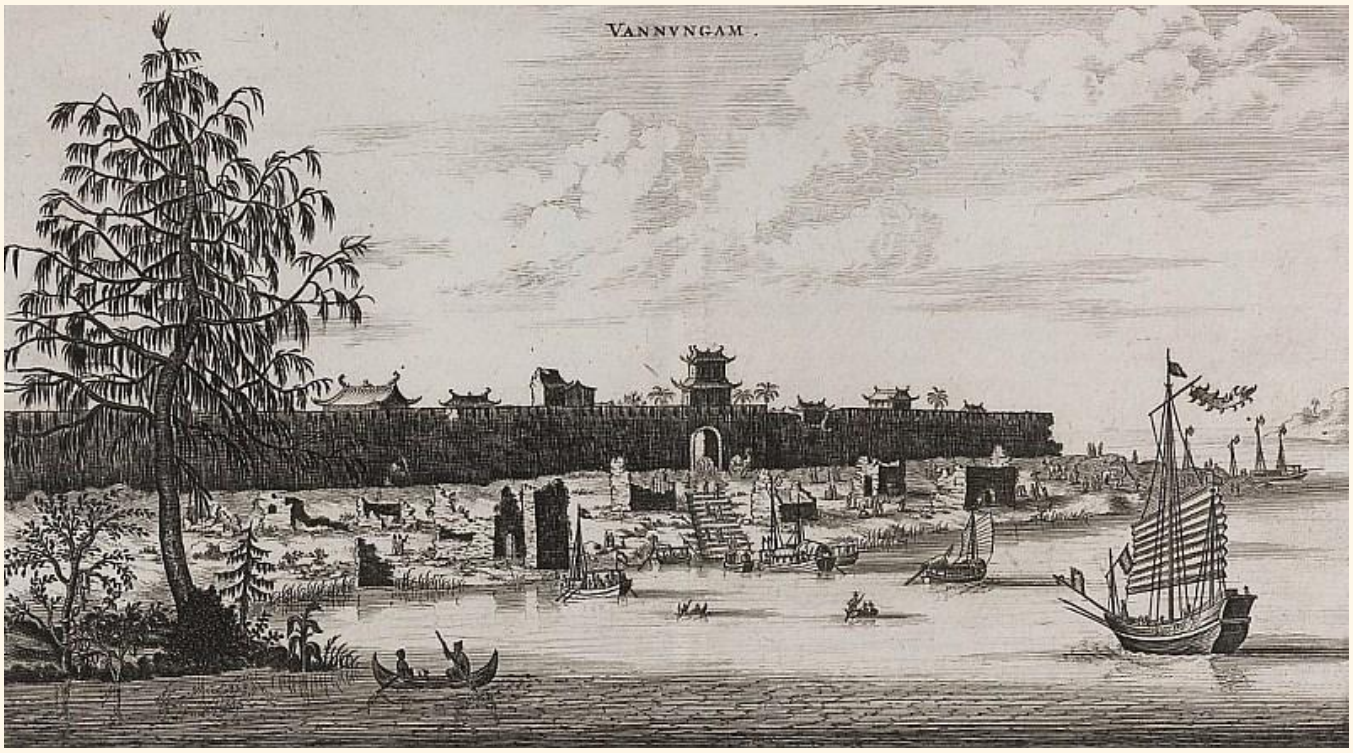
p1.108 La ville de Kancheu a encore un fort long pont bâti sur cent & trente vaisseaux, ou environ, non loin des remparts, & au même endroit où les deux rivières mêlent leurs eaux : ces vaisseaux sont liés & attachés les uns aux autres par des chaînes de fer : au dessus il y a des trefs, ou poutres, & des planches fort épaisses, pour armer ou composer ce pont, sur lequel il y a un bureau ; et il y a un de ces vaisseaux qui est fait & disposé en sorte qu'on le peut ouvrir & fermer aisément, quand les navires passent, jusques à ce qu'ils aient payé l'impôt. En descendant de cette ville, on rencontre de fort beaux moulins sur la rivière, dont l'architecture admirable nous donne des preuves de l'adresse & de la subtilité des Chinois. Ces moulins sont mobiles & assez semblables à ceux d'Italie, & d'Allemagne ; ils ont des fort grandes roues, garnies de petites tinetes, ou cuvettes qui reçoivent l'eau, & la jettent sur les campagnes, pour les rafraîchir.

@

CHAPITRE XXVIII

Arrivée des ambassadeurs à Vangan, à Lungciven, & à Pekkinsa. Rochers artificiels, &c.

@

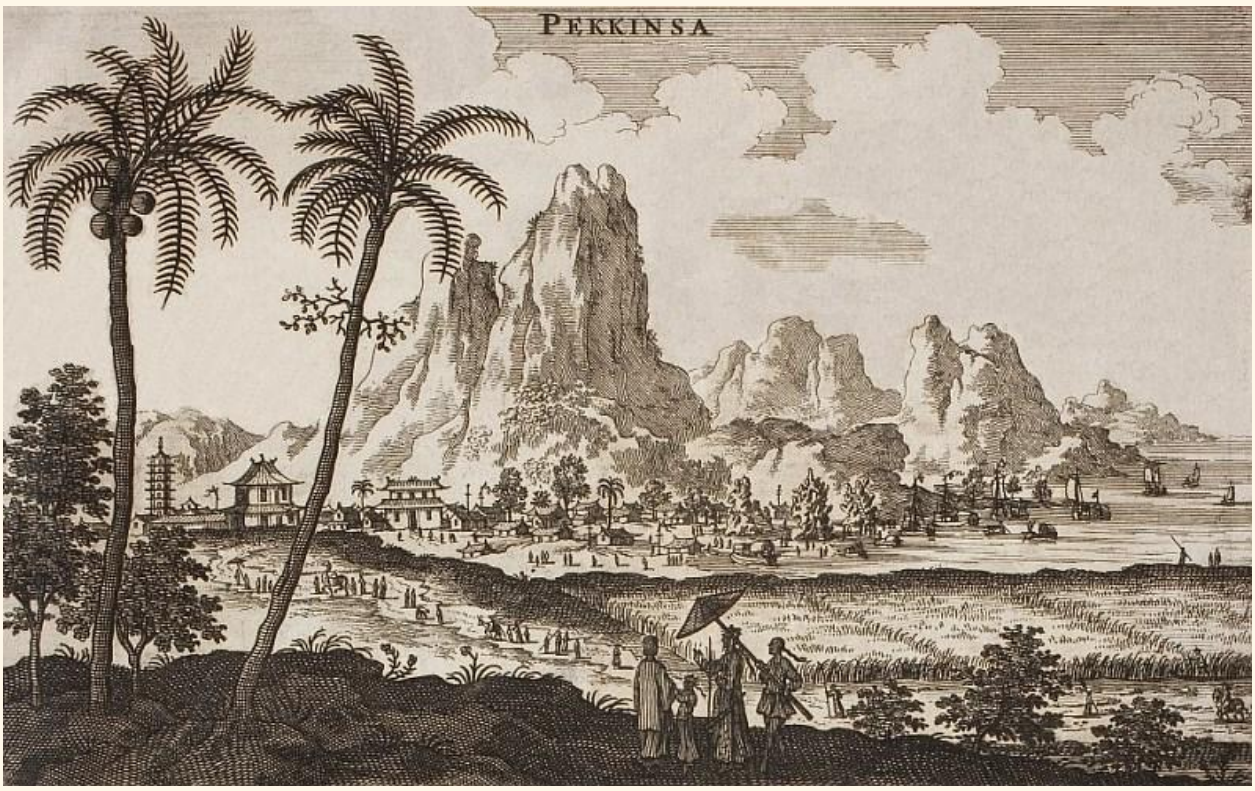


Le 18 d'avril nous passâmes devant la ville de Vangan, ou Vannungan éloignée de deux cents stades ou environ de celle Kancheu. Elle est arrosée des eaux du fleuve de Can, au côté droit, & est environnée de très riches & agréables campagnes, qui rendent par an deux belles moissons aux laboureurs. Elle dépend de celle de Kiegan, & jouit de plusieurs immunités & exemptions impériales, qui la rendraient beaucoup plus considérable & plus célèbre que toutes ses rivales, si les Tartares n'y avaient laissé toutes les marques d'une cruauté achevée, qui attirent l'étonnement & la pitié de tous ceux qui y passent.

À une demie lieue de cette ville l'on trouve des montagnes très riches en mines d'argent, dans lesquelles il est défendu aux Chinois de fouiller. Du côté d'Orient on voit une autre montagne nommée Chao, laquelle par sa hauteur épouvantable semble braver les cieux, qui toutefois depuis la cime jusques au pied est couverte & tapissée d'arbres, de fruits, & d'herbes fort divertissantes.

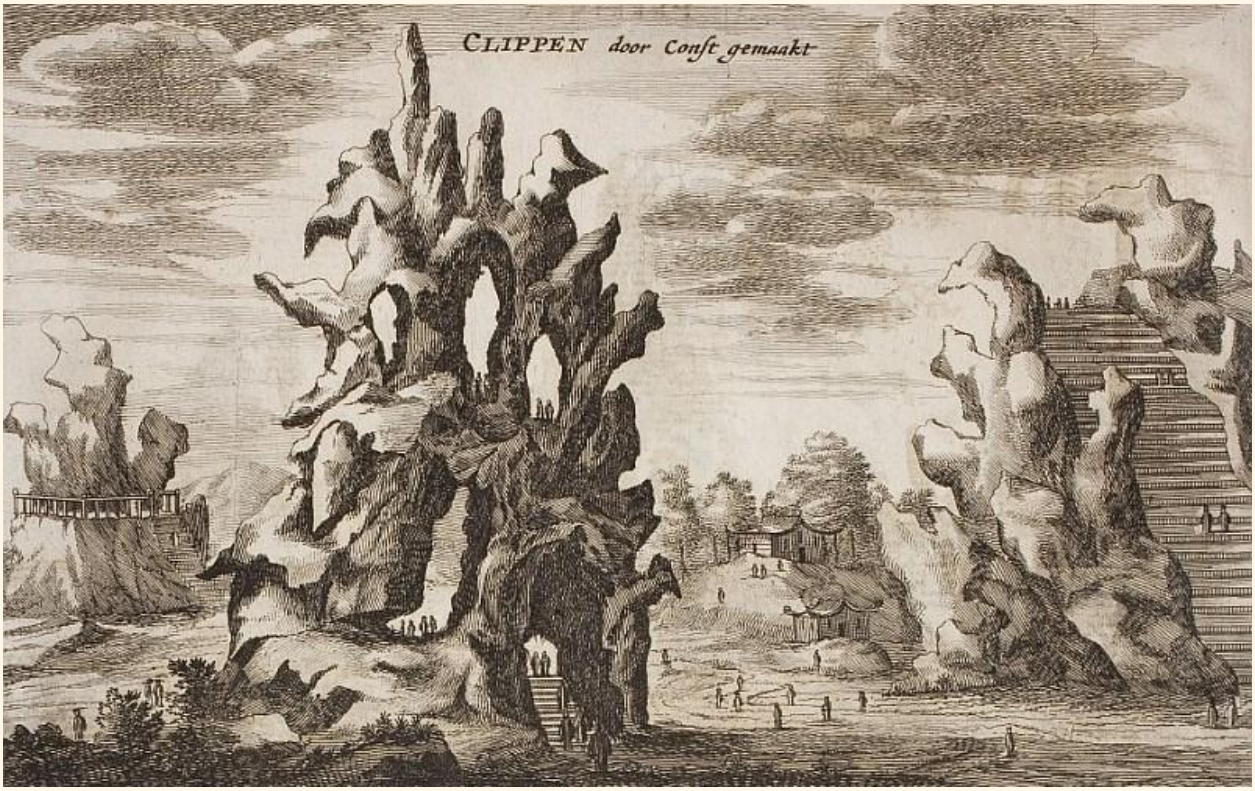
Non loin d'ici nous vîmes la petite ville de Lungciven, sujette aussi à Kiegan, laquelle est mouillée de la rivière de Can du côté du Midi. Tout ce qui lui reste de son ancienne splendeur est un arc triomphal, car tous les autres bâtiments ont servis de matière à la rage des Tartares, qui n'en ont fait qu'un bûcher : & tous les chemins qui aboutissent à ce lieu sont tellement remplis d'insectes, d'arbres, de ronces & de plantes épineuses, qu'il est presque impossible d'y passer, parce que les lieux voisins sont dénués de leurs habitants, effarés par la fureur de leurs ennemis.

Après avoir laissé cette ville désolée, nous arrivâmes avec le coulant de la rivière à un village nommé Pekkinsa, lequel surpasse plusieurs petites villes en nombre de peuples, & en affluence de toutes sortes de denrées, & spécialement de voiles, de cordages, & d'autres ustensiles nécessaires à la navigation, ce qui est cause qu'elle est fort fréquentée des mariniers.



Avant que d'aborder en ce lieu l'on découvre les ruines de plusieurs rochers artificiels, qui par leur structure & forme admirable semblent avoir démenti & bravé la nature. Ce fut en ces lieux que je vis que les Tartares ne se contentèrent pas seulement de faire enfler & rougir les rivières du sang des Chinois, de consommer leurs villes dans les flammes, de rendre désertes leurs campagnes, & de faire voler de tous côtés les images de la mort, mais qu'ils voulurent aussi imprimer les

marques de leur vengeance & félonie sur les choses mêmes inanimées, voire sur des corps durs & insensibles, qui sont créés du Tout-puissant architecte de l'univers, pour résister à la rage d'une mer courroucée, aux plus fortes batteries des vents les plus orageux, & pour défier les carreaux du tonnerre, & le fer le plus acéré, & le temps même qui prétend venir à bout de tout. Encore les pourrait-on excuser en quelque façon, s'ils n'avaient renversé ces beaux ouvrages de la campagne à d'autre fin que pour rehausser d'autant plus la gloire & la splendeur de ceux de cette nature, élevés dans les bonnes villes, comme ils ont fait dans la ville impériale de Peking, où l'on voit encore de ces rocs au milieu des jardins de l'empereur, dont p1.109 l'art inimitable excelle de beaucoup la naïveté de la nature, comme vous apprendrez plus amplement en la suite de ce discours.



Quant à ces rochers de Pekkinsa, quoiqu'ils aient servis de matière à la manie des Tartares, si est-ce qu'aucuns retiennent encore quelques échantillons de leur ancienne gentillesse, conservée sans doute par la lassitude de ces impitoyables cannibales, qui désespèrent d'ébranler des corps, contre lesquels la furie des canons ne pouvait faire de brèche, & où la violence du fer & du feu trouvait tant de résistance. Le roc donc que je vis être le moins endommagé, s'élevait en pointe de plus de quarante pieds, & était

séparé par le milieu de deux appartements, ou corps de logis d'une profondeur & structure merveilleuse. On y grimpe par deux montées tournoyantes, dont chacune a de largeur quatre pas. Toute cette ferme machine, que l'on pourrait ranger entre les merveilles du monde, n'est composée que de terres de foulons & de potiers jetées en moule, cuites à la fournaise, & rapportées si proprement, & avec tant de justesse, que je me persuade que les plus subtils architectes & ingénieurs révoqueraient en doute, si les mains des hommes ont pu imiter de si près les traces de la nature. Vous en pourrez porter quelque jugement si vous considérez attentivement cette figure, qui vous en exhibe un des moins ruinés, afin que par celui-ci vous puissiez faire un préjugé des autres. On en trouve encore en d'autres endroits de la Chine, qui ont plusieurs chambres, montées, & étages, embellis de divers arbres & torrents, qui peuvent marcher de pair avec les plus superbes édifices de l'univers. On dit que ces machines furent élevées par divers grands princes, tant pour faire parade de leurs richesses & magnificences, que pour leur servir de divertissement, ou se garantir des ardeurs du soleil.



Le dix-huitième d'avril nous arrivâmes à Tayko, ou Tayho, qui est la deuxième petite ville soumise à la juridiction de celle de Kiegan ; elle est située à cent stades de Vannungan, au côté gauche de la rivière de Can, &

est entourée d'un terroir très fertile. On y entre du côté du nord par un pont de pierre bâti sur la rivière. Et quoiqu'elle porte en beaucoup d'endroits les caractères de la rage de ses ennemis (où se retirent maintenant les insectes, & bêtes sauvages) si est-ce que le feu épargna aucuns de ses plus superbes bâtiments, comme s'il eut été touché de pitié ou de vénération pour leurs fondateurs & architectes. On y voit encore quelques temples fort magnifiques, & deux tours fort élevées, dont l'une vous est ici exhibée ; l'autre qui égalait sa rivale perdit sa flèche par la foudre, dont l'effet fut si prodigieux, que tout le voisinage se ressentit de sa chute. Les relations ordinaires nous apprennent que les Indes sont fort sujettes à de semblables disgrâces, & p1.110 aventures. Et non de merveille si les habitants (à l'imitation des Persans & des Lyciens) dressèrent des autels à la foudre & au feu, & lui fournissant des aliments journaliers les adorèrent comme des divinités, afin d'éviter leur courroux, jusques à là même qu'ils déclarèrent par édit digne de mort celui qui par imprécation menacerait de les jeter dans l'eau, ou de les étouffer. Mais ces pauvres niais ont bien remarqué par après que toutes ces adorations & tous ces sacrifices ne leur servaient de rien, & que les effets de leurs furies leur étaient pour le moins aussi sensibles & communs qu'auprès de ceux qui ne les adoraient pas.

Avant que de partir de cette ville, nous reçûmes la visite d'un mandarin, qui s'était rendu dans ce territoire avec deux mille chevaux pour seconder, ou exécuter le dessein du jeune vice-roi de Canton. Il nous assura que l'empereur avec toute sa cour attendait avec impatience notre arrivée.

@

CHAPITRE XXIX

Les ambassadeurs arrivent à Kinnungam, Kiexui, Hiakiang, Sinkin, Fungching, &c.

@



Nous arrivâmes le 29 d'avril à la neuvième ville capitale de la province de Kiangsi nommée Kinnungam, & d'aucuns Kiegan, qui est éloignée de cent stades de Tayko, située au côté occidental de la rivière de Can, où ces effroyables & funestes rochers & brisants de Xepatan prennent leur commencement. Ce mot de Xepatan, ou de Xapatan, signifie dix-huit précipices, ou catadupes, parce que les habitants tiennent qu'il y a dix-huit endroits, où il y a plus de péril, & particulièrement vers celui que l'on nomme Hoangcung. Cette ville porta jadis sous le roi de Suius, & la race de Tanga le nom de Kiecheu, mais celle de Taminga lui imposa ce présent nom.

On y voit encore les masures de quantité de très somptueux bâtiments ruinés par les Tartares, qui sont capables d'amollir les cœurs les plus endurcis, & de les forcer à la pitié. Quelques temples échappés de l'embrasement

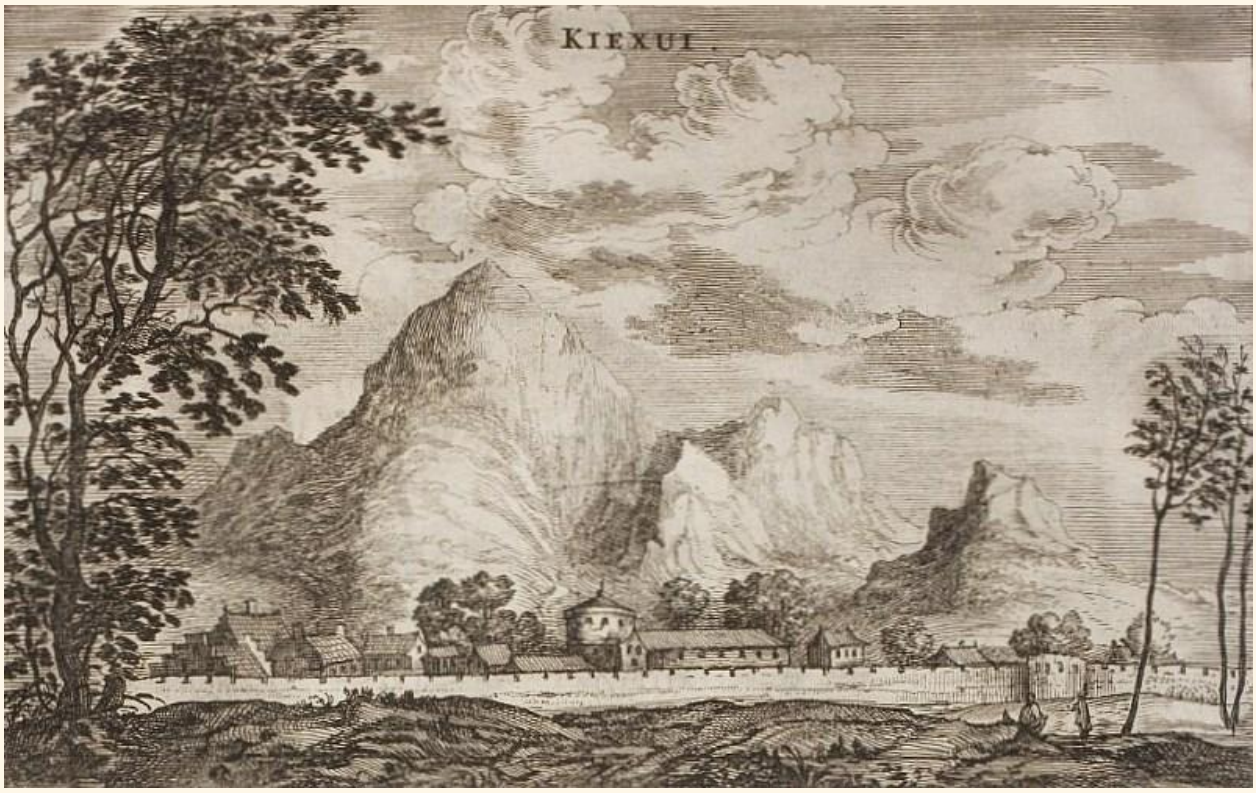
donnent encore un peu de lustre à cette désolée. Elle a au côté gauche une petite île, qui ne reçoit pas peu d'ornement d'un temple qui y est nouvellement bâti, dont les murailles couvertes de toutes sortes de figures, & d'images peuvent servir de modèles & de patrons aux meilleurs peintres de ce royaume.

Le territoire de cette ville est inégal, & raboteux presque partout, à cause des p1.111 montagnes & des coteaux, dont la plupart cachent dans leurs entrailles force mines d'or & d'argent, auxquelles les habitants n'osent toucher, comme si elles étaient remplies de torpilles, qui par leur venin froid & gangreneux engourdissent les mains & les pieds, & puis tout le corps des pêcheurs. S'ils étaient bons chrétiens, on croirait qu'ils ne font état de ces métaux, parce que ce ne sont que des nids de la rouille, & des allumettes de la concupiscence, & de la convoitise, qui (semblable à l'ombre qui fait obstacle à la lumière du soleil, éteint la chaleur, & nourrit les serpents) éclipse les clartés de l'esprit, amortit la charité, & donne l'aliment aux actions déréglées. Les campagnes des environs de ces montagnes sont très agréables, & d'un très bon rapport, à cause que toutes les saisons y sont fort tempérées.

Il y a auprès de Ganfo (petite ville sous la juridiction de Kiegan) une haute montagne appelée Nucung, qui a plus de 800 stades d'étendue. La plupart des rivières de la Chine couvrent tant d'écueils, de falaises, & de brisants, qu'il faudrait avoir des yeux de loup-cerviers, ou bien d'un Lyncée (frère d'Idas l'un des Argonautes, que nos poètes racontent avoir pénétré par la subtilité de sa vue jusques dans les plus sombres cachots de la terre) pour les esquiver. L'une des plus périlleuses de ces rivières est celle de Can, c'est pourquoi l'on doit se servir sur ses eaux de bons pilotes, tirés des lieux ou des villes qu'elle arrose, qui sans doute connaissent mieux ses bancs que les étrangers.

Les habitants de cette ville, comme aussi leurs voisins nous importunèrent longtemps par le récit de leurs désastres, causés par la félonie des Tartares, qui après avoir brûlé toutes les maisons, jetèrent leur manie sur les hommes, auxquels ils ôtèrent la vie par toutes sortes de supplices les plus horribles. Quatre mille tant femmes que filles des plus considérables, après avoir servies de bute à leur brutale passion, furent liées deux à deux, puis vendues, & données en proie aux plus infâmes rufiens, qui les prostituèrent à tous venants, pour en tirer des deniers. Quelques-unes de ces tourterelles se tuèrent par désespoir, pour faire reconnaître à tous ceux qui se mettaient en

peine de l'apprendre, & triomphèrent en se perdant de la rage & de l'insolence de ces barbares. Les autres qui n'avaient plus le feu d'amour, furent renversées mortes par terre, quelques autres pour prévenir leurs cruautés, se précipitèrent dans les ondes, se firent des breuvages de flamme, ou se percèrent réciproquement le sein de coups de poignards, pour montrer que la vaillance se trouvait aussi bien parmi les quenouilles, que parmi les piques & les épées. Ces félons avaient peur, qu'en témoignant de la compassion envers ce beau sexe de la nature, l'on eût pensé que leur courage en était devenu féminin. Les p1.112 conquérants ont pleuré sur leurs lauriers encore tous verdoyants, blâmant la juste rigueur de leurs armes, quoiqu'ils n'en pouvaient haïr la gloire. Marcel désirait d'éteindre les brasiers de la ville de Syracuse avec ses larmes. Tite-Live voyant la ville de Hierusalem toute couverte de corps morts en eut le cœur extrêmement attendri, protestant que c'était un coup du Ciel, & non un effet de ses mœurs. Qui ne voit aussi que tant de malheurs arrivés à cette nation, ne soient des verges envoyées d'en haut pour la châtier ? Et après tout est-ce d'aujourd'hui que les grands sont inhumains, & que les peuples sont misérables, que les vainqueurs sont sans pitié, & les vaincus sans support ? La Sicile n'a-elle pas eu ses Denis ? Les Pisistrates n'ont-ils pas affligé Athènes ? La Thrace n'a-elle pas gémie sous les Atrées ? & Rome n'a-elle pas languie sous ses tyrans ?



Après avoir écouté avec larmes les justes plaintes de ces infortunés, nous poursuivîmes notre route, & arrivâmes encore le même jour en la ville de Kiexui, ou Kissuvan, dépendante, comme les précédentes, de la capitale de Kiegan, laquelle est mouillée de la rivière de Chan. On lui donne une heure & demie de circuit, & est bâtie en triangle. Elle a quatre portes armées de fer, & défendues de forts bastions, & de remparts assez hauts, & très bien flanqués. Elle est ornée de superbes bâtiments, & magnifiques temples, dont l'un est enrichi par dessus les autres d'un grand nombre d'images & de statues artistement peintes & travaillées. À l'entrée d'une longue rue, je vis un arc triomphal érigé à l'honneur d'un héros, qui tant pour son antiquité que pour la gentillesse de sa fabrique, mérite bien d'être enrôlé avec les beaux ouvrages des Romains.



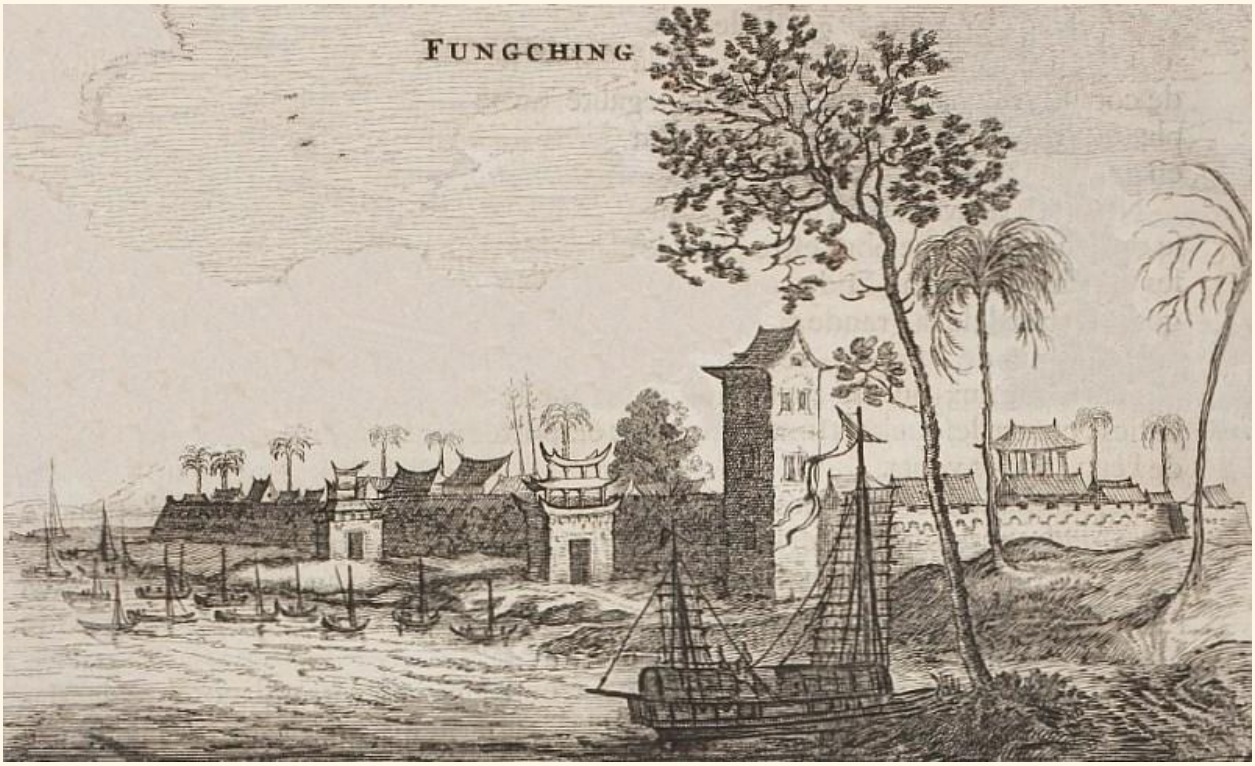
Le lendemain nous passâmes par devant la ville de Kyakya, ou Hiakiang, dépendante de la huitième capitale de Linkiang. Elle est à 80 stades de Kiexui, au pied d'une montagne qui s'étend vers la province de Honan. La rivière de Can l'embrasse de tous côtés au grand accommodement des habitants, qui sont pourtant en petit nombre, parce que leur sang répandu par l'insolence des Tartares semble encore y bouillir, de sorte que lorsque nous demandâmes au gouverneur du nouveau monde pour tirer nos vaisseaux, il nous répondit que toute sa ville n'en contenait pas autant qu'il

nous en fallait. Nonobstant tous les changements de la fortune, qui lui a fait recevoir trois ou quatre disgrâces de suite, elle conserve encore quelque chose de son premier éclat, & comme on connaît les grands corps par leur ombres, on peut juger de ce qu'elle a été par ce qu'elle est, & mesurer tout le corps du colosse par une de ses parties. Ce qu'elle a maintenant de plus beau, & d'entier en ses bâtiments, sont deux arcs triomphaux bâtis de pierres grises, p1.113 d'un si excellent artifice, qui peuvent marcher de pair avec les plus rares ouvrages décrits & loués par Vitruve. Il y a aussi un temple fort ancien, & des rues toutes pavées de cailloux, par où l'on va aux montagnes voisines. Son territoire est très fertile en toutes sortes de grains & de fruits, & spécialement en oranges, qui sont d'un très bon goût.

Non loin de cette ville on découvre la montagne de Mung, qui semble braver les nues par son épouvantable hauteur, laquelle n'empêche pas qu'elle ne soit couverte de très agréables forêts depuis le pied jusques à la cime.

Nous vîmes encore le même jour la ville de Sinkin, qui est une de celles qui sont sous la juridiction de la capitale de Hiakiang. Elle est bâtie au côté droit de la rivière de Can, au beau milieu des collines & vallées très fertiles, & égale presque en grandeur Hiakiang, mais non pas en la structure des édifices, car ils sont ici très malpropres, & mal bâtis. J'y vis seulement du côté de l'eau une haute & magnifique porte, embellie de très beaux ouvrages. Son abord est assez aisé par l'embouchure de la rivière, & son port est assez commode & capable d'un bon nombre de vaisseaux. Nous reposâmes la nuit en ce lieu, non loin d'un temple rempli d'images & de vieilles statues ; une entr'autres sans tête, qui a deux corps, représentant un hermaphrodite, une autre de quelque géant, une autre encore d'un baladin vêtu à la chinoise, un Geryon à une tête & à deux corps, le symbole d'une parfaite amitié, qui joint les volontés dans un même intérêt, & règle les mouvements de plusieurs membres par un même sentiment. Le gouverneur de cette ville ne manqua pas de nous recevoir avec beaucoup de civilités, & nous fit présent de quelques plats pour la cuisine.

Le vingt-deuxième d'avril nous abordâmes avant le midi à la ville de Fungching, qui se voit à 60 stades de celle de Sinkin, & dépend de la capitale de Nanchang. Elle est bâtie en forme carrée sur la rivière de Can. Ses murailles, qui ont plus d'une heure de tour, sont très bien flanquées & capables de faire tête aux invasions de l'ennemi. Son faubourg septentrional



est rempli de peuples, & embelli de très beaux bâtiments (comme vous pouvez remarquer par la figure suivante) qui conservent tout ensemble en leurs ruines les marques de la rage des Tartares, & la magnificence & la mémoire de leurs fondateurs.

Les reliques de deux grands arcs de triomphe qui s'y voient, nous donnent à connaître qu'elle fut jadis très considérable, & qu'elle a servi de séjour à quelques grands héros.

Non loin d'ici l'on découvre la montagne de Pechang, du sommet de laquelle p1.114 les eaux tombent & se précipitent avec une telle violence, impétuosité, & hauteur, que les habitants lui imposèrent le nom de cent verges, signifiées par ce mot de Pechang.

Il y a aussi proche de cette ville une montagne nommée Xifung, que les livres de Taosu disent être la trente-neuvième entre les plus hautes & les plus célèbres de la Chine.

@

CHAPITRE XXX

Arrivée des ambassadeurs à Nanchang

@



Le vingt-troisième d'avril nous arrivâmes heureusement à la ville capitale de Nanchang, que quelques-uns nomment Kiangsi, du nom de la province. Sous la lignée de Hana, elle était nommée Juchang, sous celle de Sunga Lunghing, & sous celles de Tanga, & de Taiminga porta le nom d'à présent.

À peine avions-nous jeté l'ancre pour y reposer la nuit, que le magistrat envoya quatre grandes barques à plusieurs rangs de rames, pour nous rendre avec plus de sûreté dans la ville, laquelle il est impossible d'aborder avec des grands vaisseaux, à cause d'une infinité de brisants & de falaises, que l'on rencontre à tout moment. Le mandarin Pinxentou choisit pour soi & pour les siens les deux meilleures de ces barques : ce que les ambassadeurs prirent de fort mauvaise part, aussi ne manquèrent-ils pas de lui en faire savoir leurs justes ressentiments. Sur ces entrefaites le magistrat vint en personne bien-veigner les ambassadeurs, commanda à

Pinxentou de leur rendre la plus belle des barques, & lui dit qu'il avait par cette action terni & choqué tout à fait la bienséance & civilité chinoise, qui commande en tous rencontres la déférence aux étrangers, & bien plus particulièrement à ceux qui sont envoyés vers leur monarque.

L'un des ambassadeurs (savoir le seigneur Pierre de Goyer, car l'autre ne se portait pas bien) accompagné de Henry Baron, & de toute notre suite, alla saluer le tutang ou gouverneur de la ville, duquel il fut reçu fort courtoisement. Il se mit en colère contre les truchements, de ce qu'ils permirent que l'ambassadeur avec son train vînt à pied lui rendre la visite, disant que ceux qui venaient de si loin pour congratuler Sa Majesté Impériale de ses conquêtes & victoires, devaient être reçus avec plus d'honneur, de magnificence & de pompe. Il s'en prit aussi aux mandarins du jeune vice-roi de Canton, & d'une façon assez brusque & p1.115 hautaine les appela des *lourds ânes*. Et pour réparer la faute de ces lourdauds, y fit venir de chevaux pour transporter l'ambassadeur & les principaux de sa suite au pied de leurs vaisseaux. Il refusa aussi comme les précédents, les présents qu'on lui fit, disant que nul gouverneur, ou seigneur de la Chine, était hardi & téméraire jusques à ce point, que de recevoir aucuns présents des ambassadeurs étrangers, avant qu'ils eussent été portés aux pieds, & soumis au choix de Sa Majesté.

Cette ville de Nanchang est éloignée de vingt stades ou environ de celle de Fungching, non loin de la source du grand lac de Poyang, & paraît comme une île, à cause des eaux qui l'environnent. Elle est bâtie en forme carrée, & a soixante-six stades ou environ de circuit, dont vingt sont défendus de murailles. Elle a sept portes, dont les quatre sont d'une très belle structure. Nous mouillâmes l'ancre devant celle de Quarul. Il y a environ trois cents ans que la cour se tenait dans cette ville : car le sacrificateur Chu (après avoir acculé les Tartares sur les frontières de la Chine, & les avoir forcés à reprendre l'air de leur fumier) y fut salué roi, y fit son séjour, & la nomma Hungtu, qui signifie *la cour du Grand*. Ce prince ayant emporté depuis plusieurs victoires sur les ennemis, & étendu les limites de son domaine, transporta sa cour à Nanking, & redonna à celle-ci son vieux nom de Nanchang.

On voit quatre superbes temples dans cette ville ; mais celui qui porte le nom de *Colonne de fer* excelle en architecture & en richesses les trois autres. Il est couvert de tuiles vertes & reluisantes, & enferme trois bâtiments. Dans le premier nous vîmes un idole, que les Chinois révèrent pour leur patron & dieu tutélaire, & l'appellent Kouja. Il a son trône au milieu d'un grand nombre d'autres marmousets, qui sont une fois plus grands que le naturel ; sa chaise, faite à la façon des anciens Romains, n'a rien de précieux & de magnifique : son manteau est de taffetas rouge, & à à ses côtés des piques, entortillées de deux épouvantables dragons ou serpents, qui grincent les dents, & semblent par leurs gueules béantes vouloir dévorer tous les regardants. Ne croyez pas qu'ils soient là mis sans mystère. Quand il était jadis question de représenter un prince merveilleusement soigneux du bien de ses vassaux, & qui ne s'endormait jamais sur les nécessités de son État, on figurait un dragon ou un serpent à la tête élevée, à gueule bée, & qui avait les yeux grandement clair-voyants, ainsi que son nom de dragon signifie ; et lorsqu'il fallait exprimer la royauté, on avait accoutumé de peindre une couleuvre environnant un beau palais ; ou bien on la mettait dans la main d'un Oscus roi des Tyrrhéniens, d'un Aurelius empereur romain, & d'une Junon, la reine des fausses divinités. Et à raison d'une telle créance, si l'on voyait un dragon, ou un serpent s'approcher du berceau de quelque enfant, & se couler même dans son maillot, sans l'endommager aucunement, on estimait que c'était l'augure infaillible de quelque fortune extrêmement avantageuse. Tel présage fut donné au pauvre petit Aurélien, tel à Sévère, pendant qu'il dormait dans une écurie, tel au jeune Maximin, tel à Spartacus ; sans parler du serpent que vit en songe Olympias la mère d'Alexandre, pour assurance de la grandeur de son fils, ni de Pomponia mère de Scipion l'Africain, laquelle peu de jours auparavant que de s'accoucher de ce grand personnage, avait eu pendant son sommeil une pareille vision.

D'ailleurs, si un homme d'honneur a par son entremise pacifié les peuples, & les monarques bandés les uns contre les autres, & engagés misérablement dans les guerres sanglantes ; ne prend-il pas pour témoignage de cette réconciliation deux serpents affrontés, ainsi qu'on les voit ordinairement aux caducées de Mercure ? Et puisque la santé corporelle est représentée par le serpent épidaurien d'un Esculape, & même

par celui d'airain qui guérissait les malades d'Israël, quand ils le regardaient, pourquoi ne serait-il pas loisible de dépeindre le salut de tout un royaume par le même moyen ? Croyons-nous que les Hippocrates & les Galiens puissent plus tirer de thériaques des vipères, & des scorpions, que la prudence représentée chez les évangélistes par le serpent ne fournit de remèdes aux plus grandes maladies d'un État ? Et donc que ce ne soit pas seulement la sagesse des Vespasiens, des Macrins, & des autres Césars, qui leur ait donné sujet de mettre dans leurs médailles des serpents entortillés à des sceptres & à des rameaux d'olivier ; mais qu'il soit aussi permis aux moyenneurs de paix de faire parade, ou de porter devant eux des serpents de toutes sortes pour une perpétuelle marque de leur prudence, & accortise si $_{p1.116}$ profitable à l'univers. Bref, l'on peut trouver encore tout plein de secrets mystérieux en cet animal, si vous y employez tant soit peu votre esprit à la recherche ; & pour le regard de ceux que je vis dans le susdit temple, il est aisé de concevoir que ces dragons empêtrés par mutuels entrelacements à l'entour d'une pique (qui signifie l'âge de l'homme, ou les saisons) ne veulent signifier autre chose, qu'un dieu, ou un prince doit par sa prudence & vigilance entretenir les pacifiques dans la paix & les turbulents & séditieux dans les menaces & dans les rigueurs. C'est le symbole que les Géphyréens firent porter devant eux, lorsqu'Eumolpe défit les Athéniens.

Dans le second bâtiment de ce temple, on voit deux larges montées vis-à-vis l'une de l'autre : il est encourtiné d'une galerie parsemée des deux côtés de toutes sortes d'idoles, que ces pauvres ignorants adorent avec une vénération profonde, & un zèle plein de feu. Le troisième bâtiment est aussi tout plâtré de semblables marottes & poupées.

Au côté droit du premier bâtiment je vis un puits de douze pas en quarrure, maçonné de pierres artistement taillées, dans lequel fut jeté un dragon, qui par la cruauté avait constipé tous les cœurs des habitants de cette ville, & avait alarmé tous leurs voisins. Ils croient que le dompteur de ce dragon fut nommé Kouja (qui est le nom du susdit idole) & le tiennent avoir été l'un des plus subtils alchimistes de l'univers, parce que du plus simple métal il en pouvait faire de l'argent, autant qu'il en voulait. Ils affirment encore qu'il banda tous ses nerfs, & employa ses meilleures pensées au soulagement des pauvres peuples, d'autant qu'il n'y avait pas

un plus efficace moyen de gagner les cœurs de tout le monde, qu'en adoucissant l'aigreur des temps, & les charges du passé. On avait vu (disait-il) par expérience que ceux qui avaient voulu posséder de l'or sans la bienveillance des peuples, avaient été très mal assurés. Il disait que les riches ne sont puissants que pour faire du bien, & que les médiocres n'avaient pas d'autre mesure de la grandeur que la bénéficence. Aussi eussiez-vous dit que ce bon homme était tout yeux, tout mains, tout cœur pour secourir les nécessiteux, tant il y apportait de considération, de vigueur, de diligence, & d'affection. Ces façons de procéder le firent tant aimer, qu'il fut révéré après sa mort comme une divinité, & lui dédièrent un temple, pour lui immoler des victimes, & d'autant plus qu'ils sont persuadés, que comme il avait été un homme de prodiges en toute sa vie, il termina avec toute sa famille sa conversation parmi les hommes par un soudain ravissement sur les nuées du ciel, à guise de ce grand homme de Dieu Elie, qui fut élevé soudainement en un lieu de paix & de repos, en récompense de son zèle, & de sa très pure virginité. Et puis vous voulez, ô riches, en présence de ce payen, demeurer encore des petits tigres autant irréconciliables aux amitiés, que resserrés aux œuvres de bénéficence. Le bel épitaphe, si on peut mettre ces mots sur votre tombe, que les Chinois ont donné à leur Kouja :

> Ce que Kouja possédait, c'était la possession de tout le genre humain, cet homme avait le cœur & les entrailles de la charité même, & sa maison était la boutique inépuisable de libéralité.

Il y avait encore en ce lieu divers autres édifices d'une très riche architecture, qui ne portent plus maintenant que les caractères de la manie des Tartares. On y voit encore une très belle tour, ornée de sept balustres, comme vous pouvez remarquer dans la figure que vous voyez ici jointe.

Le fonds & le terroir de tout ce pays est fort fertile ; il fourmille en laboureurs, qui le cultivent jusques à la moindre parcelle, afin que le gros & menu bétail y puisse trouver de quoi se repaître. Ils apportent un grand soin à y nourrir des porcs, & même il y en a un si grand nombre dans cette ville, qu'on se trouve parfois en peine à y traverser les rues, qui n'en demeurent pourtant point sales, parce que les habitants en amassent à

l'envie & avec beaucoup d'empressement les excréments (comme aussi ceux des autres animaux) pour en fumer & engraisser leurs campagnes.

Ceux qui considéreront la pompe & tous les malheurs de cette ville de Nanchang, y trouveront deux faces bien différentes ; ils verront un même peuple chargé de fers, & de dépouilles, & ne douteront point que ses défaites n'aient été aussi remarquables que ses victoires. Les aventures des rois Tloncon, Couchan, Tozo, Tepin, Tzinzoum, & autres lui coûtèrent beaucoup de larmes, & beaucoup de sang. Mais les Tartares ajoutèrent sa ruine à toutes ses pertes & ne firent qu'une p1.116a boucherie d'une des plus belles places de la Chine, comme vous allez remarquer par ce récit.

Les finesses, les tromperies & les trahisons sont les capitales maximes de la mauvaise cour, qui servent aujourd'hui de leçons à tout âge, à tout sexe, à toute condition, & il semble à plusieurs que de bien réussir dans les artifices, ce soit la fleur de la sagesse, & le dernier point de la félicité : mais s'ils considéraient bien auparavant la confusion que la perfidie traîne avec soi, le malheur, & la ruine de celui qui l'embrasse, ils se garderaient bien de s'y amuser. Vous souvient-il de ce fils de Cyrus qui muguetait de ses armes l'Éthiopie, & se préparait pour lui faire la guerre ? Mais le roi des Éthiopiens pour l'arrêter, se contenta de lui envoyer son arc, & de lui faire dire, que c'était au maître de cet arc qu'il en voulait. Cet orgueilleux fut tellement étonné à l'aspect de cette armure, qu'il se déporta de ses conseils, pour pourvoir à la sûreté de sa personne. Si Kinus aurait été touché comme celui-ci, il ne serait pas aujourd'hui obligé de se contenir comme le limaçon dans sa coque, dans l'horreur des plus affreuses montagnes de la Chine. Ce prince, qui avait pris sa naissance en la province de Leaotung voisine de Tartarie, ayant été élevé en la cour, & avancé aux plus belles charges par le Grand cham, fut établi gouverneur de la province de Kiangsi, qui venait d'être subjuguée par les armes de ce monarque. Kinus homme pécunieux, factieux, & capable de renverser un grand empire par ses ruses, commença son jeu par une querelle qu'il prit avec l'intendant de la Justice de cette même province, qu'il fit malheureusement massacrer. Après sa mort, il tua la foi à l'empereur des Tartares son maître, de peur d'éprouver la rigueur de sa colère & de sa vengeance, & sema en même temps en l'âme de ceux qu'il gouvernait des révoltes contre ce nouveau monarque, disant : Qu'ils étaient bien lâches, & infidèles, de laisser ainsi déposséder Junglieus leur

roi légitime, à qui la nature avait mis le sceptre dans les mains, pour transférer le royaume à un esprit mutin, brouillon, & barbare, qui leur ferait bientôt connaître en ses déportements la ruine & la désolation de toute la Chine ; qu'ils avaient quitté un roi, à qui on ne pouvait rien reprocher qu'un excès de bonté, pour en prendre un autre, qui étant entré au royaume par la porte de l'infidélité & de la tyrannie, ne pouvait régner que dans un continuel désastre de leur patrie.

Cet esprit rusé par de semblables remontrances trouva bientôt de la créance, partie en l'âme de ceux qui aimaient la nouveauté, partie aussi parmi ceux qui avaient déjà ressenti la cruauté des armes du Grand cham. Il s'attacha donc aux intérêts de Junglieus (ce qui remplit tous les Chinois d'allégresse) & se vit en peu de temps à la tête d'une très puissante armée, avec laquelle il porta d'abord la terreur dans les provinces voisines, marcha partout victorieux, & se mêlait de donner déjà la loi, la paix, la guerre à qui bon lui semblait. Il n'y eut que la ville de Cancheu, dans laquelle commandait un général très affectionné pour les Tartares, qui ne voulut point recevoir les commandements de Kinus, lequel voyant que cette place pouvait servir d'obstacle au torrent de ses conquêtes (à cause qu'il en tirait tous les vivres) & le heurter dans le branle de ses affaires, non encore bien affermies, dépêcha un de ses favoris vers ce général avec force présents, & des lettres remplies de paroles de soie, par lesquelles il le priait de ne le priver point du plus grand contentement, & du plus grand bonheur, qu'il saurait avoir en ce monde, qui était de lui donner l'entrée dans sa ville, afin d'en faire le magasin de toutes les munitions nécessaires à ses entreprises. Ce général, qui voulait garder la foi à un maître, dont la puissance était bien plus redoutable, & qui savait bien considérer l'hameçon sans prendre l'amorce, ne se rendit point à ces feintes courtoisies de Kinus, mais lui fit savoir qu'il était capable de s'opposer à ses desseins, & de désourdir la trame de ses ambitions. Kinus plus enragé qu'un lion courroucé à cette réponse, jura par toutes ses divinités qu'il tirerait vengeance de cet obstiné. Il le vint donc assiéger dans sa ville, témoignant moins d'ardeur pour augmenter sa réputation, que pour exercer sa cruauté sur celui qui le méprisait.

Le Grand cham de Tartarie se trouva fort surpris de toutes les menées de Kinus son vassal, & délibéra longtemps s'il devait lui aller d'un plein saut au devant pour le combattre, ou l'attendre de pied ferme. Ce dernier avis

semblait d'abord le plus assuré, mais il était moins glorieux de se renfermer incontinent au premier bruit d'une sédition, & comme un animal timide, se tapir dans sa caverne. Il dit p1.116b donc, & représenta à son Conseil, que le souverain remède contre ces tumultes & séditions allumées par la rage d'un scélérat, c'était d'y voler promptement : que le délai ne servait qu'à augmenter la hardiesse des insolents ; qu'ils se trouvaient ordinairement fort abattus, quand on fondait sur eux avec vigueur, devant que leur conspiration fût affermie ; que plusieurs qui n'y étaient encore engagés, s'en retireraient au moindre bruit ; que la majesté des monarques portait quelque chose de grand, & de sacré qui étonnait les rebelles ; enfin qu'il appartenait à sa dignité relevée par dessus toutes celles des mortels de ne souffrir rien de lâche, mais de se mettre incontinent en campagne, pour défendre l'honneur, & son empire, qui étaient deux choses dont la perte était irréparable. Il donna donc ordre à ses généraux de partir de Peking avec une armée composée de gens bien triés, & de venir fondre en lions sur celui qui avait cherché de le perdre en renard. Kinus au bruit de la marche de cette armée autant forte que nombreuse, trouva bon de lever le siège qu'il avait planté devant Cancheu, & de se retirer sur les frontières septentrionales de la province de Kiangsi, pour les garder & défendre contre ses ennemis. Au commencement il eut beaucoup de bonheur, ce qui mit presque les affaires des Tartares au désespoir. À la fin la fortune se lassant de suivre les étendards de ce déloyal, les affaires de la guerre changèrent totalement de face : tous les bons succès n'étaient plus que pour les Tartares, & le malheur semblait être attaché à toutes les entreprises des rebelles. Les Tartares qui avaient à diverses reprises éprouvé la furie de leurs ennemis, reprirent de nouvelles forces, se persuadant que toutes les rébellions étaient ordinairement fortes & presque invincibles dans leur premier chaleur, & qu'il fallait donner du temps aux uns de reconnaître leur faute, aux autres de déclarer leur bonne volonté ; & vinrent derechef avec une telle impétuosité foncer les troupes de Kinus, qu'ils semblaient des tigres indomptables & non pas des hommes. La partie ne fût plus égale, les révoltés perdirent cœur, & se laissaient tuer comme des moutons, sans que la fureur des soldats acharnés au sang ralentît son ardeur ; Kinus autant étonné & surpris d'un tel carnage, que troublé de l'image de la perfidie, fut contraint de se mettre en fuite avec le reste de

son armée, & de s'enfermer dans les murailles de la ville de Nanchang, où les Tartares suivant les routes que leur frayait le bonheur, le vinrent assiéger étroitement, mais sachant bien que les morsures des bêtes qui sont aux abois sont d'ordinaire les plus dangereuses, & que la ville était munie d'une grosse garnison, & d'un grand nombre d'habitants, ils se contentèrent de lasser les assiégés par la longueur d'un siège, sans leur livrer beaucoup d'assauts, & s'étudièrent de leur empêcher le ravitaillement par le moyen de plusieurs puissantes flottes qu'ils y mandèrent. Mais si l'opiniâtreté des assiégés fut grande, la nécessité le fut encore davantage : le dessein qu'ils avaient pris de perdre la vie en bataillant, avait été vaillamment prémédité, mais il ne put être heureusement exécuté, ils manquèrent de tout quand ils manquèrent de vivres. Kinus, qui avait toujours espéré que Junglieus le viendrait secourir, se voyant dans le dernier désespoir parla à ses gens de la sorte :

> — Compagnons, je suis votre ouvrage, il est question de décider aujourd'hui de ma vie, de votre honneur, de vos biens, & de tout ce qu'un homme mortel peut craindre & espérer. Si vous persistez dans la bonne volonté que vous avez pour moi, je me tiens assez heureux, & assez riche. Le commandement que j'ai sur vous ne m'est rien en comparaison de l'approbation de vos jugements, & de votre choix, qui doit être aujourd'hui vérifié par votre courage & par vos armes. Nous combattons sous la faveur des dieux contre un tyran qui se veut emparer de votre royaume. Quoi ! seriez-vous donc nés pour souffrir éternellement l'empire de cet usurpateur ? Encore s'il avait appris de vous traiter comme un pieux conquérant, mais il est devenu boucher, & ne se plaît qu'aux écorcheries & aux massacres de vos camarades. Qu'avons-nous plus à espérer sous lui, puisqu'il nous a mis en l'état de tout craindre ? Attendons-nous que quelqu'un de ses ministres lui donne des conseils de douceur pour nous, ou que nos alliés nous délivrent de ses mains ? Je vois qu'il est maintenant trop tard ; tout notre salut est dans les nôtres, tout notre bien est dans notre résistance. Douterons-nous d'obéir à la nécessité qui nous contraint, & à la justice de notre cause, qui est notre guide ? Marchons donc à tête sans peur, & jetons notre

dernière furie sur les escadrons de nos ennemis, & si le destin ne nous permet pas de les chasser de ces murailles, tâchons au moins de sauver nos vies par une belle retraite, & sur toute chose, ne laissons pas de tache sur l'éclat de l'honneur que nous avons acquis.

p1.117 Kinus par cette harangue les emporta tous, & ils se résolurent de vaincre, de se sauver, ou de mourir. Les trompettes donc sonnèrent de part & d'autre, la terre résonna au bruit des armes & des cris de tant de soldats & de peuples renfermés dans une ville désolée. Ce prince fit avancer ses dragons armés de flèches & de mousquets, qui commencèrent l'escarmouche au pied des tranchées des assiégeants, & entamèrent une corne de leur armée, qui ne fit aucun semblant de les attaquer. Kinus avait encore assez de cœur pour les attirer à un combat, s'il n'eût craint d'être à la fin accablé par la multitude de leurs épouvantables troupes. Il se trouva assez heureux de pouvoir faire dans ces extrémités une retraite avantageuse, & témoigna que la fuite était la meilleure de ses espérances. Il semble que les Tartares en cette occasion voulurent faire un pont d'or à leurs ennemis, & qu'ils étaient persuadés qu'on pouvait gagner la victoire en la fuyant, & que la peur s'armait quelquefois aussi heureusement que la hardiesse. Cette pensée fit résoudre les capitaines de Vespasien de ne pas mépriser la faiblesse des troupes de Vitellius ; elle persuada aux Grecs de ne rompre pas les ponts de l'Hellespont par où Xerxès devait retourner en Perse. Si les Macédoniens eussent observé cette maxime, lorsqu'ils voulurent empêcher les Romains de se sauver dans leurs vaisseaux, ils n'eussent vu les campagnes empourprées du sang de leurs compagnons, & éprouvé la rigueur des fers dont ils pensaient charger leurs vaincus. Apprenons de ceci que les fuyards ont triomphé bien souvent par leur perte, & que ce n'est pas d'aujourd'hui que leur bonheur a commencé par leur désespoir.

Quant à Kinus, il s'alla cacher au milieu des plus vastes & des moins connues montagnes de la Chine, avec un grand peuple, où on tient qu'il vit encore à présent, & tâche de fomenter sous main des révoltes & des conspirations, ou pour se porter au trône, ou pour y avancer un jour une nouvelle créature, qui lui soit plus favorable que son légitime seigneur.

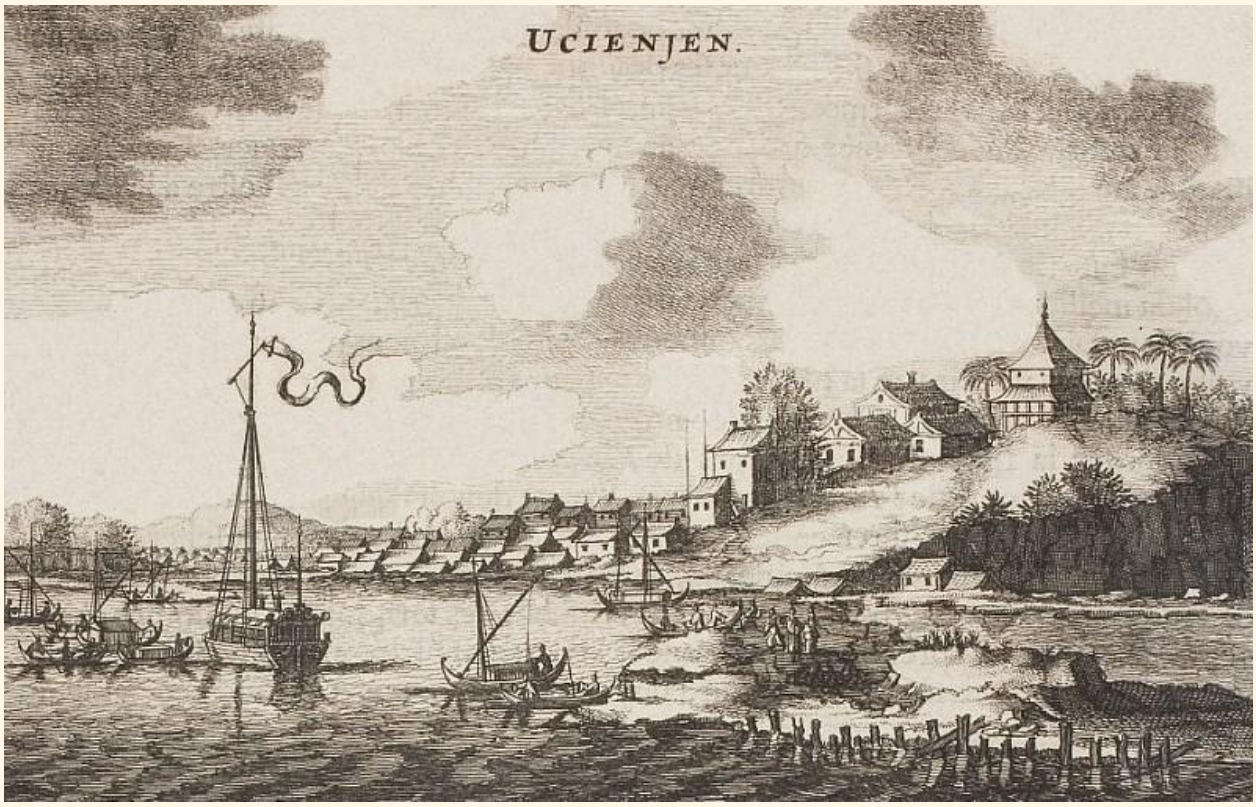
La retraite de Kinus fut le malheur de la ville de Nanchang, car les Tartares comme autant de ministres de la cruauté, employèrent également le fer & le feu à sa ruine, mais avec tant de sortes de supplices & de maux, que je ne crois pas que les poètes en aient plus cachez dans le vaisseau de Pandore, que ces Barbares en firent connaître & souffrir à celle qui était un des beaux ornements de toute la Chine. Ma plume a horreur de toutes ces sanglantes tragédies, & y passe comme sur des braises ardentes.

@

CHAPITRE XXXI

Les ambassadeurs arrivent à Ucienjen, à Nankang, &c. Comment on fait la porcelaine, &c.

@



Le 26 du mois nous arrivâmes au bourg d'Ucienjen, où nous vîmes un grand nombre de grands & petits vaisseaux, qui s'y rendent à la foule de tous les endroits du royaume, pour y charger de la porcelaine, dont ce lieu est le principal magasin. Il est mouillé au côté gauche des eaux du fleuve de Can, avoisine le lac de Poyang, & est fort célèbre tant pour son commerce, que pour ses riches & superbes bâtiments, qui ont presque une lieue en leur étendue.

Au côté droit d'une montagne, qui lui est continue, on voit un magnifique temple (comme vous pouvez remarquer par cette figure) dont les murailles sont plâtrées & diaprées d'une infinité de statues, d'images, & de marmousets, autant dignes de risée que d'admiration. J'y vis aussi une quantité de lampes noires, qui sont continuellement ardentes pour honorer leurs dieux des ténèbres. Ces lampes sont si artistement travaillées,

qu'elles conservent perpétuellement le feu, par le moyen de certains petits ressorts fort flexibles, qui y portent l'huile.

Tous les Chinois & les Tartares n'oseraient s'engager sur le lac de Poyang, sans avoir été auparavant saluer l'idole de ce temple, qu'ils croient avoir une domination absolue sur les eaux de ce lac. Ce fut ici que je vis les pauvres égorger une poule & les riches un porc, dont le sang tiède ne sert que pour en arroser les griffes de cet idole, qui a la gueule béante & allumée, & les pieds & les mains armés d'ongles de griffons. Après avoir très bien rougi, & barbouillé de la sorte ce beau monstre, ils lui offrent les ongles & les ergots de leurs hosties, & en remportent la chair chez eux, dont ils se réjouissent par ensemble à l'honneur de leur divinité.

Il y a dans ce bourg une fort longue rue remplie des deux côtés de toutes sortes de p1.117a marchandises & de denrées, mais principalement de porcelaine, qui est ici en plus grande abondance qu'en la ville capitale de Kiogang.

Les ambassadeurs portés par curiosité de voir des vases si exquis & si renommés, entrèrent dans ce bourg, mais ils y trouvèrent tant de monde, qu'ils furent obligés de retourner sur leurs pas sans y rien voir, aimant mieux garder le respect & la vénération due à leurs qualités, que d'entrer parmi la foule dans quelques boutiques pour contenter leur curiosité.

Les habitants de ce bourg me dirent qu'on ne faisait en aucun lieu de meilleure porcelaine que dans le village de Sinktesimo éloigné de 400 stades de celui-ci & situé près de Feuleang, quatrième petite ville sous la capitale de Joacheu. Ils me dirent aussi, ce qui me sembla fort étrange, qu'ils n'avaient point de terre propre dans toute l'étendue de leur province de Kiangsi, pour composer ces vases, mais qu'ils étaient obligés de l'aller quérir dans celle de Kiangnan, ou de Nanking, ès environs de la ville de Hoeicheu, où l'on n'en saurait former aucun qui soit de valeur, encore que la matière y abonde. Quelques-uns en attribuent la cause à la qualité des eaux, les autres à la qualité du bois, ou au tempérament du feu. Quoi qu'il en soit, il est certain que la terre, dont se fait la porcelaine, se prend des montagnes de Hoang, qui encourtinent la dite ville de Hoeicheu, où on en forme des pains carrés, chacun de la pesanteur de trois kattis, & de la valeur d'un demi konderin, qui sont transportés à Feuleang & à Sinktesimo

par des mariniers ordinaires, qui pour éviter toutes les tromperies & finesses qui se glissent ordinairement parmi la vente & le débit des denrées, sont obligés de faire serment de ne charger aucuns pains, à moins qu'ils ne soient marqués des armes de l'empereur. Quant à la qualité de cette terre, elle est fort maigre, mais luisante, & menue, comme du sable, qu'ils détrempent dans l'eau pour en façonner ces petites masses carrées : Et même quand la porcelaine est cassée, on en broie & pile les morceaux, & on en refait d'autre, qui n'a pourtant point le lustre, l'éclat, & la beauté de la première. Cette terre se prépare, & se façonne presque en la même manière, que les Italiens gardent en la fabrique de leurs plats de Fayence, ou nos Belges en leur poterie blanche. Les Chinois sont extrêmement adroits & industrieux pour donner la perfection à ces vases, qu'ils savent diaprer de couleurs tout à fait gaies, diaphanes, & transparentes. Ils y représentent toutes sortes d'animaux, de fleurs, & de plantes, avec une gentillesse & propreté inimitable. Aussi font-ils tant piaffe de cette science, qu'on tirerait plutôt de l'huile d'un enclume, que le moindre secret de leurs bouches. De sorte que celui-là passerait pour un des plus grands criminels auprès d'eux, qui révélerait cet art à un autre qu'à sa postérité. Ils se servent de l'indigo, ou de weed (qui croît p1.117b abondamment ès provinces méridionales de ce royaume lorsqu'ils veulent peindre en bleu ces vases. L'on m'a dit encore que plusieurs préparent cette terre de différentes façons : les uns en font des vases dès qu'ils la reçoivent, & les autres tout au contraire la font sécher jusques à ce qu'elle soit dure comme un caillou, puis la broient & pilent dans des mortiers ou moulins, la tamisent, la pétrissent avec l'eau, & en forment leurs vases, qu'ils exposent longtemps aux vents & au soleil avant que de les faire passer par le feu. Lorsqu'ils sont bien séchés, on les met dans des fourneaux à bois bien bouchés, où on entretient le feu quinze jours entiers, lesquels étant expirés on les y laisse encore autant de jours afin d'être refroidis lentement, & de les rendre moins fragiles, car l'expérience a fait voir, que lorsqu'on les a tirés tout rouges hors du feu, ils se cassaient comme le verre. Ce feu doit être sec, c'est-à-dire de bois bien sec & clair, autrement la fumée noircirait, & rendrait sombre & morne la noblesse de cette glace, qui ne se fait & engendre que par une forte, égale, & mesurée ignition. Ces trente jours étant passés, l'intendant de ce métier vient déboucher ces fourneaux, &

après les avoir visités, en tire en forme de décime, le cinquième pour l'empereur, suivant la loi reçue parmi cette nation.

Ayant vu, & appris tout ceci, je me pris à rire de ceux qui ont été persuadés jusques à présent que cette porcelaine ne se faisait que de coqs, ou d'écailles d'œufs, ou bien de coquilles de mer pilées, dont la poudre se gardait en masse dans les entrailles de la Terre, une centaine d'années par chaque race, avant que de servir de matière à la fabrique de ces vases. Nous partîmes le même jour de ce bourg & passâmes le lac de Poyang, ou de Pingli, dont une partie s'avance jusques à Yukan, & se nomme Canglang, qui compose l'île de Pipa.



Nous arrivâmes sur le soir au pied des murailles de Nankang, quatrième ville capitale de la province de Kiangsi, ainsi nommée de la famille de Sunga. Elle est située proche du lac de Poyang, qui arrose ses faubourgs au Sud-Est, où il est large de plus de quarante stades, & qui, selon le rapport des Chinois, en a de longueur plus de trois cents. Cette place éloignée de cent & huitante stades de la métropolitaine de Nanchang, est entourée de très hautes & très agréables montagnes comme d'autant de forêts élevées jusques aux nues, dont les vallons ne sont pas moins fructueux que divertissants. Les plaines y abondent en riz, froment, légumes, & chanvres,

dont les habitants font des habits d'été, & les rivières, qui les mouillent, abondent en poissons de très bon goût. Le lac de Poyang semble partager ce territoire en deux par la distribution de ses eaux. Dès que je me vis au pied de cette ville, qui est défendue de murailles inégales, & de bastions assez forts, je jetai ma vue sur une tour bien délabrée, qui soutenait encore sept balustres, d'où on découvrait toute cette contrée. Les rues y sont hautes & basses, aussi bien que les édifices, à cause que la ville n'est pas bâtie dans une plaine, mais sur des coteaux inégaux, ce qui donne assez de fâcherie aux habitants, & aux étrangers, qui sont toujours obligés ou de monter, ou de descendre.

Nous vîmes au côté occidental deux arcs de triomphe, au pied desquels nous passâmes sur un pont de pierre. À la main gauche nous en découvrîmes plusieurs autres, tous si artistement bâtis, & élevés, qu'on les prendrait pour des plus curieux ouvrages des Romains. Mais si nous eûmes de l'admiration, en considérant ces machines érigées à l'honneur des grands de cette contrée, nous n'eûmes pas moins de compassion en regardant les édifices qui les entourent, lesquels ne portent dans leurs débris que les tristes images d'une guerre sans pitié.

L'on trouve pourtant encore sous la juridiction de cette place, plusieurs temples, échappés de la furie des Tartares, qui semblent avoir eu ou de la vénération pour leur architecture, ou du respect pour la sainteté des sacrificateurs qui y demeurent. Les principaux, & les plus magnifiques de ces temples se voient sur les montagnes d'Juenxin & de Quangliu, lesquelles sont adorées avec beaucoup de superstition des habitants. C'est en ces lieux que l'on voit le grand monastère de Queicung, & le convent des plus austères anachorètes de toute la Chine, voire même de tout l'univers, puisqu'ils traitent incessamment leurs propres corps avec plus de rigueur & de supplices, que les cruels d'entre les tyrans en ont su forger pour assouvir leur vengeance...

Parmi les prodiges de la Chine on trouve que la montagne, qui sert de séjour à ces braves ermites (qui y ont autant de cellules qu'il y a de jours en l'an) est toujours couverte de brouillards & de nuages, au point même que l'air est clair & serein de tous côtés, comme si elle voulait porter la livrée de l'humeur morne & lugubre de ces solitaires ou bien remplir de ténèbres & de

deuil la demeure de ceux qui par leurs effroyables austérités s'étudient de courir au grand galop après la mort, pour attraper un repos éternel.

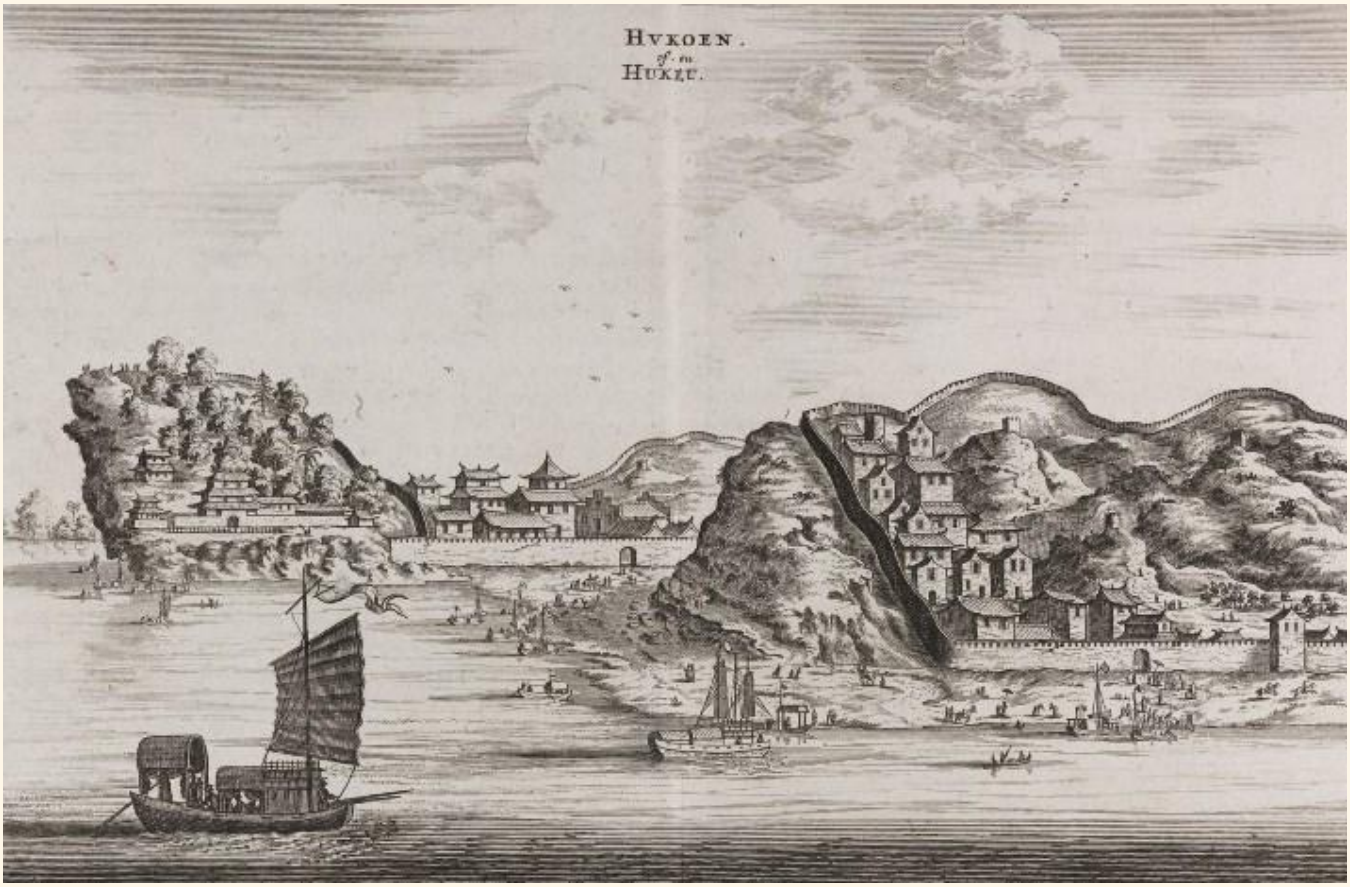
Au couchant de la ville de Nanchang l'on voit une fontaine nommée des habitants Kien qui vient de quelques rochers, ou minières inconnues, dont les eaux ressemblent à des toiles argentines, avec lesquelles elle compose trente petits ruisseaux. C'est de ces eaux que les Chinois se servent, lorsqu'ils se sentent atteints de quelques maladies : peut être ont-elles quelques qualités semblables à celles de Spa ès Ardennes, que l'on tient guérir de la fièvre tierce, de l'hydropisie, de la gravelle & phtisie, & purger l'estomac, rafraîchir le foie, alléger les douleurs de la sciatique, & des gouttes chaudes, réveiller l'appétit, & par ses merveilleux effets attirer les malades de tous les endroits des Allemagnes, & de nos Pays-Bas, pour y goûter le remède que la nature a inventé.

@

CHAPITRE XXXII

Les ambassadeurs à Hukeu, à Pengce, &c. De quelques autres villes de la province de Kiangsi.

@



Après avoir quitté Nankang, nous arrivâmes le 29 à la ville de Hukeu, dépendante de la capitale de Kieukiang. Elle est située à quarante lieues de la précédente, sur un détroit du lac de Poyang, & au côté droit de la rivière de Kiang p1.119 qui y vient grossir ce lac. On aurait de la peine à croire le grand trafic qui se fait en cette ville, & le grand nombre de vaisseaux qui s'y rendent incessamment, à moins de l'avoir vu, & quoiqu'elle soit à 60 lieues ou environ de la mer, si est-ce qu'on ne laisse pas pourtant d'y prendre grande quantité de poissons, comme des tonins, & porcs de mer, des saumons, des esturgeons & des dauphins : voire on y remarque le flux & reflux de la mer, principalement au plein & au renouveau de la lune. Ce fleuve semble appréhender de faire hommage de ses eaux à l'Océan, car il

les remue avec tant de froideur, & de lâcheté, qu'on a bien de la peine à le remarquer : c'est pourquoi on y peut aller partout à la voile.

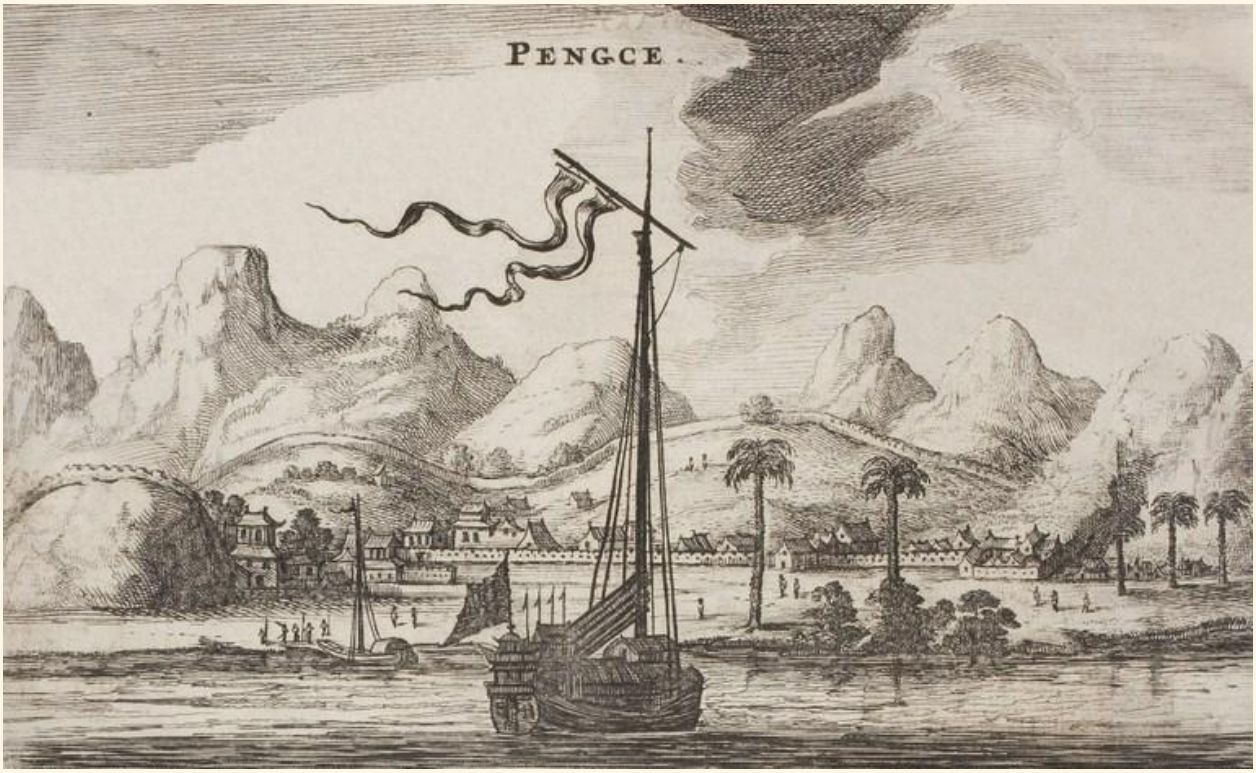
Les murailles de cette ville, bâtie sur des coteaux, sont fort inégales tant en leur hauteur qu'en leur épaisseur. Elle est munie d'une forte garnison, d'un grand peuple & de très beaux bâtiments, dont aucuns se ressentent encore de la cruauté de la guerre. Ce fut ici que nous fûmes obligés de nous pourvoir de nouveaux vivres, & aussi d'attendre le reste de notre flotte.

À peine avions-nous mouillé l'ancre aux pieds de ses remparts, que nous vîmes les habitants en sortir à si grosses bandes, que nous crûmes qu'un chacun avait abandonné sa maison, tant étaient-ils désireux de nous voir. Leurs applaudissements & conjouissances firent résoudre nos trompettes à pousser quelques agréables chansons pour les récréer, & les faire bondir de joie : mais qui le croirait ? Ces pauvres niais qui n'étaient accoutumés à semblables fredons & tirades, en furent tellement épouvantés, qu'ils rentrèrent dans leur ville avec tant de presse, que plusieurs d'entr'eux furent accablés dans les portes, & trouvèrent leur mort au milieu de la joie, & de l'harmonie : tous contraires à ces lions des poètes, qui se jetèrent à la foule au milieu des autres animaux, dépouillés de leur félonie, pour prendre plaisir à écouter la mélodie de la harpe d'Orphée, & se rendre esclaves de ce gracieux tyran.

Du côté septentrional de cette ville on découvre un rocher (comme vous pouvez remarquer par la figure ici jointe) qui par ses boute-hors, & pointes penchantes sur l'eau, & par la verdure des arbres dont il est chargé, donne un grand divertissement & plaisir aux habitants : et non de merveille s'ils y bâtirent un temple, & l'entourèrent de plusieurs maisons de plaisance.

On y voit encore une montagne qu'ils nomment Xechung, c'est-à-dire *cloche de pierre*, parce que les ondes agitées par le vent, & venantes à choquer & à heurter le pied de cette montagne, font un bruit, qui ressemble en quelque façon le son d'une cloche.

Après avoir embarqué nos provisions, nous nous engageâmes derechef sur les $_{p1.120}$ eaux de la rivière de Kiang (qu'on nomme aussi Yangçukiang, c'est-à-dire fils de la mer) & prenant notre route au Levant, nous arrivâmes heureusement à la ville de Pengce, éloignée de 90 stades ou environ de Hukeu. On la découvre derrière une île (comme vous remarquez en la figure) & elle est environnée de coteaux assez hauts, qui causent l'inégalité de



ses murailles. Ses bâtiments y sont plus entiers, & plus magnifiques qu'en celle de Hukeu ; celle-ci pourtant surpasse en grandeur celle-là.

Non loin d'ici on voit la montagne de Siaocu tout à fait inaccessible, tant à cause de sa hauteur, que pour être plantée au milieu d'un grand lac fort dangereux en ses brisants ; hormis au Midi, où les vaisseaux se peuvent mettre à couvert des orages. Au bord de la grande rivière de Kiang, du côté de midi, l'on découvre aussi la montagne de Makang, redoutable par tout le royaume, à cause du grand nombre de vaisseaux qu'elle met en pièces, par le moyen de ses falaises & de ses bancs, contre lesquels ils sont facilement emportés par la violence & l'impétuosité de l'eau & des vents.

Les ambassadeurs conviés par le beau temps, & se trouvant obligés d'attendre leurs guides, allèrent visiter la susdite île, qui était remplie de roseaux, & de faulx : & comme ils étaient sur le point de la pénétrer bien avant, ils trouvèrent la piste de quelques tigres, allés communs en cette contrée, ce qui les obligea de retourner sur leurs pas.

À leur retour ils se virent en un moment entourés d'un grand nombre de mariniers qui venaient avec des soumissions & des tendresses incroyables les supplier qu'ils donnassent promptement ordre à leurs cuisiniers, de ne point continuer à préparer les viandes dans leurs vaisseaux, à cause qu'ils avaient éprouvé à leur grand dommage & intérêt, que les diables qui

présidaient sur les eaux de cette contrée ne pouvaient aucunement souffrir la fumée de volaille rôtie, de lard cuit, ni d'aucunes viandes odoreuses. Et ils leur protestèrent encore, que tous ceux qui avaient osé par effronterie outrepasser leurs volontés & choquer leurs humeurs, ils avaient perdu & leurs vaisseaux & leurs vies, voulant faire connaître à un chacun qu'une si haute témérité ne devait être punie d'un moindre supplice. Les ambassadeurs sourirent d'abord à ces frivoles remontrances, mais à la fin vaincus par les instantes prières & chaudes larmes de ces pauvres niais, ils firent cesser la cuisine. Sur ces entrefaites nous vîmes deux ou trois porcs marins se jouer, & rebondir sur les ondes, dont les sauts & les élans portèrent de telles alarmes dans les cœurs de ces superstitieux, que plusieurs d'entr'eux en demeurèrent sans mouvement & sans pouls, & les plus courageux n'attendaient en larmoyant que la ruine de nos vaisseaux, s'étant imaginés que ces vénérables présidents étaient offensés au plus haut point du peu de respect que nous leur avions témoigné en leur parquet...

Cette province de Kiangsi a encore plusieurs villes & lieux considérables, que nous n'avons pas traversé, dont toutefois j'appris quelques particularités de nos truchements, & de quelques autres seigneurs de notre compagnie, que je vous rapporterai en bref.

Jaocheu deuxième ville capitale de cette province est arrosée au Nord du fleuve de Po, & est fort belle & marchande à cause de la porcelaine qu'on y fait. Elle a entr'autres sous sa juridiction la cité de Gangin, fort renommée à cause d'un pont nommé *Hiäoli*, c'est-à-dire *pont d'obéissance*. En voici l'origine. On me raconta qu'une certaine femme sortie de très bonne maison, ressentit si vivement & si longtemps la mort de son mari, ravi le premier jour de ses noces, qu'elle en devint inconsolable : ses cris n'étaient que des hurlements, ses larmes des torrents, ses paroles des furies, sa contenance un désespoir & sa vie un petit enfer. Il n'y avait plus de jour après l'éclipse de son soleil, plus de monde après son petit monde, plus de vie après la perte de la moitié de son âme. Et ce qui augmentait son tourment était que selon les lois du pays, elle ne pouvait plus prétendre à d'autres noces. Ses parents lui remontraient à tous moments qu'elle avait tort de s'affliger pour un mort qui ne pouvait être malheureux, puisqu'il n'avait plus de sentiment de douleur & qu'elle devait même se réjouir de ce

qu'elle ne pouvait plus se remarier, puisqu'elle était exempte & affranchie de la servitude des femmes, qui le plus souvent gémissent sous le pesant fardeau d'un ménage, qu'elles portent sur leur bras, fanissent & sèchent tous les jours comme les plantes sans suc & sans humeur, & vivent de fiel & de larmes à la vue des débauches & débordements de leur maris. Cette désolée tourterelle ayant été peu de temps après privée de ses parents, le fut aussi de toutes consolations, ce qui la fit résoudre d'apprendre à tout le monde par une fameuse invention, qu'elle était indigne de voir le jour, vu qu'on lui avait ravi tout ce qu'elle avait de plus aimable. Elle fit donc bâtir à la hâte un pont de pierre embelli de divers arcades, du haut duquel elle se précipita pour mettre fin à ses ennuis. Cette action fut si révérée des Chinois qu'en mémoire de cette fidèle, ils appelèrent ce pont Hiäoli, & lui dédièrent un temple, qu'ils nommèrent *fidélité sans pareille*...

Non loin de cette ville l'on voit la montagne de Cienfo sur les bords d'un Lac, & celle de Macie du côté du Levant. Aux pieds de la petite ville d'Yukan l'on voit celle de Hungyai, qui borde au nord-ouest le lac de Poyang, & celle de Xehung.

Quangsin est la troisième capitale de la même province, située entre des hautes & vastes montagnes, qui servent de retraites aux brigands, dont les plus célèbres sont Ling, renommée pour le fin cristal & les herbes médicinales ; Paofung recommandable par sa hauteur qui surmonte les nues ; Siang célèbre pour les beaux bourgs, & les riches campagnes qu'elle enferme ; Lunghu, non loin de Queiki, qui a deux sommets, dont l'un semble vouloir accabler l'autre ; & Joxam qui donne l'origine à la rivière de Xangjao, qui ayant roulé ses eaux parmi le territoire & la ville de Quangsin, vient se reposer dans le lac de Poyang.

Kienchang qui fait la sixième capitale de cette province, fut jadis si considérable & si belle, tant pour l'architecture de ses bâtiments, que pour la fertilité du terroir qui l'entoure, qu'elle servit de séjour aux rois de la lignée de Taminga, qui y bâtirent un palais d'une magnificence vraiment royale. On y fait un fort bon breuvage de riz, plus excellent que n'est le vin de l'Europe, qu'on nomme communément Macu. Les Chinois tiennent cette boisson en si haute estime, qu'ils appellent le riz dont elle est composée, *grain d'argent*, & la boisson même le *nectar des dieux*.

Non loin d'ici on découvre les montagnes de Macu & de Chungoa, chargées de bien peu d'arbres & de verdure, ornées pourtant de quelques temples aux idoles ; tant cette nation se plaît à chercher les déserts, & les lieux hermes & écartés pour y cacher ses stupidités.

Vucheu septième capitale de cette province, est mouillée des eaux de la rivière de Lienfan, qui sont les plus estimées de toute la Chine pour faire des clepsydres, ou horloges à l'eau. Son territoire orné de montagnes très agréables, de rivières, & de fontaines poissonneuses, de campagnes fertiles en toutes sortes de grains & de fruits, & même en oranges, fait que plusieurs grands héros y ont établi leurs demeures. À l'Orient de cette ville on découvre la montagne d'Yangkiu, là où on trouve une étrange statue d'homme, qu'on dit se revêtir d'autant de couleurs que l'air emprunte de changements, semblable à cette grosse fleur qui se vire au galop du soleil, ou plutôt à la chatte dont les paupières croissent & décroissent à la cadence de la lune. On dit qu'on y conserve des ossements d'hommes, long de douze ou treize coudées, dont la vie a été de mille années & plus. Mais il faut mettre cela au rang des fables, puisque la Sainte Écriture nous enseigne que pas un des premiers hommes du monde, avec tant d'années, est monté jusques à la millième de son âge...

Lingkiang huitième capitale, a son territoire aussi fertile, & aussi divertissant que le précédent. Mais la montagne de Comao qui le borde au Nord le rend plus heureux, selon l'opinion des Chinois, à cause d'une infinité de raretés qu'elle enferme, capables de contenter tellement la nature, que les habitants en font leur souverain bien, les recherchent & les adorent comme des divinités, & mettent leurs félicités à plonger leurs esprits dans toutes les délices de la chair. Ces idolâtres sont suivis aujourd'hui d'un grand nombre de chrétiens, qui se laissent fondre dans une vie molle, truande, & du tout appropriée à eux-mêmes, & ne cherchent que l'affranchissement des incommodités de leurs corps. Ils sont, à mon avis, semblables à cette petite île d'Ambre-gris, dont parle Garcias, laquelle fut aperçue par certains marchands qui naviguaient dans l'Océan : mais comme ils firent de grands efforts pour la conquêter, à mesure qu'ils s'avançaient, elle reculait, & lorsqu'ils la pensaient toucher, elle se perdait dans les vagues. J'ose dire que ces gens-ci poursuivent une île plus imaginaire que celles-là, courant à toute bride après ce faux plaisir

d'Épicure ; c'est un fantôme qui se moque d'eux, & qui les amuse sur les flots de cette vie, pour les faire périr. Car le monde est un terroir aussi naturel aux épines, qu'il est rare pour les violettes, & il serait aussi aisé de naviguer heureusement parmi les tempêtes de l'Océan, sans avoir autre vaisseau que la coquille d'une tortue comme d'y vivre sans mésaises, & sans fâcheries.

Xucheu dixième capitale de cette même province, est nommée *l'Heureuse*, tant à cause de l'air doux, & sain, que pour la fertilité extraordinaire de ses campagnes voisines, qui rendent annuellement à l'empereur trois cent mille sacs de riz pour le tribut. C'est en cette contrée que l'on tire la *pierre d'azur*, & le *vert* que les habitants nomment *xelo*. On découvre d'ici la montagne de Lingfung près de Xangcao, qui ne fait paraître sa flamme, qu'après la pluie. On y voit un très superbe temple dédié à cette flamme, que ces idiots tiennent être l'esprit qui gouverne cette montagne.

Juencheu l'onzième capitale, est arrosée des deux lacs de Tung, & de Mingyo, & embellie de très beaux palais, & aux faubourgs d'un grand nombre de lieux de plaisance. L'on découvre au midi la montagne de Niang, qui est affreuse de tous côtés, tant à cause de ses précipices, que de ses goufres, & des esprits qui y président.

Voilà en bref les particularités que j'ai pu lors apprendre de cette province de Kiangsi. Entrons dans celle de Nanking. p1.124

*

La province de Nanking enferme treize villes capitales, savoir :

Kiagning,
sous laquelle sont les villes de Kiviung, Lieyang, Liexui, Caoxun, Kiangpu, Loho.
où sont les montagnes de Kiuyung, Ni, Fang, San.

Fungiang,
sous laquelle sont les villes de Linhoai, Hoaiyven, Tingyven, Uho, Hung, Xeu, Hokieu, Mungching, Su, Hiutai, Tienchang, So, Lingpi, Ing, Taiho, Hao, Ingxan.
où sont les montagnes de Junmu, Çukin, Moyang.

Sucheu,
sous laquelle sont les villes de Quengxan, Changxo, Ukiang, Kiatung, Taicang, Çungnung.
où sont les montagnes de Ingnien, Sui, Yu, Tungting.

Sunkiang,
sous laquelle sont les villes de Xanghai, Cingpu.
où sont la montagne de Kin.

Changceu,
sous laquelle sont les villes de Vusie, Kiangyn, Gnihing, Cingkiang.
où sont les montagnes de Sie, Chin, Hoei.

Chinkiang,
sous laquelle sont les villes de Tanyang, Kintan.
où sont la montagna de Kin.

Yangcheu,
sous laquelle sont les villes de Yching, Taihing, Caoyeu, Hinghoa, Paoyng, Tai, Incao, Tung, Haimuen, Quache.

Hoaigan,
sous laquelle sont les villes de Cingho, Gantung, Taoyven, Moyang, Hoi, Çyanyu, Pi, Sociven, Ciuning.
où est la montagne d'Yocheu.

Lucheu,
sous laquelle sont les villes de Xuching, Lukiang, Unguei, Çao, Logan, Ingxan, Hoxan.
où sont les montagnes de Cu, Taisu, Kiuting.

Ganking,
sous laquelle sont les villes de Tungching, Cieugxan,Taihu, Sofung, Vankiang.
où sont les montagnes de Feu, Siaoeu.

Taiping,
sous laquelle sont les villes de Vuhu, Fachang.
où est la montagne de Tienmuen.

Ningque,
sous laquelle sont les villes de Ningque, King, Taiping, Cingte, Nanling.
où sont les montagnes de Lingyang, Ki, Lungmuen.

Cuicheu,
sous laquelle sont les villes de Cingyang, Tungling, Xetai, Kieute, Tunglieu.
où sont les montagnes de Hing, Kienhoa.

Hoeicheu,
sous laquelle sont les villes de Hieuning, Uvyven, Kimuen, In, Cieki.
où sont les montagnes de Hoang, Ki.

— Quatre cités plus considérables, savoir Quangte, où sont les montagnes de Leng, Ling. — Chucheu, où sont les villes de Civenciao, Laigan. — Hocheu, où est Hanxan. — Suicheu, où sont les villes de Siao, Tanguen, Fung, Poi.

— Plusieurs îles, savoir celles de Pelu, Chanchung,Teuxu, Xinglung, Sanglo, Hiao, &c.

— Plusieurs lacs, comme ceux de Cienli, Hivenuu, Tai, Taniang, Xang, Hoangpu, Piexe, Xeho, Hung, Çao, Pe, Taiping, Ta, Su, &c.

— Plusieurs rivières, savoir celles de Hoai, Kiang, Fi, Leu, Sung, Usung, Jung, Singan, &c.

p1.125 Cette province de Nanking, nommée d'aucuns Kiangnang a pour ses bornes du côté du Levant, & au Sud-Est la mer, du côté du Midi la province de Chekiang ; celle de Kiangsi la touche au Sud-Ouest, celle de Hoquang au Couchant ; au Nord-Ouest elle joint celle d'Honang ; & le reste limite celle de Xantung.

Elle se divise en quatorze villes principales, comme en autant de petites provinces (comme vous pouvez remarquer en la table précédente) qui commandent à cent & dix moindres villes ou cités, sans compter un nombre infini d'autres petits lieux. De sorte qu'elle est d'une très grande étendue, & passe pour la plus fertile & la plus marchande de la Haute Asie. Aussi n'y a-t-il presque point de ville ou de cité qui ne soit estimée pour une fort grande ville de trafic & de négoce ; & les marchands y sont en si grand nombre, qu'il me semble que je ne suis pas assez éloquent pour vous le persuader. On y voit partout des forêts de vaisseaux, qui y abordent de tous les royaumes voisins par le moyen d'une infinité de canaux faits tant par la nature que par l'art, & aussi par la rivière de Kiang que les Chinois nommaient jadis *la Grande*. Et à la vérité on ne la peut mieux représenter que par ce mot, bien qu'on emploie les pinceaux des meilleurs peintres, & les ciseaux des plus hardis statuaires pour en faire une image : Car disant qu'elle est *Grande*, on veut dire qu'elle est grande en toutes ses dimensions, que son cours va presque d'une extrémité de l'empire à l'autre à prendre depuis les provinces de Suchuen, & de Xensi, où elle va cueillir ses eaux, jusques à la mer. Son canal est si large qu'il ressemble à une mer depuis Yocheu, qui est en la province de Suchuen, jusques à Changceu en celle de Kiangnan. Ses eaux sont si profondes, qu'elles ne sont guéables en aucun endroit. Elle est aussi *Grande* en commodités, qu'elle apporte à toutes les provinces qu'elle arrose, par le trafic de riz, de soie, de coton, de porcelaine, & de plusieurs autres marchandises, qui se transportent tous les jours à ses ports, ou qui se recueillent tous les ans sur ses rivages. Elle est *Grande* en ses débordements, quand elle sort de ses bornes, & s'épand fort au large enflée par les pluies, portant partout la désolation ou la terreur. Elle fut encore *Grande* en ses prospérités, pour avoir eu sur ses bords la cour des anciens empereurs, avant qu'ils la transportassent à Peking ; car ce fut ici que les familles de Cyn, de Sung, de Leang, d'V, de Chin, de Tanga & de Taiminga tinrent longtemps leur résidence, & y choisirent leurs sépultures. *Grande* encore en ses adversités, ayant vu si souvent les Chinois & les Tartares se battre sur ses rivages, & empourprer de leur sang le cristal de ses flots, ayant ouï retentir dans ses montagnes le bruit des canons, & de nos jours ayant été forcée de servir à la manie des Tartares,

qui abusèrent des avantages qu'elle donne aux villes de ce royaume, pour en chasser le légitime monarque.

Cette province abonde tellement en soie & en coton, que l'on dit que la seule ville de Xanghai avec les bourgs voisins, comprend dans son enceinte plus deux cent mille tisserands, dont la plupart s'occupent à faire de la toile de coton ; & ce qui est bien plus surprenant, c'est que les femmes seules en font leurs métiers, pendant que les bons maris, comme autant de nourrisses prennent soin de leurs enfants, & du ménage. Ne dirait-on pas que ces femmes sont du naturel des autruches qui jettent leurs œufs sur le chemin sans les couver ? Au reste cette façon de faire n'est pas à mon avis si ridicule qu'on s'imagine, car comme la capacité & l'industrie des hommes surpasse de beaucoup celle des femmes, aussi devons-nous croire que sous leur conduite on recueille meilleure nourriture, comme étant les meilleurs instruments des grandes actions. Aussi le naturel des enfants se lime, s'affine, & se plie mieux sous la verge d'un père, que sous la douceur d'une mère. Ces idolâtres tiennent pour un grand crime d'élever les enfants dans la mangeaille, dans le jeu, dans la liberté, les pestes fatales de la jeunesse ; ils leur donnent des occupations continuelles, de peur qu'ils ne s'enrouillent dedans l'oisiveté. Un de leurs sages parle en vrai chrétien, quand il dit que d'ôter le fils du père, c'est ôter le rayon du soleil, le ruisseau de la fontaine, le membre du corps, & la branche de l'arbre...

Une des principales marques de la bonne nourriture de ces Chinois, est qu'ils surpassent tous les Indiens, & même tous les Africains en gentillesses, courtoisies & civilités. Ils ont l'esprit vif, & fort propre aux études par dessus toutes les nations, & comme ils disent qu'il y a des esprits, qui par faute d'éducation demeurent comme des diamants ensevelis dans un fumier, ils tirent plusieurs enfants des cabanes tapissées d'araignées, pour leur mettre le soleil dans les yeux, & les faire étudier aux lettres, pour être puis après présentés à l'empereur, bien instruits en toutes sont sortes de sciences. Et à la vérité, c'est ordinairement de ces pauvres cages à parois vermoulues qu'ils tirent les plus grands hommes d'État, & leurs plus fameux docteurs...

Les registres de la Chine nous enseignent que cette province comprend en son sein 1.969.816 familles, c'est-à-dire presque deux millions, & près de dix millions d'hommes propres à la guerre.

Le tribut que cette province rend annuellement à l'empereur consiste en 5.995.034 sacs de riz, en 6.863 livres de soie filée, en 28.452 pièces de toutes sortes d'étoffes de soie, en 2.077 rouleaux de toile de chanvre (le tribut de coton se paie en argent) en 5.804.217 bottes de paille, ou de foin pour les chevaux de Sa Majesté, en 705.100 livres de sel, & en autres denrées. Et l'on m'a assuré que l'empereur tire par an de cette province seule plus de trente-deux millions de ducats. Ce qui ne doit pas sembler étrange, car outre les tailles sus-mentionnées, il y a encore en ce pays cinq lieux péagers, où se paient les droits de toutes les denrées imaginables, mais avec beaucoup plus de rigueur qu'en la province de Quantung, dont nous avons parlé ci-dessus.

La ville de Xanghai paie seule tous les ans à l'empereur pour les droits du coton la somme de 270.000 ducats. Chaque boutique de la ville de Nanking rend 30 toels d'argent à la couronne ; & les fermiers des péages y traitent les citoyens avec beaucoup d'aigreur, & de sévérité.

@

CHAPITRE XXXIII

Les ambassadeurs entrent dans la province de Nanking, passent par les villes de Tonglou, de Gangking, de Tungling, d'Ufu, de Teytong, &c.

@



Le 29 nous arrivâmes à Tonglou, ou Tunglieu, petite ville dépendante de la capitale de Chicheu. Elle est mouillée au Midi des eaux de la rivière Kiang, qui y forme un étang fort vaste, & est située en un lieu fort agréable & divertissant pour la verdure de ses collines & vallées : ses murailles sont défendues de très bons bastions, mais ses bâtiments, qui ont presque tous servis à la furie des Tartares, sont capables de faire pleurer les cœurs d'enclume. Elle n'a plus qu'une rue qui a échappé leur vengeance avec l'hôtel du gouverneur, admirable en sa structure, & deux arcs de triomphe, qui portent plutôt les caractères de l'antiquité, & de la durée du temps, que de la colère de ses ennemis.

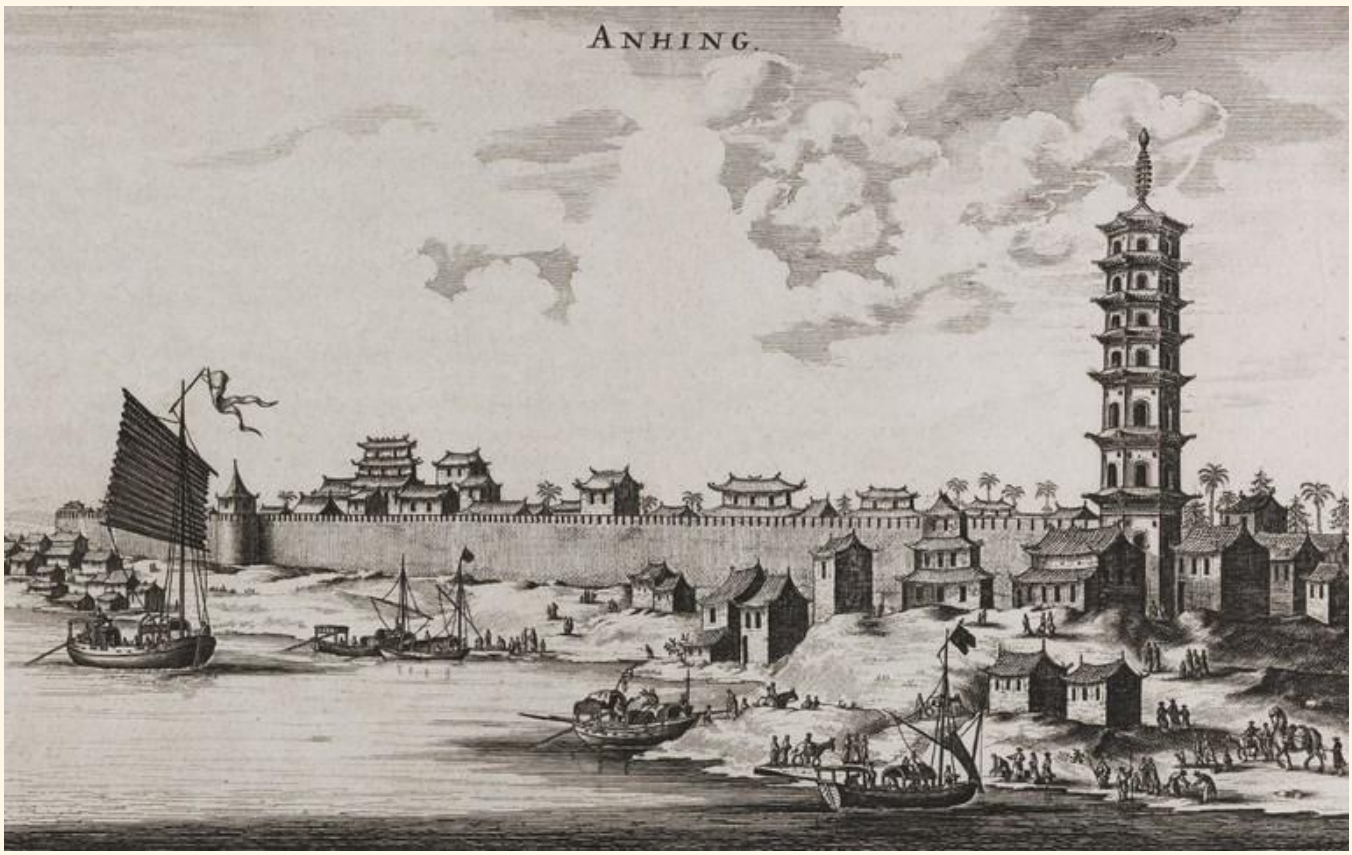
Le magistrat de cette ville & le gouverneur n'envoyèrent qu'un billet à nos ambassadeurs, pour les assurer de leur bienveillance ; cette coutume

est fort reçue parmi les Chinois. Quelques seigneurs particuliers leur offrirent aucunes délicatesses de cuisine, mais ils les refusèrent très civilement. On ne voyait dans tous les endroits de ce lieu que des sparres à vendre, fort communes dans les villes p1.128 de Norvège. L'on découvre à deux lieues d'ici l'île de Sanglo, plantée au milieu de la rivière.

Non loin de Tunglieu l'on voit encore la montagne de Kieuhoa, ou la montagne des *Neuf sommets*, qui représente la figure d'une fleur courbée.

On voit encore à deux lieues d'ici au côté septentrional de la rivière de Kiang, la dixième ville capitale Ganking, qu'on estime être une des plus illustres, des plus célèbres, des plus marchandes, & des plus opulentes de la province, car toutes les denrées qui se transportent à Nanking doivent passer par devant ses murailles.

C'est ici que l'on voit les limites de trois provinces, & que l'empereur a établi un vice-roi, indépendant de celui de la province, pour veiller sur les mutins, & les brigands, & s'opposer à main armée à leurs entreprises.



Le 30, nous bordâmes avec notre flotte les murailles de la ville d'Anking, qu'on nomme aussi quelquefois Chicheu. Elle n'est qu'à nonante stades de Tonglou, a au Midi le fleuve de Kiang, & presque deux lieues de grandeur.

Ses murs sont d'une épaisseur admirable, & très bien flanqués. Le faubourg qui est mouillé des eaux de ce fleuve, enferme de très superbes bâtiments, & de très magnifiques temples.

Non loin d'ici on voit une colline fort verdoyante, sur laquelle est élevé un temple, où les habitants viennent à la foule à la confesse, y immolent des bêtes, y brûlent de l'encens, & y offrent spécialement toutes sortes de fruits, de fleurs, & de parfums...

Le territoire de cette ville est rempli de montagnes & vallées, qui sont pourtant si fertiles, que les habitants y trouvent avec profusion les nécessités de la vie, ayant d'ailleurs la rivière de Kiang par laquelle ils reçoivent aisément ce qui leur manque.

p1.129 Nous arrivâmes le même jour à Tungling, ou Tongling, la troisième petite ville de la capitale de Chicheu. Elle est située à 220 stades de celle



d'Anking, en un lieu fort plaisant, encourtiné de monts & de collines. Elle est tellement bâtie que son plan représente la forme d'un trèfle. Son circuit n'est que de demie lieue. Sa petite étendue n'empêche pas qu'elle ne soit fort marchande, à cause de la commodité & de la sûreté de son havre, où les mariniers tâchent de se venir sauver, lorsqu'ils sont menacés de quelque

tempête. Ce port est défendu d'un fort bon château, qui regarde sur toutes les avenues de la ville & de la rivière. On voit en cet endroit tant de brisants & de falaises (que nous vîmes plus commodément à notre retour) que c'est merveille comment tous les navires n'y périssent point.

Pendant que nous étions à terre, & que nous visitions ce lieu, les habitants nous persuadèrent de grimper sur une montagne voisine, pour y entendre les douces résonnances de cette forestière, que le prince des poètes nomme écho. Nous y fîmes jouer de la trompette, dont les fredons & les efforts furent si vivement recueillis, si souvent renvoyés, & si clairement ramenés par cette fille de l'air, que l'on eût dit pour un temps que nous étions privés de sentiments, hormis de l'ouïe, comme si nos âmes ayant abandonné tous les sens, se fussent retirées au bord des oreilles pour jouir plus à leurs aises des harmonieux rapports d'une langarde qui ne peut rien celer.



La montagne de Hing, qui foisonne en abricots, n'est pas éloignée de Tungling ; d'où nous partîmes le lendemain, & le 3 du mois de mai, après avoir côtoyés plusieurs fameux villages, nous découvrîmes le château d'Upun, bâti sur les bords de la rivière de Kiang, dont la forme est carrée (comme vous remarquerez par la figure précédente) la structure si admirable, & les fortifications si bien compassées & achevées, que je

ne crois pas que nos Européens en possèdent des plus accomplies. Ses murs bâtis de briques unies & extrêmement dures, ont 1.200 pas de circuit, & hors de l'eau 20 pieds seulement de hauteur. Il enferme en son milieu une grande plaine, ornée d'un superbe temple aux idoles.



Nous arrivâmes sur le soir à la ville d'Ufu, ou Vuhu, qui est une des petites villes dépendante de la capitale de Taiping, au pied de laquelle nous assurâmes nos vaisseaux. Elle est bâtie sur une île du fleuve de Kiang, qui y divise ses eaux en deux branches, & les rejoint avec plus de vénération & de majesté vers la ville de Nanking. Ses faubourgs surpassent en nombre d'habitants, de bâtiments, & de marchands plusieurs bonnes villes. On y fait un grand trafic d'écuelles de Sampfou, & d'armes, que les habitants fabriquent avec une justesse, & netteté p1.130 incomparable. Leur industrie paraît aussi en la fabrique des grandes & petites lampes. Un fort garni de bons bastions, & contr'escarpes défend ce lieu des invasions de l'ennemi.

Le 4 du même mois nous découvrîmes à 90 stades d'Ufu la ville capitale de Teytong, laquelle est plantée dans une île de la rivière de Kiang, & non moins ruinée que les précédentes. Aucuns la nomment aussi Tanyan, & quelques autres Taiping. Son territoire, quoique montagneux, abonde en toutes sortes de grains & de fruits.

Au Sud-Est de cette ville nous découvrîmes la montagne de Tienmuen, que les Chinois appellent *la porte du Ciel* ; serait-ce bien là que ces superstitieux croient être l'entrée de leur repos ?



Nous vîmes en passant une autre île nommée Hiao, remplie de pierre & de cavernes, qui puise son nom de la quantité de hiboux & d'oiseaux nocturnes qui s'y retirent. On la sait si affreuse qu'aucuns la tiennent être la porte de l'enfer. C'est ainsi que ces pauvres idolâtres allient presque l'enfer avec le ciel, & s'imaginent de trouver leur béatitude au pied de leur géhenne.

L'on voit aussi ès environs de ce lieu le lac de Tanyang, qui a environ 300 stades en longueur, & qui par ses eaux douces rend les campagnes fort divertissantes & fertiles. On voit encore sur ses bords trois tours (comme vous pouvez marquer par la figure précédente) échappées de la cruauté des Tartares, & dont la gentille architecture pourrait égaler celle de plusieurs riches ouvrages des Romains.

@

CHAPITRE XXXIV

Arrivée des ambassadeurs à la ville métropolitaine de Nanking, à Jejenjeen, &c.

@



Nous découvrîmes encore le même jour la ville de Nanking, qui donne le nom à toute la province ; nous y abordâmes par un canal, qui s'étend bien une demie heure dans le havre, où nous mouillâmes l'ancre près la porte de Suisimon, c'est-à-dire *la porte à l'eau.*

Les ambassadeurs se firent porter dans des chaises en la ville, & allèrent saluer les trois gouverneurs, y conduits par l'agent du jeune vice-roi de Canton, qui y réside au nom de son maître, comme aussi par deux mandarins, qui étaient venus avec nous de Kanton, en l'absence du mandarin Pinxentou, qui était demeuré derrière.

Le premier gouverneur les reçut dans son antichambre, & les fit prendre place à ses côtés ; et quoiqu'il fût de race chinoise, d'ordinaire pleine de vent

& de fumée, il se montra fort humble, courtois, débonnaire, & généreux, car il refusa fort civilement les présents qu'on lui avait destinés.

Le deuxième gouverneur ne les accueillit pas aussi avec moins de civilité & de respect, quoiqu'il fut Chinois de nation comme le précédent.

Le troisième qui tenait sa résidence dans le palais impérial, Tartare de race, prince encore jeune, mais fort gras, & robuste, les fit entrer dans sa chambre, qui était carrée, & garnie de larges couches (couvertes de quelques précieux tapis rouges) & d'une étuve faite d'argile. Sa femme vint s'asseoir auprès de lui, & comme elle était d'un naturel libre, vif, & hardi, elle ne manqua pas de s'informer pertinemment de tout ce qui regardait notre entreprise, & ne fit pas même de difficulté de tirer hors des fourreaux les épées des ambassadeurs, qu'elle maniait avec une gentillesse très rare en son sexe.

Après divers entretiens assez divertissants, plusieurs damoiselles tartares apportèrent un grand bassin d'argent plein de thé, & en emplirent plusieurs écuelles faites d'un précieux bois nommé les Européens koladuur, qu'elles distribuèrent à l'assemblée à la ronde. Les Chinois & les Tartares avalent avec grand goût ce breuvage, auquel nous donnâmes le nom de bouillon de fèves. Ils boivent d'ordinaire le thé pur (c'est-à-dire l'herbe thé cuite dans l'eau simple, sans aucun mélange de lait, & de sel) dans des vaisselles de porcelaine, & le breuvage de samsou dans des gobelets d'argent.

p1.131 Les ambassadeurs visitèrent aussi un seigneur tartare, à la persuasion de l'agent de Kanton. Nous trouvâmes son hôtel tout en désordre, & dénué de meubles, à cause qu'il ne faisait que d'arriver de la cour impériale de Peking.

Après toutes ces visites les ambassadeurs furent conduits magnifiquement avec tout leur train, chez le susdit agent, qui les traita au dîner avec des somptuosités & délicatesses incroyables.

Cette ville, que l'on nommait jadis la superbe, & la nonpareille, voire un monde de merveilles, se voit à 90 stades de la ville de Taiping, à la hauteur de 32 degrés. Elle reconnaît pour fondateur Gueius roi de Çu, qui lui imposa lors le nom de Kinling, c'est-à-dire *pays d'or*. Le premier de la race de Cina la nomma Moling. Les rois d'V, qui y ont tenu leur cour, l'appelèrent Kienie. Sous la lignée de Tanga elle fut nommée Kiangning, & sous celle de Taiminga,

Ingtien ; mais les Tartares après l'avoir assujettie à leur joug, lui donnèrent ou rendirent le nom de Nanking. Elle est plantée dans un fonds fort fertile, qui est arrosé partout des eaux du fleuve de Kiang par le moyen d'une infinité de canaux artificiels, qui sont même capables de soutenir la pesanteur des navires assez considérables. Le grand nombre des canaux font aussi le nombre des ponts, qui sont tous bâtis de pierres dures, & artistement travaillées.

Elle surpasse au jugement des Chinois, toutes les villes de l'univers en magnificence, en beauté, & en grandeur. À la vérité, si nous voulons en parler sainement, & sans passion, on en trouve peu à qui elle doive céder : car si nous jetons les yeux sur tout ce qu'elle enferme dans son enceinte, nous y verrons ses palais, ses temples, & ses tours élevées avec autant de somptuosité & d'industrie que les chefs-d'œuvre de nos Césars. Ses autres édifices publics ont aussi beaucoup de magnificence. Ses rues principales sont



droites & bâties à la ligne, dont chaque a environ 28 pas de large : le milieu est couvert de grands marbres, & les côtés sont garnis d'un pavé à menus cailloux très nettement rapportés & cimentés. Elles ont chacune un guichet que l'on ferme la nuit, pour brider les insolences des mauvais garnements, qui ne respirent qu'après les ténèbres comme les hiboux, pour exécuter leurs voleries & leurs rapines. Chaque rue a aussi un syndic ou censeur, qui tient le registre de tous ceux qui y demeurent.

Les maisons du menu peuple sont fort simplement bâties, & ne sont guère commodes, car elles n'ont qu'une porte pour entrer & sortir, qu'une chambre de retraite pour manger & coucher, & qu'un trou carré à la rue, sur lequel un chacun étale ses petites denrées, & qui est garni d'une natte de roseaux, afin qu'il ne soit vu p1.132 au dedans des passants, comme vous pouvez remarquer par la figure précédente. Ces maisons sont couvertes de tuiles blanches, & sont plâtrées au dehors depuis le bas jusques au haut de chaux fusée, & détrempée avec l'eau. Quant aux maisons des célèbres marchands, elles sont très bien bâties, & munies de divers corps de logis, de plusieurs étages, & de très belles boutiques, remplies de toutes sortes de marchandises, comme d'étoffes de coton, de soie, de porcelaine, de perles, de diamants, & d'autres denrées de grand prix. Et devant chaque boutique, l'on voit sur une (ou deux planches) le nom du marchand écrit en lettres d'or, & tout joignant un mât, qui s'élève au dessus du toit, orné d'une banderole, ou de quelque autre marque, par laquelle on reconnaît fort aisément la demeure d'un chacun.

Ces habitants ne se servent pas de monnaye, non plus que le reste des Chinois, mais ils donnent seulement en paiement de ce qu'ils achètent des lingots, ou barreaux d'argent, taillés en menues plaques avec les cisoires, qu'ils paient eux-mêmes avec leurs balances, qu'ils portent toujours avec eux comme les notaires portent leurs plumes. Les traversins, les languettes, ou les poids de ces balances sont parfois tellement falsifiés par la malicieuse pratique de quelques marchands, que les plus clair-voyants y sont bien souvent trompés. On compte plus d'un million de personnes dans cette ville, sans parler de la grosse garnison de 40.000 hommes que les Tartares y entretiennent, car c'est ici où le lieutenant général des provinces du Midi fait sa résidence. Tous les vivres s'y vendent à petit prix, à cause que les campagnes voisines sont fertiles en toutes sortes de fruits : Les simples mêmes y croissent si heureusement, & le Ciel y est si serein & tempéré, que les médecins la choisirent par dessus tous les autres lieux du royaume pour la première académie de leur faculté.

La première muraille de cette ville est défendue de treize portes revêtues de lames de fer, avec des canons de chaque côté 5 & a de circuit vingt milles d'Italie, voire selon aucuns, six grosses lieues d'Allemagne,

sans y comprendre les faubourgs, qui s'étendent d'une longueur presque incroyable. Il y a encore une muraille, qui est d'une plus vaste étendue, mais elle n'est pas continuée tout à l'entour, ains seulement aux endroits où il semble y avoir plus de danger, & où l'art peut aider à la nature. Les habitants en voulant décrire & vanter la grandeur, disent que si deux hommes à cheval sortaient à la pointe du jour par une même porte, & prenaient le grand galop l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, ils ne pourraient se rencontrer que vers le soir.

Son palais, qui n'est presque plus qu'une masse de ruines, pouvait égaler les plus célèbres ouvrages de nos monarques ; il avait plus d'une lieue italique de circuit, & était renfermé d'une bonne muraille. Il avait au milieu une voie croisée qui servait à la promenade, & était couverte d'un pavé de grosses pierres carrées & unies, & défendue aux deux côtés d'un bas mur de pierre de taille, dont le pied était mouillé des eaux d'un très agréable ruisseau. À notre retour de Peking je me chargeai de quelques pierres des toits de ce palais, sur lesquelles étaient peints en jaune plusieurs dragons & serpents. Je vis au dessus de la porte du deuxième rez de chaussée dressée au niveau, une monstrueuse cloche de la hauteur de deux hommes, de trois brassées & demie de tour, & de l'épaisseur d'un bon quart d'aune, mais qui avait un son assez sourd, désagréable, & moins pénétrant que celui de nos cloches. Et quoique les Tartares aient moins déchargé leur rage sur cette ville, que sur ses voisines, si est-ce qu'ils n'ont pas voulu épargner son palais, qui était l'admiration de l'univers, mais n'en ont fait qu'une cendrée, y poussés par la haine qu'ils portaient à la lignée de Taiminga, qui y avait tenu son siège, & porté le diadème jusques à ce qu'il fut transporté à Peking. C'est ainsi que nous voyons que tous ces superbes ouvrages, qui sont fait par la main de l'homme, se détruisent aussi par la main de l'homme, ou se ruinent insensiblement par leur subsistance, ou par leur durée. Et en effet l'étendue du temps a les mains fort longues & fort puissantes, & de tous nos édifices nul ne peut résister à la vieillesse, & aux désastres des guerres...

p1.133 Cette superbe ville ayant été forcée de recevoir le joug des Tartares, & ne se trouvant plus en état de le secouer, cherche par tout moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces de l'empereur ; c'est pourquoi

elle lui envoie tous les trois mois cinq vaisseaux chargés de quantité de très riches rouleaux de draps de soie & d'autres belles étoffes. On nomme ces vaisseaux *lungychuen*, comme si l'on disait les navires des habits du dragon, parce qu'ils sont destinés pour l'empereur, qui porte des dragons dans ses armes. Il faut que j'avoue que je n'ai rien vu de plus ravissant ni de plus précieux dans tous les havres de l'univers. Les diaprures d'or & de vermillon y sont partout si délicatement appliquées, que je ne crois pas que dans les plus beaux palais de nos monarques on y puisse voir une beauté plus attrayante dans leurs lambris, plafonds, & meubles, encore qu'ils soient tous brillants d'or.

Les mariniers portent une telle vénération à ces vaisseaux, que dès aussitôt qu'ils les aperçoivent de loin, ils calent leurs voiles, & cèdent autant à leur magnificence qu'au lieu où ils vont.

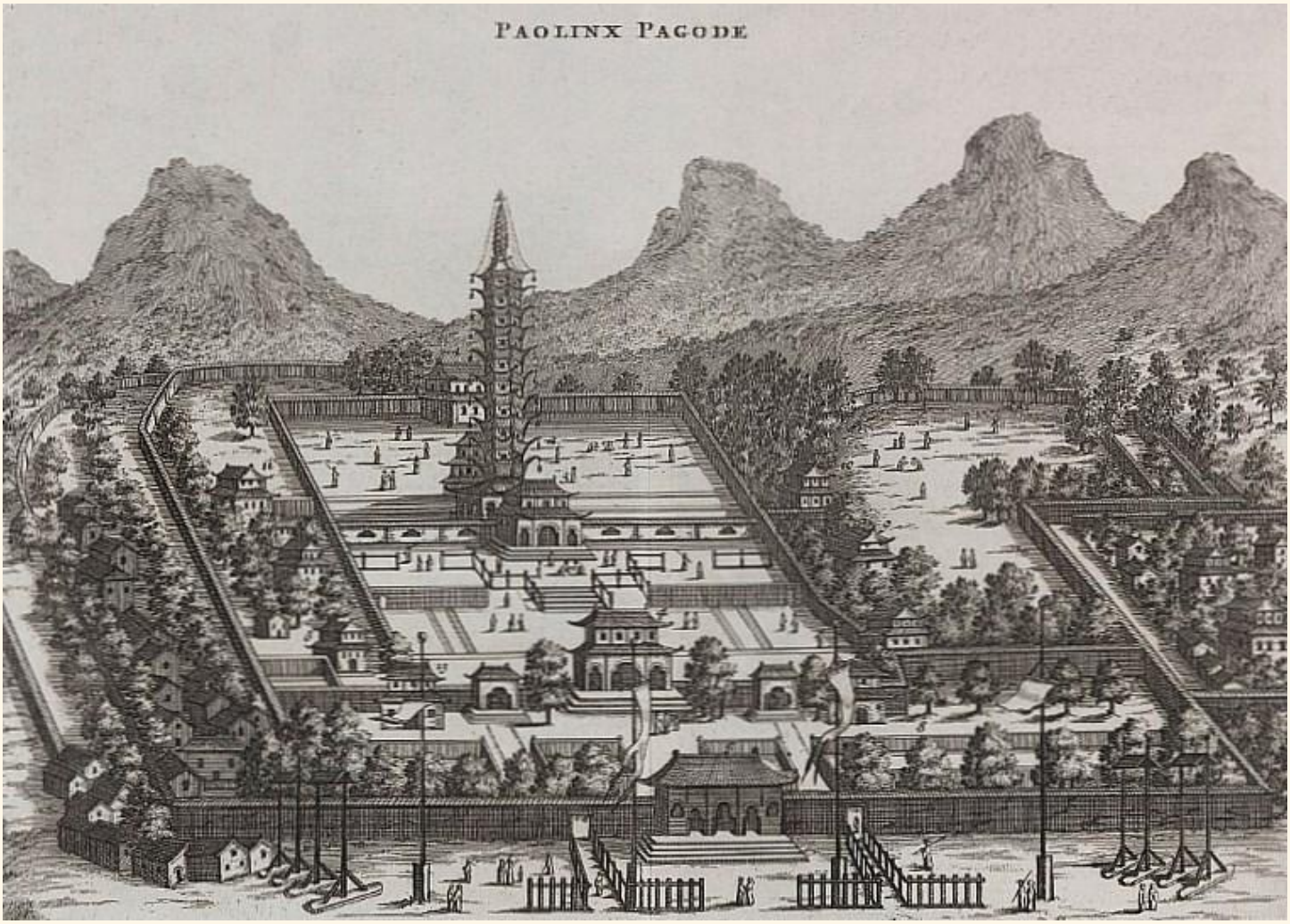
Cette ville ne manque pas aussi d'envoyer à la cour vers les mois d'avril, quelque sorte de poissons très excellents, qui se pêchent aux pieds de ses murailles dans les eaux de la rivière de Kiang, nommés des habitants *xiyu*, & des Portugais *sauel*. Et bien qu'il y ait plus de deux cents lieues d'Allemagne jusques à Peking, si est-ce que ce chemin se fait en fort peu de temps, voire dans huit ou dix jours : car il y a des hommes, qui sont attitrés, & gagés pour tirer jour & nuit les navires, & d'autres tout frais, pour prendre la place de ceux qui sont fatigués, qui se trouvent toujours prêts dans les lieux assignés de même que la poste parmi nous ; aussi envoie-t-on un écrit pour les avertir au préalable & précisément du temps auquel ces vaisseaux doivent arriver. Et on dit qu'il y va de la vie même des gouverneurs, quand ils viennent à faillir, ou à se tromper en ce point. Deux navires se rendent durant cette pêche toutes les semaines à la cour, sans que l'on ait égard aux frais excessifs qu'il faut faire en un voyage si précipité. Ceux de Nankin se trouvent assez satisfaits, quand ils reconnaissent que leurs présents sont agréables à l'empereur, & aux Premiers ministres de ses États.

Notre ambassadeur Keyser visitant cette belle ville porté dans une chaise, accompagné des siens tous à cheval, & passant devant la porte du vieux palais, fut salué d'une grande dame âgée de 40 ans ou environ, laquelle le fit prier très humblement par nos truchements de l'approcher.

Notre ambassadeur, qui ne savait rien refuser à la curiosité de ce beau sexe, mit aussitôt pied à terre sous la porte du palais, où la dame le vint accueillir avec une grâce incomparable, & le bien-veigna de son arrivée d'une si belle manière, que nous fûmes ravis des paroles qui sortaient d'une si illustre source, capable de subjuguer les cœurs les plus endurcis. On dit que la plus belle armure des dames est de paraître dans la conversation d'une façon mesurée & modeste, qui se voit au port, aux gestes, & aux habits ; mais cette dame n'était pas ornée de toutes ces qualités, car d'abord qu'elle joignit notre ambassadeur, elle s'émancipa tellement, qu'elle tira hardiment son épée du fourreau pour la considérer, prit son chapeau pour s'en couvrir la tête, & même déboutonna son pourpoint jusques au haut de chausses : elle eut sans doute été plus bas, si elle eut été prodigue d'un bien, qui était attaché à son corps aussi fermement que son cœur. Après plusieurs discours, elle importuna notre ambassadeur de se rendre en son hôtel avec toute sa suite. Ce qu'il fit pour satisfaire entièrement à cette dame, laquelle nous laissa une guide pour nous y conduire. Dès aussitôt qu'elle nous vit entrer dans la plaine de son hôtel, elle vint avec sa fille recevoir notre ambassadeur, & le mena avec grandes cérémonies en un vaste corps de logis, où il n'y avait pour tous meubles qu'un large banc garni d'une étoffe rouge, sur lequel elle nous fit asseoir, & nous présenta du thé à boire, & quelques rares p1.134 confitures, s'excusant fort du petit traitement qu'elle nous faisait, à cause de l'absence de son mari. Je ne puis m'empêcher de vous décrire ici les habits, & les belles qualités qui reluisaient en la fille de cette dame, que j'ai considéré attentivement. Cette jeune damoiselle était âgée de vingt ans ou environ, & était douée d'une parfaite beauté, & d'une grâce naturelle qui surpassait toutes choses. Elle avait sans doute pris ses hautes parures, car elle était vêtue d'une robe de damas violet & figuré, qui lui pendait sans contrainte jusques à terre, laquelle était assortie d'une jolie ceinture de ruban, & fermée sur le sein de boutons dorés. La tresse de ses cheveux peignée d'une main délicate, & attachés par derrière, était couverte de perles, & surmontée d'un petit bonnet tissu de roseaux ou de bambous, ayant une flotte recoquillée de soie qui passait par le haut avec une gentillesse nonpareille. Les damoiselles de moindre condition portent la flotte

tressée seulement de crin de cheval, & teinte en rouge. Son tour de perles, ses pendants d'oreille façonnés comme des anneaux d'or, ses bracelets, & plusieurs autres riches joyaux faits en forme de fleurs, la rendaient si excellemment belle, que nous étions éblouis de sa splendeur. Et ne croyez pas que c'était le fard, qui lui donnait plus d'éclat, car sa mère (qui était vêtue de noir) répondit à une demande que lui fit notre ambassadeur sur le fard, que les vertueuses dames chinoises n'étaient pas accoutumées de faire ronger leurs visages par ce venin, & qu'on ne pouvait tirer la beauté de la corruption, & dit encore qu'elles n'accoutumaient pas leurs filles aux mignardises des paroles, à la pompe des habits, à la liberté, & aux plaisirs, mais aux exercices convenables à leur sexe, & à leur condition...

Ayant donc pris congé de cette dame, l'ambassadeur Goyer nous vint joindre, & allâmes promener hors de la ville, & entrâmes dans une grande plaine (que habitants nomment Paolinxi, ou *Paulingyng*) laquelle enferme un beau bois planté de pins, qui a de circuit plus de douze milles d'Italie ; & contient un petit mont, qui a servi de sépulcre aux anciens monarques de la Chine, lesquels ont été tellement remués par la manie des Tartares, que leurs cendres qui ne devaient plus p1.136 voir la lumière, sont maintenant mêlées parmi le sable & assujetties à la violence des vents, comme la poussière des collines qui les environnent. Cette plaine est embellie de plusieurs somptueux bâtiments, magnifiques temples, hautes tours, & autres machines, dont l'architecture aurait pu braver les plus riches ouvrages de la Grèce. Les prêtres de ces temples vinrent accueillir les ambassadeurs avec une vénération très profonde, & nous prièrent d'entrer dans leurs pagodes, dont l'un, à la vérité, est un ouvrage vraiment royal, soit que l'on considère sa grosseur, ou son excellence, & sa splendeur. Il est bâti dans un lieu fort haut, sur une levée ou terrasse faite toute de pierres carrées, avec quatre escaliers qui ont plusieurs degrés tous de marbre, qui regardent les quatre parties du monde, & par lesquels on monte. Il y a cinq nefs dans ce temple, qui ont deux rangs de colonnes de



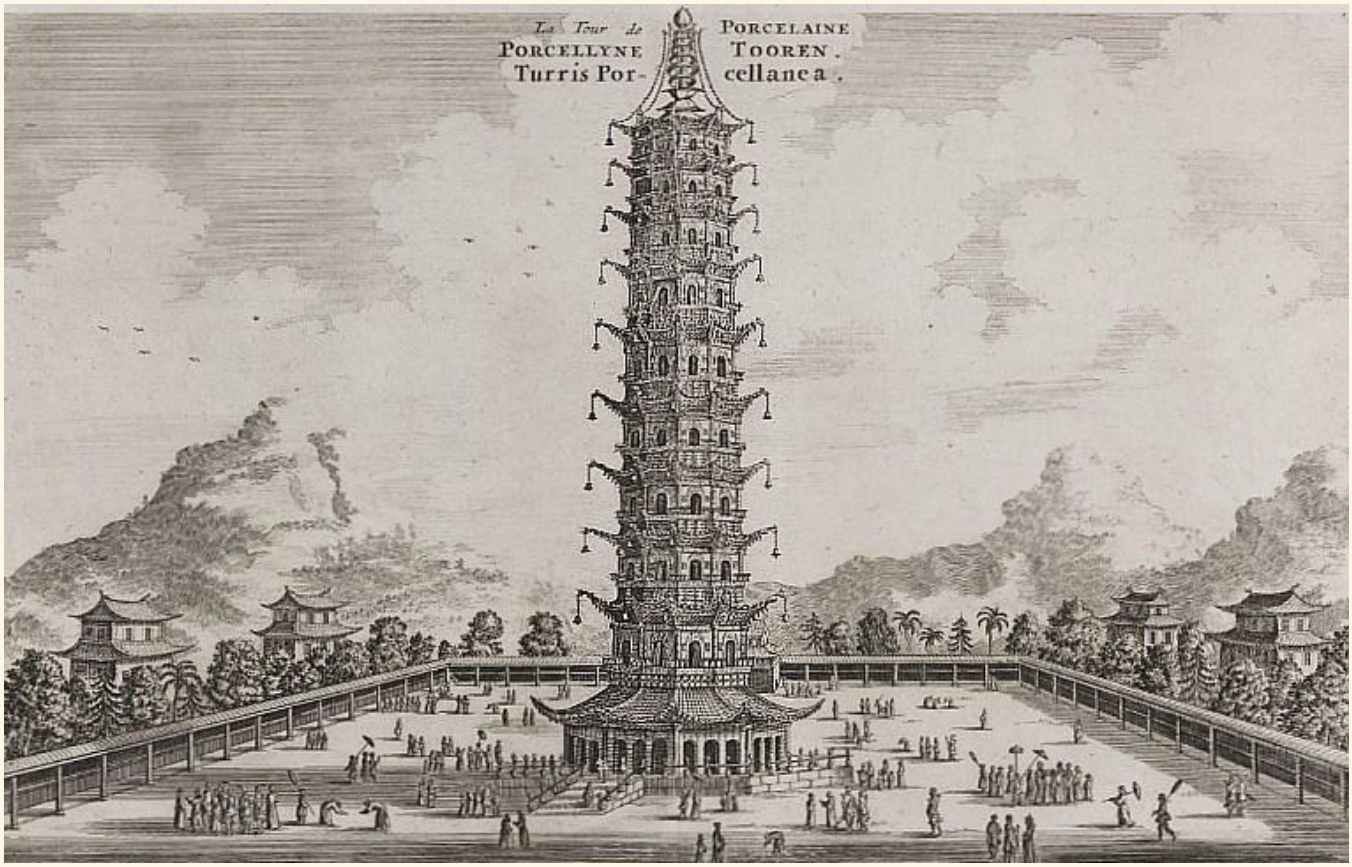
chaque côté, lesquelles sont longues, & rondes, si nettes, si bien polies, & si grosses, que deux hommes ont bien de la peine à en embrasser une. La hauteur est aussi bien proportionnée à la membrure, & au corps de la colonne, car elles ont chacune plus de vingt & quatre coudées, & soutiennent de fort grosses poutres, sur lesquelles on a dressé des piliers plus petits, pour mettre la couverture qui est faite d'ais, lambrissée, & enrichie d'une structure & gravure merveilleusement rare & divertissante. On voit dans les portes du temple des lauriers gravés (le vrai symbole des victorieux) & des lames dorées qu'on y a appliqué & enchâssé. Les fenêtres y sont défendues de fil d'archal si fin, & si délié, qu'il n'empêche aucunement le jour ni la lumière, & on s'en sert même partout dans les plus grands édifices, & particulièrement dans les palais. Nous vîmes encore au milieu du temple deux trônes fort artistement bâtis, enrichis de pierres précieuses & de perles. Dans le lieu qui est le plus élevé on voit deux sièges, l'un pour le roi quand il voulait sacrifier

(n'y ayant que lui seul qui pouvait jadis sacrifier dans ce lieu) & l'autre, qui est toujours vide, est destiné pour la divinité, qu'ils croient s'y trouver invisiblement. Il y a aussi un grand nombre d'autels de marbre rouge dressés dans les cours du temple, qui représentent le soleil, la lune, les monts & les fleuves de la Chine. L'on nous dit aussi qu'il y avait plus de dix mille images, qui étaient toutes faites de plâtre, peintes, & dorées très artistement.

Ces prêtres nous dirent qu'ils avaient divers ordres & rangs entr'eux, auxquels ils donnaient divers noms, que je n'ai pu retenir ; ils se servaient en leurs sacrifices d'une robe de fin lin, & aucuns mêmes portaient des anneaux, & une espèce de mitre. Ils se tournaient du côté de l'Orient en priant, jeûnaient fort souvent, brûlaient de l'encens, de l'aloès, offraient des fruits, du pain, des liqueurs, voire p1.137 toutes sortes d'animaux pour apaiser le courroux de leurs divinités...

Ce temple est entouré de diverses chambres, où étaient jadis enfermés les bains du roi. Il y a des chemins fort spacieux, qui conduisent vers ce temple & aux sépulcres des rois, & sont tous plantés de pins en échiquier dans une distance égale & convenable ; & ces allées d'arbres étaient jadis si bien conservées, qu'il y allait de la vie d'en gâter, même d'en couper la moindre branche.

Le plus rare ouvrage que je vis, à mon avis, dans cette plaine, est la tour de porcelaine, qui surpasse en netteté, en gentillesse, en diaprure, en émaillure, & en richesses tous les ouvrages tant vantés par nos anciens. Cette tour a neuf étages voûtés, & cent & huitante-quatre degrés de hauteur au dedans. Chaque étage a une galerie, ou cloison de barreaux, si bien taillé, si curieusement façonné, & avec une telle bienséance, proportion, & symétrie, que je m'assure que les premiers architectes de l'univers n'y pourraient rien trouver à redire. Aux côtés des fenêtres (comme le montre la figure ici jointe), l'on voit des petits trous carrés, treillissés de fer blanc. Cette machine est toute unie & plombée par dehors, & est si délicatement émaillée & glacée de vert, de rouge, & de jaune, qu'on dirait qu'elle n'est composée que d'or, que d'émeraudes, & de rubis. Toutes les pièces mêmes de porcelaine y sont si nettement emboîtées, cimentées & rapportées, que les plus clair-voyants ont de la peine à en faire



une distinction, & à en reconnaître les liaisons & soudures. Toutes les galeries sont couvertes de toits verts, qui poussent au dehors des soliveaux dorés, qui soutiennent des petites cloches de cuivre, dont le son animé par les vents est capable de réjouir les esprits mornes & endormis. Sa pointe, laquelle on ne peut toucher que par dehors, est couronnée d'une pomme de pin, que les habitants disent être d'or massif. C'est de cette tour qu'on peut découvrir non seulement toute la ville avec ses faubourgs, mais aussi toutes les campagnes de la contrée qui bordent la rivière de Kiang. On nous dit que les Chinois érigèrent, passés plus de sept siècles, à leurs propres frais cette superbe machine, y contraints par les Tartares qui lors, comme en nos jours, avaient rangé tout ce vaste royaume sous leurs lois. De sorte que si on la voit encore aujourd'hui être habillée de ses premières parures, on en doit la gloire aux Tartares, qui n'ont pas voulu ruiner ce chef-d'œuvre, que leurs ancêtres avaient fait dresser comme un trophée à leurs victoires.

Après avoir parlé des bâtiments plus considérables de cette ville, je ne puis m'empêcher de vous dire aussi en peu de mots quelque chose du naturel de ses habitants. Nous remarquâmes, que selon toute apparence, ils surpassent tous les autres Chinois en franchise de cœur, en intégrité, en

civilité, & en accortise : ils sont aussi connus pour les plus subtils, les plus vifs, les plus industrieux & savants de tout p1.139 le royaume. Quant à leur accortise, il faut que j'avoue que je n'en ai jamais rencontré de telle dans la conversation que j'ai eue avec quelques seigneurs, touchant l'état de leur pays, desquels j'ai reçu une telle satisfaction, que je puis dire qu'ils semblent n'être nés que pour faire couler les sources de leur bonté sur ceux qui les approchent. Si nous en recherchons les causes, nous trouverons que cela vient ordinairement d'un bon tempérament qui a du feu & de la vigueur, & procède des louables humeurs, & d'une parfaite harmonie d'esprit. Cela vient aussi de l'éducation, car ceux qui ont le bonheur d'être splendidement élevés, tiennent à gloire d'obliger, & de se faire partout des amis. Ajoutez encore qu'il y a toujours quelque gentillesse d'esprit parmi ces cœurs aimants, qui désirant de se produire dans une vie sociable, & qui sentant qu'elle n'est pas faite pour éclairer des sablons & des serpents, veut avoir des spectateurs, & des sujets de la magnificence.

C'était un contentement de marcher sur les pavés lissés de cette ville, de voir les rues nettes, où il n'y avait ni ordure, ni crotte, ni égouts ni crieurs, ni friponneries de laquais, parmi un si grand nombre de noblesse qui y demeure, ni démarches de rodomonts, ni charlatans, ni chicaneurs, ni ivrognes, ni tous ceux qui tirent tribut de la chair humaine. Tout le monde y était occupé, & je n'y vis pas un seul fainéant, seulement voyait-on des enfants en fort bas âge, qui jouaient à un jeu d'os très innocent, & portaient sur leurs visages enfantins la bonté des pères & mères imprimée d'un illustre caractère.

J'appris encore que cette ville a beaucoup plus de liberté que les autres subjuguées par les Tartares, tant à cause de la multitude de ses habitants (qui étant maniés à la verge pourraient aisément regimber) qu'à cause de leur débonnaireté : car toute leur étude est d'accorder leur cœur avec leur langue (à guise du ressort & de l'aiguille d'un horloge, qui vont toujours de même pas) & de se garder de perfidie.

Nous trouvâmes aussi en cette ville un père jésuite nommé Emmanuel de Lisebon, qui vint bien-veigner les ambassadeurs dans leurs vaisseaux, où après leur avoir témoigné toutes sortes de tendresse, les convia très instamment de venir prendre un repas à son logis : ce qu'ils

refusèrent pour raisons d'État. Et comme il vit qu'il ne pouvait obtenir cet honneur, il les conjura d'y envoyer quelques officiers de leur suite ; j'y fus donc envoyé avec le secrétaire Baron, & il nous traita magnifiquement avec plusieurs Chinois chrétiens-romains (car ils se frappaient la poitrine & faisaient le signe de la Croix) qui témoignèrent d'être fort satisfaits d'avoir eu le bien de notre compagnie. Jamais je ne vis jésuite plus débonnaire, & plus ouvert que celui-ci. Il était tout vie, tout feu, tout pieds, tout ailes, pour nous obliger, il souhaitait avec passion un heureux succès de nos entreprises, envoyait continuellement de présents de cuisine à nos ambassadeurs, & les visitait journellement, bien contraire à ceux qui font de l'argent le dieu du monde, & de l'intérêt le but où visent toutes les intentions.

Les ambassadeurs avaient projeté d'envoyer d'ici quelques lettres aux Japonais, mais ils changèrent d'avis, après avoir appris que le commerce était défendu avec cette nation, par l'ordonnance de l'empereur, qui était en état de tirer vengeance des Chinois de Suitjien & d'Amey, qui s'étant rangés sous les étendards du fameux pirate Koxinga, avaient passé trois ans fort endommagé les terres des autres Chinois rasés. Étant à remarquer que les Chinois, qui ne sont pas tondus ne veulent encore souffrir le joug du Grand cham, ni faire couper leurs cheveux à la façon des Tartares, se moquant du commandement général mis par ce conquérant, au point qu'il se vit élevé sur son nouveau trône. Nous traiterons plus particulièrement de ceci en son lieu.

Après avoir employé quinze jours à la visite de plusieurs grands seigneurs de cette ville, nous prîmes résolution d'en partir le 18 de mai : mais à la vérité, ce ne fut pas sans regret, puisque nous nous trouvions dans un lieu où un chacun voudrait être habitant. Croyez-moi, lecteurs, que tout ce que ces délicates plumes de l'antiquité ont dit des Champs Élyséens, & des îles Fortunées, se retrouve ici avec des avantages qu'on peut mieux sentir, qu'on ne les saurait exprimer. Le Ciel y est riant, l'air sain, les eaux bonnes, les saisons tempérées, les vents réglés, la terre fertile, le séjour délicieux, la conversation charmante, les collines & les vallées arrosées de lacs, de rivières & de fontaines, ombragées d'une quantité p1.140 d'arbres ; émaillées de fleurs, tapissées de prairies, hérissées d'espics ; de quelque côté qu'on se tourne, il semble que la

providence de Dieu ait eu de la complaisance à embellir cette ville, avec son territoire de ses mains.

Nos ambassadeurs n'avaient eu jusques ici que des barques communes, mais les gouverneurs de cette ville trouvèrent bon de leur donner quelques lantes, ou caracores tirées du magasin ou de l'amirauté de l'empire, pour arriver avec plus de magnificence & d'éclat à la cour. Ces vaisseaux avaient plusieurs chambres & retraites, magnifiquement bâties, & artistement peintes & figurées. Ils avaient à la poupe, à la proue, & aux côtés des dragons à gueules bées, de couleur jaune, puis des galeries très belles sur l'avant & sur l'arrière, qui servent ordinairement aux musiciens. Ceux qui ont décrit les beaux faits des Argonautes qui les premiers montèrent sur mer, disent qu'il ne faut s'étonner de leur confiance à surmonter les difficultés incomparables qu'ils rencontrèrent en l'exécution de leur dessein, d'autant qu'Orphée les accompagnait, lequel par la douce harmonie de sa harpe essuyait tous leurs ennuis, & leur faisait perdre le souvenir de leurs travaux. Les gouverneurs pareillement voulant adoucir les amertumes du long voyage de nos ambassadeurs, leurs offrirent des musiciens, & des bateleurs, mais ils les remercièrent très civilement de leur offres de sorte que ces galeries ne servirent qu'aux soldats qui depuis Kanton nous avaient servis d'escorte. Vous remarquerez en passant que c'était un crime de lèse majesté de peindre les vaisseaux d'or, ou de couleur jaune, même de porter des dragons jaunes, sans une spéciale grâce de l'empereur, comme si cette couleur était la plus puissante, & la plus vénérable d'entre toutes les choses inanimées...

On donna aussi des autres vaisseaux à Pinxentou & aux autres mandarins, qui furent suivis d'un grand nombre de seigneurs de cette ville, qui étaient curieux de voir l'entrée & la réception de nos ambassadeurs en la cour impériale.

Dès que nous eûmes pris congé des gouverneurs, & des magistrats de Nanking, nous passâmes pour la deuxième fois devant un pont dressé sur quatorze vaisseaux, temple, & après avoir quitté la porte de Suisimon, & fait environ deux heures de chemin, nous vîmes au bout des dernières murailles de la ville, un temple fort magnifique, où le mandarin Pinxentou s'arrêta avec toute sa flotte, pour y aller rendre ses

hommages & ses vœux à l'idole, & y recevoir ses bénédictions. Nous l'accompagnâmes par curiosité. C'était un plaisir de voir les grimaces de ces pauvres aveuglés. Dès qu'ils furent en ce temple, ils se prosternèrent à l'envie sur le pavé, & se frappèrent la poitrine avec hurlements & lamentations, puis ils égorgèrent des boucs & des pourceaux, qu'ils mirent sur l'autel, au derrière duquel était planté un monstrueux marmouset, qu'ils disaient être le tutélaire de ce lieu, & le souverain président des eaux de cette contrée. Toutes les autres petites poupées qui l'entouraient p1.141 étaient ses ministres & officiers. Après l'immolation de ces animaux immondes, il en fallait avoir d'une autre nature, autrement cette adorable statue en aurait été offensée au plus haut point. On apporta donc grand nombre de coqs (symboles de la générosité, de la vigilance & de la fidélité) & on les égorgea tous, du sang desquels on arrosa toutes ces petites images, qui furent lavées & nettoyées un moment après par les assistants. Toutes ces hosties étant immolées de la sorte, on alluma quantité de flambeaux & de chandelles, puis un chacun se mit à genoux, & à yeux abattus, & à cœurs froissés se prit à marmotter entre ses dents & se tourmenter d'une façon assez plaisante. Les prêtres qui faisaient fort les empressés dans leurs cérémonies, dans leurs gringots, dans leurs singeries & horribles grimaces, nous montrèrent une boîte de bambou, garnie de petits tuyaux de roseau, & figurée de quelques caractères, de laquelle ils se vantèrent de puiser le don de prophétie, les horoscopes, & le bonheur & malheur d'un chacun. Beau spectre de fumée, qui est habillé d'un manteau tissu de nuée & de vent, comme la boîte de Pandore, qui, selon Hésiode, avait toutes les vertus enfermées dans son creux.

Le sacrifice étant achevé, nous prîmes notre cours vers le Levant, & à la faveur de la rivière qui roulait ses eaux avec une vitesse agréable, nous arrivâmes vers le soir au village de Wanksien, où nous reposâmes la nuit ; & le lendemain, qui était le 20 de mai, nous nous trouvâmes insensiblement aux pieds des murailles de la ville de Jejenjeen, que d'autres nomment Loho, qui est la dernière petite ville dépendante de la métropolitaine de Nanking, de laquelle elle est éloignée de 120 stades. Elle est bâtie au côté septentrional du fleuve de Kiang, qui y pousse ses eaux à grande force pour

en faire hommage à la mer Indienne, qui lui tend les bras vers l'Orient en une embouchure de quelques lieues de large.

Les vices vont souvent tenir boutique auprès des vertus, comme disait Origène, & trompent les marchands sous couleur de leur vendre bonnes marchandises. La finesse est une fausse sagesse, qui sert de subtilités contre le droit & la justice. Elle est toujours accompagnée d'hypocrisie, & dort continuellement avec elle. L'homme est si fait à sembler ce qu'il n'est pas, & à dissimuler ce qu'il est, si divers & si plein d'essences muables, que lui-même se trompe en soi-même, & se prend pour un autre. On ne se contente pas de corrompre les habits, le poil, les sciences, les arts, les affaires, on veut encore violer l'âme, le corps, le visage, & on les dépouille de leurs beautés naturelles pour les revêtir de masque. Je me suis étonné de voir dans cette ville les enthousiasmes des mendiants, qui pour demander l'entretien de leurs vies, changent les mouvements ordinaires de leurs corps en mille p1.142 postures hideuses, leurs voix en cris effroyables, leurs bouches en horribles grimaces, & leurs âmes raisonnables en esprits maniaques & furieux. J'en vis aucuns se vautrer, en bacchantes échevelées (comme des Mégères lorsqu'elles étaient éprises du frénétique ravissement de Bacchus) parmi la boue : J'en vis d'autres rouler les yeux dans la tête, comme des taureaux enflammés, dont les ressorts n'agissaient que par une épouvantable furie. Quelques-uns par des effronteries, des importunités, & harangues insupportables tâchaient d'ensorceler les oreilles & les bourses des passants : & les autres feignant d'être troublés d'une plus violente manie, se perçaient quelques membres pour en tirer le sang, se frappaient l'estomac de pierres, ou heurtaient avec tant d'impétuosité leurs têtes contre les cailloux, que nous en fûmes tous épouvantés. Dès aussitôt que ces farceurs ont achevé leurs comédies, & attiré quelques pièces des spectateurs, on les voit par bandes se rendre dans le cabaret, où après avoir fait chaude gorge de viande & de boissons, ils y perdent au vrai la raison, qu'ils feignaient d'avoir perdue parmi les carrefours. Croyez-vous que les mendiants de Rome & de Paris qui fertilisent leurs veines, & font parade de leurs plaies fardées aux pieds de toutes leurs églises, sont moins dignes de blâme que ces payens ?



Cette ville de Jejenjeen est entourée de fortes & épaisses murailles, & enrichie de plusieurs temples & bâtiments, comme vous voyez par la figure précédente : Elle a un faubourg, qui pour la multitude de ses habitants, la beauté de ses bâtiments & le nombre des marchands, pourrait mériter le nom de ville. Pendant que nous visitâmes cette ville, nos truchements nous racontèrent que le renommé pirate Koxinga avait tâché d'une pleine saillie de s'en emparer par le moyen de sa puissante flotte, qu'il sut faire entrer secrètement dans son canal, mais qu'il fut contraint de se retirer honteusement, se traînant comme un grand serpent, qui chargé des paysans à coups de pierre a reçu de l'échec en son corps, & toutefois a sauvé la tête. Les bourgeois pourtant ne purent empêcher qu'il ne vomît son fiel, & décochât sa rage sur les vaisseaux qui étaient à l'ancre aux pieds de leurs murailles ; ils se tenaient assez heureux d'avoir détourné le cours des armes de ce tyran, qui avec des gens sortis de l'écume de la terre, arrachait des villes, choquait les empires, & ébranlait les couronnes & les sceptres des Indes. Ce Koxinga qui a ses retraites dans cinq grandes îles fort fertiles à 20 lieues ou environ de cette ville, veille encore en nos jours comme un lion rugissant pour la surprendre, & la dévorer.

@

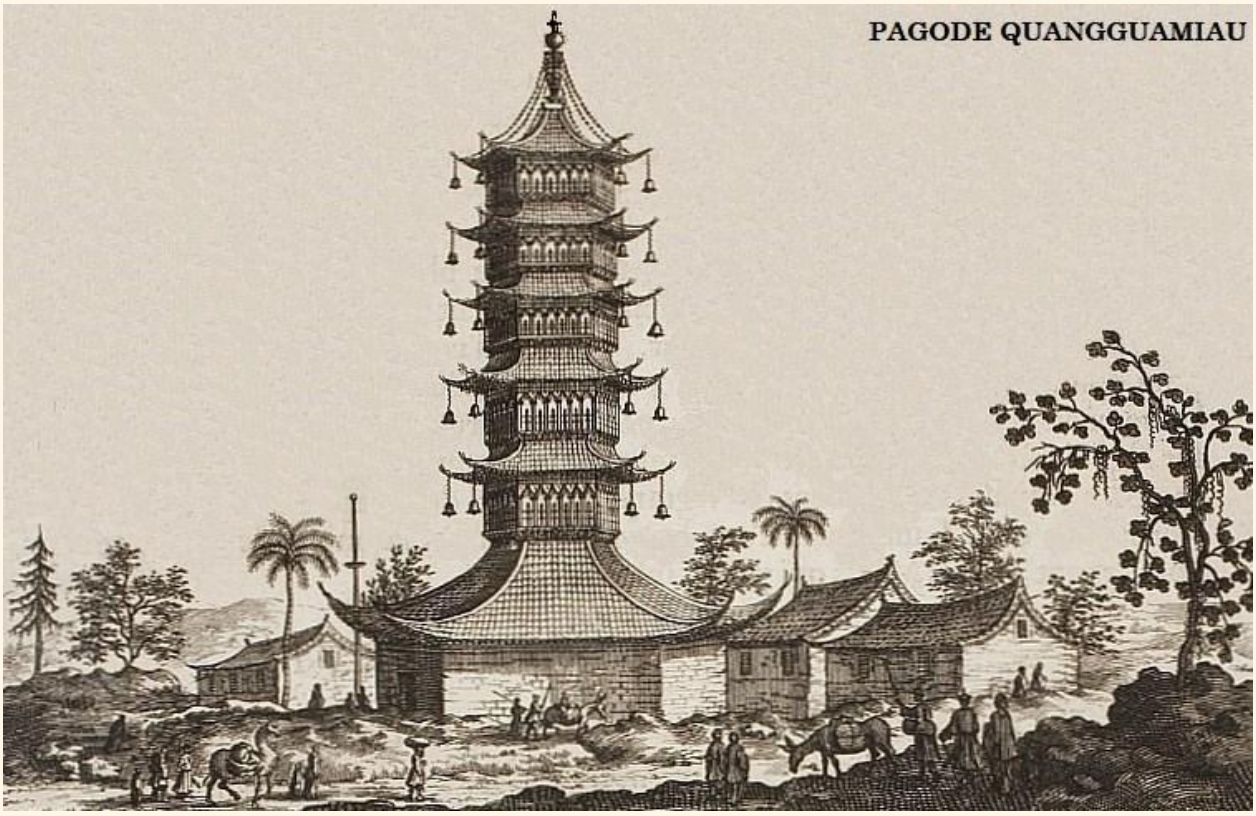
CHAPITRE XXXV

Arrivée des ambassadeurs à Quangcheu. Des canaux artificiels. Du temple de Quangguamiao, &c.

Après notre repos dans Jejenjeen, nous en sortîmes de bon matin, & nous trouvâmes le jour ensuivant, dans le rivage septentrional du fleuve de Kiang, près du château de Quangcheu, une grande & forte écluse de pierres carrées à l'embouchure d'un canal artificiel, qui pénètre jusques dedans le lac de Piexe. C'est ici que l'on voit grande quantité de canaux percés à travers des campagnes, pour la commodité des habitants, & des voyageurs, qui avant l'invention de ces industrieuses conduites, étaient obligés de prendre de grands détours par mer pour entrer dans les rivières, ou de suivre leurs flux ennuyeux, pénibles, & serpentants, pour arriver aux lieux qu'ils souhaitaient.

Nous entrâmes donc par le moyen de la susdite écluse dans le premier canal, qui pénètre jusques à la rivière Jaune. Ce canal a ses bords enrichis de toutes sortes d'arbres, & de fruits très agréables, de prairies verdoyantes, de campagnes riantes & fertiles, de maisons de plaisance toutes assorties de jardins, dont les belles allées semées de sable d'or, tirées à la ligne, historiées en mille façons, & dont les compartiments & carreaux émaillés de fleurs embaumant l'air de leur parfums, seraient capables de persuader aux simples, que c'est ici la vraie terre céleste, ou le Ciel de terre, étoilé de fleurettes musquées, emperlé de pierreries, plein de lait & de miel. Je ne veux pas tout dire, car de ces jardins, j'en ferais un labyrinthe de discours, & je n'en sortirais jamais. C'est assez si je vous dis que les bourgades & $_{p1.143}$ villages mouillés des douces eaux de ce canal sont peuplés comme les bonnes villes.

Nous vîmes au côté gauche de ce canal un superbe temple dédié à Kinkang, qui tient l'une des premières séances entre les dieux de ces payens, à cause de la majesté, sous les éclairs insupportables de laquelle toutes les créatures de ces contrées frissonnent, & les abîmes frémissent.



Nous en vîmes encore un autre fort grand & somptueux, nommé des habitants Quangguamiao, érigé par le zèle, la libéralité, & les soins d'un riche mandarin. Il est bâti dans un lieu fort divertissant, & environné de maisons rustiques, comme cette figure vous le représente.

C'est en ce lieu qu'on voit journellement des assemblées de peuples, qui s'y rendent à la foule, & à grosses caravanes, pour immoler des hosties à la divinité qui y préside. Le laboureur y vient égorger ses poules, ses coqs, ses porcs, & ses boucs, pour attirer sur sa maison les bénédictions ; le marinier & le voyageur y sacrifient tout ce qu'ils ont de plus exquis, pour arriver heureusement là où ils désirent ; le riche y accourt pour implorer sa protection, & l'avancement de ses commodités & de ses délices ; le pauvre y apporte ses larmes & ses prières, pour être soulagé dans ses calamités...

Les mandarins de notre compagnie avaient envie de sacrifier en ce temple, le croyant le vrai magasin de la douceur & de la félicité, mais ils en furent divertis par nos ambassadeurs, qui leur dirent sérieusement qu'ils voulaient avancer leur voyage, sans s'amuser tous les jours à employer le plus beau de leur temps à tant d'hosties & de victimes. Ces paroles leur semblèrent d'abord assez rudes, mais malgré qu'ils en aient,

il fallut marcher. Je n'eus qu'un demi-quart d'heure de temps pour considérer au dedans ce temple, dont la gentillesse de ses six galeries ravissait les yeux au dehors : y étant entré avec un de nos truchements, j'y vis un grand autel sur lequel était une statue de la grandeur d'un homme, accompagnée de plusieurs sombres poupées, illuminées d'un grand nombre de lampes noires, qui brûlent d'ordinaire dans semblables temples jour & nuit à l'honneur des divinités qui y gouvernent, & des morts qui y sont inhumés.

@

CHAPITRE XXXVI

Les ambassadeurs arrivent à Yancheu, ou Yamcefu. Barques admirables, &c.

@



Nous arrivâmes le 24 de mai à la septième ville capitale de la province de Nanking, nommée Yamcefu, & d'aucuns Yancheu, laquelle est située à 90 stades de celle de Jejenjeen. Elle est bâtie en forme carrée, & est défendue de hautes & solides murailles, qui ont trois lieues de circuit. Il s'y fait un si grand trafic de sel, composé d'eau de mer, selon la pratique de plusieurs de nos Européens, que les habitants en sont tous aisés & opulents, & non de merveille s'ils sont si somptueux dans leurs édifices, si splendides dans leurs meubles, & si déréglés dans leurs mœurs, tant est-il vrai que l'abondance traîne presque toujours avec soi de très dangereux effets ; & à la vérité les richesses sont comme des épines, qui ont les fleurs assez douces, mais le fruit très mauvais. Un petit gain qui rit au commencement dans les yeux, est la fleur de l'épine ; quand on l'avale avec de grandes conclusions d'esprits, & de corps, c'en est le mauvais

fruit ; & ensuite quand on demeure entortillé dans une conscience impure, c'est justement la vipère dans les épines.

J'ai remarqué dans l'antiquité payenne que plusieurs âmes peu courageuses se sont volontairement privées de la vie, pour se délivrer de la honte & de l'ennui qu'ils avaient d'être nées en un corps notablement difforme, mais je ne crois pas que dans cette ville on en trouve des si désespérées, puisqu'il semble que la nature en a banni la difformité, & y a placé sur les corps de toutes les filles une beauté si achevée, que je ne crois pas qu'on en puisse voir de plus rare en notre Europe. On dit que la beauté qui n'a point de grâce est un amorce qui flotte sur l'eau sans hameçon, pour être prise, & ne rien prendre ; mais que quand ces deux choses se rencontrent, elles ont bien de l'empire sur les cœurs ; aussi ces filles avec leur éminente façon de leurs corps à petits pieds, sont douées d'une grâce singulière, & d'une gentillesse incomparable. Mais c'est une chose déplorable de les voir (pour être hôtesses d'un si grand don capable de faire beaucoup de biens) être nourrisses de l'amour, & de l'aiguillon du péché. Elles logent de voleurs qui leur ravissent l'honneur, le repos, & le temps, qui sont trois choses les plus précieuses du monde ; elles logent de bourreaux, qui les tiennent toujours à la géhenne, & à la torture. Elles entretiennent un sujet de travail & de peine, un motif de batailles, & une mèche de concupiscence, qui allume le feu dans tous les cœurs des habitants & des étrangers. Car dès qu'elles sont sorties du berceau on les vend à grand prix, on les élève dans les délices, & elles apprennent à peindre, à chanter, à jouer des instruments, à faire des poésies, à damer, à cajoler, à mugueter, & à flatter, afin de se rendre tant plus agréables aux hommes, dont l'haleine en ternit & dessèche bientôt toute leur beauté. De sorte que le beau & le plus grand commerce de cette ville consiste à avoir force filles, qui sont achetées & revendues à grosse somme, pour servir de concubines aux rufiens, & en tirer tribut au profit de leurs p1.145 maîtres. Tellement que ces Chinois se voient insensiblement tributaires des mortelles beautés, & captifs de leurs esclaves, qui par leurs impostures, leurs sinistres intentions, leurs attraits impudiques savent mettre le lacet au pied, le bandeau sur les yeux, & la glu sur les ailes de quantité d'amoureux morfondus, qui se querellent bien souvent pour s'aller rôtir dans les cendres...

On voit au côté oriental de cette ville un grand nombre de salines, où on travaille incessamment. Il y a aussi un lieu de péage, où il faut que toutes

les denrées engagées sur ces canaux, payent les droits ordonnés : vis-à-vis duquel on voit un pont bâti de six bateaux qui veillent à la réception des dits droits.

On entre en cette ville par trois portes, dont celle du milieu est de fer ; les rues sont fort propres, pavées de briques, & dressées en droites lignes. Il y a des canaux d'eau douce, qui la partagent & coupent en plusieurs endroits, avec vingt-quatre ponts de pierre à plusieurs arches, sans parler des autres qui sont plus petits, & en plus grand nombre.

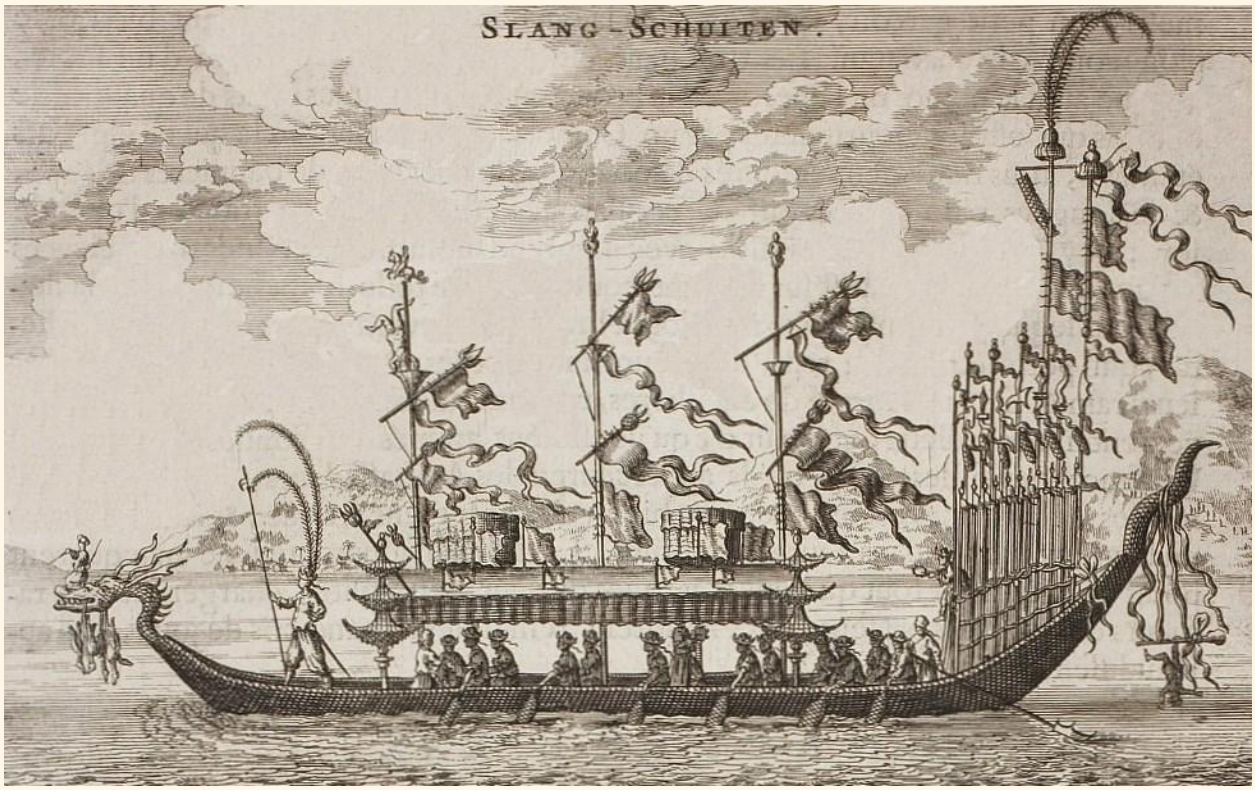
Aussitôt que nous fûmes arrivés en cette ville, le mandarin Pinxentou alla saluer le Grand commissaire (qui était fraîchement venu de la cour, pour y recevoir les droits impériaux) & lui fit présent de quatre pièces de drap rouge, au nom des ambassadeurs, mais nous nous persuadâmes qu'il le fit principalement pour s'affranchir de l'exacte recherche dudit commissaire, ou d'adoucir ses rigueurs. Tous les autres mandarins cependant entrèrent dans la ville, pour se rendre aux yeux du monde auprès de quelques mignardes, afin d'assouvir leur brutale passion...

Hors de la ville du côté du Couchant, on voit un canal artificiel, qui apporte beaucoup d'ornement à un vaste faubourg, qui se rebâtit tous les jours sur ses ruines causées par la fureur des Tartares, & reprendra bientôt son premier lustre (aussi bien que la ville) tant à cause du grand commerce qui s'y fait, que pour le doux tempérament de l'air, & la fertilité du terroir, qui sont trois puissants motifs pour y attirer & entretenir un grand nombre de riches habitants. On y voit entrant à main droite un très beau temple, & une magnifique tour enrichie de plusieurs balustres, d'où on peut découvrir toute la ville, & toutes les agréables campagnes qui l'encourtinent. Le grand nombre des ponts de pierres artistement bâtis, & élevés sur les eaux du dit canal, apportent beaucoup de commodités aux habitants, & aux voyageurs.

L'on découvre aussi proche de cette ville une montagne très divertissante nommée des habitants Heng.

Le lendemain, qui était le 25 de mai, nous partîmes de ce lieu, pour poursuivre notre voyage. Nous vîmes en chemin douze fours à briques, proche desquels on voit à la main gauche le célèbre monument d'un grand sultan, qui comme il avait témoigné durant sa vie qu'il était né pour tout le monde, il n'est pas seulement mort sans les larmes & les regrets de tous ses

peuples, mais reçoit d'eux incessamment autant de victimes & de vénération que la plus auguste de leurs divinités. Vers le midi nous arrivâmes au village de Saupoo, où nous trouvâmes les habitants fort empêchés en la célébration du nouvel an, qui commence le premier jour de la nouvelle lune ; ce qui fut cause que nous reposâmes ici à la prière de la femme du mandarin Pinxentou, qui voulait repaître ses yeux des jeux de cette fête. Jamais je ne vis de plus plaisantes singeries : tous les habitants avaient leurs maisons étoffées de cierges allumés, & couraient à grosses bandes par les rues, comme des insensés, avec des chandelles d'une main tortillées en forme de dragons, & de l'autre des petites images de poterie, p1.147 avec lesquelles ils faisaient semblant de se battre, ou se caressaient les uns les autres en forme d'étrenne. Je ne vous raconterai pas les bouffonneries, les insolences, & les débauches qu'ils commirent après ces mômeries, puisque vous les pouvez mieux concevoir, que je saurais vous les décrire...



Nous vîmes sur le susdit canal grande quantité de vaisseaux fort étranges, mais les plus rares & les plus gentils de tous furent deux barques, ou caracores, que les Chinois nomment Longschon, à cause qu'elles sont bâties en forme de serpents, ou de couleuvres, mais avec tant de justesse, & d'ornement, que je ne crois pas que le vaisseau présenté par Sesostris à l'idole qu'il honorait pouvait le surpasser. Les ventres de ces

caracores ressemblaient fort bien à des couleuvres aquatiques, & moussues. La poupe était aussi parsemée d'étranges couleuvres chevelues, & p1.148 entortillées fort artistement. C'était un plaisir de voir les singeries & les ébattements d'un petit garçon, qui pendait à la queue, & faisait également bien & le plongeon, & le charlatan. Les trois mâts étaient couronnés chacun d'un idole, comme aussi la pointe ou l'éperon de la proue, où l'on voyait les ébats de quantité de canards qui étaient tourmentés par un Chinois. Il y avait aussi à la queue plusieurs étendards, tous richement entourés de poignées de cheveux, de bannières de soie, & de longues plumes. Le tour de ces barques était garni de franges d'or & de soie. Il y avait aussi deux parasols avec un grand nombre de banderoles élevées sur un pavillon, ou plutôt sur un pont couvert d'une toile blanche comme la neige, sous lequel étaient douze matelots à bras nus, revêtus d'armoisin ou de taffetas, qui portaient sur la tête des couronnes dorées, & qui savaient gouverner leurs rames, faites en forme de cuillères, avec une adresse, une vitesse, & un mouvement si merveilleux, qu'on eût dit qu'ils étaient animés & secondés de quelques puissances invisibles. Dès qu'ils aperçurent les ambassadeurs, ils vinrent comme des éclairs envers eux, pour les bien-veigner sur leur arrivée, & leur souhaiter un heureux succès dans leurs entreprises. Les ambassadeurs, qui ne manquèrent point de laisser partout quelques marques de leur générosité, chargèrent ces rameurs de quelques présents, dont ils furent remerciés à grand cris de joie, & d'applaudissements.

@

CHAPITRE XXXVII

Arrivée des ambassadeurs à Kajutsiu, ou Kaoyeu, à Paoing, à Siampu, &c.

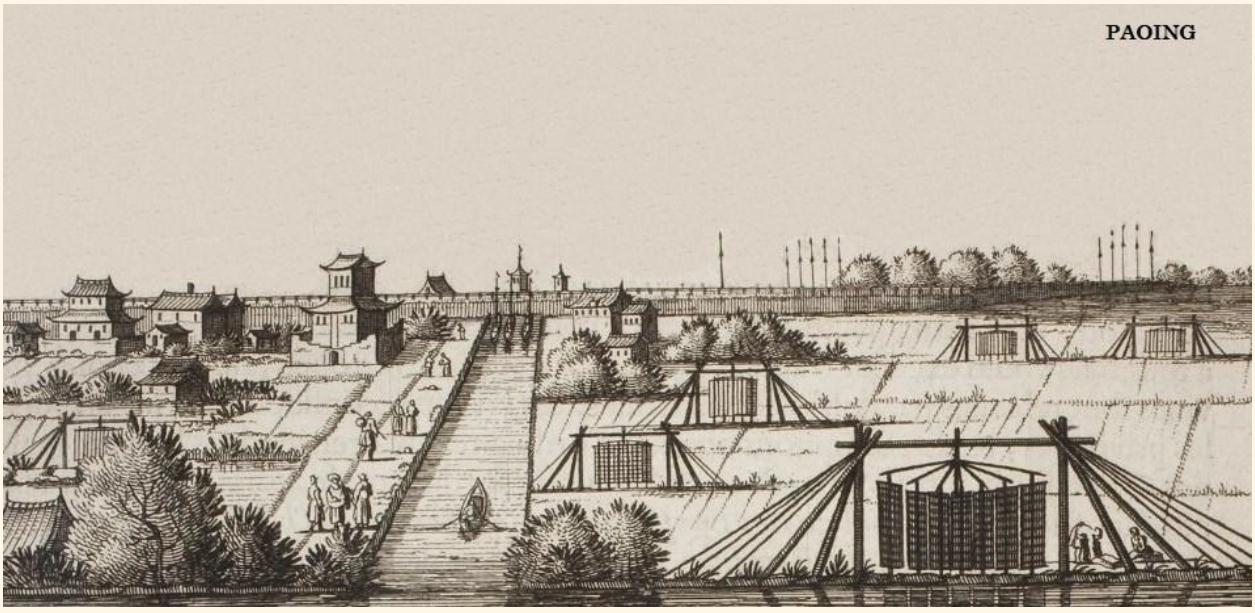
@



Nous arrivâmes le 26 de mai à Kajutsiu, selon aucuns Kaoyeu, quatrième petite ville de la capitale d'Yangcheu. Elle est située au côté droit du canal Royal, proche des bords d'un grand lac, que les habitants appellent Piexe, qui distribue largement ses eaux à ce canal. C'était au pied des murailles de cette ville, que tous les vaisseaux qui venaient de Nanking par le fleuve de Kiang, & voulaient monter vers Peking, étaient jadis contraints d'arrêter durant les tempêtes & les brouillards. Mais ces retardements ayant été jugés fort dommageables au commerce, on trouva bon, afin d'éviter les périls de ce lac, de percer à son côté oriental un canal, long de soixante stades, qu'on garnit de pierres de taille, blanches, carrées, & d'une telle grosseur, qu'on a toutes les peines du monde à deviner, d'où elles peuvent avoir été tirées, vu que dans les provinces voisines on ne rencontre aucuns rocs ni carrières.

Cette ville est fort peuplée, & a des faubourgs enrichis de très somptueux bâtiments, voire même son territoire est si rempli d'habitants & d'édifices du côté d'Orient, qu'on le prendrait pour une grande ville. Du côté d'Occident on ne voit presque que des eaux, que des roseaux, & des joncs, qui se donnent à ferme au profit du public, & dont on se sert au lieu de tourbes, ou de bois, car pour des arbres on n'en voit presque aucuns dans tout ce quartier.

Nous vîmes ici une quantité de moulins à vent, qui étaient dressés d'une façon particulière, & détournaient fort bien l'eau, étant tournés avec des voiles de natte sur une broche, ou un vis de fer. Le côté oriental a de très belles campagnes, toutes couvertes de riz, qui y croît en grande abondance, à cause que la terre est grasse & argileuse. Les laboureurs doivent bien prendre leur temps, pour semer ce grain, & le garder de la trop grande humidité, qui le fait pourrir, ou de la trop grande sécheresse qui le flétrit : les grands soins qu'ils apportent pour éviter ces deux inconvénients par le moyen des dits moulins qui rejettent, & attirent les eaux au besoin, font qu'ils ont presque tous les ans de riches moissons.



Le lendemain nous arrivâmes à Paoing, qu'aucuns nomment Paucien, petite ville sous la juridiction d'Yancheu. Elle se voit à 80 stades de Kaoyeu. Ses murailles bien flanquées, & de forme ronde, ont une heure & demie de circuit, qui sont défendues au Levant des marais de Xeyang, & au Sud-Ouest, des eaux du lac de Piexe. Les ruines de ses édifices causées par l'insolence des Tartares, nous donnent assez à connaître qu'elle fut jadis fort considérable. Elle a dans un de ses faubourgs un temple fort somptueux tant

au dedans qu'au dehors, non loin duquel on p1.149 voit le canal Royal, qui va en droite ligne à la ville (comme cette figure précédente le montre) & partage ses eaux, par le moyen de force petits canaux & écluses, aux terres voisines, lorsqu'elles ont besoin d'être humectées. Les prairies, qui les avoisinent, sont rendues fertiles & commodes pour le bétail par le moyen de plusieurs moulins qui en puisent les eaux pour les rejeter dans le canal.



Le 28 de mai nous nous vîmes aux pieds des remparts de Hoaigan, qu'aucuns nomment Hoaynungam, la huitième ville capitale de la province de Nanking. Elle est située à 120 stades de celle de Paoing dans une plaine fréquente en marais, mais qui ne laisse pas pourtant de produire force riz & froment. Elle est coupée au milieu par une muraille, de sorte qu'aucuns en font deux villes au lieu d'une, & appellent celle qui regarde le midi Hoaigan, & l'autre qui est au Nord-Est Yenching : Le faubourg de l'une de ces deux villes en augmente la grandeur ; car il a bien près d'une lieue d'Allemagne, s'étend & s'avance des deux côtés d'un canal, par lequel on entre dans la rivière Jaune.

Il y a ici un vice-roi, qui prend soin de la provision de l'empereur, & gouverne les sept provinces plus méridionales avec pleine autorité. Il a charge de faire venir des vivres, & tout ce qui est nécessaire à la vie

humaine, des autres provinces, & dans le temps qu'il faut : il y a pour cet effet les vaisseaux de Sa Majesté Impériale dont le nombre est incroyable, pour les porter à la cour, non toutefois devant avoir été très bien visités & examinés par le vice-roi.

Il y a aussi deux bureaux dans les faubourgs : dans l'un on paye les impôts des marchandises, & dans l'autre on acquitte les droits des navires, qui n'entrent pas dans les coffres de l'empereur, mais sont seulement destinés pour entretenir les canaux, réparer les écluses, & conserver les digues.

Il y a trois catadupes ou précipices sur ce canal au nord de la ville, mais le premier qui est le plus proche du fleuve de Hoai, qui effleure seulement les murailles de cette ville, pour se précipiter avec plus de vitesse dans l'océan Indien, est véritablement le plus difficile, & le plus dangereux de tous, car l'eau en tombe avec une violence & impétuosité incroyable, & descend d'un fleuve qui est encore plus haut. Ces furieuses eaux, qui pourraient porter par leurs débordements & saillies la désolation sur tout le voisinage, sont bridées & retenues par de fortes digues & levées de terre.

On voit un peu plus haut un autre précipice nommé Tiensi, c'est-à-dire tombant du Ciel, car *Tien* signifie Ciel, & *si*, tombant de haut en bas. Toutes ces roides chutes d'eaux taillent bien de la besogne aux mariniers, qui en échappent rarement p1.150 sans avoir encouru quelque dommage ; nonobstant les soins & les adresses d'une grande multitude d'hommes y entretenus des deniers de la couronne, & destinés pour gouverner les écluses, tirer les navires en tournant les roues, & les mettre hors de danger.

Cette ville surpasse plusieurs de ses voisines en richesses, en négoce, & en magnificence de bâtiments & d'ouvrages publics, dont aucuns se ressentent de la durée du temps, & du ravage de la guerre.

Il n'y a qu'une montagne qui soit digne de remarque, laquelle pousse ses pointes jusques aux nues, & paraît proche de la cité de Hai, que les habitants appellent Yocheu. Elle enferme un temple aux idoles merveilleusement superbes, avec un convent ou monastère très somptueux, qui sert de demeure & de retraite à tous les prêtres & sacrificateurs de la province, qui sont grandement estimés, honorés des peuples, & favorisés de très belles immunités...

Aristote dit que les vérités qui vont dans le sentiment commun de tous les hommes, passent en créance comme par arrêt de nature. Or telle est l'estime de tous les habitants de la province de Nanking, que s'ils venaient à faillir de se rendre tous les ans dans ce temple, pour y immoler leurs victimes, & faire des offrandes aux prêtres qui y demeurent, ils s'imagineraient d'être dignes de la colère & vengeance de l'idole qui y préside, & de l'indignation de ses cloîtriers.

Tout ce territoire est divisé & coupé de rivières & de lacs, & entr'autres du grand lac de Xehu qui abonde en poissons, & mouille particulièrement les contrées de Moayang, de Canyu, de Hai & de Gantum. Le grand lac & marais de Hung se découvre au Levant de la ville : c'est là où croissent abondamment ces roseaux ou cannes, que les habitants brûlent au lieu de bois ; car comme tout ce pays est fort plat & marécageux, aussi n'y a-t-il point d'autre matière pour se chauffer. Non loin de ces marais regardant vers l'Orient, on voit quantité de salines, qui apportent un grand profit aux habitants.

Pendant que nous étions en cette ville, la pluie y tomba en telle abondance, qu'elle ne permit pas aux ambassadeurs d'exécuter leur dessein, qui était d'aller rendre la visite au vice-roi & au magistrat, qui les avaient bien-veigné de leur arrivée. Le mandarin Pinxentou traita ici magnifiquement les ambassadeurs à un dîner, durant lequel ils reçurent la visite d'un Père jésuite, Gascon de nation, qui leur témoigna une affection toute particulière, & les avertit secrètement que les Portugais employaient le vert & le sec à la cour impériale pour faire avorter leurs entreprises, qui ne pouvaient être que très dommageables aux marchands de Makao, & qu'au reste ils devaient s'armer de courage & d'industrie pour se défendre contre le torrent de leurs malicieuses menées, & que l'unique remède de pouvoir réussir à la cour était d'employer une des premières règles de la plus subtile politique, qui dit qu'il faut désarmer & amollir les passions des courtisans par présents, comme on dit qu'avec un rayon de miel on dérouille & purifie les fontaines d'eau trouble.

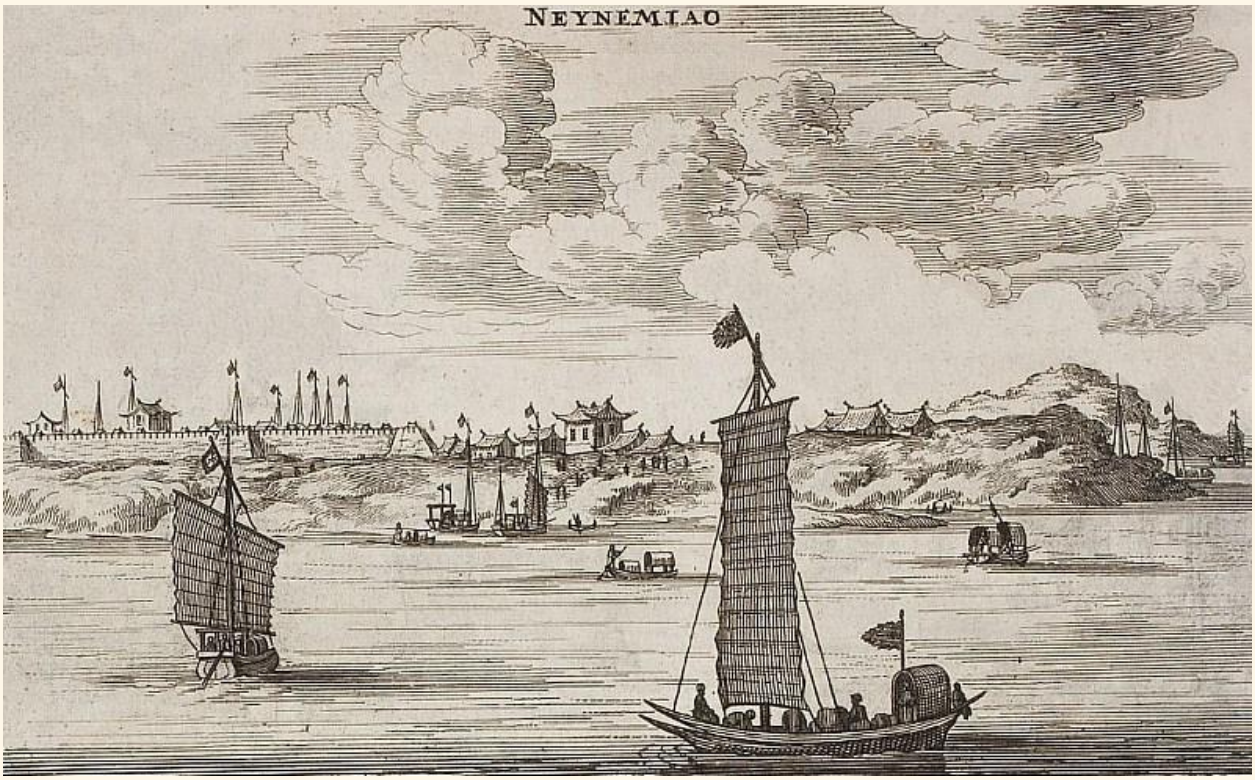
p1.151 Nous sortîmes le lendemain à l'aube du jour de cette ville ; & continuâmes notre route sur le canal Royal, couvert d'une infinité de vaisseaux, & bordé de deux côtés de campagnes & de prairies très divertissantes.



Nous arrivâmes sur le soir à Siampu, village très considérable, à l'entrée duquel nous trouvâmes une solide écluse, que nous passâmes assez aisément, quoique les Chinois nous eussent longtemps auparavant enflé les oreilles des malheurs qu'elle causait journellement aux mariniers.

Ce lieu est situé entre le canal Royal & la rivière Jaune (comme vous pouvez le remarquer dans notre carte générale) & s'étend si loin que nous n'en pûmes trouver le bout toute cette journée. Il est enrichi de très beaux bâtiments, & de très magnifiques temples, qui bordent les deux côtés de ce canal, comme vous voyez par cette figure. Il jouit des privilèges de ville, & est honoré d'un bureau impérial, où on reçoit le péage de toutes les denrées qui s'engagent sur ce canal. L'un des trois fermiers commis à ce péage, moins courtois, & moins raisonnable que ses associés, voulut fouiller par force dans les vaisseaux de notre suite, ne pouvant croire que huit gros navires fussent seulement chargés de présents destinés pour Sa Majesté. Il dit hardiment en les visitant, qu'on pouvait se plaindre hautement de lui en la cour, & que si cette action n'y était pas bien reçue, il aurait pour le moins la gloire d'avoir obéi ponctuellement aux commandements de son maître, & d'avoir tout perdu en gardant la fidélité à son seigneur. Cette violente action nous surprit tous d'abord, mais à parler franchement, elle doit être excusée, puisqu'il n'y a rien de plus recommandable qu'une parfaite fidélité, qui est une vertu vraiment divine, & l'une des plus chères richesses qui

soient dans le cœur humain, c'est un germe de la foi, une preuve d'un courage invincible, une imitation de l'ordre céleste, & du monde élémentaire, où tout s'entretient dans l'observance des lois qui ont été écrites du doigt de la providence dès le commencement des siècles, par le moyen de la foi que les principales pièces de l'univers se gardent l'un à l'autre. Tout s'anime, tout vit, tout prospère sous les divines mains de cette grande maîtresse. C'est par elle que les monarques ont des sujets, les seigneurs des officiers, les républiques des magistrats, les communautés des administrateurs, les campagnes des laboureurs, la vie civile des marchands & des artisans ; par elle que tout le monde a de l'ordre, & que l'ordre a de la prospérité en toutes choses. Il faut donc plutôt crever cent fois que de manquer une fois de fidélité à son souverain.



Le lendemain nous arrivâmes sur le soir au village de Neynemiao, après p1.152 avoir franchi une forte écluse, qui était défendue de deux rangs de portes. Les habitants nous montrèrent les ruines d'un château, qui servit jadis de défense au canal Royal, & à deux bras de la rivière Jaune, lequel fut démantelé, avec mille autres forteresses, par la rage des Tartares.

Après avoir ici reposé la nuit, nous entrâmes le lendemain dans la rivière Jaune, dont les eaux sont si épaisses & bourbeuses, qu'elle n'est pas presque navigable. Les Chinois l'appellent Hoang, qui signifie jaune, ou

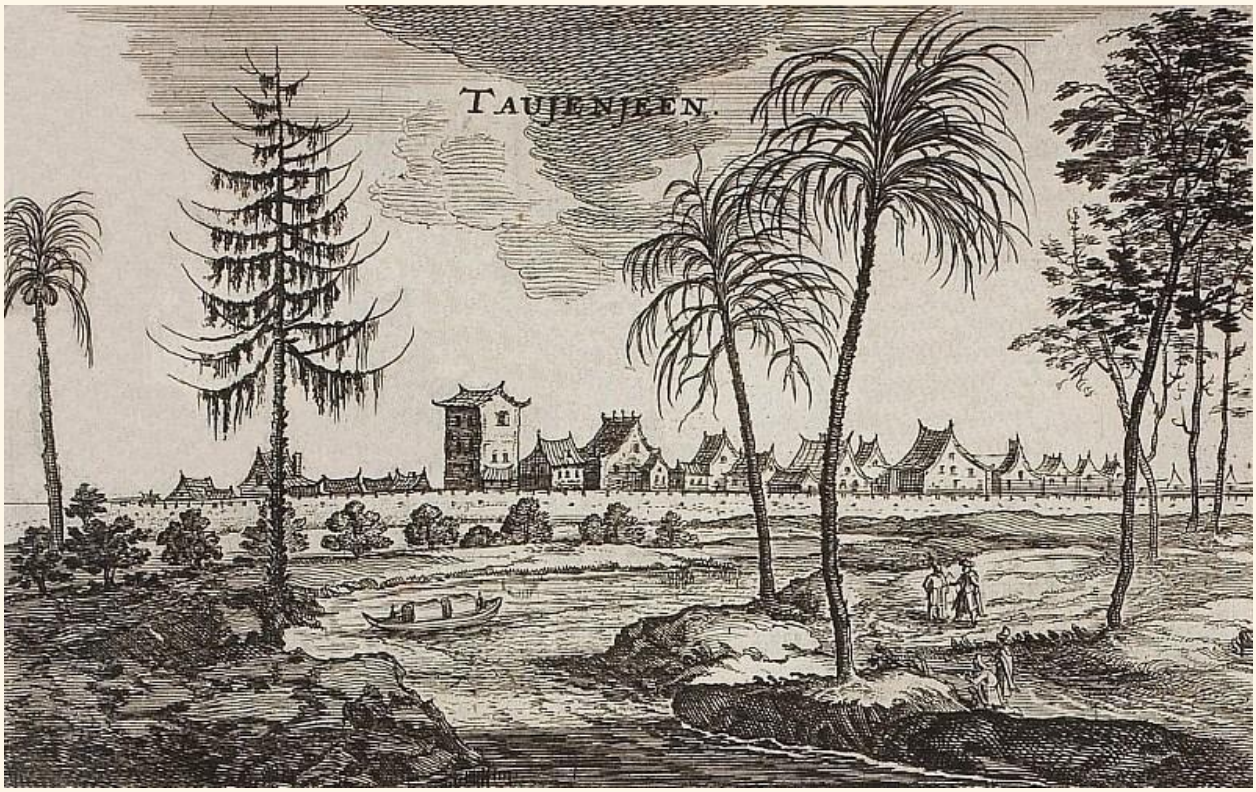
safrané, à cause de son fonds jaunâtre. On dirait à la voir de loin que ce n'est qu'une plaine marécageuse, mais dès qu'on y est embarqué, on reconnaît bientôt par la rapidité de son coulant, qu'elle ne porte pas sans raison le nom de rivière : car elle descend avec une telle roideur, que les voiles secondées de vents en poupe ne sont capables de pousser un navire contremont. De sorte qu'on est contraint de se servir d'un grand nombre de tireurs, si on veut voguer contre son flux. Elle est en quelques endroits large de demie lieue, mais elle a plus de huit cents lieues en longueur. Les matelots ont trouvé le moyen de rendre ses eaux plus claires, & moins fangeuses, en y jetant de l'alun massif & spongieux, qui venant à se liquéfier tire au fonds avec soi toute la bourbe. Quant à son origine, & aux provinces qu'elle arrose, nous en parlerons particulièrement ci-après.

@

CHAPITRE XXXVIII

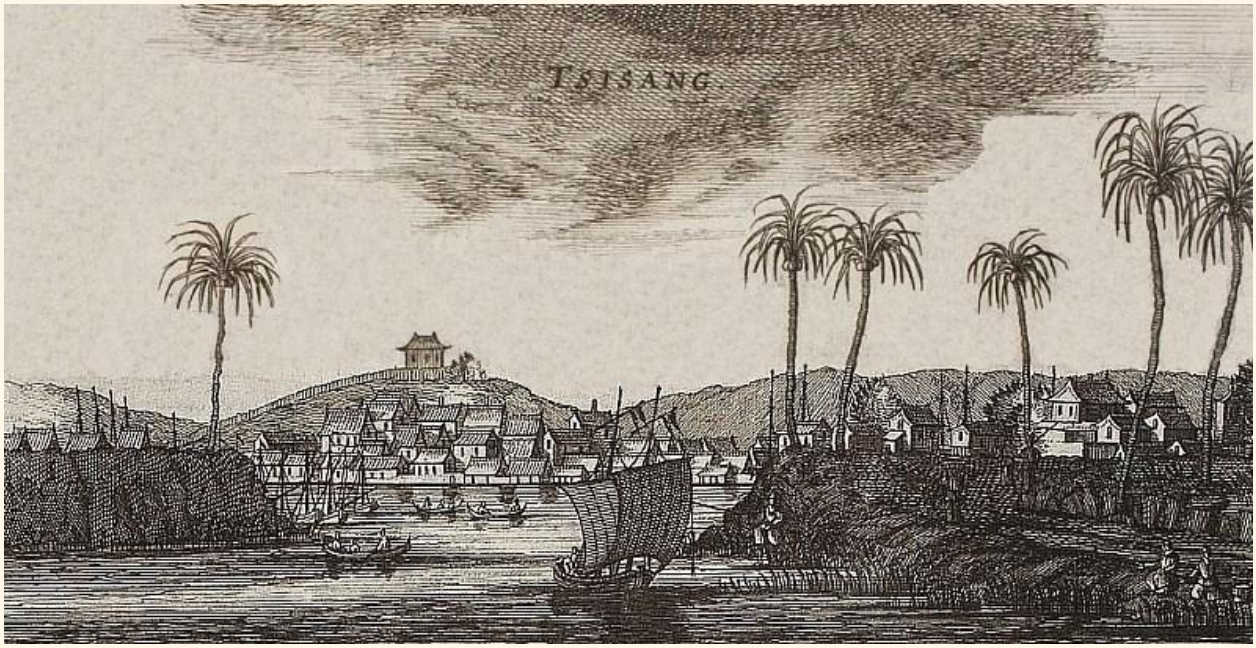
Les ambassadeurs arrivent à Taujenjeen, Tsisang ; des villages flottants ; du canal de Jun, &c.

@



Nous nous trouvâmes le 1 de juin en une petite ville nommée Taujenjeen, ou Taoyven, dépendante de la capitale de Hoaigan. Elle est mouillée au milieu de la rivière Safranée, & défendue de très bons remparts & de bastions de pierre fort épais. Ses riches bâtiments, son grand trafic, son grand peuple, son territoire foisonnant en toutes sortes de fruits & de gibier, lui font tenir rang entre les plus agréables & plus divertissants séjours de toute la province. Les habitants de ce lieu nous racontèrent des merveilles de leurs divinités qu'ils adorent. Ils nous dirent que comme le Ciel leur a donné les âmes, il a aussi ordonné partout des protecteurs, des puissances, & des génies pour leur gouvernement, qui les obligent à les respecter plus par l'utilité qu'ils en reçoivent que par autre considération. Ils nous assurèrent qu'ils mettaient toute leur confiance en leur protection, & que tous p1.153 leurs bonheurs venaient de leurs mains. Lors je leur répliquai que si ces dieux de pierre étaient protecteurs de leur empire,

pourquoi ils n'en avaient écarté les Tartares, qui s'en sont fait les maîtres, & pourquoi leur pays était devenu une boucherie. Et comme je vis qu'ils ne me pouvaient payer que de faibles raisons, je dis en riant que ce n'était pas d'aujourd'hui que semblables dieux avaient montré leurs infirmités, & pour ne les pas trop offenser, je me mis à discourir en général des Romains...

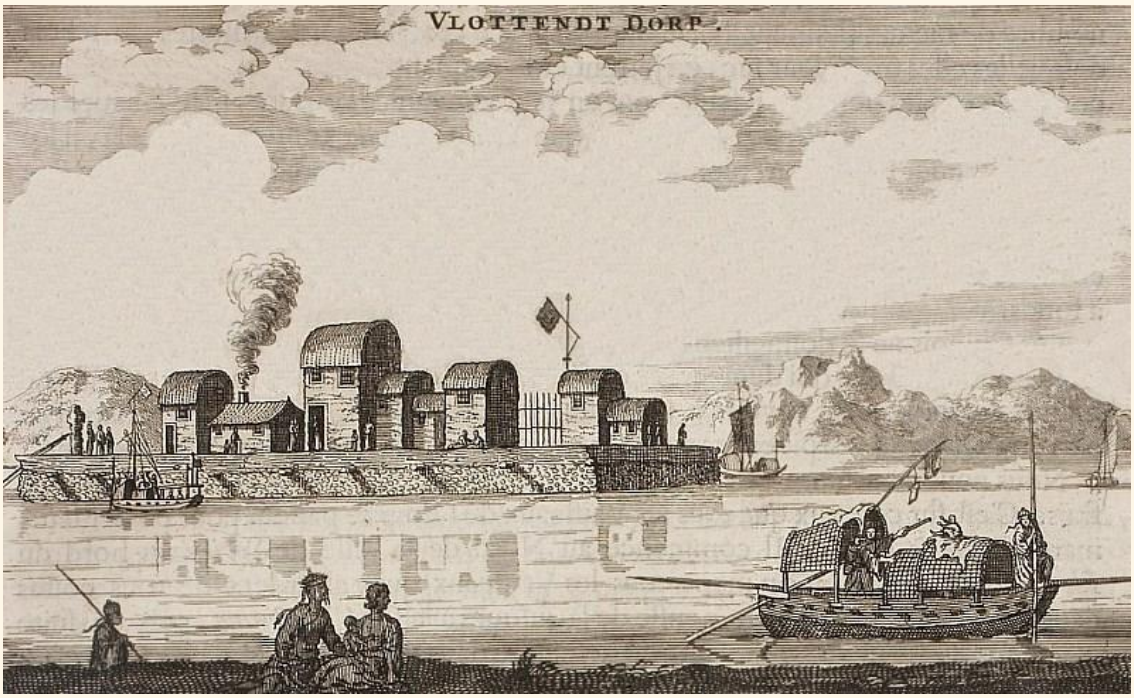


Nous partîmes le même jour de ce lieu, & continuâmes notre route trois jours durant sur les eaux de cette rivière Safranée, & arrivâmes le quatrième du même mois à la petite ville de Tsisang, éloignée de 80 stades ou environ de la précédente. Elle n'a qu'un château & un temple qui la rendent considérable, car elle n'est pas close de murailles, ni embellie de quelques somptueux bâtiments, encore bien qu'elle soit assez pourvue d'habitants, qui s'adonnent au commerce y conviés par la navigation.

Les habitants nous montrèrent ici un lieu, où plusieurs de leurs camarades furent abîmés & engloutis inopinément pour leur rébellion, pour leur impiété envers leurs dieux, ou pour avoir altéré quelque cérémonie de leurs lois...

Nous vîmes aussi sur ce fleuve Safrané quelques bateaux, ou pour mieux dire quelques villages flottants, dont la structure est si gentille, & si industrieuse, qu'on les prendrait pour des vraies îles. Ces machines mouvantes sont composées de roseaux (que les Portugais nomment *bamboes*) qu'ils attachent à des soliveaux avec des cordes, mais si proprement, & si nettement, que la moindre humidité n'incommode jamais

ceux qui demeurent dans les cabanes qui sont plantées & élevées par dessus. Toutes ces cahutes sont bâties de planches, de nattes, & de semblable légère matière, & ont leurs rues si bien alignées, qu'on les prendrait pour des petites villes : & il s'en trouve de si grandes, qu'on y compte



parfois deux cents familles. C'est avec ces inventions que les Chinois portent commodément leurs denrées & marchandises, & les distribuent à ceux qui demeurent sur les rivages de cette rivière. Et pour remuer ces pesantes masses, ils ne se servent point de voiles de natte, comme font presque tous les vaisseaux de cet empire, mais ils les tirent au besoin à force de bras, ou se laissent emporter au flux de l'eau, jusques aux p1.155 lieux où ils veulent trafiquer. Dès qu'ils y sont arrivés, ils plantent & fichent des gros pieux dans l'eau, auxquels ils attachent ces corps pour les arrêter. J'en ai crayonné un voguant sur ce fleuve, dont je vous exhibe la figure, pour contenter votre curiosité...

Ceux qui vont de Bayonne à Bordeaux trouvent à la première poste un ruisseau qui va se jeter en mer, lequel vient d'un lac qui est proche de la bourgade Oret ; dans ce lac il y a une île couverte d'excellentes prairies, laquelle flotte sur l'eau, & va où le vent la porte, de sorte qu'il arrive souvent que le bétail qui est dessus se trouve bien éloigné de sa retraite.

Le même se voit en un autre lac voisin de la ville de S. Omer en la province d'Artois. Car vous y voyez des îles couvertes de très beaux arbres,

& chargées de troupeaux de vaches & de brebis, lesquelles changent de lieu selon les flux des eaux, ou l'impétuosité des vents. Les hommes les pourraient aussi sans doute manier à leur fantaisie, s'ils voulaient se servir de cordes, de perches, ou de piques comme les Chinois.

Si vous me demandez la cause de tout ceci, je l'attribuerai ou à la quantité des p1.156 pierres ponces, ou à quelque autre matière spongieuse, qui compose ces îles, ou bien à la quantité d'arbres, d'herbes, ou de roseaux, qui jetant en icelles grand nombre de racines tiennent beaucoup de place, & saisissent les mottes de terres desquelles elles tirent leur suc, en jettent encore quantité qui percent l'île, & sucent l'eau qui les tient, non seulement en leur vigueur & verdure, mais encore les fait provigner & multiplier, en sorte que qui percerait toutes ces îles-là, il les trouverait pour la plupart pleines d'herbiers & de racines fort légères. Quoi que c'en soit, il est hors de doute que telles îles, soit naturelles, soit artificielles, ne peuvent supporter un plus grand poids que la pesanteur de l'eau, qui doit être égale en masse à la partie de l'île qui est enfoncée dans l'eau, autrement elle coulerait à fonds.

Les Chinois ne se domicilient pas seulement sur ces villages flottants, mais on en trouve aussi plusieurs qui demeurent constamment dans des vaisseaux avec leurs familles, & leur bétail, & vont à si grosses bandes vendre leurs denrées parmi le pays, qu'on les prendrait en les voyant voguer ensemble, pour des villes entières.

Nous nous trouvâmes après midi dans le canal de Jun, qui fut percé avec grands frais. C'est sur ces eaux que tous les vaisseaux de l'empire passent pour porter leurs marchandises à Peking. Il commence au Nord de la ville de Socien au bord du fleuve Safrané, d'où on mène tous les vaisseaux qui y abordent de tous côtés dans ces eaux de Jun ; & il se pousse de là jusques à la cité de Cining, puis ensuite jusques à la cité de Lingcing, où il se décharge dans le fleuve de Guei, à cause qu'en plusieurs endroits de ce canal, il n'y a pas assez d'eau pour les grands navires. J'y ai compté un grand nombre d'écluses bâties de pierre carrée ; chacune d'icelles a une porte par laquelle entrent les navires ; on la ferme avec des ais fort grands & épais ; puis les ayant levés par le moyen d'une roue & d'une machine avec beaucoup de facilité, on donne passage à l'eau & aux navires, jusques

à ce qu'on les ait fait passer par la seconde avec le même ordre, & la même méthode, & ainsi ensuite par toutes les autres ; mais à moitié du chemin avant que l'on vienne à Cining, on fait entrer autant d'eau qu'on veut du lac Cang, par une fort grande écluse, & on ferme le lac quand il faut, de peur que l'eau ne coule trop, & qu'elle ne tarisse & ne dessèche le fonds ; car l'eau de ce lac est bien plus haute que n'est le pays d'alentour. C'est pourquoi dans une si petite étendue, on trouve pour le moins huit écluses, que les habitants nomment Tungsea, à cause qu'elles brident & arrêtent la trop grande violence, & la pesanteur de l'eau, qui saute du lac à toute force. Lors donc que les navires arrivent au lac, afin qu'ils ne soient pas contraints de passer au travers, on a percé aux rives du dit lac un fossé, ou canal, qu'on a garni de très fortes digues de deux côtés, par où tous les vaisseaux passent fort aisément. À la vérité, si nos ingénieurs & architectes, qui s'étudient de faire des aqueducs & des canaux, pouvaient avoir le bien de considérer la longueur de celui-ci, l'épaisseur, & la hauteur de ses digues, la façon de ses écluses, la bonté des pierres de taille, avec la netteté & l'ornement du travail, je m'assure qu'ils trouveraient bien de quoi y apprendre, tant cette nation est-elle industrieuse par dessus toutes celles de l'univers... De sorte que je puis dire sainement, que si les Chinois auraient eu en mains tous ces ouvrages projetés par nos Européens, qu'ils les auraient sans doute fait réussir, par leurs subtiles inventions, puisque parmi les rochers & les montagnes, parmi les lacs & les précipices ils ont creusé & entretenu des canaux, longs de quelques centaines de lieues, pour servir à leur trafic & aux autres commodités de la vie.

@

CHAPITRE XXXIX

Des villes de Fungyang, de Sucheu, de Sungkiang, de Changecheu, & autres de la province de Nanking.

@

Les autres plus célèbres villes de la province de Nanking, dont les particularités m'ont été très exactement rapportées par nos truchements, sont Fungyang, Sucheu, & suivantes.

Quant à Fungyang, seconde capitale de cette province, elle servit jadis de siège aux rois de Tuxan, sous les familles de Çu & de Hana. Elle fut embellie de très beaux bâtiments sous la race de Taiminga, & renfermée de très fortes murailles. Elle a six temples fort somptueux dédiés aux héros, dont l'un des plus fameux fut Liepangus, qui après avoir amassé de grands trésors par ses brigandages & voleries, ruina la lignée de Cina, & donna le commencement à celle de Hana. L'un des plus renommés après celui-ci fut Chu, homme de bas lieu, qui au lieu de passer par la corde à cause de ses larcins & tyrannies, fut fait sacrificateur, & puis empereur, après avoir chassé les Tartares du royaume ; & ce fut lui qui fonda la famille de Taiminga...

L'empereur Ivus n'a pas aussi peu contribué à anoblir la ville de Fungyang, pour avoir été salué roitelet de la cité de Mao par l'empereur Yavus. Ce pays ne donna pas seulement des monarques à la Chine, mais aussi des philosophes à ses académies, dont le plus savant fut Laosuus (prédécesseur du fameux Cungfutius) qui enseigna les dogmes d'Épicure, qui ne consistaient pas dans une brutalité & gourmandise comme Théodoret s'est imaginé, mais dans les contentements de l'esprit, & les aises du corps.

Cette grande ville est bâtie sur une montagne, & embrasse plusieurs collines dans son sein, qui sont toutes couvertes de très beaux bâtiments. Son territoire est aussi rempli de montagnes, au pied desquelles l'on voit de très agréables rivières qui fertilisent les campagnes. Il croît aussi force talc & absinthe dans ces montagnes, que les Chinois nomment absinthe rouge, dont on se sert dans la pharmacie.

Sucheu troisième ville capitale de cette province fut ainsi nommée du roi Sujus. Elle est arrosée de trois rivières, savoir de celle de Leu, de Sung, & d'V-sung, & des eaux du lac de Tai, d'où ces rivières se vont jeter dans la mer, & non de merveille si on y voit un nombre incroyable de marchands, & de marchandises qui y abordent de tous les endroits du monde. On se peut promener dans ses rues par eau & par terre comme à Venise. Ses maisons sont superbement élevées & bâties sur pilotis & grands pieux fichés en terre à coups de hie ou de mouton. Ses murailles ont quarante stades de circuit, mais si on y veut comprendre ses faubourgs, on en trouvera plus de cent. Je ne vous parlerai pas d'une infinité de ponts qu'elle enferme, dont un, qui fait la séparation du lac de Tai, a plus de trois cents arcades ; comme aussi de ses magnifiques pagodes, ni d'un de ses bureaux qui rend trois millions de ducats par an à la couronne ; c'est assez si je vous dis pour vous assurer de sa grandeur, qu'elle est reconnue pour une des plus marchandes, des plus opulentes, & des plus célèbres de toute la haute Asie : d'où vient que les Chinois qui veulent mettre sa gloire au plus haut point, disent en forme de proverbe, *Xang yeu t'ien t'ang, hià yeu sù hang*, c'est-à-dire, *ce que le Ciel est en haut, c'est ce que Sucheu & Hangcheu sont sur terre.* On y fait un breuvage de riz dont on se sert au lieu de vin, qu'on nomme *sangpe*, c'est-à-dire boisson de trois blancheurs. Les habitants assaisonnent toutes leurs viandes de sucre, de sel, & de vinaigre, & ne se peuvent rassasier que des plus friands morceaux de la terre & de la mer. Ils ont quantité de barques, toutes enrichies d'or, & diaprées de couleurs extrêmement riantes, où la plupart se remplissent sans relâche jusques à la gorge, cherchent la délicatesse parmi la gourmandise, passent les nuits entre les plats & les pots, dorment dedans l'ordure des viandes, & de la boisson, & ne parlent jamais de vivre sobrement, s'ils ne sont cautérisés. Bref, tous leurs festins sont une matière de luxe, un miroir de prodigalité & un école de vices. On m'a raconté qu'il y a des marchands si friands & si prodigues qu'ils osent dépenser douze mille écus pour un repas. Gourmandise à la vérité, qui surpasse celle des anciens monarques... Mais je trouve les habitants de cette ville bien plus dignes de blâme que tous ceux-là, vu qu'au delà des bornes de leurs conditions, ils ne se contentent pas seulement d'être esclaves de leurs ventres, & amoureux de la cuisine, de la volupté & de la luxure au plus haut point, mais jettent tous les jours

(comme un Sylla) grande quantité de viandes dedans le Tai, afin que le dieu de ce lac ait à manger comme à boire, & qu'il ait après leur mort la bonté de leur continuer la jouissance des plaisirs sensuels. Pauvres aveuglés qui considèrent la béatitude & la misère dans les termes du corps, sans pouvoir comprendre qu'il y a des promesses & des espérances d'autres biens, qui sont beaucoup plus excellents, & qui ne peuvent être conçus que par la force d'un entendement bien épuré, & ennemi de la chair.

Sungkiang quatrième ville de cette province ainsi nommée de la lignée d'Ivena, n'est pas éloignée de la mer, d'où vient que les navires y peuvent aborder de tous côtés, & spécialement du Japon. Elle est célèbre pour ses bâtiments, pour le commerce de toiles & draps de coton, & pour un fameux docteur chinois nommé Paul, qui après avoir pris connaissance de l'Évangile, l'annonce en nos jours à une infinité de peuples avec une fermeté de salamandre & une constance de diamant. Elle est défendue d'un bon château, & d'une forte garnison, afin d'empêcher les invasions de l'ennemi, qui pourrait la surprendre du côté de la mer.

Changceu cinquième ville capitale de cette province est fort considérable pour ses cinq temples, & plus grand nombre d'arcs triomphaux dédiés aux héros, & pour ses petits vaisseaux de terre odoreuse, dont on se sert comme étant fort propre, & de meilleure senteur qu'aucun autre, pour y détremper & boire leur potion de *cha*.

Chinkiang sixième ville capitale est bâtie sur les eaux de Kiang, & sur des canaux artificiels. On la nomme parfois Kingkeu, c'est-à-dire, Bouche de la cour, parce que tous les vaisseaux qui veulent aller à Peking, y ont tous leur rendez-vous : d'où on peut juger fort aisément de la quantité des denrées qu'il s'y rencontre, & de la commodité que l'on y trouve. On voit au pied de ses faubourgs fort peuplés, plusieurs coteaux très divertissants, & ornés de divers temples fort magnifiques, dans l'un desquels est une tour toute de fer, bâtie en pyramide, haute de trente coudées, & embellie depuis le bas jusques au haut de diverses figures. Son Académie est fort renommée pour ses médecins, que l'on tient surpasser les plus habiles de toute la Chine.

Lucheu neuvième ville capitale de cette province est située dans un terroir fort fertile & plaisant. C'est dans cette campagne pratiquée sur le

conflans des eaux de Çao & de Pe, que se livra la sanglante bataille entre le petit roi Tangus, & l'empereur Kieus, où la justice plia sous les armes de celui-là, & fit perdre à celui-ci son empire. On fait du très bon papier dans cette ville, & on y fait un grand trafic de l'herbe de *cha*.

Ningque douzième ville capitale est arrosée de la rivière de Von qui y passe au Levant, & conduit les navires jusques dans le fleuve de Kiang. Tout son territoire est rude & raboteux ; dans la ville même on y voit le mont de Lingyang, avec plusieurs coteaux divertissants, riches en bocages, & en bâtiments. On y liait aussi force papier de roseaux. Non loin d'ici tirant vers la cité de King, on voit le superbe temple de Hiangsin, c'est-à-dire temple de bonne odeur, lequel est dédié à cinq vierges, qui après avoir été enlevées par des brigands, aimèrent mieux perdre la vie que perdre leur honneur, & la pudicité : ces rufiens en ont fait depuis tant d'état, qu'ils ont pleuré le reste de leurs jours l'excès de leurs cruautés...

Chicheu treizième ville capitale est située sur le fleuve de Kiang, & quoiqu'elle soit environnée de bien peu de campagnes, elle ne laisse pas pourtant d'être opulente, & pourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie.

Hoeicheu quatorzième ville capitale emprunte son nom de la famille de Sunga, & passe pour une des plus riches de cet empire. On la tient pour le rendez-vous de tous les marchands des Indes ; aussi n'y a-t-il point de maison au change, ni de Lombard, où les habitants de cette ville ne soient des premiers, & les plus intéressés ; tant les usuriers les recherchent, à cause de la grande connaissance & de l'adresse qu'ils ont dans toutes sortes de denrées & de marchandises. Aussi sont-ils plus hardis & entreprenants que les autres...

Les montagnes de ce territoire foisonnent en mines d'or, d'argent, & de cuivre. On ne trouve pas dans d'autres de plus excellentes feuilles de *cha* qu'en celui-ci, ni aussi de meilleure encre, non pas liquide comme est la nôtre, mais faite & formée en petites masses longues & carrées, qui sont solides comme du crayon rouge, dont on se sert tout de même que nos peintres se servent de leurs couleurs.

Quangte est la première des quatre grandes cités de la province, que les Chinois nomment Cheu. On y fait un grand trafic de soie.

Hocheu est la deuxième de ces quatre : Chuceu la troisième ; & Siucheu la quatrième ; celle-ci avoisine la rivière Jaune, qui partage & divise son territoire par le milieu. Au Nord-Est d'icelle on voit un pont voguant, fait de trente & cinq grands navires, liés & attachés par des très grosses chaînes de fer. Ce fut ici que le premier de la famille de Hana s'ouvrit le chemin pour s'emparer de l'empire, après avait maîtrisé la cité de Poi, dépendante de Siucheu, aussi bien que celles de Siao, de Tanxang, & de Fung.

Près de cette cité de Fung est le lac de Ta, sur les bords duquel on dit que la mère de Lieupangus, qui était paysanne, eut connaissance d'un esprit, & d'un incube, & accoucha de celui qui donna par après la naissance à la lignée de Hana, dont nous venons de parler.

Non loin de Quangte on découvre la montagne de Ling, qui n'est pas moins haute que celle de Heng. Elle a un coteau fort roide, & difficile, proche duquel il y a une caverne, à l'entrée de laquelle on voit la statue d'un certain sacrificateur, que l'on assure avoir été transmué pour ses crimes en cette statue de pierre...

Il y a encore plusieurs célèbres montagnes en cette province, comme celles de Hoang, voisine de la ville de Hoeicheu (qui a trente-deux sommets fort hauts, d'où sourdent vingt-quatre agréables ruisseaux) & de Ki proche de la cité de Hieuning, dont le sommet est plus de cent & trente perches. Celle de Lungmuen proche de Taiping est fort fréquentée par les botanistes & herboristes, à cause qu'elle foisonne en herbes médicinales. Le mont de Siaocu porte deux sommets fort hauts près la ville de Sosung, sur l'un desquels on voit un superbe temple aux idoles, environné d'un monastère. C'est en ce lieu qu'on révère une Chinoise, qui pour avoir porté une haine au sexe féminin, comme inutile & malicieux, fut changée en mâle, & y embrassa l'austérité...

Proche de la cité de Çao on voit la montagne de Kiuting, qui selon les livres de Taoxu tient rang entre les plus fameuses de la Chine. C'est ici où on adorait un démon de joie, appelé communément *le riz* : il était dépeint en jeune homme folâtre, le menton nu, & qui cherchait les jeunes gens pour les mener aux noces ; la trogne enluminée, peut-être pour avoir trop bu, ivrogne qui dormait debout, le menton penché sur l'estomac, appuyant le bras gauche sur un épieu, & tenant de p1.162 la droite un flambeau, le

chapeau de roses sur la tête, frappant des mains à guise de cymbales. Il permettait à l'homme de s'habiller en femme, & à la femme de déguiser son sexe...

La montagne de Kin, qui forme une île dans la rivière de Kiang au Nord-Ouest de la ville de Chinkiang, est fort fameuse pour divers temples & monastères qu'elle enferme.

Proche de Kiangyn on voit la montagne de Chin, célèbre à cause d'une femme, que les Chinois croient avoir été enfantée par une biche.

La montagne de Sui à l'embouchure du lac de Tai, est aussi renommée pour un temple magnifique, & un cloître qu'elle environne, comme aussi celle de Tung-ting, qui paraît comme une île au milieu du dit lac.

Proche de la cité de Xeu on voit la montagne de Çukin, où on trouva une fort grosse pierre, dont on se sert fort heureusement contre diverses maladies, d'où vient que le vulgaire se persuade qu'elle est préparée par quelque chimiste.

Non loin de Hiutai on découvre le mont de Moyang, nommé des habitants le mont de la Bergère, à cause d'une belle & chaste bergère, qui y fit autrefois ce métier.

La montagne de San se voit au midi de la ville de Nanking, dont une petite partie pénètre jusques dans la rivière de Kiang, armée & environnée de chaînes de fer, qui servent aux mariniers pour accrocher leurs navires, mais non pas pour empêcher la fuite de mont, comme les idiots de ce royaume s'imaginent.

Mao est estimée l'une des plus heureuses & des plus agréables de la Chine. Celle de Fang qui se voit près de Nanking tailla bien de la besogne à l'empereur Xius, car ayant appris de ses devins, qu'elle menaçait par ses étranges figures de transporter son diadème à une autre race, il employa cinq mille nommes pour la percer, & lui donner d'autres postures, croyant par ce moyen de divertir la fatalité & le malheur qui lui devait arriver. C'est par là que cet empereur mérita le surnom de fou, & de fantasque, & dont la sottise n'est autre que vanité, que je puis comparer à cet étang d'Éthiopie, dont l'eau vermeille & d'un goût délicat rend insensés ceux qui la boivent, & les contraint de confesser leurs plus honteux secrets.

Il y a aussi plusieurs îles en cette province, dont les plus fameuses sont celles de Pelu qui se voit au Midi de la ville de Nanking, de Changcung, de Xinglung proche de Linhoai, &c. Aux environs de cette dernière île, l'on voit un lieu nommé Fian où furent submergés & abîmés trente avocats par le commandement d'un empereur de la race de Sunga, à cause qu'ils avaient commis des méchancetés aussi noires que l'esprit de l'abîme, & qu'ils s'étaient mêlés d'étendre les procès, comme les cordonniers font le cuir avec les dents, qu'ils avaient suborné plusieurs personnes à porter des faux témoignages, qu'ils avaient forgé des testaments, supposé des crimes, tenu boutique de toutes sortes de médisances, & de falsifications diaboliques, & accommodé le droit à l'iniquité...

Entre les lacs les plus renommés sont ceux de Tai & de Cienli, ou de mille stades, proche de Lieyang.

La grande rivière de Hoai coupe cette province par le milieu ; elle puise ses eaux dans la province de Honan au pied des montagnes de Tungpe, de là elle les porte à la cité de Hokieu, d'où après plusieurs détours elle les vient décharger dans le lit du fleuve Safrané.

La rivière de Fi prend sa source près de la cité de So au Levant du lac, qu'on découvre sous le coteau de Lung.

La rivière de Singan qui borde les murailles de Hoeicheu, se forme de quatre petits ruisseaux, dont le premier vient des montagnes de la ville, le second sourd proche de Hieuning, le troisième proche de Voyen, & le quatrième non loin de Cieki. Cette rivière roule ses eaux avec violence tout à travers les rochers & les vallées jusques à Singan, qui est une cité de la province de Chekiang. On compte dans ce chemin trois cents & soixante précipices, dont le plus dangereux n'est pas éloigné de la ville de Hoeieheu. Il est remarquable pour avoir servi de sépulcre à un détestable avaricieux, qui ayant ouï dire par un devin, qu'il y avait de grands trésors, entreprit de fouiller dans ce catadupe, & en y fouillant il lui en coûta la vie ; ainsi fut-il payé de sa vilenie... p1.164

La province de Xantung enferme :

— Six villes capitales, comme autant de petites provinces, savoir :

Chinan,

sous laquelle sont les villes de Chankieu, Ceuping, Changxan, Sinching, Ciho, Citung, Ciyang, Chicuen, Juching, Linye, Changching, Fiching Chinching, Ling,

Taigan, Sintai, Laiuu, Te, Teping, Pingyven, Vuting, Yangsin, Haifung, Lelng, Xangho, Pin, Licin, Chenhoa, Putai.
où sont les montagnes de Hoang, Taxe.

Yencheu,
sous laquelle sont les villes de Kiocheu, Ningyang Ceu, Teng, Ye, Kinhiang, Yutai, Tan, Chingvu, Çao, Tingtao, Cining, Kiaciang, Kiuye, Kiunching, Tungping, Venxang, Tungo, Pingyn, Jangco, Xeuchang, Y, Tanching, Fi, Suxui.
où sont les montagnes de Fang, Hing, Kinu, Fung.

Tunchang,
sous laquelle sont les villes de Tangye, Poping, Choanping, Kieu, Sin, Cingpin, Keu, Lincing, Quontao, Caotang, Gen, Hiacin, Vuching, Po, Fang, Quonching, Chaocing.
où est la montagne de Mingxe.

Chincheu,
sous laquelle sont les villes de Linchi, Pohing, Caoyven, Logan, Xeuquang, Changlo, Linkiu, Gankieu, Chuching, Mungyn, Kiu, Yxui, Gechao.
où sont les montagnes de Langsie, Tapien, Y.

Tengcheu,
sous laquelle sont les villes de Hoang, Foxan, Leuhia, Chaoyven, Laiyang, Ninghai, Venteng.
où sont les montagnes de Tengheng, Chifeu, Chevy.

Laicheu,
sous laquelle sont les villes de Pingtu, Vi, Changye, Kiao, Caomie, Ciemie.
où sont les montagnes de Hoang, Tachu, Lao.

Et :

— Quinze bonnes forteresses, savoir : Ningcing Chinghai, Siavoye, Haicang, Chingxan, Gueihai, Punglai, Chin, Sanxan, Kixan, Xechin, Haiuou, Civenxan, Mavan, Siaoching.
— Plusieurs îles, savoir : Pehoa, Feuyeu, Tienheng, Xamuen, &c.
— Plusieurs lacs, savoir : Taming, Choyng, Cioxan, Peyun, Nanuang, Toxan, Faulius, Leangxan, Ho, Lui, Hiyang, &c.
— Plusieurs rivières, savoir : Yo, Kiuto, Su, Ci, Veu, Tao, Kopoi, Kiao, Vi, &c.

p1.165 Cette province de Xantung est la quatrième entre les septentrionales ; elle pourrait porter dignement le nom d'une grande île, à cause qu'elle est bornée de tous côtés de la mer, & arrosée partout de rivières & de fontaines. De sorte qu'on peut naviguer dans toutes ses contrées fort commodément. Elle a pour bornes au Nord la province de Peking, & le golfe de Çang, au Levant l'Océan, & le fleuve de Ci qui la coupe par le milieu. La province de Nanking & la mer lui servent de limites au Midi, & le fleuve Safrané la sépare de Nanking. Les eaux des rivières de Jun & de Guei ferment tout le reste de cette province.

Le grand nombre de rivières, de lacs, & de ruisseaux rend son terroir fertile, & fort abondant en blé, en riz, en millet, en orge, en fèves, en faséoles, & en toutes sortes de grains & de fruits, d'où vient que les habitants disent qu'une seule bonne récolte est capable de les entretenir l'espace de dix années, voire même de secourir les provinces voisines qui se trouveraient dans une pressante nécessité. Il n'y a que la sécheresse & les hannetons qui leur pourraient causer souvent de grandes pertes, si la

divine providence (qui a réglé tout l'univers en toutes ses appartenances comme un papier de musique, & qui a fait naître les antidotes aux lieux où croissent les poisons) n'y avait créé tant d'eaux pour y humecter les campagnes.

On y a les poules & les œufs à fort bon marché, & les plus gras chapons ne coûtent guère davantage. Il n'y a pas de lieu, où on donne les faisans, les perdrix, & les cailles à plus vil prix, comme aussi les lièvres ; car ceux de cette province surpassent tous les Chinois au métier de la chasse, la tenant pour le plus innocent plaisir du monde.

Et plût à Dieu que ce fut le plus grand péché des princes & de la noblesse, comme bien souvent c'est leur plus agréable plaisir. Pendant qu'ils courent un lièvre de grande roideur, ou que montés sur un cheval qui vole, ils volent après un cerf, qui s'envole tant que ses jambes le peuvent porter, il semble que tous les maux du monde leur demeurent derrière les épaules. Mais les Chinois ne trouvent pas en toute la vénerie un plaisir semblable à celui qui se prend à la chasse d'un lièvre charmé. Pour moi, je ne l'ai appris que par rapport, & je voudrais l'avoir vu pour vous en dire des nouvelles plus assurées... Voilà un des plus grands plaisirs de la noblesse chinoise, qui charme les lièvres pour exercer les lévriers, qui sont ordinairement de haut nez, de grand cœur, & de toute entreprise : ils ont la tête longue & camuse, le poil long, les naseaux bien ouverts, les oreilles larges, les reins courbes, le jarret droit & bien herpé, la cuisse troussée, le pied fort sec, & bien fourré, enfin les membres les mieux façonnés du monde.

Les habitants de cette province s'exercent aussi fort à la chasse aux loups, à cause que leurs troupeaux en sont bien souvent fort endommagés s'ils les prennent comme nous autres, avec des chausse-trapes, & creux couverts, & leur font des trains de chair.

La mer, les lacs, & les rivières foisonnent tellement en toutes sortes de poissons, qu'on en peut avoir dix livres pour un liard de notre pays.

C'est une chose rare, & qui va même jusques dans l'excès, & un témoignage que la nature est fort prodigue envers cette nation, en ce que la soie y croît d'elle-même dans les arbres & dans les campagnes, sans être filée par des vers à soie domestiques, mais par d'autres qui ne ressemblent

pas mal aux chenilles : ils ne la tirent pas en rond ni en ovale, mais bien à fil très long, qui sort peu à peu de leur bouche ; cette soie est fort blanche : le fil s'attachant aux arbrisseaux & aux buissons, & poussé d'un côté & d'autre par le vent, on l'amasse, & on en fait des draps de soie, comme si c'était véritablement du fin lin, & bien qu'ils soient un peu plus gros que ceux qui sont faits de soie filée dans la maison, si est-ce qu'ils sont plus serrés & plus forts.

Cette province produit aussi toute sorte de très excellentes poires, châtaignes, autres fruits à écailles ; & surtout il y a si grande quantité de prunes, qu'eue en p1.167 fait part aux autres provinces, & spécialement lorsqu'elles sont séchées. On y trouve encore une sorte de pommes, que ceux du pays appellent *suçu*, qu'on sèche comme les figues de notre Europe, dont nous parlerons plus amplement en notre seconde partie.

Les habitants de cette province ont l'esprit plus lourd & plus grossier que les autres Chinois ; aussi en trouve-on fort peu qui s'avancent dans les belles lettres. Ils sont toutefois hardis, entreprenants, & endurcis à la fatigue. On y voit des petits enfants se jouer tous nus en hiver, afin qu'ils apprennent à supporter le froid. Dès que ces petites créatures sont venues au monde, on les plonge dans les rivières pour reconnaître leurs petits courages, suivant lesquels on en fait des augures étranges...

Ce pays abonde en voleurs & brigands, dont les souplesses & les industries qu'ils ont en leurs exercices ordinaires égalent, voire surpassent les inventions & les artifices des plus achevés filous de Paris & de Rome. Et encore bien que la compagnie des voleurs ne ressente rien de la société humaine, comme étant nourrie parmi toutes sortes d'infâmes actions, si est-ce que ces Chinois ont érigé des statuts pour se maintenir en leurs limites, & à guise d'une république ils ont constitué des lois & des peines pour ceux qui contreviendraient à leurs édits, constitutions & ordonnances, qui ont été fort altérés par ces dernières guerres, par la prise, & le châtiment que les Tartares ont fait de leurs chefs. Et à la vérité si l'empereur n'eut pris soin d'abord de les ruiner, ils étaient capables, par les puissantes troupes qu'ils pouvaient assembler en peu de temps, de faire branler, voire même de renverser la couronne. Partant il ne se faut étonner si ce pays ne porte plus dans ses bâtiments, & dans ses campagnes que les

funestes marques des guerriers sans pitié. Ces vagabonds à visages de suif, ces coquins à regards d'éclair & de foudre, ces frelons à front stigmatisé de félonie, ces lutins d'enfer à bouche fumante, ces corbeaux, ces loups & ces chiens de voirie ne méritaient point de moindres supplices : ces bras armés de couteaux en bouchers sanguinaires ne devaient passer que par les épées, les potences, & les cordes des bourreaux...

Il y a dans cette province de Xantung six grandes villes capitales, nonante-deux petites, & quinze forteresses, comme vous pouvez remarquer en la table précédente.

Les registres qui contiennent le nombre des hommes de cet empire, font mention qu'il y a dans cette province 770.555 familles & 6.759.675 hommes. Le tribut du millet, du riz, & du froment est de 2.812.119 sacs ; de soie filée on en paye 54.990 rouleaux ; de livres de coton 52.449 ; de bottes de paille & de foin 3.824.290 ; outre le revenu des bureaux, dont il y en a trois sur la rivière d'Iun, par où tous les navires qui vont à Peking doivent passer : & bien que les droits des marchandises qui passent outre, ne soient que très petits, toutefois la quantité en fait monter la somme jusques à dix millions, ou bien cent fois cent mille écus d'or, sans mettre en ligne de compte le jeu des gouverneurs & officiers, que nous appelons *le tour du bâton*. O si j'osais dire combien de tours fait ce bâton, & combien l'esprit éveillé à ses intérêts trouve d'artifices pour venir à bout de ses intentions, je m'assure que vous auriez en abomination un grand nombre de ces suffisants, & batteurs de pavés qui n'ont leurs maisons bâties que sur la ruine des pauvres & cimentées que du sang des misérables. Je veux croire que parfois la conscience en remord quelques-uns, mais à la fin ils sont persuadés qu'on ne peut plus vivre dans le monde sans tourner le bâton, & qu'il est maintenant aussi nécessaire que de respirer. Laissons donc là semblables ministres, qui suivant la mode du temps, servent leurs maîtres sans oublier leurs propres affaires, & fauchent le pré pendant qu'il est encore dans l'abondance, & entrons dans cette province de Xantung, pour y reconnaître ses perfections.

@

CHAPITRE XL

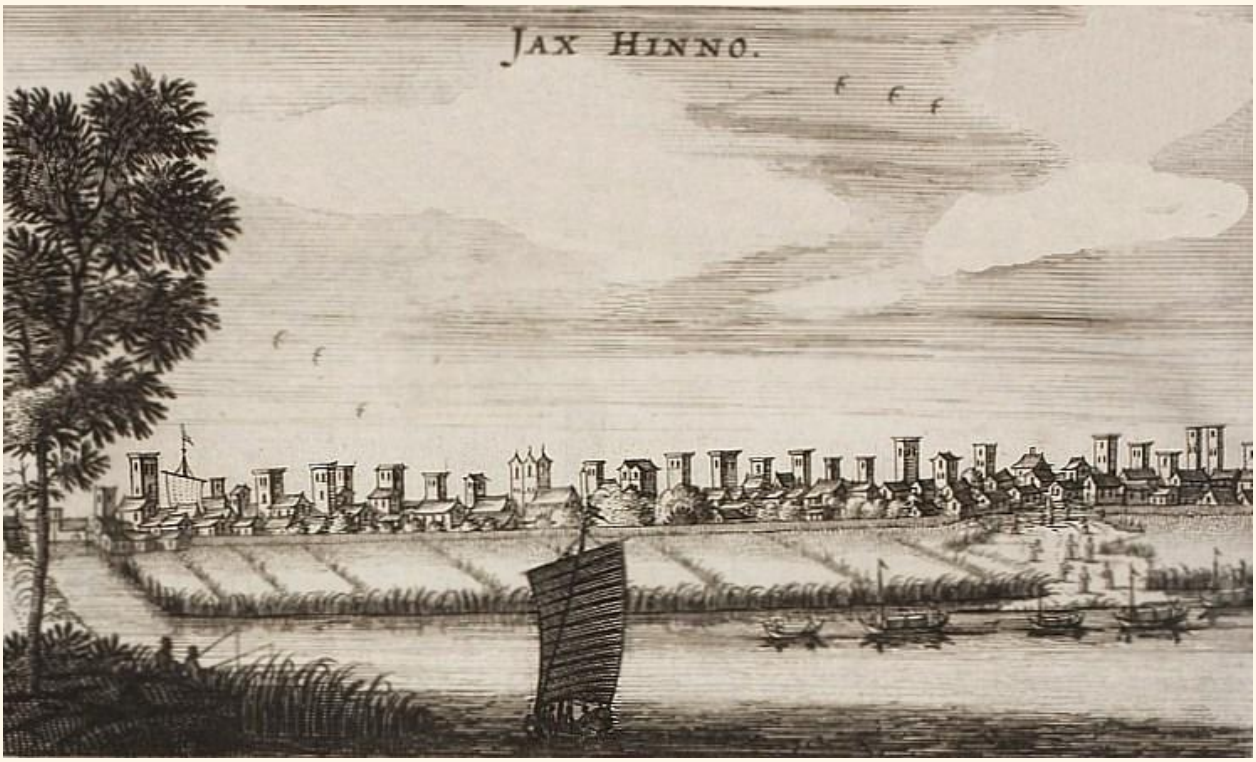
Arrivée des ambassadeurs à Kiakia, Jax-hinno, Cinningsiu, &c. Pêche étrange des Chinois.

@



Le canal de Jun qui nous servit dans la province de Nanking, nous porta le sixième du mois de juin dans celle de Xantung, & nous arrivâmes vers le soir à un fameux village nommé Kiakia, situé au milieu d'une vaste & agréable plaine, riche en toutes sortes de grains & de fruits ; & non de merveille s'il enferme de si beaux bâtiments & tant d'habitants. Le romarin y croît partout abondamment, & de son odeur il embaume tout le terroir. Les animaux sauvages & forestiers y foisonnent, & particulièrement, les cerfs, & les biches, comme aussi diverses sortes d'oiseaux, entre lesquels les faisans & les francolins y sont si communs que chez nous les alouettes. Nous eûmes un grand plaisir à la chasse du cerf, & de la biche, mais parce que nous n'étions pas bien informés de leurs erres & de leur gîtes, nous retournâmes quelquefois à main vide, quoique les seigneurs tartares qui nous accompagnaient fussent pourvus de très bons lévriers & chiens de

meute. Ils furent fort étonnés de nous voir tirer quelques faisans en volant, & des biches en courant, & admirèrent notre agilité à fendre leur cuir, à les dépouiller (ôtant avec la peau le parement, c'est-à-dire, une chair rouge, qui est sur la venaison & chair de la biche) & à faire tout chaudement la curée aux chiens de leurs têtes, de leurs cœurs, de leurs cervelles & de leurs cous ; & leur montrâmes clairement que les p1.169 curées froides qu'ils faisaient ordinairement en leurs maisons n'étaient pas si bonnes que les chaudes. La chair de ces bêtes était d'un goût très excellent, & très friand, à cause qu'elles prennent leurs viandes & paissons au milieu des romarins.



Nous employâmes trois jours à naviguer sur ce canal, qui nous semblèrent bien courts, à cause des divertissements que nous y reçûmes. Nous arrivâmes deux jours après à un autre célèbre village nommé Jax-Hinno, situé près des eaux de ce canal, qui était bordé de deux côtés de trente-six belles tours, & de plusieurs autres magnifiques bâtiments, de sorte qu'on dirait à le voir de loin, que c'est une très grande ville, comme vous pouvez remarquer par la figure suivante.

Nous prîmes notre repos dans ce lieu, & nous en partîmes le lendemain à l'aube du jour, & nous ne continuâmes notre route deux

jours entiers, que parmi une infinité de très divertissantes & de très fertiles campagnes.

Le côté oriental du dit canal n'est pas uni comme le septentrional, mais est rempli de collines & de montagnes fort élevées. Il y en a une proche de Taigan, laquelle dépend de la première capitale de Chinan (dont nous ferons mention ci-après) que les habitants nomment Tai, & la font haute de quarante stades ; & ils disent qu'ils peuvent voir le soleil de son sommet au premier chant du coq. On y trouve quantité de temples aux idoles, de grottes, & de cavernes, qui servent de retraites aux sacrificateurs, qui y vivent couverts de peaux & de cilices, compagnons des bêtes sauvages, & y mangent les racines qu'ils arrachent avec les ongles, & les détrempent avec la sueur de leur front, & y géhennent leurs membres par des austérités si effroyables, que je crains que nos anachorètes européens en auraient de l'aversion, s'ils étaient forcés de les entreprendre : ils disent que les mortifications continuelles des solitaires leur servent d'ornement comme les fleurs aux prairies.

Non loin de Laiuu, qui est aussi sous la juridiction de la capitale de Chinan, on découvre la montagne de Taxe, qui foisonne en minières de fer.

Quant à la ville de Chinan, elle est ainsi nommée de la famille de Hana ; elle fut appelée Linci sous celle de Tanga ; sous l'empereur Yvus elle était comprise dans la province de Chincheu. Elle est au reste fort grande & bien peuplée, & embellie de très somptueux bâtiments, & de grand nombre de ponts élevés sur le lac de Taming, & la rivière de Ci, qui par les diverses branches de leurs eaux apportent une grande commodité aux habitants & aux mariniers. Un roi de la famille de Taiminga tint sa cour dans cette ville, mais les Tartares, parmi les chaudes bourrasques de leur fureur, la ruinèrent de fonds en comble, & n'épargnèrent que p1.170 ses temples, ses palais, & ses jardins de plaisance. On y voit encore dix superbes temples consacrés aux idoles & aux héros de la patrie : mais celui de Tungo bâti par le roi Hoangtius les surpasse de beaucoup en grandeur & en magnificence. C'est en ce lieu que les Chinois disent que soixante & douze de leurs monarques choisirent leurs sépultures ; c'est pourquoi il est tout brillant en mausolée & sépulcres si magnifiques, qu'aucuns pourraient marcher de

pair avec ceux d'Artemise, d'Auguste, de Porsena & d'autres vantés par l'antiquité. Les prêtres qui conservent ce temple y sacrifient journellement, jouissent de très grands revenus, par la munificence & la libéralité des dits rois, à l'honneur desquels ils immolent de victimes, comme à leurs divinités, à cause qu'ils ont remarqué dans la légende de leurs vies, qu'ils ont tous gouverné leurs sujets avec une haute sagesse, une profonde paix, une justice exacte, & une douceur d'esprit inestimable.

On voit aussi dans les montagnes, & le long des grands chemins, divers temples, & quantité de mausolées érigés en la mémoire de quelques monarques & grands du pays...

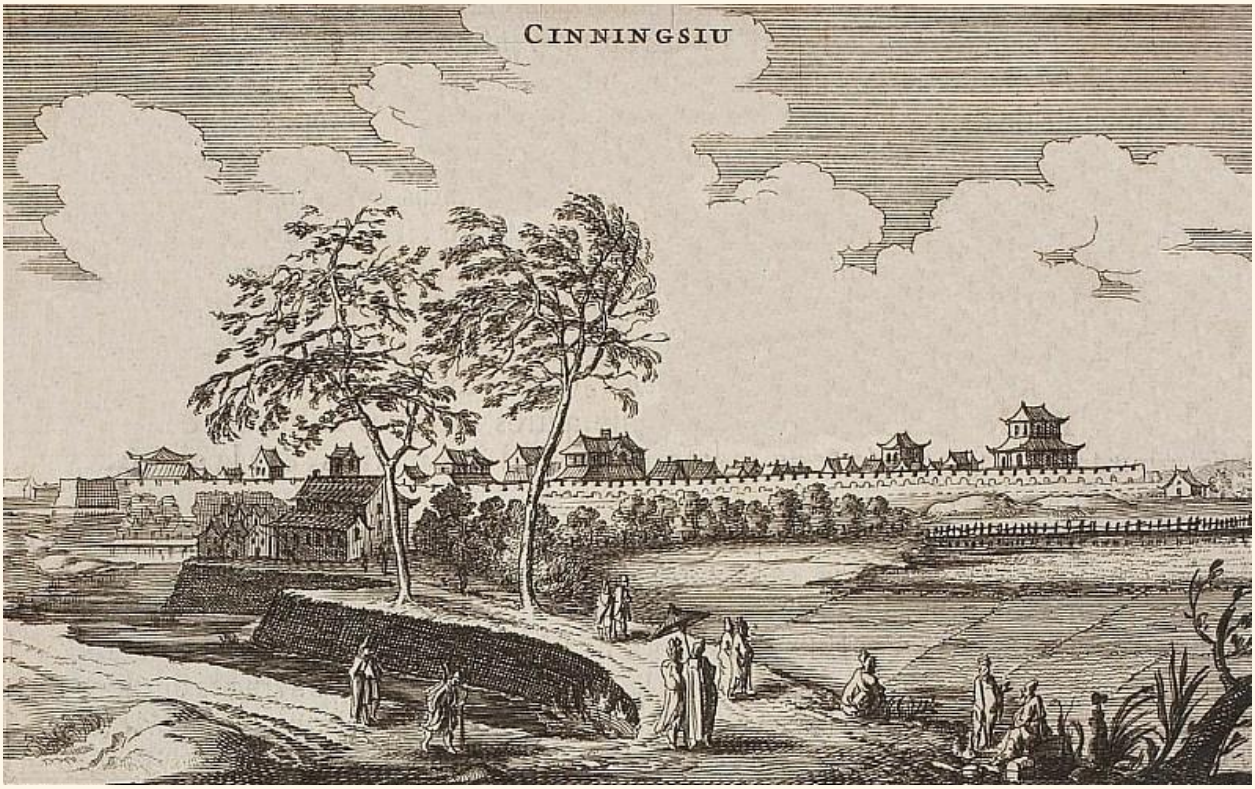
Au Midi de la susdite ville de Chinan on compte plus de septante-deux fontaines, dont une appelée Kiuto est plus recherchée que les autres, à cause de la bonté & de la douceur de ses eaux.

Le seconde ville capitale de cette province est Yencheu, qui durant le règne de l'empereur Yvus avait son territoire divisé en deux parties, dont l'une était comprise sous cette ville d'Yencheu, & l'autre sous celle de Siucheu. Tout ce pays est renfermé de la rivière de Ci, qui arrose le Nord, & de la Safranée, qui mouille le Midi, où l'on voit des riches campagnes, des monts fort divertissants, des forêts remplies de gibier, & des lacs & des rivières foisonnantes en poissons.

Non loin de cette ville on découvre la montagne de Fang, où les parents du très fameux philosophe Confucius choisirent leurs sépultures.

Changping est une montagne voisine de la cité de Ceu, qui servit de berceau au dit philosophe. On voit encore une autre montagne proche de Tungping, qui est tellement mêlée de forêts & de champs, qu'elle ressemble à une très belle peinture, d'où vient que les Chinois la comparent au damas, ou taffetas de fleurs.

Nous arrivâmes le 13 du mois à la ville de Cinningsiu, ou Cining, dépendante de celle d'Yengcheu. Nos ambassadeurs y furent très bien reçus par l'agent du jeune vice-roi de Canton, en l'absence du gouverneur, qui était avec son conseil hors de la ville, pour réparer les digues contre la violence des eaux du fleuve Safrané.



Cette ville qui est environnée de tous côtés de marécages, est plantée au milieu du canal Jun, à 565 stades de Taujencien. De sorte que les vaisseaux qui veulent monter ou descendre sont contraints de passer par ici, & d'y payer le droit de péage. Elle ne surpasse pas seulement en grandeur, en peuple, en commerce, en magnificence les autres 26 cités dépendantes de la capitale susdite, mais aussi sa capitale même. Elle a produit un roi de la famille de Taiminga & son p1.172 territoire a donné la naissance au dit Cungfutius, qui fut tellement révéré pour sa rare doctrine, qu'on lui dédia quinze temples très somptueux. Son faubourg du côté du canal Royal est rempli de très beaux bâtiments, & d'un grand nombre de marchands, qui y débitent toutes sortes de denrées. On y voit deux fortes écluses qui retiennent l'eau du dehors, laquelle est souvent six pieds plus haute que celle du dedans.

Non loin d'ici on voit le grand marais de Nannang, qui foisonne en poissons. On peut découvrir d'ici & vers la cité de Cao le lac de Luy, c'est-à-dire le lac du Tonnerre, car au milieu il y a une pierre, dont le corps ressemble à un dragon, & la tête à un homme ; les habitants la nomment l'esprit au Tonnerre, & disent que si on lui frappe le ventre, il en sort un bruit très effroyable.

Proche de la cité de Niuyang, dépendante aussi d'Yencheu, & à deux lieues de Ciningsiu, on voit la fontaine de Tao, c'est-à-dire du brigand, dont le philosophe Cungfutius ne voulut jamais goûter, quoiqu'il se soit trouvé tourmenté d'une rigoureuse soif, tant avait-il en horreur les actions, & le nom même des voleurs.

Nous vîmes ès environs de la ville de Cinningsiu une étrange manière de pêcher, par le moyen d'un certain oiseau qu'ils nomment *louwa*, que je vous représente par la figure suivante. Il est presque aussi gros qu'une oie, & ne ressemble pas mal au corbeau : il a un long cou, & un bec d'aigle fort courbé.



Les pêcheurs voulant faire leur métier, s'engagent sur des petites barques, faites de roseaux fort proprement joints, & se poussent bien avant dans les rivières & les lacs, où ayant fait choix d'un lieu commode à leur dessein, lâchent ces oiseaux, qui se plongent à randon[1] dans les eaux, y attrapent les poissons avec une vitesse admirable, & s'en gorgent ; & dès qu'ils en sont gorgés, ils retournent dans leurs barques, où ils sont forcés de rendre par le bec ce qu'ils ont avalé ; et dès aussitôt qu'ils se trouvent déchargés de leurs paquets, ils y retournent encore pour se remplir de nouvelles proies, qui sont fort bien reçues par leurs maîtres. Les plus gourmands d'entre ces oiseaux ont leurs cous fermés d'anneaux de fer, pour faire que les poissons qu'ils prennent soient rendus tant plus facilement. Quand ils attrapent quelques grands

poissons, qu'ils ne peuvent pas bien maîtriser, ils jettent un cri afin d'être secondés de leurs maîtres. Et si lorsqu'ils sont hués & réclamés, ils se rebutent, ou tardent trop longtemps à retourner, ils sont si rigoureusement battus avec des bambous ou roseaux, que leurs plumes tombent de leurs corps par poignées. Quand ils ont assez travaillé pour leurs maîtres, on leur ôte les anneaux de fer, on leur donne les coudées franches, & se jettent d'un plein saut sous les ondes, p1.173 où ils font bientôt grosse gorge, & remplissent leur ventre. Les pêcheurs payent à l'empereur un tribut annuel pour chaque oiseau ; il s'en trouve de si habiles & de si courageux, qu'on en vend parfois 50 toels d'argent la pièce, qui font 150 francs monnaye de Hollande. Nos ambassadeurs en marchandèrent un, mais le pêcheur ne put se résoudre à le vendre, parce qu'il en entretenait sa famille, & qu'il lui était mal aisé d'en recouvrer sitôt quelque autre, à cause qu'ils ne sont pas fort féconds, & qu'il fallait beaucoup de temps pour les affaicter, c'est-à-dire, pour les rendre faitis, souples, apprivoisés, & instruits au vol & à la pêche. Il semble que Jean Gonzales appelle dans ses écrits ces oiseaux *scholfers*, mais il nous décrit cette pêche un peu d'une autre façon. Les Chinois, dit-il, ont une méthode de pêcher toute particulière, & fort ingénieuse. L'empereur tient en cage, dans toutes les villes bâties sur les lacs & rivières, grand nombre de scholfers, avec lesquels on pêche dans les mois que les poissons jettent leurs œufs. Lorsque les maîtres de ces oiseaux veulent pêcher, ils les lient d'une menue corde sous les ailes, & serrent même leurs cous d'une ficelle, afin qu'ils ne puissent avaler le poisson ; & en cette posture les lâchent, & les font descendre d'un vol droit, rude, & vigoureux dans les eaux, lesquels y ayant pris en un clin d'œil leur béchée, la viennent aussitôt décharger dans les barques de leurs maîtres à demi remplies d'eau. Ce qu'ils n'ont pas plus tôt faits qu'ils se jettent avec la même ardeur dans les ondes pour reprendre nouvelles béchées, & continuent cet exercice avec une vitesse & ordre incroyable jusques au réclam[2] de leurs maîtres, qui leur ayant ôté les ficelles, les laissent fondre dans les eaux pour se gorger, & remplir leurs ventres ou mulettes[2], qui sont d'ordinaire bien vides, puisque la veille de la pêche on ne leur donne qu'un tiers de gorge, on une petite mesure de millet, afin qu'ils soient plus ardents & volontaires.

Nos ambassadeurs achetèrent une quantité de poissons de ces pêcheurs, dont la plupart étaient des carpes presque longues de deux ampans, & pesaient trois quarts de livre.

Toutes les hôtelleries & tous les cabarets ont ici leurs propres comédiens & farceurs, de même que les villages de notre pays ont durant les foires leurs joueurs de violons. Ces gens sont tous richement vêtus, & sont toujours prêts de représenter aux passagers leurs farces & comédies durant les repas. Ils nous montrèrent un livre dans lequel étaient écrits tous leurs jeux & nous importunèrent d'en choisir un à notre fantaisie pour être représenté sur-le-champ. Ils récitent presque tous leurs vers en chantant, & ils ne disent presque rien qui approche nos discours ordinaires : toutes leurs sornettes sont pleines d'enthousiasmes, & n'ont rien p1.174 que de relevé, & d'allégorique. Nous prîmes un grand plaisir à voir & à entendre durant nos repas toutes les momeries[A2] & gaillardises de ces fallots, qui après avoir bien sué dans leurs jeux, se contentèrent presque de rien. Les hôteliers nous traitèrent même si civilement, qu'ils ne nous demandèrent pour chaque repas, que deux maas, qui font douze sous de notre monnaye, y compris le salaire des farceurs.

Nous partîmes le lendemain à l'aube du jour de cette ville de Cining, & passâmes un peu après par le village de Nanwaig, planté au côté gauche du canal Royal, à l'endroit où il mêle ses eaux avec celles du fleuve de Luen. Les Tartares & les Chinois nous racontèrent des merveilles de ce fleuve, & entr'autres qu'en y jetant neuf petits bâtons, six iraient du côté du Midi & trois du côté du Septentrion. Je ne l'aurais pas cru, si l'expérience, & mes propres yeux, ne m'en eussent rendu sage, & assuré. Ils nous entretinrent encore de mille mystères & secrets merveilleux qui se découvrent tous les jours proche d'un certain temple, qu'ils nomment *le Serpent Royal*, proche duquel est une eau qui convertit en pierre un ballon qui est mis dedans, & une autre qui se met à bouillir au son d'un instrument...

@

CHAPITRE XLI

Arrivée des ambassadeurs à Xantsui, à Tungchang ; du temple de Teywanmiao, &c.

@

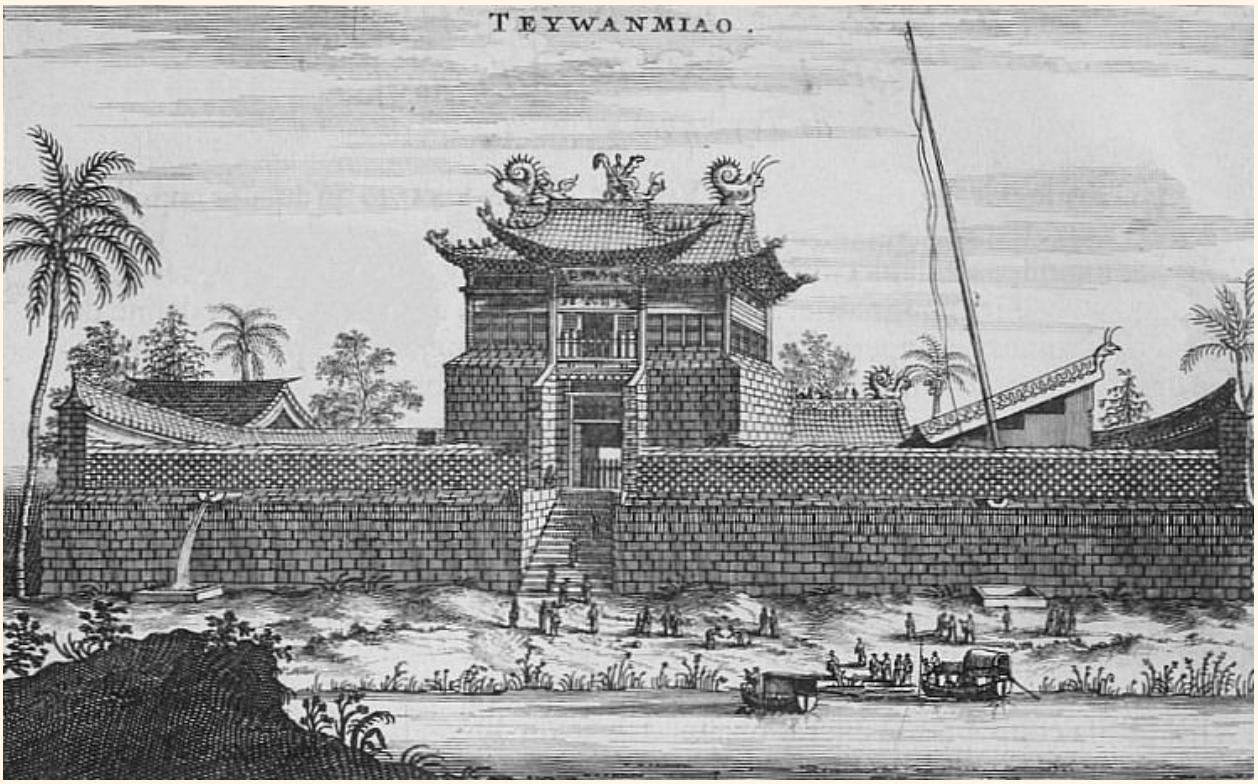


p1.175 Nous arrivâmes le 19 de juin en la ville de Xantsui, qu'aucuns appellent Xeuchang, qui dépend de la capitale d'Yencheu. Elle est située à 160 stades de Cining, & mouillée de deux côtés des eaux du canal Royal. Ses bastions & ses châteaux la rendent inexpugnable. Sa forme est quarrée, & a une heure & demie de circuit. Les ruines des superbes bâtiments qu'elle enferme, causées par le dernier ravage des Tartares, font qu'elle est fort peu pourvue d'habitants.

Les Chinois nous montrèrent un marais joignant ses murailles, jadis fort célèbre pour un magnifique temple qui y était bâti, lequel fut abîmé en un instant avec tous ses sacrificateurs, sans qu'on en ait jamais pu reconnaître aucuns débris. Ils attribuent ce désastre à la mauvaise vie de ces prêtres, qui méprisaient leur religion & leurs dieux...

Le fleuve Safrané se faisant voie par la force de ses bruyantes eaux, par dessus les plus solides & plus hautes digues, s'empare souvent, comme un larron de nuit, de cette contrée, & y porte une désolation si grande & si sensible, que l'on ne peut encore jeter les yeux sur elle, sans verser des larmes, au souvenir de tant de cités & de villages submergés, & d'une infinité de personnes & de bêtes qui trouvèrent leurs sépultures sous les ondes.

Le lendemain nous partîmes de Xantsui, & vîmes le canal Royal bordé de plusieurs riches campagnes & beaux villages ; nous rencontrâmes aussi cinquante-huit écluses depuis Xantsui jusques à Lincing, qui retardent extrêmement le voyage des passagers.



Non loin de Xantsui nous trouvâmes le temple de Teywanmiao, que les p1.176 Chinois tiennent être un des principaux de tout le royaume. Il est environné de fortes & belles murailles, qui au bas sont de pierres de taille grises, & en haut de pierres rouges & vertes, plombées & cimentées très artistement. Le temple a un toit bâti, comme cette figure vous le représente, & est au dedans peint de vermillon & au dehors est couvert de tuiles plombées & jaunes, que l'on croirait être de fin or, lorsque le soleil y porte ses rayons. Ses murs sont aussi de semblables pierres safranées, couleur qui n'est portée que par l'empereur & quelques grands de son empire. Tout le dehors avec le dedans est plâtré de caractères &

proverbes mystérieux & allégoriques, dont aucuns donnent à connaître les noms de ceux qui sacrifient à l'idole qui y préside. L'on voit aussi au dedans une infinité de petites & grandes statues & images toutes bien rangées. Derrière ce temple, & dans le circuit des dites murailles, nous vîmes un très beau jardin, dont les belles allées semées de sable doré, tirées à la ligne, historiées en mille façons, enrichies de rares arbres, & dont les parterres tapissés & diaprés de mille fleurs musquées, apportent un grand plaisir aux regardants.

Nous arrivâmes le 20 de juin à Tuncham, ou Tungchang, troisième ville capitale de la province de Xantung, laquelle est à 90 stades de celle de Xantsui.



Elle a reçu son nom présent de la famille d'Ivena, celle de Hana la nomma jadis Ciyn, celle de Tanga Pop'ing, & celle de Sunga Pocheu. Une partie de son territoire fut jadis soumise aux rois de Ci, & deux autres à ceux de Guei, & de Chao.

Elle est défendue de si bons remparts, & de tant de bastions, de tours, & de machines de guerre, que nous la jugeâmes pour la plus forte de toutes celles que nous avions visité en notre voyage. Entre plusieurs rues j'en vis deux fort larges, qui séparaient la ville en quatre, au milieu desquelles on admire un grand & magnifique bâtiment érigé sur quatre

arcades. La ville est aussi munie de plusieurs bonnes portes, chacune desquelles est secondée de très solides bastions, sans les pointes qui flanquent la courtine des murailles. On voit à son côté septentrional une eau fort large, qui embrasse toute la ville par le moyen d'un autre fossé. Cette eau est couvert d'un pont qui a 137 pieds en longueur, & accommode fort les habitants.

Du côté méridional de cette ville, on voit un faubourg, qui pour la multitude de ses habitants, la magnificence de ses bâtiments, & la grandeur au négoce, pourrait passer pour une deuxième ville.

Les Chinois nous montrèrent vers l'Orient de la ville une certaine pointe de fer, qui avait plus d'une brassée & demie d'épaisseur, & vingt pieds de hauteur ; Ils furent bien empêchés à farcir nos oreilles de longs récits de ses merveilleux effets, p1.177 que nous mîmes au rang des balivernes. Ils tiennent que cette pointe fut trouvée passés sept siècles dans le sépulcre d'un grand seigneur, qui avait rendu de signalés services à la patrie, & perdu la vie en un combat.

La contrée de cette ville est basse & plate, mais fort fertile en la production de toutes sortes d'animaux privés & sauvages, pareillement en toutes sortes d'herbes potagères, d'arbres, de fruits, & de grains, de sorte qu'on n'y souffre aucune disette de toutes les choses qui peuvent servir à l'entretien de la vie humaine. Les vers à soie y filent aussi grande quantité de soie, dont les habitants sont un très grand trafic.

Sur les frontières de ce territoire, non loin de Cingcheu, quatrième ville capitale de cette province, on trouve une pierre dans l'estomac des vaches, que les habitants nomment *nieuhoang*, c'est-à-dire jaune, parce que cette pierre est d'ordinaire de cette couleur : elle n'est pas toujours également grosse, quelquefois elle est bien aussi grosse qu'un œuf d'oie : elle n'est pourtant pas si solide que la pierre *bezoar*, selon la rapport que nous en firent nos truchements, mais elle est plus unie. Néanmoins les médecins chinois en font plus d'état & même des meilleures opérations. Elle ressemble à un crayon mol, jaune, & aride. On nous assura qu'elle est d'une qualité froide, & très propre pour arrêter les fluxions & catarrhes, & que si on en jette la poudre dans l'eau bouillante, qu'elle les arrête tout

incontinent ; on nous fit croire encore que si on la mouille d'eau froide, il en fort une vapeur & exhalaison surprenante...

L'on découvre dans la petite ville de Caotang, dépendante de la capitale de Tungcham, la célèbre montagne de Mingxe, qui signifie *pierre résonnante*. Elle porte sur son sommet une colonne de bois, qui a cent verges de hauteur, laquelle au moindre attouchement semble se mettre en colère, & ne pouvant parler, rend un effroyable son, semblable à celui d'un tambour. Je veux croire que les tigres ne fréquentent pas beaucoup cette montagne, puisqu'ils s'irritent si fort oyant ce son, qu'ils se déchirent le ventre, & se rompent les entrailles de rage & de désespoir.

Nos truchements nous dirent aussi que dans la petite ville de Quonching, de la juridiction de la capitale de Tungcham, on y voit un lac nommé Ho, dans lequel le roi Guey nourrit autrefois des grues avec grand soin. Les habitants, à son exemple, élèvent aussi très soigneusement semblables oiseaux, aussi bien que les cerfs, espérant, en tenant ces animaux de longue vie dans leurs maisons, de prolonger leurs jours, & de vivre plusieurs siècles ; ils mettent toute leur félicité à voir la lumière, p1.178 les astres, les éléments & les saisons.

@

CHAPITRE XLII

Arrivée des ambassadeurs à Lincing, sa tour magnifique, &c. Ucing, &c. Description de la province de Peking

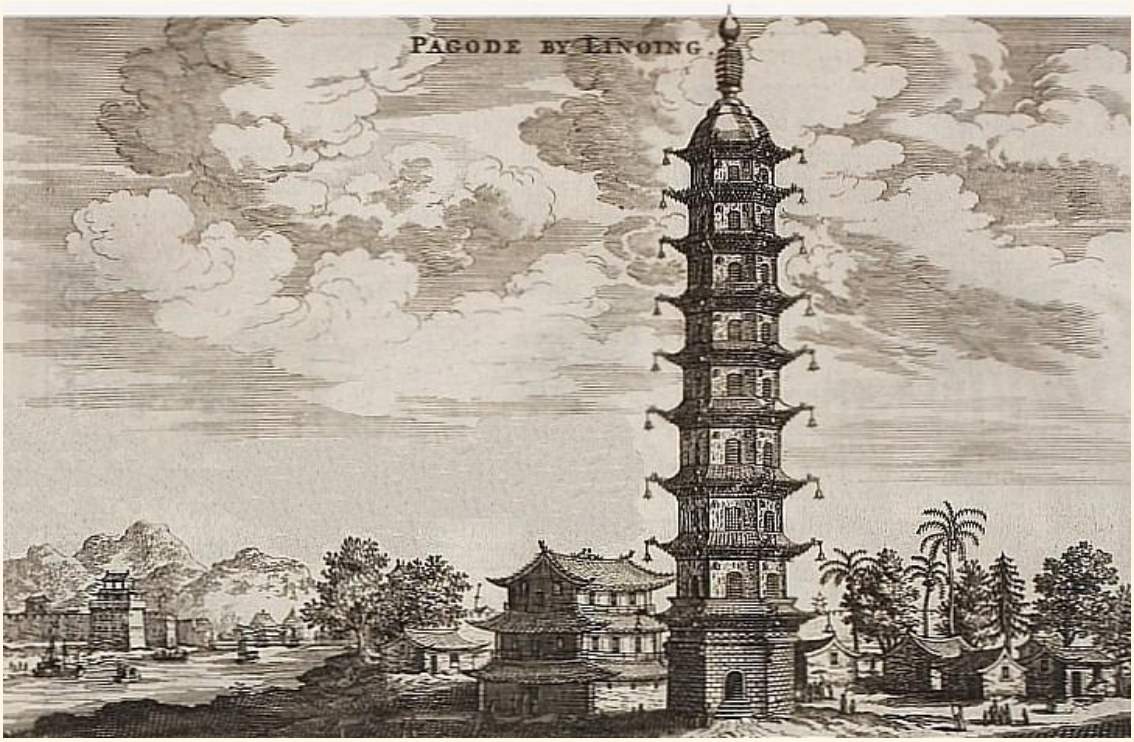
@



Après avoir passé la nuit dans nos vaisseaux aux pieds des murailles de Tungcham, nous en partîmes le lendemain à l'aube du jour, passâmes proche des marais de Nanyang, fort riches en poissons, & arrivâmes vers le soir à la ville de Lincing, ou Linxinsui, éloignée de 120 stades ou environ de celle de Tungchang.

À peine étions-nous arrivés devant cette ville, que le gouverneur vint bien-veigner fort courtoisement les ambassadeurs de leur arrivée, & leur souhaita un p1.179 heureux succès dans leurs entreprises. Il leur donna à entendre, qu'il ne lui était pas parmi de les recevoir & de les traiter en son hôtel, parce qu'ils n'avaient pas encore été vus de l'empereur. Il refusa les présents qu'on lui offrait pour les raisons ci-devant alléguées, mais il témoigna assez qu'ils lui seraient très agréables à notre retour.

La ville est située en une plaine sablonneuse au bout du canal de Jun, qui y mêle ses eaux avec celles de la rivière de Guei. C'est ici le rendez-vous & le passage de tous les vaisseaux de la Chine, qui y font un magasin ou étape de toutes sortes de denrées dont trois commis reçoivent les droits péagers. Et non de merveille, si elle passe pour une des plus marchandes & des plus opulentes de cette province. Elle est défendue de deux grands & forts châteaux, qui servent de bride aux ennemis, & à ceux qui ne veulent pas payer promptement le tribut accoutumé. On y voit deux puissantes écluses, qui arrêtent l'impétuosité des eaux du fleuve de Guei. Son côté septentrional est plus divertissant que les autres, à cause d'un pont de bateaux, qui est incessamment couvert d'habitants, qui se transportent ès autres endroits de la ville. Rien ne m'a plus agréé que l'architecture de ses superbes bâtiments, qui auraient été capables de bien donner de l'exercice au pinceau de Vitruve. Ses remparts sont fort élevés, mais son assiette est triangulaire, & fort inégale. Elle a deux heures de circuit, sans y comprendre ses faubourgs, où nous trouvâmes quantité de fruits de très bon goût, & spécialement de poires, qui se peuvent garder toute l'année.



On voit au faubourg septentrional une tour si superbe & si artistement bâtie, qu'elle est capable d'attirer & de charmer les yeux de nos plus parfaits architectes. Sa figure est octogone, & a neuf étages, depuis la terre jusques en haut. Sa hauteur depuis le fondement jusques au sommet est de nonante

coudées, & sa largeur à proportion. L'extérieur de la muraille est tout de terre de porcelaine, peinte, embellie, & diaprée de mille jolies figures. Au dedans elle est revêtue de marbres de diverses couleurs, & qui sont tellement unis & polis, qu'ils représentent les visages de ceux qui s'y regardent, comme si c'était le miroir le plus net du monde, & surtout quand le marbre est noirâtre. On y monte par une échelle ou degré à vis, qui n'est point au milieu de la tour, mais entre des murs doubles. On va par cet escalier dans tous les étages, & de là à de très belles galeries, faites de marbre gravé, & à de grilles de fer doré, qui défendent & ornent les saillies qui environnent cette tour. Près des galeries en dehors, & principalement en haut, il y a des sonnettes, ou clochettes pendues, qui rendent un son très agréable, lorsqu'elles sont agitées p1.180 par les vents. Au dernier étage on voit la statue de la déesse, à laquelle cette machine est dédiée. Elle est faite de plâtre jeté en moule, & non pas de cuivre fondu, comme aucuns ont écrit. La figure de cette déesse vous sera exhibée dans notre seconde partie.

On voit près de cette tour quelques temples aux idoles, dont la structure, l'ordonnance, & la politesse sont tout à fait admirables. Quant aux deniers, qu'on a employé à l'érection & à l'embellissement de cette tour, on me les a fait si exorbitants, que j'ai de la peine à y ajouter foi...

p1.181 Pinxentou laissa en cette ville de Lincing sa femme & ses enfants avec la plupart de son bagage, afin de se trouver moins embarrassé le reste du voyage.

Nous perdîmes ici un de nos trompettes, nommé Vermand, lequel fut honorablement enseveli dans un pagode, par le consentement du magistrat.

Nous n'eûmes pas plus tôt quitté Lincing, & le canal de Jun, que nous entrâmes dans la rivière de Guei, qui sert de limites à cette province de Xantung, & à celle de Peking. Elle puise ses eaux en celle d'Honan ès environs de la ville de Gueihoei, & d'ici va serpentant vers l'Orient entre les dites provinces de Xantung & de Peking, puis va faire hommage de ses eaux à un golfe nommé Cang, sur lequel est bâtie la ville de Tengcheu, cinquième capitale de la province de Xantung. C'est en ce lieu, où les Chinois tiennent ordinairement une grande armée navale, & une forte garnison. Il n'y a que trois temples qui soient considérables, mais ce qui est rare à voir, c'est que les roseaux y sont carrés, contre l'ordre de la nature,

qui a accoutumé de les produire presque toujours ronds. Les huîtres y sont en abondance ; & on y trouve aussi la pierre de Nieuhoang, ou de *vache*.. Au Nord de cette ville on découvre la montagne de Tengheng, renommée à cause de la défaite du roi Ci par Hansinius. Du même côté on voit aussi le mont de Chevy, où il y a une pierre ronde qui entre dans la mer, que les habitants appellent *chu*, c'est-à-dire *perle*.

À quelques lieues d'ici l'on voit la fontaine de Hanuen, proche de la ville de Chaoyven, qui jette en même temps des eaux chaudes & froides...

Non loin d'ici on découvre la ville de Laicheu, sixième capitale de Xantung. La mer qui en mouille une bonne partie, arrose aussi les villes de Changye, de Vi, de Kiao, & de Cieme. Elle est située sur un promontoire, & a cinq temples fort magnifiques. Le nombre des forts & des bastions qu'elle a du côté de la mer la rend presque inexpugnable. La montagne de Hoang est au Midi de la ville ; une certaine fille lui imposa ce nom, aussi lui dédia-t-on un temple en mémoire de sa virginité. Chose admirable de voir combien cette vertu est estimée même parmi les payens, voire les plus licencieux & débordés.

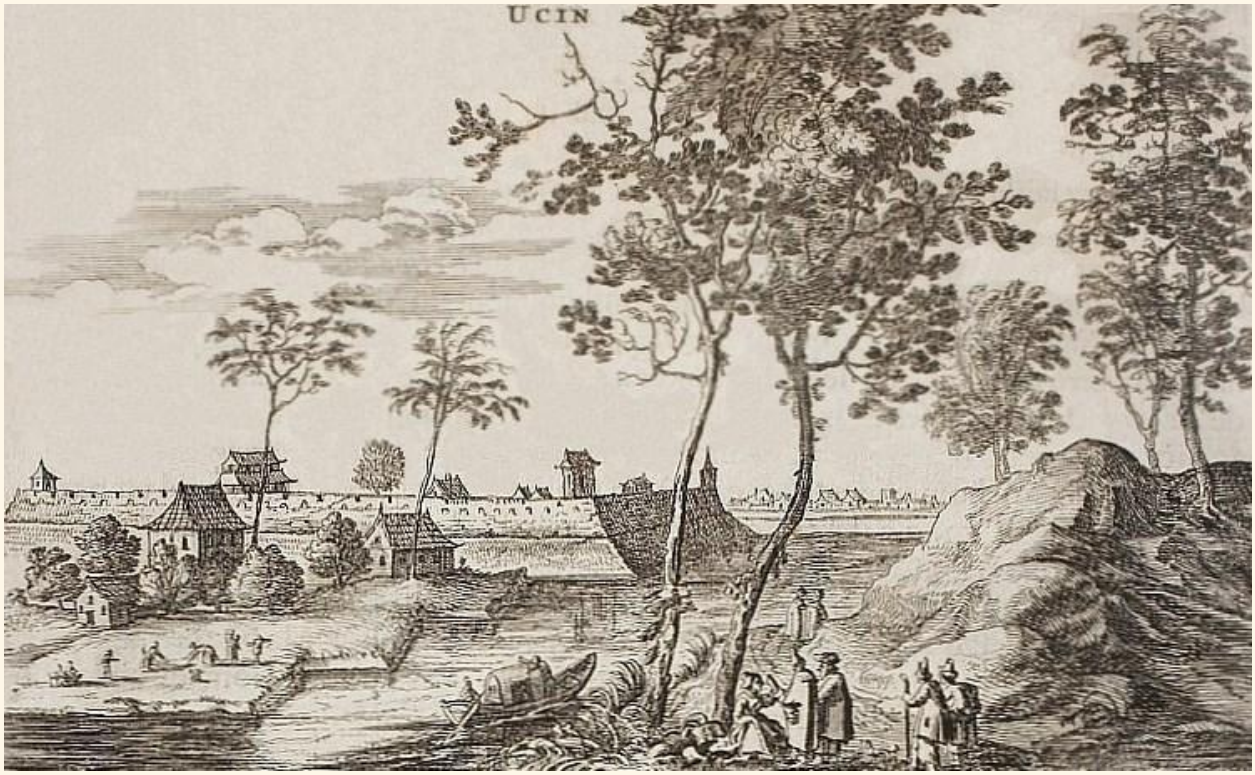
On compte aussi dans cette province plusieurs îles, dont les plus considérables sont au Couchant : celle de Feuyeu est très bien cultivée, & aussi celle de Tienheng, dont les eaux servirent de tombeaux à cinq cents philosophes, qui s'y précipitèrent, à cause de la haine que l'empereur Xius portait aux bonnes lettres.

Non loin d'ici l'on voit un magnifique tombeau d'une dame chinoise, qui fut massacrée par son mari, qui ayant une trop grande idée de l'excellence de sa femme, & se défiant de son affection, trouva bon de la tuer, plutôt que de lui permettre la douceur d'une honnête conversation...

L'île de Xamuen est plus grande, & plus peuplée que les deux précédentes ; elle a un havre fort commode pour les navires, & on passe de ce lieu fort aisément à Corée, à Leaotung, & à Peking. On la tient fort riche en mines d'or, mais qui sont gardées fort soigneusement, de peur que quelqu'un les évente, & les fasse connaître.

Partout où la mer porte ses eaux, & là où il y a des ports, on y a bâti des forteresses, ou des châteaux, qui sont pour la plupart si bien bâtis, & si peuplés, qu'ils peuvent être égalés aux bonnes villes.

Nous arrivâmes le 25 du même mois à Ucin, ou Vching, petite ville dépendante de la capitale de Tungchan, laquelle se voit à 120 stades de celle de Lincing.



Elle est située au côté méridional au fleuve de Guei dans une plaine carrée ; les murailles sont très fortes & très solides, comme vous remarquerez par cette figure ; son faubourg septentrional est rempli de maisons, & de force habitants. Ce lieu a perdu beaucoup de sa première gloire par le ravage des dernières guerres. Le territoire qui l'environne est fort divertissant, & abonde en toutes sortes de grains & de fruits. Les marais, les étangs & les canaux que l'art a inventé pour l'usage & la commodité des habitants, foisonnent en poissons de bon goût. Ce fut ici que se fit naguère un furieux combat entre les Tartares & les Chinois, où la mêlée fut si épouvantable, & y eut tant de sang versé, que le petit fleuve de Chinki, qui en était proche, s'enfla comme un torrent débordé, entraînant les corps morts. Entrons maintenant dans la province de Peking.

@

Peking, première province du royaume de la Chine, enferme :

— Huit villes capitales, comme autant de petites provinces, savoir :

Peking, ou Xuntien,

sous laquelle sont les villes de Xuni, Changping, Leanghiang, Mieyun, Hoaijo, Kugan, Jungcin, Tunggan, Hiango, Tung, Sanho, Vucing, Paoti, Cho, Fangxan, Pa, Vengan, Taching, Paoting, Ki, Jotien, Fungiung, Cunhoa, Pingho, Que.

où sont les montagnes de Tienxeu, Mingyve, Jociven, Peseu, Nan, Pu'on, Yen, Chinquon, Kie, Siuvu.

Paoting,
sous laquelle sont les villes de Muonching, Ganso, Tinghing, Sinching, Tang Poye, Kingtu, Junching, Huon, Ly, Hiung, Khi, Xinçe, Tunglo, Cang, Caoyang, Singan, Pe, Laixui.
où sont les montagnes de Tahiung, Uki, Lungne.

Hokien,
sous laquelle sont les villes de Hien, Heuching, Soning, Ginkieu, Kiaoho, Cing, Hingci, Cinghai, Ningcin, King, Ukiao, Tungquang, Kunching, Çang, Nanpi, Jexan, Kingyun.
où est la montagne de Si.

Chinting,
sous laquelle sont les villes de Cingking, Hoëlo, Lingxeu, Khoching, Loching, Vukie, Pingxan, Heuping, Ting, Siulo, Ki, Nankung, Sienho, Çaokiang, Uvye, Cyn, Ganp'ing, Jaohiang, Unkiang, Chao, Pehian, Lungping, Caoye, Linching, Çan-Hoang, Ninching, Xin, Xenxui, Yvenxi.
où sont les montagnes de C'anguien, Ki, Uma.

Xunte,
sous laquelle sont les villes de Xaho, Nanho, Pinghiang, Quangçung, Kiulo, Tangxan, Nuikieu, Giu.
où sont les montagnes de Tang, Pungçio, Cu.

Quangping,
sous laquelle sont les villes de Kio-cheu, Fihiang, Kiçe, Hantan, Quangping, Chinggan, Guei, Cingho.

Taming,
sous laquelle sont les villes de Tamming, Nanlo, Gueiy, Cingfung, Nuihoang, Siun, Hoa, Ka'i, Changyven, Tungming.
où sont les montagnes de Cie'u, Feuki'eu, Çukin.

Jungping,
sous laquelle sont les villes de Ciengan, Vuning, Changly, Lo, Loting.
où sont les montagnes de Jang, Lungciven, Lungmuen.

Et :

— Une ville militairee, savoir : Siven.

— Trois cités militaires, savoir : Yenking, Jungning, & Paogan.

— Deux forteresses considérables, savoir : Xanghai, Tiencin.

— Dix forteresses moins notables, savoir : Vuning, Jungcheu, Cheching, Changan, Lungmuen, Cai'ping, Vanciven à la droite, & à la gauche, Yu, Jungping.

— Plusieurs lacs, savoir : Si, Kieulung, Lienhoa, Vo, Talo, Quangho, Luçu, Moma, In, &c.

— Une île, savoir : Pehoa.

— Plusieurs rivières, savoir : Yo, Lukeu, Toc'ang, Kiutho, Cie, In, Chocang, Hiang, Ven, &c.

p1.184 Cette province de Peking, qui entre les quinze provinces de cet empire tient le premier rang, emprunte son nom de la première ville capitale & impériale nommée Peking, qui signifie Palais Royal du Nord, pour le distinguer de celui du Midi, nommé Nanking, dont nous avons parlé ci-devant. Il y a déjà longtemps que les empereurs de la Chine tiennent leur cour dans cette province, & principalement ceux qui ont régné depuis l'Incarnation de Christ : car les anciennes familles de Leaova, de Kina, d'Ivena, & finalement les Tartares, qui sont les premiers de celle de Taicinga, y ont toutes fait leur demeure.

Les limites de cette province sont fort éloignées les unes des autres. Elle a vers l'Orient un bras de mer, que l'on voit entre la péninsule de Corea, &

le Japon, qu'on nomme vulgairement Xanchai. Elle regarde au Nord-Est le pays de Leaotung, & au Nord cette Grande muraille pour arrêter les courses des Tartares, comme aussi cette partie de l'ancienne Tartarie, qui est entre le désert de Xamo. Elle a pour limites au Couchant la province de Xansi, dont elle n'est séparée que par les monts de Heng : au Sud-Ouest elle est bornée du fleuve Jaune, qui après avoir porté ses eaux dans la province de Xansi, les vient aussi distribuer à celle-ci & à celle de Honan. Elle avoisine au Midi & au Sud-Est la province de Xantung, & la rivière de Guei.

Cette province a eu jadis divers noms, selon les diversité des rois ; parfois on l'a nommé Ieu, Ki, & autrement. Elle a sous soi huit grandes villes, que nous nommons métropolitaines, ou capitales, & chacune d'icelles commande à plusieurs moindres : de sorte que chaque ville pourrait avec raison porter le titre de province. Outre les grandes villes que vous remarquez dans la table précédente, elle enferme encore plus de cent & trente cités, qui sont toutes bien murées, & ceintes de bons fossés, sans un plus grand nombre de non murées, dont les Chinois ne marquent que bien peu de particularités dans leurs livres, & dans leurs cartes.

Elle a aussi trois cités militaires, & plusieurs forteresses, dont nous parlerons en son lieu.

Son territoire est fort aride, sec, & stérile, à cause d'une infinité de plaines sablonneuses. On y moissonne en quelques endroits du maïs, & du froment mais si peu de riz, que ceux de la cour n'en ont pas assez pour leur nourriture. Tout y abonde néanmoins en vivres & en denrées, qui s'y transportent continuellement de toutes les autres provinces par un exprès commandement de l'empereur.

Quant à la température de l'air, elle y est très saine, & agréable ; il y fait toutefois plus grand froid que l'élévation du pôle ne semble le devoir permettre : car à peine est-elle à la hauteur du quarante-deuxième degré. Les fleuves y sont tellement pris de glace, & si fort maçonnés l'espace de quatre mois, que la glace peut aisément soutenir les chariots & les chevaux chargés de très lourds & très pesants fardeaux. La gelée commence au mois de novembre, & ne finit qu'au commencement de mars.

Quant au peuple, il est plus malpropre, plus niais, & plus ignorant qu'aucun autre, surtout à apprendre les arts & les bonnes lettres ; au reste

fort adroit à la guerre, comme sont tous les Chinois septentrionaux. Si on les compare avec ceux du Midi, ceux-ci les surpassent en esprit, & civilité, mais les autres sont plus corpulents & plus robustes.

On a en cette province une manière fort commode de voyager par terre : on se sert d'un chariot qui n'a qu'une roue, fait en sorte qu'il n'y a place au milieu que pour un homme, qui s'y tient comme s'il était à cheval, les autres deux se tenant de chaque côté ; le charretier en derrière pousse & fait avancer le chariot avec des leviers de bois, avec autant de sûreté que de vitesse. C'est peut-être de là que viennent les contes qui se font que le vent y fait aller les chariots, & que ceux de la Chine les conduisent sur la terre avec des voiles, comme les navires sur la mer ; encore que les plaines y puissent être fort propres à telles entreprises, si est-ce que je n'ai pas reconnu que cette dernière manière soit ici en usage, quoique je sache qu'elle se pratique en d'autres royaumes.

Les registres qui contiennent le dénombrement de tout le peuple de cet empire comptent dans cette province 418.989 familles, & 3.452.254 hommes, sans les magistrats, soldats, & quelques autres.

Le tribut qui se paye annuellement à la couronne consiste en 601.153 sacs de $_{p1.185}$ riz, de sel, de millet, ou de froment ; en 224 livres de fin lin (chaque livre de vingt onces) ; en soie filée 45.135 ; en coton 13.748 ; en fagots, en paille, & en foin pour l'écurie de l'empereur 8.737.784 bottes, sans toucher aux autres tailles, qui viennent de l'argent, & des recettes.

On trouve dans cette province des chats tous blancs, qui ont le poil long, les oreilles pendantes, qu'on estime comme ces petits chiens de Malte, & que les dames aiment extrêmement : mais ils ne prennent pas de souris, à cause, sans doute, que ces dames les mignardent, & les nourrissent trop délicatement.

@

CHAPITRE XLIII

Les ambassadeurs arrivent à Kuching, à Tachu, à Tonquam, Sanglo, Tonnau, Sinkicien, Sinkocien, &c.

@



Nous arrivâmes le 26 de juin à la petite ville de Kuching, dépendante de la troisième ville capitale de cette province nommée Hokien. Elle est éloignée de 90 stades de la susdite ville d'Vcin, & est mouillée au Nord des eaux du fleuve de Guei. Ses murailles qui sont hautes & épaisses ont plus de deux heures de circuit. Ses bâtiments sont magnifiques ; un de ses faubourgs est fort peuplé, & les campagnes qui l'encourtinent sont plates & très divertissantes.

Nous en partîmes le même jour, & vîmes la rivière bordée de très beaux villages où les habitants font un grand négoce de leurs toiles de coton.

Deux jours après nous nous trouvâmes en la petite ville de Tachu (nommée d'aucuns Vkiao) dépendante aussi de celle de Hokien. On la découvre à 60 stades de Kuching. Elle est bâtie en forme carrée sur la rivière de Guei, & est défendue d'une muraille de trente pieds de hauteur, qui est



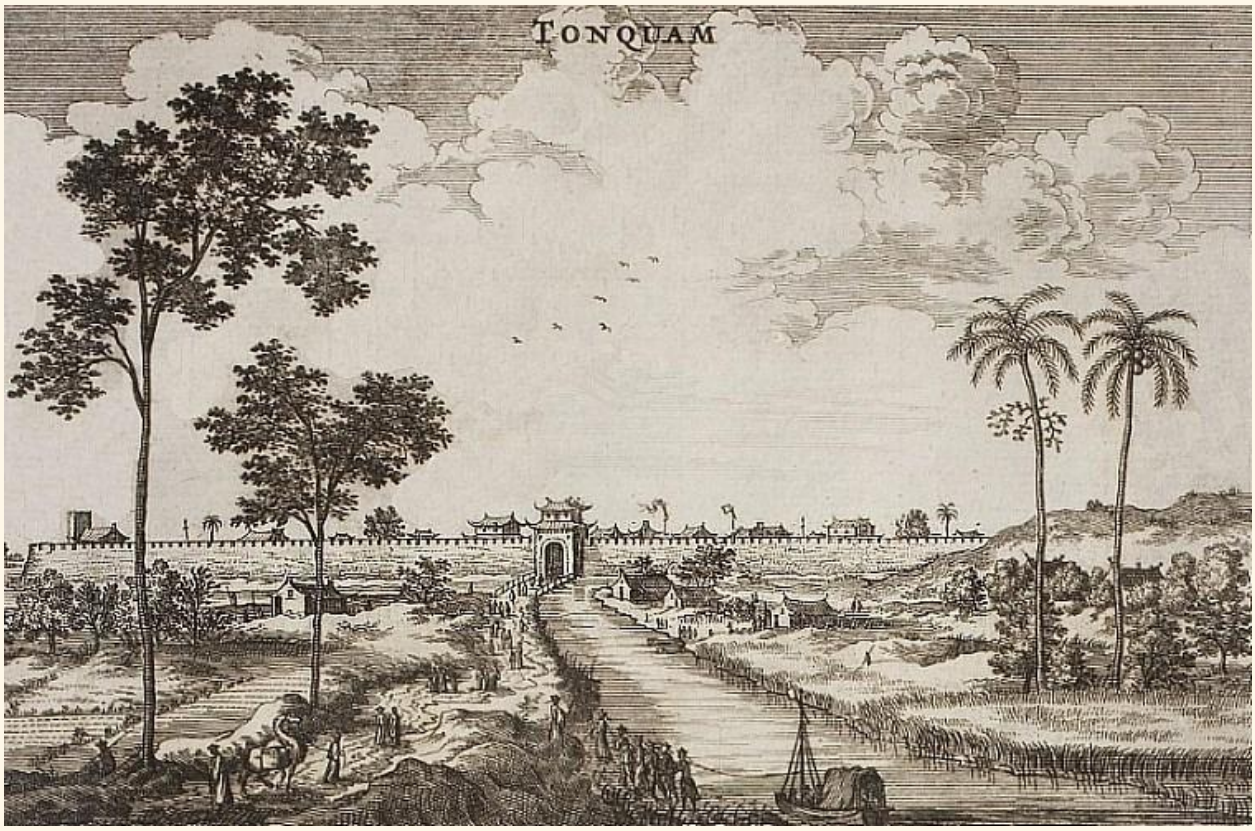
munie de très bons boulevards & bastions. Elle est au dedans remplie de superbes bâtiments, & ornée de plusieurs temples, & au dehors elle a un faubourg bien peuplé, qui s'étend fort loin aux deux côtés de la rivière.

Nous vîmes aux pieds de cette ville un si grand nombre de vaisseaux, que nous employâmes presque toute la journée pour les passer.

Les habitants de cette ville savent si bien préparer avec du riz la boisson de *sampsou*, ou de *sanpe*, qu'on la préférerait à nos meilleurs vins ; & non de merveille, si la plupart des Indiens se transportent ici, pour en acheter, & en charger leurs navires.

p1.186 Les Chinois (qui n'ont ordinairement rien plus à cœur que de remplir les oreilles des étrangers des merveilles de leur pays) nous racontèrent aussi, qu'à dix lieues d'ici on voyait un marais, ou plutôt un lac fort profond, nommé Vo, voisin de la cité de Hien, dont les eaux deviennent rouges comme sang, en y jetant une pierre ; voire même ils nous dirent que toutes les feuilles des arbres voisins, qui tombent dans ces eaux, sont transformées en arondèles volantes. Si vous n'ajoutez pas foi à ceci, vous ne devez pas aussi croire les Irlandais, qui disent que des branches de sapin, lesquelles tombent & pourrissent dedans la mer, naissent certains oiseaux semblables à nos canards.

Non loin de la montagne de Si voisine de la cité de Cing, l'on voit un précipice où furent engloutis dix grands joueurs de dés par la malédiction de leurs femmes, lesquelles, en voyant leurs soupirs, leurs pleurs, leurs plaintes, leurs avis, voire leurs menaces, peu fortes pour fléchir les cœurs de leurs maris, & pour les retirer de leurs débauches & friponneries, remirent leurs causes entre les mains de leurs divinités, qui les punirent de la sorte. Je me sens animé contre un tas de fripons, & d'écervelés, qui mettent toute leur gloire, & emploient tous leurs jours au jeu de cartes & de dés, auquel ils sont tellement acharnés, qu'ils n'ont honte de courir à l'emprunt, d'engager leurs meubles, d'hypothéquer les héritages de leurs femmes, après avoir vendu leurs propres, de quereller, de blasphémer, voire même de risquer la liberté de leurs vies...



Nous arrivâmes le 28 de juin à la ville de Tonquam, ou Tungquang, qui est située au côté méridional de la rivière de Guei. Elle est gardée par une garnison chinoise, & non tartare, comme il arrive aux autres villes. Elle est défendue de bonnes murailles & de profonds fossés, comme vous pouvez remarquer par la figure. Sa forme est presque carrée, & a une heure & demie de circuit. Elle dépend avec son territoire de celle de Hokien, laquelle sous la famille de Cheva fut nommée Tungiam ; sous celle de Hana Poihai,

& sous celles de Tanga & de Sunga Ingcheu, & Inghai. Elle a couru diverses fortunes, & tantôt fut obligée de recevoir les lois des rois de Ci, tantôt de ceux de Chaos, & parfois de ceux d'Ien. Elle est encourtinée de fort grandes campagnes à terre grasse & argileuse, dans lesquelles le sel se fait, ou se prend de l'eau même de la mer, qui en est voisine. Elle a peu de montagnes & encore fort petites. Ses rivières, ses canaux, & ses lacs sont pleins p1.187 de poissons, & abondent en écrevisses fort excellentes. Elle a quatre temples remarquables dédiés aux héros de la patrie.

Les ambassadeurs ayant appris du mandarin Pinxentou, qu'on voyait dans cette ville plusieurs rares ouvrages de l'antiquité, & entr'autres un admirable lion de fer de fonte, trouvèrent bon de m'y envoyer accompagné de douze soldats, & de quelques-uns de notre suite. Lorsque nous pensions d'y



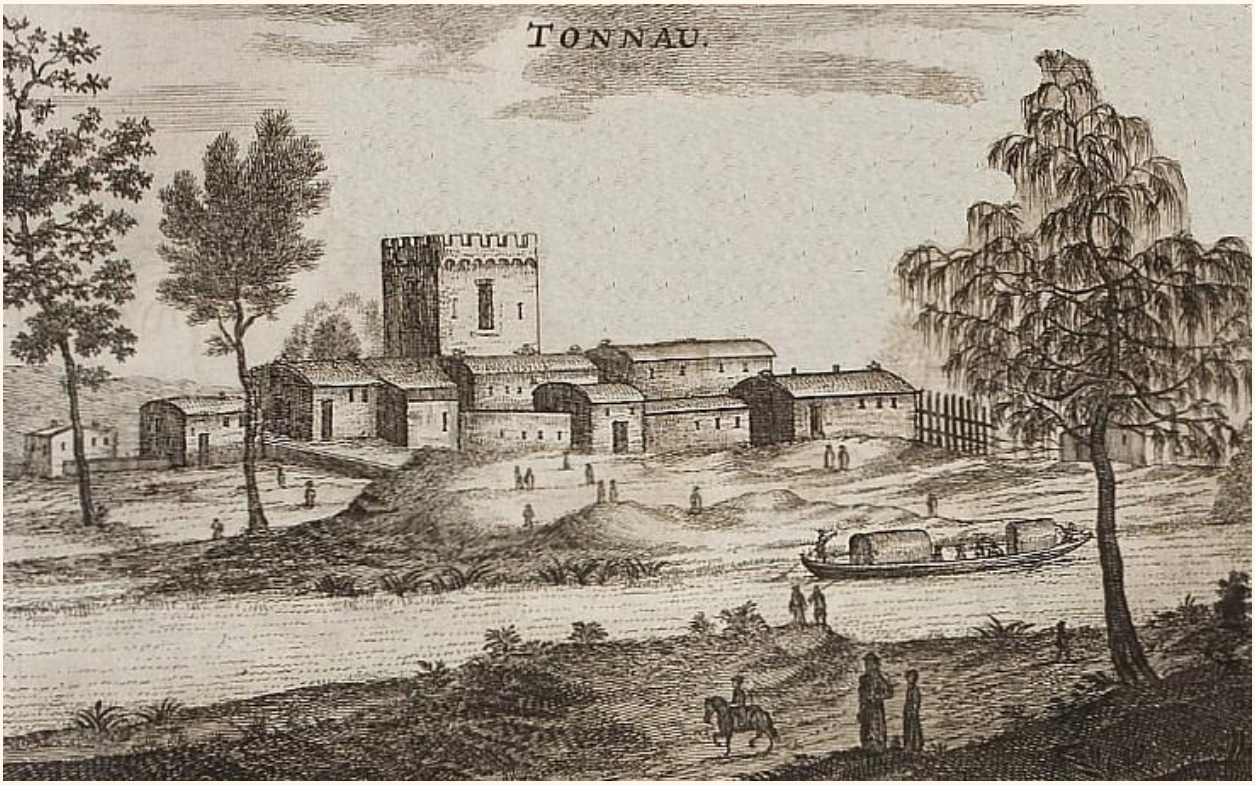
entrer, nous fûmes bien surpris de trouver les portes subitement fermées par les habitants, qui croyaient sans doute que les Hollandais fussent du naturel des Thébains, dont l'haleine, & la présence, selon Didyme, n'étaient pas seulement contagieuses, & nuisibles aux animaux, mais aux plantes & fruits de la terre. De sorte que nous fûmes obligés de retourner sur nos pas. Pinxentou nous dit entr'autres que les femmes de ce lieu ne pouvaient se contenter d'un seul mari, & même que la plupart y exerçaient le trafic, pendant que leurs maris

demeuraient accroupis dans leurs logis. Ceci ne m'a pas semblé si étrange, puisque les histoires nous rapportent plusieurs exemples de cette nature...

Nous arrivâmes le 2 du mois de juillet à la ville de Sanglo, qui se voit à vingt stades de celle de Tonquam, au côté droit de la rivière Guei. Ses habitants sont mieux civilisés que ceux de la ville précédente, sans doute à cause du séjour d'un grand nombre de seigneurs tartares, qui semblables à l'arc-en-ciel (qui courbe les cornes directement sur les fleurs, & leur communique une odeur merveilleuse) sont capables par leurs nobles actions de relever extrêmement la nature d'un peuple farouche & mal nourri : tant est-il vrai que l'exemple des grands est bien l'un des charmes le plus ravissant tant au bien qu'au mal, qu'on saurait trouver en la nature.

Les Tartares n'eurent pas plus tôt appris notre arrivée, qu'ils nous vinrent aussitôt saluer en très bel ordre, & nous prièrent d'entrer dans leur ville. Ce que nous fîmes. Et y entrant nous vîmes au côté oriental cinq arcs triomphaux fort magnifiques, avec plusieurs rares ouvrages qui ressentent l'antiquité. Ses faubourgs sont fort grands, peuplés, opulents, & encourtinés de très riches & très divertissantes campagnes.

Je me transportai avec quelques-autres de notre suite à l'hôtel p1.189 du gouverneur de cette ville, pour satisfaire à la curiosité de sa femme, qui m'avait mandé expressément par un de ses domestiques. Dès qu'elle apprit mon arrivée, elle me vint recevoir avec grande civilité au pied d'une grande salle, où je la vis toute brillante comme une Diane entre trente nymphes superbement atournées. Elle avait à son côté gauche un très riche alcatif, où elle me fit asseoir, pour s'informer de toutes les particularités d'Olanca (c'est ainsi que les Chinois appellent la Hollande) lesquelles je m'efforçai de lui représenter sommairement, & sans affectation. De quoi elle témoigna d'être extrêmement satisfaite, me remercia hautement de mes peines, me régala de viandes, de boissons, & de confitures très exquises, & me chargea de l'excuser auprès de nos ambassadeurs sur l'absence de son mari, qui n'eut manqué, étant présent, de les recevoir selon leurs mérites. Nos ambassadeurs ayant appris de nos truchements que son mari était pour lors à la cour de Peking, & qu'il y était en grand crédit & respect, ils envoyèrent à cette généreuse dame quelques gentils présents, qu'elle accepta d'un très bon œil, & les en fit remercier très courtoisement.



Nous partîmes le même jour de ce lieu, & arrivâmes sur le soir au village de Tonnau, vis-à-vis d'un fort, mais petit château, qui était soigneusement gardé par les Tartares. La plupart des maisons de ce village, comme aussi celles des lieux circonvoisins, étaient fort simples, mal bâties, & ressemblaient mieux à des fours de Westphalie qu'à des maisons rustiques. Elles n'avaient au dedans (comme cette figure vous le montre) qu'une petite place carrée, avec un soupirail, une fenêtre, & un huis, sans qu'il y eût aucune autre retraite en bas, en haut, ou aux côtés.

Les peuples d'aux environs sont si sauvages, & si effrénés, qu'ils se prennent aux cheveux pour la moindre bagatelle.

C'est ici le pays, où la haine, l'envie, & le larcin sont en vogue : un chacun y est malin, froid, pernicieux, funeste, & couve toujours quelque œuf de serpent, dont il en fait éclore une infinité de désastres, jusques à passer le degré d'une brutalité & d'une barbarie exécrable, qui fait que les uns saccagent, & embrasent les maisons de leurs voisins, mangent des cœurs tout crus, les autres déterrent des morts, & exercent des cruautés sur ceux qui n'ont plus rien de commun avec les vivants. Les autres inventent des supplices non vus, non ouïs, non imaginés, & aucuns se font des coupes de la tête de leurs ennemis, pour y boire encore la vengeance

aussi souvent que le thé, comme fit cet Alboin, un monstre digne de l'horreur & de l'exécration de tous les hommes.

p1.190 Lorsque nous reposions dans ce lieu, le feu se prit au vaisseau du mandarin du vieux vice-roi de Canton, sur quoi tout le monde qui était à terre s'alarma ; les soldats même, qui étaient en garnison dans le château, coururent aux armes, pour nous venir seconder, croyant que nous étions attaqués par quelques bandes de brigands, qui foisonnent en ces quartiers-là, comme les poissons dans les eaux. Nous nous mîmes tous en devoir de secourir ce vaisseau, dont le câble était déjà coupé pour l'éloigner de la flotte, & nous fîmes tant par notre adresse & diligence, que nous arrêtâmes d'abord les flammes par le moyen de nattes mouillées.



Nous arrivâmes le troisième du mois de juillet à la petite ville de Sinkicien, que d'autres par contraction appellent Cing, laquelle dépend de la capitale de Hokien. Elle est située au côté méridional du fleuve Guei dans une très belle plaine, & est éloignée de quarante stades de celle de Sanglo. À quelques stades de ce lieu on découvre entr'autres la petite montagne du *Trompeur*, ou du *Faussaire*, où fut abîmé un seigneur qui n'exerça toute sa vie d'autre métier que de tromper un chacun, mais il apprit par sa malheureuse fin, qu'un perfide ne fut jamais heureux...

La montagne de Si est aussi voisine de cette ville, dont le sommet s'étendant dans une longue & large campagne, est fort estimé, à cause de la fertilité & de la graisse de son terroir, au milieu duquel on voit un très beau bourg, qui est habité d'un grand nombre de laboureurs & de bergers.

Nous arrivâmes le lendemain fort heureusement à la petite ville de Sinkocien, ou Hingei, dépendante aussi de la capitale Hokien. Elle est à 30 stades de la précédente, & défendue de très bons remparts & bastions, comme vous remarquez par cette figure. Elle n'est pas fort peuplée, ni fort marchande. On y voit aucuns superbes temples & magnifiques bâtiments, sur lesquels on ne voit que des petites statues de grues volantes avec une pierre au pied (dont aucunes ont 2 voire 4 têtes) que les habitants croient



veiller sur leur ville & y apporter l'abondance. Les naturalistes disent que les grues font la garde toute la nuit à leur tour, & se chargent de cailloux, à fin que leur échappant, si le sommeil les accable, elles soient convaincues de négligence, & de mauvaise garde ; les autres cependant dorment serrant la tête dessous l'aile, & se soutiennent tantôt sur un pied, & tantôt sur p1.192 l'autre. Si les grues volantes portent une pierre au pied, (disent aucuns) c'est à fin que par la chute d'icelle, elles sondent si elles volent sur la terre ou sur la mer, ou à fin qu'elles en soient plus pesantes pour mieux résister à l'impétuosité des vents qui les agitent...



Nous visitâmes, aux pieds des murailles de Sinkocien, un temple bâti dans une très agréable plaine, qui peut surpasser en grandeur, en structure, en richesses, ou pour le moins égaler les plus augustes du royaume. Cet ouvrage est divisé en trois étages voûtés, au côté desquels il y a plusieurs degrés : l'ouvrage d'en bas est embelli de plusieurs portes & colonnes, qui soutiennent le toit du premier étage ; le milieu est orné de fenêtres, & aussi de colonnes, sur lesquelles repose le toit du deuxième étage. Toute cette machine est tellement enrichie & diaprée au dehors de feuillages, de bêtes, d'oiseaux, de dragons, de tigres, & d'autres animaux, qu'on la prendrait pour un chef-d'œuvre d'un des plus habiles sculpteurs & peintres de l'univers. Si le dedans (qui n'est rempli que de poupées à trois rangs) égalait le dehors, on le pourrait mettre au rang des plus parfaits ouvrages de l'antiquité.

Les temples par tout ce royaume sont soumis à des impositions fort grandes, aussi bien que les prêtres qui y sacrifient, d'où vient qu'ils ne se contentent pas de battre doucement de l'aile, mais ils déchirent bien souvent le peuple avec les griffes. Je les jugerais dignes de blâme, s'ils jouissaient des immunités dont jouissent nos ecclésiastiques... Nous reconnûmes bien que les prêtres de ce temple étaient fort froids & négligents en ce qu'il concernait leur profession, parce qu'ils avaient les mains avides, & leurs cœurs trop attachés à l'amour de la terre, bien-

contraires à ces austères sacrificateurs, dont nous avons parlé ci-devant. C'était une pitié de voir presque toutes leurs images, & poupées, abandonnées aux injures du temps, sans parure, & sans couverture. Si nous en vîmes quelques-unes couvertes de nattes, ou coiffées de quelques chapeaux de paille, ce ne fut que par le soin, par le zèle & par la pitié de quelques particuliers habitants, qui faisaient conscience de laisser mourir de froid ou de perdre leurs divinités, lesquelles avaient en dépôt toutes leurs prospérités.

Nous arrivâmes le même jour à la petite ville de Single, ou de Cinchai, dépendante de celle de Hokien. Elle est mouillée des eaux de Guei, & n'est qu'à 80 stades de Sinko. Son faubourg ample & bien peuplé pourrait marcher de pair avec une bonne cité. On voit à son côté occidental un temple fort élevé, & encourtiné d'une forte muraille, d'un jardin orné de riches parterres, & d'un verger rempli de toutes sortes d'arbres & de fruits. Nous y eussions volontiers entré, mais nos truchements nous dirent que c'était un cloître de dames illustres, & qu'aucun mâle n'y pouvait mettre le pied, à cause que ces dames s'étaient là retirées, pour se dérober aux yeux du monde, & cheminer avec plus d'assurance dans le sentier de leurs lois, & spécialement en un pays où la charnalité était si enflammée...



À l'autre côté de la ville nous vîmes encore un très beau temple, proche duquel il y avait trois pyramides, érigées à l'honneur d'un de ses gouverneurs, qui fut fort révéré en sa vie pour ses glorieuses actions.

En naviguant de ce lieu à Tiencienwey, nous vîmes tous les paysans en alarmes, & courir parmi les campagnes à bannières déployées, & à tambours battants, comme s'ils eussent été en état d'aller faire tête à leurs ennemis. Ce qui nous surprit d'abord, mais nos truchements nous dirent que toutes ces troupes, & toutes ces grimaces n'en voulaient point aux hommes, mais aux insectes, mais aux sauterelles, qui comme des grosses nuées étaient soudainement tombées sur leurs terres, pour les ravager, & corrompre par leur venin. Les Chinois sont presque tous les ans attaqués de ces bestioles, qui sont si violentes en leurs atteintes, & si pernicieuses en leurs effets, qu'elles ruinent entièrement les champs auxquels elles s'attachent. De sorte que chaque paysan fait son mieux pour les détourner de ses terres, sans se soucier si elles vont se déborder sur celles d'autrui. La chasse en est assez plaisante. Dès que la fin du mois de juin approche, on voit tous les jours des armées de paysans roder parmi les campagnes, armés de tambours, de bâtons & de bannières, avec lesquelles ils étonnent, & frappent l'air incessamment, & jettent des huées & des cris épouvantables que les monts, les vallées, les forêts, & les cavernes d'alentour en retentissent. Ces bestioles ennemies de ces bruits, cherchant de se camper là où elles trouvent moins de résistance, se poussent dans des autres terres par légions, & lorsqu'elles ne trouvent pas moyen de s'y arrêter, elles sont forcées, pour être trop fatiguées de voler, de se jeter sur les mers, ou les rivières, où elles se trouvent toutes insensiblement submergées... Nous en fûmes même alors tellement molestés dans nos vaisseaux, où elles s'étaient sauvées & accrochées par millions, que notre monde eut assez de peine à les noyer, & à nous en délivrer.

@

CHAPITRE XLIV

Arrivée des ambassadeurs à Tiencienwey, à Joeswoe, Foeheen, Sansianwey, Tongsiou, &c.

@



Nous arrivâmes le même jour à la ville de Tiencienwey, nommée d'aucuns Tiencin, éloignée de 120 stades ou environ de celle de Single. On la tient pour la plus marchande de toute la Chine. Son port de mer ne cède en rien à ceux de Canton, & de Jejencien. Elle est à l'extrémité, & au coin du bras de mer de Çang, où toutes les rivières de la province s'assemblent, pour se pousser avec plus d'impétuosité dans l'Océan, & est un peu plus grande que le château de Batavie en l'île de Java, mentionné ci-devant : ses murailles ont 25 pieds de hauteur, & sont défendues de force batteries, d'accoudoirs, & de plates-formes larges de huit pas. Ce lieu est de fort grande étendue, & est embelli de tant de riches bâtiments, & superbes temples, & on remarque tant de richesses de magnificence, & de somptuosité par toutes ses rues, & au dedans de ses maisons, que j'oserais le faire marcher de pair avec le plus auguste de tout l'empire. Tout cela vient du grand commerce qui s'y fait, par le moyen des navires,

qui sont obligés de s'y rendre de tous les endroits du royaume. Pour être persuadés du nombre des navires, qui s'y rencontrent ordinairement à l'ancre aux deux bords, sachez qu'il faut employer deux bonnes journées pour les passer.

Aucuns anciens auteurs semblent avoir appelé cette ville Quinçay : ils lui ont donné un circuit de cent milles d'Italie, douze mille ponts de pierre mais quelques-uns d'une hauteur si prodigieuse, que les plus grands navires pouvaient passer dessous sans abaisser leurs voiles ; ils dirent encore que dans ses murailles il y avait un lac qui contenait sept milles germaniques, dans lequel étaient deux îles, portant chacune un palais royal très superbe & magnifique ; enfin, que dans cette même ville il y avait trente mille soldats en garnison pour la défendre ; mais je crois que tout ceci est inventé par quelque esprit, qui transporté d'une frénétique verrue ruina dans son petit cerveau cette ville au même temps qu'il la fit naître, car on p1.196 ne voit aucuns restes ni vestiges de tout ceci dans cette ville de Tiencienwey.



Le château de ce lieu est bâti à l'embouchure de trois puissantes rivières, & est défendue de très hautes & très épaisses murailles, comme

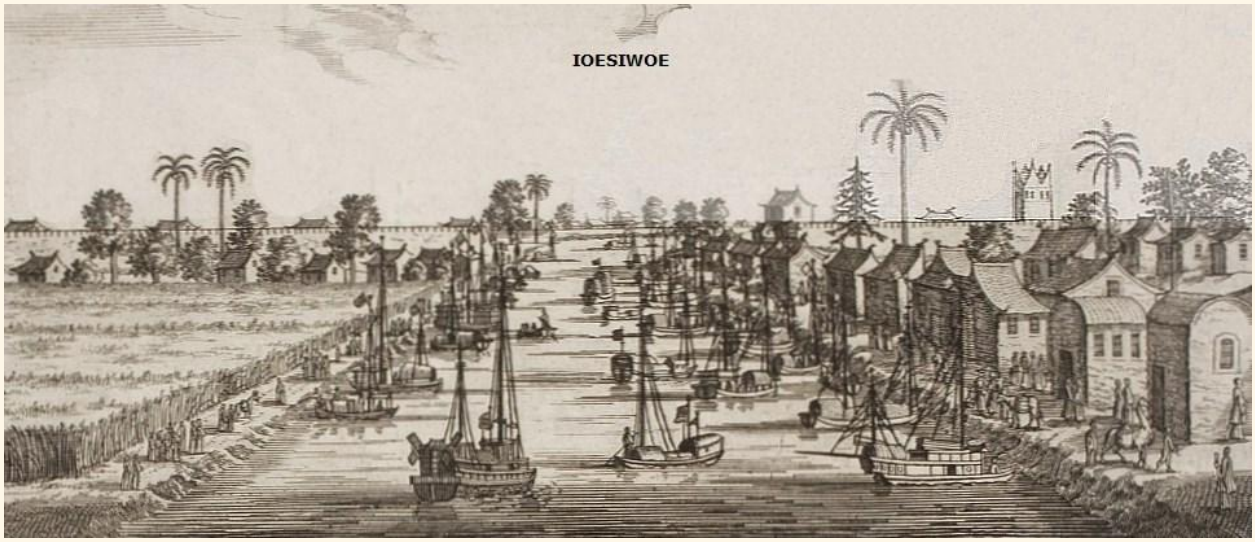
vous remarquez par la figure précédente ; il ne sert point seulement de défense à cette île, mais aussi à tout le pays voisin.

Nous entrâmes dans cette ville, pour prendre notre repos & donner ordre au reste de notre voyage de Peking, & traiter des moyens plus convenables pour aborder & contenter Sa Majesté Impériale.

Le gouverneur & le président des bourgeois de cette ville, ayant appris notre arrivée, vinrent aussitôt à nos vaisseaux, pour nous bien-veigner du bon succès de notre voyage ; Pinxentou, homme autant ambitieux que rusé, mendia par subtilité la première salutation de ces seigneurs, tant était-il piqué d'un désir violent de tenir le haut bout, & de ne céder à personne. Nous avons excusé sa faiblesse en ce point, & considéré que c'était une grattelle que les grands apportent du ventre de leur mère, qui leur suscite une perpétuelle démangeaison, & dont la malignité renverse bien souvent le cerveau, jusques à faire plier le Ciel sous les règles de la Terre.

Nos ambassadeurs, qui savaient montrer à mauvais jeu bonne mine, trouvèrent bon de traiter ici splendidement les mandarins, qui avaient eu ordre de les accompagner, auquel effet ils se servirent d'un très beau temple. Avant que de se mettre à table, ils prirent tous ensemble résolution d'envoyer par terre le mandarin du vieux vice-roi de Canton vers Peking, pour faire connaître auparavant à l'empereur la venue des ambassadeurs. Ils opinèrent aussi d'un même pas, & conclurent unanimement sur tous les points qu'on devait proposer à Sa Majesté, & à ses Premiers ministres, & sur les pertinentes réponses qu'on devait faire à leurs demandes, interrogats, & répliques, afin de parler tous comme d'une même bouche, sans extravagance, & impertinente digression. Et de tout ceci on en informa clairement & sérieusement nos truchements.

Après avoir très heureusement conclu & arrêté tout ceci, le susdit mandarin voulut partir par terre vers le soir ; & nos ambassadeurs en même temps retournèrent dans leurs vaisseaux, pour continuer par eau leur voyage. Ils arrivèrent l'onzième de juillet le long d'une branche du fleuve de Chaoleang, qui nous mena à Joeswoe, (nommée d'aucuns Jungcing) qui se découvre à 180 stades de celle de Tiencien.



Cette petite ville dépend de celle de Xuntien, ou de Peking : son circuit n'est p1.197 que de demie heure ; ses murailles sont raisonnablement fortes, mais ses faubourgs qui s'étendent fort loin aux deux côtés de la rivière sont remplis de peuples, de très beaux édifices, & d'une infinité de vaisseaux, qui y abordent de tous côtés, chargés de toutes sortes de denrées, & non de merveille si on y trouve tant des marchands si opulents, quantité de temples si superbement bâtis, & un si grand nombre de rares ouvrages. On paye ici la traite, & l'entrée de toutes marchandises, auquel effet il y a des commis & fermiers, qui ne sont obligés de rendre compte qu'à l'empereur seul, ou à aucuns de ses Premiers ministres.

J'ai vu ès magnifiques bâtiments de cette ville plusieurs marbres jaunes, qui renvoient un merveilleux éclat lorsque le soleil y darde ses rayons. Ils sont semblables aux marbres que les Allemands appellent *gelber spat*, & que les Flamands comparent à la *Sarda*. On veut dire que le temple de la Fortune était bâti de ces marbres, & que quand les portes étaient ouvertes de jour, on voyait aussi clair dedans, comme à plein jour découvert, ni plus ni moins comme s'il y eut force fenêtres, ou comme si la clarté eut été enclose dans ses murailles, sans toutefois avoir la force de les percer...

Le gouverneur de cette ville reçut fort civilement les ambassadeurs, & les invita à son hôtel, où il les traita avec autant de magnificence & de somptuosité que celui de Nanking. Les ambassadeurs, pour reconnaître cette courtoisie, lui envoyèrent quelques riches présents, lesquels il refusa fort généreusement, hormis quelques bouteilles d'eau de rose, qu'il accepta, & dont il les fit remercier fort civilement.

Nous nous trouvâmes le lendemain devant les murailles de Foeheen, que quelqu'uns nomment Que, qui dépend de la capitale de Peking. Elle est éloignée de 60 stades de celle de Joeswoe, est mouillée de la rivière de Caoleang, & est environnée de hautes murailles, (comme vous remarquez dans cette figure) qui sont défendues de bons bastions & parapets. Si elle pouvait se vanter de son étendue, aussi bien que de la magnificence de ses bâtiments, elle voudrait marcher de pair avec p1.198 les meilleures villes du royaume. Son territoire riche en fertiles & agréables campagnes n'apporte pas peu de plaisir à ses habitants.



À son côté oriental on voit un très beau temple, & plusieurs arcs triomphaux, dédiés aux héros de la patrie. On découvre pareillement à son faubourg oriental une tour enrichie de neuf balustres, dont la structure semble égaler celle des plus fameuses de cet empire. On dit qu'elle fut bâtie en mémoire d'un des plus hardis & généreux guerriers de la patrie, qui n'ayant eu vie au monde plus chère que la gloire, & s'ayant jeté mille fois dans le plus fort de la mêlée des combattants, en retourna toujours victorieux, d'où vint que les habitants appelèrent cette tour, la *Hardiesse*, ou la *tour du Hardi*...

Le seizième du mois de juillet nous arrivâmes à Sansianwey, qu'aucuns nomment Sanho, ville éloignée de 50 stades de Foeheen, & quatre lieues de



Peking. Elle est située au côté gauche de la susdite rivière, & abonde en peuple, & p1.199 en denrées. Son fort château la rend extrêmement considérable. Il y a au milieu de la ville un arc triomphal, bâti de pierres grises, dont l'architecture est si industrieuse, si gentille, & si magnifique, qu'on le peut à juste titre ranger entre les premiers de tout le royaume. C'est par cette façon que les princes & les gouverneurs des villes ont voulu rendre immortels les noms de ceux qui avaient rendus de signalés services à la patrie, par l'effusion de leur sang, ou quelques autres valeureux exploits. Au Midi de la ville je vis un large pont de pierre, long de quarante-deux pieds, ayant à ses côtés plusieurs maisons de merciers. Toutes les denrées qui doivent être transportées à la cour impériale, se déchargent ordinairement en cette ville, ou en la suivante, nommée Tonsiou, & alors on les charge sur des ânes, ou des charrettes, que l'on trouve toujours à la main, pour les rendre à Peking. L'on pouvait percer aisément un canal à la ligne, qui portât tous les vaisseaux d'ici à Peking, mais l'empereur ne le voulut permettre, afin que les pauvres familles, qui fourmillent en cette contrée, trouvassent de quoi gagner leur pain avec moins d'amertume.

Le mandarin, que les ambassadeurs avaient envoyé devant eux à Peking, nous vint rencontrer en cette ville, lequel fut suivi le lendemain de vingt-quatre chevaux, & de quantité de chariots, & de charrettes, que les

conseillers d'État nous avaient envoyés, pour les charger de notre bagage, & des présents destinés pour Sa Majesté. Après avoir empaqueté tout notre fait, les ambassadeurs se mirent en chemin, en très bel équipage, & poursuivirent ainsi leur chemin jusques à Peking, & furent accompagnés d'un grand nombre de seigneurs, & presque d'une légion de peuples.

Les trompettes des ambassadeurs marchèrent devant, qui furent suivis d'un cornette, qui portait en parade la bannière du prince d'Orange : Ensuite suivirent les ambassadeurs à cheval, avec les capitaines, les officiers, & les cinquante soldats, qui leur avaient servi d'escorte jusques ici. Notre bagage fut mis entre ceux-ci & les mandarins de Canton, que quelques-uns de notre suite accompagnèrent sur le derrière : un autre cornette, qui faisait aussi montre de son étendard, marcha tout le dernier, & ferma toute cette troupe. Ce chemin royal était couvert d'une telle quantité de charrettes, de brouettes, de chevaux, de mulets, d'ânes, de vaches, de bœufs, de porte-faix, & de gens d'autre trempe, que l'on eût dit que c'était une puissante armée mal rangée, qui marchait en campagne. L'on avait de la peine à reconnaître la couleur des habits des charretiers & le poil même de leurs chevaux, tant étaient-ils plâtrés de fange & de boue.



p1.200 Le dix-septième du même mois nous nous trouvâmes insensiblement proche des murailles de Tongsiou (qu'aucuns appellent

Tung) qui est sous la juridiction de celle de Peking. Elle est située dans un fort bas pays, & encourtinée de très solides murailles, & profonds fossés, comme vous pouvez remarquer par la figure précédente. Elle est coupée par le milieu d'une muraille : ses bâtiments & ses temples sont fort magnifiques, mais elle n'a point de rues.

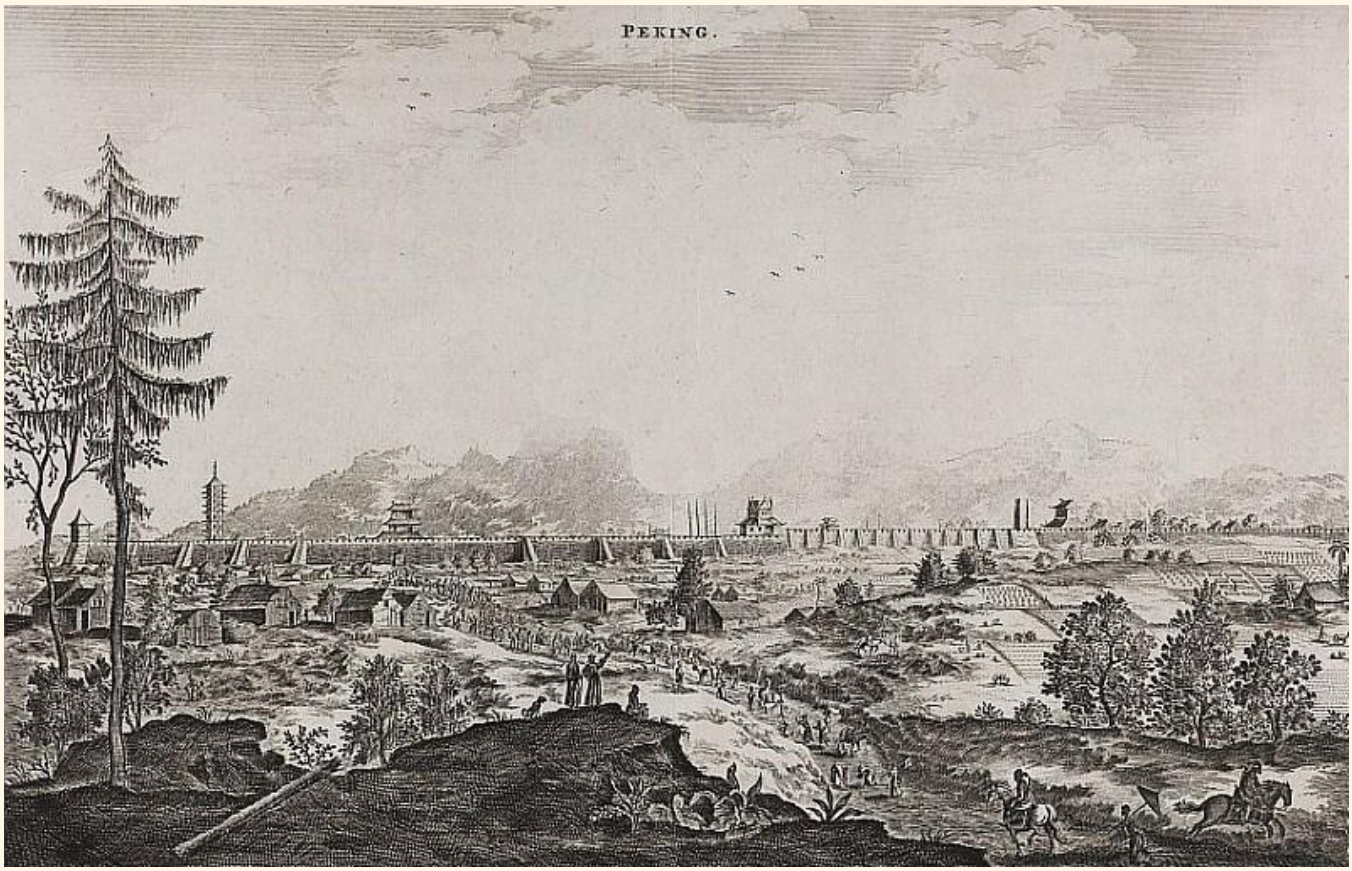
Nous découvrîmes aux deux côtés de ce chemin plusieurs beaux & riches villages, & aussi un temple à côté gauche, où nous prîmes notre repas assez hâtivement pour arriver de meilleure heure à Peking.

@

CHAPITRE XLV

Les ambassadeurs arrivent à la ville impériale de Peking. Leur réception, &c.

@



Les ambassadeurs arrivèrent à une heure après midi aux faubourgs de la ville impériale de Peking, éloignée de trente-cinq stades de Tongsiou, & de 6125 de Canton.

Ils passèrent par deux hautes & éminentes portes avant que d'entrer dedans la ville, & mirent pied à terre devant un fort beau temple, où ils furent conduits, pour se rafraîchir, & attendre leur bagage. À peine étaient-ils entrés dans ce lieu, qu'ils se trouvèrent accueillis, & salués du *Kappado* de l'empereur, qui portait un faucon sur le poing, & était accompagné des agents des vice-rois de Canton, & d'un beau nombre de courtisans. Après qu'ils eurent ici pris quelque rafraîchissement, & reconnu leur bagage, ils furent conduits en grande pompe & magnificence dans la seconde ville, & introduits dans un hôtel voisin de la cour impériale, qui leur avait été

préparé par ordre de Sa Majesté. Cet hôtel était défendu d'une haute muraille, & de trois larges & superbes portes, qui servaient d'entrée dans trois belles plaines, où les chariots & charrettes chargées de notre attirail furent amenées.

Les ambassadeurs ne furent pas plus tôt entrés dans leur hôtel, qu'ils se mirent en devoir de visiter tout leur bagage, lequel ayant trouvé en son entier, ils louèrent & remercièrent le Tout-Puissant des excès des faveurs & des grâces, qu'il leur avait fait ressentir, durant un si pénible voyage, & le prièrent à cœurs froissés, qu'il lui plût leur continuer ces mêmes grâces à l'avantage de leurs maîtres, jusques à l'accomplissement de leur entreprise.

Vers le soir deux capitaines furent envoyés avec douze soldats pour garder notre hôtel, & mettre ordre à tout ce qui regardait le repos & l'accommodement des ambassadeurs.

Le lendemain de bon matin plusieurs grands seigneurs vinrent en notre hôtel, & entr'autres quelques conseillers d'État avec le secrétaire Thouglouja, les mandarins Quanlouja & Hooulouja, le mandarin Pinxentou, deux commandeurs, & deux agents de Canton, & autres, pour bien-veigner les ambassadeurs de leur arrivée, de la part de Sa Majesté Impériale & de son Suprême Conseil. Ils s'informèrent en même temps de leur santé, du nombre des personnes de leur suite, de la quantité & qualité des présents qu'ils apportaient à Sa Majesté, de leur pays, & de leur prince. Quant au nombre des personnes de leur suite, ils en enregistrèrent seulement vingt & quatre, selon la liste qui en avait été faite à Canton, de sorte que tous les autres valets qui s'étaient mis de notre suite durant notre voyage, ne furent admis au rôle, & furent contraints de se retirer.

Quant aux présents destinés pour Sa Majesté, ils les visitèrent l'un après l'autre, en tinrent compte, s'informèrent de leurs vertus, de leur propriété, de leur usage, & en quelle contrée ils étaient tissus, faits, ou fabriqués, & en firent grand cas, assurant que Sa Majesté les recevrait d'un très bon œil, & qu'Elle ne les rejetterait pas, comme elle avait fait l'année précédente ceux des Liqueses.

Ils leur demandèrent en outre, si les Hollandais étaient nés sur la mer, si l'eau était leur séjour, & s'ils avaient quelque pays sur terre ; comment il était nommé, & gouverné, & en quel endroit du monde il était situé. Les

ambassadeurs répondirent pertinemment à toutes ces demandes, mais ils furent fort surpris de la première, p1.201 qui n'était soufflée que par les malicieuses menées des Portugais, qui avaient fait croire à l'empereur, que la mer était notre berceau, & notre patrie. Ils dirent donc fort ouvertement qu'ils avaient un pays, nommé & connu de toutes les nations de l'Europe sous le nom de la Hollande, laquelle leurs ancêtres avaient habité passés plusieurs siècles.

Toutes ces réponses n'ayant été assez fortes pour désabuser ces mandarins, & renverser & détruire les fausses menées de nos ennemis, les ambassadeurs leur étalèrent une table du monde universel, & leur firent toucher au doigt la situation de la Hollande, & des pays circonvoisins, comme aussi toutes les provinces & places, où nous faisions négoce. Ils emportèrent cette table quant à eux pour en informer plus clairement sa Majesté.

Ils s'informèrent encore du gouvernement de la Hollande, & du pouvoir & de l'autorité de ceux qui les avaient envoyés. Sur quoi les ambassadeurs répondirent que la Hollande n'était soumise à la domination d'un seul chef, mais qu'elle était réputée comme république, & régie par un certain nombre de personnes de grands mérites, qui composaient divers conseils, chambres, & collèges, devant lesquels se décidaient les affaires de police, de justice, de paix, de guerre, de marine, de confédérations, & autres qui regardaient le bien public. Ils dirent encore que l'Union générale de tous ces conseils, avaient élu un gouverneur ou chef suprême (pour le présent le prince d'Orange) dans le maniement des armes de terre & de mer, & que c'était ce même chef, qui en qualité de surintendant du commerce des Indes, les avait ici envoyés, pour congratuler Sa Majesté Impériale sur les miraculeuses conquêtes qu'Elle avait remporté en si peu d'années sur les Chinois.

Ces mandarins, après avoir ouï divers raisonnements sur notre gouvernement en partie aristocratique, en partie démocratique, lequel était tranquille & modéré, & qui faisait de bons effets sans ostentation & bobance, dirent rondement qu'ils ne comprenaient rien de ce qu'on leur disait, parce qu'ils étaient accoutumés d'être régis par des empereurs, ou des souverains, de la fantaisie desquels dépendaient leurs vies, & toute leur

chevance. Ils reconnurent donc nos ambassadeurs selon leur portée, comme Premiers ministres du prince d'Orange, & des États de la Hollande.

On leur demanda encore s'ils étaient de la lignée du dit prince, car dirent-ils nul ambassadeur peut avoir l'honneur de s'agenouiller devant le trône de sa Majesté & être reçu à l'audience, à moins qu'il ne soit issu du sang de celui qui l'envoie, comme firent nouvellement les rois des îles de Corea & de Liqueses, qui envoyèrent leurs frères en ambassade vers cette cour. Les ambassadeurs bien que surpris de ces propos, répondirent ingénument, qu'ils n'attouchaient en rien à leur prince, que cette coutume leur était jusques ici inconnue, & qu'on ne pouvait pas exposer aux dangers d'un si long & pénible voyage, & aux hasards de tant de secousses de mer, des têtes si illustres & si nécessaires au bien de leur État ; mais qu'en leur place on députait d'ordinaire de personnes de condition & de mérites. Toutes ces réponses n'agréaient guère à ces mandarins, & jugeaient que la condition peu relevée des ambassadeurs, rabaisserait en quelque façon la gloire, le lustre, & l'éclat du trône de leur empereur. Ils demandèrent en outre quelles charges ils exerçaient dans la cour de leur prince ; combien de monde ils avaient sous leur commandement ; puis, si tous les présents destinés pour Sa Majesté venaient tous de leur pays : ils répondirent sur cette dernière demande que les draps, l'ambre, le corail, les lunettes d'approche, la selle, la cuirasse, les autres armes & les miroirs en étaient sortis, mais que leur général de Batavie y avait joint le surplus par ordre de leur prince, & des hauts & puissants États de la Hollande.

Ceci produit une autre question : ils demandèrent où était cette Batavie, & par qui, & comment elle était gouvernée. Les ambassadeurs répliquèrent que le pouvoir du gouverneur de Batavie était aussi étendu que celui des vice-rois de Canton, mais parce que les Hollandais n'étaient pas assujettis à un monarque, & que leur pays n'était pas une monarchie, on ne lui donnait pas le titre de vice-roi, mais seulement celui de gouverneur général. Quant à Batavie, ils dirent que c'était le séjour ordinaire de ce gouverneur, qu'elle était située dans les Indes, & qu'elle était choisie par leurs seigneurs, pour servir de port & de p1.202 rendez-vous général à tous les navires qui venaient de leur pays. Ces mandarins après avoir couché par écrit toutes ces réponses pour en mieux informer Sa Majesté, & avoir reçu chacun cinquante toels d'argent des ambassadeurs, ils prirent congé d'eux fort civilement.

Les mêmes députés revinrent peu de temps après, pour faire encore cent autres interrogats par ordre de l'empereur. L'un d'entr'eux avait charge de demander leurs lettres de créance, lesquelles furent reçues & mises avec beaucoup de vénération dans un plat d'argent, & couvertes de trois draps d'écarlate. Un autre avait ordre de visiter les armes, & de reconnaître, si elles étaient fabriquées d'or ou d'argent. Un troisième s'enquêta de quelles armes se servaient les Hollandais, contre qui ils avaient pour le présent la guerre, & particulièrement s'ils ne venaient souvent aux mains avec les Portugais, & ceux de Makao, & de combien de lieues ces deux nations étaient éloignées de la Chine, &c.

Ces commissaires ayant fait rapport des réponses des ambassadeurs, revinrent encore un moment après pour s'enquérir derechef de leurs qualités, & du rang qu'ils tenaient entre les grands de leur pays ; ils s'excusèrent fort civilement de ce qu'ils les importunaient si souvent sur les mêmes sujets, & dirent que Sa Majesté était fort exacte en la réception des ambassadeurs, & qu'Elle ne cherchait que de rendre à un chacun l'honneur qu'il mérite.

Ceux-ci n'étaient pas sitôt sortis, que le Grand maître de l'empire envoya les mandarins Quaalouja, & Koolouja, avec ordre de prier les ambassadeurs de se présenter devant le Grand conseil avec les présents. Ils s'y transportèrent donc incontinent après, quoique parmi une fâcheuse pluie, & dès qu'ils y furent entrés on leur fit prendre place, sans qu'il leur fût permis de faire aucune révérence à une si illustre assemblée. Le Grand maître, ou plutôt le chancelier (car on nous dit qu'il était le chef de justice en tout l'empire, & surintendant des sceaux, & de l'expédition des lettres de commandements, de dons, d'octrois, &c.) tenait le haut bout, & était assis sur une chaise large & élevée, ayant ses jambes croisées de la même façon que le vieil vice-roi de Canton. Il avait à son côté droit deux seigneurs tartares, & à gauche un certain jésuite, qui depuis quarante-six ans, avait vécu avec estime en la cour des empereurs de la Chine. Ce bon Père se faisait nommer Adam Scaliger, & se disait natif de Cologne ; homme de grand âge, tout barbu, vêtu & rasé à la tartare. Tous les autres seigneurs de ce Conseil étaient assis sans ordre, sans rang, & sans gravité sur des bancs couverts d'une vieille toile blanche. Le chancelier même, qui n'avait qu'un petit habit de chanvre, parut à jambes nues dans cette assemblée.

Après que les ambassadeurs eurent été bien-veignés, par la bouche du chancelier, sur leur heureuse arrivée, le susdit Père jésuite eut permission de les saluer aussi en sa langue allemande, qu'il parlait encore fort promptement, & témoigna par ses discours qu'il avait vu la ville d'Amsterdam, & qu'il y avait encore des amis.

Sur ces entrefaites Pinxentou, avec les autres mandarins de Canton, qui avaient tant fait les suffisants durant notre voyage, furent commandés d'amener au Conseil toutes les caisses où étaient renfermés les présents, mais avec une telle promptitude, que la sueur leur tombait du visage à grosses gouttes, comme s'ils en eussent été les tireurs ou porte-faix.

Le chancelier voulut prendre la peine de tirer les présents l'un après l'autre hors de leurs caisses, & s'informa à chaque fois de leur fabrique, de leur usage, & de leur qualités comme aussi combien il fallait de temps pour voyager de Peking en Hollande. Le jésuite, qui lui servait de truchement, confirmait par sa bouche tout ce que les ambassadeurs lui répondaient. Le chancelier (qui jetait quelques soupirs à chaque fois qu'il découvrait quelque rare présent) s'informa de la valeur des alcatifs, & les assura qu'ils seraient très agréables à Sa Majesté, comme aussi la selle, les armes, l'ambre, & le corail. Vous remarquerez en passant, que deux secrétaires recueillaient exactement toutes les réponses des ambassadeurs, pour en rendre sage Sa Majesté.

Pendant tout ceci, l'empereur manda à son Conseil, qu'il voulait savoir le même soir de la bouche du père Adam, si les Hollandais avaient un pays, & de combien de lieues il était éloigné du sien ; en outre, si le prince d'Orange était dans son premier pouvoir ; si les États des Provinces Unies gouvernaient avec lui, p1.203 & en quelle façon, & avec qu'elle autorité, &c. Sur quoi les ambassadeurs répondirent librement & sans déguisement, dont le chancelier témoigna d'être bien satisfait. Le père Adam, qui avait recueilli toutes ces réponses, en fit un ample écrit, & l'augmenta de plusieurs circonstances qui étaient venues en sa connaissance, lorsqu'il fréquenta la Hollande. Il y avait spécifié entr'autres que notre pays avait été autrefois du domaine de l'Espagnol, & qu'il lui appartenait encore de droit mais que ses armes n'étaient pas assez fortes pour le remettre sous son premier joug. Le chancelier voyant qu'il y avait couché de son propre diverses

circonstances inutiles, & capables de servir d'achoppement à nos desseins, lui en fit effacer une partie à diverses fois, & lui dit qu'il devait seulement porter témoignage du pays des Hollandais, de sa situation, de son gouvernement, de ses forces, & de sa langue. Lorsque le père Adam se vit contraint de récrire pour la troisième fois cette attestation, il s'excusa sur sa grande & infirme vieillesse, & en donna charge à un de ses valets. Cette attestation ayant été signée sur-le-champ par le chancelier, fut portée incontinent à Sa Majesté.

Pendant que les clercs écrivaient la dite attestation, le chancelier qui commençait à avoir grand appétit, se fit apporter une bonne pièce de lard à demi cuit, dont il mangea avec une telle ardeur & un si grand goût, que la graisse & le sang lui coulaient de la bouche & des mains. Il fut bientôt suivi de tous les autres seigneurs de l'assemblée, qui en cadets de haut appétit en dévorèrent en moins d'un rien plusieurs pièces, de sorte qu'on les eût pris, à voir leurs grimaces & postures, pour des gourmands tirés de la lie des paysans, plutôt que pour des hommes d'État. À peine avaient-ils avalé le dernier morceau, que le chancelier commanda au fils du vieux vice-roi de Canton de faire encore apprêter à la hâte quelques brebis, & quelques porcs, afin d'en festoyer les ambassadeurs. Ce commandement fut exécuté en si peu de temps, & ces nouvelles viandes durèrent si peu sur la table, que nous en restâmes tous étonnés, & disaient hautement qu'ils étaient accoutumés de rendre les plats nets : il en serait beau voir de semblables assis à table auprès de ces petites mignonnes qui font les délicates... Ils prièrent les ambassadeurs d'écornifler avec eux, mais comme ils ne virent rien à leur goût, & prévirent que les viandes servies n'étaient pas capables de remplir leurs boyaux vides, ils s'en excusèrent fort civilement, & se contentèrent seulement de goûter de quelques fruits & confitures qu'on servit sur la fin du repas.

Nos ambassadeurs apprirent lors du père Adam, que le Grand duc de Moscovie avait envoyé en cette cour passés quatre mois un ambassadeur accompagné de cent hommes & de quelques Mores, pour demander la liberté de trafiquer avec les sujets de cet empire, mais qu'il n'avait pas encore eu le bonheur d'être admis à l'audience, à cause que l'empereur avait séjourné quelque temps hors de Peking. Le soir étant arrivé parmi tous ces entretiens de table & de discours, nos ambassadeurs prirent congé

de l'assemblée, & furent conduits avec pompe jusques au pied de leur hôtel par le père Adam porté sur un palakin, & par grand nombre de seigneurs.

Le lendemain Thouglouja Premier secrétaire d'État, accompagné des mandarins Qualouja & Hoolouja, vint trouver les ambassadeurs de la part du chancelier, pour coucher par écrit le nombre & la qualité des présents destinés pour l'empereur, pour sa mère, & pour sa première femme. Le chancelier ne se contentant pas de la liste faite par Thouglouja, envoya quérir le secrétaire des ambassadeurs pour en avoir une déclaration plus exacte, & moins confuse. Quelque temps après, les dits commissaires, les mandarins & agents des vice-rois de Canton firent rapport p1.204 aux ambassadeurs que les présents avaient été reçus de leurs Majestés de la plus agréable & de la meilleure façon du monde, & qu'Elles avaient donné ordre de s'informer, s'ils n'avaient pas encore quarante ou cinquante pièces de toile blanche. Les ambassadeurs n'ayant rien plus à cœur que d'obliger & de contenter leurs Majestés en tout ce qu'Elles souhaitaient, en envoyèrent encore trente-six pièces qui furent estimées au dernier point.

Les dits commissaires étaient presque continuellement chez les ambassadeurs, & renouvelaient sans cesse les interrogats qu'on leur avait faits auparavant, afin d'être parfaitement informés, & instruits de la situation de la Hollande, des provinces qui l'environnent, & d'autres points regardant le commerce.

Nous apprîmes aussi le troisième d'août l'arrivée d'un ambassadeur du Grand Mogol, qui était envoyé pour mettre fin aux différends mus & agités passé quelque temps entre ces deux nations, & pour requérir d'un même pas la liberté aux prêtres mogoliens de prêcher leur loi dans la Chine, laquelle leur avait été défendue par ci-devant sous de grosses & rigoureuses peines.

Les présents que cet ambassadeur apporta (sans lesquels personne ne peut avoir accès dans cette cour) consistaient en 336 beaux chevaux, en deux autruches vives, en un diamant qui pesait deux maas, & en trente-cinq picols très précieux de pierre de *Colerin*. Tous ces présents agréèrent aussi fort à leurs Majestés, & firent espérer une bonne issue à cet ambassadeur.

La pierre de *Colerin*, selon le récit qu'on m'en a fait, a une telle antipathie contre toutes sortes de venin, que dès aussitôt qu'elle en

approche, elle se brise, se met en pièces & en écailles, & change de couleur. On dirait qu'elle a les mêmes forces & qualités que la pierre de *Crapaut* (que quelques-uns appellent *borax, chelonite, batrachite,* ou *crapaudine*) qu'on assure qu'à la présence d'une boisson venimeuse, elle ne change pas seulement sa couleur, mais encore qu'elle sue, & qu'elle jette des petites écailles, & des gouttelettes. On attribue ces mêmes propriétés à la *glossopetre*, ou langue de serpent (qui se trouve dans les mines d'alun au duché de Lunebourg) laquelle découvre le venin caché dans un lieu, par la sueur, & par l'eau qu'elle rend.

Au retour de mon premier voyage des Indes (dit l'auteur) je rapportai de la Chine une bourse remplie de cette pierre de *Colerin*, dont je fis présent à Monsieur Roeter Ernst échevin de la ville d'Amsterdam, qui la garde soigneusement dans son cabinet, que je puis nommer à juste titre le magasin de toutes les raretés de l'univers, car à la vérité on y voit renfermé tout ce que la nature a produit de rare & de merveilleux dans l'Europe, dans l'Asie, dans l'Afrique, & dans l'Amérique.

Durant ces entrefaites les mandarins, & les agents des vice-rois de Canton, ne manquèrent pas de rendre tous les jours la visite à nos ambassadeurs, accompagnés le plus souvent de grands seigneurs tartares, qui par curiosité s'informaient de mille circonstances qui regardaient l'état, & les lois des Européens, & entr'autres, ce que nous entendions par les mois de *juin*, de *juillet* & semblables ; ce que nous voulions signifier par l'année 1655 comprise dans les lettres de créance ; si la république de Hollande avait été établie depuis tant de siècles &c.

Après que Sa Majesté Impériale fut pleinement satisfaite & instruite des réponses faites par les ambassadeurs, Elle fit savoir à son Grand conseil qu'Elle les recevait & reconnaissait pour vrais ambassadeurs, & qu'Elle voulait qu'on les amena en cette qualité devant sa face, aussitôt qu'Elle serait assise en son nouveau trône.

Leurs lettres de créance furent lues, & relues par quelques philosophes, puis traduites exactement par le père Adam, lesquelles furent si agréables à Sa Majesté, qu'Elle fit dépêcher une seconde lettre à son Premier secrétaire, par laquelle Elle commandait bien expressément de donner

promptement une résolution favorable sur la requête présentée par nos ambassadeurs.

La première de ces lettres était telle :

> « Hauts, vénérables, & chers (*lipeos*) conseillers. Les ambassadeurs de Hollande sont venus ici, pour saluer votre empereur avec force présents, & pour lui témoigner leur respect & obéissance ; ce qu'on ne peut trouver être fait par aucuns de leur nation à cette couronne de mémoire d'hommes, voire depuis mille & mille ans. Vu donc que c'est ici la première fois que je les ai acceptés comme ambassadeurs, & permis qu'ils soient présentés devant ma face, & devant mon p1.205 trône, lorsque j'y serai assis dans mon palais nouveau, vu encore que j'ai trouvé bon qu'ils soient très splendidement accueillis, magnifiquement traités, & promptement dépêchés, en considération qu'ils sont venus de si loin, pour révérer ma grandeur, & qu'ils ont traversé tant de mers, tant de terres, & tant de montagnes pour arriver à Peking, s'y reposer sous la douceur de ma protection, & y admirer la clarté du soleil dans son ciel, comment pourrait-on parler à l'encontre de telles personnes si respectueuses & si zélées, & comment pourrait-on les rebuter en leurs demandes ?

La deuxième lettre contenait à peu près ces paroles :

> « Hauts, vénérables, & chers conseillers, ayant fait relire la lettre des Hollandais le sixième jour du sixième mois (*qui est entre nous le 6 d'août*) & en ayant bien compris le sens, je trouve que leur ambassade qu'ils ont entrepris de leur propre mouvement, & sans contrainte, est procédée d'âmes nettes & sincères, & appuyée sur un juste fondement, & d'autant plus qu'ils viennent de bien loin au delà de la Grande mer, comme des oiseaux qui volent en l'air sans être forcés de descendre, & parce aussi que j'estime cette ambassade & entreprise par dessus toutes choses, que j'aime comme moi-même, & que je la reçois pour la plus agréable des agréables, je vous commande, chancelier, & vous tous mes conseillers, qu'à leur requête qu'ils font par cette ambassade, qui est de pouvoir aller & venir dans ce mien royaume, vous eussiez à

prendre & arrêter une ferme, prompte, & favorable résolution, dont vous m'en aviserez au plus tôt.

Le chancelier, à la vue de ces lettres, fit demander aux ambassadeurs par les commissaires susnommés, s'ils ne pouvaient pas se rendre en cette cour tous les ans, ou pour le moins tous les trois ans pour saluer Sa Majesté : à quoi les ambassadeurs répondirent qu'il leur serait bien difficile d'exécuter si précisément ce commandement, mais qu'au reste, ils feraient leur possible de s'y rendre tous les cinq ans, à condition toutefois qu'il leur serait permis de venir tous les ans à Canton avec quatre vaisseaux, pour y trafiquer. Le chancelier là-dessus fit assembler les deux Conseils de Tartarie, & de la Chine, auxquels il proposa avec grand avantage les desseins des Hollandais, & s'efforça de leur persuader qu'on leur devait permettre de venir tous les cinq ans faire hommage à Sa Majesté. Tous les conseillers tartares se montrèrent d'abord fort portés à conclure en faveur des Hollandais, mais ceux de la Chine, plus artificieux que ceux-là, & qui sous une peau délicate, & une langue qui distillait le miel, cachaient des cœurs de panthères mouchetés de finesses (comme les peaux de ces animaux sont mouchetées de la diversité de leurs miroirs), dirent hautement qu'il fallait être plus favorables aux Hollandais, & que ce serait assez de les obliger de venir une fois tous les neuf ans en ce royaume, à cause de la longueur, & des coûts du voyage. Ils voulaient entendre par ces discours de soie, comme on reconnut depuis, qu'on ne devait permettre aux Hollandais de venir, d'entrer, & de trafiquer en ce royaume qu'une seule fois en neuf ans.

D'abondant[5] non contents de ces artifices, ils mirent en avant qu'il pouvait avoir de la duplicité & de la feintise dans notre ambassade, & que nous étions vraisemblablement Anglais, & non Hollandais, alléguant que ceux-là avaient encore depuis trente ans tenté de s'introduire dans ce royaume, qu'ils avaient forcé le havre de Heytamon avec quatre navires, qu'ils y avaient pris plusieurs caracores chargées de sel, & non contents de cela qu'ils y avaient ruiné la forteresse, y fait prisonnier le mandarin, & y laissé des marques de leurs cruautés par tout le voisinage ; de sorte qu'on fut obligé de les déclarer par édit les perpétuels ennemis de cet État. Il dirent encore qu'il importait fort pour le bien public de ne pas précipiter cette résolution, mais qu'il fallait être mieux informés de la sincérité, & de

la prud'homie des ambassadeurs, qu'on devait bien censurer leurs lettres de créance, qui ne comprenaient pas tout ce qu'on leur proposait.

Toutes ces procédures surprirent extrêmement nos ambassadeurs, puisqu'on leur avait assuré dans Canton que Sa Majesté leur avait accordé la liberté du commerce dedans son empire, en vertu de la deuxième lettre adressée lors aux vice-rois, où il était aussi spécifié, que les ambassadeurs devaient se transporter à Peking, pour remercier personnellement Sa Majesté de cet octroi.

Mais ce qui étonna davantage les ambassadeurs, fut le rapport qu'on leur fit des fausses menées du père Adam, & de ses complices jésuites, qui leur avaient fait $_{p1.206}$ espérer de montagnes d'or. Véritablement s'il y a un vice digne de l'exécration de tout le genre humain, c'est celui qui tend les pièges jusques sur les autels, & qui sous couleur de piété & de zèle entraîne les hommes, les villes, & les provinces, par un brigandage, qui se veut rendre honorable dans les prétextes de sainteté, & de religion...

Qui eut regardé le père Adam de ce côté-là ? Il avait déjà reçu dans ses griffes trois cents toels d'argent pour s'opposer à notre entreprise. Ce Père qui semblait suer sang & eau pour notre défense, qui nous accablait tous les jours de ses visites, & de ses bienveillances, qui nous témoignait continuellement par mille protestations la sincérité de ses intentions, & l'extraordinaire joie qu'il avait de notre entreprise, disant qu'il la trouvait entr'autres fort avantageuse pour le progrès du christianisme en ce royaume : ce père, dis-je, que nous avions cru & respecté comme tout bon, tout simple, tout franc, & tout saint, montra bien par ses secrètes menées, qu'il aimait plus le masque que le visage, la ressemblance que l'essence, & l'opinion que la conscience, & qu'il vivait au monde comme le limaçon, faisait de longues tirades d'argent, & n'était que de la bave, avait le dos de velours, comme un carreau, & le ventre de foin, faisait parade de ses feuilles comme un bois, & se trouvait plein de serpents.

Il fit donc accroire au Grand conseil par des souplesses inouïes, que les Hollandais n'étaient que des brigands & de gens de corde, ramassés dans une petite contrée ; qu'à vrai dire ils n'avaient pas d'autre demeure que sur la mer, où ils exerçaient leurs pirateries contre toutes les puissances de l'univers ; qu'ils étaient reconnus en son pays pour les plus perfides &

raffinés de toutes les nations ; qu'ils muguetaient d'avoir l'entrée dans cet empire, non pas pour y trafiquer, mais pour s'en rendre les maîtres & le ravager ; que leurs gosiers étaient plus coulants que l'huile (comme parle le sage) mais qu'à la fin on y trouverait des effets plus amers que l'absinthe, & plus pénétrants qu'un glaive à deux tranchants ; que la ville de Makao viendrait à néant par leur moyen ; bref, que toutes les villes mêmes de l'empire maudiraient un jour ceux qui leur auront donné la liberté d'y fréquenter, tant sont-ils traîtres, pipeurs, faussaires, larrons, & scélérats. Lecteurs, ne croiriez-vous pas que ces rapports sortis d'une si sainte bouche, devaient porter coup, & renverser toutes nos prétentions ? On objecta en outre aux ambassadeurs que par les mots *d'aller & de venir en ce royaume*, couchés dans les lettres de créance, on ne pouvait pas entendre la liberté du trafic, & que cette liberté se devait acheter par argent.

Les ambassadeurs reconnurent bientôt par cette objection, que les 3.500 toels d'argent, qu'ils avaient comptés aux vice-rois de Canton, n'avaient pas été distribués aux conseillers de ces Conseils, comme on leur avait promis. Se voyant p1.207 dupés en ceci, ils furent contraints de songer à d'autres moyens, pour parvenir à leurs prétentions. Ils firent donc ouverture à l'Assemblée qu'ils ne s'étaient ici rendus à autre dessein que pour obtenir la liberté du négoce, & qu'ils n'avaient pas envie de sortir hors de cette proposition.

Ils présentèrent en même temps au chancelier de séjourner à Peking, aussi longtemps que l'on eût été bien informé qu'il n'étaient pas Anglais, & qu'ils eussent fait toucher au doigt, que tous les rapports que l'on faisait de ceux de leur nation n'étaient que des pures fictions, & noires calomnies. Ils supplièrent en même temps Sa Majesté, qu'Elle eût la bonté de leur donner quelques armoiries, ou signes particuliers, pour en cacheter & sceller leurs lettres, & en armoyer[B] les étendards & banderoles de leurs navires, afin qu'ils pussent être tant mieux reconnus de ses sujets, & des autres nations voisines. Ils demandèrent encore le pouvoir d'entrer dans la Chine toutes & quantes-fois que bon leur semblerait, d'y séjourner, de s'y domicilier en payant les droits à la couronne, & de jouir de tous les privilèges & franchises aussi avantageusement que ceux des provinces de Leeugiouw, d'Annam, & de Siam. Ils offrirent pareillement, en reconnaissance d'un tel octroi, de se rendre (de même que ces nations susdites) tous les trois ans

en cette cour, pour y saluer Sa Majesté, lui rendre les hommages dus à Sa Grandeur, & lui apporter des présents : à condition toutefois que leurs vaisseaux s'en retourneraient à leur temps sans attendre leur retour, de peur qu'ils ne se gâtassent dans l'eau douce.

Mais toutes ces propositions & requêtes ne produisirent aucun effet : il fallait une clef d'or pour ouvrir cette porte, il fallait le diable d'argent pour plier ces cœurs. On leur demanda secrètement 14.000 toels d'argent, mais ils n'étaient pas pour lors à trouver, ni à emprunter qu'à raison de huit ou dix pour cent par mois. De plus les ambassadeurs ne trouvèrent pas bon de s'embarrasser dans ce sentier, sans être assurés auparavant d'obtenir tout ce qu'ils avaient demandé.

L'empereur, qui n'était sans doute que bien informé de toutes nos intrigues & brouilleries, voulut à la fin voir la résolution de son Conseil, qui avait jugé que les Hollandais devaient se rendre tous les cinq ans en cette cour. Cette obligation sembla si rude à l'empereur, qu'au lieu de cinq ans il y coucha de sa propre main, huit ans, car

> « comment (dit-il) pourraient-ils continuer un si long, & un si fâcheux voyage & si souvent ? à quoi bon imposer un tel joug à ceux qui ne sont assujettis à mes lois, qui n'ont besoin de moi, qui ne me doivent craindre, & qui sont venus volontairement me saluer, m'offrir avec tant de respects & de soumissions, tant de raretés & tant de biens ? À la vérité, il faut traiter de personnages si obligeants tout d'une autre manière, afin qu'après l'accomplissement de leur voyage, ils eussent deux ou trois ans pour goûter les délices de leurs foyers.

Nonobstant toute l'affection que nous portait l'empereur, la plupart des conseillers gagnés par nos ennemis tâchaient de reculer & de brouiller nos affaires. Le Premier secrétaire même était d'avis qu'il fallait y aller à pas comptés, de peur de faire perdre au public son repos accoutumé : il tint même aux vice-rois de Canton semblables propos :

> « À quoi bon tant hâter l'affaire de ces ambassadeurs ? ne sont-ils pas assez favorisés pour la première fois d'avoir eu l'honneur de saluer Sa Majesté ? ne savent-ils pas que les mauvais rapports, dont nos oreilles sont remplies, sont suffisants de rendre leurs

causes suspectes, & d'accuser tous leurs desseins ? s'ils insistent davantage sur la liberté du commerce, je leur assure qu'ils renverseront tout : il ne faut pas qu'ils se persuadent que nos peuples attendent après eux pour trafiquer, & pour s'enrichir, nous avons assez d'autres nations, moins éloignées, & dont la franchise nous est clairement connue, qui fréquentent notre empire, sans prendre le hasard de se familiariser avec des inconnues. Qu'ils se contentent donc d'avoir été acceptés & reçus en qualité d'ambassadeurs pour cette fois ; qu'ils retournent une autre année pour remercier Sa Majesté de leur acceptation, & cela leur doit suffire.

Voilà comme nos affaires demeuraient en balance. Pendant tout ceci, le temps s'approchait auquel l'empereur devait faire sa première entrée dans son nouveau palais, où les ambassadeurs devaient être admis à l'audience, selon le commandement qu'en avait déjà donné l'empereur. Avant toutefois que de recevoir cette grâce, ils furent obligés de témoigner leurs respects devant le seel impérial qui se gardait au vieux palais, à cause que les Chinois disent qu'il est plus ancien que l'empereur, qu'il est sanctifié du Ciel, & que par ainsi le premier honneur lui en revient.

p1.208 Cette cérémonie est si saintement observée par les Chinois, que tous les ambassadeurs étrangers qui la méprisent, ne peuvent comparaître devant l'empereur, mais sont forcés de retourner sans être reçus à l'audience, comme il arriva à l'ambassadeur de Moscovie, qui aima mieux de conserver les hauteurs de son maître, que de déférer à cette loi. Tous les grands de l'empire vont toujours fléchir devant ce seel avant que de paraître à la cour : Sa Majesté même avant son sacre est obligée de s'y venir incliner, & de lui rendre hommage. Cette cérémonie se fait d'ordinaire trois jours auparavant que d'être admis à l'audience.

Les mandarins, & les agents des vice-rois de Canton, se rendirent le 22 d'août à l'aube du jour, dans notre hôtel, qui furent suivis un peu après de trois docteurs chinois, & de quelques autres seigneurs d'État, qui avaient tous des marques carrées relevées en broderie sur la poitrine & sur le dos. Ces seigneurs accompagnèrent par honneur, & avec magnificence & gravité, les ambassadeurs au vieux palais, qui ressemblait bien à une

bibliothèque, à un plaidoir, ou bien à une académie, car on n'y voyait que robes longues, & porteurs de livres, & de papier. Nous nous retirâmes un quart d'heure dans une petite chapelle à cause de la foule du peuple, lequel étant écoulé, on nous mena au milieu de la plaine du palais, vis-à-vis d'une entrée élevée, où nous ne vîmes qu'un petit trône antique & vermoulu, tout enfermé de grilles. Ce fut devant ce beau portrait que nous fûmes obligés de nous agenouiller par trois fois, & d'incliner nos têtes & nos épaules jusques à terre autant de fois, à la voix du héraut, qui crie la première fois à gorge déployée *Kafchan*, qui veut dire, *Dieu a envoyé l'empereur* ; la deuxième fois, *Quée*, c'est-à-dire, *mettez-vous à genoux* ; *Kanto, inclinez vos têtes* ; & *Kée*, qui signifie, *relevez-vous*, & cela par trois fois : Finalement il crie *Koe*, c'est-à-dire, *retirez-vous*.

Lorsque nous étions empêchés à ces belles cérémonies, nous eûmes une infinité de scribes pour témoins. Ceci s'étant passé assez plausiblement, on nous ramena avec pompe à notre hôtel. Les ambassadeurs faisaient leur compte de comparaître trois jours après devant la face de Sa Majesté, mais la mort subite de son frère puîné, arrivée le 25 d'août, les en empêcha. Nos truchements nous dirent qu'il était âgé de seize ans, & que sa mort n'était venue que d'une colère furieuse contre l'empereur, qui avait tellement frappé son imagination, & remué son sang & son esprit, que vous eussiez dit alors que son cœur n'était plus qu'une boutique de Vulcain, où ses pensées comme autant de cyclopes travaillaient à produire des grêles, des foudres, & des orages dans l'Empire. Le Conseil ennemi de semblables manies, le jugeant indigne de vivre après tant de tonnerres, le fit empoisonner. C'est ainsi que cette étrange passion, lorsqu'elle rencontre une fois un sang brûlé, une bile fumeuse, qui est comme entre les mains de l'imagination, touchée de quelque déplaisir, s'insinue là-dedans comme dans une nuée grosse de tempêtes, & de tourbillons, qui jette des feux, fait gronder des tonnerres, lance des dards, & ne machine que ruines.

Quelques-uns attribuent cette mort à une autre cause, & nous dirent que ce jeune prince, ayant eu permission de Sa Majesté & de sa mère, de tenir sa cour en particulier, il s'échauffa tellement le sang dans le combat d'amour avec quelques damoiselles, qu'on lui conseilla d'avaler un verre d'eau de glace pour le rafraîchir. Il le prit avec plaisir, mais il en mourut incontinent après avec regret de toute la cour, & particulièrement de

l'empereur, qui en devint si chagrin, & si morne l'espace de quelques semaines, que les paroles de ses plus grands favoris ne lui étaient que par trop importunes. Le corps de ce prince ne fut enterré que le 28 de septembre, ce qui fut cause que les ambassadeurs ne purent être admis à l'audience que le 2 d'octobre.

Nos ambassadeurs apprirent le quatorzième de septembre que l'ambassadeur de Moscovie était parti sans avoir reçu audience de Sa Majesté, à cause qu'il ne voulut s'agenouiller devant le sceau de l'empereur, comme je viens de dire. Le même jour un officier du train de cet ambassadeur, vint en notre hôtel supplier très humblement nos ambassadeurs, qu'il eussent la bonté d'attester par un écrit, qu'ils avaient vu, & visité son maître dans la cour de Peking. Ce qu'ils firent très volontiers, & lui firent souhaiter un bon voyage. C'est une chose étrange que cet ambassadeur ne voulut pas se ranger à la raison, & considérer que l'empereur même était obligé à cette cérémonie : s'il eût su borner ses prétentions & ses désirs p1.209 par la médiocrité, il eût avancé le bien de sa patrie, & n'eût remporté une maladie qui le fit presque crever de rage, & le mit dans l'Euripe, & dans le feu, dans des accès de chaud & de froid, qui ne lui donnèrent point de relâche...

Le frère de l'empereur ne fut pas plutôt enterré, que les ambassadeurs furent mandés à la cour pour comparaître devant le trône impérial : le même mandement fut signifié à l'ambassadeur du Grand Mogol, & même à tous les grands seigneurs de l'empire.

Le jour tant désiré étant enfin arrivé, le mandarin Pinxentou avec les autres mandarins & agents des vice-rois de Canton, & grand nombre d'autres courtisans, tous très richement vêtus, se rendirent avec des lanternes en notre hôtel sur les deux heures après minuit, pour conduire les ambassadeurs à la cour.

Quand donc ces seigneurs vinrent à sortir avec les ambassadeurs, ils mirent notre suite en ordre, selon la coutume du pays, de laquelle ils choisirent seulement six personnes, entre lesquelles je fis nombre, & commandèrent aux autres de demeurer dans notre hôtel. Nous allâmes en cette posture à la cour, où après avoir traversé deux grandes plaines & quelques portes superbement bâties, nous fûmes obligés d'attendre

(n'ayant que des pierres bleues pour chaises, & que le Ciel pour couverture) jusques au soleil levant, voire jusques au temps que Sa Majesté fut assis dans son trône.

L'ambassadeur du Grand Mogol se rendit aussi immédiatement après nous à la cour, accompagné de cinq gouverneurs de villes, & de vingt valets mores, & nous vint joindre. Un peu après nous vîmes arriver les ambassadeurs des Sutadses & des lamas, & plusieurs autres princes de l'empire.

Et d'autant qu'il nous fallut ici attendre fort longtemps pour voir Sa Majesté dans son trône, & que nous eûmes le loisir de nous entretenir avec les susnommés ambassadeurs, j'ai trouvé bon, lecteurs, de vous rendre en passant participants de nos conférences, avec espérance qu'elles vous seront très agréables.

@

CHAPITRE XLVI

Court récit des ambassadeurs des Sutadses, du Grand Mogol, des lamas, &c.

@



Les Sutadses, que nous nommerons en notre langue, à raison de la région qu'ils habitent, Tartares Méridionaux, reçoivent ce nom des Chinois, qui ne peuvent prononcer la lettre *r*. Ils sont voisins des Tartares Zagatai, & du royaume de Turkestan, où les habitants sont plus renommés & mieux policés que les autres, tant pour leurs mœurs, & façons de faire, que pour la culture des champs, & agencement de leurs villes & maisons. Leur roi est obligé d'envoyer certaines années un ambassadeur avec des présents vers le Grand cham, pour lui témoigner ses respects, & se soumettre à ses commandements, & à ses lois.

Cet ambassadeur, qui est toujours préféré aux autres dans cette cour, fut aussi dépêché le premier.

p1.210 Il était revêtu d'une robe, ou d'un pourpoint sans manches, qui lui couvrait le ventre, dont l'étoffe n'était qu'un peau de brebis, qui montrait

sa laine au dehors. Il avait les bras nus jusques aux épaules. Son bonnet, qui lui serrait la tête, était enrichi & bordé de zibeline, & surmonté & paré d'une trousse de crin de cheval teinte en rouge, qui lui servait de pennaches. Son haut-de-chausses était de toile, & lui pendait jusques à mi-jambes, bouffant, & à guise de voile. Ses bottes étaient si mal fabriquées, si larges, si pesantes, & étaient garnies de semelles si solides, & si lourdes, qu'il marchait comme s'il eut eu vingt livres de plomb attachées à ses pieds. Il portait à son côté droit (comme font les autres Tartares, & les Chinois) un badeleire, ou cimeterre à large dos, recourbé en arrière par le bout, pommetté, croisé, emmanché, virolé & cloué dor. Tous ceux de sa suite (dont je vous exhibe les portraits de deux, avec celui de l'ambassadeur, que j'ai crayonné très exactement) étaient habillés de même façon, & portaient des arcs en mains, & des carquois sur leur dos.



L'ambassadeur du Grand Mogol (dont nous avons commencé de parler ci-devant) était vêtu d'une robe de soie bleue, toute chamarrée & barrée d'or, qui lui battait sur les talons. Une ceinture de soie parée de très riches flots lui serrait le corps. Ses bottines étaient de cuir de Turquie jaune ; & son turban était bigarré de toutes sortes de riches couleurs.

Un officier de sa suite me raconta plusieurs particularités des États de son maître, & entr'autres, que l'empire du Grand Mogol comprend toutes les Indes Septentrionales (qui sont mouillées en partie des rivières de l'Inde & du Gange, qui puisent leurs eaux du mont Caucase) & plusieurs autres pays voisins. On y compte quarante-sept royaumes (ou plutôt provinces) quoiqu'il ait plus de 2.850 milliaires de long, & 100 de large, compris entre ces deux fleuves, où il se trouve tant de richesses, que l'Europe n'a rien admiré jusques à présent, qui soit comparable à ce que j'ai appris de ce monarque. On me dit que dans la seule forteresse d'Agra, on y voit un Bathman de diamants (qui est une espèce de boisseau qui contient cinquante-cinq livres de blé), deux boisseaux d'escarboucles, cinq d'émeraudes, douze de diverses sortes de pierreries, douze cents coutelas dont les fourreaux sont couverts de pierreries, douze mille chevaux, autant d'éléphants, vingt-deux mille chameaux, cinq cents cerfs, dont ils se servent au lieu de chiens pour la chasse des lièvres, & des daims : quantité de panthères, de lions apprivoisés, & de léopards pour les grandes chasses.

Il a ordinairement en sa cour vingt rois qui le servent, & lui rendent p1.211 hommage, dont aucuns sont obligés de lui fournir à son premier commandement cent mille hommes à cheval. On voit souvent ce monarque marcher en campagne avec des armées de huit cent mille hommes. On dit que lorsqu'il envoie ses enfants à la guerre, qu'il commande que les chemins par où ils doivent passer, soient semés d'or. *La Hor* qui est la principale ville, & comme la royale de cet empire, est située sur le fleuve Indus au centre de tout l'État, dont les bornes en sont distants de 800 milliaires. Elle est abondante en toutes choses pour la fertilité du sol, & pource qu'elle est au conflan du fleuve Niliabus dans l'Inde. Après la Hor les autres villes plus considérables sont Delly, où l'empereur tient ordinairement sa cour, puis Kambaia, Narsinga, Sanque, Mandro, Bengala, Bukor, Tatta, Diul Sinda (où les nations étrangères viennent trafiquer) Surate, Janagra, Brocha, &c. Il a encore sous soi le royaume de Guzarete, & tout le continent qui est depuis Circamin, en l'extrémité de la Perse, jusques au fleuve Bateus, qui se jette dans la mer, près de Chaul au royaume de Decan. Outre la capitale, qui est Madaner, il y a soixante mille tant villes que villages sur le bord de la mer, qui appartiennent à cet empereur, & qui occupent fort peu d'espace, parce que les côtes s'ouvrent

en plusieurs endroits, & font en rond ce Sin, qui prend son nom de la ville de Kambaia, où l'on compte plus de cent & trente familles. Les Portugais ont fait leur possible pour fermer l'entrée de ce Sin par le moyen de deux citadelles qu'ils ont fait, l'une à l'île de Diu, & l'autre à Daman, mais cela n'empêche pas que nos Europeans n'y aillent trafiquer librement, & n'y soient favorablement reçus de ce grand monarque. Il est certain que le trafic y est si grand, qu'il n'est point d'année, qu'il n'en sorte plus de quatre cents navires, chargés d'or, de soie, d'épiceries, de toiles de coton, & de toutes sortes de riches marchandises. Les habitants y embrassent pour la plupart la fausse doctrine de Mahomet, hormis les juifs, & quantité de chrétiens, qui s'y sont établis pour trafiquer.



L'ambassadeur des lamas, qui est représenté dans la figure suivante, était vêtu d'une longue robe jaune, à manches larges & ouvertes comme celles des cordeliers ; son chapeau ressemblait à ceux des cardinaux de Rome. Il avait un chapelet pendu à sa ceinture comme les dominicains & franciscains, bref, son habit n'avait rien de superflu, ni de fantasque, ni de dissolu. Il avait la rencontre du visage douce, gracieuse, & sans affection, le port du corps naïf & bienséant sans gestes extraordinaires. Sa parole

n'était ni trop haute ni trop basse ; sa gravité n'était pas magistrale, ni contrefaite, ni fière, ni sauvage : il semblait fort intelligent, & capable de pousser des grandes affaires. On comprenait bien de ses p1.212 discours qu'il avait une grande considération pour ne faire ouverture d'une affaire que bien à propos, & qu'il s'étudiait de faire comme le hérisson, qui épie de quel côté tourne le vent, pour tourner sa petite maison.

Ces lamas ne sont que certaines bandes ecclésiastiques qui se sont sauvées dans un coin de la Tartarie, durant la persécution du dernier empereur de la Chine, avant qu'elle fut subjuguée par le Tartare. Ils avaient exercé librement leur religion durant plusieurs siècles dans cet empire, mais quelques-uns d'entr'eux s'étant trop avant engagés dans les affaires d'État, jusques à choquer la couronne, enflammèrent tellement l'empereur à la vengeance, qu'ils auraient été tous taillés en pièces, s'ils n'avaient cherché la vie par une prompte fuite ; tant est-il vrai que le seul regard d'un prince courroucé est plus à craindre que l'œil du basilic...

Ces lamas donc n'ayant pu apaiser le courroux de l'empereur qu'ils avaient offensé, envoyèrent un ambassadeur en cette ville vers ce nouveau monarque, afin de pouvoir rentrer dans les églises qu'ils avaient été forcés d'abandonner, d'y jouir de leurs privilèges accoutumés, & d'y exercer leur religion en pleine liberté. Quant au reste, je n'ai pu apprendre quelle religion ils professaient, & quelle issue ils eurent dans leurs prétentions.

@

CHAPITRE XLVII

Les ambassadeurs se présentent devant le trône de l'empereur, &c.

@

Pendant que nous attendions avec impatience l'aube du jour, & que nous nous promenions dans la basse-cour, nous vîmes trois éléphants à la porte posés comme trois sentinelles, qui étaient richement parés, & portaient des tours très artistement façonnées. Ce lieu était aussi bordé de plusieurs régiments des gardes de l'empereur, p1.213 tous magnifiquement habillés & armés. Ils avaient assez de peine à mettre ordre à la foule du peuple, qui y était accouru par légions.

Dès que l'on vit le prince des astres ramener ses lumières, les princes & autres grands de la cour nous vinrent joindre, & nous regardèrent avec autant d'étonnement & d'admiration, comme si quelques nouveaux monstres fussent venus de l'Afrique, sans toutefois que personne nous témoignât la moindre moquerie ou incivilité.

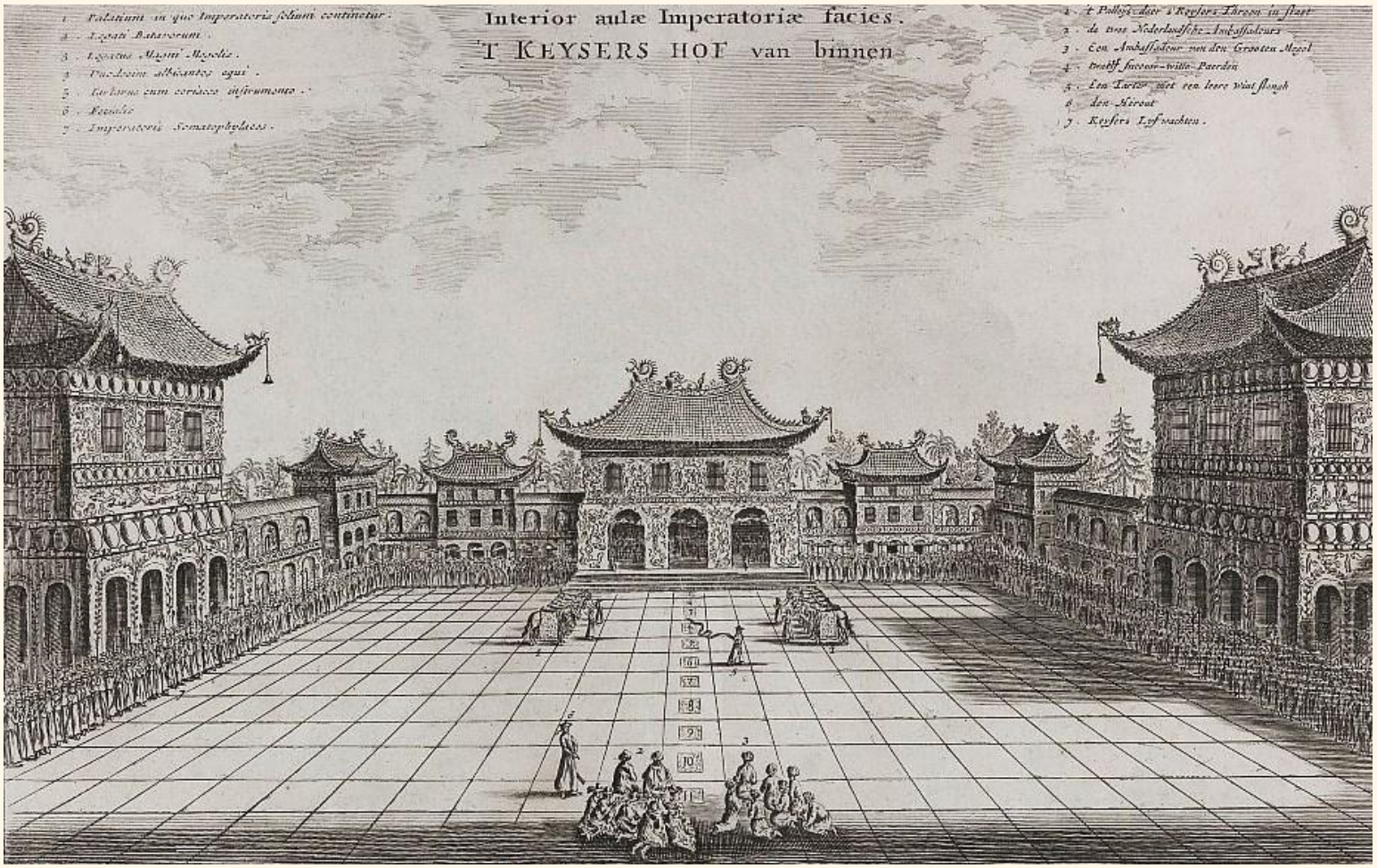
Une heure après, il se fit un signe, auquel un chacun se leva si subitement, & avec un tel bruit, qu'on eût dit que c'était quelque alarme. Lors les deux seigneurs tartares, qui avaient été ordinairement députés vers nos ambassadeurs, les vinrent trouver derechef, & les prièrent d'entrer par une autre porte dans une deuxième basse-cour, qui était aussi garnie aux deux côtés d'un grand nombre de courtisans, d'officiers, & de soldats : Et de celle-ci l'on nous mena dans la cour intérieure qui servait d'enceinte au palais, où était le trône, & où leurs Majestés tenaient leur résidence.

Toute cette place qui était carrée, & longue de quatre cents pas, était pareillement bordée & défendue de plusieurs régiments d'archers, & d'arquebusiers tous revêtus de robes de soie rouge parsemées de fleurs, de papillotes, & de figures de toutes sortes de couleurs.

Le premier rang qu'on voyait à un des côtés du pied du trône, en allant en bas, était garni de cent & douze têtes, qui portaient toutes de différentes écharpes & signes de guerre, & étaient habillées de diverses

couleurs ; leurs chapeaux étaient pourtant tous noirs, & enrichis de pennaches, & de flottes jaunes.

En approchant le trône nous vîmes vingt-deux jeunes seigneurs ou officiers, qui tenaient de parasols jaunes richement tissus & fabriqués. Puis nous en vîmes dix autres tenant de cercles dorés en forme de soleils, proche desquels étaient rangés six autres qui tenaient aussi de cercles, représentant des demies lunes & des croissants. Ils ne manquent point de motifs dans la représentation de ces deux premiers flambeaux du monde, qui ont toujours



été grandement honorés de l'antiquité profane sous divers noms, à cause que par leurs merveilleuses propriétés, & vertus, ils se font ressentir ici bas, tant sur la mer que sur la terre. Quant aux croissants, ils sont aussi fort révérés parmi cette nation, car elle représente l'une de ses plus puissantes divinités tenant un croissant d'une main, & un poignard de l'autre...

Seize autres personnages étaient rangés près de ces porte-lunes, qui avaient chacun une grosse canne à la main, dont le bout était orné à guise de bouquet, d'une chevelure, ou houppe de soie, bigarrée de toutes sortes

de couleurs. Il y en avait trente-six autres joignant ceux-ci qui tenaient tous des bannières armoyées & marquées de dragons d'or, qui sont les armes de l'empereur. Nous vîmes ensuite quatre autres personnages superbement vêtus, portant chacun une massue dorée, (l'unique outil de ce grand Hercule, mis par les dieux au nombre des signes célestes) puis quatre hallebardiers, & quelques autres porteurs de haches, les symboles des sacrifices sanglants, & du pouvoir d'un souverain...

p1.214 Voilà donc le rang de ceux qui étaient au côté droit du trône ; le gauche était garni de la même façon : et puis ces deux côtés étaient ceints & fermés d'une infinité de courtisans, dont les habits, faits tous d'une parure, n'étaient tissus, plâtrés, & diaprés que d'or, d'argent & de pierreries.

Nous vîmes encore devant l'escalier du trône six chevaux blancs comme la neige, bardés, caparaçonnés & couverts d'étoffe parsemée d'une très riche broderie, dont les brides chargées de perles, de rubis, & d'autres pierres précieuses avaient les chanfreins de fin or, comme celle du cheval de l'empereur Caligula, qu'il avait envie de faire consul de Rome par un excès d'amour qu'il lui portait, si nous croyons Suétone. Pendant que nous étions occupés à admirer ces chevaux, nous fûmes ravis d'un tintement d'une petite cloche, qui servait sans doute de signal à ceux de la cour.

À peine ce tintement était-il cessé, qu'un soldat quitta son rang, & vint paraître assez gravement au milieu de la cour, armé d'un instrument (presque semblable aux tuyaux de cuir, dont l'on se sert en nos contrées pour souffler le vin d'un tonneau dans l'autre) lequel par un branle qu'il lui donnait très adroitement, rendait à chaque coup un son plus étonnant que celui de trois pistolets.

Ce soldat ayant repris son rang, le tutang suivi de trente seigneurs de remarque, & de plusieurs conseillers, tous revêtus d'habits de soie chamarrés d'or, & bigarrés de pierreries, marcha avec une magnificence & gravité incroyable, vers le trône de l'empereur.

Ce tutang avec ceux de sa suite, au premier cri du héraut, s'agenouilla devant la face de Sa Majesté, & baissa la tête en terre par neuf fois. Pendant ces cérémonies, toutes sortes d'instruments secondés de vives voix faisaient un concert fort harmonieux.

Le chancelier vint après accompagné d'un grand nombre de conseillers de mandarins, & de courtisans de haute marque, & rendit avec la même grâce les mêmes hommages à Sa Majesté.

Les ambassadeurs des Sutadses, & des lamas, furent ensuite conduits devant ce trône, pour y rendre les mêmes devoirs. Durant lesquels le chancelier vint trouver nos ambassadeurs, & leur demanda leurs qualités & dignités, à quoi ils répondirent qu'ils avaient la qualité de *thiomping* ; car les vice-rois de Canton les avaient déjà qualifiés de ce titre. Il s'en alla ensuite faire la même demande à l'ambassadeur du Grand Mogol, qui le paya de la même réponse que nos ambassadeurs : de sorte qu'ils furent rangés au même degré d'honneur par le chancelier, & considérés non pas justement en qualité d'ambassadeurs, mais de *thiompings*.

Il y avait au milieu de la place, vis-à-vis de la porte du milieu du trône impérial vingt pierres rangées, dans lesquelles étaient enchâssées des petites planches de cuivre marquées de caractères & chiffres chinois (comme vous pouvez remarquer dans la figure ici-jointe) où sont représentés les points & circonstances qu'on doit observer en comparaissant devant ce trône.

Le vice-tutang, qui se tenait à la gauche de nos ambassadeurs, lorsqu'ils allaient vers le trône, leur fit signe qu'ils devaient s'arrêter à la dixième de ces pierres : alors le héraut cria à haute voix, *Allez & présentez-vous devant le trône* ; auquel cri nous avançâmes. Il cria ensuite, *Prenez votre rang*, & nous le prîmes ; puis il dit, *Agenouillez-vous*, & nous le fîmes ; il cria encore, *Inclinez-vous trois fois en terre*, comme nous fîmes ; puis il dit, *Levez-vous*, & nous nous levâmes ; & finalement après qu'il eut crié, *Retournez en vos places*, nous nous retirâmes aussitôt à côté, & retournâmes en notre lieu.

On mena ensuite nos ambassadeurs & celui du Grand Mogol, vers un théâtre élevé, sur lequel était une petite place haute de quinze ou seize pieds, dans laquelle on gardait le trône : on y montait par divers degrés & cloisons d'albâtre, très artistement travaillés. Nous fûmes encore ici obligés de nous agenouiller une fois, & de baisser la tête.

Ces cérémonies étant achevées, on nous fit asseoir, & on nous présenta dans des tasses de bois du thé de Tartarie mêlé avec du lait. Dès que nous

fûmes retirés en bas, plusieurs grands seigneurs nous abordèrent, & nous chargèrent à la foule de ce thé. Pendant ces entrefaites, nous ouïmes derechef le son de la petite cloche, & le bruit du susdit instrument ; & à l'instant même un chacun se mit à genoux, p1.215 portant les yeux vers le trône. Nous n'eûmes pas lors le bonheur de voir parfaitement ce grand monarque dans son trône de gloire, à cause de la trop grande multitude de ses princes qui l'environnaient.

Au reste il était assis dans un trône tout brillant en or, en diamants, en escarboucles, en rubis, en grenats, en amandines, en améthystes, en émeraudes, en saphirs, en opales, en chrysoprases, en chrysolites, en chrysobéryls, en sardonyx, en calcédoines, en perles, & en autres pierres précieuses de très haut prix. Les appuis de ce trône, qui représentaient deux grands dragons, le couvraient de telle sorte, que les ambassadeurs ne purent reconnaître à plein son visage. Il avait à ses côtés les vice-rois, les princes du sang, & tous les principaux de son empire, qui avalaient aussi le thé avec des tasses de bois. Il m'est impossible de vous décrire au naïf[8] les habits de ces seigneurs, à cause de leur excessif fast[rem] ; contentez-vous seulement de savoir qu'ils avaient tous des robes de soie bleue parsemées de serpents, chamarrées d'or, & plâtrées de diamants & de perles. Ils portaient chacun une marque particulière, laquelle donnait à connaître leur état, leur dignité & leur charge. Quarante archers sans livrée, mais superbement vêtus gardaient les côtés de son trône.

À peine avait-il été un quart d'heure dans son trône, qu'il se leva, & se retira étant suivi de tous ses princes. Pendant que nos ambassadeurs allaient descendre, le seigneur Jacob de Keifer, voyant que l'empereur le regardait assez fixement, reconnut qu'il était en un embonpoint, qu'il avait le visage jeune, le teint blanc, une stature médiocrement élevée, les yeux brillants comme deux petits astres, le corps gras & robuste, & un port plein de majesté. Son habit depuis le haut jusques au bas, semblait n'être tissu que d'or & de diamants.

Nous fûmes d'abord fort étonnés de voir qu'il laissa sortir les ambassadeurs, sans leur parler, ou au moins sans leur témoigner personnellement quelque signe d'affection, mais nos truchements nous dirent que la plupart des empereurs ou rois d'Orient ne se montraient que

très rarement à leurs sujets, & beaucoup moins aux étrangers, & que cette même coutume était aussi ponctuellement gardée dans leur empire passés mille & mille siècles.

Nous traiterons amplement en notre seconde partie des ancêtres de cet empereur, des merveilleuses conquêtes qu'il fit sur le dernier roi de la Chine, & comment il parvint à cette couronne.

Dès que Sa Majesté fut retirée, tous les seigneurs & courtisans, voire tous les soldats se retirèrent aussi, mais en désordre, de sorte que nous eûmes bien de la peine à gagner notre hôtel, nonobstant les efforts de nos gardes qui fendaient la presse.

À peine étions-nous de retour chez nous, que deux des premiers conseillers vinrent de la part de Sa Majesté demander un habit fait à la hollandaise. Les ambassadeurs leur donnèrent un habit de fin velours noir, assorti d'un manteau de même étoffe au dedans & au dehors, comme aussi une paire de bottes & d'éperons d'Espagne, une paire de bas de soie avec des canons, un rabat, une chemise, une épée, un baudrier, & un castor. Ce qui sembla si riche aux yeux de Sa Majesté, qu'Elle dit en s'étonnant :

> — Si les ambassadeurs de telles régions se vêtent de la sorte, de quels habits donc sont parés leurs monarques & souverains ?

Un des conseillers accompagné d'un secrétaire rapporta le tout vers le soir, & demandèrent surtout d'être bien informés de l'étoffe & de la fabrique du chapeau, pour satisfaire à Sa Majesté.

@

CHAPITRE XLVIII

Description de la cour impériale de Peking

@

Je ferais tort à la magnificence de cette cour, & à la curiosité du lecteur, si je ne lui communiquais pas libéralement ce que j'y ai remarqué dans ses bâtiments, que j'ai crayonné aussi exactement qu'il m'a été possible. Ce palais donc impérial se voit du côté septentrional de la ville, qui surpasse en grandeur & embellissement tous les plus superbes de notre Europe. Il a douze stades chinoises de circuit, quatre portes qui regardent les quatre parties du monde, & portent les noms des quatre vents principaux : celle du Midi a plus grand abord que les autres ; ce fut p1.216 aussi par celle-ci que nous entrâmes, lorsque nous comparûmes devant le trône. Nous vîmes au milieu d'une basse-cour large de 400 pas un canal fort mal entretenu, sur lequel était élevé un pont de pierres de 14 pas, enrichi de très belles guirlandes & statues. Au pied de ce canal on voit un grand nombre de soldats tartares, qui y font une très étroite garde. On arrive de ce pont à la première porte, qui est longue de cinquante pas, & est appuyée de cinq voûtes admirables, sous lesquelles on voit à chaque côté trois éléphants noirs. On entre par cette porte dans une autre basse-cour de 400 pas, (où nous fûmes obligés d'attendre l'aube du jour avec les autres ambassadeurs) laquelle a ses côtés remplis & ornés de très beaux bâtiments, dont toutefois trois (représentés par la figure ici jointe) surpassent de beaucoup les autres en somptuosité, en grandeur, en hauteur, & en force & solidité de murailles. On passe de cette place, sous des voûtes qui soutiennent des puissants bâtiments, dans une autre, qui égale en grandeur, & en ornement la précédente.

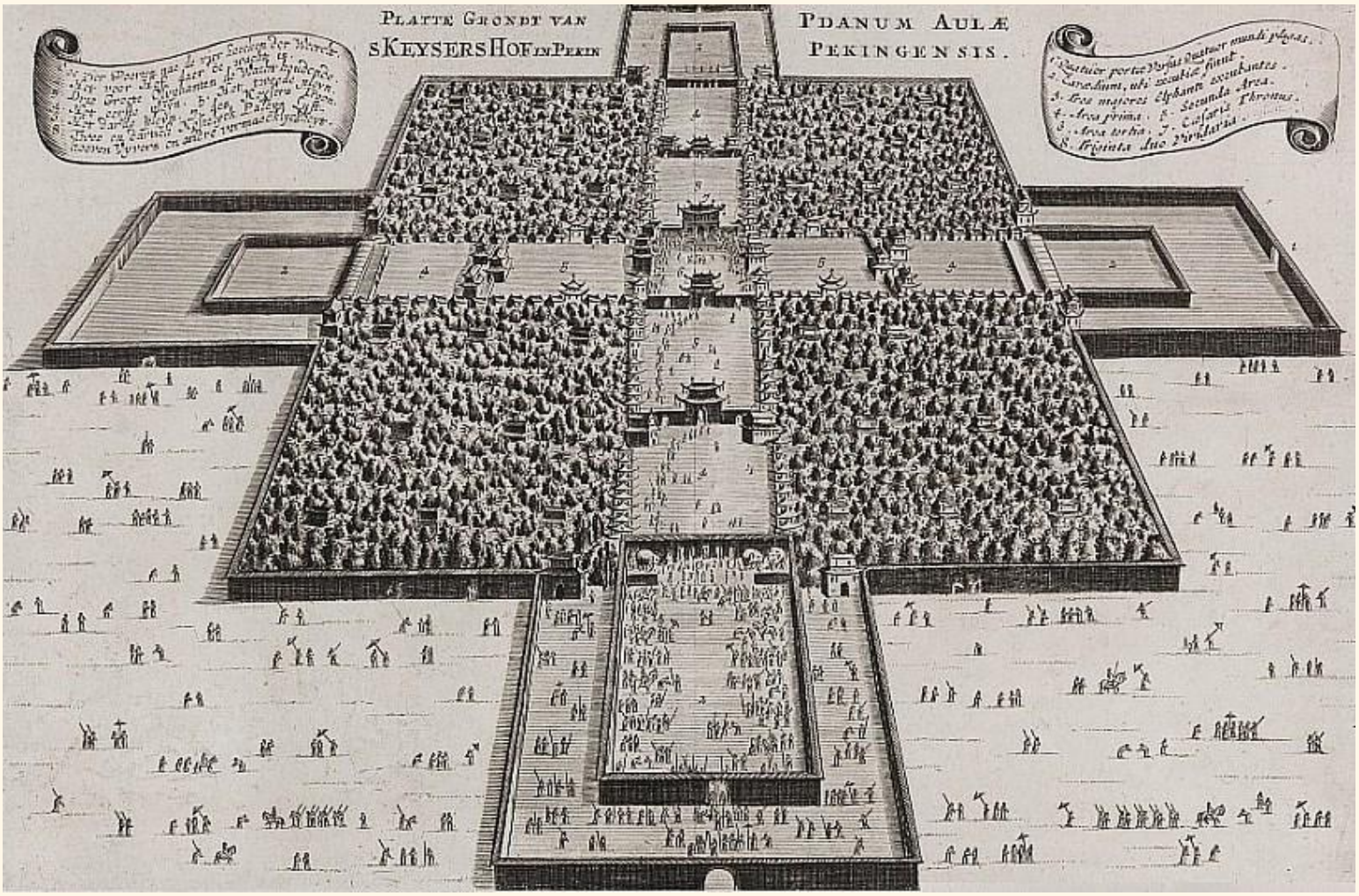
On entre par après dans une autre place, pavée de grosses pierres carrées, & embellie de voûtes de marbres, de galeries, de promenades, de colonnes, & de statues parfaitement bien faites. Et c'est dans celle-ci où on voit le trône, & où l'empereur & l'impératrice demeurent ordinairement avec les petits princes...

Il n'y a que les eunuques & les femmes qui peuvent entrer librement dans ce quartier, & dont l'empereur se sert en toutes choses. Les emplois y sont différents selon les divers degrés d'honneur. Il n'a qu'une femme légitime, les autres sont concubines, dont les unes sont femmes de chambres, les autres y ont soin de la garde-robe, les autres de la cuisine, de la bouteillerie, &c. Nos truchements nous dirent qu'il y en avait ordinairement cinq mille destinées à semblables services.

Quant aux eunuques, que l'empereur entretient aussi en très grand nombre (dont plusieurs ont le maniement des finances, des artilleries, des armes, de la marine, des fortifications, des requêtes, des arrêts, & composent une partie du Grand conseil d'État), l'empereur en fait tant d'estime, qu'il les loge dans un des plus beaux appartements de sa cour, & les reconnaît pour ses plus fidèles vassaux, parce qu'ils ne sont pas adonnés à l'avarice, à l'impureté, & à l'ambition ; qu'ils ne font, ni montrent aux peuples le moindre ombrage de mal, mais l'empêchent de tout leur pouvoir ; qu'ils corrigent les désordres, qu'ils s'ajustent au temps, aux lieux, aux personnes, aux affaires qu'on traite, & qu'ils se mesurent en telle façon qu'ils rendent leurs actions profitables à tout le monde. Aucuns d'entr'eux ont aussi en garde ses maisons de plaisance, prennent soin des jardins, des forêts, des eaux, de la chasse, de la pêche, & en toutes ces charges ils ne témoignent rien de sordide, de ravalé, de superbe, de colère, de léger, de pétillant, de passionné, mais ils les savent ménager d'une façon douce, affable, & communicative, & parmi cela ils retiennent une gravité honnête & modérée pour ne pas avilir le caractère & le rang que leur souverain leur donne lorsqu'il les appelle aux offices, & aux commandements. Ils savent encore tellement réprimer toutes les émotions, qui bataillent contre la raison, qu'ils ne les font jamais éclater en public à leur désavantage, & aux mauvais exemples de ceux qui les contemplent, mais les savent corriger entr'eux, & à petit bruit. Hélas ! s'il y a chose au monde où un monarque puisse paraître obliger tous ses sujets, & remplir les siècles à venir de l'admiration de ses vertus, c'est en leur donnant des officiers de cette trempe, qui ne soient endormis aux affaires, endurcis aux clameurs des misérables, négligents à faire justice, aveugles aux désordres, & enclins à l'avarice : car les princes qui affament leurs peuples pour nourrir la convoitise insatiable de quelques particuliers, sont comme ces montagnes qui portent des fruits, non pour l'usage des hommes, mais pour les oiseaux de rapines, ils

donnent à peu de gens ce qu'ils ôtent à tous, & engraissent souvent des monstres, & des opprobres du sang du public, qui sont gronder la terre sous leurs pieds, & foudroyer le Ciel sur leurs têtes.

Il y a encore un très superbe appartement pour l'impératrice mère de p1.217 l'empereur ; & tout aussitôt que les petits princes sont hors d'enfance, ils ont chacun un palais : puis après les autres reines, ou bien les quatre premières concubines, en ont chacune un, qui est situé selon les quatre parties de l'univers, hors de la troisième place.



Vous remarquerez, lecteurs, en cet endroit divers exacts crayons de cette cour, pour satisfaire à votre curiosité : les bois, les viviers, les marais qui l'encourtinent ne lui donnent pas peu de lustre, & d'agrément.

Tout le contenu de cette cour est séparé en croix par le milieu, avec une proportion & symétrie achevée. On voit encore au dehors de cette croisée, quantité de maisons, & de jardins, où l'empereur entretient un grand nombre de vieillards, qui est à peu près comme le Prytanée d'Athènes. Il y

a aussi des fort belles maisons pour les sacrificateurs de leurs idoles, pour les artisans, & pour des gens de semblable trempe. De sorte qu'il y a plus de quinze mille personnes, qui vivent & sont nourris dans ce palais.

Au dedans & au plus profond on y voit une infinité de voûtes de marbre, & de pierre, très bien travaillées. On n'y admire que des galeries, des balustres, des colonnes, & des statues très artistement fabriquées ; tout ce qui est fait de bois resplendit d'or, ou brille comme un miroir, étant frotté de cette précieuse colle qu'ils nomment *cie*. Toutes les tuiles des bâtiments sont luisantes à cause de la couleur royale, qui est le jaune, dont elles sont enduites, de sorte qu'à les voir de loin, on croirait qu'elles seraient d'or ; surtout lorsque la clarté du soleil en coupe les rayons à angles égaux.

Ils n'ont pas tant d'étages que nous, quoique pourtant leurs maisons soient fort élevées, & bâties sur des colonnes fort grosses & fort hautes, toutes d'une façon, & égales, d'où ils estiment que dépend leur félicité. Il y a de quoi s'étonner d'où ils peuvent avoir un si grand nombre de colonnes & si grosses ; car il n'y en a point qu'on puisse embrasser avec les deux bras, ayant parfois plus de quinze & vingt coudées de hauteur : elles sont toutes dressées & posées en ligne perpendiculaire. Le pavé est fait de planches fort épaisses, élevé de terre de la hauteur de trois coudées, & est si ferme & si solide, qu'on croirait que ce fût la terre même.

On y a fait passer un fleuve par artifice, qui pourrait porter de grands vaisseaux, & qui dans le palais se partage en divers canaux tant pour la commodité de ceux qui y demeurent, que pour l'ornement des jardins, & des bocages. Ces eaux viennent de la rivière d'Yo, qui les puise des montagnes de Jociven, & des marais de Si. Elles y arrosent plusieurs rochers artificiels (dont nous avons parlé ci-devant) qui pour la naïveté de leur structure pourraient donner de la jalousie aux naturels. De sorte que je puis dire avec vérité, que c'est en semblables ouvrages que les Chinois font admirer leur industrie, & vivacité. Et ce qui m'étonna davantage, fut qu'on me dit qu'ils n'étaient faits que des débris & ruines de maisons. Ils y plantent des arbres & des fleurs avec une justesse & un ordre tout particulier, & extrêmement beau. On y voit des cavernes creusées, des chambres, des salles, des cloisons, des galeries, des degrés, des étangs, des fruits, des herbes, & plusieurs autres choses, qui par leur agrément

merveilleux semblent contester avec la nature : ce qu'ils font pour tromper l'été par le froid des cavernes, quand ils étudient, ou qu'ils font festin. La multitude des labyrinthes n'augmentait pas peu la beauté de ces rochers, dont aucuns ont leurs détours si grands, si tortus, & si entrelacés, qu'on est parfois deux ou trois heures pour en faire le tour.

Dans le même palais, il y a une place qui peut aisément tenir trente mille hommes. Il y en a cinq mille qui font garde aux portes durant la nuit, avec cinq éléphants, qu'on fait venir de la province d'Yunnan. S'il fallait traiter en particulier de tous les lacs, des viviers, des canaux, des jardins, des bois, & des autres embellissements & dépendances de cette cour, on n'aurait jamais fait, & il faudrait des livres entiers pour vous en rendre sages. Contentez-vous seulement de savoir, que tout ce qu'il y a de beau, de bon, de rare dans cet empire, & que tout ce que les étrangers y apportent de leurs terres, se transporte aussitôt en cette cour ; de sorte que l'on peut dire qu'elle est le magasin, ou recueil des perfections de l'industrie, le miroir des ouvrages de toutes les nations, le refuge des richesses de la nature, bref, la merveille de nos yeux, & le monde des merveilles. Il me déplaît seulement de n'avoir pas eu le bien de coucher par écrit tout ce qui s'y retrouve, afin de vous en p1.218 faire part. À peine m'a-t-on donné le loisir de faire un crayon de ses bâtiments, & principaux ouvrages, car quelque truchement me vint avertir de la part du Grand maître de la cour, que j'eusse à reprendre ma place (dont je m'étais tant soit peu éloigné, pour en mieux figurer chaque partie) & qu'un étranger ne pouvait, selon les lois, s'égarer de sa troupe. Quant au gouvernement, & aux offices & charges de cette cour, nous en parlerons amplement en notre seconde partie.

@

CHAPITRE XLIX

Les ambassadeurs sont magnifiquement traités par ordre de l'empereur

@

C'est une coutume reçue passé longtemps dans cette cour de traiter par trois fois, & cela de dix jours en dix jours, tous ceux qui sont envoyés en ambassade vers Sa Majesté Impériale, mais parce que nos ambassadeurs pressaient fort leur retour, ils furent traités trois jours de suite, non sans un octroi tout particulier obtenu par le Grand maître de la cour.

On les pria donc pour la première fois le même jour qu'ils parurent devant le trône, & furent conduits sur les deux heures après midi en l'hôtel du Grand consul (*Lipu*) où le festin se devait faire. Ils y furent accompagnés de tous les mandarins, capitaines, & officiers de Canton. Les ambassadeurs des Sutadses, des lamas, & du Grand Mogol furent aussi de la partie. Nos ambassadeurs & celui du Grand Mogol furent priés de s'asseoir à la droite, & les autres à la gauche, chacun étant entouré par derrière de sa suite. Le premier service était de fruits, de confitures & de pâtisserie, le second était assorti de chair de mouton, de bœuf, & de chameau rôtie, & bouillie. Chaque ambassadeur avait à chaque changement sa table couverte de trente plats d'argent. Le maître d'hôtel de Sa Majesté y comparut aussi, & y prit le haut bout, & se tint à jambes croisées, comme un tailleur, sur la table. Il avait à ses côtés deux seigneurs de haute marque, qui prenaient soin de tout le festin ; & tous ceux qui y servaient étaient gentilshommes, & revêtus de drap d'or.

Vous remarquerez en passant que les ambassadeurs furent obligés, avant que de se mettre à table, de tourner leur face vers l'Occident (à cause que l'empereur était pour lors de ce côté-là) & de s'agenouiller par trois fois, comme ils firent devant son trône.

Si les sages Aréopages eussent été de notre partie (qui ont jadis fait une inquisition rigoureuse sur la marmite de chaque citoyen pour en réformer les abus) ils n'eurent ici rien trouvé digne de censure, car toutes les viandes y étaient si simplement, & si salement assaisonnées, que nous

n'en avons goûté qu'à contre-cœur. Les Tartares nous dirent lors qu'ils aimaient mieux la franchise que la rareté des plats, & que la simplicité des viandes grossières donnaient plus de suc & de nourriture aux corps, que le déguisement d'icelles, & l'abondance nuisible des divers appétits de cuisine...

Sur la fin de ce banquet un chacun fut obligé de remplir ses poches des restes des viandes, de peur de choquer les coutumes du pays. Si les plus fameux brifauts[1] de notre Europe eussent eu cette rencontre, je ne crois pas qu'ils eussent presque pu se résoudre à imiter ces Chinois, qui s'attachant indifféremment au rôti, & au bouilli, en garnissaient par tas leurs pochettes & leurs habits d'une si belle manière, qu'on aurait dit que leurs bottines étaient détrempées en une graisse ou fausse diaprée de toutes sortes de couleurs.

Après le repas ils nous servirent des vases d'or & d'argent pleins de sampsou, qu'ils versèrent dans des bassins, & en emplirent des tasses avec lesquelles ils nous festoyèrent. Ils nous firent accroire que cette boisson était composée d'un lait distillé, & que Sa Majesté nous l'avait envoyé par un de ses bouteillers pour nous en régaler, à cause que nous étions venus de si loin pour la reconnaître. Et quoique ce breuvage fût presque aussi puissant que notre eau-de-vie, si est-ce que nos ambassadeurs p1.219 furent contraints par le maître d'hôtel de vider bien souvent leurs gobelets, & d'en remporter le reste quant & eux. Ce que nous distribuâmes fort libéralement aux gardes des portes, qui n'étaient pas accoutumés de recevoir de si grasses lippées.

Avant que de prendre congé de la compagnie, nous fûmes encore obligés de regarder vers le palais impérial, & de nous agenouiller avec respect, comme si nous eussions été en effet devant Sa Majesté ; puis un chacun retourna en son hôtel sans pompe & à petit bruit.

Le lendemain le vice-consul vint rendre visite à nos ambassadeurs, & leur demanda en outre si nous pouvions vivre trois jours sous l'eau, comme les jésuites & les Portugais avaient voulu persuader au Grand conseil. Sur quoi ayant été satisfait, il leur fit beaucoup de protestations d'amitié, leur promit de pousser chaudement leurs desseins, & dit qu'à leur premier

retour ils ne devaient faire de si grands frais, ni apporter tant de présents si exquis, & que de petits ne laissaient pas de faire de grands effets.

Le même jour nos ambassadeurs furent conduits avec pompe pour être traités pour la seconde fois. Mais en retournèrent moins satisfaits que la première fois, à cause qu'ils reconnurent que les autres ambassadeurs & courtisans étaient mieux caressés qu'eux. Étant surpris de ce changement, ils en demandèrent le sujet à leurs truchements, qui leur dirent rondement, que le vice-consul était malcontent de ce qu'il n'avait reçu aucuns présents venant de leurs mains. Nos ambassadeurs, qui n'attendaient pas cette réponse, à cause qu'ils avaient cru que les mandarins de Canton avaient également distribué à tous les grands de l'empire tous les présents qui leur avaient été mis en mains en la ville de Nanking, ne manquèrent pas de remédier incontinent à cette faute ; laquelle pourtant fut si sensible à nos ambassadeurs, qu'ils en eurent de grosses paroles avec les mandarins, qui tâchèrent d'étouffer ce mauvais bruit, de peur qu'il ne parvînt aux oreilles de Sa Majesté, qui n'eût pas manqué de les en châtier fort rigoureusement.

Le troisième festin fut délayé jusques au 14 d'octobre, à cause que nous n'avions pas encore reçu nos dépêches : auquel jour nos ambassadeurs furent pompeusement conduits à cheval avec toute leur suite, jusques à l'hôtel du Grand consul où nous fûmes mieux régalés qu'auparavant, à cause que nos présents avaient mis le vice-consul dans ses belles humeurs. Tant est-il vrai que toutes choses sont presque vénales dans les cours & les palais, où la balance n'incline que du côté qu'on rend le plus pesant.

Immédiatement après le second service, nos ambassadeurs, & ceux de leur suite, furent priés de recevoir à genoux les présents que leur avait destiné Sa Majesté, qui furent tels, selon la liste que j'ai eu entre les mains :

I. Pour le général Jean Maatzuiker.

Trois cent teils d'argent.
Quatre paquets de simple damas.
Quatre paquets de satin noir.
Quatre paquets de satin bleu.
Quatre paquets de damas bleu.
Quatre paquets de drap d'or, dont deux étaient figurés de dragons.
Quatre paquets de Thuis.

Douze paquets de Pelings.
Dix paquets de Hokjens.
Quatre paquets de damas bleu à fleurs.
Quatre paquets de Gases.
Quatre paquets de Focas.
Quatre paquets de velours noir.

II. Pour les ambassadeurs, à chacun d'eux,

Cent teils d'argent.
Quatre paquets de Pelings. p1.220
Quatre paquets de Gases.
Quatre paquets de Hokjens.
Trois paquets de satin bleu.
Trois paquets de damas noir.
Trois paquets de damas bleu.
Deux paquets de drap d'or, &
Un paquet de velours noir.

III. Pour le secrétaire Baron.

Cinquante teils d'argent.
Deux paquets de Pelings.
Deux paquets de Gases.
Un paquet de damas.
Un paquet de drap dor &
Un paquet de velours noir.

IV. Pour le truchement Anthoine Carpentier.

Trente teils d'argent.

V. Pour le truchement Paul Durette.

Une robe de damas enrichie de drap d'or autour du cou.

VI. Les autres qui étaient au service des ambassadeurs reçurent chacun,

Quinze teils d'argent.
Deux paquets de Hokjens, &
Deux paquets de toiles de coton.

VII. Le mandarin Pinxentou eut

Une robe de mandarin figurée, & entrelacée de dragons d'or, dont il fut obligé de se revêtir sur-le-champ.

VIII. Les autres mandarins, qui étaient gentilshommes, ou chevaliers, eurent chacun un cheval sans selle.

IX. Les capitaines qui nous avaient servi d'escorte depuis Canton, eurent chacun une robe de damas enrichie de drap d'or autour du cou.

X. Chaque soldat, jusques au nombre de vingt, eut une robe de simple Damas noir & bleu.

Le seizième du même mois, qui fut le jour de notre départ, les seigneurs tartares, qui avaient si souvent été députés vers nos ambassadeurs, firent amener quinze charrettes devant notre hôtel, pour les charger de notre bagage.

Nos ambassadeurs furent mandés le même jour devant le Grand conseil, pour recevoir leurs dépêches. Dès qu'ils furent entrés dans la salle d'audience, un des conseillers prit de dessous un tapis jaune, la lettre que Sa Majesté Impériale avoir fait écrire au général de Batavie, laquelle il ouvrit pour en déclarer les $_{p1.221}$ circonstances aux ambassadeurs. Elle était dictée en deux langues, savoir en chinoise & en tartare ; ses bords étaient dorés, & le dos était parsemé de paillettes d'or & d'argent, & tout à l'entour elle était peinte & figurée de dragons d'or. Après que nos ambassadeurs furent informés de tout ce qu'elle contenait, ce conseiller la roula, & l'enveloppa dans une étoffe, ou bande de drap de soie jaune, & la mit dans un roseau de bambous, couvert d'une enveloppe de toile jaune, puis la délivra à nos ambassadeurs, qui la reçurent les genoux en terre, & à tête baissée ; il la reprit par après, & la lia sur le dos d'un de nos truchements, qui la porta publiquement devant les ambassadeurs, & marcha en cette posture jusques à la plus grande porte de la cour, qui lui fut ouverte aussitôt au bruit de cette lettre impériale, dont le contenu était tel :

> Le roi envoie cette lettre en la Batavie hollandaise au général Jean Maatzuiker.
>
> Nos pays sont aussi éloignés & séparés que l'Orient est distant de l'Occident, de sorte que nous ne nous pouvons que très difficilement approcher. Et depuis plusieurs siècles reculés jusques à présent les Hollandais n'ont pas été vus de nous. Toutefois comme je reconnais votre sagesse, votre prud'homie, & votre franchise, & que vous avez envoyé envers moi, de votre pays qui est éloigné du mien plus de dix mille lieues Pierre de

Goyer, & Jacob de Keiser, pour m'assurer de votre bonne affection, me congratuler sur mes victoires, & m'honorer de tant de riches présents, mon cœur ne peut être aussi que très porté pour vous, & pour tous vos intérêts ; partant je vous envoie en signe de mon amour deux rouleaux de satin figurés de dragons, deux autres rouleaux de satin uni, quatre rouleaux de satin à fleurs, quatre rouleaux de satin bleu sans fleurs, & encore quatre rouleaux de kin ; puis quatre rouleaux de satin cameloté, dix pièces de Pelincs, dix pièces de Phansy, dix pièces d'étoffes à jour, avec trois cents teils d'argent. Vous m'avez demandé la permission de venir trafiquer en mon empire, d'y transporter de vos denrées, & d'en faire des échanges pour le commun accommodement & profit de nos sujets. Toutefois à cause de la distance de nos régions, des vents impétueux qui font ici fort souvent échouer les vaisseaux contre des brisants, & que les neiges, les grêles, & les glaces ferment souvent nos rivières & nos havres, j'aurais un extrême déplaisir d'apprendre le malheur qui pourrait facilement arriver à ceux que vous enverriez ci-après. Si pourtant vous trouvez bon de les exposer à ces hasards, je vous conseille de ne les envoyer qu'une fois en huit ans, jusques au nombre de cent têtes, dont vingt pourront monter & venir au lieu où je tiens ma cour : et alors vous pourrez amener vos marchandises en votre logement sans être obligé de les débiter à Canton. J'ai trouvé meilleur cet expédient, à cause de l'affection & de la bienveillance que je vous porte, lequel j'ose me promettre qu'il vous sera & agréable, & profitable. C'est ce que j'ai voulu vous signifier par cet écrit.

La treizième année, le 8e mois, le 29e jour du règne de

SUNGTE.

Un peu plus bas était signé

Hongtee Thoepe.

Durant ces entrefaites nos ambassadeurs furent fort marris de n'avoir pas eu le bien d'aboucher le Grand consul (qui était pour lors empêché à débrouiller quelques affaires importantes) parce qu'ils en attendaient plus

de faveurs que de tous les autres seigneurs tartares, à cause de l'affection qu'il leur avait déjà témoigné, & du grand crédit qu'il avait auprès de Sa Majesté, laquelle l'aimait comme la prunelle de ses yeux, voire le respectait ainsi que son père.

À peine étions-nous de retour en notre hôtel, que nous fûmes obligés d'en déloger incontinent après, en suite de la coutume de l'empire, qui commande aux étrangers de sortir hors de la ville impériale deux heures après la réception de leurs dépêches. Les commissaires susnommés nous en vinrent avertir fort civilement, & nous menèrent après midi avec magnificence hors des murailles de cette ville, où plusieurs seigneurs prirent congé de nous, & nous souhaitèrent un heureux voyage.

p1.222 Durant le séjour que nous fîmes dans cette ville, l'empereur ordonna journellement pour la table de nos ambassadeurs,

Six catti de chair fraîche,
Deux oies.
Deux poulets.
Quatre pots de sampsou.
Deux teils de sel.
Deux teils de thé tartarique.
Un teil, & deux maas d'huile d'olive.
Six teils de misou.
Un maas de poivre.
Six catti d'herbes potagères.
Quatre catti de farine.
Deux poissons frais.
Deux teils de sutatti.

Le secrétaire Henry Baron avait aussi journellement pour sa table,

Un catti de chair fraîche.
Cinq maas de thé.
Un catti de farine.
Un maas de taufoe.
Cinq condrins de poivre.
Quatre teils de sutatti.
Quatre maas d'huile d'olive.
Quatre teils de misou.
Un catti d'herbes potagères, &

Un pot d'arak.

Tous ceux de la suite des ambassadeurs avaient aussi tous les jours chacun

Un catti de chair fraîche.
Un pot d'arak.
Deux teils d'herbes potagères, &
Un catti de riz.

Sa Majesté nous ordonna aussi chaque jour un pikol de bois, & en outre toutes sortes de fruits, & autres commodités pour notre cuisine. On nous redoubla cette portion dès que nous comparûmes devant le trône. Mais comme nos ambassadeurs voulaient faire connaître à cette nation les coutumes de notre pays, ils firent tous les jours couvrir leurs tables à la hollandaise, & n'épargnèrent rien dans les saupiquets, & dans les ragoûts des viandes qu'ils faisaient acheter, non plus que dans la somptuosité, & la magnificence de leurs repas.

@

CHAPITRE L

Les ambassadeurs partent de Peking. Court récit de cette ville, & de son territoire. De la célèbre muraille de la Chine.

@

Je me persuade, lecteurs, que vous avez attendu de ma plume un pertinent récit de toutes les particularités qui se retrouvent dans cette ville, mais vous êtes, comme moi, frustrés de votre attente, puisque nous n'avons eu le bien de mettre le pied hors de notre hôtel pour la visiter ; tant cette nation se méfie-t-elle des étrangers. De sorte qu'il faut que vous vous contentiez des rapports, que plusieurs seigneurs & truchements nous en ont fait.

Vous remarquerez premièrement que le territoire de cette ville a eu divers noms, selon les différents empereurs qui y ont commandé ; car c'est une coutume parmi cette nation, de changer les noms des villes, lorsque la famille qui règne, change. Car Juo, le premier de cette race qui gouverna la Chine, & la divisa en neuf provinces, mit cette ville sous la province de Ki. La famille de Cheva lui p1.223 donna le nom de Jeu : celle de Cina l'appela Xangko, & celle de Hana Quangiang. Sous la race de Cyn, elle fut nommée Fanyang, & sous Sunga Jenxan. Ce fut sous celle-ci que Paul le Vénitien visita cette haute Asie, & que les Tartares s'en emparèrent, lesquels furent bientôt après défaits par la famille de Taiminga, qui lui imposa les noms de Xuntien, & de Peking, retenus encore aujourd'hui. Ce mot de Peking ne signifie qu'une ville métropolitaine située au Nord, comme celui de Nanking, une ville située au Midi. Le mot de Xuntien veut dire *ville obéissante au Ciel*. Les Tartares & les Maures appellent parfois cette ville Cambalu, c'est-à-dire *ville du seigneur*, dont semble faire mention le dit Paul de Venise.

Elle surpasse en nombre d'habitants, de magistrats, de noblesse, & de soldats celle de Nanking, mais non pas en nombre de bâtiments massifs, en forts redoutables, en grandeur, & en beauté de rues, & de remparts. Elle est située à l'extrémité du royaume vers le Nord, sans être éloignée de cette célèbre muraille (qu'on a fait contre les invasions des Tartares) que

de cent milles d'Italie. Elle est environnée au Midi de deux murailles hautes & fortes, dont la largeur est telle, que douze chevaux y peuvent aisément courir de front, sans s'empêcher. Elles sont bâties de briques, si ce n'est que toute la charge des murailles s'appuie au bas sur de grosses pierres de taille ; elles sont d'une telle hauteur que je crois pas que les meilleures places de notre Europe se puissent vanter d'en avoir de semblables. Au Nord elle n'est ceinte que d'une seule muraille ; les soldats y font aussi bonne garde de nuit, que s'il y avait grande guerre partout. De jour les eunuques ont la garde aux portes, à tout le moins le veulent-ils faire croire, mais c'est plutôt pour en tirer quelque profit, & y recevoir quelques droits pour la table de leur maître.

L'empereur Taifungus, qui régnait l'an de Christ mil quatre cent quatre, embellit de beaucoup cette ville, car c'est le premier de la race de Taiminga qui y tint sa cour, ayant abandonné celle de Nanking ; afin que comme il savait que son aïeul avait chassé les Tartares de son voisinage, il leur put aussi faire tête plus aisément, en cas qu'ils voulussent entamer quelque chose sur ses États. Il y fit faire des murailles carrées, ayant de circuit quarante stades chinoises, & vingt coudées en largeur. Il y érigea force tours pour sa défense, l'entoura de fossés très profonds & la munit de toute sorte de munitions de guerre.

Elle a douze portes, où tous les Chinois abordent continuellement de tous côtés ; tous les magistrats, les gouverneurs, tous les lettrés, & tous ceux qui désirent d'être avancés aux dignités & offices de l'empire s'y rendent à la fois ; toutes les raretés, les marchandises, & les richesses des Indes s'y transportent à l'envie, de sorte que tout y est à vil prix. La quantité de monde n'y est pas moindre ; il n'y a rien de nécessaire, rien de délicieux que vous ne l'y trouviez. Plusieurs milliers de navires royaux, sans parler de ceux des particuliers, s'y équipent, & ne sont employés que pour pourvoir cette cour de toutes les denrées nécessaires à la vie humaine, & à la volupté ; & cela se fait très aisément par le moyen des rivières & des canaux que les Chinois ont rendu partout navigables, non sans frais excessifs & incroyables travaux. De là vient qu'encore que cette ville soit située dans un lieu stérile & infructueux, si ne laisse-t-elle pas d'être nommée la corne d'abondance. De sorte que

les Chinois disent d'elle en forme de proverbe, *Que rien ne croît dans Peking, toutefois que rien n'y manque.*

Il y a fort peu de rues dans Peking, qui soient pavées de briques, ou de cailloux ; C'est pourquoi on ne saurait dire en quelle saison on a plus de peine à y marcher : car on est également incommodé, en été de la poussière, en hiver de la boue, mais parce qu'il pleut rarement dans cette province, de là vient que toute la terre se réduit en poudre, qui pour si peu que le vent l'agite, il n'y a point de lieu dans les maisons où elle n'entre, & qu'elle ne salisse. Ceux qui ont cherché le moyen de remédier à cette incommodité, ont introduit une coutume, qui, comme je m'imagine, serait trouvée ailleurs fort étrange : car il n'y a presque personne qui aille à pied ou à cheval, sans porter un voile qui lui descende depuis le chapeau jusques sur la poitrine, & lui couvre le visage, sans pourtant qu'il l'empêche de voir, bien qu'il le garde de la poudre. Dans la ville on tire aussi une commodité de ce voile, qui est de n'être pas connu si l'on ne veut : par ce moyen on est dispensé d'une infinité de saluades, on n'est pas obligé de prendre soin de s'ajuster, ni de se mettre en peine d'être suivi d'un beau train, pour l'entretien duquel il faudrait souvent engager toute sa chevance.

p1.224 Il n'y a pas de lieu où il soit plus ordinaire d'aller à cheval, ou sur d'autres montures, surtout lorsque la poussière & la fange sont incommodes : car vous en trouvez partout dans les carrefours, aux portes, & aux ponts de la ville & au palais, & sous les voûtes mêmes : de façon que pour quelques sous vous pouvez aller à cheval un jour entier ; & parce qu'il y a une grande presse de peuples dans la ville, les muletiers mènent souvent leurs bêtes par la bride, pour faire passage ; car aussi savent-ils très bien le chemin, & il n'y a pas un des seigneurs de l'empire, dont ils ne sachent la maison. Pour informer tant mieux les étrangers de la connaissance des quartiers, des rues, des pagodes, des places, & des hôtels des principaux de cette ville, on leur vend un petit livre qui comprend clairement tout ceci.

On n'y trouve pas seulement des chevaux pour vous transporter là où vous désirez, mais aussi force porte-chaises, mais comme ils sont trop chers, le menu peuple ne s'en sert que très rarement ; de sorte qu'il n'y a



que les magistrats & les personnes de haute condition qui s'en servent ordinairement, lesquelles ne paraissent jamais qu'avec une très belle suite, comme vous pouvez remarquer par cette figure, quand même ce serait hors de la ville. Chaque palakin, ou chaise, est très artistement tissue de bambous, au milieu de laquelle est placé un siège, qui est couvert d'une peau de tigre, sur lequel est assis celui qui se fait porter, ayant derrière lui un garçon qui tient au-dessus de sa tête un riche parasol. Ses autres valets se rangent de la sorte. Ceux du premier rang ordonnés à la tête du train portent chacun en leurs mains un ais teint en rouge fort luisant ; ceux du second rang portent des bambous sur les épaules pour se faire craindre, & fendre la presse ; ceux du troisième portent des planches carrées, où sont écrits en caractères chinois le nom, les mérites, & les charges de celui qui se fait porter, à fin d'attirer la vénération & les respects de tous les passants ; ceux du quatrième rang portent chacun une riche banderole de soie bleue ; ceux du cinquième portent aussi sur leurs épaules des bambous, houppés de têtes de dragons d'or à pointes recourbées ; ceux du sixième rang portent aussi des pareils roseaux, mais houppés de têtes de quelques autres animaux ; ceux du septième rang marchent sans rien porter. Au milieu de ce rang & du huitième est assis le seigneur même qui est

parfois porté de quatre, & de six, & parfois de huit hommes, selon sa dignité. Immédiatement après un de ses courtisans le suit à cheval, lequel est suivi de six ou huit autres valets, qui portent des bâtons de bambous, sur les épaules, au bout desquels pendent des lanternes faites de papier artistement peint, & collé sur des petits roseaux courbés. On les porte seulement pour rehausser la magnificence des grands.

p1.225 Quant au reste de la ville, on y voit un si grand nombre de superbes bâtiments, de magnifiques temples, de très hautes tours, & de somptueux arcs triomphaux, & monuments, que je ne crois pas que l'ancienne Rome en ait plus enfermés dans son enceinte.

Lorsque nous étions aux faubourgs de cette ville, attendant après notre bagage, j'eus le loisir de considérer & de crayonner exactement son dehors, ayant pris l'avantage de quelque coteau qui l'avoisinait, d'où je pouvais librement découvrir de contrées bien éloignées. Les Chinois me montrèrent entr'autres les montagnes qui avoisinaient cette grande & fameuse muraille tant célébrée par les historiens, & dont ceux de notre temps, & ceux des siècles passés n'ont jamais ouï parler sans admiration : aussi à la vérité mérite-t-elle d'être éternellement dans la mémoire des hommes. On m'assura qu'elle n'était éloignée que de trente lieues de Peking. Ce qu'on en dit en notre Europe est bien admirable, mais fort obscur, & confus. Elle n'est pas si étendue, comme plusieurs ont rapporté, mais elle a seulement trois cents milliaires germaniques de longueur, à prendre depuis le golfe de la mer, dans lequel le fleuve d'Yalo, qui vient de la Tartarie Occidentale, se décharge, jusques aux montagnes de la cité de Kin, proche des bords du fleuve Safrané, qui n'a point plus de vingt degrés : encore que ce qui semble lui manquer, à cause de l'étrécissure des parallèles, soit amplement récompensé par sa courbure, & son fléchissement.

Cette muraille continue toujours sans interruption, si ce n'est au côté septentrional de la ville de guerre de Hingho près les limites de la province de Xangsi, où il y a un petit espace défendu de montagnes affreuses & inaccessibles, qui sont comme liées & attachées à cette muraille, laquelle est aussi ouverte à l'endroit où elle fait passage à la rivière Jaune, ou de Hoang, non loin de l'embouchure de Se. Les autres petites rivières qui viennent y porter leurs eaux pour aller mouiller les terres étrangères, ont

des voûtes maçonnées sous cette muraille, par lesquelles elles s'écoulent fort aisément. À la réserve donc de ces endroits, elle est partout suivie & continuée, & est bâtie presque de même façon, non seulement dans la campagne rase, qu'on ne trouve guère, ni entre les monts, & les rochers, mais même dans les endroits où elle traverse, & va au delà les montagnes. Il y a des tours fort élevées en certaine distance, avec des portes pour sortir, lorsqu'il est besoin, lesquelles sont défendues de citadelles bien pourvues de soldats & de munitions de guerre. On me dit que l'empereur de la Chine y a eu & entretenu un million de soldats pour la garder seulement du côté du Levant, comme on va au Couchant.

Cette muraille a trente coudées, ou quarante-cinq pieds de hauteur, & sa largeur est de douze, voire de quinze coudées en plusieurs endroits. Les Chinois nomment communément cette machine Vanli-Ching, c'est-à-dire la Muraille de dix mille stades, entendant par ce nombre non la véritable longueur de la muraille, mais une longueur excessive & prodigieuse ; car comme deux cent cinquante stades chinoises font un degré de l'équateur, sa longueur serait de quarante degrés, qui prennent bien plus d'espace, que ne fait pas toute la haute Asie en longueur.

Xius fondateur de la famille impériale de Cina, donna le commencement à ce merveilleux ouvrage, qui égala, voire surpassa tous les empereurs de la Chine, tant pour la grandeur & magnificence des bâtiments qu'il fit faire, que pour la gloire qu'il remporta de ses généreux exploits : car après avoir maté la race de Cheva, & rangé toute la Chine sous ses lois, de petit roi qu'il était, il se fit reconnaître empereur, & défit les Tartares en plusieurs batailles. Mais comme il craignait qu'à l'avenir ils ne vinssent à faire de nouvelles levées, pour tirer vengeance de leurs pertes, il trouva bon d'ériger ce monstrueux rempart, pour arrêter le cours de leurs bouillantes passions. Il commença donc cet ouvrage l'an deux cent quinze avant la nativité de Christ, selon la chronologie chinoise, & y fit travailler avec promptitude & diligence si admirable, qu'il fut achevé au bout de cinq ans, car il commanda que de dix hommes on en choisit trois dans son empire, pour hâter sa perfection.

Cette machine fut si bien liée, si bien cimentée, si ferme & si solide, comme étant toute de cailloux, & de pierres, qu'il y allait de la vie, pour

ceux qui en avaient p1.226 entrepris quelque partie, si on eût peu faire entrer un clou dans ses jointures & liaisons.

Vers ce golfe de mer, dans les eaux duquel elle est bâtie durant quelques stades, les Chinois me dirent, que pour y mettre & jeter les fondements, on y enfonça quantité de vaisseaux chargés de pierre & de fer brute, comme autant de fermes pilotis pour la perfection d'un si grand ouvrage. Ce fut sur ces fondements qu'il fut élevé, comme on va vers le Couchant, & vers le pays de Leaotung, & qui s'avance ensuite vers Peking : puis après il défend les provinces de Xansi, & de Xensi, quoiqu'il ne s'étende pas en ligne directe & perpendiculaire, mais biaise, & tourne parfois, selon la diverse situation des lieux.

De vous réciter maintenant les deniers que cet empereur a employé pour l'érection de cette muraille (qui semble vouloir braver le temps par sa force & sa durée, puisqu'elle paraît encore en son entier) il m'est impossible de vous les faire comprendre, puisqu'ils sont si excessifs, que je ne crois pas que les sommes mises à bâtir la tour du Phare, l'amphithéâtre de Pompée, le Panthéon d'Agrippa, le temple de paix de Vespasien, les merveilles d'ici-bas tant vantés par nos anciens, voire les grands chemins de l'empire romain, toutes ramassées ensemble, puissent surpasser la somme qu'il a fallu trouver pour la perfection de cette miraculeuse machine, & qui est le plus, en si peu d'années.

Il y a plusieurs auteurs qui ont traité dans leurs écrits de cette muraille, & entr'autres le père jésuite de Mendosa, mais j'y trouve tant de particularités contraires au récit que l'on m'en a fait, que j'aime mieux me taire que d'en battre vos oreilles, & remplir vos pensées : contentez-vous seulement d'apprendre que cet ouvrage est si prodigieux en sa longueur, si solide en sa matière, si magnifique en sa structure, & si admirable en sa durée, que je ne crois pas que tous les historiens profanes en puissent rapporter un plus accompli.

@

CHAPITRE LI

Les ambassadeurs abandonnent Peking, arrivent à Pekingsui, à Tongsiou, Sansianwey, à Single, &c.

@

Dès que notre bagage fut arrivé aux faubourgs de cette fameuse ville de Peking, nous prîmes congé de tous les seigneurs qui nous avaient conduits jusques ici, & arrivâmes sur le soir au village de Pekingsui. Nous vîmes en allant des campagnes très fertiles en toutes sortes de grains & de fruits. On nous montra au Nord la montagne de Tienxeu, où sont les sépulcres des empereurs, qui ne sont pas moins magnifiques que superstitieux. Au Nord-Ouest on nous montra le mont de Jociven, lequel enferme le superbe palais de la famille d'Ivena, où l'empereur avait accoutumé de se retirer pour éviter les chaleurs de l'été.

Après avoir pris notre repos dans ce village, nous traversâmes le lendemain la ville de Tongsiou, mentionnée ci-devant, & arrivâmes après midi à celle de Sansianwey, où étaient encore les vaisseaux de l'empereur, dans lesquels nous étions venus de Nanking. Dès que les matelots nous aperçurent, ils vinrent avec des acclamations & applaudissements admirables bien-veigner nos ambassadeurs, & nous offrir leurs services. L'empereur avait donné ordre à ce qu'on nous tînt ici prêts plusieurs vaisseaux pour nous embarquer avec notre bagage, mais nos ambassadeurs ne trouvèrent pas bon de s'y engager, de peur de demeurer trop longtemps en chemin enfermés dans de si pesants corps, & d'être incommodés par les vents manssons, qui étaient sur le point de reprendre leur empire. Ils louèrent donc de petits vaisseaux, afin d'avancer chemin ; & nous fîmes voile de Sansianwey le long de la rivière de Guei, accompagnés de deux seigneurs tartares (auxquels Sa Majesté avait commandé de nous escorter) comme aussi des autres mandarins de Canton. Nous arrivâmes bien avant dans la nuit à un petit village, où nous attendîmes le jour. Ce fut ici où Pinxentou nous quitta, & prit son chemin par terre vers Lincing, pour reprendre sa femme & ses enfants, qu'il y avait laissés en allant à Peking.

Quant à nous autres, nous reprîmes le même chemin, que nous avions tenu en allant de Canton à Peking, & le poursuivîmes chaudement sans presque nous arrêter en aucun lieu. Avant toutefois d'abandonner cette province de Peking, j'ai trouvé bon de vous rapporter succinctement quelques autres particularités qui la p1.227 regardent, lesquelles j'ai recueillies de la bouche de nos truchements, & de plus curieux de notre compagnie.

Cette province a plusieurs autres villes considérables, outre celles dont nous avons fait mention ci-devant, entre lesquelles est celle de Paoting, qui a sous sa juridiction 26 cités, & dont le territoire abonde en toutes choses. Elle a sept temples consacrés aux héros, dont le plus fameux est celui qui est dédié à Javus, l'un des premiers empereurs, dont la mère finit ses jours dans les sombres cachots de la montagne d'Iki proche de la cité de Havon. Au Midi de Paoting, on découvre le lac de Lienhoa, célèbre à cause des fleurs qui portent le même nom.

La ville de Chinting est aussi fort considérable, & commande à un vaste territoire, dans lequel on compte trente-deux cités. Les monts de Heng la ferment du côté du Nord, & le fleuve Huthus au Midi. Elle est ornée au Levant d'un grand & magnifique temple dédié aux idoles, au derrière duquel il y a une grande salle divisée en neuf chambres. Dans sa partie plus secrète & plus cachée, on y voit une statue qui représente une vierge, qui a plus de septante coudées de hauteur, laquelle les habitants nomment Quoning, qui disent avoir joui d'un si excellent odorat qu'elle pouvait flairer de ce lieu jusques à la Grande muraille...

On voit assez près de cette ville la montagne de Cangnien, dont le sommet surpasse les nues mêmes, dans laquelle il y a une fontaine médicinale, & fort salubre, où la reine de Xaianga fit bâtir un très superbe monastère, dans lequel plusieurs sacrificateurs vivent fort austèrement, pour conserver un éternel souvenir de cette dame qui après s'être lavée dans ces eaux, fut subitement guérie d'une maladie chronique & invétérée. Proche de la cité de Heuping, on voit un lac qui se forme de deux petites fontaines voisines, dont l'une est très froide, & l'autre fort chaude. Près de Kioyang on découvre aussi une montagne, d'où sort une fontaine dont les eaux sont fort salutaires, & qui produisent des herbes extrêmement recherchées des médecins.

La ville de Xunte, une des villes capitales de cette province, a un territoire fort riant & agréable, & environné de tous côtés de hautes montagnes. On y trouve un sable très fin, & menu, & fort propre à polir les pierres. On s'en sert parfois avec succès pour faire des lunettes, & est beaucoup meilleur que notre émeri, & tripoli, car il rase sans gâter : on le vend par toute la Chine, l'on en fait aussi de la vaisselle de terre, mais qui n'approche pas la porcelaine de la province de Kiangsi. Les Chinois y viennent quérir de pierres de touche pour éprouver l'or, avec d'autres fort estimées pour leur couleur & dureté.

On découvre d'ici la montagne de Tang remplie de cavernes & de spélonques ; laquelle n'a rien de bon qu'une eau chaude, qui nettoie & guérit la gale, & qu'une eau froide, dans laquelle une perche plantée devient fer par la partie qui est en terre, ce qui est en l'eau se pétrifiant sans que le reste qui demeure dehors change. Que ne pourrait-on pas rapporter de tant de fontaines & de fleuves, qui ont des vertus aussi merveilleuses ?...

Quangping, sixième ville capitale de cette province, n'est renommée que pour un superbe temple dédié à quelques héros que les Chinois croient être immortels, & n'avoir été aucunement assujettis à l'empire de la mort...

Taming, septième ville capitale de cette province, est célèbre tant pour son lac de 80 stades de circuit qui abonde en poissons très délicats, que pour avoir servi de berceau & de séjour à la très ancienne famille de Xanga. Elle a quatre temples assez somptueux, dont le plus ancien est celui de l'empereur Cavus, qui y résidait il y a quatre mille ans. Les Chinois le révèrent comme un de leurs plus anciens prophètes, à cause qu'il prédisait les tremblements de terre & les comètes à venir...

Jungping, huitième ville capitale de cette province, est environnée de montagnes, de la mer, & des rivières ; de sorte qu'on la tient pour un des meilleurs boulevards de l'empire.

Il y a en outre quatorze autres forts qui ont été faits pour la défense de cette muraille si fameuse : entr'autres il y en a un qu'on nomme Siven, considérable tant pour sa grandeur, que pour la quantité de peuple qu'il enferme : il commande presque à tous les autres, & il y a plusieurs mille hommes qui y sont en garnison : cettuy-ci a accoutumé de pourvoir les

autres. On tire des monts voisins du cristal fort luisant, du marbre & du porphyre.

Le fort de Xanghai est aussi très recommandable, tant à cause d'un bras de mer, qui l'arrose, que des hautes montagnes qui le défendent. On le meuble pour l'ordinaire d'une grosse garnison, & d'un grand nombre de vaisseaux, pour faire tête à ceux qui voudraient entrer dans cette province.

@

CHAPITRE LII

Arrivée des ambassadeurs à Single, Lincing, &c.

@

p1.229 Le 23 d'octobre nous arrivâmes à Single, & le jour suivant à Sinkocien, le 25 à Tonquam, & le 27, à Tachu. Le mandarin qui commandait à cette dernière place n'osa attendre notre arrivée, de peur d'être obligé de nous pourvoir de tireurs, qui lui manquaient : de sorte que nous fûmes forcés de nous abandonner à la conduite des vents.

Nous arrivâmes le 31 du même mois à Lincing, où nos ambassadeurs furent magnifiquement reçus du mandarin Pinxentou, qui s'y était rendu par terre. Nous en partîmes deux jours après, fortifiés de la compagnie de Pinxentou, & de sa femme, & revîmes le cinquième du mois de novembre la ville de Tuncham, & le lendemain Xantsiu, où les magistrats s'éclipsèrent pareillement, n'ayant pas assez de tireurs pour nous contenter. Nous fûmes fort incommodés du froid en cette contrée, à cause d'une rude gelée qui nous surprit, laquelle toutefois n'empêchait pas les réjouissances de ceux qui étaient commis à la réparation des temples, des grands chemins & des ouvrages publics de l'empire, lesquels nous venaient presque tous les jours à la rencontre, comme des petites armées navales.

Nos ambassadeurs, qui ne voulaient pas perdre le temps, employèrent le vert & le sec pour attraper partout des tireurs. Un certain prêtre voyant que son valet était condamné de tirer avec les autres, vint tout ému se jeter à genoux devant nos ambassadeurs, & leur remontra que les serviteurs des Saints ne devaient être traités si rudement ; mais ce fut en vain, vu que le commandement de l'empereur, & le service de ses vassaux devaient marcher devant ces frivoles considérations, eu égard que son valet n'avait à attendre qu'une bonne nourriture, & un libéral paiement.

Le 8 de novembre nous découvrîmes Cinning, & le 13 Taujencien. De là nous entrâmes dans la rivière Safranée, & le 17 dans la ville de Jamcefu, là où le frère bâtard du jeune vice-roi de Canton reçut les ambassadeurs, & les traita splendidement en son hôtel, dont ils le remercièrent fort

courtoisement. Le 20 nous nous trouvâmes dans le fleuve de Kiang, & le lendemain aux pieds des murailles de Nanking.

Nous mîmes derechef pied à terre devant la Porte à l'eau, & fûmes obligés de nous y arrêter quelques jours, à cause que le gouverneur, qui était sur son départ, avait loué la plupart des vaisseaux & des tireurs. De sorte que nous eûmes assez de temps pour visiter la ville. Je me transportai encore une fois au vieux palais (dont j'ai fait mention à la page 132) & je pleurai sur les funestes ruines de ses superbes bâtiments, qui par leur solidité devaient braver le temps.

Le jour suivant nos ambassadeurs furent conviés à l'envie de divers grands seigneurs, mais ils les remercièrent tous très humblement, s'excusant tant sur les fatigues du chemin, que sur l'intempérie de l'air, car il grêla, il venta, & neigea si étrangement ce jour-là, qu'à peine osâmes-nous mettre la tête hors de nos barques.

Le lendemain nos ambassadeurs allèrent saluer les deux surintendants des péages, dont l'un était Chinois, & l'autre Tartare de nation, qui tenaient leur résidence aux faubourgs. Ces deux seigneurs les reçurent à son de trompette, & avec beaucoup de tendresse, & les entretinrent de plusieurs sérieux discours jusques à bien avant dans la nuit.

Je visitai encore le temple de Paolinxi, pour en recevoir le portrait de la main p1.230 de celui qui y présidait, & pour apprendre aussi si selon les promesses qu'il avait faites à nos ambassadeurs, il avait pris soin d'y faire ériger leurs statues tirées au vif, pour servir de mémoire à la postérité. Je fus étonné de les trouver si parfaitement achevées, & placées sur une base entre leurs *longas*, ou principaux saints. J'y trouvai aussi l'inscription latine que je lui avais donnée, très bien gravée, par laquelle on pourra reconnaître à jamais le temps, l'année, & les noms des Hollandais qui ont entré si avant dans ce royaume. Ce bon personnage me demanda en sa langue, si le tout était à mon gré, en disant *Oloyà pau o Pogsan* ; je lui répondis que les Hollandais voyaient volontiers les images, mais hors des temples, & que quant au reste, je n'y trouvai rien à redire, & je le remerciai très courtoisement de ses peines.

Nous restâmes jusques au dixième de décembre en cette ville, attendant après des vaisseaux, qui ne s'y trouvent qu'à grande peine.

Le 15 du même mois, nous passâmes devant un haut rocher, auquel nous avions imposé, en allant vers Peking, le nom de Bekenburg, en mémoire du Sr Guillaume van der Beeck. La rivière de Kiang a presque une lieue de large en cet endroit, & n'est pas moins dangereuse que la mer même en temps d'orages & de brouillards. Nous pensâmes d'y perdre la barque de nos truchements, qui fut trouée par les pointes des rochers qui sont cachées sous l'eau. Elle en fut dégagée assez heureusement par un tourbillon qui s'éleva, & nous vint reprendre à Anking, où nous l'attendions.

Nous nous trouvâmes le lendemain vers le soir en la ville de Nankang, où nous veillâmes presque toute la nuit, à cause des heurts continuels de nos vaisseaux, agités par un furieux vent qui dura jusques au 21 du même mois, que nous fîmes voile vers le lac de Poyang, & puis au village d'Ucinjeen, où nous vîmes quantité de vaisseaux, & fûmes surpris d'y voir un si grand changement, causé par un funeste embrasement qui avait emporté une centaine de ses meilleures maisons.



Le 23 nous arrivâmes à la ville de Kiangsi, ou de Nanchang, où nous revîmes avec joie tous les vaisseaux qui avaient été séparés de notre troupe par la violence de la tempête. Nous séjournâmes trois jours dans cette superbe ville, dont j'ai traité amplement ci-devant, & de laquelle je vous offre encore un petit crayon, que j'ai tiré du côté qu'elle me semblait

être d'un plus bel aspect. Nous changeâmes encore ici de vaisseaux & de tireurs, qui eurent bien de la peine à nous conduire à la ville de Kinnungam, à cause que les masses de glace leur fermaient bien souvent le passage, & que les neiges soufflées continuellement par un vent impétueux leur p1.231 empêchaient la vue ; les nattes qui étaient dans nos barques étaient si glissantes que nous ne pouvions demeurer sur pied, de peur de tomber.

Nous partîmes le 2 de janvier 1657 de Kinnungam, où nous fûmes contraints de prendre encore des nouveaux tireurs, à cause que les autres étaient trop fatigués. Trois jours après nous nous trouvâmes à Vannungam, où le gouverneur nous reçut fort civilement, & nous envoya quelque présent pour notre cuisine. Il nous pourvut aussi de tireurs, & de sondeurs, & sans ceux-ci spécialement il est impossible de naviguer en ces endroits, à cause d'une infinité de falaises & de brisants cachés dans les eaux, qui font souvent échouer des navires.

Nous sortîmes donc le 6 du même mois de ce lieu, & naviguâmes presque quatre jours entiers parmi ces rocs pointus & invisibles, où nous eussions perdu la barque de nos ambassadeurs, qui en fut grandement offensée, si toute notre troupe ne se fut mise en devoir de la secourir, & de la ramener à bord. Au bout de ces rochers l'on voit un pagode, où les mariniers font sacrifier dévotement à un idole, afin d'être délivrés de ces dangers.

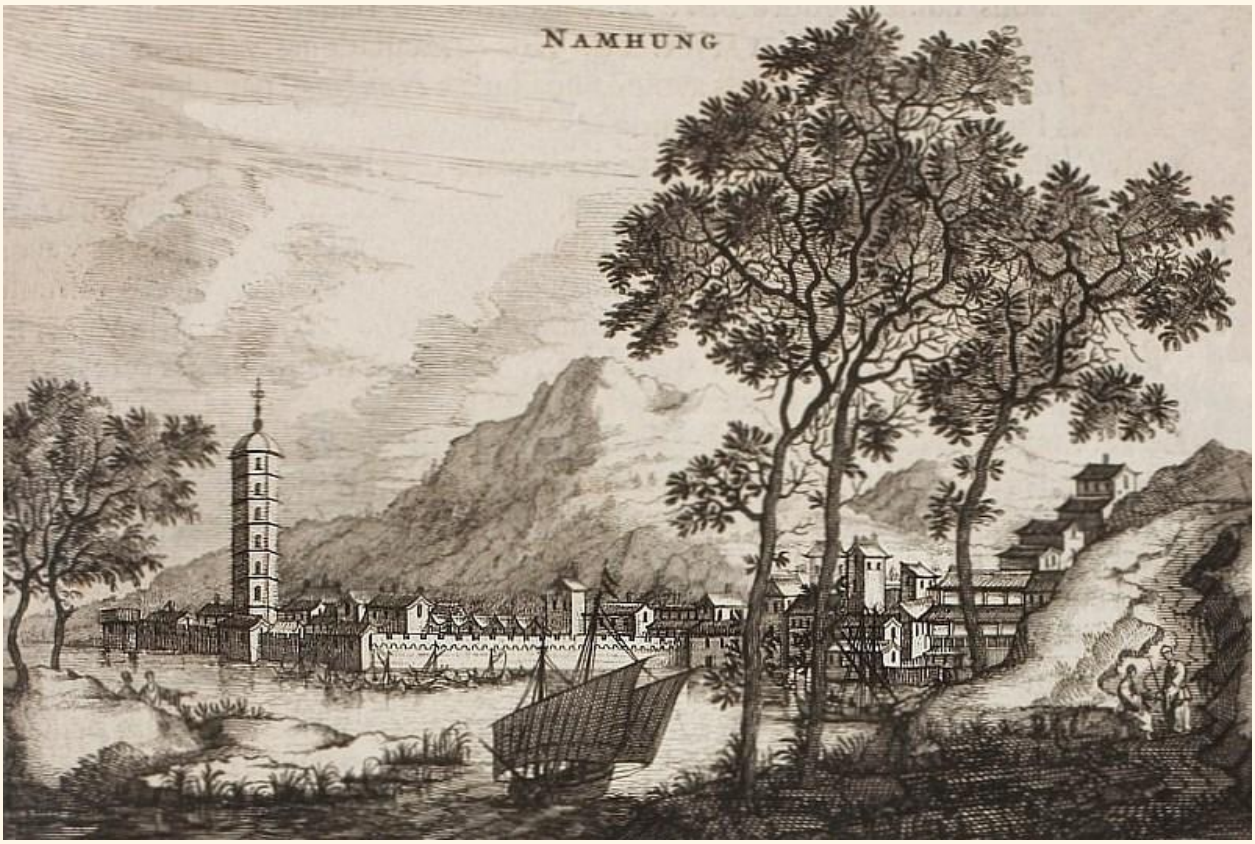
Le 10 du mois nous arrivâmes à Kancheu, où le gouverneur accompagné d'une très belle suite vint bien-veigner nos ambassadeurs de la part du tutang : vers lequel le Sr Jacob de Keiser se transporta, tant pour l'informer pertinemment du succès de leur entreprise, que pour le remercier humblement de l'honneur qu'il leur faisait.

Le lendemain nous partîmes d'ici à la faveur d'un temps serein, mais très froid. Une roche se fût amollie à la vue de tant d'objets si funestes, & un œil de glace se fût fondu parmi les désastreux spectacles d'un tas de pauvres Chinois, qui étaient contraints de maîtriser les glaces à vive force, de se jeter dans l'eau jusques à la ceinture pour lever nos barques fort souvent engagées dans les graviers, dans les bancs, & les falaises, & de les tirer en ce triste équipage, sans avoir loisir de reprendre haleine, & de se sécher, comme si le froid, ou la glace n'eût pu rien sur leurs corps... La barque de nos ambassadeurs eut ici son mât rompu, avec tout son attirail,

à cause que la corde des tireurs qui y était attachée, s'empêtra tellement dans la pointe d'un roc, qu'elle courut grand risque de se perdre.

Le 15 du même mois nous revîmes la célèbre ville de Nangan, où nous fûmes conduits en un autre logis situé en son faubourg méridional, parce que celui qui nous avait été ordonné en allant vers Peking, avait été entièrement ruiné par une armée volante. Un sénateur de Canton, qui retournait d'un sien p1.232 gouvernement, vint ici saluer nos ambassadeurs, & s'informer du succès de leur négociation.

Le 19 il nous fallut prendre terre avec tout notre bagage, & transverser les montagnes pour arriver à Namhung. Nos ambassadeurs y furent portés le même jour dans un palakin (qu'ils avaient fait faire à Nanking) par trente robustes soldats. Ils furent logés dans une grande hôtellerie, qui appartenait à un des vice-rois de Canton, qui lui rapportait 25 teils d'argent tous les mois.



Je vous ai décrit cette ville à la page 98, dont j'ai fait encore un crayon à mon retour, que je vous exhibe ci-devant. Nous en partîmes le 21 de janvier, ayant remis notre bagage dans des nouvelles barques, & naviguâmes vers ces affreuses pointes de Suitjeen, & épouvantables montagnes de *Cinq têtes de chevaux*, lesquelles nous n'avons pas passées

sans appréhension, au récit des malheurs que les mariniers n'éprouvent que trop souvent.

Le 24 nous nous trouvâmes heureusement en la ville de Saocheu, où nous dressâmes nos mâts, & tendîmes nos voiles, tous réjouis d'avoir franchi avec tant de bonheur les détroits de la rivière, & les écueils & brisants de tant de rochers.

Nous passâmes le 25 devant le fameux temple de Konjansiam, & le lendemain, nous découvrîmes les merveilleux monts de Sang-won-hab, ès environs desquels nous rencontrâmes tant de rocs pointus issants de l'eau, & le cours de la rivière si rapide & si impétueux, que les plus constants d'entre nous s'en trouvèrent bien ébranlés ; tant est-il vrai que les craintes des choses ennemies de notre nature peuvent tomber dans les cœurs des hommes les plus résolus, nommément quand les hostilités qui nous attaquent sont subites, & que l'issue en est irréparable.

Nous arrivâmes encore le même jour à Sanyum, où nous reposâmes la nuit. Les habitants nous racontèrent qu'on adorait à son faubourg méridional une statue d'un héros, qui avait passé toute sa vie sans boire. Ce qui nous surprit d'abord, & nous le mîmes au rang de leurs fables. Mais à vrai dire, ayant repassé par ma mémoire ce que j'avais lu en ma jeunesse, j'ai trouvé que ce rapport pouvait être véritable...



Nous arrivâmes le même jour à Xantsui, lieu fort plaisant & agréable ; nous y vîmes toutes les campagnes couvertes de tentes, & remplies de gens de guerre, qui étaient sur leur marche. On nous montra quelques personnages, qui après avoir été exposés trois fois de suite aux grêles des mousquets des soldats, en sont retournés sains & entiers, sans avoir reçu la moindre blessure, & cela par la vertu de quelques billets chinois, qu'ils portaient sur eux. Je ne sais qui se porterait à croire de choses si ridicules ?...



p1.233 Quelque peu de temps après nous nous trouvâmes au village de Faesan (dont je vous exhibe le crayon), qui est assis sur la rivière, & est ceint d'un territoire fort fertile, & divertissant.

Le 28 du même mois nous revîmes en santé la célèbre ville de Canton, où nous trouvâmes les deux vaisseaux que nous avions laissés sous la conduite & direction du Sr François Lantsman, lequel nous reçut avec tant de salves de canons, & d'arquebusades, que toutes les maisons des bourgeois en furent ébranlées. Les seigneurs tartares, que l'empereur nous avait donnés à notre retour pour escorte, & pour mettre ordre partout à notre réception, furent étonnés de voir la grandeur, la solidité, la fermeté, & la force de nos navires. Dès que nous fûmes arrivés, les ambassadeurs entrèrent dans la ville en très bel ordre, devant lesquels marcha le Sr Henry Baron sous un parasol, accoté des deux banderoles, portant en main avec

grand respect la lettre de Sa Majesté Impériale, & la montrant au peuple, qui l'accompagna de mille applaudissements & cris de joie : nos canonniers cependant ébranlaient incessamment la terre par leur artillerie.

Le lendemain nos ambassadeurs allèrent saluer les vice-rois, la mère du jeune vice-roi, & le tutang, auxquels ils donnèrent à connaître l'issue de leurs affaires. Ils furent traités magnifiquement les jours suivants par ces grands princes, p1.234 qui firent chercher les boissons les plus délicieuses, les mets les plus friands, & les joueurs & comédiens les plus huppés pour les réjouir & contenter.

Nos ambassadeurs rendirent aussi la visite aux principaux mandarins, & magistrats de la ville, dont plusieurs étaient aux champs pour y célébrer la fête du nouvel an.

Sur ces entrefaites un de nos truchements nommé Paul Durette fut traîtreusement massacré dans sa propre maison, sans doute par la cabale des Portugais, qui se sentaient grandement offensés de la fidélité & des bons devoirs qu'il nous avait rendus en notre voyage.

Ce massacre alarma fort nos ambassadeurs, comme aussi la nouvelle demande d'une grande somme d'argent que leur firent les vice-rois, en reconnaissance de leurs peines. De sorte qu'ils trouvèrent bon de se retirer de Canton, & de se mettre en mer pour retourner en leur patrie. Cette résolution étant venue aux oreilles des vice-rois (desquels ils n'avaient pu avoir audience immédiatement avant leur départ) ils dépêchèrent vers nos vaisseaux leurs maîtres d'hôtel, les mandarins & les capitaines qui nous avaient accompagnés vers Peking, pour nous prier de retourner en la ville, & de nous rendre chez leurs maîtres, qui nous attendaient pour nous régaler de la meilleure façon.

Nos ambassadeurs, qui n'avaient rien de plus à cœur que d'avancer chemin, & de revoir leur pays, n'ayant pu être vaincus par les fortes persuasions de ces députés, furent forcés de se résoudre d'employer encore un jour en un superbe festin, qui leur fut préparé de la part des vice-rois au pied de leurs vaisseaux. Le tout s'y étant passé avec toutes sortes de satisfactions, de contentements, & d'allégresses de part & d'autre, nous rentrâmes dans nos vaisseaux, & fîmes trois saluts de canon en l'honneur des vice-rois, & des grands de la ville.

Nous arrivâmes donc le 28 de février au havre de Heytamon, où nous jetâmes l'ancre à la hauteur de cinq brasses. Notre retour apporta beaucoup de joie au gouverneur, qui nous demanda une bannière du prince d'Orange pour la planter sur sa forteresse, & faire connaître à un chacun, que les Hollandais étaient devenus les amis des Chinois.

Le 1 du mois de mars nous sortîmes vers la mi-nuit de ce havre, à la faveur d'un vent d'Orient, & tînmes notre course vers le sud-est. À peine eûmes-nous atteint le point du jour, que nous aperçûmes la pointe du célèbre village de Lantam.



Il est situé dans un lieu fort avantageux & agréable. Ses bâtiments, qui sont pour p1.235 la plupart d'une belle structure, se découvrent bien avant dans la mer. Nous fîmes tant de chemin ce jour-là, que nous sortîmes avec le soleil couchant hors des îles orientales de Makao. Mais notre vaisseau *Blomendael* ne put nous suivre à cause de sa pesanteur.

Le quatrième nous aperçûmes les montagnes septentrionales d'Aynam, ès environs desquelles nous jetâmes la sonde en l'eau, qui était en plusieurs endroits profonde de quarante-huit brasses. Le ciel est presque toujours ici serein, & lorsqu'on le voit se charger de la moindre nuée, on est assuré d'être battu de quelque violente tempête.

[*c.a. : C'est ainsi que les ambassadeurs quittèrent les rivages de la Chine et poursuivirent leur route vers Batavie...*]

... Et finalement nous arrivâmes heureusement le dernier de mars à la rade tant désirée de Batavie, après avoir été vingt mois & six jours travaillés incessamment des fatigues d'un si long chemin.

Nos ambassadeurs se firent incontinent mettre à terre, afin de rendre compte de leur négociation au gouverneur général, & à messieurs du très illustre Conseil des Indes, qui ne manquèrent point de les reconnaître généreusement de leurs bons services, & de mettre ordre au plein remboursement des grands frais qu'ils avaient faits en leur voyage.

p1.237 Les messieurs de la très redoutable Compagnie des Indes furent fort contents & réjouis du succès de cette ambassade, & s'estiment assez heureux d'être reconnus pour cette fois les vrais & fidèles amis d'un si grand monarque, & espèrent en cette seconde ambassade d'obtenir la permission de trafiquer librement en tous les endroits de son empire, & ce d'autant plus qu'il est maintenant très bien informé des forces des Hollandais, qu'il juge être capables, par dessus toutes les nations, de seconder ses desseins, & de maîtriser le fameux pirate Koxinga, qui suivi d'une bande de Chinois rebelles, porte souvent la terreur & la désolation sur les côtes maritimes de son empire...

@

Recevez, chers lecteurs, d'un bon œil, le véritable récit que je vous ai fait de cette ambassade, & des cinq provinces que j'ai visitées durant notre voyage ; & afin que vous puissiez aussi avoir quelque connaissance des autres provinces de ce royaume, j'ai trouvé bon de vous en dresser quelque raccourci, que j'ai exactement recueilli, tant des livres géographiques, cartes, & registres de la Chine, que des fidèles relations de nos truchements, & de personnes de mérites. Nous commencerons par la province de Xansi, qui tient le second rang dans l'empire.

La province de Xansi enferme :

— Cinq villes capitales, comme autant de petites provinces, savoir :

Tayiven, ou Canton,
sous laquelle sont les villes de Tayven, Juçu, Taco, Ki, Siukeu, Cingyven, Kiaoching, Venxui, Xeuyang, Yu, Cinglo, Hokio Pingting, Loping, Che, Tingsiang, Tai, Utai, Kiechi, Cofan, Fan, Hing , Paote, Hiang.
où sont les montagnes de Insiven, Kiecheu, Hukive, Cio, Siüe, Xeleu.

Pingyang,
sous laquelle sont les villes de Siangling, Hungtun, Funxan, Chaocing, Taiping, Yoiang, Jeching, Kioyao, Fuensi, Pu, Lincin, Yungho, Ixi, Van, Civen, Hochin, Kiai, Ganie, Hia, Venhi, Pinglo, Juiching, Kiang, Yuenkio, Ho, Kie, Hiangning, Cie, Taning, Xeleu, Jungho.
où sont les montagnes de Colung, Kiao, Xeniang, Lie, Ulao.

Taytung,
sous laquelle sont les villes de Hoaigin, Hoeniven, Ing, Xanin, So, Maye, Guei, Quangling, Quangchang, Lingkieu.
où sont les montagnes de Heng, Jueni, Hiang, Tape, Yenching.

Lungan,
sous laquelle sont les villes de Changçu, Tunlieu, Sianghen, Luching, Huquan, Liching, Pingxun.
où sont les montagnes de Fahieu, Lin, Funieu, Peco.

Fueucheu,
sous laquelle sont les villes de Hiaoy, Pingiao, Kiaihieu, Ninghiang, Lingxe, Lin, Jungning.
où sont les montagnes de Vanhu, Caotang.

Et :

— Trois cités plus considérables : Sin, Leao, Çe, sous lesquelles sont Siniven, Vuhiang, Luxe, Hoxun, Caoping, Janghing, Sinxui, Linchuen.

— Plusieurs forteresses, savoir Gueiyven, Jeuguei, Çoguei, Maye, Vanglin, Jangho, Caoxan, Tienching, Chinlu, Cingyven, Pinglu, Chungtun, Gentung & Tungxing.

— Plusieurs lacs, savoir Lien, Xeviang, Jeu, Kiunçu, Yenching, &c.

— Plusieurs rivières, savoir Fuen, Cin, Hoei, Tan, Chang, &c.

p1.239 Cette province de Xansi se découvre au soleil couchant de celle de Peking. Elle peut se vanter d'avoir servi de premier berceau & de séjour à la nation chinoise, laquelle y fut sans doute attirée par la fertilité du terroir, par la bonté de l'air, & par la beauté des montagnes remplies de bois & de campagnes très divertissantes. Les monts de Heng la séparent de la province de Peking : Elle a pour limites au Nord la Grande muraille, & continue tout le long de la dite province depuis le soleil Levant jusques au Couchant : au delà est le royaume de Tanyu, & l'affreux désert de Xamo ; en après elle est resserrée par ce rapide fleuve Safrané, qui coulant du Nord au Midi, ramasse une grande quantité d'eau : il passe entre cette province & celle de Xensi, & se poussant tout droit vers le Levant jusques aux extrémités de la dite province, il la sépare d'avec celle de Honan.

Cette province ne compte que cinq villes, qui ont plus de nonante-deux cités nombre sous elles, sans parler des forteresses, que vous remarquez dans la table précédente.

Le livre, qui contient le dénombrement des peuples, porte qu'il y a 589.959 familles dans cette province ; 5.084.015, c'est-à-dire plus de cinq millions d'hommes ; le tribut du froment & du millet (qui croît ici en abondance) est de 2.274.022 sacs ; elle paye 50 livres de fin lin ; 4.770 draps de soie de toute sorte ; 3.544.850 bottes de paille & de foin pour la nourriture des chevaux de l'empereur ; 420.000 poids de sel, chaque poids de 124 livres : tout cela se paye annuellement, sans conter le revenu des recettes & des bureaux.

On cultive ici quantité de raisins, qui surpassent en goût & en bonté tous ceux de la haute Asie ; de sorte que si les habitants en voulaient faire du vin, ils en auraient du très bon, & en abondance ; mais ils se contentent seulement de les sécher, & de les vendre partout, comme ils font des noix.

On trouve ici des puits de feu, de même que nous en avons d'eau parmi nous ; on s'en sert pour cuire les viandes, ce qui est fort commode & de nulle dépense. On ferme l'ouverture de ces puits, en sorte qu'on ne laisse que des petits trous, qui se rendant à la marmite, la peuvent environner. L'on m'a dit que ce feu est parfois épais, peu luisant & diaphane, & qu'il n'est pas capable de brûler le bois qu'on y jette. On le met parfois dans de grandes cannes ou roseaux, pour le porter plus aisément là où on veut, & s'en servir pour cuire, en ouvrant seulement le trou de la canne ; le feu qui en sort peut faire bouillir ce qui est tendre jusques à ce qu'il soit tout exhalé. On dit qu'on trouve dans ces puits quantité de pierres, semblables aux bélemnites, qui causent le sommeil, & font avoir la victoire à ceux qui les portent. Ce sont des admirables secrets de la nature, si cela est véritable.

Dans toute cette province on tire du charbon comme celui du pays de Liège. Les Chinois septentrionaux s'en servent pour entretenir le feu, & échauffer leurs poêles & étuves : après avoir premièrement cassé ces pierres noires, ils les pilent, & puis les ayant mêlées & détrempées avec de l'eau, ils en font des masses de toute sorte de formes à la façon de nos Belges. À la vérité elles ont de la peine à prendre feu, mais quand il y est une fois, il dure fort longtemps, & si ne laisse pas d'être vif & ardent. Ces poêles sont pour la plupart de briques, comme ès Allemagnes, mais faits en

forme de petits lits, de sorte que vous croiriez plutôt voir un lit dans une chambre que non pas une étuve.

La première & capitale ville de cette province est nommée Taiyven, qui a servi de demeure aux rois issus de la race de Cheva. Elle fut ainsi nommée de la famille de Taiminga, dans laquelle le fils du premier de cette famille a aussi régné. Celle de Tanga y tint aussi le siège de l'empire, & lui imposa lors le nom de Peking, qui lui fut ôté par la race d'Vtay, qui la nomma Siking, & depuis celle de Sunga, Hotung. On ne doit pas donc s'étonner, si elle est embellie d'un grand nombre de superbes bâtiments, & d'arcs triomphaux, puisque tant de monarques y ont tenu leur séjour. Le plus admirable des ouvrages qui s'y retrouvent, est le palais royal, qui peut égaler en grandeur, en magnificence, & en architecture les plus beaux des Romains : Dans les monts qui l'avoisinent, on voit les sépulcres de tous ces rois, en quoi les Chinois n'ont pas fait moins paraître leur somptuosité que leur superstition. Ils sont tous faits de marbre, ou de pierre de taille : ils prennent souvent beaucoup de place, pour en rendre la magnificence d'autant plus grande. On y voit des voûtes merveilleusement bien bâties, quantité d'arcs triomphaux, des riches statues de divers animaux très bien rangées, & des forêts p1.240 mêmes de cyprès plantés en échiquier, qui apportent un grand contentement aux regardants.

Cette ville est mouillée au Couchant des eaux de la rivière de Fuen, & est défendue de très fortes murailles, & si longues, qu'elles comprennent en circonférence trois lieues entières. Elle est située dans un lieu fort agréable, & fort sain : la verdeur des coteaux & les montagnes couvertes de bois en rendent aussi la vue fort divertissante & récréative.

Elle est encore ornée de plusieurs superbes temples dédiés aux héros, dont il y en a sept fort considérables, entr'autres celui de Çuhia bâti sur le mont d'Insiven, à l'honneur du vaillant général Hansinius. Il y en a un autre dans la ville dédié à un grand roi sorti de la race de Chao, dont on dit que la statue se dressa d'elle-même, dès aussitôt que le sculpteur l'eut gravée sur une pierre précieuse, & qu'elle alla prendre sa place au lieu, où on la voit à présent. C'est ainsi que Satan ensorcelle cette misérable nation.

Au Couchant de cette ville on voit un torrent nommé Lieu, à cause de la quantité de saulx qui le bordent. Les habitants mettent ces arbres au rang

de ceux qui divertissent la vue, mais ce ne sont pas ceux qui poussent leurs branches en haut, mais bien ceux qui se baissant & pliant d'en haut, comme si c'étaient des cordes, & tous couverts de feuilles, touchent presque jusques à terre ; ores ils les dressent de la sorte avec artifice : lorsque la branche se jette en haut, ils la rechargent tellement de terre que le tronc paraît au dessus ; de façon que la branche qui est déjà pliée vers terre, y prend racine, & vient derechef un second arbre, dont les branches venant toutes à se courber, divertissent ceux qui les regardent par un très beau, & très agréable aspect. Les Chinois en font d'ordinaire de même des autres arbres, comme nous avons accoutumé de le pratiquer dans les haies & dans les treilles.

Non loin de cette ville on voit la rivière de Cyn, dont un bras qui coule vers le Nord, fut fait par le roi Chipeus, à dessein de submerger la ville, qu'il ne pouvait maîtriser par la force de ses armes.

Pingyang, qui tient le second rang dans cette province, peut passer pour une des principales villes de la Haute Asie ; le fameux empereur Javus y tint sa cour 2.357 ans avant le naissance de Christ. Elle n'a que douze temples assez célèbres dans tout son territoire, dont l'un est de pierres de taille carrées, bâti sur la montagne de Çuikin, ayant force colonnes de pierre. Il y en a aussi un autre proche de Taiping, où la famille de Sunga fit une dépense véritablement royale.

Au Couchant de cette ville on voit la montagne de Golung, qui pousse ses sommets jusques à la province de Xensi. Celle de Kiäo est célèbre, pour renfermer dans son enceinte la couronne, avec toutes les marques impériales du monarque Hoangtius. Celle de Xeviang est renommée à cause qu'elle servit de retraite à deux philosophes issus du sang royal, persécutés par l'empereur Chevi. La montagne de Lie ne produit aucunes épines, ni mauvaises racines qui puissent nuire, à cause (disent les habitants) des mérites de l'empereur Xunus, qui y fut laboureur avant que d'être appelé à l'empire. La montagne de Cio est aussi fort fameuse à cause de la magnificence de son temple aux idoles, & d'un monastère de sacrificateurs, qui y vivent en commun, & y servent aux diables. La montagne de Hukive est riche en fer, & est pleine de forges, là où on fond un grand nombre d'instruments.

La rivière de Hoei arrose presque tout le territoire de cette ville, & va rendre ses eaux dans la rivière Safranée. Non loin d'ici il coule une eau des montagnes, qui est fort chaude en hiver, & très froide en été. Ce territoire a aussi un lac au pied du mont de Xevyang, où l'on dit que les empereurs allaient ordinairement pêcher. On fait du sel des eaux du lac d'Jeu, auquel on donne cent & quarante stades de circuit.

Taitung troisième ville capitale de cette province, n'a pas sujet de se vanter de son antiquité, ni de sa grandeur, mais bien de la force de ses murailles, & de sa garnison. Elle a cinq temples considérables, dont l'un est dédié à un cabaretier, qui ne voulant charger sa conscience des deniers qu'un de ses hôtes, mort en son logis, lui avait confiés, les restitua au légitime héritier : la belle vie, la belle foi, la généreuse charité que voilà. Cette action aussi fut tellement estimée des Chinois, qu'ils bâtirent ce temple à l'honneur de ce personnage, & le nommèrent Ch'ang-ging, c'est-à-dire *toujours pieux*. p1.241 Auprès d'ici il y a un petit lac nommé Kiunçu, c'est-à-dire *du bon-homme*, en mémoire de ce cabaretier.

Lugan quatrième ville capitale de cette province, fut ainsi appelée de la famille de Taiminga, qui y fonda un palais. Son territoire est mouillé des eaux du fleuve de Chang, & enferme deux temples très célèbres, dont l'un est élevé sur le mont de Peco, qui signifie toutes sortes de fruits, où l'on voit un puits, près duquel on assure qu'une déesse enseigna à l'empereur Xinnungus la façon de semer & de moissonner toutes sortes de grains & de légumes. De sorte que pour honorer la mémoire de cet enseignement si profitable à l'homme, ils lui érigèrent un temple avec beaucoup de frais.

On voit encore en ce territoire le mont de Lin, proche de la cité de Tunlieu, sur laquelle Heuyus, archer très adroit, tua en volant sept oiseaux, l'un après l'autre. La montagne de Fakieu abonde en tourterelles, & en forêts, & est défendue d'un bon château. Celle de Funien est renommée pour une vache enragée, qui après avoir tué beaucoup de monde, fut chassée dans une spélonque par un homme inconnu.

Fuencheu cinquième capitale de cette province, est embellie d'un très superbe palais royal, & de quatre temples dédiés aux héros. On y fait un breuvage de riz fort estimé, qui n'est pas moins bon que le vin que nous avons ; on y fait tremper de la chair de chevreau mêlée je ne sais

comment : Les habitants en font grand état ; la substance en est très bonne, a beaucoup de force, & a un goût fort agréable & délicieux ; ils le nomment communément *yangcieu*, comme si l'on disait vin de chevreau. Son territoire est ombragé d'une montagne fort haute, nommée Vanhu, c'est-à-dire dix mille hommes, qui se sauvèrent sur les sommets de cette montagne, durant une funeste inondation qui désolait tout le voisinage. Le mont de Caotang proche de la cité de Hiäoy enferme quantité de bains, de puits à feu, & de fontaines chaudes, qui ressemblent en quelque façon à celles de Puteoli, ou Pouzoli en Italie. Je m'assure que si les Chinois recherchaient avec plus d'ardeur toutes les commodités & qualités de leurs eaux, ils en verraient aisément réussir des effets merveilleux.

Sin est une des trois cités plus considérables de cette province, où l'air est ordinairement plus épais & plus froid qu'ailleurs, à cause de la hauteur des montagnes qui l'environnent. On y voit trois superbes temples dont l'un a en garde une fort belle bibliothèque dans laquelle les plus anciens de leurs monarques ont étudié.

Leao est aussi une des grandes cités, qui est célèbre pour le trafic de ginseng & de musc, dont son territoire abonde. Çe est la troisième des grandes cités, que les Chinois nomment Cheu. Elle est mouillée des eaux rouges de la rivière de Tan, que les habitants affirment avoir pris cette couleur de sang, depuis la funeste mort d'un de leurs gouverneurs de la race de Chao.

C'est en cette province que les habitants portent au nez, aux lèvres, aux joues, au menton, & aux pieds, des anneaux : les hommes mêmes y portent des petites sonnettes attachées au bout du membre viril. Ceci ne vous semblera pas étrange, si vous lisez les histoires de ces nations orientales...

Cette province enferme aussi quatorze forts très bien défendus de garnison, & de murailles. Celui de Gueiyven peut égaler une bonne cité en sa grandeur, en la somptuosité de ses bâtiments, & en la magnificence de ses temples, dont l'un est dédié à l'Heure, qui ne se ferme jamais, afin que l'entrée en fût libre à tous moments. Cette cérémonie cache un sens mystérieux, qui n'est pas de petite considération dans la vie. Les Chinois veulent dire qu'il faut prendre l'heure & le temps commodes en toutes

choses, si nous voulons les bien faire, & qu'elles nous réussissent, parce qu'il y a des certains points, si favorables à ceux qui savent les remarquer, & s'en prévaloir, qu'ils y trouvent facile ce qui devient incontinent après embarrassé de mille difficultés...

Passons à la province de Xensi qui tient le troisième rang entre les provinces de cet empire.

*

La province de Xensi enferme huit villes capitales, comme autant de petites provinces, savoir

— Huit villes capitales, comme autant de petites provinces, savoir :

Sigan,
sous laquelle sont les villes de Hienyang, Hingping, Lingchang, Kingyang, Caoling, Hu, Lantien, Livo, Xan, Chingan, Tung, Chaoye, Ching-ching, Hoa, Hauching, Hoayu, Gueinan, Puching, Conan, Xaniang, Xangnan, Yao, Sanyven, Tangquon, Fu-Ping, Kien, Fungciven, Vucung, Jungxeu Fuen, Xunhoa, Xanxui, Changuu, &c.
où sont les montagnes de Nan, Limon, Jo, Ciepuon, Taipe, Canciven, &c.

Fungciang,
sous laquelle sont les villes de Xixan, Paoki, Pusung, Mui, Linieu, Lung, Pingyang.
où sont les montagnes de Nan, Chincang, Xecu, Quan.

Hanchung,
sous laquelle sont les villes de Paoching, Chingcu, Yang, Sihiang, Fung, Mien, Ninkiang, Lioyang, Hinggan, Pingli, Xeciven, Siniang, Hanyn, Peho, Çuiang.
où sont les montagnes de Tapa, Yoniu, Cuking, Çupe, Nanki, Vutu.

Pinglean,
sous laquelle sont les villes de Cungsin, Hoating, Chinyven, Kuyven, King, Lingtai, Lungte, Chaongleang, Ciugning.
où est la montagne de Yo.

Cungchang,
sous laquelle sont les villes de Ganting, Hoeining, Tungguei, Chang, Ningyven, Fokiang, Sio, Ching, Cin, Cinean, Cingxui, Li, Kiai, Ven, Hoei, Leangtang.
où sont les montagnes de Sive, Xecu, Loio, Chenci, Pechung.

Linyao,
sous laquelle sont les villes de Gueiyven, Lan, Kin, Ho.
où sont les montagnes de Caolan, Yu Pexe, Ciexe, &c.

Kingyiang,
sous laquelle sont les villes de Hoxi, Hoan, Ning, Chinning.
où sont les montagnes de Taipe, Lo, Ulum, &c..

Jengan,
sous laquelle sont les villes de Gansei, Canciven, Ganting, Paogan, Ychuen, Jenchué, Jenchang, Feu, Cingkien, Chungpu, Ykiun, Suite, Miche, Kia, Upao, Xinmo, Fuco.
où sont les montagnes de Chinglean, Mengmuen, Yohoa, Tochen, Hiaikeu, Holan, Mincheu, He, Ingtao, Kilieu, &c.

Et :

— Plusieurs cités militaires, savoir : Socheu, Xacheu, Xancheu, Yaocheu, Mincheu, Leangcheu.

— Plusieurs forteresses, savoir : Jungchang, Choanglang, Sining, Chiny, Culang, Ninghia, Ninchiachung, Cinglu, Yuliu, Chinsan, Xetu, Hantung, Pinglu, Mingxa, Guei, Sengguei, Semuen, Kintangi, Hoama, Pecho, Pukive, Miko, &c..

— Plusieurs îles, savoir : Pipa, Mengmuen, &c.

— Plusieurs lacs, savoir : Viyang, Fan, Quenming, Silen, Tung, Tien, Tienxui, Pepao, Fung, Xahu, Hoama, Yenchi, Lieu, Cing, Ninghïa, Hungyen, &c.

— Plusieurs rivières, savoir : Guei, King, Yung, Ping, Yao, He, Hoan, Pesuen, Vuting, Yo, Kierno, &c..

p1.244 Cette province de Xensi est si renommée, qu'elle pourrait à juste titre disputer de la grandeur, & de l'antiquité avec toutes les provinces de la Haute Asie, car les empereurs de la Chine y ont presque de tout temps tenu leur cour, depuis le déluge universel jusques au règne de la famille de Hana. Elle est bornée au Couchant des royaumes du Prêtre-Jean, de Cascar, & de Tibet, nommé des Chinois Sifan. Elle va aussi au-delà des bords du royaume de Tanyu en Tartarie, qui prend depuis le Nord jusques au Couchant, dont elle est séparée par le moyen de la Grande muraille, & de quelques forteresses qui l'avoisinent. Cette muraille ne traverse point toute la province (car elle ne va que jusques aux bords de la rivière Safranée) si ne laisse-t-elle pas d'être en sûreté, à cause qu'elle est défendue d'un grand nombre de campagnes & de vallées arides & sablonneuses, comme aussi des profondes eaux du fleuve Jaune.

La terre y est fertile en toutes sortes de grains & de fruits, l'air y est doux, & bénin ; les mines d'or y abondent, & quoiqu'il soit défendu par les lois du pays d'y toucher, & de faire aucune ouverture dans la terre, si est-ce qu'il y a une infinité de monde qui vit fort à son aise du gain qu'il a à amasser le sable d'or, que les torrents, les rivières & les ruisseaux dérobent des veines. Le peuple y est débonnaire, aime les étrangers, & est plus propre à l'étude que les autres Chinois plus septentrionaux.

Les registres nous enseignent que cette province enferme dans son sein 831.051 familles, 3.934.176 hommes : Elle paye pour son tribut annuel 1.929.057 sacs de froment ou de millet, 360 livres de toile fine, de soie filée 9.218 ; de coton 17.172, de toile de coton, 128.770, de bottes de foin pour les chevaux de Sa Majesté 1.514.749, sans mettre en compte toutes les autres tailles & impôts mis sur d'autres denrées.

Cette province fournit beaucoup d'excellents remèdes, & surtout la rhubarbe, (dont nous parlerons ci-après) & le musc. Ce dernier est une bosse, ou éminence au nombril d'un animal, qui ressemble à une petite bourse, composée d'une pellicule fort subtile, couverte de poil fort délié. Les Chinois appellent cet animal Xe, d'où s'est forgé le mot de Xehiang, c'est-à-dire l'odeur ou la bonne senteur de cet animal, qui a quatre pieds, &

ne ressemble pas mal à un petit cerf, si ce n'est que le poil tire davantage sur le noir, & qu'il n'a point de cornes. Les Chinois en mangent la chair, quand ils l'ont tué. On trouve donc quantité de musc dans cette province, comme aussi dans celles de Suchuen, & de Yunnan, & autres qui approchent le plus de l'Occident. Si ces bourses ou vessies sont pures & naturelles, sans être falsifiées, elles ont une senteur incomparablement agréable, mais les habitants sont maintenant si rusés, qu'ils remplissent ces bourses faites de la peau même de l'animal, du sang, & des dépouilles de la bête, y ajoutent un peu de musc, & le vendent comme s'il était pur & sincère.

On fait aussi dans cette province une certaine étoffe fort gentile de laine de brebis, ou de poil de chèvre qui vaut beaucoup plus que les sayettes de Milan. On y fait aussi de très riches tapisseries, & des chapeaux pointus sans ailes & sans bords, dont les hommes se servent communément dans la Chine.

La première ville capitale de cette province, est nommée Sigan par la famille de Taiminga, celle d'Ivena la nomma Gansi & celle de Sunga, Yunghing. Elle est située dans une contrée fort divertissante. Ses murailles sont si fortes & si magnifiques que les habitants se disent par galanterie être ceints de murailles d'or. Il y a sur ces murailles quantité de tours fort élevées, & très artistement fabriquées. Ses bâtiments y sont très anciens & fort superbes, qui ont été pour la plupart érigés par les familles impériales de Cheva, Cina, & Hana, qui y tinrent leur séjour. Son aspect agréable en augmente merveilleusement la beauté, car encore qu'elle soit située au Midi sur le bord de la rivière Guei, si va-t'elle pourtant un peu en montant ; de sorte que les édifices semblent en quelque façon s'élever avec les murailles, & représenter comme un amphithéâtre par une vue si riante. La rivière qui est en bas contribue beaucoup à son embellissement & à sa commodité. Au Couchant il y a un vivier nommé Viyang, renfermé de murailles, qui ont trente stades de circuit ; on compte sept superbes palais bâtis sur ces eaux, & dix-sept salles, ou théâtres voutés, ou on représente par récréation des batailles navales. On y voit aussi les sépultures des empereurs Cavus, Venius, Vui, & de quelques autres. On y voit pareillement onze temples de remarque.

p1.245 Au Midi de la ville il y a un lac raisonnablement grand nommé Fan, qui vient du concours de plusieurs rivières. Il y en a un autre à l'Orient. Au Sud-Est il y en a encore un artificiel, par le moyen des canaux qu'on a conduit, & mené du fleuve de Guei. L'empereur Hiaovus le fit faire, & l'embellit d'un palais fort remarquable, ceint de petits bois, & de jardins très charmants. C'est là où il avait accoutumé de se divertir, de traiter ses amis, & de faire jouer des comédies. Il fit aussi creuser un lac au Sud-Ouest de cette ville, nommé Quenming, où il instruisait ses sujets à escrimer, & à se battre à outrance, comme s'ils se fussent rencontrés dans des combats. Au Midi il fit aussi faire un grand lac qu'il nomma Silen, pour se reposer après semblables exercices & passe-temps. Il fit aussi mettre dans le même lac un grand poisson de pierre, lequel il fît ficher & cacher dans les ondes, comme si c'eut été un écueil, afin que les pilotes passant par dessus apprissent à éviter les brisants & les bancs de sable. On dit que ce poisson fait un effroyable cri, quand il doit pleuvoir. Les habitants assurent encore que cet empereur songea quelquefois en dormant avoir pris ce poisson avec l'hameçon, qui demandait & implorait son assistance, & que le lendemain il trouvait ce poisson dans le lac véritablement pris, & que se souvenant de ce songe, il le laissait aller, & lui donnait la liberté. Ils content en outre que le même empereur retournant de la pêche trouva deux perles (que cette nation nomme *myngyve*, ou *pierres de clair de lune*, ainsi appelées, à raison qu'elles croissaient & décroissaient selon les changements de la lune, comme on dit que fait la pierre sélénite) & que les maniant il dit, *voilà le présent que me fait le poisson, en reconnaissance de ce que je l'ai délivré du hameçon*.

Funggiang seconde ville capitale de cette province, est située sur les bords du fleuve de Ping au Midi. On l'appelle la ville bienheureuse du Phœnix, signifiée par les mots de *fung* & de *giang*. Les habitants croient que leurs prédécesseurs ont vu bien souvent ce César des oiseaux, & ce miracle de la nature voltiger par dessus leur ville, & se reposer sur ses montagnes, & que depuis lors ils ont toujours eu du bonheur. Aussi ne voit-on ici que des phénix peints, figurés, & gravés sur les habits, sur les tapisseries, & sur les murailles. Pour moi, je ne veux pas ici disputer si cet oiseau est vraiment dans la nature, comme Pline nous assure, je vous dirai seulement que ces habitants qui en sont adorateurs, nous le représentent

au naïf dans leurs histoires. Il a (disent-ils) la tête timbrée d'un pennache royal, & d'aigrettes impériales, d'une touffe de plumes, & d'une crête si éclatante qu'il semble qu'il porte ou le croissant, ou une étoile dorée sur sa tête. Sa chemise, & son duvet est d'un changeant surdoré qui montre toutes les couleurs du monde ; ses grosses plumes sont d'incarnat, d'azur, d'or, d'argent, & de flamme ; son cou est comme un carcan de toutes pierreries ; sa queue est de couleur céleste avec un éclat d'or qui représente les étoiles ; ses jambes sont d'or, & les ongles d'écarlate ; ses deux yeux brillent & flamboient comme deux astres ; tout son corsage & son port montre qu'il a un sentiment de gloire. Sa viande même a je ne sais quoi de royal, car il ne fait son repas que de larmes d'encens, & de chrême de baume. Quand il se sent appesanti de vieillesse, il se laisse emporter à un désir & juste envie de se renouveler par un trépas miraculeux : il fait donc amas sur une palme de cannelle & d'encens, sur l'encens de la casse, sur la casse du nard, puis avec une piteuse œillade, se recommandant au soleil son meurtrier, & son père, se perche, ou se couche sur ce bûcher de baume pour se dépouiller de ses fâcheuses années. Le soleil favorisant les justes désirs de cet oiseau, allume le bûcher, & réduisant tout en cendre, avec un souffle musqué lui fait rendre la vie, par le moyen d'un petit ver qui naît de la cendre ; ce ver se change après en un œuf, & cet œuf en un oiseau dix fois plus beau que l'autre. Vous diriez alors que toute la nature est ressuscitée, car si nous croyons Pline, le Ciel recommence de nouveau ses révolutions, & sa douce musique, & les quatre éléments montrent leurs fleurissantes beautés, pour bien-veigner le retour du miracle du monde : Miracle, dis-je, car il est le fils & son père, il est sa nourrisse, & son nourrisson, comme dit Lactance ; il est son meurtrier & sa mère, lui seul est toute sa parenté, seul héritier de sa royauté, & sa vie, & sa mort, enfin il doit tout à soi-même.

Cette ville donc du phénix est ornée de très beaux bâtiments, & garnie de bons remparts. Son territoire est très bien cultivé, & fournit des perroquets & autres oiseaux, qui apprennent à parler, à toutes les autres provinces voisines. On y trouve p1.246 aussi quantité de faucons, & de vautours, & spécialement dans les monts de Quan.

Hanchung troisième capitale de cette province, emprunte son nom de la race de Cina. Elle est arrosée de la rivière de Han, & située dans un endroit

extrêmement fort, comme étant enceinte de hautes montagnes & forêts, qui lui servent de remparts. Les Chinois ont fait beaucoup d'état de cette place, lorsqu'ils avaient la guerre. On y voit cinq temples dédiés aux héros, dont l'un est bâti à l'honneur de Changleangus, qui fit aplanir toutes les montagnes qui étaient entre la ville de Signa & celle-ci, & y bâtit des ponts si hauts & si admirables aux endroits où les torrents tombaient, qu'on n'en pouvait regarder le fonds sans horreur, & émotion. Dans ce territoire on voit le mont d'Yoniu, renommé pour la statue d'une femme, qui paraît si belle qu'on croirait que la nature l'a formée plutôt que l'art & l'industrie. On y voit encore le mont de Çupe qui a septante-deux épouvantables cavernes, sujets de beaucoup de fables. Le mont de Vutu non loin de celui de Nanki, porte ce minerai que les Chinois nomment *hiunghoang*, que les médecins disent être extrêmement bon contre tous venins, & contre les fièvres chaudes, malignes & contagieuses.

Pingleang quatrième ville capitale de cette province ne se peut vanter que d'un palais érigé par la famille de Taiminga, & de trois temples assez considérables. Son territoire abonde presque en toutes choses. On y trouve de petites pierres fort luisantes qui ressemblent aux diamants. Il y a une vallée de trente stades en longueur, qui est si profonde & si étroite, qu'elle ne reçoit que fort peu de lumière, & encore fort obscure : Il y a pourtant un grand chemin qui la traverse, pavé de pierres carrées.

Cungchang cinquième capitale est située sur les eaux de la rivière de Guei ; elle est marchande & bien peuplée, & ne s'ébranle pas beaucoup pour ses ennemis à cause de sa force, & des monts inaccessibles qui l'environnent.

Son territoire enferme le mont de Sive toujours couvert de neige ; puis celui de Xecu renommé pour un tambour de pierre qui par le son qu'il rend annonce la guerre aux habitants. Celui de Loyo est célèbre pour la statue d'un grand lion, qui des eaux qu'il jette en forme une belle fontaine ; celui de Pochung nourrit l'herbe *hoaco*, qui rend les femmes stériles.

Linyao, sixième ville capitale de cette province est mouillée des eaux du fleuve d'Yao, lesquelles coulent avec tant d'impétuosité, & font un si grand bruit, qu'on dirait que le tonnerre y gronde sans interruption. C'est ici où la Grande muraille finit. Son territoire est fort montagneux, & produit forces

ures, ou bœufs sauvages, & des animaux semblables aux tigres. On y voit entr'autres la montagne de Pexe dans laquelle le général Leanghoeius, ayant été assiégé par les Tartares, & ne pouvant avoir d'eau pour rafraîchir son armée, en vit tout à coup rejaillir une fontaine d'eau douce par la force des prières & des vœux qu'il fit à ce mont, avec laquelle il apaisa les murmures, les plaintes, & les cris de ses soldats. Ne dirait-on pas que ce payen aurait eu la vertu de ce grand conducteur Moïse, qui lorsque ses peuples étaient en grande disette d'eau, & faisaient un grand tumulte pour la soif qui les tourmentait, ouvrit par le pouvoir divin les flancs des rochers, & en fit sortir des fontaines qui étanchèrent toute l'armée ?

Kyngyang septième ville capitale, est entourée de plusieurs châteaux qui servent de défense à la Grande muraille. Elle est embellie de plusieurs superbes temples, dont l'un a une salle bâtie sur des grandes colonnes, qui enferme trente-sept portraits de la famille des rois de Cheva. Son territoire est défendu de rivières & de montagnes, dont l'une nommée Lo est révérée pour vingt-sept statues humaines y plantées par la nature, & non point par les hommes, si nous croyons ces idiots. On y voit un temple dédié à un héros de la race de Hana, qui ayant eu un tempérament sanguin, vécut 322 ans, & en ce temps là il renouvela plusieurs fois de dents, de vigueur, & de vue...

p1.247 Jengan huitième ville capitale est arrosée du lac de Lieu ; une montagne renfermée dans ses murailles rehausse beaucoup sa beauté, à cause des édifices, & des palais qu'on y a bâtis. Son territoire n'est pas des plus fertiles, à cause de ses montagnes, dont celle nommée Chinleang est renommée pour dix mille statues qu'elle enferme, lesquelles sont faites par un roi qui aimait la solitude, & sont toutes taillées sur des pierres dures.

Le vice-roi tient sa cour dans la ville de guerre de Cancheu, accompagné de plusieurs magistrats. Celle de Socheu est commandée par un gouverneur qui a un grand pouvoir : elle est divisée en deux parties ; les Chinois, que les Turcs & ceux d'Astracan nomment Catayens, habitent dans la première, & les Sarrasins & étrangers qui s'y rendent pour trafiquer, dans l'autre. C'est de là que vient le nom de ce désert qui en est proche, nommé Caracatay, qui signifie le pays de ceux de Catay ; parce qu'aussi il y a nombre de Chinois qui y habitent. On trouve en ces quartiers force

chevaux sauvages, force musc, mirobolens, & bois de senteur, force chanvre, perdrix, poules, & autres raretés & animaux dont nous parlerons plus amplement en notre seconde partie. On y voit un temple dédié à un aveugle, qui passa néanmoins pour le plus clairvoyant & le plus grand politique de la Chine...

On voit une tour antique sur le sommet de la montagne d'Hiaikeu, laquelle quoiqu'à demie ruinée a encore 180 marches de hauteur : c'est un ouvrage tout à fait admirable, ayant fallu porter le ciment & les pierres sur une telle éminence, mais ce qui doit donner le plus d'admiration, c'est que proche de Chegan, il y a un pont qui se nomme Fi, qui touche deux montagnes d'une seule arcade, qui a bien quarante perches chinoises, c'est-à-dire quatre cents coudées de largeur, & cinquante de hauteur en ligne perpendiculaire : la rivière Jaune passe dessous ce pont.

On voit encore en ces quartiers deux lacs proches de Ninghia, qui produisent du sel blanc, & un autre nommé Hungyen près de Xancheu, qui en produit du rougeâtre. On y voit pareillement la rivière d'Jo, qui signifie débile, dont les eaux ne sont capables de soutenir la moindre paille.

*

Visitons la province de Honan, qui tient le cinquième rang dans cet empire.

La province de Honan enferme :

— Huit villes capitales, comme autant de petites provinces, savoir :

Caifung,
sous laquelle sont les villes de Chinlieu, Ki, Tunghiu, Taikang, Gueixi, Gueichuen, Jenling, Fukeu, Chungmeu, Janguu, Juenuu, Fungkieu, Jencin, Laniong, Chin, Xangxui, Sihoa, Hiangching, Xinkieu, Hiu, Linyu, Siangching, Jenching, Chango, Ju, Ching, Sinching, Mie, Jungyang, Jungca, Hoin, Suxui, Ifung.
où sont les montagnes de Y, Xeu, Kiçu.

Queite,
sous laquelle sont les villes de Ningling,Toye, Hiaye, Jungching, Inching, Ciu, Hiaoching, Xeching.
où sont les montagnes de In, Ju, Tinn.

Changte,
sous laquelle sont les villes de Tanging, Linchang, Lin, Çu, Vugan, Xe.
où sont les montagnes de Simeu, Çu, Yiang.

Gueihoei,
sous laquelle sont les villes de Coching, Sinhiang, Hoekia, Ki, Hoei.
où sont les montagnes de Ki, Cingnien.

Hoaiking,
sous laquelle sont les villes de Ciyven, Sieru, Vuche, Meng, Ven.
où sont les montagnes de Tai, Vanguo.

Honan,

sous laquelle sont les villes de Jenfu, Cung, Mengcing, Yang, Tengfung, Jungning, Singan, Mienchi, Cao, Xen, Lingpao, Xenhiang, Luxi.
où sont les montagnes de Pe, Iquan, King.

Nanyang,
sous laquelle sont les villes de Chingping, Tang, Pieyang, Tungpe, Nanchao, Teng, Nuihiang, Sinye, Chechuen, Yu, Unyang Ye.
où sont les montagnes de Yu, Taipe, Tienchi.

Juning,
sous laquelle sont les villes de Xangçai, Siping, Sinçai, Suiping, Chyniang, Loxan, Sinyang, Kioxan, Quang, Quangxan, Cuxi Sie, Xangching.
où sont les montagnes de Tienchit, Sinyang, Hing, Lu.

Et :

— Plusieurs cités moins considérables, savoir : Ju, Luxan, Kia, Paofung, Yiang.

— Plusieurs lacs, savoir : Si, Jenline, Lieu, Kinming, Tungmoen, Putien, Nan, Chokin, Jenfu, Tienchi, Pehoa, Ven, &c.

— Plusieurs rivières, savoir : Kinxui, Ju, Pa, Pe, Pie, Pien, In, Ki, Co, Y, Lo, Guei, Ganiang, Xeleang, Ciu, Chi, Hoai, Tan, Ming, Pelu, Sien, &c.

p1.249 Cette province de Honan est située sur les eaux de la rivière Safranée, qui la sépare des provinces de Xansi & de Peking. Au Levant & au Sud-Est elle est bornée de la province de Nanking au Nord, & au Nord-Est elle confine à celle de Peking, & en quelques endroits à celle de Xantung : Au Midi, & au Sud-Ouest à Huquan ; elle aboutit au Couchant à Suchuen, & au reste de Xansi.

Les Chinois tiennent que cette province est au milieu du monde, mais ils se trompent fort. Les anciens empereurs y ont tenu plusieurs siècles leur cour, & l'ont appelée leur verger, & jardin de plaisance ; & en effet, les campagnes y sont partout si bien cultivées, les vallées & les montagnes y sont si bien couvertes d'arbres & de fruits, l'air y est si doux & tempéré, les lacs, les rivières & les fontaines y sont si riches en poissons, qu'on la pourrait faire marcher de pair avec une des meilleures contrées d'Italie.

Les registres de l'empire, qui contiennent le dénombrement des personnes nous enseignent qu'il y a dans cette province 589.296 familles, & 5.106.270 hommes. Le tribut du blé, & du riz qu'ils payent est de 2.414.477 sacs : de fin lin qui n'est pas encore filé 23.509 livres ; d'étoffes & de drap de soie de diverses sortes 9.959 ; de toile de coton, dont pourtant il n'y a pas grande quantité 341 ; de bottes de foin pour les chevaux du roi 2.288.744.

La première & capitale ville de cette province nommée Caifung, est grande, riche, peuplée & remarquable pour la magnificence de ses bâtiments ; mais elle fut presque entièrement ruinée & enveloppée dans ses eaux l'an 1641 après avoir soutenu un long siège avec beaucoup de

vaillance & de courage contre les mutins de la Chine. Elle est située dans un lieu fort bas, & proche du fleuve de Pien, dont les eaux plus élevées que la ville sont retenues & bridées par de fortes digues, longues de plus de trois cents stades. Cette ville, aussi bien que cent autres de cet empire, s'est vue tantôt glorieuse, & tantôt infortunée, selon les caprices des rois ou des gouverneurs qui y ont commandé. L'empereur Yvus n'en fit pas beaucoup d'état. L'empereur Chungtingus, issu de la race de Hiaa, y transporta sa cour. La famille de Taiminga s'y plut aussi. Du temps des rois de Guei, elle fut la capitale du royaume, & pour lors on la nommait Taleang. La race de Tanga, qui la nomma Piencheu, la renversa presque de fond en comble : Sous celle d'Vtai, elle servit de séjour aux rois de Leang, aussi l'appelait-on Leangcheu ; sous celle de Kina on l'appela Nanking, ou bien la cour du Midi ; sous celle d'Ivena elle fut presque réduite en cendres, & fut nommée Pienleang, &c. C'est ainsi que la plupart des villes de cet empire sont assujetties au changement.

On voit dans cette ville plusieurs tours, arcs triomphaux, sépulcres, & palais, superbement bâtis. Il y a douze magnifiques temples dédiés aux héros. Son territoire est assez fertile, & divertissant.

On découvre proche de la cité de Chin un jardin de plaisance, ou une forêt renfermée de murailles embellie de palais, de galeries, & de salles très agréables, dont l'une conserve incessamment un froid si rude & si piquant, que les plus pénétrantes chaleurs de l'été n'y peuvent rien.

On y voit entr'autres montagnes celle de Xeu, que les habitants révèrent pour la plus belle, la mieux façonnée, la plus agréable, la plus verdoyante, voire la plus heureuse de tout le monde. On voit aussi un lac nommé Kinming, au Couchant de cette ville, où la famille impériale de Sunga exerçait ses soldats aux combats de mer. Il est embelli de force palais, & de temples aux idoles, dont les murailles ne sont plâtrées que de vers faits & chantés à la louange de ce lac.

Queite seconde ville capitale a jadis servie de berceau & de cour aux rois de Sung. Son territoire est surtout riche en oranges & grenades très excellentes ; la cité de Xeching qui est la dernière de toutes en tire son nom, à cause qu'il y en a si grand nombre, & qu'elles y sont de si bon goût ; car Xeching ne signifie autre chose que *les murailles de grenades*. Le

lac de Chokin est le plus considérable de cette contrée, à cause de la bonté & de l'excellence de ses eaux, dans lesquelles la soie & le fil le plus fin acquièrent un merveilleux lustre quand on les y laye ; d'où vient que quantité de tisserands en soie y ont établi leurs demeures.

Changte troisième ville capitale est située dans la partie plus septentrionale de cette province, & est ornée de sept superbes temples. Son terroir est presque plat partout, gras, & fertile. On y voit le mont de Çu, où le roi Ci cacha quantité $_{p1.250}$ d'or, qui fut enlevé par le fils d'un des ouvriers qui avait aidé à creuser une caverne pour le cacher. On y tire aussi du meilleur aimant.

Gueihoi quatrième ville capitale a servi aussi de séjour à quelques rois, comme à Kieus, à Kangxous, & à Vüus. On y voit un temple qui est consacré à celui-ci, & un autre au philosophe Livangus, dont les bons conseils & mérites servirent à Vüus pour s'emparer de l'empire. On y voit entr'autres le mont Cingnien, dont une des cavernes a une eau dormante, qui fait choir en un instant le poil à celui qui s'en lave.

Hoaiking cinquième ville capitale est bornée au Nord de montagnes, & au Midi du fleuve Jaune. Non loin de ses murailles on voit la montagne de Tai, qui s'entrouvrit autrefois avec un bruit effroyable, de façon que de cette ouverture il en demeura une caverne de trois cents perches : l'eau qui en fort est si résineuse, si épaisse, & si grasse, qu'on s'en sert en plusieurs lieux au défaut d'huile, & elle n'a point pourtant mauvais goût.

Honan sixième ville capitale porte le nom de sa métropolitaine, par le commandement de la famille de Taiminga. Elle est mouillée des eaux du fleuve de Co : le pays qui l'environne est plein de montagnes, & est embelli en plusieurs endroits de quantité de sépulcres très magnifiques, & de très beaux jardins & viviers.

On y voit entr'autres, le sépulcre d'un célèbre larron, qui étant de fort bas lieu s'éleva par ses voleries à la souveraineté, & pour montrer que ceux de cette province estimaient le larcin, ils firent bâtir un temple à l'honneur de cet insigne voleur, & soutiennent que l'exercice de dérober n'est pas contre la loi naturelle, ni ayant que le droit positif, qui donne les possessions, & qui tâche par conséquent de les conserver...

p1.251 On y voit sous cette ville entr'autres montagnes celle de King très riche en mines de cuivre, & c'est d'ici que l'empereur Hoangtius en prit pour faire les instruments de sa maison, & de la guerre.

Nanyang septième ville capitale fut jadis un royaume appartenant à la race de Hiaa ; aussi est-elle est une des plus célèbres villes de la Chine, à cause de son opulence, & de la fertilité des campagnes qui l'environnent, capables d'entretenir de vivres des grandes armées.

On y voit aussi de très superbes bâtiments & neuf temples dédiés aux héros. Un roi de famille de Taiminga y a fait sa demeure, & l'a fort embelli. Son territoire enferme plusieurs montagnes & rivières. Celle de Tan est admirable en ce qu'elle produit tous poissons rouges qui ne paraissent qu'au commencement de l'été. Les habitants écrivent & affirment que si on se frotte les pieds du sang de ces poissons, qu'on pourra aisément marcher sur l'eau ; & non contents de cette fable ils ajoutent encore que si pour lors on vient à faire troubler l'eau, les poissons pleins de colère montent tout incontinent en haut, & rendent la rivière toute ensanglantée & de couleur de feu.

Juning huitième ville capitale est mouillée des eaux des fleuves de Co & de Hoei. Elle enferme huit temples dédiés aux héros. Son territoire est plein de montagnes, dont l'une nommée Siniang, c'est-à-dire la flatteuse, servit jadis de tombeau à la femme d'un empereur de la race de Hana, laquelle voulant massacrer son mari, le chargea tous les jours de force louanges & de flatteries. Elle avait toujours quelque cantharide cachée sous la rose pour le perdre, comme dit Ovide, *Impia sub dulci melle venena latent*. Et ses paroles obligeantes ressemblaient à celles du renard, lorsqu'il louait le lièvre en la présence du loup, d'avoir la plus délicate chair qu'on se pouvait imaginer...

Ju est une très bonne cité située sur la rivière de Ju, dont elle emprunte son nom. Son territoire abonde en toutes sortes de fruits, & enferme entr'autres une montagne surnommée l'envieuse, à cause qu'elle servit de séjour à quelques philosophes qui se disaient les ennemis jurés des hommes.

*

Entrons maintenant dans la province de Suchuen qui tient le sixième rang entre celles de l'empire. p1.252

La province de Suchuen enferme :

— Plusieurs villes capitales, comme :

Chingtu,
sous laquelle sont les villes de Xoangliu, Venkiang, Sinfan, Sintu, Kint'ang, Ginxeu, Cingping, Pi, Çu, Nuikiang, Quon, Peng, Cungning, Can, Kien, Cuyang, Cungking, Sincin, Han, Xefang, Miencho, Teyang, Mien, Changmin, Lokiang, Mieu, Venchuen, Quei, Pao.
où sont les montagnes de Jeching. Cingching, Lunggan, Toyiung, Tafung, Pin, Tienchi.

Paoning,
sous laquelle sont les villes de Çangki, Nanpu, Quangyven, Fa, Chäohoa, Tungkiang, Kien, Cutung, Nankiang.
où sont les montagnes de Puon, Mienping, Pinleang.

Xunking,
sous laquelle sont les villes de Sike, Fung, Jungxan, Ylung, Quanggan, Kiu, Tacho, Gochi, Linxui.
où sont les montagnes de Co, Sike, Nanmin.

Siucheu,
sous laquelle sont les villes de Kingfu, Fuxun, Nanki, Hinguen, Changning, Junlien, Cung, Cao, Lungchang.
où sont les montagnes de Xeching, Hanyang, Lingyven.

Chungting,
sous laquelle sont les villes de Kiangcin, Changxeu, Taço, Ing huen, Sankiu, Jungchang, K ikiang, Nanchuen, Kiuchiang, Ho, Tungleang, Tingyven, Piexan, Chung, Tienchiang, Feu, Vulung, Penxui.
où sont les montagnes de Fo, Cyniun, Lungmuen, Chungpie, Pingtu, Fonien.

Queicheu,
sous laquelle sont les villes de Coxan, Tachang, Taning, Junyang, Van, Cai, Ta, Sinning, Leangxan, Kienxi, Tunghiang, Taiping.
où sont les montagnes de Chekia, Ço, Han, Tulie, Si, Thungoa, Caoleang, Xehiang.

Lunggan,
sous laquelle sont les villes de Kiangieu, Xeciven.
où sont les montagnes de Chusgtuni, Xemuen.

Mahu n'a aucune juridiction mais a les montagnes de Talo & King.

Et :

— Plusieurs cités considérables, savoir :

Tangchuen,
où sont les villes de Xehung, Jenting, Chunkiang, Suining, Fungki, Sango, Lochi.
où sont les montagnes de Tungquon, Gipuon, Pago.

Miuchen,
où sont les villes de Pengxan, Tanleng, Cingxin.
où sont les montagnes de Gomui, Peping.

Kiatung,
où sont les villes de Somui, Hungya, Haikiang, Jung, Kienguei, Gueijuen.
où sont les montagnes de Mienkiang, Jungte.

Kiung,
où sont les villes de Taye, Pukiang.

Lincheu,
où sont les villes de Naki, Hokiang, Kiangan.
où sont les montagnes de Pao, Fang.

Yacheu,
où sont les villes de Mingxan, Luxan, Jungking.
où sont les montagnes de Mung, Kiunglai.

— Plusieurs villes militaires, savoir : Tungchuen, Umung, Usa, Chinghiung, Kienchang.
où sont les montagnes de Ulung, Tain, Umuen, Utung.
— Plusieurs forteresses, savoir : Cienguei, Ningpo, Yvesui, Jencing, Hoeichuen, Po, Hia, Ching, Chaoking, Jungning, Yevyang, Xequei, Yemiu, Tienciven, Ly, Pinghai, Sungfan, Tieki, Le, Hoangchuen, Jelung, Hiugin, Vugan, Xecie, Tantang, Hoangping, Chungço, Kiungpu, Machu, Techang, Cinci, Sungguei, Lungyo, &c.
— Plusieurs lacs, comme : Mien, Siva, Yolung, Vansui, Cingyven, Ta, Hoan, Mingyve, Ho, &c.
— Plusieurs rivières, comme : Kin, Te, Chu, Co, Chuen, Xemuen, Mingiyo, Cing, Feu, Mahu, Xe, Che, Chocung, Çu, Kinxa, &c.

p1.253 Cette province qu'on nomme communément Suchuen, c'est-à-dire des quatre eaux, est de grande étendue, & est coupée par le milieu des eaux de la rivière de Kiang. La province de Huquang la borne à l'Orient, au Sud-Est celle de Queicheu, au Nord-Est celle de Xensi. Au Midi elle touche la province de Junnan, au Couchant elle a pour limites le royaume de Tibet, & au Nord-Ouest les royaumes de Geo, & de Cangingu, nommés par les Chinois Sifan, qu'aucuns disent être du domaine du Prêtre-Jean, où demeurent plus de cent sortes de peuples, qui s'étudient surtout aux bonnes mœurs, & à l'observation de leurs lois. Si ce Prêtre-Jean est le même que celui qu'on nomme roi d'Éthiopie, empereur des Abyssins, Grand Negus, ou bien si c'est un prince tartare qu'on fait roi de Tanduc en Asie, j'en laisse la décision à nos historiens & géographes, qui se querellent souvent pour la défense de leurs fables.

Il ne manque pas de montagnes ni de rivières en cette province, non plus que de campagnes très agréables, & très fertiles. On y trouve grande quantité de soie, d'herbes, & de minéraux. La vraie racine de Sina croît seulement en ces endroits ; pour la sauvage, elle croît partout. Les Chinois nomment l'une & l'autre *folin*. On nous apporte seulement la sauvage, dont la moëlle est en quelque façon teinte de rouge ; mais elle n'est pas si grande que la vraie, & les qualités n'en sont pas si bonnes, & si salutaires ; encore que pourtant elle ne soit pas absolument destituée de la vertu que la véritable puisse avoir. Les habitants disent qu'elle naît dans des vieilles forêts de la colle ou résine de pins, qui tombant à terre y prend racine, & devient herbe, qui rampe & s'étend par après en long sur la superficie de la terre, & pousse de si grosses branches sous terre, & tellement rondes & pommées, qu'on les pourrait comparer quant à la figure, & à la pesanteur à la tête d'un petit enfant, & à ces grosses noix des Indes que l'on appelle *cocos*. On trouve aussi en cette province quantité d'ambre rouge & jaune, & de rhubarbe, dont nous traiterons amplement en notre seconde partie.

On tire grand nombre de fer par toute la province, comme aussi de l'étain, & du plomb. On y trouve pareillement quantité de pierres d'aimant. Mais ce qui doit sembler fort étrange, est qu'on y trouve des puits à sel, qui fournissent du sel à tous les habitants. Ces puits sont ordinairement profonds de cent pas, creusés dans des montagnes cultivées, & dont le terroir est doux. L'orifice ou la bouche de semblables puits n'a pas presque quatre empans de large. Les habitants les savent creuser avec une pesante main de fer, qui se ferme d'elle-même par une invention tout à fait rare & extraordinaire, lorsqu'elle est jetée au fonds pour accrocher la terre, & recevoir l'eau, laquelle étant cuite au feu pousse & exhale des vapeurs aqueuses, & laisse du sel qui est très blanc, qui toutefois est un peu plus doux que celui de la mer.

Sur les plus hautes montagnes de cette province au Nord-Est, & sur les frontières de celle de Honan, il y a le royaume de King, qui ne relève de personne, & fut fondé par le peuple de King, & des pays voisins, qui pour éviter le bruit des guerres, & l'insolence des soldats, se sauva dans ces monts, là où il vit en pleine liberté, abhorrant la hantise des Chinois mêmes, & de toutes les autres nations.

Les registres de la Chine compte en cette province 464.129 familles, & 220417 hommes, combien que l'on n'y fasse mention que de la moindre partie du peuple, à cause qu'elle est remplie de soldats, qui ne sont pas dans ces rôles. Le tribut du riz est de 6.106.660 sacs, de soie filée & de crue 6339 livres, de coton 74.851, de poids de sel 14.177, outre les impôts & péages, dont il y a deux fermes & bureaux pour les recevoir.

Chingtu, la première ville capitale de cette province, se peut vanter par dessus toutes ses compagnes de la magnificence de ses bâtiments, & du nombre de marchands, qui y abordent de tous côtés pour y trafiquer. Un roi de la race de Taiminga qui y tint sa cour, contribua beaucoup à son embellissement & à sa gloire. Il y bâtit un palais fort superbe, dont le circuit est de quatre milles d'Italie ; il a quatre portes avec une grande place devant celle qui est au Midi, embellie de plusieurs arcades de pierres, très artistement travaillées. Cette ville est située dans une île que les rivières ont formée, & est navigable presque partout, à cause des canaux qu'on y a conduits de tous les endroits ; il y a quantité de ponts de pierre,

& tous les bords de ces canaux sont revêtus de pierre de taille carrée. On y compte p1.254 sept temples voués aux héros, dont l'un se nomme Cho, consacré au roi Canchungus, en mémoire de la science qu'il leur a appris pour nourrir des vers à soie, & mettre le fin lin en œuvre.

Son territoire est en partie plat, & en partie montagneux : le fonds est tout à fait fertile, aussi ne souffre-t'on pas qu'il y en aie une seule parcelle qui chôme ou soit en friche. On y voit entr'autres la montagne proche de la cité de Çu, qui pousse son sommet jusques dans les nues. Celle de Cingching, près de la cité de Quon, sert de retraite aux Xinsiens, que les Chinois tiennent immortels. Celle de Lunggan conserve les ruines du palais des rois de Cho, où ils se retiraient en été. Celle de Toiung nourrit des singes aussi grands que les hommes ; ils aiment les femmes, & les violent quant ils peuvent : & celle de Pin a plus de soixante stades de hauteur.

La rivière de Kin est au Midi de la ville : on la nomme vulgairement damasquinée, à raison du merveilleux lustre & de l'éclat qu'y prend le velours qu'on y lave ; celle de Chu est nommée la rivière de perles, parce que durant la nuit ses eaux sont brillantes : les Chinois s'imaginent que cela vient d'une infinité d'escarboucles, ou de ces pierres précieuses qu'ils nomment *yeming*, c'est-à-dire qui éclairent & luisent de nuit. Au Sud-Est de cette ville on y voit l'étang, ou le lac d'Yolung, creusé & embelli par le roi Suius, pour y exercer ses soldats, avant que d'entreprendre la guerre contre ses ennemis. Le lac de Vansui, qui a 40 stades de longueur, sert de fossé à la ville, la terre en ayant été tirée pour remplir & fortifier ses murailles.

Paoning, seconde ville capitale est arrosée au Levant des eaux de la rivière de Kialing, & n'a que quatre temples & quelques bâtiments dignes de remarque. Son territoire est fermé de montagnes en façon de couronne, dont celle de Jungtai est nommée le trône des nues pour sa hauteur excessive. Celle d'Jo riche en pierres précieuses est si roide, qu'on a bien de la peine à y monter.

Xunking troisième ville capitale n'a que trois temples considérables. Son territoire est fort montagneux, & abonde en oranges, en châtaignes (qui se fondent d'elles-mêmes comme du sucre pour peu qu'on les tienne en la bouche) & en certaines racines que les étrangers nomment *scorzanera*.

Siucheu quatrième ville capitale est arrosée des fleuves de Kiang & de Mahu, qui y mêlent leurs eaux à l'Orient, & apportent une grande commodité aux habitants qui y trafiquent. Au Couchant elle est mouillée d'un lac qui a 40 stades de longueur. Ses bâtiments sont aussi considérables. Son territoire est assez rude, néanmoins fertile & abondant en toute sorte de grains & de fruits. Il y a partout grand nombre de roseaux, ou cannes d'Indes, & force perroquets, & oiseaux parlants.

Chungking cinquième ville capitale, est fort marchande & peuplée. Les rivières de Pa & de Kiang y distribuent leurs eaux. Elle a six temples assez magnifiques. On y fait de fort beaux coffres de cannes de plusieurs couleurs. Son territoire est assez fertile, & porte force fleurs de *meutang*, & fruits de *lichia*, qu'on envoie à la cour quand ils sont mûrs & tout frais, par des coureurs ordonnés tout exprès pour cela. La montagne de Fé, qui aboutit à cette ville, & à la cité de Tunchuen, passe pour une des merveilles de cet empire, à cause d'un idole de même nom, qui a les pieds croisés, les bras entrelacés, le nez, la bouche, & les yeux si grands, qu'on les voit à plus de deux lieues germaniques... La montagne de Lungmuen, non loin de la cité de Ho, est aussi fort renommée tant pour la magnificence d'un temple aux idoles qu'elle enferme, que pour la grandeur de la célèbre bibliothèque du gouverneur Siyulus, qui est assorti de trente mille volumes.

Queicheu sixième ville capitale est plantée sur les bords du fleuve Kiang, qui la rend marchande & opulente. Elle a un bureau où on paye le péage des denrées qu'on y apporte. On loue son territoire pour sa fertilité, aussi ne laisse-t'on rien en friche, si ce n'est que les rochers & les montagnes pleines de pierres ravissent & dérobent quelque chose à l'industrie des laboureurs, principalement dans les lieux septentrionaux, où les montagnes sont si larges, & en si grand nombre, qu'elles les rendent épouvantables & affreux, qui même jusques à présent ne sont habités que p1.255 par un peuple sauvage & grossier, & qui ne reconnaît aucune domination, ni souveraineté. On voit aussi en ces quartiers quantité de puits à sel, d'oranges, & de citrons, comme aussi force musc & perdrix.

Cette ville a au Nord le mont de Chekia, qui enferme dans l'on sein les ruines de la ville royale des rois de Jufo. Le mont de Tulie est si haut, que les habitants disent, qu'il n'y a pas d'oiseau assez hardi pour s'essorer au

dessus. Le mont de Xehiang abonde en musc. Bref, les montagnes voisines de la cité de Taning sont remplies de puits à sel.

Lunggan septième ville capitale n'est pas éloignée de la source du fleuve de *Feu*. Elle est défendue de très solides murailles, & boulevards, à cause qu'elle est la clef de la province. Elle a au Nord le mont de Cungtung, qui s'avance jusques aux terres du royaume de Sifan.

Mahu huitième ville capitale reçoit son nom de la rivière ou du lac qui l'arrose. Elle n'a aucune juridiction au dehors, comme les précédentes, & doit sa naissance à l'empereur Hiaovus, qui la fit bâtir, lorsqu'il entreprit d'entrer dans les Indes.

Tungchuen la première des cités plus considérables, a un territoire rempli de rivières, & extrêmement fertile. Ce n'est que plaine & rase campagne presque partout ; l'air y est fort sain. Si on y trouve quelques montagnes ou collines, elles sont cultivées pour la plupart, & peuplées de gros bourgs. Il y a partout force châtaignes, & prunes, comme aussi des roseaux à sucre ; & de ceux-ci ils ne tirèrent aucun profit, jusques à ce qu'un certain prêtre idolâtre & Indien l'eut enseigné aux habitants de cette contrée ; car comme l'âne, sur lequel il allait, fut entré dans le lieu où croissent ces cannes & roseaux, le maître du champ le prit, qui ne le voulut point rendre que l'autre ne payât le dommage que son âne avait fait : l'Indien pour délivrer sa bête, lui enseigna comme il fallait tirer & cuire le sucre qui était dans ces roseaux. Proche d'ici on voit le mont de Tungquon, célèbre pour le cuivre que l'on tire de ses entrailles. Celui de Ciepuon est remarquable pour les bois, les eaux, & l'admirable variété des pierres précieuses que l'on y trouve, représentant dans cette diversité la plus belle peinture du monde.

Muicheu, la seconde des cités plus notables, est située dans le lac de Hoan, qui lui sert de fossé, & est bordée de très superbes bâtiments. Son territoire, qui est ceint de deux bras du fleuve de Kiang, n'a rien de remarquable que le mont de Peping, dont les sommets rendent la nuit une clarté merveilleuse.

Kiating, la troisième des cités plus célèbres a un territoire abondant en lacs & en rivières, en musc, en riz, & en autres fruits. On voit au Nord de cette cité le fameux ruisseau de Chocung, où on dit qu'une certaine femme

se promenant vers ses bords, trouva une canne dans l'eau, d'où elle ouït une voix d'enfant, & que l'ayant tiré, elle y rencontra cet enfant caché (car les roseaux ou cannes de la Chine égalent en grosseur nos petits tonneaux) qu'elle éleva dans sa maison, qui peu de temps après fut fait Yelang ; de sorte que ce fut lui qui donna le commencement au royaume du côté qui tire vers l'Occident.

Kiung, la quatrième des cités plus fameuses, ne se peut vanter que de sa grandeur, & d'avoir servie de berceau à Hoangtius, qui plus de deux mille cinq cents ans avant la nativité de Christ, employa toute son industrie, & tous ses soins dans l'alchimie : si c'est de lui que les chimistes doivent puiser l'origine & l'antiquité de leur science, plutôt que d'un Moïse imaginaire, ou de sa sœur Marie, ou des pythagoriens, comme les Grecs ont fait, je m'en rapporte.

Liucheu, la cinquième des grandes cités a son territoire qui abonde en pieres d'azur.

Quand à celle d'Yacheu, qui tient le sixième rang entre ces cités, [elle] est célèbre pour la haute montagne de Mung, sur les sommets de laquelle les habitants vont recueillir de la manne, qui y tombe en grande abondance, qu'ils nomment *pinglu*, c'est-à-dire *rosée gelée*. On y voit un temple dédié à une femme, qui se changeait en un loup quand elle voulait, & tuait par son haleine, & par son regard comme le basilic, ceux qui étaient ennemis de la justice. Quant à moi, je ne puis déférer à semblables extravagances...

Quant aux villes militaires, mentionnées dans la table précédente, la première avoisine le mont d'Ulung, & le fleuve de Kinxa, qui produit de l'or en quantité ; la seconde est renfermée de montagnes effroyables, où l'on prend les plus hardis vautours ; la troisième est presque située en un même lieu, mais il n'y a qu'elle qui produise des pommes de pin sur ses montagnes ; & la quatrième est riche en musc, en perdrix, & en faséoles, ou febues qu'ils nomment pierreuses, à cause de leur dureté ; ce sont des arbres qui produisent ces fruits. Les médecins chinois les trouvent fort bons aux défaillances de cœur, évanouissements, & pamoisons. On nomme ces villes, militaires, parce que tous les habitants sont soldats, avec tous leurs

domestiques, & qu'ils sont obligés d'être toujours prêts en cas de besoin, pour la défense des frontières de l'empire.

Quant aux cités de guerre, & autres forteresses, aussi mentionnées dans la même table, elles ont des territoires assez fertiles, & agréables. On y trouve force rhinocéros, & spécialement dans celui de la cité de Po, force miel & cire, force oranges, musc, & poules, qui portent de la laine semblable à celle des brebis. On y cueille aussi cette herbe de cha, si renommée, dont nous parlons en d'autres endroits. Aux environs de Tieki, on nourrit force vaches, qui comme celles de Tibet ont la queue fort longue, épaisse & frisée. Ès environs d'Yemui, on est ravi du chant des rossignols qui y foisonnent, comme les mouches en notre pays. Le pays de Jungning produit des chevaux fort généreux. Ès environs de Tantang, on voit une grande campagne qui en un moment fut toute couverte de grosses pierres tombées des nues, comme affirment les habitants. Elles sont toutes privées de raies & de lignes, & sont si dures, qu'elles résistent à la lime. Elles ressemblent à la manche d'un marteau, ou d'un soc, de sorte que l'on pourrait croire qu'elles ne sont dissemblables aux pierres nommées par Agricola, Ceraunia, & Brontia, que l'on dit tomber du ciel avec le foudre. p1.257

*

La province de Huquang enferme :

— Huit villes capitales, comme autant de petites provinces, savoir :

Uchang,
sous laquelle sont les villes de Vuchang, Puki, Kiayu, Hicnniog, Cungyang, Tungching, Hingque, Taye, Tungxan.
où sont les montagnes de Taquon, Vuchang, Chepie, Lungciven, Chung, Kieuquon, Taye, &c.

Hanyang,
sous laquelle sont les villes de Hanchuen.
où sont les montagnes de Kieuchin.

Syangyang,
sous laquelle sont les villes de Jehing, Nanchang, Caoyang, Coching, Quanghoa, Kiun.
où sont les montagnes de Vutang, Co.

Tegan,
sous laquelle sont les villes de Jungmun, Hiaocan, Ingching, Sui, Ingxan.
où sont les montagnes de Tahung, Tungting, Kie.

Hoangcheu,
sous laquelle sont les villes de Lotien, Maching, Hoangpi, Hoanggan, Kixui, Hoangci, Hoangmui, Ki.
où sont les montagnes de Cui-pao, Moling, Suçu.

Kingcheu,
sous laquelle sont les villes de Cunggan, Xexeu, Kienli, Sungki, Chikiang, Iling, Chaugyang, Itu, Ivengan, Quei, Hingxan, Patung.
où sont les montagnes de Fang, Kieucang, Cutai.

Yocheu,

sous laquelle sont les villes de Linsiang, Hoayung, Pingkiang, Fung, Xemuen, Culi, Ganhiang.
où sont les montagnes de Pacio, Uxe, Taivu, Tiengo, Hoang.

Changxa,
sous laquelle sont les villes de Siangtan, Liling, Siangyn, Ningiang, Lieniang, Jeyang, Sianghiang, Xeu, Ganhoa, Chaling.
où sont les montagnes de Jumo, Jolo, Tagnei, Taihu, Xepi, Tungiang, Sucung.

Paoking,
sous laquelle sont les villes de Sinhoa, Chingpu, Vuchang, Sinning.
où sont les montagnes de Lung, Jun, Kinching, Changmo.

Hengcheu,
sous laquelle sont les villes de Hengxan, Livyang, Changning, Gangin, Ling, Queiyang, Linvu, Langxan.
où sont les montagnes de Taceu, Heng, Heuki, Xeyen, Hoayin.

Changte,
sous laquelle sont les villes de Taoyven, Lungiang, Juenkiang.
où sont les montagnes de Lo, Lolo.

Xincheu,
sous laquelle sont les villes de Luki, Xenki, Xopu, Juen, Kiniang, Mayang.
où sont les montagnes de Tayeu, Siaoye, Locung.

Jungcheu,
sous laquelle sont les villes de Kiyang, Tan, Tunggan, Ningyven, Jungmin, Kianghoa.
où sont les montagnes de Suvang, Kiungio, Kieni.

Chingtien,
sous laquelle sont les villes de Kingxan, Chienkiang, Mienyang, Kingling, Kingmuen, Tangyang.
où sont les montagnes de Kingyven, Cuçai.

Chingyang,
sous laquelle sont les villes de Fang, Choxan, Xangcing, Choki, Chingsi, Paokang.
où sont les montagnes de Tiensin, Çanglo, Nuiqua.

Cingcheu 1,
sous laquelle sont les villes de Hoeitung, Tungtao, Suining.
où sont les montagnes de Fi, Feçu.

Cingcheu 2,
sous laquelle sont les villes de Junghing, Ychang, Hingning, Queyang, Queitung.
où sont les montagnes de Hoangceng, Pepao, Tuting, Xenieu, Kesing, &c.

Et :

— Plusieurs villes militaires, savoir : Xi, Xiyung, Jungxun, Paocing, Nanguei, Xangki, Lankiang, Sangping, Junting, Tienkia, Jungmiu, &c.

— Plusieurs îles, savoir : Lu, Sanhoa, Kiafung, Niaoso, Peli, Kiun, Linxa, Kive, Tungquon, &c.

— Plusieurs lacs, savoir : Lu, Chung, Xun, Lanquon, Taipe, Chinchu, Jungmung, Vu, Uheu, Kinna, Tung, Tungting, Taihu, Pexa, Cingçao, Lung, Hengcheu, Chexa, Cinggo, Tien, Yen, &c.

— Plusieurs rivières, savoir : Lo, Hang, Kiang, Siang, Che, Ki, Fung, Juping, Lofen, Lieu, Mielo, Lien, Chao, Gu, Iveu, Xin, Lang, U, Hiung, Yeu, Muon, Siao, Cien, Kiang, Lungmuen, Cungyang, Xangyung, Lung, Sui, Quei, Vu, Y, &c.

p1.258 Cette province est la septième de cet empire : ce ne serait pas merveille, si elle disputait à ses rivales la grandeur, la beauté, & la fertilité, vu que les Chinois l'appellent le grenier de la Haute Asie, & le pays des poissons & du riz, à cause que tout y abonde. On ne doit pas s'étonner, si elle enferme tant de villes, & des cités si riches & si puissantes.

Elle a pour limites au Nord la province de Honan, au Nord-Ouest celle de Xensi, au Couchant celle de Suchuen, au Midi celle de Quangsi, au Sud-Ouest de Huquang, au Levant celle de Kiangsi, & au Sud-Est celle de

Quangtung. Le grand fleuve de Kiang la coupe par le milieu. Elle fut jadis aux rois de Çu, où ils faisaient leur demeure, & ébranlaient souvent par leurs armes les empereurs mêmes.

Le rôle de l'empire nombre dans cette province 531.686 familles, & 4.833.590 hommes, à la réserve de ceux que j'ai dit ci-dessus, qu'on ne couche pas ordinairement dans le rôle, non plus que ceux de la famille royale, qui sont un nombre tout à fait incroyable : L'empereur Hingivus, tige de la famille de Taiminga, qui régnait il y a environ 290 ans, donna seul le commencement à trois cent mille familles, qui sont éparses par tout l'empire, & se réclament d'être issues de cet empereur, afin de n'être enrôlées parmi le menu peuple.

Cette province paye annuellement à la couronne 2.167.559 sacs de riz, 17.977 rouleaux de soie filée, & plusieurs autres tributs, que vous remarquerez ci-après.

Unchang la première ville de cette province, se peut vanter de sa grandeur, & de la somptuosité de ses bâtiments. On y voit le superbe palais de la famille de Taiminga, qui y a tenu sa cour. On y admire cinq temples qui excellent les autres en grandeur & en magnificence. Les eaux de la rivière de Kiang la mouillent par le moyen de divers canaux qu'on y conduit, comme aussi celles du fleuve de Lo. Son territoire est très fertile en toutes sortes de grains. L'herbe de cha y croît aussi en abondance. On y voit plusieurs montagnes très divertissantes & pleines d'arbres & de fruits, dont aucunes sont riches en cristal. Celle de Taquon, qui se voit au Sud-Est de cette ville, semble être dorée à cause des pierres jaunes & brillantes, dont elle est couverte. Celle de Vuchang est célèbre pour avoir servie de retraite à un géant, qui était velu par tout le corps, & haut de dix coudées. Celle de Chepie porte encore les marques de la victoire que Chevyvus remporta sur Çaocus. La montagne de Kieuquon est renommée pour ses neuf palais, qui y furent bâtis par les enfants du roi Cyngan, pour tant mieux vaquer à leurs études. Celle de Chung, près la cité de Hinque, est fameuse à cause de son lac, qui a ses eaux noires comme l'encre. Non loin d'ici l'on voit une fontaine qui change en pierres tout ce que l'on y jette, ou le couvre d'une écorce de pierre : & de ces pierres les médecins en font

très grand état contre la colique. Il y en a une autre qui se fige & s'endurcit en pierre dès aussitôt qu'elle sort hors des sombres cachots de la terre...

Nanyang seconde ville capitale semble être bâtie dans l'eau, car elle a quantité de lacs dedans & dehors de ses murailles, comme ceux de Langquon, de Taipe, de Kieuchin, & autres. Les rivières de Kiang & de Han y portent aussi de leurs eaux. Toutes ces commodités, secondées de la fertilité des campagnes qui l'encourtinent, la rendent fort marchande & peuplée. On y voit une tour fort élevée qu'on nomme Xeleuhoa, qui fut bâtie aux dépens du public en mémoire d'une bru, qui fut innocemment accusée d'avoir empoisonné sa belle-mère, lui ayant servi à table d'une poule étuvée. Comme on conduisait cette bru vers l'échafaud pour la faire mourir, elle attrapa en passant une branche d'un grenadier, & dit en s'écriant ces paroles devant le peuple :

> — Si j'ai tué ma belle-mère, comme on m'accuse, je prie le Ciel qu'il veuille faire tarir à l'instant cette branche entre mes mains, mais si je suis innocente, qu'il la revête de fruits en un moment, & qu'il me délivre d'un spectacle si ignominieux.

À peine avait-elle lâché la dernière parole qu'on vit le grenadier chargé de fleurs & de fruits en un clin d'œil. Les juges avec les habitants épouvantés de ce miracle, firent ériger cette tour en mémoire de cette dame, & firent une loi, qu'aucun juge ne pourrait à l'avenir faire punir ni gêner personne par précipitation, & sans preuves suffisantes, & qu'il devait avoir toujours plus d'inclination à la miséricorde qu'à la sévérité...

Dans le territoire de cette ville on voit entr'autres la montagne de Kieuchin, c'est-à-dire de Neuf vierges, où on dit que neuf sœurs y vécurent pucelles jusques à la mort, & y employèrent tous leurs soins à se perfectionner dans l'alchimie : ne croirait-on pas que ce fut ici le vrai séjour des neuf muses chinoises ?

Siangyang troisième ville capitale est voisine de la rivière de Han, & est embellie d'un superbe palais, qui reconnaît pour auteur un roi de la famille de Taiminga. Son territoire quoique raboteux à cause de force montagnes qu'il p1.260 enferme, ne laisse pas d'être fertile & opulent. Les habitants quoiqu'il leur soit défendu d'ouvrir des mines, puisent quantité d'or des rivières avec liberté, dont ils font un grand trafic. On y trouve encore force

perdrix, & beaucoup de vieux pins, fort propres à faire des colonnes selon l'architecture des Chinois. On y voit entr'autres la montagne de Vutang, renommée pour vingt-sept sommets qui s'élèvent vers le Ciel, pour trente-six coteaux qui vont en montant, & pour vingt-quatre lacs ou étangs, qui abondent en poissons. On y trouve divers temples magnifiques, & convents de sacrificateurs, qui reçoivent leur ordre & leurs statuts de ceux du mont de Tientai dans la province de Chekin, & s'adonnent incessamment à la contemplation, & se croient trop subtils & spirituels pour vivre avec un monde grandement corrompu, qu'ils disent être un monstre dont l'entendement est un puits de ténèbres ; la raison, une boutique de malice ; la volonté, un enfer où mille passions gourmandent ; ses yeux, deux canaux de feu, d'où volent les étincelles de concupiscence ; sa langue, un outil de malédiction ; son visage, une hypocrisie peinte ; son corps, une éponge d'ordures ; ses mains, des griffes de harpies ; sa foi, l'infidélité ; sa loi, sa passion ; & son Dieu son ventre. Nous parlerons plus amplement en notre seconde partie de leurs cérémonies & coutumes.

Tegan quatrième ville capitale a un territoire qui produit de petits vers sauvages, qui font la cire, non plus ni moins que les abeilles parmi nous. Cette cire est tellement recherchée à cause de sa blancheur, & de son odeur, qu'il n'y a presque que les grands qui s'en servent.

Hoangcheu cinquième ville capitale est fort marchande & bien peuplée, à cause de la commodité de la rivière de Kiang qui l'arrose, & de la fertilité du terroir qui l'environne, où on trouve une espèce de serpent, dont on se sert contre la gale, la lèpre, & autres maladies de cette nature. Vis-à-vis de cette ville on découvre l'île de Pequey, plantée au milieu des eaux de Kiang, où on dit qu'il arriva un merveilleux accident à un soldat, qui ayant été jeté dans l'eau par ses ennemis, fut sauvé par une tortue, qui le porta à bord, en reconnaissance de ce qu'elle avait été autrefois traitée de lui avec toute douceur.

Kingcheu sixième ville capitale est ceinte des eaux du lac de Tung & du fleuve de Kiang, ce qui la met en assurance contre les surprises de ses ennemis. Le commerce y est toujours en vigueur. Ses bâtiments y sont fort somptueux, & spécialement ceux qui sont faits par les rois de Çu, & de Leanga, qui y tinrent leur cour. Son territoire est grand, & de très bon

rapport ; on y trouve une herbe qui se nomme de mille années, ou immortelle, laquelle a la vertu de prolonger la vie, & de teindre les cheveux blancs & noirs, si vous croyez ces bateleurs.

Yocheu septième ville capitale voit au pied de ses murailles le lac de Tungning, & le confluent des rivières de Kiang, de Siang, & de Fung, qui rendent son territoire extrêmement fécond, & riche en toutes sortes de denrées, par le moyen des vaisseaux qui s'y rendent. Un roi de la race de Taiminga, qui y tint sa cour, contribua beaucoup à son embellissement. Elle a au Midi la montagne de Pacio, qui enferme un temple aux idoles, & un monastère qui y est élevé au milieu de deux lacs. Au Sud-Est elle a le mont d'Uxe, où les médecins trouvent de petites pierres noires, qui ont la vertu de guérir le mal de gorge. Les autres montagnes, comme celles de Tung, de Linsiang, de Tiengo, d'Hoang, &c. foisonnent en talc, en pierres très exquises, & en herbes médicinales. Au Sud-Ouest de cette ville on voit le grand lac de Tungting, qui enferme quantité d'îles (entre lesquelles il y en a quelques flottantes) embellies de plusieurs temples & monastères, communs refuges des sacrificateurs de cette nation.

Changxa huitième ville capitale est mouillée des eaux de la rivière de Siang, & peut se vanter d'avoir servie de séjour à quelques rois de la race de Taiminga, qui l'ornèrent de plusieurs superbes bâtiments. Au Couchant de cette ville on voit le mont de Jumo célèbre pour le talc qu'on tire de ses entrailles, que les médecins chinois soutiennent être un remède souverain pour prolonger la vie. Son territoire quoique gras & fertile, a plusieurs rudes montagnes, comme celles d'Yolo, qui s'étend jusques aux coteaux de Heng ; celle de Taguei, qui enferme un profond lac foisonnant en poisson ; celle de Xepi, où se voit aussi le lac de Pexa ; celle de Tungyang, la treizième de celles dont les livres de Tausu sont tant d'état ; celle de Xeu, célèbre pour sa fontaine d'eau chaude, & autres. On y voit encore l'île de $_{p1.261}$ Xehoa très riche en oranges, & la rivière de Mielo qui servit de tombeau à un gouverneur de la province, qui se voyant poursuivi par quelques déterminés mutins, se précipita dans les ondes, & ainsi il triompha de la rage de ses ennemis en se perdant. Ce prince était tellement chéri de ses peuples pour sa bonté, & clémence, qu'ils ordonnèrent à un chacun de chômer le jour de son trépas, & de l'honorer de jeux, de combats, de festins, & de réjouissances, en sa mémoire :

Cette fête s'appelle Tuonu, & se garde maintenant religieusement par toute la Chine.

Paoking, neuvième ville capitale a son territoire rempli de montagnes, dont les plus célèbres sont celles de Jun, de Kinching, & de Changmo : celle-ci est d'une si grande étendue, & de si difficile approche, que les hommes y sont farouches & sauvages, & ne se soucient d'aucune domination.

Hengcheu dixième ville capitale est arrosée des eaux de la rivière de Ching, & de quelques lacs. Son territoire, quoique montagneux en divers endroits, ne laisse pas d'être abondant en toutes choses : il est même très riche en argent, si on avait la liberté d'en ouvrir les mines.

Changte onzième ville capitale est mouillée des fleuves de Juen, de Lang, & d'un grand lac. Elle enferme un très beau palais, qui servit jadis de séjour à un roi de la famille de Taiminga. Son territoire porte quantité de pierres d'azur, d'oranges, de manne, de talc, de pierres précieuses, & de cerfs.

Xincheu douzième ville capitale a un territoire plein de grandes & vastes montagnes, qui sont riches en argent vif, en pierres d'azur, & autres, & en or même. La montagne de Siaoye conserve encore mille volumes échappés de la fureur de l'empereur Xius, qui avait commandé de brûler tous les livres. Celle de Locung nourrit des oiseaux qui ne chantent ni ne gazouillent jamais, si ce n'est lorsqu'il doit pleuvoir, &c. La plupart des montagnes de ce territoire servent de retraites & de demeures à un peuple sauvage, qui, selon la croyance des Chinois, puise son origine d'un chien, qui en trois ans fit six fils & six filles à la fille d'un roi, qui s'était retirée dans ces montagnes : de sorte que de ces six paires fut formée & fondée cette nation.

Jungcheu treizième ville capitale est célèbre pour un palais y bâti par la famille de Taiminga, & pour la magnificence de quatre temples dédiés aux héros.

Chingtien quatorzième ville capitale est mouillée au Couchant des eaux du fleuve de Han, & enferme six superbes temples. Les arbres & les pierres que l'on voit dans son territoire sont toutes rouges, sans en pouvoir donner aucune raison.

Chingyang quinzième ville capitale a un territoire couvert de très riches campagnes. L'étain y abonde, les châtaignes y foisonnent, & diverses

herbes & plantes médicinales : il y en a une de celle-ci nommée *munghoa*, c'est-à-dire *la fleur du songe*, fort estimée parmi cette nation, à cause qu'une de ses petites branches mise sur la chair nue fait reposer une personne d'un fort doux sommeil, & lui fait naître des songes très plaisants & agréables...

Il n'y a plus rien de considérable dans cette province que les deux grandes cités de Cingcheu, & de Chincheu (qui sont riches en peuple, & en toutes sortes de commodités nécessaires à la vie) & onze petites cités militaires, remplies de soldats, qui veillent à la défense & conservation du pays.

*

Entrons dans la province de Chekiang, qui tient le dixième rang entre celles de l'empire. p1.262

La province de Chekiang enferme :

— Huit villes capitales, comme autant de petites provinces, savoir :

Hangcheu,
sous laquelle sont les villes de Haining, Fuyang, Juhang, Lingan, Yucien, Sinching, Changoa.
où sont les montagnes de Funghoang, Xeceng, Chingoang, Tienmo, Cienking, Tiencho, Filaifung.

Kiahing,
sous laquelle sont les villes de Kiaxen, Haiyen, Pinghu, Çungte, Tunghiang.
où sont la montagne de Utai.

Hucheu,
sous laquelle sont les villes de Changhin, Gankie, Tecing, Hiaofung, Vukang.

Niencheu,
sous laquelle sont les villes de Xungan, Tungliu, Suigan, Xeuchang, Fuenxui.
où sont les montagnes de Ulum, Fuchung.

Kinhoa,
sous laquelle sont les villes de Lanki, Yu, Tunchyang, Yunkang, Vuy, Pukiang, Tangki.
où sont les montagnes de Kinhoa, Kiming, Sienhoa, Fangnien.

Kiucheu,
sous laquelle sont les villes de Lungyeu, Chanxan, Kiangxaq, C'aihoa.
où sont les montagnes de Tano, Civen, Cutien.

Chucheu,
sous laquelle sont les villes de Cingtien, Cinyun, Sungyang, Suichang, Lungciven, Kingyven, Junho, Sivenping, Kingning.
où sont les montagnes de Hochang.

Xaohing,
sous laquelle sont les villes de Siaoxan, Chuki, Juyao, Xangyu, Xing, Sinchang.
où sont les montagnes de Hoeiki, Suming, Tanchi, Vocheu Tienlao.

Ningpo,
sous laquelle sont les villes de Çuki, Funghoa, Tinghai, Siangxan.
où sont les montagnes de Lu, Sumying.

Taicheu,
sous laquelle sont les villes de Hoanguieu, Tientai, Sienkiu, Ninghai, Taiping.
où sont les montagnes de Caicho, Gueiyu, Checking, Tienmuen, Fangching, &c.

Vencheu,
sous laquelle sont les villes de Xuigan Locing, Pingyang, Taixun.

où sont les montagnes de Cuyu, Siennien, Yeutang, &c.

Et :

— Plusieurs forteresses, savoir : Chingxan, Kinxan, Tinghai, Quo, Ninghai, Kioki, Sinho, Xetie, Puontun, Çumuen, Tungchi, Haigan, Sining, Haifung, Nan, Cheuxan, Changque, Jungmuen, &c.
— Plusieurs îles, savoir : Yohoan, Quonmuen, Cheuxan, Changque, &c.
— Plusieurs lacs, savoir : Tienmo, Kinyu, Si, Tiensing, Tai, Ulum, Pehiai, Lung, Tanchi, Yentang, &c.
— Plusieurs rivières, savoir : Che, Cientang, Singan, Ho, Luyeu, Yapai, &c.

p1.263 Cette province de Chekiang ne cède qu'aux deux provinces royales pour les marques & titres de noblesse, encore qu'elle ait été jadis une province royale, & spécialement sous la race de Sunga. Elle surpasse de beaucoup les autres non en grandeur & étendue, mais en fertilité, en richesses, & en beauté. Elle enferme onze grandes villes, qui sont comme autant de provinces, & entr'icelles celle de Hangcheu serait suffisante de former un petit royaume. Ces villes commandent à soixante-trois cités, sans y comprendre une infinité de châteaux, de gros bourgs fort peuplés, & plusieurs forteresses.

Elle a pour limites au Levant la mer, par laquelle on peut être transporté en peu de temps aux îles du Japon : au Sud-Est & au Midi elle a la province de Fokien, au Couchant & au Nord celle de Kiangnan. Ce pays enferme aussi quantité de montagnes, mais qui sont pour la plupart cultivées, agréables, & chargées de fruits & de bois à foison. C'est ici qu'on nourrit une infinité de vers à soie, dont nous parlerons ailleurs. Il est tout percé de fleuves & de canaux y faits par industrie pour la commodité des habitants, qui y sont en très grand nombre ; car le livre, intitulé *Le rôle du peuple de la Chine* donne à cette province 1.242.135 familles, & 4.525.470 hommes. Le tribut que l'on doit payer annuellement à l'empereur est presque un tribut incroyable, car le tribut du riz est de 2.510.299 sacs. On y paye de fil de soie crue 370.466 livres, de soie filée 2.574 rouleaux : de plus il y a les grands vaisseaux du roi, qui se nomment *lungychuen*, qui vont quatre fois par an à la cour, chargés de draps de soie parfaitement bien travaillés.

La première ville capitale de cette province fut nommée Hangcheu par la race de Taiminga. Celle de Tanga l'appela Juhang ; celle de Sunga, Lingan ; & celle de Chin, Cient'ang. L'an 1135 après la naissance de Christ, on la nommait Kingsu, que Marc Paul de Venise a appelé Quinsai, selon l'opinion de quelques-uns. Caoçungus de la famille de Sunga y tint sa cour, lorsqu'il

se vit en guerre contre les Tartares de Kin, & l'a grandement orné d'édifices, de ponts & d'arcs triomphaux, qui y sont élevés en si grand nombre, que dans la seule plaine qui se voit au milieu de la ville, on en compte plus de trois cens. Les temples aux idoles sont presque sans nombre, tant ceux qui sont dedans que dehors la ville ; on m'a dit qu'il y a plus de quinze mille sacrificateurs. On y compte quatre grandes tours à neuf étages. On en voit une sur le mont de Chingoang, qui est au Midi de la ville, où les heures se marquent par le moyen d'une clepsydre ou horloge à l'eau ; il y a un quadran qui les montre, dont les lettres sont dorées, & ont bien un pied & demi de longueur.

Cette ville est située dans un lieu marécageux, divisée, & partagée par force canaux navigables, formés des eaux du lac de Sihu. Son circuit, y compris les faubourgs, a plus de cent milles d'Italie, de sorte que vous pourriez faire cinquante stades chinoises en vous promenant tout droit du Nord au Midi, & passant toujours par des rues pavées de pierres carrées, & embellies de très beaux bâtiments : vous y pourriez promener avec autant d'agrément de l'Occident au Levant, où toutes les rues sont aussi couvertes de monastères, de palais, de sépulcres, de jardins, de forêts, & de très superbes édifices. On lui donne dix mille ponts, sous plusieurs desquels passent les navires avec leurs mâts haussés. On y compte environ soixante mille tisserands en soie, & il y a un si grand nombre de monde, qu'on y consume tous les jours dix mille sacs de riz, & chaque sac en contient autant qu'il en faudrait pour nourrir suffisamment cent hommes par jour. On dit qu'on y tue pareillement tous les jours mille porcs, sans compter les vaches, les chèvres, les brebis, les chiens, les oies, les canes, & autres tels animaux ; encore que la plupart des bourgeois ne mangent pas de viandes, étant d'une certaine bande d'idolâtres, qui observent un jeûne continuel. La quantité de poissons n'y est pas moindre, car on les porte à vendre par la ville tous en vie, mais ces pauvres idiots s'en abstiennent, n'osant pas toucher à la moindre chose qui ait vie.

On bâti ici quantité de navires, qui servent de plaisir & de divertissement aux habitants, qu'on pourrait appeler à juste titre des palais dorés, parce qu'ils sont peints de diverses couleurs, & que tout y brille du plus fin & meilleur or. C'est avec ces belles machines qu'ils vont journellement se divertir & festiner sur les eaux cristallines du lac de Sihu,

lequel est orné de quantité de chemins alignés, pavés de pierres carrées, & plantés d'une infinité d'allées d'arbres, assorties partout de p1.264 jardins, de perrons, & d'autres semblables commodités pour ceux qui s'y promènent.

La rivière de Che mouille aussi les murailles de la ville, qui pourrait servir de matière aux philosophes, à cause de son flux & reflux, qui est si impétueux & effroyable au mois d'octobre, qu'il n'y a pas de navires qu'elle ne renverse, & n'engloutisse d'une première saillie. Au Nord de cette ville on voit le superbe temple de Chaoking, où il y a toujours foire, & se trouvent les marchandises les plus excellentes, & rares, qui s'y apportent tant de la Chine que du reste de l'univers.

Au Couchant de la ville on voit le mont de Tiencho, en partie affreux pour sa roideur, & en partie agréable & divertissant. Il a un coteau, rempli de rocs & de cavernes où on voit des temples aux idoles, régis par trois mille sacrificateurs, dont une partie demeure dans ces cavernes où ils s'obligent volontairement à une captivité perpétuelle, & y sont nourris par quelques Frères, qui leur apportent les aumônes du peuple, & les leur font tenir par le moyen d'une corde attachée au trou de leurs inaccessibles spélonques.

Au Midi de cette ville on voit le mont de Funhoang, où il y a deux sommets si hauts, qu'on croit qu'ils touchent au ciel, sur lesquels toutefois il y a un temple aux idoles, & une tour à neuf étages.

On voit encore ès environs de Lingan la montagne de Tienmo, c'est-à-dire *l'œil du Ciel*, parce qu'il y a deux lacs sur ses deux sommets, qu'ils nomment ses deux yeux, dont elle se sert pour regarder le Ciel. Elle est couverte de forêts, & ses vallées ont de fort riches campagnes de riz & de champignons, qu'on distribue par toute la Chine, après qu'ils ont été confis dans le sel.

On découvre encore la montagne de Cienking, célèbre pour son lac, qui foisonne en petits poissons, qui à cause du brillant de leur peau sont nommés *kinyu*, ou dorés ; les habitants les nourrissent avec beaucoup de soin dans leurs maisons & jardins de plaisance, & leur donnent souvent à manger de la main, tant sont-ils apprivoisés. Un de ces petits poissons vaut deux ou trois écus d'or, surtout, lorsqu'ils ont toutes les bonnes marques que les Chinois désirent. On découvre encore une autre montagne nommée

Xeceng, sur le bord du lac de Si, où il y a une magnifique tour, & un temple aux idoles.

Kiahing seconde ville capitale est de tous côtés arrosée de lacs & de canaux très divertissants, sur lesquels on a bâti une grande quantité de superbes ponts, dont aucuns ont septante pas chinois de longueur. Elle est embellie de très magnifique bâtiments, dont aucuns ont neuf étages. Tous les bords des canaux & fossés sont revêtus de pierres de taille, & carrées. Il s'y fait un grand trafic de soie, & d'un fruit qu'on nomme *peci*, qui est de la grosseur d'une châtaigne, mais d'un meilleur goût. On découvre au Nord-Ouest de la ville le coteau d'Utai dans le lac de Tiensing, où les gouverneurs ont bâti cinq palais, pour s'y recréer, & divertir.

Hucheu troisième ville capitale est mouillée des eaux du lac de Tai, & peut tenir rang entre les plus célèbres villes de cet empire, tant à cause du grand trafic qui s'y fait, & spécialement en draps de soie, que de la somptuosité de ses bâtiments.

Niencheu, quatrième ville capitale reçoit les eaux de deux rivières navigables, qui s'assemblent proche de ses murailles. Son territoire est rempli de montagnes, où on tire force cuivre, & amasse beaucoup de gomme, ou de colle de *cie*, qui distille des arbres, & ressemble aux larmes de térébenthine, laquelle n'étant tout à fait sèche, exhale une certaine vapeur venimeuse, qui fait pâlir & enfler le visage à ceux qui ne sont pas accoutumés de la manier. C'est de cette colle qu'on couvre tant de coffres & cabinets, qui sont admirés de nos Européens, à cause de leur brillant, & riche diaprure. Au Septentrion de cette ville on voit la montagne d'Ulum, où il y a deux lacs, dont l'un ne porte que ses eaux toujours troubles, & l'autre toujours claires. Non loin d'ici, dans la vallée de Kieuli l'on découvre le mont de Fuchung, célèbre à cause des temples & des salles du philosophe Niençulin, qui ont accoutumées d'être visitées par tous ceux qui naviguent proche de là, en mémoire d'un si grand homme. On écrit que c'est là où il s'adonnait à la pêche, & se tenait caché, de peur d'être obligé d'accepter les principaux gouvernements que les empereurs lui présentaient.

p1.265 Kinhoa cinquième ville capitale pourrait se vanter de son antiquité, & de la magnificence de ses bâtiments, s'ils n'avaient été ruinés de fonds en comble dans les dernières guerres des Tartares. Il n'y a point de lieu

dans toute la Chine, où l'on fasse une meilleure boisson, qui soit composée d'eau, & de riz cuits ensemble. Les habitants font aussi part à leurs voisins de grosses prunes sèches, & de jambons très excellents. Son territoire quoique montagneux, est assez fertile. On y trouve force fleurs de bonne odeur, & entr'autres celle que les Portugais nomment *mogorin*, qui surpasse l'odeur du jasmin. Les arbres y distillent une graisse, dont on fait de très bonnes chandelles blanches, qui n'engraissent aucunement les mains en les maniant, & ne sentent pas mal comme notre suif. On y voit une montagne de trois cents stades nommée Kinhoa, où on dit que les étoiles terminèrent jadis une grosse querelle par un furieux combat. Bon Dieu, qu'elle folie ! Le mont de Kinung est si haut qu'il faut neuf jours entiers avant que de gagner son sommet, sur lequel est élevé un superbe palais. Le mont de Sienhoa est fameux pour avoir servi de retraite à la fille de l'empereur Hoangtius, qui y garda sa virginité jusques au tombeau.

Kincheu sixième ville capitale est bâtie sur les bords du fleuve de Changyo, & confine à la province de Fokien, c'est pourquoi Paul l'appela la dernière de Quinsai. Au Midi de cette ville on voit le mont de Lano, puis ceux de Civen & de Cutien : Celui-ci abonde en serpents & en tigres, qui ne font point de mal sur ce mont, mais bien dans les contrées circonvoisines.

Chucheu septième ville capitale est ceinte de hautes & affreuses montagnes, qui ont pourtant des vallées assez fertiles en riz. Elle est située sur les eaux du fleuve de Tung, sur lequel les navires descendent jusques dans la mer. Son territoire est rempli de vieilles forêts de pins ; on y trouve des arbres plus gros que quatre-vingts hommes, quand ils s'embrasseraient l'un l'autre, & même, il y en a (disent les habitants) qui pourraient contenir trente-huit hommes dans la cavité de leur tronc. On y voit le mont de Hocang, qui a mille perches de hauteur, & dont le sommet n'est aucunement sujet aux changements, ni à la variété des météores, ni à aucune injure du temps, de la pluie, au tonnerre, & des orages. C'est en ce territoire qu'on voit des grandes forêts de roseaux & de cannes, que les Chinois nomment *cho*, & les Portugais *bambus*, dont nous parlerons plus amplement ailleurs.

Xaoching huitième ville capitale ressemble fort à celle de Tibur en Italie, ou bien à celle de Venise. Il n'y pas de rue sans canal & sans conduit :

toutes les rues sont pavées de pierres blanches, de taille, & carrées : tous les édifices sont aussi revêtus de semblables pierres, & même les ponts, dont il y a très grand nombre. On la tient pour la pépinière des plus subtils, & plus rares esprits du royaume, & pour la nourrisse des plus rusés avocats, de façon qu'il n'y a prince ni gouverneur, qui n'en tire de cette ville, pour tant mieux manier ses causes, & régir ses affaires. Le terroir y est presque partout plat, ouvert, & arrosé de lacs & de rivières. On y voit les montagnes de Hoeiki, de Tanchi (celle-ci est ceinte d'un lac qui a ses eaux rouges) de Tienlao & de Suming qu'on dit avoir dix-huit mille perches de haut & 280 stades de longueur. Elles enferment toutes quantité de temples & de convents de sacrificateurs, qui y vivent fort austèrement.

Ningpo neuvième ville capitale est toute percée de canaux, & pleine de navires, qui y viennent trafiquer : L'air y est très bon & sain. Son terroir est fort agréable, très fertile, & découvert. Il abonde en poisson de mer frais & rôti au soleil, en toutes sortes de coquillages, comme aussi en écrevisses, dont elle fournit, & pourvoit copieusement tout l'empire. On y pêche toute l'année des muniers qu'ils nomment *hoang*, c'est-à-dire poissons jaunâtres, lesquels on ne peut conserver une heure en leur bonté sans la glace qu'on amasse en hiver à cet effet. Cette ville a aussi la gloire de produire des beaux esprits, dont on se sert pour administrer les plus belles charges. Son faubourg septentrional a trois stades de longueur, est mouillé des eaux d'un canal artificiel, & embelli d'une quantité d'arcs de triomphe, & de deux tours à sept étages. On découvre d'ici le mont de Lu, qui enferme un superbe temple aux idoles, où les habitants se rendent à la foule pour y immoler des victimes, & obtenir des songes heureux assortis de leur explication. Non loin de Tunghoa, on voit un petit étang, dont l'eau demeure claire comme p1.266 du cristal, tandis que cette cité est régie par un gouverneur de bonne vie : elle demeure trouble & boueuse aussi longtemps qu'elle est commandée par un imprudent, & de mauvaise vie. Quant à toutes ces bagatelles, je m'en rapporte aux mieux huppés que moi.

Taicheu dixième ville capitale a un territoire assez grand, mais fort montagneux. On voit à son Midi le mont de Caicho. Proche de la cité de Hoangnieu est la montagne de Gueiyan, qui ne porte que des pierres carrées. Proche de Tientai est le mont de Cheking, & celui de Tientai, qui sont remplis de temples aux idoles, & de monastères. Proche de Ninghai,

on voit la montagne de Tienmuen, qui a trois cents stades de longueur : là même est l'île d'Yohan, qui est ceinte de montagnes, & paraît dans la mer, sans pourtant qu'elle soit incommodée de vents, de brouillards, ou de la moindre orage.

Vencheu onzième ville capitale est bâtie dans un lieu fort marécageux & voisin de la mer, laquelle porte son flux & reflux jusques dans ses murailles. Elle est remplie d'habitants, qui y font grand trafic. Mais le malheur est qu'ils sont tellement adonnés à la paillardise, qu'ils tiennent pour galants hommes tous ceux qu'ils osent ravir les filles & les violer à la vue de tout le monde, & quoique les gouverneurs aient tâché de corriger ces abus, comme firent autrefois les Romains par le moyen de la loi Scatinia, si est-ce qu'ils n'en ont encore pu venir à bout, tant le naturel de ces habitants est corrompu & abêti. On y engraisse des pourceaux de cannes de sucre, dont la chair est trouvée si savoureuse & si saine, qu'on n'en ordonne pas d'autres aux malades. Et le plus délicieux manger des plus grands de cette province est du veau cru à la sauce de son fiel, gui ferait un étrange ragoût parmi nous : si grande est la diversité des goûts de chaque nation. Le pain qui se fait en cent façons différentes, dont chacune a ses approbateurs, est si peu estimé des Tartares, qu'ils nomment le blé ordinairement le manger des bêtes, ne se nourrissant guère que de chair, dont tout l'apprêt est souvent la mortification qu'ils lui donnent pour l'attendrir entre le dos & la selle du cheval...

Cette province est défendue de diverses forteresses bâties sur les bords de la mer, pour empêcher les invasions des Japoniens. Elle a aussi diverses îles fort peuplées, dont la plus célèbre est celle de Cheuxan, qui enferme soixante-douze petites villes, munies de ports très commodes, & qui obéissent à un roi de la famille de Lu, qui s'y retira avec quelques légions chinoises, durant la persécution des Tartares, lesquels craignant qu'il ne fasse tout à coup quelque descente en terre ferme, entretiennent de grosses garnisons dans les places frontières, & spécialement dans la cité de Tinghai. On visite en cette île un temple aux idoles, gardé par une infinité de sacrificateurs, que l'on tient mener à droite & à gauche les habitants par leur sage conduite, voire même de régir ces grandes machines des cieux selon leur volonté, en suite du pouvoir qu'ils ont reçu du créateur de

l'univers. Laissons là ces folies, pour entrer dans la province de Fokien, qui tient l'onzième rang entre celles de cet empire. p1.267

*

La province de Fokien enferme :

— Huit villes capitales, comme autant de petites provinces, savoir :

Focheu,
sous laquelle sont les villes de Cutien, Mincing, Changlo, Lienkiang, Loyeven, Jungfo, Focing.
où sont les montagnes de Keutai, Sive, Fang, Uhoa, Caocai.

Chivencheu,
sous laquelle sont les villes de Nangan, Tehoa, Ganki, Tuggan, Jungchung.
où sont les montagnes de Paocal.

Changcheu,
sous laquelle sont les villes de Changpu, Lungnien, Nancin, Changtai, Changping, Pingho, Chaogan, Haicing, Ningyang.
où sont les montagnes de Cio, Kieulang, &c.

Kienning,
sous laquelle sont les villes de Kienyang, Çunggan, Puching Chingho, Sungki, Xeuning.
où sont les montagnes de Xin, Ulung, Ciaoyven, Vuy, Yu-Leang.

Jenping,
sous laquelle sont les villes de Cianglo, Xa, Yeuki, Xunchang, Juggan, Tatien.
où sont les montagnes de Fung, Pechang, Huon, Yvevang.

Tingcheu,
sous laquelle sont les villes de Ninghoa, Xanghang, Vupïng, Cinglieu, Lienching, Queihoa, Jungting.
où sont les montagnes de Cuihoa, Kin, &c.

Hingoha,
sous laquelle est la ville de Sienlieu.
où sont les montagnes de Hucung, Goching.

Xaow,
sous laquelle sont les villes de Quangce, Taiming, Kienning.
où sont les montagnes de Cietai, Kiniyao.

Et :

— Une grande cité, savoir Foning,
où sont les montagnes de Lungxeu, Hung, Talao, Nankin.

— Plusieurs forteresses, savoir : Pumuen, Foning, Tinghai, Muihoa, Xe, Haikeu, Vangan, Ganhai, Hiamuen, Chungxe, Tungxan, Hivenchung, Jungting.

— Plusieurs îles, savoir : Formosa, Taivan, &c.

— Plusieurs lacs, savoir : Cingcao, Loxui, Chung, &c.

— Plusieurs rivières, savoir : Min, Chang, Ciao, Çuin, &c.

p1.268 Cette province de Fokien avoisine la mer, & est située dans un endroit très commode pour la navigation & pour le commerce. C'est ici que résident la plupart de ces marchands, & facteurs, qui vont au Japon, aux Philippines, à Java, à Camboya, à Formosa, à Syone, & aux autres semblables lieux de la mer Asiatique, & des Indes, d'où ils tirent tous les ans une infinité d'argent, de clous de girofle, de cannelle, de poivre, de bois de santal, d'ambre, de corail, & d'autres denrées de cette nature, & y transportent une très grande quantité de riches marchandises de leur

royaume, comme de l'or, du musc, des pierres précieuses, de l'argent vif, des draps de soie, du chanvre, du coton, du fer, de l'acier, & autres denrées de haut prix, pour les vendre dans les régions étrangères. De sorte qu'il n'y a presque point de Chinois qui trafiquent, voyagent, & naviguent sur mer que ceux de cette province, qui ne se soucient guère des lois de l'empire, qui défendent aux habitants le négoce avec les étrangers.

Le nombre des vaisseaux (qu'ils nomment *changpan*, & *pancung*) est si grand, que les habitants seuls de cette province offrirent à l'empereur d'en bâtir un pont sur la mer, continué depuis leurs frontières jusques au Japon, à dessein de le subjuguer. Les vastes & belles forêts couvertes d'arbres, qui croissent sur les montagnes de cette province, peuvent beaucoup faciliter de semblables équipages de navires en cas de besoin.

Le peuple y est fort adonné à ses voluptés sales & infâmes, & à la tromperie. Toutes les villes y ont presque un patois différent. Les savants y sont en très grande estime, & les pirates y sont fort cruels & redoutés. Son climat est un peu chaud, toutefois l'air y est pur & sain. Elle est arrosée partout de grandes rivières riches en poissons.

Elle a pour limites au Levant, au Midi, & au Sud-Est l'océan Indien : la province de Quantung la joint au Sud-Ouest, celle de Kiangsi la borne au Couchant, & au Nord-Est, & celle de Chekiang au Nord.

Le livre qui contient le dénombrement de tout le peuple de l'empire, nous enseigne qu'il y a dans cette province (qui est bien l'une des moindres) 509.200 familles, & 1.802.677 hommes. Le tribut du riz est de 883.115 sacs ; On paye en fin lin 194 livres, en soie filée 600 rouleaux ; mais le plus grand tribut vient des navires, qui s'y rendent maintenant de tous les endroits du monde.

Focheu première ville capitale de cette province est arrosée des eaux de la rivière de Min, & de celles de l'Océan, qui portent par une large embouchure jusques à ses murailles des grands vaisseaux. La magnificence de ses bâtiments publics, le grand nombre de marchands qui y trafiquent, la grande quantité de gens doctes, la somptuosité de ses ponts, dont l'un a cinquante perches de longueur, la fertilité de son terroir, & l'opulence de ses habitants, lui donnent le rang entre les plus nobles & plus célèbres villes de l'empire. On fait dans son territoire une incroyable quantité de

sucre blanc, & on y recueille en abondance les fruits de *lichi*, de *lungyen*, & de *muiginli*, dont nous parlerons plus amplement en notre seconde partie. On voit au Midi de la ville le coteau de Keutai, qui enferme un superbe temple nommé Nantai. Au Nord on voit le mont de Sive, célèbre pour sa hauteur. On voit encore les monts d'Uhoa, & de Jungfu recommandables pour leurs forêts & monastères aux idoles. Le mont de Fang est renommé pour les oranges, citrons, & limons qu'il produit.

Civencheu seconde ville capitale est située proche de la mer dans un lieu fort divertissant, & capable de recevoir des deux côtés les plus grands vaisseaux dans ses murailles, par le moyen d'un bras de mer : on la voit dans un promontoire tout environné d'eaux, hormis au Nord, & au Sud-Est. On y voit un pont nommé Loyang, ou Vangan, qui a plus de trois cents perches de longueur, & une perche & demie de largeur ; dont la structure admirable coûta plus de quatorze cent mille ducats au gouverneur Cayangus, encore que la plupart des ouvriers fussent obligés d'y travailler sans salaire. On y voit entr'autres le temple de Caiyven, environné de deux tours à sept étages, dont chacune a cent & vingt-six perches de haut ; Dans chaque étage on y a mis une statue de l'idole de Fé, qui est de cuivre, ou de marbre, mais si artistement taillée, que les Chinois publient que ce sont des chef d'œuvres de leurs hommes immortels nommés *Xinsiens*. Elle est embellie d'un si grand nombre de somptueux bâtiments & d'arcs triomphaux, qu'elle pourrait mériter le rang p1.269 entre les premières villes de cet empire. C'est d'elle, & des autres lieux qui en dépendent, qu'il va d'ordinaire quantité de navires dans les pays étrangers, pour y trafiquer. À son Midi on voit la montagne de Paocai, sur le sommet de laquelle il y a une tour à neuf étages, qui sert de phare à ceux qui naviguent, & leur donne assurance qu'ils sont près du rivage.

Changceu troisième ville capitale puise son nom du fleuve de Chang, sur les eaux duquel elle est bâtie. On y voit un pont de pierre de taille, muni de trente-six arcades fort élevées, & embelli de quantité de boutiques de marchands, qui sont assorties de toutes les raretés de l'univers. Elle est fort peuplée, & fort fameuse pour la beauté de ses édifices, & pour la gentillesse, & vivacité des habitants : il y a aussi des marchands industrieux & très opulents, qui sont ordinairement trompeurs, & adonnés, comme le reste des habitants, à la volupté, & aux plaisirs. À l'Orient de la

ville on voit le mont de Cio, où on dit qu'il y a une pierre de cinq perches de hauteur, & de dix-huit d'épaisseur, qui branle & se remue quand la tempête & la foudre les menacent. Proche de ce mont on découvre celui de Kieulang, recommandable pour sa fontaine qui est claire comme du cristal.

Kienning quatrième ville capitale est mouillée des eaux de la rivière de Min, sur laquelle sont bâtis divers admirables ponts, dont l'un contient plus de cent boutiques, & l'autre plus de septante, où on trouve toutes sortes de riches denrées. Elle fut pillée par les Tartares presque aussitôt qu'elle fut prise, elle fut saccagée au son des trompes pour animer plus agréablement le soldat à sa ruine ; ses eaux furent teintes du sang de ses citoyens, & le carnage ne fut pas plus horrible par sa nouveauté que par sa durée. Comme si ce n'eut pas été assez de massacrer les insolents, ils ne firent qu'un brasier de tout Kienning, & consommèrent dans un même feu ses murailles, ses maisons, ses arcs, & ses temples. On tâche maintenant de rebâtir sur ses ruines, & d'y ériger de beaux édifices. Son territoire est de grande étendue, & enferme plusieurs montagnes, dont les plus célèbres sont celles de Ciaoyven, d'Yu-Leang, & de Vuy. Celle-ci, qui est près de la cité de Çunggan, enferme force temples, force monastères, & ermitages, qui servent de retraites à ceux qui méprisent les richesses, & qui négligent généreusement ce que la nature semble n'avoir caché avec tant de curiosité qu'à notre profit...

Jenping cinquième ville capitale est arrosée des rivières de Si & de Min, qui y forment un lac, où se rendent des navires de toute la Chine. Les maisons des citoyens reçoivent d'ordinaire de l'eau par le moyen des canaux des montagnes voisines, dont l'une des plus célèbres est celle d'Yvevang, où les rois d'Ive se retiraient en été ; celle de Huon abonde en animaux velus, & couverts de poil, qui ressemblent à un homme ; celle de Pechang pénètre dans la province de Kiangsi, & celle de Fung encourtine de ses coteaux la cité de Cianglo.

Tingcheu sixième ville capitale a son territoire rempli de montagnes, dont celle de Çuihoa est très agréable à cause d'une infinité de fleurs qui y croissent : celle de Kin foisonne en mines d'or, & enferme trois petits étangs, dont les eaux changent le fer cru en cuivre très pur.

Hinghoa, septième ville capitale est recommandable pour l'architecture de ses bâtiments, pour la quantité de ses arcs triomphaux, la netteté de ses rues, le grand nombre de gens doctes, & excellents esprits qu'on y rencontre. Son territoire qui n'enferme que la ville de Sienlieu est si fertile, qu'il rend annuellement à la couronne 72.000 sacs de riz. On voit à son Midi le mont de Hucung, dont les raretés & p1.270 merveilles qui s'y retrouvent servent assez de matière aux plumes chinoises. Le mont de Goching est rempli de fort riches marchands, qui trafiquent par toute la Chine. Le mont de Chinyven a le lac de Chung qui fait résonner ses eaux comme une cloche, avant la pluie, ou le mauvais temps. Le mont de Hucung enferme un puits nommé Hiai, où l'eau entre & sort, comme si c'était le flux, & reflux de la mer.

Xaow huitième ville capitale fut ceinte de murailles par la race de Tanga, qui lui donna le rang & les privilèges de ville, & est environnée de plusieurs forteresses, qui sont d'ordinaire pourvues de bonnes garnisons. On fait dans cette ville de la toile de chanvre cru, qu'on recherche fort, & qui est chère, à cause qu'elle est fraîche en été, & qu'elle ne se salit point lorsqu'on sue. Au Sud-Est l'on voit la montagne de Cietai, où il y a une fontaine dont l'eau remet en santé quantité de malades. Près d'ici on voit un arc triomphal érigé à l'honneur d'un gouverneur qui chassa tous les médecins de son domaine, & commanda de n'écouter leur art, qu'il nommait un art de conjecture, & de tromperie...

La cité de Foning est belle & grande, & reçoit beaucoup de commodités & d'avantage pour être proche de la mer. Au reste il y a bien de la peine & de la p1.271 difficulté d'aller par les montagnes, & même il est impossible d'y marcher, spécialement vers le Sud-Est. Au Couchant de la ville il y a une montagne pleine d'argent, & un temple dédié aux héros. Le mont de Hung se voit au Midi de la ville, comme aussi celui de Nankin sur le bord de la mer. Le mont de Talao qui a trente-six sommets fort élevés est au Nord-Est. C'est d'ici que sort un ruisseau en automne qui jette des eaux azurées, dont les habitants se servent en ce temps-là pour teindre leurs étoffes en les y lavant.

On y voit un très superbe temple dédié à un héros, ou grand guerrier, qui fut si patient que de souffrir à tort tous les outrages imaginables d'un qu'il tenait pour son plus fidèle ami...

Avant que de sortir de cette province, je me trouve obligé pour satisfaire aux voyageurs & aux marchands, de parler tant soit peu des forteresses de Ganhai & d'Hiamuen, qui pour la magnificence de leurs édifices, pour la quantité de leurs habitants, & pour la réputation d'être des lieux de trafic & de négoce, pourraient surpasser plusieurs bonnes villes.

Lors donc qu'on veut se mettre en chemin pour retourner plus commodément en notre Europe, on ne pourrait mieux faire que de s'embarquer dans un navire chinois en ce fort de Ganhai pour les îles Philippines. Le port y est fort commode & assuré, & est toujours rempli d'une infinité de vaisseaux ; l'ancrage & la rade y sont à souhait.

On trouve presque les mêmes commodités au fort de Hiamuen, lequel est situé dans une île, qui n'est pas fort éloignée du continent ; quant à Ganhai, il touche à la terre ferme, c'est donc de ces deux endroits, qu'on porte, & envoie les marchandises & denrées dans toutes les Indes, & qu'on en rapporte & amène d'autres de ces quartiers-là. Iquon, ce grand & fameux pirate, se rendit autrefois maître de ces contrées : il fut très bien connu des étrangers, & surtout des Espagnols, des Portugais, & des Hollandais, avec qui ils ont été obligés de traiter quelquefois, de peur d'être tourmentés par sa flotte, qui est bien souvent composée de trois mille grands vaisseaux. Enfin ce qui rend ces lieux en quelque façon recommandables, c'est que les Hollandais s'y transportent aucunes fois, pour y trafiquer.

On enferme aussi sous cette province de Fokien l'île de Formosa que les Chinois appellent Talieukieu, & celle de Taiwan, que les Hollandais ont subjugué, & y ont entr'autres bâti un fort qu'ils nomment *la Nouvelle Zélande*, dont nous parlerons ci-après plus amplement, aussi bien que de plusieurs autres îles qui avoisinent celles-ci. Entrons dans la province de Quangsi, qui tient le treizième rang entre celles de cet Empire. p1.271

*

La province de Quangsi enferme :

— Plusieurs villes capitales, comme autant de petites provinces, savoir :

Queilin,
sous laquelle sont les villes de Hinggan, Junchuen, Yangfo, Jungning, Jungfo, Yning, Civen, Quonyang.
où sont les montagnes de Quei, Ly, Tolieu, Hoa, Xin, Haiyang, Siang, Ciesing Fungçao.

Lieucheu,
sous laquelle sont les villes de Coyung, Loching, Lieuching, Hoaiyuen, Yung, Lapin, Siang, Pin, Vuciven, Cienkiang, Xanglin.
où sont les montagnes de Sievyé, Hacio, Xintang.

Kinyven,
sous laquelle sont les villes de Tienho, Sugen, Hochi, Hinching, Nanchuen, Lypo, Tunglan, Pangti.
où sont les montagnes de Tienmuen, Y.

Pinglo,
sous laquelle sont les villes de Cungching, Fuchuen, Ho, Liepu, Sieugin, Jungan, Chaoping.
où sont les montagnes de Cin, Cai, Kive, Jung, To, &c.

Gucheu,
sous laquelle sont les villes de Teng, Yung, Cengki, Hoaicie, Yolin, Pope, Pelieu, Lochuen, Hingye.
où sont les montagnes de Tayuu, Nan, Han, Taluung, Tukiao, Fiyuu, Ho, Kieulieu, Xepao.

Cincheu,
sous laquelle sont les villes de Pingnan, Quey, Vucing.
où sont les montagnes de Pexe, Langxe, Nan.

Nanning,
sous laquelle sont les villes de Lunggan, Heng, Yunghiang, Xangfu, Sining.
où sont les montagnes de Heng, Sieulin, Suchung.

Taipin,
sous laquelle sont les villes de Taiping, Gamping, Yangli, Vanching, Co, Civenming, Suchin, Chinyven, Sutung, Kielung, Minging, Xanghia, Kiegan, Linging, Tukie, Cungxen, Jungkang, Toling, Loyang, Lung, Kiang, Lope.
où sont les montagnes de Sieuling, Peyun, Gomui, Kin.

Suming,
sous laquelle sont les villes de Sumin, Xangxe, Hiaxe, Pingciang, Sucheu, Chung, Siping, Sulin.
où sont les montagnes de Lytang, Pelo, Xipi.

Chingan,
sous laquelle sont les villes de Fulao, Tucang, Fungi, Queixun, Hianguu.
où sont les montagnes de Jun, Cierung, Tangping.

Tiencheu,
sous laquelle sont les villes de Xanglin, Lung, Queite, Cohoa.

Trois cités militaires,
Sungen, Vuyven, Funghoa.
où sont les montagnes de Tosieu, Kifung, Moye.

Trois cités cités considérables,
Suching, Ly, Ching.
où sont les montagnes de Lengyun.

Deux forteresses,
Xanglui, Ganlung.
où sont les montagnes de Toifung, Cangling, Canpa, &c.

Et :

— Plusieurs îles, nommées : Hilung, In, &c.

— Plusieurs lacs, nommées : Lochi, Go, Si, &c.

— Plusieurs rivières, comme : Quei, Chin, Lieu, Co, Kung, Tolo, Lung, Chokiang, Ly, Yoxan, Yeu, Fu, Takiang, Tugny, Yung, Puon, &c.

p1.273 Cette province de Quangsi, bien qu'elle soit passablement pourvue de ce qui est nécessaire à la vie, ne peut marcher de pair avec les précédentes, à cause de la quantité de ses montagnes pour la plupart infructueuses. La contrée du Midi, pour être plus plate, est assez bien cultivée, mais elle ne reçoit pas les commandements de l'empereur, mais du roi de Tungking, compris avec ceux de Kiaochi, & de Cochinchine sous le grand royaume de Gannan.

Elle aboutit du côté du Sud-Est, & de l'Est à la province de Quantung, au Sud-Ouest elle confine au royaume de Tungking, au couchant à la province de Junnan, au Nord-Ouest elle touche à celle de Queicheu, & le reste est limité par celle de Huquang. Elle tire grand avantage des rivières qui l'arrosent : la grande rivière de Ly borne le pays qui est au Midi, celle de Puon, qui est à la main droite, le divise & le sépare par le milieu ; celle de Tugni pousse son cours du Couchant au Levant ; celle de Ço, qui est à gauche, avance presque de la même sorte ; les autres passent du Nord au Midi en serpentant par toute la province, & forment une infinité de détours, & de circuits, sans sortir toutefois de leurs lits. Toutes ces rivières assemblent leurs eaux près de la ville de Gucheu, pour les verser avec violence dans la province de Quantung.

Les registres de la Chine nous enseignent que cette province est nourrisse de 186.719 familles, & de 1.054.760 hommes. Le tribut du riz est de 413.359 sacs ; quant au reste, on m'en a donné fort peu de connaissance.

Queilin, première ville capitale de cette province semble emprunter son nom des fleurs de Quei, dont son territoire est rempli, ou bien du fleuve de Quei qui la mouille avec une très grande rapidité. Elle reçoit un grand embellissement & avantage du séjour du roi Junglie de la race de Taiminga, qui s'y maintient courageusement jusques à nos jours, malgré la puissance des Tartares. Son territoire est plein de montagnes, dont l'une puise son nom des fleurs de Quey, qui y croissent. Celle de Tosieu, voisine de la ville enferme une riche bibliothèque ; celle de Ly a la forme d'un éléphant ; celle de Xin a trois sommets fort hauts, l'un desquels est embelli d'un palais, que les habitants disent être bâti au dessus des nues ; Celle de Haiyang près de Hinggan contient une caverne pleine d'eau, où on trouve des poissons à

quatre pieds, qui jouent & heurtent de la corne ; ce peuple superstitieux tient que le dragon en fait ses délices, c'est pourquoi ils n'osent en faire mourir ou tuer aucun. Celle de Hoa, qui abonde en fleurs de ce nom, se voit proche d'Yangso. Celle de Fungçao c'est-à-dire le nid du Phénix, sert de matière aux rêveries des habitants ; on y trouva une pierre d'un prix inestimable. La montagne de Siang, près de Civen est célèbre pour un temple & un monastère de sacrificateurs, &c.

Lieucheu seconde ville capitale emprunte son nom des saules qui y croissent en abondance sur les bords du fleuve de Lieu. Son territoire produit diverses herbes très excellentes, qui sont fort recherchées des médecins, & entr'autres l'herbe de *pusu*, qu'ils nomment immortelle, parce qu'on la peut garder toujours verte dans la maison. Le mont de Sienye est au Midi de cette ville, dont les habitants font grand état à cause des merveilles qu'ils y rencontrent. Celui de Xintang proche de la cité de Siang, a un lac sur son sommet, qui est fort agréable & poissonneux, renfermé, & ceint de tous côtés de fleurs & d'arbres. Les habitants disent que ces hommes immortels, qu'ils nomment Xinciens, y vont souvent prendre leurs ébats.

Kingyven troisième ville capitale est environnée de tous côtés de montagnes très affreuses, qui servent de retraites à quelque peuple sauvage de la province de Queicheu. On dit qu'il y a quantité de mines d'or, mais ces barbares, ennemis du travail, en amassent suffisamment, & avec moins de peine dans leurs rivières.

Pinglo quatrième ville capitale est bâtie sur les bords du fleuve de Ly, dangereux pour trois cents & soixante précipices qu'il forme en roulant ses eaux entre des vallées fort étroites & profondes. On trouve en son territoire force feuilles de *musa*, dont on fait des étoffes, force areca, noix d'Inde, & oranges, force fruits de *lichias*, & force cire blanche, faite par des petits animaux & insectes. On ne voit rien de remarquable dans ses montagnes qu'un sommet qui s'élève sur le coteau de Monien, qui s'appelle le sommet des yeux, à cause qu'il montre deux gros p1.274 yeux de pierre que la nature a formé fort ingénieusement, de sorte qu'ils surpassent toute la force de l'art ; car la prunelle y est visiblement distinguée, & l'on voit aussi

parfaitement les deux humeurs, savoir la blanche, & la noire, de même qu'on les remarque dans nos yeux.

Gucheu cinquième ville capitale, reçoit les hommages de toutes les rivières de cette province, & est fort considérable à cause du trafic que l'on y fait. Son territoire fort montagneux, porte force cinabre, ou vermillon, produit force tigres, cerfs, rhinocéros, singes, & serpents ; la longueur de ceux-ci est parfois de deux perches. Je ne parlerai point de ses montagnes, dont les noms vous sont connus par la table précédente, vu qu'il me faudrait presque un petit volume pour décrire tous les miracles de nature, que ces superstitieux y rencontrent. Au Levant de cette ville on voit le lac de Go, où le roi de Pegao nourrissait autrefois dix crocodiles, auxquels il faisait dévorer les coupables & les criminels ; on dit que ceux qui étaient innocents n'en recevaient jamais de mal ; de sorte que ceux que les crocodiles ne tuaient point, étaient tenus pour justes, & entiers, & étaient renvoyés libres à leurs foyers.

Cincheu sixième ville capitale est située à l'embouchure de deux grosses rivières. Son territoire, qui n'est pas si âpre & si rude que les précédents, y produit force cannelle, plus souefue & mieux flairante que celle de Ceilan, force arbres de fer, plus durs que nos buis, & force animaux cornus, qu'on prend avec des sacs pleins de sel.

On y trouve aussi une terre jaune qui sert d'un antidote contre toutes sortes de venins. On y fait des draps de l'herbe de Yu, qui sont plus excellents & plus chers que ceux de soie.

Nanning septième ville capitale est aussi bâtie à la bouche de deux fleuves. Son territoire en partie plat, & en partie montagneux produit des éléphants, dont les habitants se servent en guerre, & pour voyager. Les perroquets y sont gros comme des vautours. Les porcs espics y sont cruels & furieux. On y trouve une espèce de poules, qui rendent & vomissent le coton, comme de longs filés & brins qu'on fait de coton filé & retors ; de façon que ces poules les avalent derechef, si l'on n'a soin de les amasser, & recueillir.

À l'Orient de cette ville on voit la haute montagne de Heng, où la race de Sunga y fit bâtir un château pour la défense du pays. Le mont de Sieulin

est célèbre pour les belles & verdoyantes forêts qu'il porte ; celui de Suchung est renommé pour le fer qu'on tire de ses entrailles.

Taiping huitième ville capitale a un territoire bien cultivé & fort peuplé, mais qui obéit à présent au roi de Tungking, & ne sert que de demeure à quelques bandes barbares, qui marchent à pieds nus, portent les cheveux pendants jusques au talon, & se prennent au collet, & se tuent bien souvent pour un brin de paille.

Suming neuvième ville capitale sert, selon aucuns, de séjour aux rois de Gannan, ou de Tungking, depuis qu'ils ont secoué le joug des Tartares.

Chingan dixième ville capitale, doit sa fondation, ou plutôt son accroissement, à la famille de Taiminga, qui d'un bourg en fit une bonne ville. Son territoire abonde spécialement en miel & en cire, & obéit au roi de Tungking.

Tiencheu onzième ville capitale reçoit pareillement les lois du roi de Tungking, comme aussi les cités de Sugen, de Luchi, & autres.

Il y a deux forts bâtis sur ses frontières, du côté de la province de Junnan, qui sont aussi au roi de Tungking : l'un est nommé Xanglui, & l'autre Gaulung ; c'est de ces quartiers que les Chinois écrivent que les habitants y vont à pieds nus, & font des chapeaux de paille ; que les pères ne peuvent souffrir leurs propres enfants dans leurs logis ; & que les mâles & les femelles y vivent confusément, & pêle-mêle, sans modestie, sans précaution, sans loi, & sans ordre. Entrons dans la province de Queicheu, qui tient le quatorzième rang entre celles de cet empire. p1.275

*

La province de Queicheu enferme :

— Huit villes capitales, comme autant de petites provinces, savoir :

Queyang,
sous laquelle sont les villes de Kinkiu, Moqua, Tahoa, Cingtan, Gulitan, Fangfan, Hungfan, Golungfan, Kinxetan, Siaolungfan, Lofan, Talungfan, Siaochingfan, Luxan, Xangmakiao, Lufan, Pingfa, Mohiang.
où sont les montagnes de Tungeu, Nanuang, Venpi.

Sucheu,
sous laquelle sont les villes de Tufo, Xihi, Hoangtao.
où sont les montagnes de Go, Tiening.

Sunan,
sous laquelle sont les villes de Vuchueu, Inkiang, Xuitekiang, Many, Langky, Jeuky.
où sont les montagnes de Vanxin, Lungmuen, Tanién, &c.

Chinyven,
sous laquelle sont les villes de Xikien, Kinyung, Pienxiao, Inxui, Taiping.

où sont les montagnes de Xeping, Sukiung.

Xecien,

sous laquelle sont les villes de Miaomin, Lungciven, Cochang.

où sont les montagnes de Pipa, Heu.

Tunggin,

sous laquelle sont les villes de Sengki, Tiki, Tanuanxan, Ulo, Pingten, Piognan, Pingchai.

où sont les montagnes de Tung, Tungiai, Pechang.

Liping,

sous laquelle sont les villes de Jungcungi, Cu, Hung, Yancki, Pacheu, Sixan, Çaotie, Huul, Leangsai, Gevyang, Sinhoa, Chunglin, Cheki, Lungli.

où sont les montagnes de Palung, Kimping, Tungquon, Taiping.

Tucho,

sous laquelle sont les villes de Toxan, Maho, Cingping, Pangxui, Pinglang, Pincheu, Lotung, Hokiang, Loting, Pingting, Fungning.

où sont les montagnes de Cayjang, Chiny, Hinglang, Lotung.

Et :

— Quatre cités considérables, savoir : Pugan, Jungning, Chinning, Ganxun.

où sont les montagnes de Magan, Niencung, &c.

— Quatre villes militaires, savoir : Puting, Sintieu, Pingyve, Lungli.

où sont les montagnes de Ki, Magan, Pie, Jang-pao, Caimiao, Mocing, Jungtao, Cohia, &c.

— Plusieurs forteresses sous ces dites 4 cités & 4 villes mil., savoir : Muyo, Tinging, Kangço, Xeuling, Ningco, Sipao, Siaopingfa Paping, Cheuping, Cheuhing, Yangy, Loping, Pingfa, Tapingfa, Picie, Guicing, Ganchoang, Cingping, Pingpa, Gannan, Ufa, Hinglung, Chekui, Kaili, Jungnung, Xuitung, Lokeu, Xangtang, Vatieu, Hoanglieu, Cugni, &c.

où sont les montagnes de Mohi, Lochung, Vily, Peki, Xetung, &c.

— Divers lacs & rivières, savoir : Cifen, Puon, Co, Tanki, & autres.

p1.276 Cette province de Queicheu est la plus rude, & la moins cultivée de la Haute Asie, à cause de ses montagnes inaccessibles, qui sont pourtant habitées par quelques peuples sauvages, qui ne reçoivent ni les lois, ni les mœurs des Chinois, mais leur font souvent la guerre, & portent la désolation dans leurs terres, sans se soucier aucunement des menaces de l'empereur, qui pour brider les invasions de ces désespérés, & arrêter leurs conquêtes, trouva bon de faire bâtir quantité de forteresses sur leurs frontières, qui sont toutes munies de bonnes garnisons. Ce pays ne portait point jadis le nom de province, mais une partie dépendait de celle de Suchuen, l'autre d'Huquang, & des autres provinces. La famille de Taiminga l'a réduit en forme de province, parce que la première famille tartare d'Ivena y avait érigé plusieurs forts & châteaux ; car c'est par cette province que les Tartares entrèrent, après avoir conquis les royaumes de Mien, de Junchang & autres situés au delà du Gange ; ce fut, dis-je, avec eux que Marc Paul de Venise vint, qui de là se poussèrent par la partie orientale de la province de Suchuen, jusques au royaume de Tibet, & entrèrent jusques dans les terres du Prêtre-Jean, & pénétrèrent finalement jusques au royaume de Tanyn : Après s'en être rendus maîtres, ils retournèrent derechef par le côté occidental de la province de Xensi, &

entrèrent dans Catai (qui est la Chine) où après avoir combattus & mis en déroute les Tartares de Kin, ils s'emparèrent de Maugin, & de diverses autres contrées, comme nous montrerons plus amplement en d'autres endroits.

On compte dans cette province 45.305 familles assujetties au joug de l'empereur, & 231.365 hommes. Le tribut du riz ne passe pas 47.658 sacs. Elle paye 5.900 pièces de draps faits de chanvre, & d'herbe : tout cela ne pouvant suffire pour entretenir les garnisons, l'empereur est obligé d'y contribuer de ses épargnes ; ce qu'il négligerait de faire, si la conservation de cette province ne lui était si importante, car ce n'est que par ici qu'on peut entrer dans la noble province de Junnan.

Elle a pour bornes du côté d'Orient & du Sud-Est la province de Quangsi, du côté du Nord & du Nord-Ouest celle de Suchuen, du Nord-Est celle de Huquang, & des autres côtés celle de Junnan. On tient que ce pays a quantité de vallées enfermées au milieu des montagnes, qui sont couvertes de très riches & agréables campagnes & prairies, où ces montagnards nourrissent force porcs, vaches, & chevaux. On assure encore que les montagnes sont pleines d'or, d'argent, de mercure, & d'autres choses fort précieuses, dont on pourrait jouir, si on avait maîtrisé ces sauvages, qui n'ont pas l'industrie de se servir utilement de ces grands trésors de la nature. Aucuns d'entr'eux commencent à présent à en troquer contre du sel, ou quelques autres denrées nécessaires à la vie.

Queiyang, première ville capitale doit sa gloire à la famille de Taiminga, qui lui donna le privilège de ville, & le commandement sur dix-neuf forts, dont plusieurs surpassent de bonnes cités. Son territoire a plusieurs montagnes, dont les principales sont Venpi, Nanvang, & Tungeu : on dit qu'on entend dans celle-ci le bruit d'un tambour, lorsqu'il doit pleuvoir.

Sucheu, seconde ville a au Midi le mont de Go, & au Couchant celui de Tiening, tous deux presque inaccessibles. Son territoire abonde en mercure, en fort bon cinabre, & autres sucs minéraux. Les montagnards de cette contrée sont hardis, & font parade de leurs forces : ils ignorent les bonnes lettres, toutefois ils font paraître leurs contrats, sur je ne sais quelles tables de bois : dans les périls & difficultés, où ils se rencontrent, ils emploient des morceaux de tuiles pour faire leur sortilège, & offrent de l'encens & des

sacrifices aux diables, pour détourner & divertir les maux qui leur doivent arriver ; ils ont les cheveux volants & éparpillés, vont à pieds-nus, qui s'endurcissent tellement qu'ils ne craignent point de marcher sur les rochers ni sur les épines : aucuns d'entr'eux commencent de recevoir en quelque façon la langue des Chinois, & quelques-unes de leurs coutumes, & on espère que petit à petit ils deviendront plus traitables & moins farouches.

Sunan troisième ville a sous sa juridiction deux cités & cinq forts, & est ceinte de plusieurs montagnes : celle de Vanxing, qui est taillée de tous côtés au niveau & en ligne perpendiculaire, la couvre au Midi ; celle de Lungmuen au Couchant, & puis des autres côtés celle de Tanien, & autres, qui servent de retraites à quelques colonies barbares, qui sont encore inconnues aux Chinois.

p1.277 Chinyven quatrième ville n'a qu'une cité, & quatre forts sous son commandement : au pied de les murailles on voit le mont de Xepin, qui a cent perches de hauteur, & puis celui de Sukiung sur lequel on voit encore les ruines de la belle cité de Suvang. Ces monts sont aussi habités par quelque nation grossière & barbare, qui au lieu de sel, se sert des cendres de l'herbe de Kive qu'elle brûle.

Xecien cinquième ville commande à trois forteresses, qui sont au milieu des montagnes de Heu, & de Pipa, riches en argent vif. Les habitants ont leurs propres caractères, & ne se servent point d'encre pour écrire, mais se contentent de graver sur de tendres ais avec une touche lorsqu'ils veulent se souvenir de quelque chose : Les hommes & les femmes y marchent indifféremment à pieds nus.

Tungin sixième ville (jadis appelé le pays de Kiman) commande à huit forts mentionnés dans la table précédente. Ses montagnes abondent en or & en cuivre, & principalement proche de Tiki. La montagne de Tung sert de rempart à la ville : celles de Tungiay & de Pechang sont couvertes de belles forêts, & celle de Venpi pousse ses sommets au dessus des nues. Ceux qui demeurent dans ces monts s'étudient maintenant à la civilité, à la justice, & aux bonnes mœurs, au lieu que par ci-devant on ne voyait rien que de cruel, que de perfide, & de sanguinaire parmi eux. On voit proche du fort de Pingten une fontaine nommée Cankeng, qui jette par une même

ouverture des eaux claires, & des eaux troubles en même temps, qui se séparent à l'instant au pied de leur source, & forment divers ruisseaux.

Liping, septième ville commande à quatre cités & à onze forteresses, où les habitants parlent une langue tout inconnue aux Chinois, & où les malades offrent les ossements de leurs poules à leurs idoles, pour obtenir la guérison. Ils font des habits de drap de chanvre cru, ou d'une herbe, qui lui ressemble fort, nommée *co*, qui sont fort commodes pour l'été. On y voit un pont très rare, bâti par la nature sur le torrent de Tanki, que les habitants nomment Tiensem, c'est-à-dire pont fait par le Ciel : on lui donne deux perches de large & vingt de long. Le mont de Palung est au Sud-Est de la ville ; celui de Kinping, qu'on nomme la muraille dorée à cause de sa beauté, est à son Levant ; celui de Tungquon haut & inaccessible porte une belle campagne sur son sommet, & celui de Taiping est renommé pour une belle caverne qu'il enferme, creusée en forme de maison & carrée, dont un des côtés a trois stades, avec un petit ruisseau qui la coupe, & passe par le milieu, comme un ruban d'argent.

Tucho huitième ville a sous sa juridiction trois cités & neuf forts, qui sont habités par des montagnards, courageux, vaillants, & plus doux que leurs voisins. Non loin du fort de Pinglang on découvre le mont de Caiyang, sur lequel on a élevé un château. Le mont de Chiny n'a qu'un seul chemin pour arriver dans sa campagne, laquelle est défendue d'une bonne forteresse : celui de Hinglang ne peut être grimpé que par une longue échelle de pierre, & sert de refuge à aucuns déterminés. Proche du fort de Pincheu, on voit la montagne de Lotung, qui est si grande, qu'elle a un coteau, qui va en montant, dont le sommet est de mille & deux cents perches de longueur, & semble pénétrer dans le ciel proche du fort de Cingping.

Pugan est la première grande cité de cette province, dont les habitants sont fort adonnés au trafic, & suivent la secte des idoles, & la doctrine de la métempsycose, ou du passage des âmes, adorent l'idole de Fé, qu'ils croient avoir été l'auteur de cette doctrine. Ils sont mieux nourris que leurs voisins, mais ils ne se fient aucunement aux Chinois. Son territoire abonde en argent vif, en vermillon, & en fruits de musa, & spécialement dans les monts de Tangpi & de Puonkiang.

Jungning seconde cité n'a sous son obéissance que deux petits forts, qui défendent son territoire, qui est grand, & montagneux, & sert de retraite à cinq sortes de peuples sauvages, qui se servent d'arcs & de flèches, & de petits couteaux fort pointus.

Chinning troisième cité commande à deux forts, bâtis au milieu des montagnes de Magan, qui sont très riches en or & en argent, dont les habitants font moins d'état que de leurs vaches & de leurs bœufs. On y voit la fontaine de Caici, qui jette des eaux très froides, quoiqu'elles soient fort échauffées d'un feu souterrain.

Ganxun quatrième cité n'a aussi sous son pouvoir que deux forts, & a trois p1.278 ponts fort célèbres bâtis sur les eaux qui environnent ses murailles : l'un nommé Tienseng, c'est-à-dire naturel, a plus de mille perches de longueur.

Puting première ville militaire, l'ancienne demeure des Lotiens, obéit aux militaires chinois. Les habitants des monts de Ki & de Magan, qui l'enferment, sont fort grossiers, & sauvages, & se moquent des sciences, & des lois.

Sintien seconde ville militaire donne la loi à quatre forteresses, qui sont habitées par des peuples fort rustiques & mal nourris ; ils ont pourtant cela de particulier, qu'ils sont fort tristes & dolents pour la mort de leurs pères & mères, & se coupent tous les cheveux en signe de douleur...

Pingyve troisième ville militaire ne commande qu'à deux forts, dont les habitants font des draps de chanvre cru, & recueillent les fleurs de jasmin, les feuilles de cha, & toutes sortes d'oranges, dont cette contrée est remplie.

Lungli quatrième ville militaire est située au Couchant de celle de Sintien, & commande à deux forteresses, qui ont des territoires habités par quelques montagnards, qui prennent quelque teinture des mœurs & des lois des Chinois, depuis qu'ils trafiquent avec eux.

Cette province a encore diverses forteresses mentionnées dans la table précédente, qui sont bâties pour garder & nettoyer les chemins des montagnards, qui se ruent parfois à grosses bandes sur les voyageurs, les dépouillent, & les massacrent. Le nombre des montagnes de cette contrée

sert beaucoup aux embuscades & entreprises de ces gens de corde. Quant au reste, il n'y a rien digne de remarque dans ces montagnes, hormis dans celle de Lochung, où les habitants sont tous boiteux.

Entrons dans la dernière province de cet empire. p1.279

*

La province de Junnan enferme :

— Plusieurs villes, cités & forteresses, comme :

Junnan,
sous laquelle sont les villes de Fumin,Yleang, Caomin, Cinning, Queichoa, Chingcung, Ganningo, Lochu, Lofung, Quenyang, Sanpao, Ymuen.
où sont les montagnes de Uhoa, Xan, Kingki, Lo, Yoyung, Sieucao, Kinna.
Tali,
sous laquelle sont les villes de Chao, Junnang, Tengch'uen, Langkiung, Pinchuen.
où sont les montagnes de Tiençang, Fungy, Kiço, Chao.
Lingan,
sous laquelle sont les villes de Kienxui, Xeping, Omi, Ning, Senping, Hosi, Siego, Mungçu, Naleu, Kiaohoa, Vanglung, Hiuyung, Kichu, Suto, Coneng, Locung, Gannan.
où sont les montagnes de Uchung, Sieu, Moce, Vansung, Puonchang.
Suhiun,
sous laquelle sont les villes de Quantung Tingyven, Tingpien, Okia, Nangan, Chinnan.
où sont les montagnes de Minfung, Viki, Kienpuon, Piaolo.
Chingkiang,
sous laquelle sont les villes de Kiangchuen, Yançung, Sinning, Lunan.
où sont les montagnes de Kinlieu, Yokeu, Si, Puonqueh.
Munghoa,
sous laquelle est Linglung.
où sont les montagnes de Gueipao, Tienul.
Kintung,
qui est sans juridiction.
où sont les montagnes de Munglo, Pingtai.
Quangnan,
sous laquelle est Fu.
où sont les montagnes de Lienhoa, Yocyven.
Quangsi,
sous laquelle sont les villes de Sucung, Vimao, Mile.
où sont les montagnes de Faco, Siaolung.
Chinyven,
sous laquelle est la forteresse de Loco.
où sont les montagnes de Polung, Nalo, &c.
Jungning,
sous laquelle sont les villes de Laçuho, Ketien, Hianglo, Valu.
où sont les montagnes de Camo, Lopu, Povo, Loni.
Xunning,
qui est sans juridiction.
où sont les montagnes de Loping, Mengpo.

Et :

— Plusieurs villes militaires, savoir : Kioching, Yogan, Cioking, Vuting, Cintien, Likiang, Ivenkiang, Junchang, où sont : Yeço, Chanye, Loleang, Malung, Lohiung, Tayao, Kienchuen, Xun, Hokio, Yenmuen, Lokiven, Paoxan, Lan, Linsi, Kiucui, Lopie, Laye, Lukiang, Jungping, Fungki, Xitien, Lukiang, &c.
où sont les montagnes de Fukin, Xingung, Xemuen, Yceng, Kiekiung, Tung, Kiensieu, Lolo, Luki, Kinhoa, Xepao, Fauchang, Vinong, Çokieu, Hingkieu, Juecu, Into, Sive, Kinma, Leukia, Yotai, Gailo, Caoli, Mocang, Jungping, Fungki, &c.

— Plusieurs cités considérables, comme : Pekxing, Langkiu, Mengyang, Mengking, Lunchen, où sont les forteresses de : Chelo, Sinhoa, Lançang, Tengheng, Cheli, Mopang, Mengli, Mengting, Mengtien, Mengco, Menchang, Mien, Pape, Sochung, Santihiung, Mityen, Mingyang, Laochua, Caniey, Nantien, Menglien, Vantien, Taheu, Chingçan, &c.
où sont les montagnes de Kieulung, Tung, Utung, Falung, Cheçung, Olun, Cingxe, Munglo, Queikive, &c.

— Plusieurs îles, comme : Siul, Lucu, &c.

— Plusieurs lacs, savoir : Tien, Quenming, Siul, Vusien, ylung, Tunghai, Ming, Fusien, Lucu, Chungyen, Kien, Hoeinyao, Che ou Chingxui, Chin, Chinghoa, Tache, &c.

— Plusieurs rivières, comme : Xinxa, Puon, Mosale, Xale, Pexe, Naupuun, Çanglang, Veu, Pepuon, Kinxa, Kinuius, Langçang, Lu, Li, &c.

p1.280 Cette province de Junnan, qui tient le dernier rang entre celles de l'empire, pourrait à juste titre marcher de pair avec les premières, si nous jetons les yeux sur son étendue, sur l'affluence & la quantité des choses précieuses qu'elle enferme dans son sein, sur le nombre de ses habitants, sur la température de son climat, sur l'agrément de ses montagnes, sur la fertilité de ses campagnes, sur la beauté de ses lacs & rivières poissonneuses, sur la magnificence de ses villes, & sur la force de ses places d'armes.

On lui donne pour bornes les royaumes de Tungking, & de Laos. La province de Quangsi la joint à l'Orient, & au Sud-Est ; elle s'étend presque au Sud-Ouest jusques au détroit de Bengala, où elle regarde les royaumes de Pegu, d'Aracan, & autres : au Couchant elle est à l'opposite des royaumes de Mien, & de Pey, comme ceux de la Chine les nomment. Elle a pour limites au Nord-Ouest le royaume de Sifan, ou de Tibet ; au Nord-Est la province de Suchuen, & celle de Queicheu.

Les Chinois la tiennent pour la plus riche de l'empire, & l'on y achète les denrées nécessaires à la vie à très vil prix. L'or, que les habitants amassent seulement dans le sable, & les criblent & nettoient, est suffisant de les faire vivre à leur aise. Quelques Chinois m'ont assuré, que si on avait la liberté d'ouvrir ses mines d'or, qu'il n'y a point de lieu où on trouvât davantage, & du plus fin : de là vient que lorsque les habitants veulent railler & mordre quelqu'un, qui vit avec trop de bobance & de splendeur, & prodigue son bien, ils lui demandent d'ordinaire, si son père est receveur de l'empereur dans la province de Junnan.

On y trouve aussi quantité d'ambre, qui est un peu plus rouge que celui de Pologne. On y rencontre force rubis, saphirs, agates (qu'ils appellent yeux de chats), perles, & autres pierres précieuses, dont aucunes sont d'un

prix inestimable. On y trouve pareillement force musc, soie, benjoin, & encens qui distille des arbres ; les chevaux & les éléphants y sont très excellents. On compte dans cette province douze villes fort remarquables, huit autres villes de guerre, & quatre-vingt quatre cités, comme aussi plusieurs forts & places d'armes, mentionnées par la table précédente.

Les livres du dénombrement du peuple de cet empire donnent à cette province 132.958 familles, & 1.433.110 hommes. Il y en aurait bien davantage dans ce rôle, si elle n'était habitée par divers peuples, qui ne reçoivent pas les lois de l'empereur, mais bien de quelques Tuquons, ou ducs souverains.

Le tribut du riz est de 1.400.568 sacs ; elle paye 56.965 mesures de sel, outre une infinité d'autres tributs & impôts mis sur les marchandises & sur les champs.

Junnan première & capitale ville emprunte son nom de la province même ; elle peut avec droit entrer en conteste avec les plus nobles de la Haute Asie ; car elle est fleurissante pour ses denrées, renommée pour son opulence, & admirée pour la beauté & largeur de ses édifices, & de ses rues, pour le nombre de ses vastes canaux formés des eaux du lac de Tien, & pour l'agrément des bois & des jardins qui se voient au milieu de la ville sur le mont d'Uhoa, qui est en outre embelli de très somptueux palais, de quelques temples & monastères aux idoles.

On voit encore dans la ville le palais d'un Grand seigneur, qu'on nomme Mogecung. Le fondateur de la famille de Taiminga donna ce titre & cette dignité à un de ses généraux d'armée, qui était de la famille de Mo, & qui lui avait rendu de services si considérables, lorsque Hungivus défit & chassa les Tartares de la race d'Ivena, qu'il le déclara duc héréditaire de cette ville, dont ses descendants jouissent encore en nos jours.

Son territoire produit de très bons chevaux, qui sont de basse taille, mais courageux. On y fait des très riches tapisseries ; on y tire la pierre d'azur, & du vert en abondance, & quantité d'excellent marbre ; le bois de rose, comme les Portugais le nomment, y croît aussi. Au Couchant de la ville on voit la grande montagne de Kingki, & au Nord celle de Xang fréquentée par les paralytiques qui trouvent un grand soulagement dans leur mal, après qu'ils se sont remplis des eaux froides d'une fontaine qui y

sourd. On voit aussi en cet endroit le mont de Lo, puis au Nord-Ouest celui d'Yoyang, embelli de plusieurs pagodes, & convents de sacrificateurs. La montagne de Siencao, voisine de Caoming, pousse ses sommets si hauts, qu'on tient qu'elle surpasse la plus froide région de l'air. Proche de Cynning on p1.281 découvre le mont de Kinna, qui porte plus d'or que de pierres. Le lac de Tien, que l'on dit avoir 1.000 stades de circuit, mouille les murailles de cette ville, comme aussi celles des cités de Ganming, de Quenyang, & de Fumin.

Tali, seconde ville capitale, fut jadis le séjour des rois de Çu, puis de ceux de Mung, qui l'appelaient Nanchao, mais un empereur de la race d'Ivena qui la subjugua, lui donna ce nom, & le commandement sur six cités. Elle est de grande étendue, car elle enferme entr'autres un superbe palais qui a 5 stades de circonférence & dix perches de hauteur. Elle est fort peuplée, & ornée de magnifiques bâtiments, de pagodes, & d'arcs triomphaux. Son territoire est très fertile en beaucoup d'endroits. Les habitants y taillent & coupent en table des pierres d'un marbre fort beau, grand, & diapré de toutes sortes de couleurs. Les figues & les feuilles de cha y abondent. Au Couchant de la ville on voit le mont de Tiençang, qui a plus de 300 stades & 19 sommets fort élevés, avec un étang qui ne se peut sonder pour sa merveilleuse profondeur. La montagne de Fungy, voisine de la cité de Chao, & célèbre pour avoir servie de tombeau à 200.000 hommes du roi Nanchao, qui y furent taillés en pièces par les Chinois sous la conduite du général Tangsienyvo. Le mont de Kiço qui se voit proche de Tengchuen, est fameux à cause de la quantité de ses pagodes, & monastères, & c'est de ces lieux qu'est venue dans cet empire la connaissance de cette doctrine idolâtre de Fé, laquelle fut retenue par la race de Hana, après qu'elle eut maîtrisé ce pays ; car les Chinois n'adoraient auparavant que le Xangti, c'est-à-dire le souverain empereur. Je passe sous le silence quantité d'autres montagnes fort peu considérables ; il ne faut pas toutefois oublier le sommet de Tingsi, qui est dans les monts de la cité de Chao, car on assure qu'il surpasse les autres en hauteur de plus de mille perches, au pied duquel il y a un château pour défendre & garder les chemins. Le lac de Siul mouille cette ville, & apporte beaucoup de commodités & de plaisirs aux habitants. Il enferme trois montagnes qui forment autant d'îles, & neuf golfes ou détroits, sans mettre

en compte quelques autres toutes plates & fertiles qu'il environne. Il engendre la grande rivière de Mosale, laquelle après avoir distribué ses eaux à cette province, les va présenter avec force, & accompagnée d'une grosse suite, au royaume de Tunking, où elle fait son entrée avec autant de pompe & d'appareil qu'en pourrait avoir un prince, quand il est reçu de ses sujets dans la ville royale de ses États, chargé des dépouilles ennemies, & couvert de lauriers.

Lingan troisième ville est renfermée de fortes murailles par la race d'Ivena. Elle changea souvent de maîtres, car elle fut jadis assujettie aux rois de Kiuting, puis aux seigneurs de la famille de Hana, & de Ciangho, & en après aux rois de Mung. Elle commande à 10 cités & à 9 forteresses qui sont bâties pour s'opposer aux attaques des Tungkinois, qui en sont voisins. Son territoire a quantité de campagnes, riches en riz, en froment, en miel, en cire, & en toutes sortes de fruits. Ses lacs, ses rivières, dont il est partout arrosé, & ses coteaux & montagnes sont extrêmement divertissants. Celle d'Uchung proche de la cité d'Omi porte trois sommets, au milieu desquels est bâtie une jolie cité. Le mont de Vansung est couvert de vieux pins ; celui de Sieu, voisin de Tunghai, est célèbre pour une fontaine qui engraisse à merveille ceux qui boivent de ses eaux, & rend leur chair blanche comme la neige. Celui de Moce montre 26 sommets, & celui de Puonchang, qui est au Midi de cette ville, est admiré pour sa hauteur. L'un des plus grands lacs de ce territoire est celui d'Ylung, qui a 150 stades de circuit, & compose trois petites îles. Celui de Tunghai n'a que 80 stades en carré, & puise ses eaux proche de la cité de Hosi.

Cuhung quatrième ville capitale est plantée au centre de cette province, & a sous son obéissance sept cités. Son territoire est coupé & arrosé de diverses rivières très agréables, qui lui servent de défense contre ses ennemis. Il y a quantité de belles campagnes abondantes en froment, force bons pâturages, force pierres d'azur, & force vert. Les montagnes y sont aussi très divertissantes & spécialement celle de Viki, qui jette hors de son sein plus de cent petits ruisseaux, qui sont pourtant d'humeurs bien dissemblables, car les uns montrent des eaux troubles & jaunâtres comme de l'argile détrempée, & les autres en donnent des claires & transparentes comme cristal. De sorte que ne pouvant s'accorder, ils ressemblent à ces pauvres mariés, qui ne pouvant point se séparer de lit à cause des lois

inviolables du mariage, font néanmoins une triste séparation de biens, & une espèce de divorce par ordonnance de la justice, à cause de leur mauvais ménage : ainsi plusieurs de ces ruisseaux coulent ensemble quelques lieues sans se mêler ; les uns p1.282 tenant le côté du Couchant, & les autres de celui du Midi. La montagne de Piaolo près de Nangan est renommée pour ses mines d'argent. Les autres n'ont rien de remarquable. On m'a assuré qu'au Nord de ce territoire, & près de la cité de Nangan, les habitants y couvrent d'or annuellement une grosse pierre haute de dix perches, qu'ils adorent avec beaucoup de vénération, & la nomment *xinxe*, c'est-à-dire *pierre spirituelle*, sur laquelle ils s'essorent pour monter au Ciel après leurs trépas. On dit que c'était en ces lieux que se tenait jadis le grand peuple de Kinchi, c'est-à-dire Dents d'or, à cause qu'il garnissait & armait ses dents de petites plaques & lames d'or. C'est sans doute de cette province que parle Marc Polo, lorsqu'il dit que dès son temps les hommes & les femmes de la province de Cardandan soumise au Grand cam de Tartarie, portaient sur leurs dents une lame ou couverture d'or fort subtile : *Huomini* (dit-il) *& donne de la provincia de Caldandan, sottoposta al Gran Cam, portano li denti cooperti d'una sottil lametta doro, fatta molto maestre volmente a similitudine di denti, & vista di continuo*...

p1.283 Chinkiang cinquième ville capitale commande à cinq cités, & est renommée pour une sorte de poisson qu'on pêche dans ses eaux, dont les médecins tirent un souverain remède contre toute sorte de gale. Les habitants de son territoire trafiquent en tapis de lin, & de coton. On y voit le mont d'Yokeu couvert de forêts ; celui de Kinlieu se voit au Levant de la ville ; celui de Si semble être tout d'or, à cause des fleurs jaunes qu'il produit ; celui de Puonquen, quoique rude & haut, enferme un monastère rempli de sacrificateurs. On y voit en outre le grand lac de Fusien, qui occupe cent mille arpents de terre. Il y a aussi le lac de Ming, près d'Yangcung, qui foisonne en poissons, dont aucuns qui sont noirâtres, servent à plusieurs dangereuses maladies.

Munghoa, sixième ville capitale, n'a que deux villes sous son obéissance, dont le territoire abonde en musc. On voit le mont de Tienul au Nord de la ville, & se nomme l'*oreille du Ciel*, à cause d'un écho qui s'y fait entendre. Au Sud-Est on découvre le mont de Gueipao, & au Sud-Ouest celui de Funghoang, c'est-à-dire phénix de la Chine, que les habitants tiennent être

le véritable lieu où le premier de ces oiseaux trépassa, après avoir chanté mélodieusement. Pour fortifier cette fable, ils disent que tous les oiseaux de cette province s'assemblent tous les ans vers la fin de l'automne sur cette montagne, pour y pleurer à leur façon la mort de ce phénix, & cela jusques à ce point, que plusieurs d'entr'eux se trouvant inconsolables, & sans mouvement, ils tombent dans les griffes de ces montagnards, qui allument quelque feu au milieu de leurs troupes.

Kingtung septième ville capitale révère pour son fondateur Nanchao roi de Mung, qui la nomma Ingsen, c'est-à-dire argent naissant, à cause des mines qui l'avoisinent. La famille de Taiminga l'agrandit, & l'embellit extrêmement, & lui donna le nom présent. Son territoire abonde en riz. Il n'y a pas longtemps que les habitants y ont reçu les sciences, & les bonnes mœurs de la Chine ; car plusieurs retiennent encore la façon d'écrire du royaume de Mien, qui ne diffère pas beaucoup de celle dont les marchands de Bengala & des Indes ont accoutumé de se servir. On y voit un pont sur une vallée fort profonde & pleine de précipices, qui est composé de vingt chaînes de fer, dont chacune a douze perches de longueur. On dit que l'empereur Mingus le bâtit environ l'an 65 après la naissance de Christ.

Quangnan huitième ville capitale obéit à présent avec la cité de Fuo au roi de Tungking. On nomme son terroir la terre d'or à cause de sa fertilité ; c'est dommage que les habitants sont si barbares, & si farouches, car on m'a rapporté qu'ils s'égorgent les uns les autres pour une bagatelle, & qu'ils mangent & dévorent toutes sortes d'insectes, comme vers, serpents, souris, & telles vilainies que nous avons en horreur... Proche de la cité de Fu est le mont d'Yocyven célèbre pour sa fontaine qui rejaillit sur son sommet. Non loin d'ici on voit le torrent de Nanmo, qui pour être chaud sert de bains, & guérit plusieurs maladies.

Quangsi, neuvième ville capitale, reçoit aussi les lois du roi de Tungking, & les donne à quatre cités assez considérables.

Chinyven, dixième ville capitale est presque au milieu de cette province, dont le territoire est très fécond en mines d'argent, & en paons sauvages & domestiques. On voit la montagne de Polung au Couchant de la ville, & au Nord-Est celle de Nalo, qui est fort dangereuse pour les tigres & léopards qu'elle nourrit.

Jungning onzième ville capitale confine au royaume de Sifan, & commande à quatre forteresses, dont le territoire abonde en très bonnes vaches, dont le poil est employé pour faire des excellents tapis & habillements, qui résistent à la pluie, & dont les queues servent pour enrichir & parer leurs drapeaux, & armets. On y voit le grand lac de Lucu à l'Orient, qui forme trois îles assez égales, chacune desquelles a un coteau de cent perches de hauteur,

p1.284 Xunning douzième ville capitale faisait jadis une partie du royaume de Junchang ; les Tartares de la race d'Ivena s'en sont rendus les maîtres. Son territoire est affreux, de difficile accès, & stérile pour la plupart : on n'y saurait entrer que par un endroit, voire entre des vallées fort étroites. Ces montagnards portent les cheveux éparpillés, vont à pieds nus, dévorent toutes sorte d'insectes, ne savent point tailler d'habits, ni en filer, & se contentent de s'envelopper simplement d'un méchant drap, pour se défendre contre le froid. Il n'y a rien de remarquable dans ce pays que le puits de Quonin, dont les eaux furent suscitées par un vieillard qui frappa la terre de son bâton, en disant : *sorte eau des sombres cachots de la terre* ; & incontinent elle força ses prisons & sourdit à gros bouillons ; le bon vieillard à la vue de ce prodige disparut. Beau miracle pour amuser les idiots.

Kiocing première ville de guerre est défendue de très bonnes murailles, & solides bastions : elle commande à six fortes cités, & à plusieurs châteaux bâtis pour arrêter les courses des Tungkinois qui en sont voisins. Les habitants sont fort adonnés à l'agriculture, dont ils pourraient amasser des grandes richesses, s'ils n'étaient si fort portés à la chicane, aux procès, & à la tromperie...

On trouve dans ce territoire force petits oiseaux nommés *xeyens*, assez semblables à nos hirondelles, dont les médecins font un collyre contre le mal des yeux, qu'ils tiennent bien plus excellent que celui qui est fait de l'herbe de l'éclaire. Au Couchant de la dite ville de Kiocing on voit le mont de Fukin qui enferme une fontaine, dont l'eau aiguise & fortifie l'esprit des enfants. Le mont de Xingung est couvert de très belles forêts : celui de Xemuen a chemin de dix stades de longueur entre les rochers, &c.

Yaogan, seconde ville militaire commande à trois cités, & a fait autrefois une partie du royaume de Tien. Son territoire est couvert de forêts & de

montagnes très divertissantes, au pied desquelles on voit des vallées très fertiles en fruits, & en grains, où on trouve aussi force musc. Non loin de la ville on voit un grand puits d'eau salée, où on en puise pour faire du sel qui est très blanc, dont on se sert dans tout le pays. On dit qu'il se trouva par le moyen des brebis, qui avaient accoutumé de lécher la terre, & de la gratter avec leurs pieds, même de l'égratigner avec les ongles ; jusques à ce qu'après avoir fort longtemps observé & remarqué cela, on y rencontra finalement de la terre & de l'eau salée. L'auteur de la Chine appelle les habitants de cette contrée fous & insensés, bien que forts & robustes, à cause qu'ils préfèrent la guerre à la paix, qui est directement contre la politique des Chinois qui aiment la paix & le repos, & détestent la guerre...

p1.285 Cioking troisième ville militaire comprend sous soi trois bonnes cités, dont les habitants font un grand trafic de musc, de pommes de pins, & de tapis. Ils vont armés d'arcs & de flèches, & ne portent pas de parasol ni d'éventoir comme les Chinois. On voit dans son territoire plusieurs montagnes dont l'une est nommée Xepao, sur laquelle sont plantées diverses colonnes & statues, qui représentent l'idole de Fé, un éléphant, un lion, une cloche, & un tambour. Au Sud-Est de cette ville, il y a une fontaine d'eau chaude, dont les phtisiques, & ceux qui sont sujets aux obstructions, y reçoivent aisément guérison, quand ils s'y lavent.

Vuting quatrième ville militaire commande à quatre cités environnées, d'un terroir très fertile, très gras, & très divertissant. On voit force troupeaux de brebis dans ses prairies. Ses montagnes sont aussi très agréables. Les planètes se plaisent d'y travailler aux mines d'or, d'argent, & de cuivre, & d'azur de roche : le luxe y produit du musc & des pierres précieuses de grand prix. Le plaisir y a dressé ses parterres de fleurs différentes avec des forêts toujours verdoyantes, & spécialement sur la montagne de Cokieu, c'est-à-dire, *printemps perpétuel*. La santé y prépare ses remèdes & ses préservatifs dans la fontaine de Hiangxui, c'est-à-dire *eau odoriférante*, laquelle étant bue avec du vin, ou avec une liqueur faite de riz, conforte & fortifie extrêmement un malade, affaibli d'une longue maladie. La p1.286 nature en a fait le théâtre de ses merveilles, en faisant naître dans le lac de Hoeiniao des petits oiseaux noirs, des feuilles d'un certain arbre qui tombent dans ses eaux. L'horreur y veut aussi porter ses alarmes, lorsque dans la caverne de Çokieu, on porte ses yeux sur une

statue, qui ne pouvant souffrir les regardants, suscite à l'instant des tempêtes, & des foudres si épouvantables, que les cœurs de ces téméraires en deviennent tous glacés.

Cintien cinquième ville militaire a un territoire aussi fertile que le précédent, & n'a pas moins de bergers & de laboureurs qui le cultivent. Les habitants qui demeurent vers la montagne d'Into, sont presque toujours sains & bien dispos, à cause de la température & douceur de l'air. Le lac de Che (qu'on nomme aussi la mer de Cingxui) arrose presque toutes les montagnes de cette contrée, où il reçoit & se fortifie de force torrents & ruisseaux.

Likiang sixième ville militaire est habitée par quelques anciens peuples chinois, qui pourtant en retiennent fort peu les mœurs, à cause du voisinage, & de la conversation qu'ils ont avec des peuples mal nourris, & élevés. Ils sont fort adonnés à la boisson, & prennent plaisir à s'enivrer, à sauter, & à chanter ; ils savent fort bien manier un cheval, & tirer des flèches. Leur pays est gras, fertile, & très riche en or, en pommes de pin, & en ambre. On y voit vers le royaume de Tibet le mont de Sive, qui est toujours couvert de neiges. Le mont de Kincin est renommé pour toutes les pierres de différentes couleurs, qui ne représentent, & ne figurent que des chevaux.

Juenkiang septième ville capitale avoisine les royaumes de Laos & de Tungking, & a une forteresse pour la garde & défense de son territoire, qui se nomme Lopie. On y trouve force lin, & force ébène ; la palme & l'herbe d'areca y croît aussi abondamment ; les paons y foisonnent. La montagne de Yotai embellit extrêmement cette contrée à cause de sa verdure & de sa beauté : il faut bien dire qu'elle enferme des grands trésors, puisque les habitants l'appellent *toute riche & toute précieuse*.

Jungchang huitième ville militaire, fut jadis la capitale du puissant royaume de Gailao, & depuis servit de séjour aux rois de Junchang, & en après à ceux de Kinchi. Elle n'a maintenant que quatre cités, & trois forts, sous son obéissance. Les habitants ont les mœurs différentes de celles de leurs voisins, car il y en a qui couvrent leurs dents de lames d'or pour paraître plus opulents ; d'autres qui se plaisent à les porter fort noires, qu'ils peignent artistement avec une forte couleur pour se montrer plus

gentils, & se moquent des étrangers qui portent les dents blanches comme font les chiens & les singes. Les plus folâtres qui ne veulent pas être redevables à la nature, font peindre sur leurs visages & sur leurs corps des paysages, ou des portraits de quelques idoles : ils plâtrent leur peau de diverses marqueteries à la façon des truites ; ils la percent avec une aiguille, ou avec un couteau pour la revêtir de noir...

Le territoire de Junchang abonde en or, en ambre, en cire, en miel, en marbre, en lin, en soie, en pierres précieuses, & en éléphants. Il enferme diverses montagnes : celle de Mocang a un sommet qui surpasse les nues ; celle de Gailo, ou de Gaulo, a un puits fort profond, duquel les habitants tirent vers le printemps un présage infaillible de l'abondance ou de la stérilité, par la hauteur de ses eaux. On y trouve aussi une pierre qui représente la forme & la figure d'un nez d'homme, qui jette par une narine des eaux chaudes, & par l'autre des froides.

Il y a encore dans cette province deux cités militaires, qui ne sont sujettes à p1.287 aucune ville, & où les soldats & les bourgeois vivent paisiblement & indifféremment les uns avec les autres ; la première est Pexing, qui est située au Nord, & la seconde Sinhoa, qui est plantée au Midi ; non loin de celle-ci on voit le mont de Cheçung qui est fameux pour sa fontaine à eaux chaudes. Non loin de Pexing, on voit le lac de Chin, qui couvre les ruines d'une grande ville, que les Chinois disent avoir été engloutie par une ouverture de terre, à cause des méchancetés & des crimes des habitants, dont les principaux étaient de la famille de Chin, & c'est de là que ce lac emprunte son nom. Il n'y eut qu'un petit enfant qui échappa ce malheur : Sa mère eut bien le cœur & le temps de le mettre dans un berceau de jonc & de l'abandonner à la merci des ondes avec ses yeux larmoyants, en lui disant, *vas mon cher enfant, où le sort te conduira, vas sur les flots d'un furieux élément, qui te sera peut-être plus favorable que nos dieux inhumains qui cherchent ta vie avec la nôtre, lorsque tu ne sais pas encore que c'est que de vivre ; ses eaux auront pitié de toi, puisque tu es encore innocent & sans tache, & s'il engloutit ton berceau dans les vagues, il logera tes tendres os dans son sein, & couvrira ta mort pour adoucir le plus aigre de mes maux.* Le Ciel (disent-ils) prit soin de ce berceau, il se fit comme le pilote de ce petit enfant, qui était sans arbre, sans timon, & sans cordage, & lui fit trouver miraculeusement la vie dans la

mort, & le port dans le naufrage. Ne dirait-on pas que ce fut ici un second Moïse, dont le petit corps exposé à la merci des eaux dans un paquet de jonc fut recueilli sur le rivage par la fille du roi Pharaon ?

Quant aux forteresses de cette province, il y en a qui ne dépendent que de leurs gouverneurs, & d'autres qui sont assujetties à quelques villes, ou cités. La forteresse de Cheli produit force bois d'aigle odoriférant ; celle de Laochua abonde en rhinocéros, en benjoin, & autres bois de senteur, & touche au royaume de Laos ; celle de Chelo a une montagne, où on trouve une fontaine, comme ce fameux lac en Thrace, qui tue à l'instant tous les hommes & les animaux qui en boivent.

Le fort de Langçan a sous son obéissance la cité de Langkiu, & un territoire assez vaste, qui aboutit à la province de Suchuen, où on fait de très bons tapis, & on recueille quantité de musc, & de pommes de pin : ses montagnes (& spécialement celle de Peco) abondent en cerfs.

Le fort de Mopang commande à neuf ou dix cités assez considérables, & a plusieurs beaux bourgs, & villages, qui étaient jadis dépendants du royaume de Mien, auquel ils touchent au Midi. Ils sont bornés des royaumes de Pegu & de Bengaia, & n'obéissent que très difficilement aux Chinois ; aussi ne tiennent-ils rien de leur mœurs & coutumes, car les habitants y vont vêtus de blanc, colorent & peignent leurs corps de diverses figures, s'arrachent le poil de la barbe avec des pincettes, ornent & embellissent leurs sourcils, portent la moustache longue, enrichissent leurs bras, leurs jambes, & leurs ongles de bagues, & de lames d'or & d'ivoire, portent leurs oreilles longues & percées, garnies de riches bagues, frottent leurs peaux de musc, & de bois de sandal, ou de la ratissure de quelque autre bois. La plus mélodieuse musique les fait retirer comme tout effrayés dans leurs cabanes, leur goût ne peut souffrir de sel, ils rejettent nos ragoûts & nos saupiquets. Ils humeut l'écume du pot avec volupté, le potage est le dernier de leurs mets ; ils détestent ceux qui dorment sur des lits, mais dorment sur le bois de Calamba. Les hommes y pissent accroupis, les femmes sont tenues pour esclaves ; ils adorent l'idole de Fé, confessent & suivent la doctrine de la métempsycose, maudissent les ânes, à cause qu'ils tiennent que les hommes ne se logent jamais dans leurs corps, mais qu'après avoir passé par les corps de toutes sortes d'animaux, & retournés

diverses fois en des mondes nouveaux, enfin les uns seront colloqués au ciel, les autres en enfer, & quelques-autres au Niban, c'est-à-dire réduits au néant. Certes, si quelqu'un était monté sur le sommet d'une haute montagne, pour y contempler toutes les nations du monde, il se trouverait bien empêché à déterminer qui est la mieux fondée en ses coutumes, & façons de vivre. Ce territoire produit force poivre, étain, ambre, & chevaux.

Le fort de Mien fut jadis la capitale du royaume de ce nom, qui fut subjugué par la famille d'Ivena. Aucuns l'ont mis sous le royaume de Sinan. Quoi qu'il en soit, son territoire est de grande étendue, & enferme plusieurs forteresses, châteaux, & bourgades, remplis d'habitants, qui tirent tous sur le noir, & p1.288 sont naturellement fourbes & trompeurs. Ils ont leur façon d'écrire & leurs caractères particuliers ; les riches écrivent sur des feuilles d'or, les autres se servent de papier, & quelques-uns de feuilles d'areca. Ils se servent d'éléphants & de chevaux pour voyager, & de bateaux pour traverser & passer les rivières. Quant au reste, leurs habitudes & leurs façons de vivre sont semblables à celles des Mopangeois, hormis que ceux-là limitent à une seule année le contentement que les femmes sont capables de donner en mariage.

@

Avis aux curieux

Copie d'une lettre écrite en Batavie par NN.
à M. N. marchand de la ville d'Amsterdam, en date du 2 février 1659

Traduite simplement du flamand en français.

@

Monsieur & cher cousin,

p1.289 Puisque vous voulez être pleinement informé de notre voyage de la Chine, dont je vous ai déjà mandé quelques particularités, & que vous aspirez passionnément à en apprendre le succès, & aussi mes sentiments, il faut que je rende cette lettre beaucoup plus longue, que je n'ai accoutumé de les faire, & que vous vous résolviez à la peine de lire ce que vous m'avez obligé d'écrire, avec assez de fatigue.

Nous ne fûmes pas plutôt retournés en Batavie, que messieurs les ambassadeurs rendirent compte de leur négociation à notre gouverneur, & aux seigneurs de son illustre Conseil, lesquels ne témoignèrent que de la joie du succès de leur ambassade, & se crurent assez heureux d'avoir gagné pour cette fois l'affection de l'empereur, & d'avoir appris qu'il désirait de faire une étroite alliance avec eux, afin de délivrer la mer des tyrannies & brigandages du fameux pirate Koxinga, & de faire échouer les desseins de quelques roitelets chinois, qui se sont sauvés avec leur monde sur les côtes maritimes, & s'y maintiennent avec opiniâtreté.

Un de nos seigneurs m'a assuré que le Conseil a résolu de prendre cette occasion par le fil, & de pousser chaudement cette alliance, à cause qu'on n'en peut attendre que de très grands avantages pour la Compagnie. Étant très certain que si elle venait à s'emparer de quelques havres ès environs des îles de Queimo & de Cheusan, ou bien de quelques forteresses, qui défendent les provinces de Fokien, de Chekiang, de Xantung, & de Corea, qu'elle y trouverait quantité de très riches mines d'or, d'argent, & de pierres précieuses, dont elle se mettrait facilement en possession, vu que les habitants les plus religieux n'y osent fouiller, de peur de violer leurs lois, & que les autres ne veuillent prendre la peine d'y travailler, à cause qu'ils se persuadent que leurs fleuves donnent de l'or plus pur, & plus fin que leurs montagnes.

Messieurs du Conseil ayant été mieux informés par divers pilotes chinois, de la vraie route qu'il fallait prendre d'ici à la cour impériale de Peking, & des lieux plus commodes pour y porter & en tirer des denrées, sont sur le point de résoudre d'envoyer à l'avenir leurs navires tout droit vers Nanking, qui est la plus opulente, la plus fertile, la plus marchande, & la plus civile province de tout l'empire. Or pour y arriver heureusement il faut faire voile vers les villes & havres de Taiçang & de Changxo, & de celui-ci on peut entrer aisément dans la grande bouche de la rivière de Kiang, dont les eaux ne couvrent aucuns brisants ni falaises en ces endroits-là. Toutes les villes qui sont bâties ensuite sur ce fleuve passent pour les plus marchandes de toute la Chine. Celles de Nanking, de Chiankiang, d'Yangcheu & de Hoicheu sont remplies de toutes sortes de nations étrangères. Cette dernière place a des montagnes qui semblent n'être faites que d'or & d'argent, dont les habitants ne sont aucun état. De sorte qu'on nous fait espérer, que l'on s'en pourrait facilement prévaloir par le moyen des marchandises que l'on y apporterait en échange.

Je viens d'apprendre encore que quatre pilotes chinois (qui sont ici arrivés depuis peu avec quelques *jonckes* chargées de porcelaine, & d'étoffes de soie & de coton) présentent à nos dits seigneurs de conduire sans danger nos vaisseaux d'ici p1.290 à la ville & forteresse de Tiencing, en laissant à l'Orient les îles de Fungma, de Xamuen, de Tongcheu, & la péninsule de Corea. Cette ville de Tiencing se voit à l'extrémité du détroit de Çang, & sert de rendez-vous à toutes les navires de la Chine, voire des Indes. Elle n'est éloignée que de 15 ou 16 lieues de Peking. Si l'on accepte ces offres, comme l'on croit, l'on pourra se transporter avec fort peu de frais, & moins de péril dans cet empire. Car à vrai dire, si l'on était obligé d'y entrer encore par Canton, comme nous avons fait, on n'y ferait pas grand profit, à cause que les vice-rois, qui y commandent avec une autorité plus absolue que ne font leurs compagnons aux autres provinces, piqués d'une convoitise insatiable, veulent tirer un trop grand tribut de nos marchandises. Ils nous ont même contraint de les leur vendre, lesquelles ils ont revendu à triple usure à leurs sujets : tant sont-ils mesquins, & chicaneurs.

D'ailleurs, puisque nous savons maintenant qu'on peut bien naviguer sur toutes les côtes de l'empire, sans être si souvent en danger de périr entre

les écueils & les brisants, comme je vous ai mandé par ma dernière, à quoi bon prendre notre chemin par terre, & encore avec des travaux & des frais incroyables ?

À propos de frais de l'ambassade, dont vous me demandez un état pour satisfaire à votre curiosité, je vous dirai que les présents seuls faits tant à l'empereur qu'à ses principaux officiers montèrent jusques à la somme de 55.552 francs. Les vice-rois de Canton seuls eurent de nos ambassadeurs plus de 12.546 francs. L'empereur, ses femmes & sa mère eurent en présents la valeur de plus de 42.326 francs.

Pendant un si pénible & si long voyage nos ambassadeurs n'ont pas fait de frais si excessifs, pour leur cuisine & pour leur train, comme vous vous imaginez, car toutes les viandes se vendent à très vil prix dans cet empire, & tous les porte-faix, ou tireurs de barques se contentent presque de rien.

Ils ont donc dépensé depuis le mois de septembre 1655 qu'ils arrivèrent à Canton, jusques au 16 de mai 1656, la somme de 14.312 francs ; de Canton à Peking seulement 8.541, et à Peking 8.483 francs. Quant à leur retour de cette cour en Batavie, ils ne dépensèrent depuis le 17 d'octobre 1656 jusques au 28 janvier 1657 que 1.194 francs, &c.

Quant au reste, Monsieur, la Compagnie a envoyé encore ailleurs deux navires pour faire quelques nouvelles découvertes derrière le Japon, & dès que j'en aurai appris quelques particularités, je ne manquerai pas de vous en donner avis, afin que vous viviez assuré que je n'ai point moins d'affection & de vénération pour vos mérites, étant bourgeois de la Nouvelle Batavie que de l'ancienne, &c.

@

SECONDE PARTIE

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'EMPIRE DE LA CHINE

Où il est traité succinctement du gouvernement, de la religion, des mœurs, des sciences, & arts des Chinois ; comme aussi des animaux, des poissons, des arbres & plantes, qui ornent leurs campagnes & leurs rivières : y joint un court récit des dernières guerres qu'ils ont eues contre les Tartares.

CHAPITRE PREMIER

Du gouvernement, des conseils, & des magistrats de la Chine

@

p2.001 Après les deux premières parties de la morale, dont l'une enseigne à se régler soi-même, & l'autre à être bon économe, c'est-à-dire à conduire une famille comme il faut, la troisième partie suit, qui est la politique, ou la science de bien gouverner. Cette science est si naturelle à l'homme, & lui convient si bien, que selon l'observation d'Aristote, il n'y a point d'animaux, quoiqu'on dise des abeilles, & des fourmis, qui se plaisent tant que lui à vivre en commun dans une équitable société. Cette inclination de nature a son fondement sur le bien que toutes choses recherchent, & qui est d'autant plus grand & plus à estimer qu'il est plus général. Or le bien de chaque particulier, & celui des familles, dépendant absolument de celui de l'État, qui comprend les deux autres, il ne faut pas s'étonner si notre pente naturelle nous porte vers ce dernier, & nous le fait désirer.

Le prix & la dignité de la politique sont rendus manifestes par là. Car puisque notre félicité n'a rien de solide, & ne peut subsister sans celle de l'État, on ne saurait trop estimer une science qui nous apprend à le faire prospérer, en nous donnant des règles de sa conduite. Elle a d'ailleurs cet avantage sur toutes les autres professions, que leurs fonctions ne se peuvent faire sans son aide ; la théologie même, qui semble tenir le premier rang entr'elles, ayant besoin d'appuyer le repos de ses contemplations sur l'autorité des lois politiques. En effet, il n'y a art, ni science qui ne périssent dans les désordres d'un État, & la religion même a besoin qu'il subsiste pour la conservation de ses autels. Mais quoique la politique p2.002 doive être fort prisée de tout le monde par de si fortes considérations ; les souverains pourtant sont plus obligés que personne d'en faire cas, & de la cultiver soigneusement, puisque Dieu leur ayant commis le gouvernement des peuples, ils n'en sauraient s'en bien acquitter que par son moyen.

Il y a trois formes principales de souverainetés, ou trois façons différentes de gouverner les États. La première se nomme monarchie,

c'est-à-dire le commandement d'un seul. La seconde aristocratie, qui dépend du pouvoir de peu de personnes ; & la troisième démocratie, où le peuple a toute l'autorité. Quand la première se corrompt, elle dégénère en tyrannie ; le vice de la seconde, est l'oligarchie : & celui de la troisième s'appelle ochlocratie, où la seule populace peut tout au préjudice du bon & considérable bourgeois. L'on voit parmi les animaux des marques de ces trois sortes de gouvernements, puisque les abeilles reconnaissent un roi, que les grues, dit-on, vivent aristocratiquement, & que les fourmis se gouvernent comme dans un État populaire. Quoi qu'il en soit, tous les plus célèbres philosophes ont reconnu le commandement royal, ou le monarchique pour le plus ancien de tous, comme il est apparemment le plus digne, eu égard à ce que Dieu s'en sert dans la conduite du monde, qui paraît toute royale. Et Aristote non content de lui donner ces avantages, prouve encore son excellence par la considération de ce qu'il n'y a point de corruption pire ni plus grande que celle des choses les plus parfaites. Car puisque la tyrannie, par la confession de tous les politiques, est le plus condamnable de tous les dérèglements d'État, il s'ensuit, dit-il, que la royauté, d'où elle tire son origine, doit être le plus parfait commandement dont l'on puisse user...

Il y a des nations, qui ne peuvent souffrir aucunement la monarchie, & là se doivent établir des démocraties, avec des lois appropriées à la forme du gouvernement populaire. Il y a cent autres nations qui ne peuvent être régies que par la domination monarchique : la chinoise, dont j'entreprends de vous entretenir sommairement, vous servira d'un seul exemple.

Cette nation la plus ancienne, la plus sage, & la plus belliqueuse des Indes a p2.003 toujours eu en une si profonde vénération & culte la monarchie, que les deux autres sortes de gouvernement ne sont pas encore venues en sa connaissance, comme nous avons dit ci-devant. Elle s'étudie toujours d'avoir un chef moulé sur le divin crayon, qui soit comme le soleil dans le ciel, & dont les principaux attributs sont la science, la bonté, & la puissance : et c'est à ce seul chef qu'elle immole sa vie, sa liberté, ses biens, & tout ce qu'elle possède.

J'avoue que par ci-devant sous ce monarque, il y avait des sujets qui portaient, comme en notre Europe, des titres de ducs, de princes, de

marquis, de ducs, de comtes, de barons & semblables, qui avaient un grand pouvoir dans l'empire, mais depuis dix-huit cents ans toutes ces belles & éminentes qualités leur ont été ôtées avec leurs vastes domaines, & ils furent réduits au petit pied, de peur que piqués de l'ambition de régner, ils ne vinssent à regimber contre leur souverain.

L'empereur étant mort, la couronne succède à son fils, ou à un de ses plus proches parents, pourvu qu'il ait les qualités requises pour régir. Car les histoires nous enseignent que quelques empereurs ont privé leurs propres fils du diadème, parce qu'ils les ont trouvé incapables de le porter. Le peuple même ose bien quelquefois mettre sur le trône un étranger, lorsqu'il le trouve mal traité par le légitime héritier.

Lors donc que le fils aîné a la tête assez bien faite pour remplir la couronne impériale, tous les frères portent le titre de roi, à chacun desquels on ordonne une ville & un palais pour y demeurer, & y vivre en repos sans qu'ils en puissent sortir, & qu'ils y aient aucune autorité ou juridiction sur les bourgeois. Les gouverneurs de villes leur comptent tous les trois mois quelque somme d'argent pour l'entretien de leurs tables, & de leurs suites, qui sont d'ordinaire très magnifiques, & vraiment royales.

On ne trouve point d'anciennes lois en cet empire, comme l'on trouve en notre Europe, car ceux qui sont les premiers fondateurs de certaine lignée, ou qui prennent le gouvernement, établissent des lois selon leurs volontés. D'où vient que celles qui ont été reçues devant cette dernière invasion des Tartares, & qui sont encore à présent en partie observées des Chinois, ne reconnaissent pour auteur que l'empereur Humvuo, la race duquel fut nommée par excellence Tamin, c'est-à-dire *Grande splendeur*, en considération des actions héroïques d'un si grand prince.

Les Chinois nomment leur empereur *Thiensu*, c'est-à-dire Fils du Ciel, & de Dieu, comme ayant été choisi par sa grâce, par dessus le reste des hommes, pour gouverner les peuples, les faire florir en sciences & en bonnes mœurs, & en éloigner les injustices, les corruptions, & les concussions. Le commun peuple nomme aussi l'empereur Hoangti, qui veut dire empereur Jaune, ou empereur de Terre, pour le distinguer de l'empereur souverain, qu'il nomme Xangti.

Tous les magistrats tant du conseil d'État, que des conseils de guerre, de Finances, &c., sont appelés *quongfu*, c'est-à-dire présidents ou capitaines des conseils ; on les nomme aussi *lauye*, ou *lautie*, qui veut dire seigneurs, ou pères, à cause qu'ils sont chargés devant le Ciel, sur le péril de leurs âmes, de prendre soin des affaires de leur nation, & de la maintenir en paix, autant qu'il leur sera loisible & possible. Les Portugais les appellent mandarins, peut-être du mot latin *mandare*, qui signifie commander. Ces magistrats examinent toutes les affaires de l'empire, & en informent Sa Majesté d'une telle façon, qu'Elle ne choque presque jamais leurs jugements, de sorte qu'on pourrait dire qu'il ont quelque part dans l'autorité suprême, & que par ainsi on pourrait croire que le gouvernement de cet empire est en partie aristocratique. Quoi qu'il en soit, l'empereur ne peut pas disposer de ses finances, selon son bon plaisir, de peur qu'il vienne à les disperser inconsidérément, & à passer à des prodigalités, qui causent ordinairement ensuite la désolation des provinces.

Il y a deux sortes de conseils dont l'un, que nous pourrions appeler le conseil souverain, gouverne tout l'empire, & l'autre ne régit que des provinces, ou villes particulières, que l'on pourrait nommer le conseil provincial. Les noms des personnes qui composent semblables conseils sont connus d'un chacun par le moyen des livres qui s'impriment tous les mois à Peking, où on ne voit pas seulement les p2.004 noms & la patrie de ceux qui sont avancés à ces hautes charges, mais aussi leur déportement, leur démission, leur dégradation, & leur mort : cette démission se fait d'ordinaire au trépas d'un de leurs proches parents, pour lequel ils sont tenus, selon les lois de l'empire, de porter le deuil, & de se renfermer chez eux l'espace de trois ans. En telles occurrences on trouve assez de monde pour remplir incontinent leurs places, car la ville impériale nourrit par milliers des gradués, qui aspirent à ces dignités.

Il semble que l'on pourrait subdiviser ces deux conseils en six autres, savoir en conseil d'État, en conseil de Finances, en conseil Ecclésiastique, en conseil de Guerre, en conseil de Fabrique, ou d'Artillerie, & en conseil des Criminels.

Le premier nommé *Sipu* a plus d'autorité que les cinq autres, & n'est composé que de philosophes ou lettrés, car toutes les autres professions

sont tellement inférieures aux belles lettres, qu'en ce qui est même de la conduite des armes, il n'y a que les philosophes qui donnent les ordres, & toute la milice tient à honneur d'exécuter leurs dispositions.

Le deuxième conseil, nommé *Hopu*, ou *Hupu*, prend soin des revenus de la couronne, procure le paiement des tailles, & gabelles, paie la milice, &c.

Le troisième nommé *Limpu*, prend soin des temples, & sacrificateurs, des monastères & jours de fêtes, des écoles & gens doctes, des ambassades & réceptions d'ambassadeurs, bref de tout ce qui regarde la religion, la piété, & la civilité. Et quoique ce conseil n'ait point tant de revenus, ni tant de pouvoir que les précédents, il n'est pas pourtant moins considérable, d'autant que les personnages qui le composent, sont élus du conseil royal *Hanlin*, & d'ordinaire avancés au Grand conseil *Colao*, dont nous ferons mention ici bas.

Le quatrième conseil, nommé *Pimpu* a le commandement sur toute la milice, en donne les charges, punit les couards, récompense les généreux, fait la paix, & annonce la guerre, quand bon lui semble, non toutefois sans en avoir auparavant reconnu l'inclination de l'empereur.

Le cinquième conseil nommé *Cumpu* porte soin de l'équipage des flottes, des érections & réparations des forteresses, des villes, des palais, des chemins, & autres ouvrages publics.

Le sixième conseil, nommé *Humpu*, prend connaissance des injustices, des crimes, des concussions, des violences, des tyrannies, & ordonne les châtiments selon le mérite & le démérite d'un chacun en particulier.

Tous ses six conseils manient toutes les affaires de l'empire, & ont sous eux en chaque province & ville des magistrats & notaires, qui leur font savoir pertinemment tout ce qui se passe en leurs quartiers. Chaque chambre ou conseil a un *ciam-ciu*, c'est-à-dire président, qui est assisté de deux vice-présidents (nommés *coxi-lam,* & *yeu-lam*) & de dix autres conseillers, qui ont sous eux une infinité de notaires, de secrétaires, d'écrivains, & autres officiers de cette trempe.

Le père jésuite Semedo nomme & met en avant plusieurs autres tribunaux, qui vraisemblablement ne diffèrent des susnommés. Il appelle le premier *Thai-Lisu*, c'est-à-dire le conseil des Grands comptes, ou de la

Chancellerie, où sont examinées les dernières sentences des autres conseils, & où on expédie & arrête toutes les plus importantes affaires de l'empire. Cette cour de Justice est composée de trois magistrats, d'un président, de deux adjoints, & de dix conseillers. Le deuxième conseil est nommé par Semedo, *Quan losu*, & prend soin de la table de l'empereur, & de tous ses enfants, amis, officiers, & domestiques, &c. Il est composé d'un président, de deux adjoints, & de six magistrats. Le troisième conseil est nommé *Thai po cu su*, & porte soin des écuries de l'empereur, des postes, & de tout ce qui en dépend ; il est composé d'un président, & de six magistrats. Le quatrième conseil est nommé *Colao*, & semble surpasser tous les autres en dignité & en pouvoir, car c'est là où l'empereur se fait voir ordinairement, & où il balance & pèse secrètement les résolutions de ses autres conseils, y donne & signe les arrêts, qui regardent le bien public. Ce conseil n'est composé que de quatre ou six personnes. Il y a encore deux autres conseils, l'un nommé *Choli*, & l'autre *Tauli*, dont chacun est composé de soixante personnes, qui sont des philosophes de grand savoir, & de bonne vie, dont le devoir est d'examiner toutes les requêtes que l'on présente toutes imprimées à Sa Majesté au bas desquelles on imprime aussi les réponses p2.005 & résolutions, afin que tout le monde en puisse avoir connaissance, comme aussi de l'équité des juges, qui pour faire paraître l'amour qu'ils ont pour la justice, & pour leurs lois, tranchent également tout ce qu'ils rencontrent, & n'épargnent pas même leur empereur, ni ses parents, & s'opiniâtrent tellement à défendre tout ce qui est de leurs coutumes, & ordonnances, qu'ils aimeraient mieux à choisir la mort que de les violer. À la vérité les rois ne sauraient trop estimer les hommes de cette profession, qui la font avec courage & intégrité, ni trop récompenser les bons juges qui distribuent en leur nom ce sel de la vie, comme parlait Pythagore, qui préserve leurs sujets d'une corruption inévitable, puisque les pirates mêmes, & les plus scélérats des hommes, ne se peuvent passer d'exercer quelque justice entr'eux. Mais aussi ne sauraient-ils témoigner assez l'indignation contre ceux qui abusent de leurs charges par toutes sortes de corruption ; qui ne reconnaissent la balance de Thémis que pour l'imiter, & qui n'emploient l'autorité souveraine qu'on leur a confiée qu'au service de leurs passions, & à l'oppression des peuples...

Outre tous ces conseils, il y en a encore quantité d'autres, dont le principal est nommé *Han-Linyven*, qui est aussi composé de personnages très savants, qui sont obligés de prendre soin des écrits & registres de la couronne, des histoires qui s'écrivent, des épitaphes & monuments que l'on érige dans les pagodes & lieux publics, & jugent même de la capacité & des mérites des gradués. De sorte que ceux de ce conseil sont en telle vénération, qu'on ne les avance ordinairement qu'à celui de *Calao*.

Tous les susnommés conseils & tribunaux, hormis celui de *Calao*, sont à Nanking, à cause toutefois que l'empereur réside ordinairement à Peking, tous les conseils de Nanking semblent être en nos jours inférieurs à ceux de Peking.

p2.006 Quant au reste, chaque province est régie par des lois différentes., Les deux premières cours de Justice sont à Peking, & à Nanking. Les autres treize province sont gouvernées par des certains magistrats, nommés *puciensu,* & *naganzasu*, dont le premier corrige & menace seulement les mauvais garnements, & l'autre les punit rigoureusement ; & ils tiennent leur résidence en la capitale de la province qui leur est commise. Ceux-ci ont beaucoup d'autres magistrats, & conseillers sous eux nommés *tauli*, qui ont le commandement & l'inspection sur les villes & cités en particulier. Chaque ville, soit *ceu*, soit *hien*, c'est-à-dire soit grande, ou petite, a un gouverneur nommé *Ciceu,* & *Cihien*, qui pour le soulagement de sa charge à un écoutette, un juge, & un conseiller, nommés vulgairement *hun-chin, chu-phu,* & *tun-su*, qui ont tous leurs hôtels particuliers, & leurs secrétaires, notaires, & autres officiers inférieurs. Ce gouverneur a un pouvoir si petit qu'il ne peut mettre personne à mort sans l'arrêt de ses supérieurs, je veux dire des *puciensu,* & des *naganzasu*, par devant lesquels on peut appeler de toutes sentences.

Et comme il est nécessaire pour le bien de l'État, que l'empereur ait tous les ans un très exact rapport du gouvernement de chaque province, il y envoie deux magistrats, ou grands de sa cour, qui ont beaucoup plus de puissance & d'autorité que tous les précédents : l'un est nommé *tutang*, & l'autre *ciayven*. Celui-là peut marcher de pair avec les vice-rois de notre Europe, & ne remplit que trois ans sa charge. Celui-ci ne la possède qu'un an ; son devoir est de prendre connaissance, & de s'informer de tout ce qui

se passe dans une province, des actions des magistrats, & du comportement du *tutang* même, & à plus juste raison de tous les mandarins, qu'il punit parfois corporellement, lorsqu'ils sont convaincus de quelques injustices. Ils disent qu'il faut agir également à châtier le mérite, & reconnaître la vertu. Et à la vérité, quand le gouvernement des rois est si mol que les vices profitent, & ceux qui les font, c'est presque une espèce de péché que de bien faire, & quand les vertus sont si malheureuses que d'être privées de l'honneur qui leur est si bien dû, c'est le crime du siècle & la honte des couronnes.

Il y a encore un *tutang* extraordinaire, dont la charge est de visiter de temps en temps les prisonniers & misérables, de rompre leurs chaînes, & de leur rendre les coudées franches ; son devoir est de procurer le repos des veuves & des orphelins, de soulager les pauvres, de visiter les malades, de révoquer les sentences mal jugées contre les innocents ; bref, toute sa charge ne regarde que la piété, la miséricorde, & la charité. O la belle vertu que d'ouvrir de la sorte ses entrailles de compassion aux nécessiteux & aux affligés, & que de détremper toutes leurs amertumes dans les douceurs inexplicables d'une bénignité plus que chrétienne !

La charge du Grand trésorier est aussi fort considérable : celui qui l'exerce a deux adjoints & vingt-six mandarins, sans compter une infinité d'autres moindres officiers, qui dépendent de sa conduite. Son devoir est de recevoir, d'augmenter, & de protéger avec équité les biens de la couronne, de tirer compte des droits, des péages, des gabelles, & impôts, de prendre garde aux poids & mesures ; de payer les frais qui se font ès examens des doctes ; bref de débourser tous les deniers qu'il faut pour l'ornement & la réparation de tous les ouvrages publics, & aussi pour les pensions annuelles de tous les juges, gouverneurs, & magistrats de la couronne, &c.

Semedo fait mention d'un autre conseil, qu'il nomme *Gan cha*, c'est-à-dire conseil des causes criminelles, qui est composé d'un *tauli*, qui est le Grand justicier, de deux coadjuteurs, & de plusieurs conseillers, dont le pouvoir s'étend sur tous crimes de lèse-majesté, sur l'insolence des soldats, & sur les affaires mêmes de la Marine. Le même Semedo trouve encore un conseil, qu'il nomme conseil de la Sagesse, & des Belles Lettres,

dont le devoir est de protéger les arts & les sciences, qui peuvent apporter quelque ornement à l'empire, & d'user de libéralité & de reconnaissance envers ceux qui excellent en chacune de leurs professions.

Il n'y a que les philosophes, qui soient appelés aux plus éminentes dignités de l'État, & qui osent même choquer l'autorité impériale. Les histoires de la Chine rapportent sur ce sujet, qu'autant de fois qu'il a été question de témoigner dans toute sorte de périls son affection pour la patrie, & sa fidélité envers le prince, les philosophes, dont nous parlons, ont toujours fait paraître plus de générosité, en s'exposant franchement aux hasards & méprisant la mort même, que ceux de la p2.007 profession militaire, à qui le maniement ordinaire des armes semble devoir relever de beaucoup le courage. Tant de si nobles résolutions n'ont pour fondement que les maximes politiques & belles moralités du philosophe Confutius, qui leur enseignent à être magnanime, & à perdre librement la vie, lorsque le service de leur monarque, ou de leur pays le veut ainsi. D'où vient que les plus grands du royaume se poussent dans la science de la philosophie plutôt que dans le métier de la guerre, afin d'être appelés aux plus belles & utiles charges, & d'être plus respectés des peuples...

Vous vous étonneriez, si vous aviez le bien de voir l'union, le respect, l'honneur, & les déférences que portent tous ces magistrats les uns aux autres : les moindres reçoivent avec modestie, & d'un bon œil, tous les commandements de leurs supérieurs, & ceux-ci traitent ceux-là avec toute sorte de douceurs ; de façon qu'on dirait qu'ils sont tous dans quelque égalité, car ils tiennent pour une chose indigne de leur rang & de leur savoir d'embrasser des nues de grandeurs comme les Ixions, & de se repaître de fumée, de vanités, & d'encens de cour. Ils ressemblent à ces plantes, telles que la christophoriane, qui se tiennent d'autant plus petites, qu'elles se trouvent en un lieu haut. Et en effet nous ne faisons guère d'actions agréables sans nous humilier. Pour ne rien dire des plus voluptueuses, nous ne saurions dormir doucement sans nous coucher, l'on s'assied pour se reposer ; & le plaisir de la table ne se peut bien prendre debout. N'est-ce pas tout le contraire de ce que nous faisons en nous élevant ? L'on ne monte jamais qu'avec peine, & toujours vers le péril & la chute : Le fruit ne se cueille au haut des grands arbres qu'en hasardant la

vie ; & nous voyons que les potences & les gibets sont l'exaltation de ceux que tout le monde déteste.

Ces magistrats ne peuvent administrer leurs charges que trois ans durant, sans une grâce toute particulière de Sa Majesté ; au bout desquels ils sont obligés de comparaître à la cour pour rendre compte de leur administration, & lorsqu'ils se trouvent convaincus de quelques concussions par les juges établis à ces effets, ils ne sont pas seulement déclarés inhabiles de gouverner, mais même rigoureusement châtiés, voire condamnés à la mort selon l'énormité de leurs crimes.

Entre les magistrats qui sont d'ordinaire sévèrement punis, ce sont les avares, qui piqués d'une insatiable convoitise remplissent leurs coffres aux dépens de la couronne & du public. Ceux-ci sont démis de leurs charges, privés de toutes les marques de noblesse, & détestés à jamais d'un chacun. Cela me fait souvenir des Romains qui ont puni l'avarice au double du larcin, & des Parthes, qui avaient en telle horreur ce vice qu'ils jetèrent de l'or fondu dans la bouche de Crassus, pour le rassasier en apparence après son trépas, de ce dont il n'avait jamais témoigné d'être contents durant le cours de sa vie. Les magistrats accusés d'être trop rigoureux envers leurs habitants, qui n'ont commis que des fautes par erreur, par fragilité, par surprise, ou violentes inductions, sont aussi très sévèrement punis, privés de leurs dignités, & relégués à vivre modestement sur leurs fumiers. Les infirmes, & ceux qui sont trop indulgents, & négligents de punir les délinquants selon leurs démérites, retiennent bien quelque marque de magistrature, mais non pas leurs charges. Ceux qui ont prononcé des arrêts & donné des sentences avec trop de précipitation, & peu de prudence, sont pourvus de charges moins relevées, & employés aux affaires peu importantes, & peu sérieuses. Ceux qui sont adonnés aux débauches & à la volupté, sont dégradés à jamais, & jugés indignes de commander, car ils tiennent que la qualité de juge & de magistrat est sacro-sainte, & comme telle, demande une bonne vie, qui soit capable d'attirer toute sorte de respect. Ceux qui la portent sont des dieux, dont il n'est pas permis de médire, *Diis non detrahes*. Et puisqu'il faut nécessairement que les hommes passent comme la monnaye dans la vie civile, plutôt selon la marque extérieure & le cours du marché que tout le monde sait, que selon la bonté intérieure, dont il est impossible de prendre

la connaissance qui serait requise pour les mettre à leur juste prix, il est aisé de voir que le caractère d'un officier nous oblige à des déférences proportionnées à la dignité de sa charge, & que personne n'en doit être dispensé. L'on ne parle au p2.008 juge dans toute la Chine que le genou en terre. Aussi leur érige-t'on des temples, même de leur vivant, lorsqu'ils se sont dignement acquittés de leur devoir. Et bien que l'on ne leur défère pas de si grands honneurs partout, si est-ce qu'il n'y a point de nation si barbare, de police si déréglée, ni de religion si monstrueuse, dont les lois ne conviennent en ce point, de porter du respect aux magistrats. J'avoue qu'on a grande raison de soutenir qu'encore que cela leur soit dû, il s'en trouve parfois de si indignes de leur condition, & d'une vie tellement scandaleuse, qu'on croit être dispensé de les honorer, pour ne donner pas au vice trop apparent, ce qui n'appartient qu'à la vertu. Les charges sont des bases qui font voir les défauts aussi tôt que le mérite des statues qu'elles représentent. Et l'on peut dire encore qu'elles ressemblent aux riches parures, & aux superbes habillements, qui augmentent les bonnes grâces des belles personnes, & ne servent qu'à faire paraître la difformité des laides.

Combien de fois les plus hautes dignités nous ont-elles fait reconnaître l'indignité de leurs titulaires ? Car les Chinois disent, aussi bien que les Grecs, que la magistrature découvre l'homme à nu, & montre quel il est...

Les petits mandarins avec leurs adjoints sont obligés de faire chaque jour le rapport à leurs supérieurs ou gouverneurs de tout ce qui s'est passé dans l'enclos de leurs villes, & au dehors. Et s'ils tiennent quelque chose de caché, qui soit au désavantage du pays, ils sont punis comme traîtres & infidèles ; ainsi arriva-il à Canton pendant notre séjour, où un mandarin fut assommé à coups de massues par le commandement du vieux-vice-roi.

Personne ne peut exercer la magistrature en son pays, de peur que ses parents & amis ne soient épargnés, cependant que nos magistrats qui se disent au dessus des lois, & qui les interprètent comme ils veulent, abusent d'une chose bonne en soi, & font que nous souffrons de ce qui devrait causer notre principale félicité. Il n'y a que les généraux & officiers des armées qui peuvent exercer leurs charges dans leur propre pays, les croyant plus zélés pour la défense que les étrangers. Les fils mêmes &

domestiques des magistrats sont obligés de s'enfermer dans leurs logis, de peur qu'étant corrompus par quelques factieux & mutins, ils ne viennent aussi à corrompre leurs propres pères.

Personne ne peut entrer dans la Chine, hormis les ambassadeurs, à moins qu'il n'ait la volonté d'y finir ses jours ; si forte est l'opinion de ces peuples, qui sont persuadés passés plusieurs siècles, qu'ils seront un jour trahis & vendus à quelques princes étrangers. Ils ne peuvent pas même trafiquer avec leurs voisins sans la permission de l'empereur. Et lorsque la nécessité requiert d'envoyer quelque ambassade en d'autres royaumes, à peine peut-on trouver quelqu'un qui la veuille entreprendre, & lorsqu'il l'accepte, il est regretté & pleuré de toute sa lignée, non plus ni moins que s'il était porté au tombeau.

Personne ne peut porter des armes dans les villes ; les soldats mêmes, les généraux d'armée, & les savants ne sont pas plus privilégiés que les bourgeois en ceci, à moins qu'ils soient obligés de passer monstre, ou d'aller à la guerre, laquelle étant finie ils sont tenus de les remettre dans le magasin public, jusques à la première occasion. Si on en trouve dans quelques maisons champêtres, ce ne sont que quelques épées enrouillées pour se défendre contre les brigands. S'ils ont quelques grosses p2.009 querelles, ils emploient pour toutes armes la langue, où les ruses & la mine hardie triomphent, parfois contre toute raison, & lorsque les parties deviennent trop échauffées, elles décident le tout par des brusques soufflets, & coups de poings. Ils sont ennemis jurés des duels, qu'ils tiennent transformer la nature des hommes en une brutalité du tout sauvage & cruelle... Les mêmes Chinois dégradent des prérogatives de noblesse, & de leurs charges, tous ceux qui veulent vider leurs différends par quelque combat, disant que ce sont des marques des hommes imprudents, lâches, voire possédés du malin esprit...

On peut diviser tous les magistrats de cet empire en neuf ordres, auxquels on distribue tous les mois quelques sommes d'argent, & sacs de riz, pour l'entretien de leurs familles, mais assez chichement, puisque les magistrats du premier ordre ne tirent pas annuellement mille écus de leurs charges ; & à la vérité s'ils n'étaient point parfois gratifiés de quelques présents, ils auraient assez de peine à entretenir leur train.

Tous les magistrats tant des conseils des philosophes que de ceux de la milice, tant grands que petits, portent un même sorte de chapeaux ou bonnets, pour une spéciale marque de leurs dignités ; ils sont tissus de soie noire, & ont aux deux p2.010 côtés deux pièces en ovale, qui leur couvrent presque les oreilles, & tiennent si fort au bonnet, qu'elles ne s'en peuvent facilement détacher. Quand ils marchent ils ne peuvent tourner la tête çà & là, de peur de ternir la splendeur de leur dignité, & le respect qu'on leur doit. Ils sont tous vêtus de la même façon, ont des bottes de cuir noir, & portent des ceintures ou sangles faites du bois de kalamba, ou de cornes de licorne, ou d'or, d'argent & d'autres matières, chacun selon la grandeur de sa charge ; mais les plus nobles & les plus riches faites, & marquetées d'un marbre fort transparent, ne sont portées que par ceux du Grand conseil. Ils portent aussi sur la poitrine & sur le dos deux lames ou plaques carrées relevées en broderie, & figurées de toutes sortes d'animaux & de fleurs. Aucuns d'entr'eux se rendent aux assemblées à cheval, & ceux-ci sont des moindres ordres, les autres s'y font porter en chaire, ou sur les épaules par quatre, ou huit personnes, couverts d'un ou deux parasols, & ceux-ci sont des premiers ordres. Mais les plus grands de tous font marcher en tête leurs banderoles, des encensoirs, & des gardes de corps pour ouvrir les chemins, & contraindre le peuple aux soumissions, dues à leurs grandeurs & dignités.

@

CHAPITRE II

Des lettres, langues, écritures, & sciences des Chinois. Des philosophes, gradués, &c.

@

La manière d'écrire des Chinois diffère beaucoup de la langue qu'ils parlent, car on ne trouve ni livre ni registre dans toute la Chine, qui soit écrit en leur langue maternelle. Les mots sont presque tous d'une syllabe, quoiqu'il y en ait quelques-uns de deux diphtongues, & souvent de trois ; je dis de diphtongues, selon notre patois, car on n'a pas connaissance de voyelles ni de consonnes dans ces quartiers-là. Ils ont autant de lettres que de mots, & entr'eux un mot, une lettre, & une syllabe est la même chose. Et si vous rencontrez dans ce présent ouvrage quelques mots de plusieurs syllabes, sachez pourtant que chaque syllabe est un mot particulier, mais d'autant que plusieurs syllabes sont prises pour signifier une seule chose, celles qui sont en cette Description sont liées ensemble à la façon des langues de notre Europe.

Et quoique les Chinois aient autant de caractères que de choses, ils les savent pourtant si bien joindre par ensemble, qu'ils ne se montent qu'à septante ou quatre-vingt mille, selon le récit du père Athanase Kircherus. Et il faut que ceux qui veulent parvenir au plus haut degré des sciences & des honneurs, les sachent tous, quoique celui qui en sait seulement dix mille puisse assez bien enseigner la langue chinoise, & s'en aider dans l'écriture des caractères. Le père Martini en fait monter le nombre jusques à soixante mille, & Mandesloo dans son histoire de Perse en trouve jusques à cent & vingt mille. Quoi qu'il en soit, on assure que l'on voit tous ces caractères dans un gros volume nommé *Halpien*, qui vaut autant à dire que mer, dont vous remarquerez quelques particularités dans cette figure.

Vous saurez avant tout que les vieux caractères chinois diffèrent extrêmement des nouveaux, car ils avaient ès premiers siècles forgé des caractères de toutes les choses presque imaginables, comme de bêtes à quatre pieds, d'oiseaux, de plantes, de branches, de fruits, de grains, d'arbres, de cordes, de dragons, de poissons, de points, de cercles, &c.

qu'ils marquaient tous d'une façon différente. Mais ceux des siècles suivants ayant reconnu par expérience la grande confusion qui se glissait parmi tant de marques, trouvèrent bon de contrefaire plusieurs vieux caractères, les marquer avec des points & des traces, pour les distinguer les uns des autres, & les réduire à un moindre nombre, & à un meilleur ordre, comme sont ceux dont les Chinois se servent à présent.



On trouve dix-sept sortes de vieux caractères chinois ; la première & la plus ancienne inventée par l'empereur Fohius, est composée de serpents & de dragons entortillés, & métamorphosés en mille postures. C'est sans doute pour ce sujet qu'on appelle l'astrologie de cet empereur, le Livre des dragons. Mais tous ces (a) caractères ne sont plus presque en usage dans cet empire. La deuxième sorte reconnaît pour son auteur l'empereur Xinnung, qui pour être fort adonné à p2.011 l'agriculture, en forma des caractères qui eurent longtemps cours parmi ses sujets. La troisième sorte forgée par l'empereur Xanhoan, puise sa source des créatures emplumées. La quatrième sorte n'est composée que de huîtres & de vermisseaux. La cinquième n'a que des plantes, des fruits & des racines. La sixième controuvée par l'empereur Choan ne représente que des pattes d'oiseaux châtrées, & rognées. La septième qui a pour son chef l'empereur Yoo, ne figure que des tortues. La huitième ne fait montre que des paons, & rares oiseaux. La neuvième est mêlée de plantes, &

d'ailes d'oiseaux. La dixième révère l'empereur Cho pour son fondateur. L'onzième est fabriquée d'étoiles fixes & errantes. La douzième est façonnée sur diverses lettres particulières de droits & de privilèges. La treizième est presque toute fondée sur les syllabes d'*yeu*, de *cau*, *chi*, *cien*, & *tao*. La quatorzième sorte est bâtie sur des caractères de repos, de joie, de science, d'éloquence, de ténèbres & de lumière. La quinzième sorte fait montre d'une infinité de poissons. La seizième n'est pas encore venue en ma connaissance ; & la dix-septième est en usage pour fermer & cacheter les lettres, & les orner d'inscriptions éclatantes & charmantes.

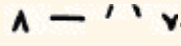
Par exemple, la figure marquée du chiffre 1 (au milieu de cette taille douce) signifie en nos jours une montagne, laquelle on dépeignait ès premiers siècles par la marque cotée 2. Le soleil fut jadis représenté par un cercle & un point au milieu, coté par le chiffre 3, & aujourd'hui il est figuré selon le nombre 4. Le dragon était autrefois dépeint selon le nombre 5. mais à présent on le reconnaît par le nombre 6. Un sceptre avec un œil, coté du nombre 7, signifiait jadis le nom du roi, mais il est exprimé en notre siècle par le chiffre 8. Un oiseau, un coq, ou une poule étaient par ci-devant représentées au vif, selon les marques des chiffres 9 & 11, mais à présent on les fait connaître selon les signes cotés 10 & 12.

Mais les Chinois, comme nous venons de dire, ne se servent plus de tous ces vieux caractères, qui expriment bien quelque forme des choses, mais seulement par quelques traits, qui retiennent pourtant encore quelques traces approchantes aux caractères des anciens. Pour satisfaire aux curieux, j'exhibe ici une figure de ces vieux caractères, extraite du titre du Livre des dragons, marqué de la grande lettre M.

Les caractères dont on se sert à présent en la Chine se font de neuf petits divers traits ; de sorte qu'en ajoutant, ou diminuant, ou renversant un trait, on produit une autre signification : par exemple un trait droit, *a*, marqué au côté gauche de cette figure signifie un, ou le premier ; celui coté *b*, signifie *tsi*, ou *dix*, & un autre au-dessous y ajouté comme *c*, signifie *thou*, ou *terre*. De plus le trait mis p2.012 à droit coté *d*, signifie *wang*, c'est-à-dire *roi* ; avec un point au côté droit coté *e*, signifie *jo*, ou *ju* qui veut dire une *perle* ; mais lorsqu'il est au côté gauche coté *f*, signifie *sem*, qui veut dire *créer*, ou *vie*. Finalement le point mis au dessus coté *g*, signifie *chu*, ou *seigneur*.

L'on trouve dans la bibliothèque de la Chine un certain livre nommé *Yeking*, dont les figures mystérieuses & allégoriques sont assez conformes aux caractères susnommés. C'est de ce livre que les astrologues puisent toutes leurs prédictions, qui sont le plus souvent autant ridicules qu'erronées.

Il n'y a point de langue qui ait tant de mots à double sens que la chinoise, & qui se doive comprendre par la diversité des sons. L'incommodité qu'on en reçoit est fort chagrine, vu que personne ne peut rien écrire en cette langue de ce qu'on lui lit, ni même en rien comprendre, à moins qu'il prenne le livre en main, pour y reconnaître le double sens par les caractères, qui ne se peuvent distinguer par l'ouïe ; il arrive même bien souvent qu'en parlant l'un ne peut entendre ce que l'autre dit ; de sorte qu'on est obligé non pas seulement de répéter son dire, mais aussi de l'écrire ou le marquer soit avec de l'encre, soit avec de l'eau, ou autrement. Ces doubles sens se peuvent ôter en quelque façon par cinq sons, ou tons principaux, qui sont difficiles à être distingués à cause de leur douceur. Une syllabe reçoit souvent par cette variété de tons (& spécialement entre les étrangers) cinq diverses significations. Il n'y a pas aussi un mot qui n'ait un de ces tons, voire qui n'ait vingt ou trente significations, selon la diversité des aspirations de ceux qui ont appris cette langue dès leur berceau, ce qui y est bien difficile à l'étranger d'observer. Témoin le discours d'un Italien tenu à un Chinois, lequel, voulant raconter qu'on bâtissait dans l'Europe des navires aussi hauts que des tours, donna la même aspiration au mot qui devait signifier tour, que l'on doit au mot qui signifie une tuile. Ce qui ne donna pas peu à rire au Chinois, qui demanda à l'Italien si on bâtissait des si grands fours en son pays, pour y cuire des tuiles si élevées. De sorte que pour ne pas tomber dans semblables erreurs, les étrangers mieux huppés s'étudient d'apporter souvent deux ou trois divers mots en leurs discours, qui signifient une même chose.

Les Pères jésuites qui sont envoyés dans cet empire pour y prêcher l'Évangile, ont inventé cinq marques ou points qu'ils mettent sur chaque mot, & savent exprimer les tons hauts & bas par le moyen d'iceux : ils sont ainsi marqués . C'est par ces lignes & traits qu'ils peuvent signifier & exprimer diverses choses : par exemple, & afin de vous faire mieux concevoir, *yâ* marqué d'un accent circonflexe, signifie *dieu*, *yá* accentué d'un accent aigu signifie une *muraille*, *yà* noté d'un accent grave,

signifie *lourdise* ou *stupidité*, y accentué d'un circonflexe renversé signifie une oie, & ainsi d'une infinité d'autres, dont la connaissance est toujours imparfaite, & spécialement aux étrangers, & même aux menus peuples, qui ne peuvent pas si bien comprendre ni retenir ces iliades[1f] de notes & d'accents, que les lettrés, qui emploient parfois vingt années entières avant que d'en avoir acquis une pleine connaissance. On attribue le sujet de ces doubles sens à ce que cette nation fut toujours plus portée à bien écrire qu'à bien parler, disant que l'éloquence consiste plutôt en l'écriture qu'en l'expression des mots, & qu'il faut surtout avoir égard à la pensée, comme à celle à qui toutes les paroles sont subordonnées...

Les Japonais retiennent encore un nombre infini de caractères & d'accents, qu'ils ont emprunté des Chinois leurs voisins, mais je crois que ce ne sera que pour peu de temps, vu qu'ils commencent à recevoir les alphabets & les façons d'écrire de nos Européens, qu'ils trouvent mille fois plus faciles que celles de leurs p2.013 pères, qui ont blanchi dans l'étude de semblables laborieux caractères. Les Japonais encore se servent & emploient quelques fois le *d*, & l'*r*, ce qui n'est pas usité, & ne s'observe jamais parmi les Chinois, parce qu'ils n'ont aucun de ces deux caractères. Pour l'*r*, c'est une lettre qu'ils ne peuvent jamais exprimer, ni prononcer, quelque soin & diligence qu'ils apportent.

L'écriture des Chinois se tire du haut en bas comme les hiéroglyphiques des Égyptiens, & elle exprime les choses entières, ou les dictons sans lettres, en telle sorte qu'elle se peut lire en toutes langues ; en quoi ils diffèrent de toutes les nations au monde, qui écrivent ou de droit à gauche, comme les Hébreux, les Chaldéens, les Syriens, les Arabes & Égyptiens, ou de gauche à droit comme les Grecs, Latins & autres peuples de l'Europe, &c. Encore que chaque province ait son patois particulier, si est-ce que les habitants ne se servent que des mêmes livres, & caractères, dont ils peuvent tous comprendre aisément le sens. Il y a aussi en cet empire une autre langue générale, que les Chinois appellent *quonhoa*, c'est-à-dire langue de la cour, ou des tribunaux, dont on se sert non pas seulement dans les conseils & parquets de Justice, mais aussi dans toutes les meilleures maisons nobles & bourgeoises. Et c'est en cette seule langue que nos Européens se perfectionnent, pour se faire entendre, à cause qu'elle est plus facile & mieux réglée ; & comme elle surpasse toutes les autres en quantité des lettres,

aussi est-elle beaucoup escharse en mots, car elle n'en a que trois cent & vingt-six qui sont tous d'une syllabe, & qui se terminent presque en voyelle, hormis quelques-uns qui ont leur terminaison en *m*, ou en *n*.

La brièveté de cette langue est si agréable, que j'oserais presque lui donner le premier rang entre toutes celles qui nous sont connues jusques à présent : car lorsque nous voulons exprimer en notre langue la façon de manier quelque chose, soit avec la pleine main, ou avec certains doigts, nous sommes obligés d'y ajouter le verbe, manier ; mais les Chinois se savent exprimer tout autrement ; car chaque nom signifie le verbe, & en même temps la manière de le faire : par exemple *nien*, signifie prendre avec deux doigts ; *tzo*, prendre avec un doigt entier ; *chua* prendre avec tout le creux de la main ; *tcie*, prendre avec la main ouverte jusques aux doigts. Le même se voit au verbe *stare*, ou *être debout* ; car si nous disons *sois debout au logis, sois debout en mangeant*, ou *sois debout en dormant*, les Chinois ont un verbe qui signifie en même temps être debout en toutes ces postures. Lors aussi que nous voulons exprimer le pied d'un homme, d'un oiseau, ou de quelque animal, il nous faut nécessairement y joindre le mot de pied, mais les Chinois n'ont qu'un mot pour cela, car *kio* est le pied d'un homme, *chua*, la patte d'un oiseau, & *thi*, la patte ou le pied de tous animaux.

La plus essentielle partie de la philosophie des Chinois, fut la morale ; & en effet ses préceptes sont les Géorgiques de notre âme ; & l'amour de la vertu qu'elle nous imprime, est le seul bien qui unit à Dieu tous les hommes de quelque condition qu'ils soient, & la vraie marque qui les distingue du reste des animaux... Je ne trouve personne entre tous les philosophes payens du Levant, qui ait fait des meilleures réflexions sur tout ceci que le philosophe Confutius, dont les Chinois ont la mémoire en telle vénération, qu'ils élèvent sa statue dans les temples, avec celles de quelques-uns de ses disciples. Ce n'est pas pourtant qu'ils le tiennent pour un dieu, ni qu'ils l'invoquent en leurs prières ; mais ils pensent qu'après le souverain Être, l'on p2.014 peut ainsi révérer les grands personnages qu'ils croient saints, & dont ils font une espèce de demi-dieux. Entre plusieurs louables circonstances de la vie de ce philosophe, il y en a deux ou trois qui me font dire qu'on le peut fort bien nommer le Socrate de la Chine. La première regarde le temps auquel il a paru dans le monde, qui ne se trouve guère différent de celui du vrai Socrate des Grecs, car si la naissance de Confutius n'a précédé celle de Notre seigneur que

de 551 ans selon la supputation du père Trigaut, Confutius ayant vécu comme il a fait plus de soixante-dix ans, il y aura peu à dire que le temps de sa mort n'arrive à celui de la génération de Socrate. D'où il s'ensuit qu'un même siècle fit voir à la Chine, & à la Grèce, les deux plus vertueux hommes de toute la gentilité. Ils ont encore cela de commun entr'eux, que l'un & l'autre méprisèrent les sciences moins utiles, pour cultiver plus soigneusement celles des mœurs qui nous touchent de plus près. De sorte qu'on peut dire que Confutius fit descendre aussi bien que Socrate la philosophie du Ciel en terre, par l'autorité qu'ils donnèrent tous deux à la morale, que les curiosités de la physique, de l'astronomie, & de semblables spéculations avaient presque fait mépriser auparavant.

En effet tous les arts libéraux & toutes les sciences ont eu cours à la Chine aussi bien que parmi nous. La seule liste de livres qu'en apporta aux Philippines le père Herrade Augustin & ses compagnons, le fait bien voir, n'y ayant presque science, dont il ne se trouve quelque traité séparé, dans ce peu de volumes qu'ils avaient pu trouver. On y voit d'excellents géomètres, arithméticiens, & astrologues chinois. La médecine est exercée parmi eux avec grande méthode & beaucoup d'expérience. Et les opinions qu'ont quelques-uns dans la physique, conformes à celle de Démocrite & de Pythagore touchant la pluralité des mondes, montrent assez combien ceux de cette nation se plaisent à l'étude des choses naturelles, dont nous traiterons ici-bas plus amplement. Mais depuis que Confutius leur a fait voir l'importance de l'éthique, & que réduisant en quatre volumes toutes les belles sentences des philosophes qui l'avaient précédé, il en eut composé un cinquième de ses propres pensées, il releva tellement la science des mœurs par dessus toutes les autres, qu'on écrit que depuis lui il ne s'est plus fait des bacheliers ni de docteurs à la Chine, qu'en les examinant sur la morale. C'est une chose certaine que des trois sectes de philosophie qu'on y permet, celle de Confutius, qu'on nomme des lettrés, a tellement l'avantage sur les deux autres, que tous les grands du royaume en font profession. Je trouve aussi fort remarquable que cette extraordinaire réputation de savoir, & de prudence, qu'ont acquise les disciples de ce philosophe, ait eu le pouvoir de faire que par les lois de l'État, eux seuls soient appelés à son gouvernement, & qu'il n'y ait que les mandarins, ou lettrés formés dans son école, qui commandent absolument sous l'autorité royale.

Ce pouvoir si absolu que Confutius a acquis & donné à ses sectateurs semble d'autant plus admirable, que le Japon, qui en est fort proche, se gouverne tout autrement, les armes y tenant tellement le dessus, qu'on n'y fait presque nul état des sciences. Ce n'est pas que la science de ce grand personnage ne soit épandue en beaucoup d'autres lieux qu'en la Chine, & notamment par tous les pays voisins. Mais comme la condition des choses de ce monde ne souffre pas qu'elles soient uniformes, l'humeur féroce & toute guerrière des Japonais leur a fait préférer les exercices militaires aux métiers de la paix, usant plus de la force dans toutes leurs affaires, que du discours ni de la raison. Le père Christophe Borry, qui veut que l'État de la Cochinchine soit tempéré de ces deux sortes de gouvernement, & qu'il se serve d'une voie moyenne entre ce qui se pratique au Japon, & à la Chine, assure qu'Aristote n'a nulle autorité plus grande dans l'Europe, qu'est celle de Confutius parmi les Cochinchinois. Et il reconnaît que ses livres ne sont pas remplis de moindre érudition que ceux de nos meilleurs auteurs, ni de moralités qui doivent céder à celles de Sénèque, de Caton, & de Cicéron.

À la vérité, il nomme ailleurs un certain Xaca, lui donnant la qualité de grand philosophe, & de métaphysicien si excellent, qu'à son dire, il n'a point de supérieur en ce qui touche la première, & la plus haute philosophie. Son pays était le royaume de Siam, mais sa doctrine fut telle qu'elle s'épandit, & fut admirée par tout l'Orient aussitôt qu'il l'eut publiée, ce qui lui arriva, comme à Confutius, quelque temps devant celui d'Aristote. Cependant tout ce que le père Borry nous p2.015 rapporte de cette sublime philosophie de Xaca, c'est qu'il considérait toutes les choses du monde comme venues de rien, qui n'étaient rien en effet, & qui retourneraient toutes à ce général principe de rien. Dans la morale même il ne mettait point le souverain bien de l'homme en quelque chose de positif, ni de réel, mais seulement dans une nue négation du mal, ou dans une pure privation de toute incommodité. Et cette pensée le porta si loin, qu'il semblait ne reconnaître point de cause première efficiente, parce qu'au lieu d'elle, il posait seulement un néant éternel, immuable, & tout puissant, ce qui semble merveilleusement chimérique. Cela fut cause que plusieurs se scandalisèrent de sa doctrine, que les Chinois entr'autres l'eussent absolument défendue comme très pernicieuse, s'il n'eut déclaré par un livre fait exprès, qu'il croyait un principe réel de toutes choses, & un créateur du Ciel & de la Terre, qui récompensait

les bons de sa gloire, & punissait les méchants des peines de l'enfer. Avec cette espèce de manifeste, il mit sa science à couvert, & se déchargea de l'impiété dont on le voulait accuser. Et certes la plupart des relations tant de la Cochinchine, d'où il envoyait ses compositions au dehors, que de la Chine, portent que ces peuples orientaux reconnaissent tous un souverain être, & qu'ils sont même en quelques façons exempts d'idolâtrie. Car encore qu'ils aient beaucoup de pagodes, & qu'on pourrait prendre le respect dont ils usent envers une infinité de statues, pour une manière d'adoration, si est-ce que personne d'entr'eux semble n'attribuer aucune divinité à ces idoles, qui ne sont qu'honorées qu'à cause qu'elles représentent des hommes vertueux, & d'un mérite extraordinaire. C'est pourquoi que le père Borry ajoute que ces pauvres payens lui dirent qu'ils ne faisaient en cela que ce que les catholiques romains pratiquent à l'égard des saints apôtres, martyrs, & confesseurs. Et il remarque qu'ils tiennent exprès une niche profonde & obscure, mais toute vide, sur le principal autel de leurs temples, pour témoigner que le seul Dieu du Ciel qu'ils y adorent, est d'une essence invisible, & d'une nature incompréhensible, ne pouvant être représenté par aucune image ni figure ; ce qu'il semble montrer, que s'ils ont des idoles, ils ne doivent pas (dit-il) être pourtant réputés idolâtres. Les lettrés de la Chine, ou ceux qui suivent la secte de Confutius, sont encore plus éloignés de ce crime, si nous en croyons le père Trigaut, qui veut maintenir qu'ils n'ont aucune idole & qu'ils ne défèrent les honneurs divins qu'à un seul Dieu, dont ils révèrent la providence en tout ce qui se passe ici-bas, bien qu'ils usent de quelque sorte de culte envers de certains esprits inférieurs, que l'imagination leur représente tels que des anges, ou des intelligences.

Quoi qu'il en soit (sans ici répéter tout ce que je vous en ai rapporté en notre première partie, que je tiens pour véritable) nous pouvons remarquer par ce que je viens de réciter, qu'encore qu'il y ait assurément beaucoup de choses à retrancher & à circoncire dans ces philosophies orientales, soit de Xaca, de Confutius, ou de quelques-autres aussi savants & aussi vertueux qu'on nous décrit ces deux-là : elles ont néanmoins de très bonnes maximes, & la plupart de leurs préceptes, comme dit le même Père, très conformes à la lumière naturelle, & aux vérités du christianisme. Il passe jusques à dire que tant s'en faut que l'Académie de Confutius ait ses principes contraires à la religion romaine, qu'ils semblent n'être faits que pour la favoriser, & lui

donner de l'aide. Condamnons donc, dit-il, cette indolence, ou cette exemption de toute douleur, dont Xaca faisait notre parfaite béatitude, & reconnaissons encore que ses termes touchant la divinité ne peuvent être reçus. Avouons que les disciples de Confutius ont eu sans doute des opinions erronées sur beaucoup de sujets ; qu'ils ont enseigné aussi bien que Pythagore une ridicule métempsycose ; & qu'ils se sont lourdement abusés avec les stoïciens, quand ils ont cru qu'il n'y avait que l'âme des hommes de vertu qui fût immortelle. Mais reconnaissons ensuite que les uns & les autres n'ont pas laissé d'avoir de fort bonnes pensées d'ailleurs ; qu'ils ont instruit & porté au bien de très grandes provinces, qui leur en rendent des honneurs immortels ; & que leur doctrine aussi ennemie de l'idolâtrie qu'elle est remplie de belles moralités, mérite qu'on ne l'estime pas moins que celle des Grecs & des Romains, dont on a tant parlé, encore que la première nous soit beaucoup moins connue, à cause de la grande distance qui nous sépare des extrémités de l'Asie. Je dis tout ceci à l'égard particulièrement de Confutius, de qui la vie pleine de sainteté, pour user des propres mots du père Trigaut, nous est si p2.016 fort recommandée par tous ceux qui en ont écrit. Ils assurent qu'elle a rendu son nom vénérable aux empereurs mêmes jusques à un tel point qu'ils feraient conscience de contredire la moindre de ses sentences ; & que ceux qui portent encore aujourd'hui ce même nom de Confutius, parce qu'ils sont de sa race, jouissent d'une infinité de privilèges, & de respects, que tout le monde leur défère. Nous serions donc (poursuit ce bon Père) bien injustes & bien téméraires tous ensemble, si nous n'honorions pas sa mémoire avec celles des plus grands philosophes que nous avons déjà nommés, & si nous désespérions de son salut, ne l'ayant pas fait de celui de Socrate, ni de Pythagore, qui vraisemblablement n'étaient pas plus vertueux que lui. Car puisqu'il n'a pas moins reconnu qu'eux l'unité d'une première cause, toute puissante, & toute bonne, il ne se peut faire qu'il ne lui ait aussi consacré toutes ses affections. Et pour ce qui touche la charité envers le prochain, qui fait le second membre de la loi, les mémoires du père Riccius nous assurent qu'il n'y a rien de plus exprès dans toute la morale chinoise, qui vient de ce philosophe, que le précepte de ne faire jamais à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. C'est ce qui a obligé ces bons Pères à penser & à s'imaginer, que Dieu peut avoir usé de miséricorde en son endroit, lui conférant cette grâce spéciale, qu'il ne refuse

jamais à ceux qui contribuent par son moyen tout ce qui est de leur possible pour l'obtenir.

Ces mêmes Pères nous assurent dans leurs relations, que cette nation s'adonne aussi fort à l'astrologie judiciaire, jusques à là même que toutes les affaires de l'empire se résolvent sur des observations astronomiques, l'empereur ne faisant rien sans consulter son thème natal que lui dressent ceux du Collège impérial, à qui il est seulement permis d'étudier dans le livre du Ciel. Entre ceux-ci il y a quantité d'eunuques qui rendent raison, autant que faire se peut, de la grandeur & du mouvement des cieux, des planètes, & des éclipses, &c. Les autres s'attachent particulièrement aux effets de ces corps supérieurs sur les choses d'ici-bas, & ceux-ci sont proprement nommés astrologues, qui seraient dignes de louanges, s'ils se contentaient de considérer le Ciel comme une cause universelle, donnant leurs jugements généraux des temps, des saisons, & des dispositions que reçoit toute la matière, sans rien déterminer de particulier, ni de nécessaire, surtout aux sujets qui ont la liberté d'agir comme il leur plaît. Mais ils se rendent ridicules, lorsqu'ils se vantent de prédire les choses singulières, & contingentes ; de juger des destinées des États aussi bien que des religions ; & d'annoncer aux hommes qui sont assez simples pour les écouter, la bonne ou mauvaise fortune, qui leur doit arriver. C'est dis-je pour cette science ou astrologie judiciaire que les Chinois sont dignes de blâme par dessus plusieurs nations. Je sais bien que toutes les histoires orientales portent que les astrologues sont en très grande considération partout ; que la côte des Malabares en est pleine ; que les insulaires de Ternare aux Moluques pleurent aux éclipses du soleil, ou de la lune, sur la créance qu'on leur a donnée, qu'elles doivent causer la mort du roi ; qu'en la province de Tanguth ils avaient une telle autorité, qu'on n'y brûlait pas les corps des hommes de qualité, selon l'usage de ces lieux-là, sans avoir pris l'avis d'un mathématicien, qui le donne sur l'horoscope du défunt, par une application de la judiciaire qui serait bien nouvelle par deçà. Bref, qu'il y a encore plusieurs peuples imbus des fausses opinions de cette astrologie, mais je n'en trouve pas qui puissent surpasser en icelle les Chinois, dont aucuns sont obligés de contempler toutes les nuits les astres sur une montagne, pour informer l'empereur de leurs mouvements, & significations ; aussi je ne puis m'empêcher de leur faire la guerre comme à des imposteurs, & impies ; qu'il n'en déplaise à ceux qui les veulent appuyer.

Et véritablement il n'y aurait point d'apparence d'interpréter en faveur de cette astrologie judiciaire, ce que les grands hommes de l'antiquité ont prononcé de glorieux touchant la science des cieux, puisqu'ils n'ont jamais parlé de cette vaine connaissance dans toutes leurs œuvres, & que le seul nom de judiciaire n'y saurait être remarqué...

p2.019 En après, quelle apparence y a-t-il d'attribuer au Ciel seulement, comme font les Chinois, tous les événements de la vie des hommes, s'il n'est pas seul la cause de leur être ? Aristote a prononcé que le soleil & l'homme en produisaient un autre, & nous admettons encore beaucoup d'autres causes subalternes en cela, outre la première qui est Dieu. Pourquoi donc n'y aura-t-il que le Ciel qui soit cause de tout ce qui arrive aux hommes ? Et s'il y a plusieurs causes qui coopèrent avec lui en ce qui est de notre bonne ou mauvaise fortune, comment se pourrait-il faire que la seule connaissance des astres nous donnât celle que disent les judiciaires ? Il faudrait pour nous le faire croire, qu'ils nous montrassent comme ils possèdent un art qui leur fait comprendre les choses singulières quoiqu'infinies, & les contingentes quoiqu'incertaines. Celui dont ils se mêlent n'ayant rien de tel, & les influences des cieux ne pouvant bien souvent pas tant sur nous que les lois, la philosophie ou la moindre inspiration divine, sans parler de notre libre arbitre, ils sont ridicules en ce qu'ils promettent, & nous trop simples de les croire. Et encore quand les astres seraient aussi puissants qu'ils disent à l'heure de notre nativité, pourquoi ne les considérait-on principalement qu'en ce seul instant ? Car lorsque les planètes changent de position, il est certain que selon les règles mêmes de l'astrologie leur aspect change aussi, & de bon se fait souvent mauvais. Comment n'altèrent-elles donc pas le sujet par ce second regard, & pourquoi une autre influence contraire à la première ne la corrigerait-elle pas ? De même que les aliments nous transforment quasi, & nous rendent manifestement tout autres que nous n'étions, si nous en prenons de différente nature aux ordinaires ; il semble qu'une cause si absolue, & si agissante qu'est le Ciel dans la judiciaire, devrait avoir encore plus d'effet sur nous quand il change ses influences par d'autres aspects, & par de différentes radiations pour user des propres termes de la science. Les faiseurs de Généthliaques de la Chine pourtant, comme aussi de notre Europe, ne se fondent que sur le thème de la nativité, & ils veulent sans raison que tout le cours de la vie dépende de ce premier moment.

Mais quelle raison peut-on attendre des Chinois qui disent qu'il faut éviter, quand on bâtit, le quatrième degré du Scorpion, d'autant que la maison qui se ferait alors serait sujette à se remplir de dragons, de scorpions, & d'insectes ? Qu'on doit bien prendre garde de quel côté on érige les portes & les fenêtres des maisons qu'on veut bâtir, & en quelle maison de la Lune, qu'ils disent en avoir vingt-huit ; que l'eau de pluie n'y doit être conduite que par le côté gauche ; que le cuivre ne doit être manié lorsque la Lune est dans le signe de la Balance ; qu'on se doit bien garder de prendre médecine lorsque la Lune est dans le signe du Taureau, parce que cet animal étant l'un de ceux qui ruminent, il est cause que la médecine remonte de l'estomac en haut, & qu'on la rejette ; que ceux qui naissent sous le Capricorne ayant la couronne à l'Orient, sont prédestinés à être empereurs ou grands princes : qu'Aquarius (disent d'autres) fait des pêcheurs, Orion des chasseurs, la Lyre d'Orphée des musiciens, & mille autres telles rêveries que je serais honteux de rapporter. En vérité il n'y a pas un grain de bon sens en tout cela, ni le moindre fondement raisonnable. Pourquoi est-ce, je vous prie, que Jupiter & Vénus seront bienfaisants, Saturne & Mars nuisibles, & Mercure de nature commune, s'accommodant à l'humeur de ceux avec qui il se trouve ; de sorte qu'il fera du bien étant avec les bons, & du mal au contraire en la compagnie des malfaisants ? Sur quel prétexte ces messieurs attribueront-ils à chaque planète une ou deux p2.020 maisons propres dans le Zodiaque, voulant qu'elles se plaisent en des lieux, & s'attristent en d'autres, sans en apporter la moindre vraisemblance physique, comme leur reproche si à propos le philosophe Sextus ? Certes, je trouve qu'un auteur de ce temps a eu bonne grâce de dire que les astrologues traitaient à peu près notre esprit, comme les poètes feignent que Prométhée fit Jupiter. Ils content que Prométhée lui présenta pour victime, un bœuf grand & beau à la vérité, mais qui n'avait que la peau, le dedans étant rempli de foin au lieu de la chair qu'il en avait ôtée. Il n'y a rien aussi de plus agréable que l'extérieur de l'astrologie, elle fait à croire d'abord, qu'elle rendra compte non seulement de tout ce qui se passe au Ciel, mais en conséquence des moindres événements d'ici-bas. Le malheur est qu'on se trouve bien trompé, quand au lieu de viandes solides, on reconnaît qu'elle n'en donne que des creuses ; & que tout ce qu'elle débite n'est appuyé que sur des fantaisies de gens qui avancent tout ce

qu'ils croient bien imaginé, & ne prouvent rien, se contentant de remplir le Ciel & la Terre de plus de fables, que ne firent jamais les poètes.

La plupart de ces judiciaires chinois cherchent des suppôts pour autoriser leurs fourberies, ont des personnes attitrées qui prennent des secrètes connaissances des familles, des noms, des mœurs, & des infirmités de ceux qui recherchent leurs prédictions, enfin tâchent de les faire réussir par des voies qui montrent bien qu'ils ne se fient guère en celles du Ciel, & qu'ils exercent leur métier comme une pure charlatanerie. Quelques-uns d'entre eux ayant pronostiqué l'an & le jour qu'ils doivent mourir, se laissent mourir de faim y étant arrivé, pour conserver leur réputation. D'ailleurs les Chinois se plaisent tant à aider à leurs astrologues, qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour exécuter leurs rêveries. Je vis à Nanking un seigneur qui fut averti d'un judiciaire, qu'il tomberait bientôt malade, le pauvre seigneur abandonna sur-le-champ notre compagnie, se mit au lit d'appréhension, & mourut deux jours après : un médecin en trouvera facilement la cause...

Les histoires & calendriers de la Chine sont remplis de semblables fictions. Le philosophe Xuius fondé tant sur des caractères & nombres, que sur les rayons du soleil plus obscurcis qu'à l'ordinaire, annonça passé quinze cents ans la destruction de l'univers, & cependant il dure encore. Des autres ont prédit que leurs campagnes seraient exemptes de sauterelles, l'an mil deux cent & cinquante, & néanmoins la Chine n'en a jamais été tant tourmentée qu'en ce temps-là. Quelques autres ont assuré deux cent & vingt ans après que l'année serait stérile, que leur empereur viendrait à mourir, & que la mer inonderait plusieurs de leurs provinces maritimes, & cependant on reconnut en effet que la moisson ne fut jamais plus riche, que l'empereur qui était maladif, ne fut jamais plus sain, & que la mer ne fut jamais plus calme & plus éloignée de ses terres. Ne croyez pas que les Chinois sont seuls blâmables en ce point...

Quant à la médecine, il n'y a que les pauvres & roturiers qui s'y adonnent en la Chine, à cause que la guérison des maladies est permise à un chacun, & que l'étude de la morale l'emporte par dessus toutes les sciences. Tant y a, ceux qui l'exercent parmi eux ne considèrent guère les excréments des malades, s'arrêtant au mouvement du pouls, dont ils

reconnaissent soixante & dix agitations différentes, ils le tâtent en plusieurs endroits une demie heure durant, en suite de quoi ils jugent pertinemment de la cause de la maladie ; ils sont ennemis de la saignée ; leurs drogues & breuvages sont quasi toujours pour exciter la sueur, parce qu'ils n'emploient les remèdes purgatifs qu'à l'extrémité. Aucuns d'entr'eux, au lieu de tâter le pouls au poignet, ils le tâtent, comme en Pérou, au haut du nez assez près des sourcils. Je sais bien que cela choque Hippocrate & Galien ; mais si la pratique en est véritable & heureuse, pourquoi réglerions-nous le sens des autres par le nôtre, & leurs connaissances par celles que nous avons prises jusques ici ?...

Mais pour revenir à ces médecins orientaux, ils n'auraient nul crédit, si d'abord sur ce mouvement de pouls, ils ne devinaient d'eux-mêmes tous les accidents survenus au malade, ce qu'il ressent pour lors, & ce qui lui doit arriver ensuite. Avouons que cela supposé pour constant, notre médecine est bien éloignée de la perfection de celle du Levant...

p2.023 Pour retourner à nos médecins chinois, ils se servent ordinairement de cautères actuels & de frictions ; ils emploient surtout les simples & les décodions, les réfrigératifs, & le régime de vivre pour tempérer la masse du sang, & affirment que si le pot bout, il ne faut pas pour cela répandre & verser le bouillon, mais qu'il faut ôter le feu pour l'empêcher. Le père de Rhodes remarque qu'ils sont médecins & apothicaires, comme aussi au royaume de Cochinchine, & que leurs médecines ne sont si chères, ni si fâcheuses à prendre que les nôtres. Il assure qu'ils ne purgent point aux fièvres intermittentes, se contentant de donner des médicaments qui corrigent le tempérament des humeurs sans évacuation extraordinaire. Il dit même que de certaines familles sont en possession d'enseigner cet art de père en fils (aussi n'y a-t-il pas dans la Chine d'écoles publiques à cet effet), ayant des livres secrets pour cela, qu'ils conservent fort soigneusement sans les communiquer. Et il nous apprend que plusieurs divisent le pouls en trois parties, dont la première répond à la tête, la seconde à l'estomac, & la troisième au ventre, touchant pour cela toujours avec trois doigts ce même pouls. Nos livres vous peuvent avoir enseigné qu'on a distingué parmi nous vingt espèces de pouls simples, qui se peuvent mêler les uns avec les autres, & beaucoup d'autres choses dont l'école s'entretient sur ce sujet. Mais peut être n'avez-

vous jamais ouï parler de cette division ternaire pratiquée avec trois doigts pour prendre indication de ces trois parties du corps humain ; laquelle à la vérité je ne voudrais pas vous cautionner pour irréprochable anatomiquement parlant. Tant y a Herrera avec plusieurs autres confirme presque tout cela en parlant de la médecine des Chinois.

Il n'y a point d'école publique en la Chine (comme quelques relations avancent) mais chacun entretient un pédagogue à sa fantaisie dans sa maison, à cause de la difficulté des caractères chinois qui se doivent montrer au doigt, & de la trop grande liberté que pourrait prendre la jeunesse en sortant du logis, & en conversant avec d'autres.

Ceux qui s'appliquent à la morale (dont nous avons amplement traité ci-devant) & qui après un examen y ont été trouvés capables, sont élevés à trois divers degrés d'honneur ; dont le premier est appelé *sieucai*, le second *kiugin*, & le troisième *cinsu*, & cet examen ne consiste presque qu'en écriture.

Le degré de *sieucai* se donne en chaque ville par le *thio* ou chancelier autorisé à ces fins par l'empereur, non toutefois sans une préalable résolution de quatre gouverneurs, qui de quatre ou cinq mille examinés, n'en choisissent & élèvent parfois que deux ou trois cents à ce degré, auquel personne ne peut parvenir qu'après trois examens bien exacts & rigoureux, après lesquels le chancelier les déclare bacheliers, & commande à un chacun de les reconnaître & honorer comme savants, & dignes d'être avec le temps avancés aux hautes charges. Ces gradués portent pour marques une robe, un bonnet, & des bottes, dont le port n'est permis qu'à eux seuls. Ils tiennent un rang très honorable ès assemblées publiques, sont doués de très beaux privilèges, & ne sont responsables, & ne peuvent p2.024 être jugés que par le chancelier & les quatre gouverneurs susnommés.

La charge du chancelier est si considérable que tout le bonheur & avancement des lettrés dépend de sa volonté. Il a le pouvoir de punir exemplairement tous ceux qui négligent les études qu'ils ont commencées, & de dégrader de toutes dignités & honneurs ceux qui mettent toute leur félicité à croupir dans une oisiveté honteuse. Ceux-là ne sont pas moins repris, qui véritablement ne demeurent pas sans rien faire, mais qui abusent de leur loisir, en s'occupant à des choses si frivoles, qu'on peut

dire, après Lucien, qu'ils s'amusent à mesurer l'étendue du saut d'une puce. En effet un loisir trop paresseux est accusé d'amollir les meilleurs naturels, parce qu'il a des charmes qui font que ceux qui d'abord le blâmaient le plus, l'aiment, & s'y accoutument à la longue. Rien n'exerce si bien l'industrie humaine, qu'un peu de ce soin pénible qui est opposé au repos flatteur qui nous séduit. C'est pourquoi Virgile a si bien dit de son Jupiter champêtre *...curi acuens mortalia corda*. Les moralistes chinois accomparent ces fainéants aux grenouilles qui se plaisent dans leur mares, aux pourceaux qui dorment avec satisfaction dans la boue, & aux hiboux, qui préfèrent aux plus beaux jours les ténèbres d'une vie paresseuse sans se souvenir que l'âme est une splendeur, & une clarté, qui a fait donner par les Grecs le nom φως, & à l'homme & à la lumière...

Le degré de *kiugin* ne se donne que tous les trois ans aux mieux lettrés, dans chaque ville capitale d'une province, au commencement du huitième mois (qui est entre nous le mois de septembre) où il y a un palais garni de mille chambres, destiné pour les examinateurs, & les bacheliers, qui y tiennent un profond silence plusieurs jours. Je vous serais trop chagrin, si je vous rapportais toutes les cérémonies qu'ils gardent dans semblables examens, dont la rigueur est presque incroyable, car ceux qui doivent être examinés sont enfermés chacun dans une chambre particulière, un mois durant ; ne peuvent parler qu'à leurs examinateurs, ni même avoir avec eux aucuns livres & écrits ; & y vivent fort sobrement durant tout ce temps-là. Les examinateurs ayant lu, pesé, & revu toutes les réponses, sentences, & écritures de ces bacheliers, sans avoir pourtant aucune connaissance de leurs noms, & de leurs mains (car toutes leurs pièces sont fidèlement copiées) en portent leur jugement sur la fin du même mois, & donnent rang à un chacun selon ses mérites. L'examen étant fini avec magnificence & allégresse, les examinateurs impériaux en font imprimer un livre, étoffé de toutes les matières qui ont été proposées aux licenciés, afin qu'un chacun en puisse aussi donner son jugement. Le plus savant des examinés est nommé *quiayven*, & est en telle vénération qu'on envoie ses écrits à l'empereur même, qui ne manque pas de l'avancer bientôt après aux plus belles charges, & de faire honorer ses parents, pour avoir mis au monde une tête si utile au bien de son État.

Le troisième degré auquel parviennent les gens d'étude en la Chine, est nommé *cinsu*, qui s'accorde tout à fait avec celui de nos docteurs. Il ne se donne que tous les trois ans dans la ville impériale de Peking ; & il n'y a que trois cents licenciés dans tout l'empire qui y puissent parvenir. Cet examen qui est encore plus exact que le précédent, se fait au deuxième mois, lequel étant heureusement fini, les gradués sont revêtus au palais de Sa Majesté d'un habit, ou d'une robe de soie parsemée de dragons, d'une livrée de taffetas sur l'épaule, & sur la tête d'un chapeau qui a deux fanons pendants par derrière, comme ceux qui sont aux mitres des évêques. Sur ce chapeau, il y a deux bouquets qui sont d'or, ou d'argent doré, faits en façon d'une branche de palme. Et en cet équipage ils sortent du palais, & se font voir par toute la ville en très belle compagnie ; car ils ont devant eux un bon nombre de soldats avec des tambours, des trompettes, & autres instruments de musique, & après eux force massiers ; puis les examinateurs à cheval, ou dans des chaires p2.025 couvertes toutes en rang. Devant chacun des gradués on porte six enchâssures de bois, chacune portée par quatre hommes, & là dedans est tendue une pièce de satin où est écrit en lettres d'or l'examen fait au gradué, ensemble le titre qu'on lui a donné pour cette cause ; ses armoiries y sont aussi représentées, avec plusieurs autres marques d'honneur, que je laisse pour n'être aussi long que leur promenade qui dure huit heures entières, durant lesquelles on sonne toutes les cloches de la ville, & on tire toute l'artillerie. Étant retournés à la cour, ils vont rendre l'honneur qu'ils doivent aux présidents & aux auditeurs du conseil impérial, qui les couchent dans leurs registres, après quoi ils sont employés aux premiers offices de l'empire, & sont révérés des peuples pour le moins autant que nos ducs & pairs en France : Tant est-il vrai que les sciences en la Chine sont les plus estimables de toutes les possessions. En cela tout contraires à l'humeur de la plupart de nos riches Européens, qui ne connaissant pas le prix des arts libéraux, négligent de les cultiver...

On donne aussi en la Chine des degrés d'honneur aux gens d'armes, qui après diverses preuves faites à cheval, à l'arc, aux tournois, & autres exercices militaires, sont récompensés selon leurs mérites & avancés aux gouvernements & offices de guerre.

@

CHAPITRE III

De divers arts & exercices des Chinois, comme de l'architecture, de l'imprimerie, de la chimie, de la teinture, de la sculpture, de la musique, des jeux, &c.

@

Quand je lis cette belle invective de Sénèque contre la vanité des bâtiments, & le luxe immodéré que les architectes de son siècle avaient introduit, je ne p2.026 saurais m'empêcher de préférer comme lui Diogène à Dédale, & la demeure ordinaire d'un homme de médiocre fortune, à ces superbes palais qui s'élèvent tous les jours avec tant d'étages par des particuliers... Le pis est à l'égard de l'architecture, qu'il ne se fait plus de logement pour la commodité ; tout y va à l'ostentation ; il faut passer cinq & six salles, chambres, ou antichambres inutiles devant que d'arriver au lieu où est l'alcôve ; & toutes ces superfluités voient bien souvent le jour aux dépens des misérables. Les maisons les plus commodes aux hommes sont celles d'un seul étage, dit Porphyre ; leur exaltation semble témoigner le défaut de place, ou de terrain, & comme le maître ne peut habiter sans peine la partie supérieure, à cause de la nécessité de monter & de descendre, il est presque impossible que d'autres l'occupent sans l'incommoder. C'est pourquoi nous voyons dans les relations de la Chine, que l'empereur se moquait de nos princes, dont il apprenait que les palais avaient de si hauts étages, soutenant qu'ils n'y pouvaient demeurer sans péril, & sans être sujets à beaucoup d'importunités. Pour ce qui est de la grâce qui se trouve pour ce regard dans la proportion, quelques règles d'architecture qu'on puisse donner, tout dépend presque de l'accoutumance de notre vue, qui veut ici des exhaussements que celle des Chinois ne peut souffrir, parce que leurs maisons n'ont jamais eu qu'un étage selon le rapport qu'on a m'en fait. De sorte que l'on pourrait dire que chacune de nos villes bien peuplées, feraient presque quatre ou cinq de la Chine bâties l'une sur l'autre. La plupart des murailles de leurs maisons sont de briques, comme étant la matière la meilleure & la plus saine de toutes les matières pour la maçonnerie...

Les Chinois ne veulent pas de fenêtres, qui regardent sur les rues, disant que cela est déshonnête : ils ont des appartements secrets destinés pour leurs femmes, qui ne sont guère plus agréables que nos rudes prisons. Quant à la somptuosité de leurs palais, nous en avons touché en divers endroits de notre première partie. Les lettres des pères jésuites portent que le palais royal à Catai a son toit couvert de pièces d'or en forme de tuiles, & qu'ils ont vu plusieurs temples sur les montagnes du même royaume tous couverts de la sorte. Le Grand Mogol, disent-ils, a deux tours de son palais d'Agram, dont la couverture est pareillement de fin or, bien que la moindre ait dix pieds de diamètre. La demeure du roi de Golconda, qui n'a pas moins de huit lieues de tour, est si magnifique que tout ce que nous faisons ici de fer, les gonds, les verrous, les serrures, & choses semblables y sont d'or massif. Ce sont des profusions que nous serions obligés de condamner, si elles étaient imitables par deçà, où l'on a souvent dit, & quasi toujours très mal à propos, que la chaux & le sable étaient détrempés avec le sang du peuple, encore que les pierres des bâtiments n'y fussent pas cimentées avec l'or ni l'argent, comme jadis ceux des palais des empereurs du Pérou.

La nouveauté a de merveilleux charmes, & les plus belles choses du monde perdent beaucoup de leur recommandation quand elles deviennent ordinaires. C'est ce qui obligeait les anciens à mettre au nombre des dieux les inventeurs de ce qui n'avait pas encore été vu...

Mais s'il y a quelque invention qui ait dû rendre dans ce monde une personne considérable, & digne de vénération, c'est celle de l'imprimerie, que Garzias ab Horto, Jovius, Mendoza, & leurs adhérents soutiennent avoir été trouvée par un Chinois avant la naissance de Jésus Christ, auquel ils immolent journellement des p2.027 victimes comme à une de leurs premières divinités. Sans m'amuser à débattre semblables opinions, qui ravissent à notre patrie l'honneur de cette incomparable invention (que les nôtres attribuent à un Laurent Costerus de Harlem, & les autres à Jean Fauste de Mayence) je veux bien croire que les Chinois ont controuvé quelque moyen pour soulager leurs écrivains, & mettre au jour plus facilement leurs sciences, mais ce fut bien avec moins de perfection, d'adresse & de netteté que nos Européens, car tout ce que ceux-ci impriment est gravé sur une planche de poirier, ou de pommier, ce qui ne peut être que rude & grossier, qu'il n'en déplaise aux auteurs, qui nous chantent le contraire pour avilir

notre invention, qui consiste en fonderie, en casse, & en grêle : en la fonderie on fait les lettres, en la casse on les compose, en la presse on les imprime...

Pour parler maintenant de la chimie, fort commune parmi les Chinois, il faut d'abord que je m'arrête un peu sur la signification du mot, parce qu'à la prendre p2.028 pour l'art qui s'occupe à la dissolution, & à la coagulation des corps naturels, je pense qu'il nous désigne l'une des plus considérables parties de la physique. La chimie qui se contente de travailler tant sur les plantes & les végétaux, que sur les minéraux & les métaux, pour les résoudre autant que faire se peut en leurs premiers principes, n'a rien que de fort digne d'un esprit philosophique. Toutes les opérations qui se font par son moyen, & selon ses règles méritant autant d'attention, qu'aucune autre qui dépende de quelque science que ce soit. Et ceux qui s'adonnent à cette sorte d'étude par une pure affection de s'informer des secrets de la nature, découvrent tous les jours mille merveilles dans leurs fourneaux, qui ne se voient point ailleurs, & qui outre leur rareté peuvent être de très grande utilité à la vie...

De même tout ce qu'on nous rapporte de l'opulence d'aucuns Chinois, ne vient pas du recouvrement de cette pierre [philosophale], mais bien de l'adresse & des ruses de quelques madrés qui ont trouvé le moyen de fouiller secrètement dans les riches mines de l'empire, malgré les lois qui défendent ces entreprises. De sorte que si l'on veut connaître les vrais chimistes en la Chine, il ne faut regarder qu'à leurs habits, qu'à leurs mines, & postures phantastiquées : tout ce qu'ils portent est peint de misère & de pauvreté, à cause que la meilleure partie de leur viatique est consumée par le feu de leurs fourneaux, & qu'il n'en est jamais sorti que des productions imparfaites, & au lieu d'or p2.029 & d'argent de bon aloi, une matière propre seulement à faire de la fausse monnaye. De sorte que je me moque de tous ceux qui soutiennent que la pierre philosophale ait été diverses fois trouvée & en la Chine & en notre Europe, car si cette bonne fortune était arrivée à quelques-uns, & qu'ils eussent possédé enfin ce prix inestimable de leurs travaux, ils auraient, à mon avis, laissé des témoignages de leur félicité tels, que toutes les histoires en parleraient, & que personne n'en pourrait douter...

Si la curiosité de savoir l'avenir, a porté les Chinois avec tant d'ardeur à l'étude de l'astrologie judiciaire, & si l'envie de devenir riches leur fait déférer avec un tel aveuglement aux vaines promesses de la chimie, selon que nous venons de le faire voir dans les discours précédents, il ne faut pas s'étonner qu'ils se laissent aussi surprendre aux illusions de la magie...

Je n'entends pas parler ici de la magie naturelle, ni de cette partie de philosophie, qui est toute dans les secrets de la physique, & qui par l'application de quelques agents, dont elle connaît les propriétés occultes, fait beaucoup de choses qui paraissent surnaturelles. Mais bien de la p2.030 magie goëtique & reprouvée à laquelle la plupart des Chinois sont adonnés. Leurs histoires nous enseignent que plusieurs d'entr'eux conjurent les montagnes de changer de place, qu'ils envoient les maladies à qui bon leur semble, qu'ils troublent l'air, qu'ils font des orages & le beau temps, qu'ils confèrent avec leurs dieux, & qu'ils se font transporter par des intelligences partout là où ils désirent...

Et pour ce qu'il n'y a rien de plus propre à la magie que la devination, les Chinois (comme ceux de l'île de Caos) dressent le présage de toute l'année au lever de la canicule, reconnaissent par les mouvements des eaux, par la couleur de la terre, & par le vol & les entrailles des oiseaux, la bonté de l'air, les maladies futures, les victoires, les batailles, la paix & la guerre. Que si quelqu'un touche par hasard le but en ses prédictions, comme il se peut faire quelquefois, il est incontinent honoré comme une divinité. Plusieurs d'entr'eux boivent du suc d'halicacabus, afin d'avoir la bouche pleine d'écume, & de paraître transporté & furieux, croyant par cet enthousiasme d'appuyer leurs prophéties...

Les Annales de la Chine rapportent encore qu'un de leurs empereurs trouva par le moyen de la magie, l'invention de l'artillerie, & de la poudre à canon ; que quelques-uns font venir de l'alchimie, qui par les subtiles dissolutions reconnaît les natures, les qualités, le fixe, le volatil, le combustible, le cendreux, l'esprit des métaux, & les allie, dissout, fond, résout, & tourne en mille façons & usages. Ils ont une invention en fait d'artillerie, d'en fondre certaines qui se démontent par pièces, qui sont aisément portées par des bêtes de voiture, ou des porte-faix au lieu que l'on désire. Aucuns veulent dire comme Mafferus, Mendoza & autres, qu'un

Allemand apporta aussi l'an 1378 cette horrible invention de la Chine, sur les récits desquels je m'appuie fort peu, puisque je les trouve fabuleux en beaucoup d'endroits.

Quant à la peinture qui est propre à exercer les jugements en beaucoup de façons, les Chinois nous sont de beaucoup inférieurs, comme n'ayant pas encore compris ce qu'il faut observer dans les ombrages, ni comment il faut mêler & adoucir les couleurs : mais ils réussissent fort bien en oiseaux & en fleurs, qu'ils représentent avec l'aiguille, & en tapisserie de soie si naïvement, qu'on ne saurait mieux les imiter ni représenter au naturel. La plupart d'entr'eux cherchent leur gloire dans la promptitude, & méprisent ceux qui emploient beaucoup de temps sur une pièce...

p2.031 Les Chinois sont pareillement inférieurs aux Européens en la sculpture, & en la fonte des statues, dont leurs pagodes sont remplis : ils n'ont pas l'industrie de faire paraître, comme les nôtres, ce qui est tout plat, comme s'il était de relief, & se jeter comme hors d'œuvre : ils n'observent pas beaucoup de symétrie, & de proportion en leurs images, car ils font tout à l'œil, & y négligent les raccourcissements, les r'enfondrements, & les relèvements. Lorsqu'ils fondent leurs cloches de cuivre, ils y appliquent des marteaux de bois, de peur sans doute, qu'elles ne viennent à se casser, étant frappées par des marteaux de fer.

La musique la plus charmante partie des mathématiques, qui symbolise avec toute sorte de tempéraments, usant de complaisance envers les plus bigearres & les plus austères, entretenant notre joie, & flattant notre triste également, est aussi en estime parmi les Chinois, qui mettent pourtant, comme Platon la consonance en la ressemblance, & n'ont qu'un seul ton de voix, ignorants tout à fait l'accord discordant de voix diverses. Nicomachus leur donne de démenti là-dessus, & la constitue dans la dissemblance. Les mêmes Chinois mettent à leurs épinettes, & autres tels instruments, des cordes de soie crue retorte, qu'ils préfèrent aux nôtres de boyau, ou de métal ; sur quoi il faut observer que le père de la Croix, & Mendoza, soutiennent contre Trigault, que les Chinois ont de tout temps l'usage des clavecins. Les navigations que les nôtres ont fait dans ces Indes Orientales & ailleurs nous enseignent qu'on y voit quantité d'instruments inconnus en notre Europe. Nous avons trouvé le monde nouveau avec les siens

particuliers, qu'il estimait les meilleurs de tous. Et parmi nous on s'affectionne au luth, à la viole, ou à l'orgue, selon que l'humeur le porte, chacun croyant encore sa gamme la plus excellente. De sorte que chacun suit sa passion, & a son goût particulier en la musique comme en toute autre chose. L'on m'a raconté que la plupart des malades de cet empire n'usent pas presque d'autre recette contre leurs douleurs, que la musique, & le son des instruments... p2.032 Elle est si bien venue parmi les moindres hommes de la Chine que j'ai vu fort souvent les artisans & les villageois suer plus le jour destiné au repos, en dansant, qu'ils ne faisaient au travail de toute la semaine, & néanmoins se délasser en ce faisant au son du violon, & de la musette. Les tireurs même, & les porte-faix, dont nous avons parlé ci-devant, enchantent ainsi le malheur de leur condition, & leur voix nombreuses servent d'adoucissement à leurs peines... La plupart des Chinois allant à la guerre, pour exciter les courages des soldats, usent de trompettes & d'atabales comme nous autres... Les Chinois se servent même de la musique (qu'ils estiment bien plus que la nôtre) & des instruments, dont nous avons parlé en notre première partie, pour réveiller la vigueur de leurs bêtes, & charmer leurs travaux.

Les Chinois, quoiqu'ingénieux & subtils, n'ont pas presque d'instruments à montrer l'heure, & ceux qu'ils ont sont si imparfaits, qu'on n'y se peut fier. Ceux qui montrent les heures par le moyen de l'eau ressemblent en quelque façon à nos grands poudriers, & ceux qui se font par le feu ressemblent à nos mèches. Il y en a aucuns qui se mêlent de faire quelques horloges au soleil, mais ils en ont si peu de succès, que c'est une pitié. De sorte qu'ils sont bien inférieurs à nos Européens en ce métier, qui ont des poudriers & des horloges à roues si bien gradués, que la moindre minute y est marquée, & distinguée.

Ceux qui sont amis du théâtre & de ses représentations, trouveraient assez de divertissements en la Chine auprès des comédiens, qui se trouvent épars en tous lieux, comme nous avons dit ci-devant, & sont parfois embarrassés dans leurs jeux scéniques dix ou douze jours, sans manquer ni d'acteurs ni d'auditeurs, parce que durant qu'une partie d'entre eux joue & écoute, l'autre dort & dîne selon son besoin. Ils se vantent d'avoir été les premiers inventeurs des comédies : Solin donne cet honneur aux Siciliens, & les autres l'attribuent aux Grecs, & aux Athéniens. Quoi qu'il



en soit, à considérer les comédies seules, dans l'honnêteté, où elles ont été mises depuis peu, & séparées aujourd'hui des licences honteuses de la farce, il me semble qu'on en doit faire cas, & que les plus austères ne les sauraient p2.033 condamner sans injustice, vu qu'elles sont fort instructives. Que si l'humeur austère de quelques Romains mit autrefois les comédies dans une diffamation qui a pénétré de l'Italie jusques dans nos Gaules, je crois que ce furent celles qui étaient accompagnées d'infamie & de malice, dont le mal qu'elles causaient était plus grand que l'utilité qu'elles apportaient.

Nous avons aussi dit en notre première partie que la Chine est remplie de bateleurs, & de joueurs de farces. On y en voit aucuns qui divertissent les spectateurs avec des rats, ou des souris qu'ils font danser au son d'une gamme. Les autres se tiennent droits sur des menus bâtons de bambous ; quelques-uns tournent sur la pointe d'une aiguille sans la rompre ; jouent de la gibecière ; font entrer un filet par le coin de l'œil, & le tirent dehors par le nez ; sortent d'un panier traversé partout de coups d'épées (d'où je vis le sang découler à grosse bonde) sans être blessés ; font paraître les spectateurs avec des têtes d'ânes ; arrêtent des taureaux avec une petite branche, font voir des brins de paille transmués en dragons, & mille autres subtilités & singeries, qui passeraient auprès de beaucoup de monde pour des sorcelleries. Et de vrai, les plus fins sont surpris d'étonnements, quand ils



voient de certaines actions qui semblent excéder le pouvoir de la nature, parce que les causes n'en sont connues qu'aux physiciens. Et pour reprendre aucuns points que je viens de rapporter, qui pourrait voir des brins de paille, convertis apparemment en serpents, sans l'attribuer à la magie ? Si est-ce que cela arrive quand on veut, en faisant brûler dans une lampe de la graisse de serpent fondue, au lieu d'huile, selon le texte de Bonaventure, & d'assez d'autres philosophes... Et effet, je crois que ceux qui ont le plus de connaissance des sympathies & antipathies naturelles, ou de ces propriétés occultes & spécifiques, dont parlent tant de philosophes, sont toujours les plus grands magiciens de tous dans l'esprit du peuple. Il n'aurait jamais pour autre, un homme qui se vanterait de donner des couvertures propres à garder des coups du tonnerre. Cependant on tient que les peaux des veaux marins ont cette vertu, c'est pourquoi les tentes de campagne des Chinois, & des Abyssins en étaient autrefois couvertes, & l'empereur Sévère en fit pour cela étoffer le dehors de sa litière... Voilà comment la plupart des actions des bateleurs, & des opérations de la magie naturelle sont réputées des sorcelleries par ceux qui ne les pénètrent pas. Que si vous ajoutez ici toutes celles qui se font par beaucoup d'artifices, & entr'autres par le moyen des miroirs, & des autres inventions de l'optique, vous vous étonnerez moins du grand nombre de magiciens que le vulgaire croit être dans le monde.

L'usage des cachets & des sceaux est fort ancien & familier chez les Chinois ils sont faits, ou de bois fort exquis, de marbre, d'ivoire, de cuivre, de corail, de cristal, ou de quelque pierre précieuse, & sur iceux ils font graver leurs armoiries, leurs noms & surnoms avec leurs qualités. Tout ce qu'ils possèdent dans leurs maisons, soit écrits, tableaux, soit habits, & autres meubles en sont curieusement cachetés & scellés.

L'art de faire l'encre passe pour honorable & libéral en la Chine, comme aussi tous ceux qui ont du rapport & de l'affinité avec les sciences. Elle se fait par des petits pains longués & carrés en façon de parallélogramme, qui sont solides comme du crayon rouge. Elle est embellie de figures, de fleurs, de mascarades, ou ornée de lettres & de caractères, par le moyen desquels ils font des vers & des poèmes à la louange de l'encre, où est écrit le nom de celui qui l'a faite. Ils s'en servent tout de même que nos peintres de leurs couleurs, car ils la broient & la pillent sur une pierre polie, la détrempent avec de l'eau, & ainsi peignent plutôt leurs lettres avec le pinceau qu'ils n'écrivent avec la plume.

p2.035 Il y a encore une autre vacation en la Chine assez considérable, qui consiste à faire des éventoirs, & parasols, qui servent à tempérer les trop grandes ardeurs du soleil, & à rafraîchir l'air. Un chacun porte de ceux-là, & en tout temps, mais de différentes façons & matières : les uns sont faits de roseaux fendus, de bois d'ébène, d'ivoire, de soie, de paille odoreuse, ou de papier fort blanc & doré, qui est le port des riches ; leur façon est ronde, ovale, ou carrée ; quant aux parasols, ils sont ordinairement garnis, ou remplis de soie, ou de toile cirée, pour être mieux défendu contre la chaleur & contre la pluie.

Après avoir traité de divers honnêtes métiers de la Chine, j'ai trouvé bon de vous parler aussi des deux plus infâmes, afin que vous connaissiez en partie leurs vices, aussi bien que leurs vertus. Le plus abominable des deux est, à mon avis, celui des bourdeliers. Dès qu'ils connaissent quelques belles fillettes de basse condition, ils tâchent de les enlever du logis de leurs parents avec argent, promesses, ou souplesses, & les entretiennent délicatement chez eux jusques à ce qu'elles soient capables d'être prostituées au plus offrant, ou d'être vendues à grands deniers à ceux qui les désirent. Il m'est impossible de vous dire combien de soins, & d'industrie apportent ces maquereaux pour

rendre ces beautés charmantes & accomplies. Ils nourrissent dans leurs maisons des maîtres de danses, de musique, de cérémonies, voire des mathématiques, & de toutes les autres belles lettres, pour les rendre autant estimées par la gentillesse de l'esprit, qu'elles sont attirantes par les grâces du corps. Lorsqu'ils n'en peuvent pas faire assez de profit sur leurs fumiers, ils les transportent en d'autres lieux, & les exposent en vente à qui en veut. Ceux qui trouvent mieux leur compte à les louer qu'à les vendre, ils les conduisent sur des ânes chez les marchands toutes voilées d'un drap de soie (comme vous pouvez remarquer par cette figure) en la dévotion desquels étant abandonnées, elles dépouillent bientôt l'honneur avec la chemise ; et lorsque



la vieillesse a fait perdre à ces courtisanes ce qu'elles avaient de plus aimable, & capable d'émouvoir les affections, elles sont obligées de servir comme des bêtes en la maison de leurs maîtres, ou de se marier avec quelques vieillards chétifs & malotrus. Je m'arrêterais d'avantage en ce vilain endroit, & je vous pourrais rapporter plusieurs autres particularités de ce détestable commerce, si notre modestie chrétienne en pouvait souffrir le récit.

L'autre métier que j'ai détesté en la Chine est celui des mendiants. Je ne parle pas de ceux qui sont véritablement accablés d'indigence & de misères, je ne soutiens pas aussi que ceux-ci (comme font les Chinois, les Japonais,

les Tartares, & les Turcs) ne sont réduits dans ce pitoyable état que par un juste jugement & punition p2.036 du Tout-Puissant, mais je prétends de m'en prendre aux sophistiqués & hypocrites, qui souffrent parfois moins d'incommodités que les plus riches.

Ces garnements couvrent à grosses bandes & compagnies tous les chemins royaux de la Chine, voire même tous les coins des rues de ses villes, où ils se font voir avec tant de postures, de grimaces, & d'enthousiasmes, qu'on en demeure étonné, voire ému à la compassion. Pour rendre leur condition avec celle de leurs races plus pitoyable, ils contournent le col, tordent les pieds, les mains, ou violentent quelques autres membres à leurs petits enfants, & nouveaux-nés, avec lesquels ils comparaissent en public, & déclament contre le ciel & la terre leurs malheurs & calamités. Les ulcères, les cicatrices, & les balafres chargées d'ordure, de sang, & de vilenie qu'ils vous montrent sur leurs plus nobles parties, vous font hérisser les cheveux. Il y en a qui s'entreheurtent comme des béliers ou des taureaux en furie ; qui veulent disputer de la dureté de leurs fronts avec celles des pierres ; qui brûlent leurs membres jusques à la couenne ; qui s'arrachent la barbe & les cheveux, ou quelques autres parties, pour exciter les passants à la pitié, & à leur faire des larges aumônes. Nous vîmes un de ces fripons sur les bords de la rivière Safranée,



qui après nous avoir abordé avec une petite nacelle qu'on nomme *tsjampam*, garnie d'un petit mât, se mit à trembler avec tant de syncopes, de pâmoisons, & de mouvements étranges, qu'on eût dit qu'il était possédé du malin esprit. Et comme il vit que nous tardions trop longtemps à ouvrir nos bourses, il s'en prit à son visage, avec une telle manie, qu'il se perça les deux joues d'un poinçon de fer, d'où le sang rejaillit à grosse bonde. Ce n'est pas tout, voyant notre tardivité, & le peu de tendresse que nous avions pour le soulager, il prit en main deux hachettes tranchantes (comme cette figure vous le représente) avec lesquelles il faisait semblant de s'ôter la vie à chaque moment. Il était accompagné d'un pauvre prêtre, qui conjura tous les regardants au nom de ses dieux d'écrire leurs noms dans un livre qu'il tenait en main d'avoir en même temps compassion de son camarade, qui était sur le point d'être son sacrificateur & son hostie, pour être ennuyé de vivre sous le joug de tant de misères. Les Tartares intimidés de la conjuration de ce charlatan ne manquèrent pas de mettre incontinent la main à la bourse, & de le charger de plusieurs présents ; quant à nous autres, qui avions une meilleure foi, nous nous moquâmes de ces singeries, & nous ne lui fîmes aucune aumône, pour montrer que nous n'avions pas de respect ni



de crainte pour leurs divinités. Voilà comme ces misérables tâchent de tromper tout le monde, & se trompent eux-mêmes, puisqu'ils se forgent des tourments dans le repos, & des supplices sans nécessité : ils ressemblent à ce p2.037 petit oiseau de rivière nommé *cyncalus*, qui durant toute la vie, à ce qu'on dit, n'a pas l'industrie de bâtir son nid, & va toujours errant, & tuant son corps, si les autres par pitié n'y contribuent du leur.

Les Chinois se rendent encore recommandables en plusieurs autres métiers, dont nous avons assez traité dans notre première partie, à laquelle je renvoie le lecteur.

@

CHAPITRE IV

Des mœurs & coutumes des Chinois

@

Les inclinations dissemblables des hommes, & leurs actions & occupations contraires, montrent bien qu'ils jugent tout autrement les uns que les autres des choses du monde. L'amour de nous-mêmes est si puissant, que nous ne considérons nos pensées, que comme une partie de notre être, sans les examiner davantage, comme une folle mère qui ne trouve rien de si beau que son enfant, quelques défauts qu'il ait, parce qu'il est sien. De là vient cette raillerie & cette animosité ordinaire contre ceux qui nous contrarient, & qu'aussitôt que quelques-uns s'écartent de notre sens, & de nos mœurs, nous les croyons extravagants, nouveaux, & irréguliers, comme si la nature n'avait pas d'autre étendue que notre connaissance, & comme si nous pouvions être la règle de toutes les choses ; dont aucunes passent universellement pour bonnes & vertueuses dans un lieu, qui sont réputées aussi généralement méchantes & vicieuses dans un autre. Si nous voulons faire une comparaison du vieil avec le nouveau monde, & y voir ce que l'on y croit & y pratique, nous aurons de quoi en former des antithèses.

Les premières découvertes de l'Amérique nous firent voir une si grande différence de mœurs comparées aux nôtres, qu'il semblait qu'il y eût là quelque autre humanité que la nôtre & que ce fût une nouvelle nature. Et les derniers voyages des Indes Orientales, nous y ont fait remarquer des façons de faire opposées quasi diamétralement aux nôtres.

Les Chinois (qui entre leurs cinq vertus morales rangent la civilité) tiennent pour un crime d'ôter le chapeau, de baiser les mains, de remuer le pied, & d'embrasser quelqu'un en signe d'amitié, & cependant ce sont nos cérémonies accoutumées. Dans leurs salutations aucuns tiennent leurs mains dans les manches de leur robe qu'ils haussent & rabaissent par deux fois en criant *cin-cin*. Ceci n'est pas reçu en notre Europe. Le menu peuple de la Chine ferme la main gauche, & la couvre de la droite, puis porte plusieurs fois la main à la poitrine, & accommodant les paroles à la

contenance, montre qu'il aime passionnément l'ami qu'il salue. Les nobles & opulents font trois profondes révérences, étendant & courbant leurs bras en forme d'arc, & en traversant les doigts des mains les uns entre les autres, & en criant *zoye*, s'efforcent de se surmonter en courtoisie. Les plus cérémonieux s'agenouillent en rencontrant, ou visitant leurs amis, & touchent la terre par trois fois de leurs mains & de leurs fronts, en témoignage de leur affection. Le valet à toutes les réponses qu'il donne à son maître, est obligé de se prosterner jusques en terre ; & il n'en est pas ainsi parmi nous. Les grands ne crachent jamais à terre, mais seulement, lorsqu'ils y sont obligés, dans la main de quelques dames de qualité ; il serait fort difficile de faire passer pour honnête dans notre Europe cette civilité chinoise. Et Marc Polo enseigne qu'il n'était pas permis de cracher dans la salle du Grand cham de Tartarie. Et vous savez comme tout ce que put faire un grand cracheur auprès d'une belle personne, fut de s'excuser sur ce qu'il était difficile d'être bien proche d'un morceau délicat, sans que l'eau en vint à la bouche.

Lorsque les Chinois rendent la visite les uns aux autres, ils sont obligés de se vêtir de leur robe de civilité, de peur de recevoir quelque affront, & de n'être admis à l'audience. Les grands font des présents en argent aux petits, & les petits en font réciproquement aux grands. Ils tiennent pour dénaturés ceux qui retiennent un vent qui veut échapper, & cependant ce serait violer les lois de la pudeur & de la bienséance, que d'en lâcher un en nos compagnies ; à moins que nous soyons de l'humeur de l'empereur Claudius qui voulut faire un édit portant permission d'en laisser aller même étant à table. Aucuns Chinois, & spécialement les septentrionaux, ne croient pas pouvoir rendre un plus fort témoignage de joie, quand ils p2.038 reçoivent leurs hôtes, ou bons amis chez eux, que de pleurer abondamment. Nous tenons ici proverbialement que les songes ne sont que mensonges, & qu'il ne faut pas s'y arrêter, & les Chinois, comme aussi les Canadiens, les croient très véritables. Nos plus sérieuses actions semblent ridicules aux Tartares, qui réputent de leur côté criminelles celles que nous avons pour indifférentes ; & entr'autres : fendre du bois auprès du feu avec une cognée ; tirer avec le couteau la chair du pot encore bouillant ; s'appuyer contre le fouet, dont on fait aller les chevaux (car les Tartares n'usent point d'éperons) ; toucher des flèches avec ce fouet-là ; prendre ou

tuer des jeunes oiseaux ; pisser dans l'enclos de son logement : ce sont tous crimes (au rapport de Carpin, de Bergeron, & autres) selon leur jurisprudence à faire perdre la vie. Cela me fait souvenir d'aucuns Allemands, qui s'offensent merveilleusement de voir faire de l'eau par les rues, encore qu'ils pissent librement sous la table durant leurs longs repas ; & de ce que j'ai lu des Indiens de la côte de Malabare, qui ne connaissent point de plus grande injure que de rompre un pot sur la porte de quelqu'un. Car comme il y a des hommes qui sont tellement dans l'usage de la raison, qu'ils ne se laissent presque jamais transporter de colère pour quoique ce soit, non plus que Socrate, l'on en voit d'autres qui s'offensent de rien, & que la fougue prend sur les moindres sujets qui se présentent. Et il se trouve des esprits si délicats, qu'ils se troublent & s'irritent pour des choses dont d'autres qu'eux ne feraient que rire. Tel fut cet Hortensius, qui eut volontiers fait perdre la vie à son collègue, à cause qu'en passant, il lui avait tant soit peu changé le pli de sa robe, qu'il s'était donné beaucoup de peine à bien mettre & ajuster devant que de sortir du logis. Je vis à Nanking un pauvre innocent être couché sur le carreau pour avoir par mégarde touché la robe d'un conseiller.

Nous lavons les mains auparavant que de nous mettre à table : les Chinois ne les lavent point du tout, & les Arabes ne se lavent que la droite, selon les lois de leurs civilités. Nous croyons que le pain chaud est malsain en beaucoup de façons ; & ils ne mangent le leur ordinairement que tout bouillant. Nous entremêlons notre pain avec la viande en prenant nos repas, & les Chinois n'en servent jamais, non plus que du riz, aux grands festins. Et aucuns mangent l'un & l'autre séparément, & sans mélange, cessant de prendre de l'un, quand ils commencent à goûter de l'autre. Nous cherchons de la glace pour rafraîchir notre boisson ; & ils tiennent pour insensés ceux qui la prennent froide ; & croient d'être malheureux de boire du vin devant que d'avoir mangé du riz. Nous aimons la netteté du service ès tables ; & ils ne lavent jamais leurs écuelles qu'avec le potage même qu'on doit manger. Nous cuisons la chair & le poisson séparément ; & ils les sont bouillir dans un même pot sans distinction. Plusieurs d'entre nous ne mangent que vers le midi ; & ceux-ci s'imaginent d'avoir un jour infortuné, s'ils ne mangent d'un bon matin. Nous ôtons les plats de table servis aux premiers mets ; & les Chinois les entassent les uns sur les autres, & en font

des châteaux de métal. Nous servons nos viandes à table par membres entiers ; & ceux-ci les apportent toutes par morceaux, hormis les molles, comme œufs, poissons, & semblables. Nous manions les viandes avec les mains ; & les Chinois passeraient pour stupides & infâmes, s'ils ne les portaient à la bouche avec des petits bâtons d'ébène, ou d'ivoire. Nous rejetons la chair de cheval, de mulet, d'âne, & de chien, & ceux-ci en font leurs meilleurs repas. Aucuns d'entre nous ne peuvent souffrir la chair de porc, & ceux-ci la tiennent pour la plus saine, & la plus savoureuse de toutes les viandes. Quand les Chinois laissent croître les ongles de leur main gauche, rognant curieusement ceux de la droite, ils croient avoir pipé, comme on dit, ou des mieux rencontré en ce qui est de leur usage, & de la bienséance tout ensemble. Ainsi tout le monde a son compte, chacun s'imaginant être le plus fin, & l'entendre bien mieux que son voisin. Nous visitons nos malades avec un grand soin ; & les Tartares mettent un signal au logis des infirmes afin que personne n'y aille que celui qui le sert. On trouve des peuples qui ont tant d'humanité pour les bêtes, qu'elle excède souvent celle que nous avons pour nos semblables. Il se trouve des personnes dans l'Inde Orientale, qui croient faire une chose fort agréable au Ciel, de porter aux fourmis & aux oiseaux de la campagne de l'eau sucrée pour étancher plus agréablement leur soif. L'on voit dans Cambaië un hôpital fondé pour guérir les mêmes oiseaux malades, à qui l'on rend la liberté aussitôt qu'ils ont recouvré la santé. L'impiété musulmane n'empêche pas p2.039 les Turcs de faire des legs testamentaires en faveur des chiens, & d'assez d'autres animaux, sur qui nos marchands leur voient exercer tous les jours dans le Caire & dans Constantinople des charités merveilleuses. Mais les Chinois passent tous les autres en cela, si nos relations sont véritables, qui leur font acheter très chèrement des petits moineaux, pour les tirer de captivité, & les mettre dans leur liberté naturelle. Leur morale est surtout remarquable au sujet que nous traitons, pour montrer qu'une parfaite libéralité est toujours détachée de tous intérêts, & ne considère jamais la reconnaissance. Car encore qu'ils ne puissent espérer des bêtes brutes la gratitude qu'ils pourraient attendre des hommes raisonnables, si est-ce qu'il n'y a pas un hôpital dans toute la Chine pour les hommes, & il s'en rencontre une infinité pour toutes sortes d'animaux. Ils se fondent, dit Herrera, sur l'avantage que nous avons du

côté de l'esprit, qui fait que nous ne pouvons tomber en nécessité que par notre négligence, ou par un juste châtiment de Dieu, auquel ils ne veulent pas résister. Pour les bêtes, leur innocence fait qu'ils les jugent un plus digne objet de charité ; ce qui est cause qu'ils en usent vers elles, comme nous venons de dire, sans espérance de retour, & sans se rebuter par la considération d'une ingratitude toute certaine. Certes voilà d'étranges raisonnements, capables pourtant de nous faire comprendre l'indépendance d'une vraie & généreuse bénéficence.

Lorsqu'ils veulent convier quelqu'un à un festin (le même se pratique en leurs visites) ils lui envoient un livret, qui contient le nom du conviant, avec les noms & les qualités des autres conviés, en une page duquel est cette prière couchée en un langage très relevé :

> « Noble, vénérable, & sage ami, n'ayant rien plus à cœur que de me perfectionner dans les sciences, & d'employer toutes mes meilleures pensées à la contemplation & à l'observation des vertus, que le bel astre Confutius nous a enseignées, j'envoie par devers vous, puisque vous êtes tout sage & tout vertueux, pour en être mieux informé, & pour cet effet je vous conjure à genoux pliés, & à front humilié & abattu de vous rendre vers la minuit en mon logis (telle est leur coutume) où je vous ai fait préparer un festin d'herbes potagères, assorti de quelques autres petits mets, & où j'ai déjà fait nettoyer & ranger mes gobelets, pour les emplir de la meilleure boisson, que j'ai pu recouvrer, pour mériter la gloire de vous avoir bien régalé. Espérant que vous aurez la bonté de vous abaisser jusques à ce point, je demeure jusques dans les cieux votre humilié.

Ils envoient d'ordinaire par trois fois ce livret avec cette même prière. Je ne vous entretiendrai pas dans le récit des cérémonies & somptuosités de leurs festins non plus que des comédiens, bouffons & joueurs de farces qui s'y rencontrent, puisque j'en ai assez parlé ci-devant ; vous y remarquerez seulement que lorsque le festinant a tout son monde assemblé dans sa salle, il prend une coupe des deux mains, laquelle avant tout il présente au Ciel, ayant les genoux en terre, & la face tournée vers le Midi ; puis s'étant

levé, il en demande une autre pour saluer celui qui doit tenir à table le haut bout. Reprenons le cours de nos antithèses.

Les monarques de la Chine s'éloignent tellement de leurs sujets, qu'il n'y a que leurs enfants & les eunuques qui les puissent aboucher ; leurs magistrats mêmes ne parlent à eux que par requêtes ; et nos rois croiraient être tyrans & barbares, s'ils ne versaient leurs bontés sur tous leurs peuples par l'affabilité & la clémence. Nous tenons que l'affabilité qui est une douceur modérée de paroles & de conversation, doit croître avec le prince de son plus tendre âge, comme étant une vertu qui ne coûte rien, & qui est d'un grand rapport, & qui porte avec soi des chaînes or pour captiver doucement les volontés. Une bonne parole qui sort de la bouche d'un monarque, est comme la manne qui vient du Ciel, & tombe dans le désert, pour nourrir & réjouir ses sujets. Les magistrats de la Chine font des assemblées, chacun en sa ville, le premier jour de la nouvelle lune, pour adorer le trône, le sceptre, & toutes les autres marques de la dignité impériale, qu'ils exposent en public ; & ces cérémonies ne sont pas parmi nous. Lorsqu'un des magistrats vient à perdre son seel, il est privé de sa charge, & puni très rigoureusement ; & parmi nous ce n'est qu'un malheur qui peut arriver au plus prudent. Les magistrats qui ont rendus de signalés services à l'empire, ont leurs bottes gardées, comme des saintes reliques, dans des coffres d'or, accompagnées de leurs éloges : on leur dresse des colonnes de marbre, des statues, des arcs triomphaux, voire des autels entourés jour & nuit de chandelles, & de sacrificateurs qui y brûlent des p2.040 parfums, & y font des adorations, aussi profondes que s'ils étaient des dieux ; et qui est-ce d'entre nous qui ne se scandaliserait de la plupart de ceci ?

Les Chinois ont aussi des coutumes qui ne sont pas si grossières ni si bigearres. Ils célèbrent tous les ans le jour de leur naissance, & ne manquent pas d'accompagner leurs festins de toutes sortes de délicatesses, de jeux, de panégyriques & de galanteries imaginables. Ils célèbrent pareillement le nouvel an avec toutes sortes de magnificence & de somptuosités. Ils font grand état de peintures, de tableaux, & d'écritures antiques, comme aussi de sièges de cuivre, de vaisseaux, & de cloches de fonte enrouillées, & d'autres pièces qui ressentent l'antiquité. Le port du chapeau viril n'est permis à la jeunesse qu'à l'âge de vingt ans, comme à Rome le port de la robe. Ils ne peuvent dormir que sur un chevet fort dur,

les grands seigneurs le faisant ordinairement du précieux bois de Calamba, ou de quelque autre, qui s'ouvre, & ferme à la clef, pour y mettre ce qu'ils veulent assurer durant le sommeil. Ils se rient de nos mouchoirs, & offrent aux Européens en les raillant, de remplir ces linges de ce qui sort de leur nez, s'ils prisent tant cette ordure qu'ils serrent si curieusement dans leurs pochettes. Les mariages s'y font presque comme parmi nous : le mari (dit Martini) donne le douaire à son épouse ; même les personnes de médiocre condition achètent en quelques façons leurs femmes de leurs parents. Ceux qui sont un peu de qualité, s'ils reçoivent des présents pour avoir marié & colloqué leurs filles, ils en rendent bien la valeur & d'avantage par après. Ils tiennent pour une infamie & lâcheté de se mésallier. Les parties qui doivent contracter ne se regardent jamais l'un l'autre, ni ne parlent ensemble ; il ne se fait pas aussi de contrat : les parents des deux côtés font le mariage par des procureurs, & personnes tierces & interposées. Ainsi on envoie la mariée dans une chaise fermée au logis de son mari, qui ne l'avait jamais vue auparavant, accompagnée de quantité de monde, qui marche devant avec elle des torches & flambeaux, quand ce serait même en plein midi. Un serviteur porte une clef à l'époux, avec laquelle ayant ouvert la chaise, il reçoit & embrasse son épouse, telle qu'on lui envoie. Ils croient qu'il y a du déshonneur, & que celui-là est infortuné qui n'a point d'enfants. Ils entretiennent autant de femmes, & de concubines, qu'ils trouvent bon. Ils requièrent la chasteté dans les veuves, lesquelles ne se remarient que très rarement ; & c'est à icelles qu'ils dressent des arcs triomphaux & y mettent des inscriptions, pour honorer leur continence, & la faire connaître à la postérité. Ils ne vont dans les rues que bien vêtus, & en bon ordre : si deux se rencontrent, ils s'inclinent d'un même côté tout à la fois ; ils donnent la main droite aux étrangers, & la gauche quand ils se promettent ; car comme ils marchent toujours avec l'éventoir, aussi craignent-ils d'incommoder leur compagnie en leur chassant le vent au visage. Ils réputent pour vauriens & fripons ceux qui crient, babillent, & regardent çà & là par les rues, tant sont-ils ennemis des badineries & des légèretés. Le Discours d'un Voyage des Indes Orientales porte que dans une ville maritime de la Chine, quand un père a trop d'enfants, il lui est permis de noyer ses filles après un cri public de son dessein, au cas qu'il ne se présente personne qui les veuille nourrir, mais je n'ai rien appris de

semblable en mon voyage. On m'a dit que les femmes de l'île de Formose, qui est fort proche de là, & qui a vu nos étendards plantés au beau milieu de ses campagnes, se font communément avorter étant jeunes, parce qu'elles croient que c'est un déshonneur d'avoir des enfants devant l'âge de trente ans. Plusieurs historiens rapportent encore que les Chinois, non contents de jouer leurs femmes & leurs enfants pour un certain nombre d'années, se jouent encore assez souvent eux-mêmes, tant ils se laissent transporter à la furieuse passion du jeu : mais je crois qu'ils ne s'en prennent qu'à la canaille, qui s'adonne éperdument aux jeux de dés & de cartes, car j'ai vu plusieurs personnes de condition mépriser toutes sortes de jeux, comme étant au dessous de leur fortune, & blessant leur crédit & autorité. Lorsqu'ils veulent récréer l'esprit, ils se servent ou du tablier (qui a beaucoup plus de tables que le nôtre) ou des échets, à cause qu'ils ne sont pas si assujettis au gain, la fin de ceux qui s'y exercent n'étant souvent que d'obtenir une victoire d'honneur, & dont tout le prix consiste en la gloire d'avoir donné un échet & mat. Que si toutefois un magistrat est accusé d'être trop adonné à ce passe-temps des échets, il est privé de toutes ses dignités, selon le rapport du père Trigaut, qui donne le démenti à ceux qui écrivent le contraire.

p2.041 Les Chinois prennent presque autant de divers noms, qu'ils ont de lunes, & de conditions, leur royaume même & leurs villes changent de nom à chaque mutation de famille royale...

J'ai reconnu qu'en la Chine même les filles n'ont point de nom, n'étant désignées que par l'ordre de leur naissance dans la maison de leurs pères. On ne convient dans toute l'éthique de rien d'avantage que de l'amour de la patrie, & du respect envers les parents. Pour ce dernier, il semble avoir son fondement dans la nature, qui nous inspire tacitement dans les cœurs que nous devons avoir pour dieux en terre, ceux qui nous les y représentent par tant de bienfaits, & en tant de façons différentes, surtout en ce que toute paternité procède de Dieu, qui est notre père commun. De là vient que les Chinois punissent de même genre de mort l'impiété envers les pères, que celle qui regarde les dieux immortels, selon leur façon de parler, massacrant, ou jetant ceux qui se trouvent coupables de tels crimes, autant les uns que les autres, dans les profondes rivières, ou à la merci des vagues de la mer, après les avoir cousus dans un sac. Les histoires de cet

empire ne rapportent rien de plus ordinaire que les bons offices rendus par les enfants à leurs parents jusques à leurs tombeaux, ni rien de moins fréquent que des punitions de leur désobéissance...

p2.042 Je me suis informé étant à la Chine des mœurs des Japonais, qui en sont voisins ; l'on m'a dit qu'ils vont tous la tête nue hommes & femmes ; & au lieu que nous saluons ceux que nous voulons honorer en nous découvrant la tête, ils mettent à même fin le pied hors de leurs sandales par respect. Nous nous levons pour recevoir nos amis avec civilité, eux se tiennent assis pour cela, ce qu'ils appellent s'humilier : le noir leur est comme à beaucoup d'autres peuples, une couleur de réjouissance ; le blanc au contraire leur sert en deuil, lorsqu'ils veulent témoigner qu'ils sont dans l'affliction. Aussi mettent-ils la beauté de leurs dents à être fort noires, prenant plus de soin de se les rendre telles par artifice, que les plus curieux d'entre nous n'en ont pour les avoir blanches. Leur odorat fuit presque généralement tout ce qui plaît au nôtre, & c'est peut être ce qui est cause, qu'au lieu que nos médecines sont si puantes & si amères, les leurs paraissent très agréables, & sentent, comme ils disent, fort bon. Leur goût n'est pas moins différent du nôtre à l'égard des viandes, & du breuvage, ne buvant jamais que chaud, ce qu'on dit qui les exempte de la goutte & de la gravelle. Pour ce qui est de l'ouïe, nous ne pourrions pas souffrir leurs musiques, car nous prendrions pour dissonances, ce qui compose leurs plus agréables symphonies. La plupart de leurs actions ne diffèrent pas moins des nôtres, ce qui témoigne un principe de raisonnement fort contraire à celui dont nous nous servons. Ils montent à cheval prenant son côté droit, tout au rebours de nous, qui choisissons la gauche. Nous nous faisons tirer du sang ou par nécessité, ou par précaution ; eux croient cela si fort contre nature qu'ils ne le pratiquent jamais. Nous ne présentons guère aux malades que des aliments bien cuits, & peu salés ; leur méthode est de les leur donner crus, avec choix des plus acres, & des plus salés. Les poulets, & autres volatiles de facile digestion sont aussi la plus ordinaire nourriture de nos infirmes ; ils prescrivent aux leurs l'usage des poissons, des huîtres, & d'autres coquillages. Bref, comme si Dieu & la nature se soient plus à rendre ces régions orientales du Japon & de la Chine différentes presque en toutes choses des nôtres, les plantes mêmes y sont d'un tempérament si éloigné de celui des européennes, qu'on y voit entr'autres un arbre

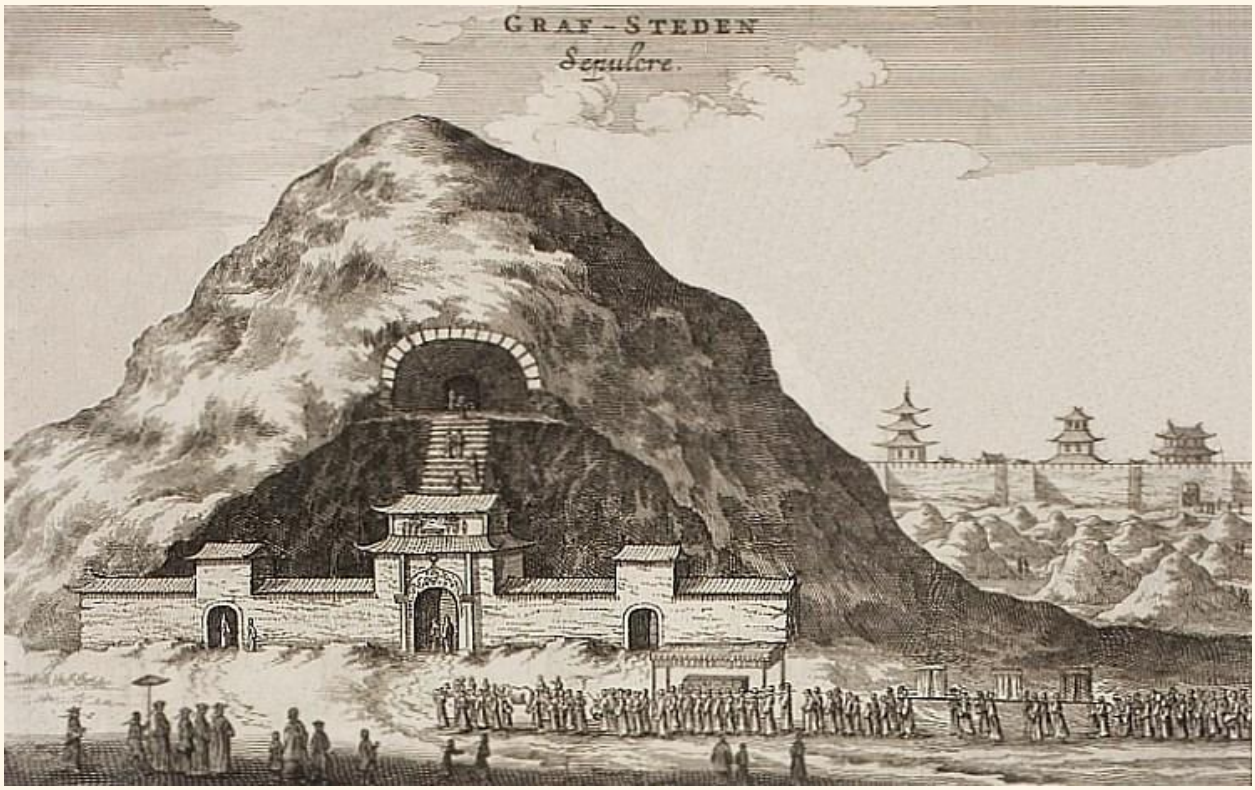
anonyme, ou pour le moins qu'ils ne nomment point, à qui la pluie est mortelle, & que la moindre fait dessécher, le seul remède pour l'empêcher de périr étant p2.043 d'exposer sa racine au soleil, & l'ayant ainsi desséchée, de l'enterrer dans une nouvelle fosse pleine de gravier bien sec, ou même de la scorie de fer, ce qui le fait reverdir. Sans mentir ce sont là de merveilleuses antithèses, & qui font voir que la raison des hommes, dont plusieurs croient l'uniformité, reçoit par leur antipathie & par leur différente constitution de grandes diversités. Je vous en rapporterais mille fois davantage, si mon but était de parcourir les coutumes de tous les étrangers : les chapitres suivants vous en étaleront encore quelques-unes qui regardent particulièrement les Chinois.

@

CHAPITRE V

Des pompes funèbres, & sépultures des Chinois, &c.

@



Chaque nation rend presque différemment les derniers devoirs aux morts, si nous en croyons nos relations... Quant aux Chinois, qui en suite de leur morale portent tant d'amour & de vénération à leurs parents & amis durant leur vie, ils tiennent pour criminels & détestables ceux qui manquent aux solennités, pompes, & magnificences dues à la mémoire & à l'honneur des trépassés. Dès que quelqu'un de leur sang a fermé les yeux, ils lui lavent le corps, le revêtent d'habits riches & parfumés, & le placent en cette posture dans une chaise garnie de damas blanc, au pied de laquelle tous les parents & amis, p2.044 chacun selon son ordre, viennent s'agenouiller, & lui rendre respects avec une contenance forte triste & abattue. Cette cérémonie étant faite ils l'enferment dans un cercueil, fait de quelque bois odoreux & aromatique, lequel ils élèvent sur une table, au milieu d'une salle richement parée, & le couvrent d'un drap blanc qui bat jusques à terre, sur lequel on expose son effigie, devant laquelle un chacun rend des soumissions

admirables. On dresse à l'antichambre une table qu'on couvre de chandelles ardentes, de pain, & de toutes sortes de viandes, de confitures & de fruits, pour réparer, ou maintenir les forces d'une quantité de sacrificateurs & de moines, qui emploient les nuits entières en chantant des hymnes, en offrant de l'encens, en immolant des sacrifices, en brûlant des papiers peints, en criant à gorges déployées vers le Ciel, qu'ils conjurent de recevoir dans son sein l'âme du défunt. Les quinze jours étant expirés en semblables festins, prières & cérémonies, 40 ou 50 personnes portent le cercueil hors de la ville sous un ciel de velours, parsemé de mille figures, avec un ordre & une magnificence nompareille : tous les parents, alliés, & amis du défunt s'y trouvent avec leurs femmes voilées, qui sont les pleureuses ; un grand nombre de prêtres y exercent leurs voix à chanter les louanges du défunt, & à prier leurs dieux, & une infinité de musiciens & de joueurs d'instruments couronnent le convoi d'un plat[A2a] de leur métier, pour arrêter en partie les larmes des désolés, adoucir par leur harmonie le courroux de leurs idoles, & les forcer doucement à ranger dans le rôle des saints l'âme du trépassé. Dès qu'ils sont arrivés au lieu du sépulcre, on ne voit que des papiers & des draps de soie volants & brûlants, qui représentent force femmes, esclaves, éléphants, & chevaux, force or & argent, force marques de puissance & d'autorité, dont le mort, disent-ils, jouira en l'autre monde. La fête serait trop maigre & trop morne, si le ventre ne s'en ressentait. Dès que le sépulcre (qui est bâti ordinairement de pierre de taille, & a divers appartements) est ouvert, on l'entoure de quantité de tables qu'on charge de toutes sortes de viandes & de breuvages, dont un chacun s'engorge, après que le mort en est dégoûté : tout ce qui reste des tables est jeté dans le sépulcre avec quantité de draps de soie, & de raretés, pour servir au mort durant son long voyage, & s'en revêtir en paradis. Le sépulcre étant fermé, on dresse sur quelques colonnes de marbre l'effigie du défunt avec les éloges de sa vie. Les parents dans telles occurrences sont vêtus de toile de chanvre blanche, portent des capuchons qui leurs couvrent la face, & ont leurs longues robes sanglées de cordes de crin à la façon de nos cordeliers. La plupart d'entr'eux portent ces habits de deuil trois ans durant lesquels ils ne sortent pas presque de leurs maisons, n'exercent aucunes charges, & ne comparaissent à aucuns festins, de peur de ternir l'amour & la vénération qu'ils doivent au défunt. Aucuns d'entr'eux retiennent chez eux trois ou quatre ans un corps embaumé avant que de le

porter au lieu de leurs pères. Voilà la plupart des cérémonies que les Chinois observent religieusement dans les enterrements & pompes funèbres, dont aucunes sont pourtant bien différentes de celles de leurs voisins.

Les Tartares circassiens croient si peu qu'il soit honnête de pleurer les morts, qu'une femme serait déshonorée chez eux, si elle avait soupiré aux obsèques de son mari ; auxquelles on a accoutumé, entre autres réjouissances, de dépuceler, à la vue de tous les assistants, une fille de douze ou quatorze ans, avec une effronterie qu'on ne saurait trop condamner. La plupart des habitants du royaume de Tenduc sacrifient les femmes, les serviteurs, les animaux, & les meubles d'un homme décédé, pour son usage au pays des trépassés. Marc Polo dit qu'on se contente de brûler la peinture de toutes ces choses en la province de Tangut, & dans la Chine même, comme nous venons de dire, ce qui est bien plus tolérable. Mais il assure que quand on porte au mont Altai les Grands cams pour y être inhumés, tout ce qui se trouve en chemin d'hommes & d'autres animaux est tué, pour aller servir en l'autre monde l'empereur décédé, y ayant bien eu vingt mille personnes massacrées de la sorte aux funérailles de Mongu cam. Ne croirait-on pas que ces troupes étaient capables de faire branler l'enfer sous la conduite d'un si grand monarque ? Au surplus ce mont destiné à la sépulture du prince des Tartares, me fait souvenir qu'il n'y a guère de souverains sur la terre, qui n'aient eu de même un lieu affecté pour la leur, quoique plusieurs philosophes s'en moquent, disant que toute la terre nous doit servir de tombeau, & qu'une belle âme doit moins se soucier de son p2.045 corps quand elle le quitte, que nous nous travaillons peu de savoir ce que deviennent les rongeures de notre barbe, ou de nos cheveux après qu'on nous a fait le poil. Mais les Chinois ne sont pas de ce sentiment, puisque leurs histoires & les effets nous apprennent, qu'ils ont mis à un si haut point l'honneur des sépulcres, qu'ils ont osé prendre le Ciel à partie, s'il n'était pas déféré à ceux qui le méritaient.

Et au vrai, ils n'ont pas de fin aux dépenses des tombeaux & des pompes funèbres, étant persuadés que cela donne de la satisfaction à ceux dont la mémoire leur est chère. Les mausolées, les pyramides, les sphynges, les obélisques & les palais mêmes les plus vastes & plus somptueux bâtis pour l'inhumation des grands, ne contentent jamais la vaine passion de ceux qui en sont touchés.

@

CHAPITRE VI

De la stature des Chinois, de leurs habits, & ornements, &c.

@



p2.046 La couleur des Chinois tire sur le blanc, & l'assemblage de leurs membres est fort & solide : ceux qui approchent la Ligne sont un peu bruns, à cause des ardeurs du soleil. Leur barbe est d'un poil si tardif qu'elle ne paraît aux jeunes qu'à l'âge de trente ans. Leurs cheveux tirent sur le noir, & ne peuvent souffrir les roux. Leurs yeux sont petits, & s'avancent au dehors. Leur nez est court, & relevé au milieu & recourbé au bout. Leurs oreilles sont bien proportionnées. Quant au reste du corps, il n'est différent des nôtres, hormis qu'on trouve aucuns montagnards à visages plats & carrés, & que la plupart des habitants des provinces de Quantung & de Quangsi ont deux ongles à chaque orteil : ce qui est aussi commun aux Cochinchinois leurs voisins.

Les femmes y sont d'une petite stature, mais elles ont les traits du visage tout à fait ravissants, & des grâces naturelles telles qu'un amant pourrait désirer, & l'imagination pourrait feindre. La diète qu'on leur prescrit,



& qu'elles gardent ponctuellement, contribue beaucoup à la conservation de leur beau teint. Elles tiennent pour gentillesse d'avoir les petits pieds, & de ressembler à la tortue, qui est fort lente à marcher ; & à cette fin, on lie leurs pieds bien étroitement dès le berceau avec des petites bandes, pour arrêter la grosseur que la nature leur pourrait donner. On attribue cette invention à la jalousie des hommes, qui ne pouvaient voir leurs femmes arriéré de leurs foyers.

Et si nous voulons prendre l'occasion aux cheveux, il ne faut pas douter que l'usage de porter les cheveux longs ne soit le plus ancien, de même qu'il est le plus naturel... p2.047 Tant y a qu'entre tant de variétés qui regardent la coiffure, les Chinois nourrissaient jadis leurs cheveux, pour être pris par là, & être emportés au Ciel après leur mort, ce que ne faisaient pas leurs prêtres qui croyaient y pouvoir aller sans cette prise. Dès que les jeunes gens étaient parvenus à l'âge de vingt ans, ils liaient leurs cheveux, & les portaient sous un bonnet qui était lacé à la façon d'un rets de crin de cheval ; ce bonnet avait un trou au dessus, par où ils faisaient passer leurs plus longs cheveux, fort artistement noués & entrelacés. Les femmes au lieu de bonnets portaient de flocs, ou touffes de poil frisées, entortillées, & embellies de fleurs artificielles, d'or, d'argent, & de pierres précieuses. Mais depuis que cette couronne fut

annexée à celle des Tartares, les Chinois n'ont plus qu'un coupet au haut de la tête... Plusieurs Chinois, encore plus sensibles de cette perte que les Espagnols, choisirent plutôt la mort que la diminution du moindre de leurs cheveux.

Mendoza parle des vêtements & des modes de ces Chinois, en ces mots :

> « Les habits que les seigneurs de cet empire portent, sont tissus de soie de diverses couleurs, & d'un prix relevé ; les roturiers se vêtent d'étoffes de lin, de coton, de chanvre, & semblables de moindre prix ; & n'usent pas de drap de laine, le tenant trop pesant. Ils usent bien de sayes faites à la mode du temps passé, qui sont à grands quartiers plissés bien menu, où il y a une pochette qui ferme sur le côté gauche, & leurs manches sont grandes & grosses ; Sur ces sayes ils portent de grandes robes, qui sont faites à notre mode, hormis qu'elles ont les manches plus larges. Les princes du sang royal, ou ceux qui sont établis en dignité, sont différents en habits des chevaliers ordinaires, en ce que les princes portent la saye brodée d'or & d'argent par le milieu de la ceinture, & les autres ne l'ont que garnie par les bords. Ils usent de chausses fort bien faites avec l'arrière-point, & portent des bottines & des souliers de velours fort mignards. Durant l'hiver, qui n'est pas pourtant fort rude, ils se vêtent de sayes & de robes fourrées de peaux de bêtes, & principalement de martres zibelines, & en portent toujours autour du col. Ceux aussi qui ne sont pas mariés sont différents de ceux qui le sont, en ce que ceux-là portent les cheveux dessus le front, & usent de plus hauts bonnets. Les femmes se parent fort curieusement, & s'habillent d'une façon qui ressemble fort à l'espagnole. Elles ont beaucoup de bagues, de joyaux d'or & de pierreries, & usent de demi-sayons à manches larges, qui ne leur viennent que jusques au dessous des mamelles. Elles s'habillent de brocarts, ou toiles simples, ou de soie, & les plus pauvres portent de la serge, ou quelque autre étoffe de vil prix.

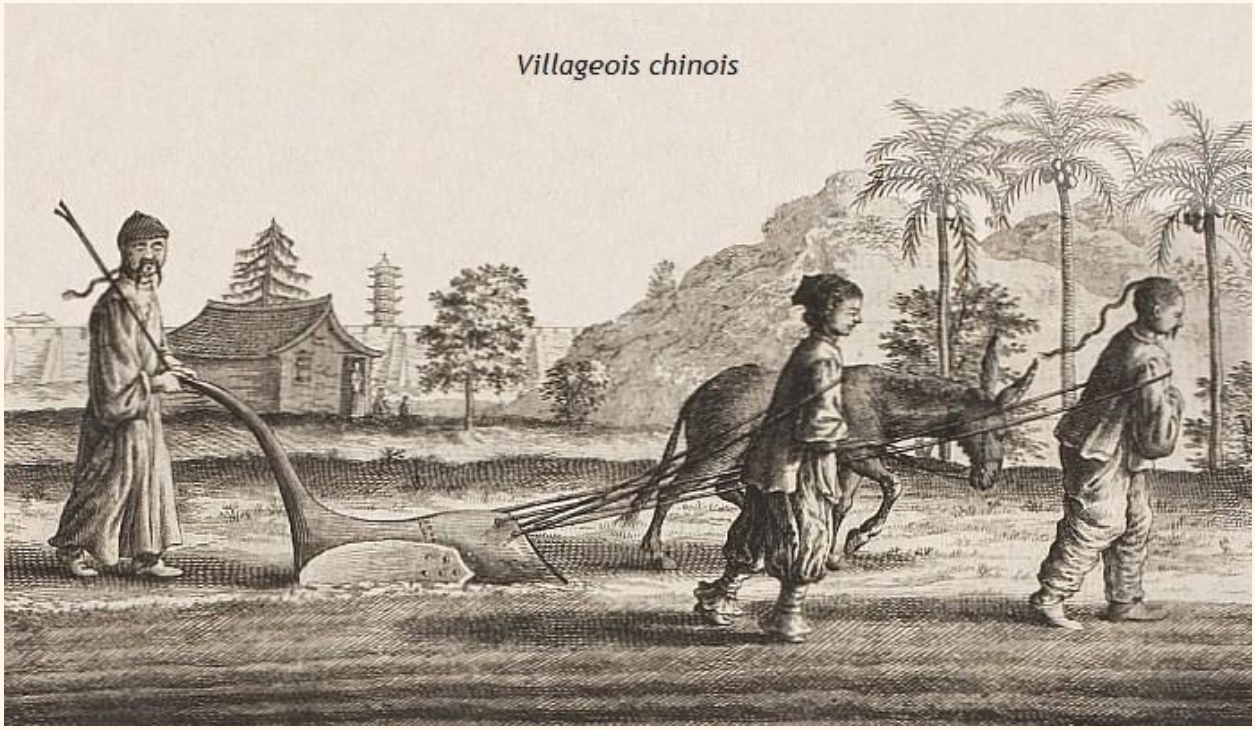
Voilà ce que nous en rapporte Mendoza.

Depuis le temps de ce personnage, les Chinois ayant été obligés de recevoir la loi des Tartares, & de s'accommoder à leurs modes, les hommes & les femmes y portent des robes de couleur bleue, chamarrées de dragons, relevées en broderie, & qui leur battent jusques à terre : les hommes les replient sur la poitrine en marchant, & attachant avec un cordon les deux pentes à leurs côtés, mais les femmes p2.049 lient leurs robes avec un ruban tout à l'entour de la poitrine, sans replier les côtés, & portent au poignet de plus larges manches que les hommes. Les robes des grands sont d'ordinaire de soie bleue transparentes, & parsemées de dragons brodés, mais les roturiers en portent de coton. Et cette mode leur plaît tellement, qu'ils se persuadent qu'ils sont les mieux vêtus du monde, & se gaussent des modes de toutes les autres nations. Tant un chacun est jaloux de la mode de son pays, qu'il estime toujours la meilleure & la plus belle...

Quant à l'ornement des souliers des Chinois, les femmes riches les portent de taffetas bleu, ou rouge, les brodent de toutes sortes de fleurs, & les chargent à la pointe de perles & de rubis ; mais les pauvres n'en ont que de cuir jaune. Les lettrés portent des bonnets carrés, & les autres n'en peuvent porter que des ronds. Ils n'ont pas aussi de chemise sur leur chair comme nos Européens, mais seulement une robe de coton blanc, laquelle ils lient au dessus de la cheville du pied avec un ruban large de couleur de chair.

Le second abus, dont je veux parler, ne va qu'à la botte, qu'on s'est avisé de plisser sur la cheville du pied, qui porte souvent outre cela plus de linge, & d'autre étoffe qu'il n'en faudrait pour couvrir tout le corps. Ce n'est pas néanmoins ce que j'y trouve le plus à redire. Je me formalise de ce rond de botte, fait comme le chapiteau d'une touche, & dont ils ont tant de peine à conserver la circonférence. Car qui peut voir la contrainte qu'ils se donnent au marcher pour cela, & l'air dont ils portent toute la jambe au dehors, contre la bienséance, & ce qu'on a toujours observé pour cheminer de bonne grâce, sans avoir pitié d'un tel dérèglement. En vérité je crois que c'est l'invention de quelque infortuné débauché, qui ne pouvant aller plus droit, s'avisa de feindre qu'il cheminait ainsi, pour ménager ce tour de bottes, & ce rond mystérieux. Les Chinois ne sont pas si ridicules que nous en ceci, car ils portent leurs bottes tout amples, & sans ce large tour, à cause que ce port leur paraît trop pénible &

importun. Mais quoi, la sagesse est trop ancienne, il faut vivre à la mode, quelque folle qu'elle puisse être.



Je fermerai ce chapitre par le métier le plus charmant de toute la nature, qui consiste en l'agriculture, dont l'invention plut tant aux Chinois, qu'ils mirent entre les immortels celui qui en fut l'inventeur... p2.051 Plusieurs rois de la Chine eurent tant de passions pour les innocents plaisirs de la campagne, qu'ils renoncèrent volontairement au commandement absolu, pour goûter les douceurs d'un séjour rustique avec leurs paysans, affirmant que les hommes ne s'en sauraient passer sans se faire tort, comme ils pourraient des autres arts & métiers. Pour cet effet les empereurs ont donné de tout temps de grands privilèges aux laboureurs, ce qui les encourage tellement au travail, qu'ils ne souffrent pas un pied de terre en friche, ou sans être cultivé ; quoique la plupart d'entr'eux tirent la charrue, avec leurs femmes, ou parfois secondés de quelque âne. Lorsque leurs terres deviennent maigres, à cause de deux récoltes, qu'ils y font chaque année, ils y jettent du fumier & de la boue en telle abondance, que tout y croît à foison. Lorsque l'eau leur manque, ils creusent des fossés, ou en font venir de fort loin, par le moyen des ruisseaux qu'ils divertissent & tirent des rivières ; c'est pourquoi on peut faire aller les bateaux par toute la Chine. Quand les eaux sont dans un lieu bas, ils les élèvent avec grande

facilité par le moyen d'un instrument fait d'ais, & de planches carrées, qui engloutit grande quantité d'eaux, & avec violence, presque de même façon que chez nous, quand on met des boules dans une chaîne de fer. Ces paysans portent tous de courts cheveux, & leurs femmes vêtent des haut-de chausses, qu'elles ferment & attachent autour de leurs jambes ; & les plus chétives d'entr'elles vont d'ordinaire armées d'une poupée ou quenouille par les rues (comme cette figure vous les représente) & filent de toutes sortes de soie, tant préparée que brute, & en tirent pour le moins autant de profit que les nôtres font de leur filure de lin. Voilà comme un chacun s'attache à sa condition pour gagner son pain.



@

CHAPITRE VII

Divers grands abus des Chinois

@

p2.052 Sénèque ne se plaint point à tort de ce que chacun règle sa vie, plutôt sur l'exemple des autres, que sur ce que pourrait prescrire la raison, que nous faisons par ce moyen céder presque toujours à la coutume, quelque bigearre & quelque injuste qu'elle soit. Il a certes raison, ce mauvais usage fait un des plus grands maux de la vie, parce qu'il n'y a pas de désordre qui ne passe pour bon sans l'examiner, & qui ne s'établisse sans répugnance, depuis qu'étant devenu à la mode, il s'est rendu commun ; *recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est*. Or par ce que l'entreprise de changer les coutumes établies de temps immémorial, & que l'on appelle invétérées, n'est pas (dit-il) celle d'un homme sage, qui en s'accommodant doucement à tout, se contente d'avoir sa conduite particulière, laissant aux fous le dessein de réformer tout le monde. Il faut que la prudence humaine se contente de s'opposer toujours, autant qu'il lui sera possible, à l'introduction des coutumes déraisonnables, & que le bon sens ne saurait approuver. Les Pères jésuites, qui se sont heureusement introduits dans la Chine, sans s'arrêter beaucoup à ces maximes, & poussés d'un meilleur zèle, n'ont pas laissé d'abord de contrôler les mauvaises mœurs & habitudes invétérées des Chinois, & de s'opposer de tout leur pouvoir aux plus tyranniques & brutales. J'avoue que par leur industrie & vigilance ils en ont déjà extirpé en quelques endroits ; mais il y en a encore mille autres qui seraient à réformer, si ces peuples ne s'accommodaient pas tant à l'antiquité & à l'usage, & s'ils n'étaient point si esclaves de leurs propres sentiments.

On y en voit aucuns qui ne font d'autre profession que de deviner, & piper[6] le monde par des niaiseries détestables, comme nous avons dit ci-devant : on y en trouve d'autres qui par la rencontre d'un chien pommelé faite d'un bon matin, viendront d'un sang froid tuer leurs femmes, comme si elles étaient adultères. L'on y trouve une infinité de pères & mères, qui ayant oublié la douceur & la compassion qui leur doivent être naturelles, vendent leurs propres enfants, comme leurs pourceaux, sur les marchés.

Les filles aveugles mêmes sont exposées en vente, & sont engagées à quelque bourdelier pour quelques années par un juge royal, dont le devoir est de prendre garde à ces lieux infâmes, afin que le tout s'y passe en bon ordre, & que les places y soient toujours occupées. Quant aux garçons que les parents vendent parfois par nécessité, on les occupe à quelque métier ; & quand ils l'ont appris, ils doivent servir leurs nourriciers jusques à un certain temps, lequel étant expiré les nourriciers sont tenus de les rendre libres, voire même de les marier, & de les mettre dans un train & lieu où ils puissent gagner leur vie. Et en reconnaissance de ces faveurs, ces jeunes gens sont obligés tous les premiers jours des lunes de venir offrir quelques présents avec leurs services à leurs bienfaiteurs.

Mais les plus détestables de tous leurs abus ce sont, à mon avis, les suivants. Ceux qui préfèrent la mort à une vie pleine d'amertume, & qui disent que de regretter la perte d'un misérable, c'est envier en quelque façon sa félicité, précipitent leurs enfants dans les eaux, suivant l'opinion de leurs philosophes, qui leur permettent de les perdre, sur ce prétexte que la vie n'est qu'une pure servitude, & que nous devons témoigner notre affliction à la naissance des hommes, & nous réjouir extraordinairement lorsqu'ils quittent la vie. Il y en a entr'eux de si dénaturés qui disent que comme on quitte le jeu quand on veut, & qu'on sort de table de même, un chacun peut aussi abandonner la vie quand bon lui semble, & que de là dépende le principal point de sa liberté. C'est pourquoi lorsque ces Chinois se voient accablés de misères, ou incapables de tirer vengeance de leurs ennemis, ou bien d'obtenir un bien désiré, & de ne pouvoir éviter un mal qu'ils abhorrent, s'étranglent à grosses troupes devant leurs portes, ou se poignardent eux-mêmes, pour ne pas mourir de mille morts, en mourant tous les jours de regrets & de déplaisirs. Je sais bien qu'ils ne sont pas seuls qui ont enseigné cette doctrine, & que ceux-mêmes qui mettaient le souverain bien dans la volupté, ont été de même avis...

p2.053 Les Chinois prennent aussi fort à cœur l'injure qu'on leur fait. Ce qui a fait dire à Mendez de Pinto, qu'il y a un métier à la Chine de gens qui conduisent des braves, on coupe-jarrets armés de toutes pièces, le plus souvent dans des barques, d'où ils crient sans cesse en demandant qui a été offensé, & se veut venger de ses ennemis. L'injure la plus atroce, & qui pénètre le plus avant dans le cœur d'un Chinois, c'est de s'ouïr nommer, les

yeux de chat. On dit qu'on punit de mort en la province de Fokien celui qui a rompu un pot de terre sur la porte de quelqu'un : le même se pratique aux Malabares. En vérité, l'homme est un animal bien ridicule dans la plupart de ses sentiments, qu'il n'examine presque jamais.

C'est une grande dépravation de combattre la nature par une mutilation dans sa principale fin, qui est à notre égard de perpétuer l'espèce par le moyen des individus, qu'elle a créés pour cela capables d'engendrer : d'où vient que l'ancienne loi tenait pour diffamés ceux qui étaient eunuques ou châtrés & les hommes ainsi mutilés étaient de si mauvais augures, même parmi les payens, que Lucien assure en plus d'un lieu, qu'ils faisaient par leur rencontre rebrousser chemin à beaucoup de personnes, qui aimaient mieux rentrer chez elles que de passer outre... Mais les relations nous enseignent que ce défaut de virilité n'est pas également honteux partout, puisqu'au contraire, il rend considérables en plusieurs lieux des gens, qui sans cela ne le seraient nullement. C'est ce qui oblige les Chinois de châtrer de bonne heure leurs enfants, & de leur couper p2.054 tout ce qui sort du corps, même leurs testicules, crémastères, ou suspensoires[2], afin que l'empereur les prenne en considération, & se puisse tant mieux assurer de leur fidélité. Et au vrai vous avez pu remarquer ci-devant combien que les empereurs de la Chine ont estimé ces demi-hommes...

Les Chinois opulents & aisés considèrent la vie pour un si grand bien, qu'ils emploient presque toute leur chevance, pour la rendre immortelle, par les moyens des remèdes qu'ils pensent tirer de la chimie, comme nous avons parlé ci-devant. Les empereurs mêmes furent atteints de cette détestable manie, & s'affectionnèrent si fort à la vie, & aimèrent tellement sa prison, que lorsqu'ils se voyaient sur le point de la perdre, ils étaient si hardis que de décharger leur rage contre le Tout-puissant, & contrôler ses ordonnances. Je m'assure que s'ils étaient fondés en la vraie morale, ils ne s'amuseraient pas à telles folies, & ne mettraient pas cette vie à un si haut prix...

@

CHAPITRE VIII

De la religion des Chinois, de leurs sectes, &c.

@

Entre toutes les nations de l'univers, la chinoise (au rapport du père Trigault) s'est laissée mieux conduire à la lumière naturelle, & a moins erré au fait de la religion : car chacun sait de quels prodiges les Grecs, les Romains & les Égyptiens remplirent autrefois leur culte divin. Les Chinois au contraire n'ont reconnu de temps immémorial qu'un seul Dieu, qu'ils nommaient le monarque des cieux, & l'on peut remarquer par leurs Annales de plus de 4.000 ans, qu'il n'y a point de payens qui l'aient moins offensé qu'eux de ce côté-là, & dont le reste des actions se soient plus conformées à ce que prescrit la droite raison.

Or toutes les histoires que nous avons d'eux conviennent en ce point : que le plus grand homme de bien & le plus savant philosophe qu'ait vu l'Orient, a été Confutius, des mérites, de la doctrine, & de la secte duquel nous avons traité amplement au chapitre deuxième de cette seconde partie, auquel je renvoie le lecteur, pour ne me rendre pas trop importun par tant de répétitions. Je me contenterai de vous dire qu'outre les livres qu'il mit en lumière, il y en a quatre autres du philosophe Mencius, & un nombre infini d'autres fameux docteurs, dont les écrits furent imprimés & rendus communs à tous les habitants de l'empire, & dont aucuns étant tombés ès mains des étrangers, furent transportés en notre Europe, desquels nous pouvons faire un préjugé de leur sagesse.

p2.055 Le premier livre qui fut vu de nos Européens, traitait de la création du monde ; du premier créateur ; des choses produisantes & retenantes (ainsi sont-elles nommées) & ce fut de ce livre que les naturalistes tirèrent la plupart de ce qui regarde leur profession.

Le deuxième livre traite du moyen éternel.

Le troisième touche la doctrine des hommes parfaits, dont les mystères sont si relevés & si obscurs, qu'ils ne peuvent pas être entendus d'autres nations, au dire des Chinois.

Le quatrième regarde le cours, les conditions, les influences, & les effets des astres, des étoiles errantes, & autres lumières célestes.

Le cinquième comprend le sort & les prédictions, dont on se sert ès choses qui ont un succès incertain & douteux, &c.

Le sixième parle de la devination par les traits de la main, du visage, &c.

Le septième regarde la magie naturelle, les prédictions des choses futures, &c.

Le huitième traite de l'origine, des noms, des qualités, & du service des dieux.

Le neuvième comprend les actions, les miracles, & les funérailles des saints de la Chine.

Le dixième traite de l'immortalité de l'âme, de son état futur, comme aussi des pompes funèbres, & du deuil qu'on doit faire & porter en mémoire des morts.

L'onzième est un abrégé des sentiments de plusieurs fameux médecins, tant vieux que modernes, où il est fait mention des qualités, des forces, & de l'usage des herbes, de la conservation de la santé, de la guérison des malades, &c.

Le douzième parle de l'état & condition d'un enfant dans le ventre de sa mère, des choses nuisibles à l'enfantement, &c.

Le treizième traite des mathématiques, comme de l'arithmétique, de la géométrie, &c.

Le quatorzième s'étend sur l'architecture, sur la symétrie requise aux bâtiments, &c.

Le Quinzième comprend l'art de manège, ou de monter à cheval.

Le seizième traite de la fortification, & des machines & instruments de guerre.

Le dix-septième, de l'agriculture, & des marques d'une terre fertile, de la stercoration[1], &c.

Le dix-huitième enseigne l'écriture, & à polir les caractères.

Le dix-neuvième est une description fort exacte de toutes les provinces de la Chine.

Le vingtième traite de l'origine & ancienneté du même empire.

Le vingt-unième fait mention du domaine, des revenus, des palais de la couronne, du respect dû à l'empereur, &c.

Le vingt-deuxième fait mention des offices & charges de la couronne.

Le vingt-troisième comprend les lois & ordonnances de l'empire.

Le vingt-quatrième est un récit des glorieux exploits des empereurs, de la succession & changements des lignées, du gouvernement de la monarchie, &c.

Le vingt-cinquième rapporte les peuples, qui jusques ici sont venus à la connaissance des Chinois.

Le vingt-sixième traite de la musique, & de ses instruments, &c.

Le vingt-septième regarde la poésie, & les inclinations des hommes, &c.

Le vingt-huitième traite de diverses sortes de jeux familiers parmi les Chinois, &c.

De tout ceci vous pouvez reconnaître que les Chinois furent toujours portés à la connaissance des arts libéraux, & de Dieu même, auquel pourtant personne ne peut sacrifier & immoler des victimes que l'empereur, comme étant seul jugé digne sur la Terre de s'approcher avec présents devant le trône de ce Grand Tout.

Les magistrats des villes, suivant les lois fondamentales d'un livre de zèle, & de cérémonies, sacrifient, au nom de l'empereur, au Ciel, & à la Terre, aux esprits & aux tutélaires des montagnes & des rivières, & aux quatre parties du monde. Ce qui est défendu à tout autre de pratiquer.

Les sectateurs de Confutius mettent la perfection de l'homme en la connaissance de la lumière naturelle, abhorrent ceux qui violent le droit de nature, ne font rien p2.056 contre les prescriptions de la raison, qu'ils appellent une bonne guide ; commandent aux femmes d'obéir à leurs maris ; aux monarques d'aimer comme pères leurs sujets ; à un chacun de considérer tous les hommes comme des enfants d'un même créateur, de les aimer tous comme frères, & de ne faire jamais l'un à l'autre ce que chacun d'eux n'eût pas voulu qui lui eût été fait en particulier ; préceptes fondamentaux de toute leur morale. L'immortalité de l'âme est établie presque dans tous leurs écrits, où l'on voit aussi la punition inévitable des méchants, avec la récompense certaine des bons. Et non contents d'avoir prescrit le culte divin, ils condamnent à perdre la vie ceux qui seront convaincus d'irreligion, ou d'impiété. Ils assurent que Dieu n'a rien de plus à gré que de voir les parents honorés, même jusques après leur mort, par ceux qu'ils ont mis au monde ; ordonnent des punitions contre les violateurs de ce respect, & en condamnent même à la mort, s'il s'en trouve

d'assez dénaturés pour lever la main sur leur pères ou sur leurs mères. Le parjure, les meurtres, le larcin sont abominés par tous leurs livres : & il n'y a vice, qui ne trouve sa peine établie, avec une proportion parfaitement géométrique pour user de leurs termes. Quant au reste plusieurs d'entr'eux soutiennent diverses étranges opinions. Aucuns tirent le monde d'un chaos, en font un œuf ou un animal, parlent d'un dieu, auquel les noms de tous les autres dieux appartiennent, lesquels doivent finir dans le général embrasement de l'univers, où le feu ne respectera que le souverain des êtres. Les autres ont des opinions si ridicules & extravagantes de la création & de la fin du monde, des éléments & de ce qui en dépend, que je ne les juge pas dignes de vous les rapporter. À propos d'éléments, les Chinois en trouvent cinq, dont dépend toute la nature, savoir le feu, l'eau, la terre, les métaux, & le bois. Quelques-uns n'en mettent qu'un, & les autres trois, tant sont-ils peu d'accord en ceci... Les chimistes en ont trois, le sel, le soufre, & le mercure, qu'ils croient d'autant plus recevables, qu'il n'y a aucun des quatre communément reçus, qui ne se vantent de réduire aux leurs. Je crois qu'une partie de ces philosophes chinois ont renoncé à ces sentiments, depuis que le père Riccius les a débattu par ses écrits, qu'il fit imprimer en la Chine, où ils ont appris que la Terre était ronde au lieu de carrée ; que c'était sur elle que s'arrêtent toutes les influences des astres, & que l'inclination qu'elle a & toutes ses parties, vers le centre de l'univers, vient de ce qu'elles y croient trouver plus commodément l'influence céleste nécessaire à leur conservation. Ils y ont aussi remarqué que le Soleil était plus grand que la Terre de cent & soixante-six fois ; que la Lune était moindre que le globe terrestre trente-neuf fois ; que la Terre l'obscurcissait par son ombre ; qu'une étoile de la première grandeur surpassait celle de la Terre cent & sept fois, & celle de la sixième, dix-huit ; pour ne rien dire des autres qui vont à proportion.

Il y a encore deux autres fameuses sectes en la Chine, dont l'une est nommée *schiequia*, & l'autre *lauçu*. Celle-là que les Chinois nomment parfois *omtose*, & les Japonais *sciaccia*, & *amidaka*, est venue de l'Occident 65 ans avant la nativité de Christ, savoir des royaumes de Tiencio, & de Scinto, connus en nos jours sous le seul nom d'Indostan, pays situé entre les fleuves de l'Inde & du Gange. Les Japonais qui sont de cette secte soutiennent qu'elle doit son commencement aux

philosophes du royaume de Siam. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette secte a tant de choses voisines de notre véritable théologie, que l'on pourrait se persuader qu'elle fut bâtie sur la doctrine des apôtres S. Bartholomée & S. Thomas, qui ont parcouru les Indes, & y ont prêché l'Évangile, qui ayant été infecté des opinions de Confutius & d'autres philosophes, devint avec le temps un monstre de religion. Ces sectaires ne trouvent que quatre éléments, mais quantité de mondes, suivant l'opinion de Démocrite ; pénètrent jusques au mystère de la Trinité, mais le prennent d'un biais fort ridicule, disant que trois Dieux s'unissent en une divinité, & croissent ensemble, multipliant même leurs natures aussi bien que leurs personnes. Ils croient que les vertueux seront récompensés dans le Ciel, & que les vicieux seront condamnés aux enfers. Ils tiennent que le premier homme, qu'ils nomment *Puoncus*, sortit d'un bois ou d'un chaos. Aucuns (comme récite Mendosa) veulent qu'un certain *Tayn*, qui veut dire créateur de l'univers, créa de rien p2.057 l'homme & la femme, qu'il leur donna le nom de *Panson*, & de *Pansone* : Que ce Panson engendra par la grâce de Tayn un autre homme nommé *Tanhom* avec douze frères ; Que ce Tayn créa depuis *Lositzam*, lequel répandait une odeur très agréable par ses deux cornes, & engendra une infinité de mâles & de femelles. Son premier né nommé *Asalon* vécut plus de neuf cents ans. Par après vint *Atsion*, ainsi nommé à cause d'une tête de lion que sa mère vit dans l'air, lorsqu'elle était enceinte de lui. Après donc que le monde fut bien peuplé, un certain *Vsao* enseigna aux sauvages la façon de bâtir des maisons : *Huntzui* trouva le feu, & plusieurs autres choses nécessaires. Peu de temps après une femme engendra *Hautsibon Ochieutei*, qui fut auteur du mariage & de la musique, qui procréa un fils nommé *Etzolom*, qui inventa la médecine, & l'astrologie, lequel laissa un fils qui se fit le premier saluer empereur de la Chine. Ils croient la métempsycose, ou le passage ou transmigration des âmes, laquelle ils sont de deux sortes, l'une interne, & l'autre extérieure. Celle-ci sert aux idoles & les adore : elle enseigne que le passage est comme un supplice & châtiment des péchés après la mort : c'est pourquoi ils s'abstiennent continuellement de manger de tout ce qui a vie. Quant à la métempsycose intérieure, elle considère & envisage l'âme dépouillée, & qui triomphe de toutes les mauvaises passions &

mouvements déréglés, mais ils enseignent qu'elle passe en celle des bêtes brutes qui ont eu les mêmes, jusques à ce qu'ils aient remporté la victoire ; & aucuns d'entr'eux ne reconnaissent aucune récompense ni supplice après la mort si non le vide ; sans vouloir qu'il y ait rien de véritable que sinon ce que nous comprenons & regardons nous mêmes, ainsi qu'une chose peut être bonne, & mauvaise diversement.



Ces sectaires se moquent du mariage, & font tant de cas de la chasteté & de la continence, que leurs prêtres adonnés à la paillardise sont en abomination parmi eux. J'en vis un à Kunningam si rigoureusement traité pour ce sujet par un de ses confrères, que nos ambassadeurs en eurent compassion, & lui firent quelque large aumône, afin qu'il fut tant plutôt reçu dans son cloître, dans lequel il ne pouvait rentrer sans avoir dix teils d'argent pour apaiser son supérieur. Je vous exhibe ici le portrait & le traitement de ce misérable exposé à la risée d'un chacun, errant jour & nuit par les rues suivi d'un cruel estafier, & accablé de la pesanteur d'une grosse chaîne, qu'on lui avait passé toute rouge à travers de l'échine.

J'en vis un autre à Linzing qui pour avoir méprisé les statuts de son convent, & s'être embarrassé par trop dans les affaires mondaines, était condamné cinq jours p2.058 entiers sans manger & boire dans une étroite &

triste loge ou prison, garnie au dedans de clous ou de pointes de fer ; tant sont-ils ennemis de ceux qui s'embrouillent dans le tracas du monde.



Ces prêtres, qui sont d'ordinaire sortis de la lie du peuple, ont quantité de monastères, de temples & de chapelles dans la Chine, où ils récitent leurs heures en chantant à la grégorienne, comme les catholiques romains, & ont toujours en la bouche le mot de Tolome, dont la signification leur est inconnue ; qu'aucuns étrangers se persuadent être Thomas, ce grand apôtre qui leur donna les premières lumières de la foi chrétienne, comme nous venons de dire, lesquelles pourtant sont bien obscurcies par les noires & infâmes fictions & mensonges des siècles plus nouveaux. Ces cloîtriers ne mangent jamais de chair, donnent absolution des péchés à prix d'argent, se vantent de retirer des enfers par leurs prières ceux qui y sont condamnés ; vont mendier parmi les villes & les villages comme nos cordeliers, & font, comme eux, les vœux de pauvreté, d'obéissance & de chasteté, qu'ils se glorifient de garder par dessus tous les solitaires, mais avec des cœurs qui font impunément tous les désordres, avec des feux volages de leur propre estime, & avec des intrigues merveilleuses, qui regardent bien souvent la terre sous un voile de couleur céleste, dont ils ont bien de la peine de s'abstenir,

nonobstant tous les rigoureux châtiments & foudres qui pendent incessamment sur leurs têtes.

Ils sont divisés en quatre ordres principaux, qui portent chacun de différents habits. Il y en a (comme le premier du côté gauche représenté en cette figure) qui ont une longue robe noire, un bonnet carré sur la tête, & un chapelet à la main ; d'autres, comme le suivant, portent une toute autre façon de robe : mais leurs prêtres mendiants sont vêtus d'un habit fait de pièces de toutes sortes de couleurs, & portent un bonnet étrangement ailé, qui leur sert contre les injures des saisons, & des ardeurs du soleil. Ils ont une sonnette jaune en la main gauche, laquelle ils frappent d'un petit bâton aussi longtemps qu'on leur donne l'aumône, ou qu'on les perd de vue. Ils se tiennent rarement debout, mais sont assis comme les tailleurs à jambes croisées. On trouve une autre sorte de mendiants à longue tête, comme vous remarquez auprès de cette tour. Les parents qui vouent leurs enfants à cet ordre leur donnent cette étrange forme dès le berceau, sans laquelle ils n'y seraient reçus.

Les sacrificateurs de cette secte sont nommés *osciamen*, & portent toujours la barbe & les cheveux courts. La plupart d'entr'eux errent par le pays pour p2.059 mendier : les autres se tiennent dans des cavernes de montagnes, ou enfermés dans des cloîtres, y croupissant dans une grande pauvreté & ignorance.

Il y a aussi quantité de monastères de ces mêmes ordres pour les femmes, nommées *nien* : elles se sont raser, & renoncent au mariage, & à la conversation des hommes, avant que de s'y engager.

La troisième secte des Chinois nommée *lauzu* reconnaît pour fondateur un philosophe de ce nom (par fois nommé *Laotanus*) dont la mère, dit-on, le porta 80 ans dans son ventre avant que de l'engendrer. Aucuns d'entr'eux vivent en célibat dans des cloîtres, & les autres se marient. Ils honorent le seigneur du Ciel, le prient, soutiennent qu'on lui a fait beaucoup d'outrage & l'appellent *Jeu* : leurs fables disent que ce *Jeu* étant descendu du Ciel en Terre assis sur un dragon blanc pour venir manger avec le prince *Ciam*, celui-ci voyant son convié empêché à se gorger, prit adroitement son dragon, qui l'emporta au Ciel, dont il se rendit maître en peu d'heures. Jeu bien surpris de cette fourbe, & se

sentant trop faible pour recouvrer son trône si lâchement perdu, trouva bon de s'humilier devant Ciam, lequel mu de pitié, donna à Jeu le gouvernement sur une montagne de la Chine, où il vit encore à présent. Bon Dieu, quelles rêveries !

Ces sectaires reconnaissent trois dieux ; enseignent les lieux destinés pour les bons & les mauvais ; se servent de force prières & oraisons pour acquérir une vie immortelle dans le Ciel, & de force médicaments pour prolonger leur vie ici-bas ; se mêlent d'exorciser les démons avec des cris horribles, & des figures monstrueuses représentées sur du papier jaune ; provoquent les foudres & les pluies, & font venir le calme quand bon leur semble ; bénissent les maisons neuves ; conduisent les processions solennelles qui se font deux ou trois fois par an ; honorent les pompes funèbres de leur présence, richement vêtus, & y jouent des instruments ; assistent toujours aux sacrifices de l'empereur & des magistrats, bref, se trouvent dans toutes les assemblées qui regardent la religion. Leur évêque ou directeur nommé *Ciam* (dont la dignité est toujours recueillie par un de ses descendants) tient son séjour à Peking, & y est fort honoré du Conseil souverain, & de l'empereur même, qui lui donne de grands revenus, & l'appelle souvent en ses palais pour en chasser les malins esprits par ses adjurations.

Voilà sommairement les qualités & les opinions des trois sectes, qui par succession de temps sont venues tellement corrompues par la diversité des sentiments & inclinations, qu'on en trouve en cet empire plus de trois cents autres formées sur ces trois capitales.

L'empereur Humvuus, tige de sa race, qui gouvernait l'empire au commencement de notre siècle, voulant captiver les cœurs de ses sujets, donna la liberté à ces trois sectes, combla ses sacrificateurs de beaux revenus & privilèges, répara leurs temples & monastères, & favorisa le service dû aux idoles, afin d'attirer sur sa lignée leurs bénédictions.

Le grand nombre d'idoles que l'on trouve par toute la Chine surpasse presque toute croyance, car on n'en voit pas seulement dans les pagodes par milliers, mais aussi les palais, les maisons bourgeoises, les navires, les rues, les chemins, & montagnes mêmes en sont couvertes. Je vous en représente



trois dans cette figure, dont l'un est nommé l'idole de l'immortalité, que vous voyez en son embonpoint, & entouré d'une cigogne & d'un cerf, animaux de longue vie. L'idole de *Ninifo* ou de la volupté paraît plus gras & plus gros, à cause sans doute des aises de la nature qu'il goûte incessamment. L'idole de *Kingang* est plus révéré que les deux précédents, à cause des miracles qu'il fait journellement, en guérissant les malades, en châtiant les méchants, en élevant les vertueux, en soulageant les femmes enceintes, en suscitant des orages, en ramenant le beau temps, en ébranlant les familles royales, en prédisant les choses à venir, &c...

p2.061 Les Chinois adorent à Lincing une déesse, dont la statue dorée & argentée a trente pieds de hauteur, & est postée en la manière qui vous est représentée dans cette figure suivante. L'autre statue que vous y voyez assise sur une chaise très richement parée, représente un des premiers gouverneurs de la Chine, qui en mémoire de ses vertus & glorieux exploits est révéré de toute cette nation, comme une divinité. On voit une pareille statue près la ville capitale de Chaoking en la province de Quantung, & en d'autres endroits de cet empire, comme nous avons montré ci-devant. Les Chinois révèrent même des montagnes & des pierres, comme l'on voit à Cuhiung proche de la ville de Nangan, sur le mont de Xepao près la ville de



Cioking, sur le fleuve de Fu près la ville de Chunking, & ailleurs, où on voit aussi l'idole de Fé assis à jambes croisées, dont les membres sont si grands & si prodigieux, que les fables disent qu'on peut discerner ses yeux, ses oreilles, la bouche & son nez de plusieurs milliaires. On voit dans divers temples de cet empire diverses reliques de semblables idoles, dont les uns ont en garde leurs habits, leurs bonnets, leurs bottes, & les autres leurs livres, leurs plumes, leurs épées, & leurs armes : tant est-il vrai que les infidèles ont toujours eu en vénération les personnes de grand mérite, & ce qui leur tenait lieu de reliques...

@

CHAPITRE IX

Des temples, ou pagodes, & monastères des Chinois, &c.

@

p2.062 On trouve en la Chine une infinité de superbes temples, dont la structure est en aucuns endroits fort différente. Les plus somptueux sont bâtis par les empereurs, rois, ou grands seigneurs, sur des lieux désignés par les augures, en l'honneur de leurs divinités. C'est en ces lieux que les gouverneurs & magistrats sont obligés de prêter le serment de fidélité à l'empereur ; qu'on y fait des sacrifices de vin, de riz, & de bêtes ; qu'on y présente des offrandes pour des batailles gagnées, des hommes égorgés, des faveurs reçues ; qu'on y vient en pèlerinage à la foule ; qu'on y reçoit son horoscope ; qu'on y voit des sacrificateurs marmotter incessamment, employant les parfums, les cris, les prières & les conjurations, pour apaiser le



dieu qui y préside. Voire c'est en ces lieux que l'on asperge le peuple d'urine de vache, comme d'eau lustrale, avec intention de le mondifier & de l'absoudre de toutes ses fautes ; qu'on demande à ceux qui sont initiés aux

grands mystères, les péchés qu'ils ont commis pendant toute leur vie ; qu'on y fait une confession dans une balance élevée, & qu'on y pèse tous les forfaits. C'est en ces lieux enfin (aussi bien que dans un nombre incroyable de cloîtres) qu'on y voit des personnes de l'un & l'autre sexe consacrées au culte divin, garder avec une exactitude extrême la pauvreté, la chasteté & l'obéissance, s'adonner jours & nuits aux prières & oraisons, & exercer sur leurs corps des rigueurs, qui feraient hérisser les cheveux de nos plus austères anachorètes.

Je ne vous redirai point ici l'architecture de ces principaux temples, les marmousets épouvantables qu'on y trouve, les caractères dont les murailles sont plâtrées, les tours, & autres appartements qui les environnent ordinairement, puisqu'à mon avis, je me suis assez étendu sur tout ceci en la première partie, aussi bien que sur les noms & les lieux de ces magnifiques machines.

@

CHAPITRE X

Des tours, arcs triomphaux, palais & autres bâtiments publics

@

L'usage de bâtir des tours a été toujours reçu parmi toutes les nations... Les Chinois ne furent pas moins somptueux & magnifiques en semblables bâtiments de haute montre, comme nous avons dit ci-devant. Ils en érigent presque partout au-dessus des portes de leurs villes, qu'ils appellent *muen-leu*, qui sont comme autant d'arsenaux, où on met les armes, & où les soldats sont en garde. Ils en élèvent aussi ès lieux plus agréables de chaque ville, qu'ils appellent *culeu*, lesquelles ont assez de rapport & de ressemblance à nos tours, que nous appelons tours à cadran, ou horloge. C'est là où les gouverneurs vont faire bonne chère, & festiner. On y voit des horloges remplis d'eau, qui marquent les heures car quand l'eau coule d'un vaisseau dans l'autre, elle élève en même temps une tablette & écriteau, qui montre les heures & les ombres du soleil. Pour cet effet, il y a un homme exprès qui y prend garde, & bat le tambour à toutes les heures, & avance un long écriteau hors de la tour, pour les montrer. Le même homme, ou échauguete prend garde au feu ; & comme il regarde la ville de fort haut, si le feu vient par malheur à se mettre dans quelque maison, il sonne le tambour, & appelle les voisins pour l'éteindre. Il va de la vie pour celui, dont le logis brûle par sa propre faute ou nonchalance, à cause du danger qu'il y a pour les autres maisons du voisinage, qui sont communément toutes de bois.

Les villes & les cités, voire les montagnes & les grands chemins ne sont pas moins embellis d'arcs triomphaux que de tours, comme vous pouvez remarquer dans notre première partie, dont l'érection ne se fait qu'à l'honneur de ceux, à qui le triomphe est décerné après quelques victoires & glorieux exploits ; ou bien en la mémoire de quelques personnes de grand vertu, ou de rare savoir. Entre les ornements ordinaires de ces arcs des triomphe, on voit au plus haut bout la statue de l'empereur, sous le gouvernement duquel ils sont bâtis, les figures même & images des héros à qui ils sont consacrés ; on y voit partout des chariots & sièges de vainqueurs, aux pieds desquels les vaincus sont abattus ; ils sont enrichis de trophées & de faisceaux d'armes, de lions, de tigres, de serpents, d'oiseaux, de fruits, & d'autres semblables

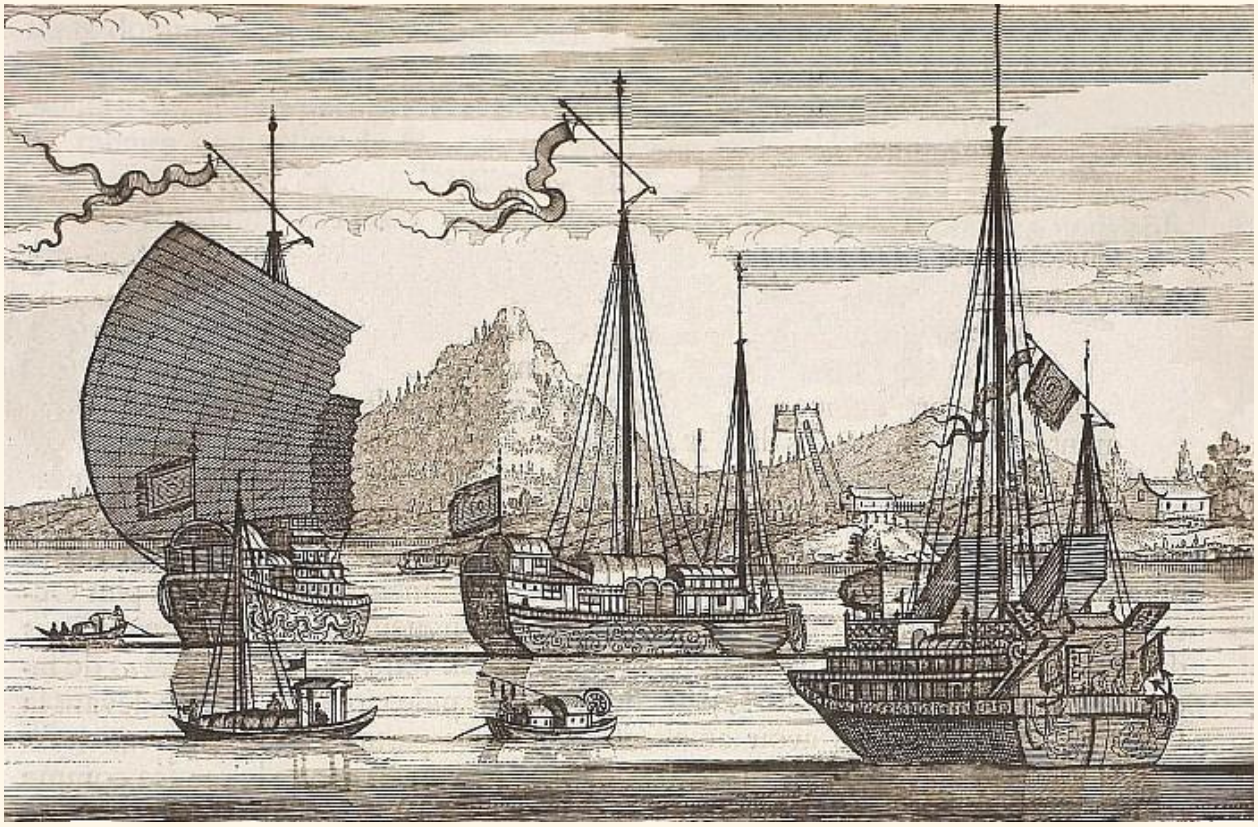
figures artistement travaillées ; Leur façon n'est pas fort différente de celle des Romains, car ils sont en manière de grandes portes de villes toujours ouvertes, & sans vantelles : & ont ordinairement trois voûtes sous lesquelles on passe aussi librement que sous celles des portes de villes.

Il y a dans chaque ville capitale quinze ou vingt hôtels bâtis & ordonnés pour les gouverneurs ; les autres villes en ont pour le moins huit, & les cités quatre qui sont presque tous d'une même structure & grandeur. Les plus grands ont d'ordinaire quatre ou cinq salles magnifiques, avec autant d'autres moindres appartements. Ils sont édifiés au milieu d'une belle plaine, dont l'approche est défendue de trois portes, & embellie de deux petites tours, sur lesquelles on touche le tambour, & on joue des instruments, lorsque les gouverneurs vont à la chambre de Justice, & qu'ils en retournent. Chaque hôtel enferme aussi divers appartements pour les juges, officiers, domestiques, & amis de ces gouverneurs : ils sont même tous entourés de jardins, de bocages, de lacs, de vaisseaux, & d'autres lieux divertissants, qui sont tous entretenus de l'empereur.

Toutes les provinces sont remplies d'aqueducs, & de canaux, pour accommoder les habitants, aidant à la nature où elle défaut, & la conduisant à sa perfection par artifice...

Les grands chemins des provinces méridionales de cet empire sont presque p2.065 tous pavés de pierres régulières, à cause que l'usage des chariots & des chevaux n'y est point si familier. Outre une infinité de ponts qui regardent la nécessité de ceux qui voyagent sur ces chemins, il y a aussi d'autres choses qui se rapportent au plaisir, & à l'utilité des passants ; savoir certaines pierres relevées, peu distantes l'une de l'autre, qui servent à monter & descendre du cheval ; & des colonnes milliaires, qui y sont plantées de dix stades en dix stades, & conservées soigneusement par certains officiers députés par l'empereur. Au pied de chaque colonne on trouve des messagers, qui portent les ordonnances & volontés de leurs maîtres, comme les postillons font en nos Gaules. On y voit aussi des hôtels distants d'une journée l'un de l'autre pour la réception des gouverneurs & magistrats de l'empire, & des stations & gîtes, où les chevaux de poste & les coureurs sont accueillis, avec autant de facilité & de promptitude, qu'étaient jadis les postes sous l'empire d'Auguste...

Les Chinois montrent aussi leur adresse en l'érection des écluses, qui sont toutes bâties de pierre de taille, ou de marbre, composées de diverses arches fort hautes, & embellies & figurées de lions, de tigres, & de dragons. Si vous désirez d'en être plus éclairci, je vous prie d'avoir recours à notre première partie.



Les vaisseaux, dont usent les Chinois, surpassent en beauté, en richesses, & en magnificence ceux de nos Européens. Ce sont comme autant de palais sur mer, à cause qu'ils sont assortis de plusieurs appartements, & ornés de toutes sortes de meubles. Les matelots ont assez d'espace pour travailler & promener dans leurs galeries, sans donner empêchement aux passagers. Les fenêtres y sont garnis de treillis ; le dedans y reluit de paysages, de bois, d'oiseaux, & de fruits peints de couleur jaune : le dehors est diapré de toutes sortes de couleurs enduites de la gomme de *cie*. Leur longueur égale presque celle des galères de notre Europe, mais leur largeur, & leur hauteur sont beaucoup moindres. On y voit des inscriptions écrites en lettres d'or d'un pied & demi de grandeur, qui représentent les noms & les qualités des personnes qui y sont dedans, afin qu'un chacun ne manque point de porter ses respects aux plus signalées.

Lorsqu'il fait calme, & que les voiles, qui sont faites de nattes, ne peuvent prendre assez de vent, pour voguer contremont l'eau, on se sert de tireurs, ou de rameurs. Rien ne manque sur ces vaisseaux ; ceux qui sont adonnés à la paillardise, à la gourmandise, aux jeux, aux comédies, à la musique, & aux autres voluptés, y trouvent de quoi se repaître, & spécialement ceux qui habitent les provinces de p2.066 Nanking, de Chekiang, de Fokien, & autres, dont nous avons traité assez au large en notre première partie.

@

CHAPITRE XI

Des rivières, fontaines & montagnes de la Chine

@

Je pourrais faire de ce chapitre un petit volume, si je voulais vous entretenir par des réitérations ennuyeuses. Quant aux rivières, je vous en décrirai seulement deux comme étant les plus nobles & plus fameuses de cet empire, & les mères presque de toutes les autres qui arrosent ses campagnes & ses villes.

Je donnerai la préférence à celle d'Yangçu-Kiang, que les Chinois par excellence nomment *Kiang*, comme s'ils disaient, *le fils aîné de la mer*. C'est cette rivière qui divise & partage toute la Chine en méridionale & septentrionale. Quand elle porte ses eaux du Couchant vers l'Orient, elle prend des noms différents, selon la diversité des endroits par où elle passe. Le premier est *Minkiang*, nom qu'elle tire des montagnes de Min, où elle prend sa source ; & ces montagnes du côté le plus occidental de la province de Suchuen, s'avancent en longueur jusques à Sifan, ou pays du Prêtre-Jean, commençant au Nord assez près de la ville capitale de Guei ; de façon que cette rivière qui en sort, passe de là avec grande violence & furie devant la capitale même, où après avoir amassé ses eaux, les partage en un moment en diverses branches à dessein de les répandre parmi tout ce pays, & de le rendre comme une île. Proche de la cité de Sincin elle se nomme Takiang ; par après s'étant grossie de quantité de ruisseaux fort peu considérables, près de la cité de Sui, elle s'en décharge dans le fleuve de Mahu. Elle prend le nom de Linkiang aux portes de la cité de Liucheu. Dès qu'elle voit les murailles de Chungking, elle est honorée du nom de Pa. Puis après, changeant d'avis, & ayant mouillé la ville de Queicheu, & entré dans la province de Huquang, elle reprend son premier nom de Takiang, non loin de la ville de Kingcheu. Jusques ici elle serpente par des détours & détroits des vallées, y entraînant une fort grande quantité d'eaux, & souvent même au travers des rochers & précipices effroyables, lesquels pourtant les Chinois ne laissent pas de franchir armés d'adresse & d'industrie.

Cette rivière ralentit la course de ses eaux au sortir de la ville de Kingcheu, & passe au travers du lac de Tungting, sans les mêler que fort peu, puis ayant ramassé plusieurs ruisseaux, elle les vient offrir à la province de Kiangsi, lesquelles ayant fortifié de celles du lac de Poyang, elle se fait nommer Yangçu-Kiang. Ce même fleuve roule ses eaux fort doucement, & à petit bruit depuis la ville de Kieukiang jusques à la mer Orientale, qui est une étendue de plus de cent lieues de chemin, laquelle n'empêche pas pourtant que le flux & reflux de la mer ne se fasse connaître jusques dans la dite ville, au pied de laquelle elle a presque deux lieues de large, aussi bien qu'en beaucoup d'autres endroits, & spécialement en la province de Nanking, sur les frontières de laquelle elle se fait une ouverture, pour aller avec plus de facilité rendre ses hommages à la mer ; c'est ainsi que ce grand intendant du commerce & de la navigation de la Chine se va perdre dans ce vaste empire des eaux.

L'autre fleuve plus célèbre de la Chine, est nommé Hoang, qui signifie *fleuve Jaune*, ou *Safrané*, le cours duquel est si rapide, & impétueux, qu'il est impossible d'y faire monter les navires, à moins qu'on y emploie force monde. Sa largeur est en plusieurs endroits de demie lieue, & sa longueur à presque huit cents milles. Il puise ses eaux entre les monts de Quenlun qui sont au Midi, où demeurent ceux qu'on appelle *Otunlaö*. L'eau qui y bout sourd de plus de cent fontaines, vers la superficie de ce lac qu'elles forment, & qu'on nomme la mer de Sing-cieu, & a bien quatre-vingts stades en carré. On en tire & divertit une eau par le moyen d'un canal, qui forme un autre lac mais beaucoup plus petit. Ce grand fleuve après avoir porté ses eaux vers le Nord, les force de se rendre vers l'Orient. Il passe ensuite par la province de Xensi, & reprend son chemin tout droit vers le Levant, où s'étant lassé de distribuer de ses eaux, se retire encore vers le Septentrion & par delà, pour se reposer dans des déserts sablonneux & infertiles. Voilà ce qu'en dit l'historien chinois.

p2.067 Quant au reste, ce fleuve rompt souvent les digues, & fait des sorties cruelles & dommageables à tout le pays qu'il traverse : son humeur violente le rend en quelques endroits intraitable aux matelots, & incapable de porter aucun bateau. Aucuns disent qu'il prend son origine des montagnes *amasiennes*, que je crois être les mêmes que celles de *Quenlun*, à cause que celles-ci comme celles-là ne sont point éloignées de la seconde

ville royale du Grand Mogol, qu'on nomme Laor, ou bien du royaume de Tibet : même la situation des lieux & des contrées nous oblige à croire que le Gange de Bengala, que le Meson de Laor, que l'Histor de Camboia, & autres fleuves remarquables, puisent leurs eaux dans ces montagnes : les plus grosses rivières ayant cela de propre, que jamais elles ne naissent seules, mais sortent toujours des veines de la terre, comme les plus claires étoiles paraissent dans le Ciel accompagnées de plusieurs autres. Après donc que ce fleuve Safrané a traversé les deux grands pays de Sifan & de Tanyu, il continue enfin son cours, & vient avec beaucoup de dépouilles & de majesté se faire recevoir dans la Chine ès environs de la ville de Lingao en la province de Xensi, du côté où la Grande muraille regarde l'Orient, au delà de laquelle il se pousse avec furie, pour attraper des déserts de mille stades de longueur ; où s'étant à la fin ennuyé, il dresse sa route vers le Midi, vient passer doucement par une porte de cette Grande muraille nommée Se, pour faire des bornes aux provinces de Xensi, & de Xansi. D'ici il entre dans la province de Honan, puis dans celle de Xantung, & arrose celle de Kiangnan jusques à ce qu'étant devenu tout boueux, & désagréable, il vient de honte s'engouffrer dans la mer non loin des murailles de Hoaigan. Quant au reste des rivières, vous en pouvez remarquer assez de particularités dans notre première partie.

Je ne dirai aussi rien des fontaines & des précipices de cet empire, vu que je crois de vous en avoir assez informé ci-devant. Quant aux montagnes dont il est rempli, il y en a qui s'élèvent par delà la seconde région des météores : la preuve de leur exaltation se prend de ce que ceux qui sacrifient dessus, retrouvent au bout d'un an les cendres sur l'autel au même état qu'ils les ont laissées, les vents & les nues qui les eussent pu dissiper étant au dessous, & ne montant jamais si haut. Ceux qui ont monté les plus hautes, rapportent que l'air n'y est pas vital, ni propre à respirer, ce qui oblige à ne s'y arrêter que le moins qu'on peut. Tant y a les Chinois font tant état de ces montagnes, qu'ils se persuadent qu'elles renferment dans leurs sombres cachots toutes leurs prospérités. Aussi y voit-on des philosophes par milliers qui ne font d'autre profession que de les éplucher de bien près : leur forme, leur hauteur, leur étendue, le nombre & la variété de leurs sommets, la quantité de leurs cavernes, la façon de leurs veines, vallées & coteaux, la bigarrure de leurs pierres, la

qualité des herbes médicinales qui y croissent, la diaprure & la rareté de leurs fleurs & de leurs fruits, & la diversité des animaux qui s'y rencontrent donnent de l'exercice à leurs esprits, qui en forment des destinées, des horoscopes, & des espérances de bonheur & de bénédiction. C'est ainsi que cette nation se laisse séduire par de semblables niaiseries & vanités. Les noms de toutes ces montagnes sont suffisamment remarqués ci-devant.

@

CHAPITRE XII

Des minéraux, comme or, argent, pierres précieuses

Vous savez sans doute, que tous les métaux, les minéraux, & les pierres précieuses sont mixtes parfaits, comme beaucoup plus éloignés que les autres de la forme élémentaire. Tout cela se forme dans la Terre des exhalaisons de ses propres entrailles, n'étant pas certain que les pierres & les métaux qu'on a vu parfois tomber des nues, y eussent pris naissance, parce qu'une tempête de vents extraordinairement orageux est capable d'y en transporter.

Les métaux sont des corps fossiles, ou tirés de la Terre, secs, & durs, qui se distribuent en divers genres ; ils sont fusibles & malléables, c'est-à-dire capables d'être fondus, & travaillés sous le marteau. Cela vient, laissant à part le soufre & le mercure des chimistes, de ce que la vapeur entre dans leur composition, aussi bien que l'exhalaison, ces deux faisant cette fumée humide, qu'Aristote dit être la matière des métaux, comme l'influence des astres, & surtout du soleil, en est la cause $_{p2.068}$ efficiente...

Je trouve pourtant fort étrange que les seuls Chinois font si peu d'état de tout ceci, & qu'ils ont même par leur lois déclaré criminels tous ceux qui viendraient à ouvrir leurs montagnes pleines d'or & d'argent. Ceux qui veulent appuyer leurs sentiments, disent, que faisant beaucoup plus d'estime de la vie des hommes, que de ces métaux, ils ne les veuillent pas exposer à la recherche & au travail de leurs mines, de peur qu'ils ne soient étouffés par leurs venimeuses vapeurs, ou accablés par la chute des voûtes de ces pesants corps. Aucuns soutiennent qu'ils n'ont que faire de fouiller dans les creux & les entrailles de leurs montagnes pour y trouver de l'or, puisque leurs rivières en donnent à foison, dont ils se servent ordinairement pour négocier, & troquer contre d'autres denrées. Quelques-uns amassent cet or avec des peaux de mouton & le tiennent si pur, & si fin, qu'ils disent passer vingt-quatre carats. L'on m'a assuré qu'on a trouvé aux bords des rivières un grain d'or valant trois mille trois cent dix écus. Tout cet or est pareillement mol & maniable, & par ainsi le plus estimé,

l'étant de sa nature de telle sorte, qu'une once tirée en fil délié comme les cheveux, s'étend plus de mille pas.

Les montagnes abondent aussi en vif argent, en cuivre, en étain, en fer, en plomb, en vitriol, en antimoine, en vert de terre, en cinabre, en vermillon, & autres semblables espèces de minéraux. Les Chinois font tant d'état de l'aimant qui se trouve dans les provinces de Suchuen, de Huquang, & de Honan qu'ils le tiennent animé. Et à la vérité si nous considérons sa nature nous la trouverons toute p2.069 admirable ; car il attire le fer, sait les régions du Ciel, montre les plages du monde comme avec le doigt, & revête le fer de ses propres forces & facultés, fait reconnaître les mines de fer ; la description des ichnographies se fait par son moyen ; bref, il produit des autres effets que la raison ne peut concevoir. Les Chinois se servent aussi de cette pierre pour apaiser les douleurs des nerfs, la portant au col ; assurent qu'étant mise sur les plaies venimeuses, elle éteint la force du venin ; qu'elle chasse la peur, qu'elle contribue à l'éloquence de leurs lettrés. Les bateleurs s'en servent dans leurs farces ; contrefont des oracles mouvants ; font marcher sur une table, sous laquelle est mise cette pierre, des marionnettes, ou des cartes ; font encore qu'une barquette côtoie le long du bord d'un vase rond plein d'eau, où on l'aura mis, dans lequel bord si quelques caractères & lettres y sont écrites, ils peuvent feindre un oracle, faisant ainsi approcher des lettres quelque statue. Enfin c'est avec cette pierre que les farceurs sont paraître leurs gentillesses, & bouffonneries.

La province de Peking a diverses montagnes riches en cristal transparent, & ressemblant parfaitement à l'eau glacée. Les chimistes de cet empire en tirent l'essence & le sel, & en composent un sucre qu'ils donnent à ceux qui sont affligés du calcul, de la goutte, & des maladies du cerveau.

La province de Xensi produit, entre autres pierres précieuses, le jaspe, qu'on nomme yu, ressemblant à l'agathe, ou au jaspe de l'Europe, si ce n'est qu'il est un peu plus luisant, & bigarré de veines blanches & bleues. C'est de cette pierre que les premiers gouverneurs & magistrats de cet empire garnissent leurs ceintures & baudriers. Tant font-ils état de sa beauté. Les habitants en font venir du royaume d'Yarken, & les revendent à

plus grand prix que celles de cette province de Xensi, à cause de leur splendeur, & diaprure incomparable. Lorsqu'on en rencontre de grosses, & carrées, elles sont hors de prix, & ne peuvent être portées que par l'empereur.

Les provinces de Quantung, de Junnan, & quelques autres produisent des marbres de toutes sortes de couleurs, qui tiennent du jaspe, de l'agathe, de l'émeraude, du rubis, & de la turquoise. On en orne les bâtiments, on en fait des cachets, des portraits, des statues, des tasses, des manches de couteaux, des tables, & autres meubles. J'en vis le dessus d'une table à Peking, qui représentait si naturellement, & si distinctement, des eaux, des forêts, des nues, des montagnes, des villes, des oiseaux, des fleurs & des fruits, que je crus d'abord que c'était une peinture d'un excellent ouvrier.

La montagne de Tiexe proche de Kienchang dans la province de Suchuen, produit force pierres, desquelles étant fondues au feu distillent des gouttes qui se changent en fer, dont on fait les meilleures épées.

Bref, pour ne point redire ce que j'ai dit ci-devant, toutes sortes de pierres précieuses & communes végètent dans les montagnes de cet empire : les diaphanes comme le diamant, le rubis, le béryl, l'hyacinthe, la prasse, la spinelle, l'amandine, le saphir, l'émeraude, la chrysolite, l'escarboucle, la rubicelle, la topaze, l'améthiste, le granat, le balais & autres se trouvent particulièrement dans les monts des provinces de Nanking, de Junnan, de Honan, &c. Les opaques, comme les turquoises, les camahus, les sardonix, les astroites, les opales, les porphirites, les smaragdites, les agathes, & semblables se rencontrent en abondance presque dans toutes les montagnes de cette vaste région ; pour ne dire rien des faux diamants, des stéatites, des emerils, des salactites, des géodes, de l'alabastre, de l'ambre, de l'amnite, des hématites, des calamites, des melitites, des amianthes, du verre, du talc, du plâtre, de la pierre ponce, du lythantrax, du charbon, & d'autres semblables espèces. Il s'en engendre aussi dans les corps des animaux, comme nous avons remarqué ci-devant. On y amasse pareillement beaucoup de gomme, ou de colle de juif, qui distille des arbres, & ne ressemble pas mal aux larmes de térébenthine. On en fait une certaine sorte de sandarache, que les Portugais appellent *ciaro*, & les Chinois *chie*. C'est avec cette gomme qu'ils

frottent leurs meubles, leurs maisons, & leurs vaisseaux, & les rendent si luisants, qu'on dirait à les voir qu'ils ne sont revêtus que de miroirs. Je ne dirai rien aussi de la porcelaine, & de quelques autres minéraux, parce que j'en ai fait mention assez ample en notre première partie, à laquelle je renvoie le curieux.

@

CHAPITRE XIII

Des racines, herbes, fleurs, roseaux, arbres, & fruits communs en la Chine

@



p2.070 Encore bien que cet empire enferme une infinité de montagnes, si est-ce que je ne crois pas que soleil en éclaire un plus divertissant, plus sain, plus opulent, & plus fertile, que celui-ci, comme si la nature avait fait tous ses efforts de communiquer ses libéralités avec profusion à un peuple aussi noble pour son antiquité, que célèbre pour ses belles actions & sciences.

Nous allons chercher au-delà des mers des épiceries, des herbes, des plantes, des douceurs, des parfums, des odeurs, des arbres, voire des viandes & des breuvages pour contenter notre gourmandise, notre luxe, notre appétit, & notre imagination, mais les Chinois ne sont pas en ces peines-là, car leurs forêts foisonnent en toutes sortes d'arbres très excellents, leurs buissons sont des grenadiers, des limons ou poncires, des orangers & citronniers toujours chargés de fruits, leurs landes sont

couvertes de thym, de romarin & de myrte, sans qu'il soit besoin de leur bâtir des maisons, & de leur faire des couches avec tant d'artifice : leurs campagnes sont chargées de cannes de sucre, de coton, de poivre, de gingembre, de cannelle, & d'une infinité d'autres plantes, autant médicinales qu'agréables & utiles, sur la nature & les facultés desquelles je vous entretiendrai tant soit peu.

Les Chinois emploient beaucoup de soin à la recherche & à la culture de la racine de ginseng (connue des Japonais sous le nom de *nisi*) à cause de ses grandes vertus : ce nom lui est donné à cause qu'elle a la forme d'un homme qui écarquille les jambes, nommé par les habitants *gin*. Vous croiriez que c'est notre mandragore, si ce n'est qu'elle est plus petite, car elle en a la figure, & la vertu. Sa racine devient jaune lorsqu'elle est séchée ; elle n'a presque point de fibres, ni de filaments, par le moyen desquels elle puisse tirer sa nourriture : elle est toute parsemée de petites veines noirâtres, comme si on les avait tirées subtilement avec de l'encre ; lorsqu'on la mâche elle est désagréable, à cause de sa douceur mêlée d'un peu d'amertume : elle augmente & fortifie beaucoup les esprits vitaux, combien que sa dose ne soit à peine que de deux scrupules : si on en prend un peu d'avantage, il redonne les forces aux débiles, & excite dans le corps une chaleur agréable ; on s'en sert avec plaisir lorsqu'elle a passé par le bain de Marie, car elle rend une odeur suève comme les senteurs aromatiques. Ceux qui sont d'une constitution plus robuste, & plus chaude, sont en danger de la vie, s'ils en usent, à cause de l'augmentation & effervescence des esprits ; mais elle fait miracle pour les faibles, & restitue même tellement les esprits vitaux aux mourants, qu'ils ont souvent assez de temps pour se servir d'autres remèdes, & recouvrer la santé. Bref les Chinois disent merveilles de cette racine, qu'ils trouvent dans les provinces de Peking & de Xansi, & la vendent si cher, qu'on n'en donne qu'une livre pour trois d'argent.

Les provinces de Xensi & de Suchuen produisent force rhubarbe, nommée des habitants *taihoang*, laquelle n'est pas sauvage comme l'on pense, mais a besoin d'être cultivée avec soin. On dit qu'on en trouve aussi dans les royaumes de Tangut, de Tebet, de Cascar, de Perse, de Mogol, d'Arménie, d'Arabie, & ailleurs, mais il est à croire qu'elle y est transportée de la Chine, puisque les médecins de ces royaumes l'appellent *Ravend Cini*

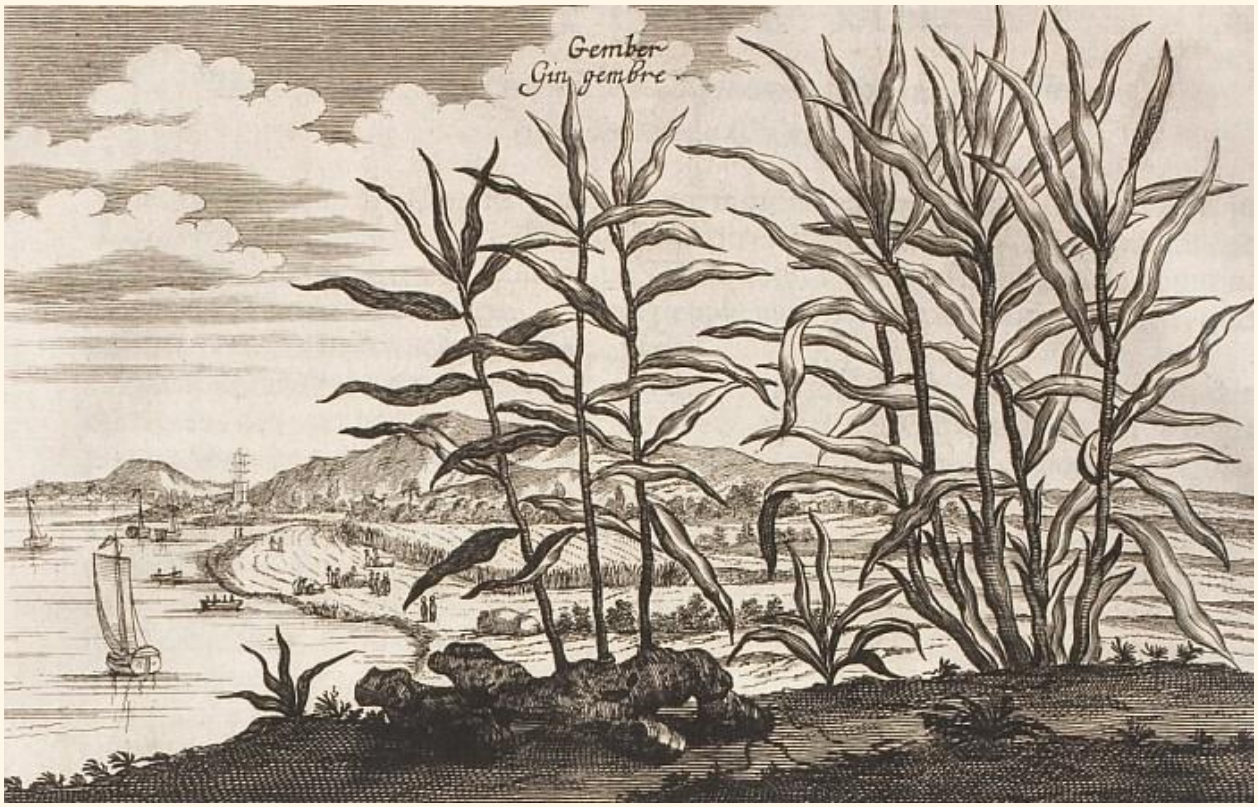
ou *Raved Sini*, c'est-à-dire plante ou herbe de la Chine, & qu'ils soutiennent que la vraie croît à foison, à l'entour des montagnes de Succui, qui est la province de Suchuen mentionnée ci-dessus. Cette plante donc produit dès la racine une tige verte, de la hauteur d'une paume, garnie de beaucoup de feuilles, qui ont environ deux paumes de longueur ; toutefois elles sont plus longues & plus courtes, selon que la plante est vieille ou jeune ; au demeurant elles sont étroites par le bas, & plus larges au bout, & arrondies, recourbées contre terre, & cotonnées tout à l'entour. Quand elles commencent à pousser, elles sont vertes, mais dès aussitôt qu'elles sont grandes, elles deviennent jaunâtres, & se couchent contre terre. Du milieu de la touffe de ses feuilles il sort une petite tige, ou surgeon chargé de fleurs, qui en issent sans aucun ordre, blanches, purpurines, & semblables aux violettes de mars ; elles sont toutefois plus grandes, d'une odeur p2.071 véhémente & forte, qui néanmoins est plaisante. Sa racine entre dans la terre deux ou trois paumes, & est couverte d'une écorce brune, mais inégale en grosseur, car j'en ai vu aucunes menues comme un petit bras, & quelques autres grosses comme la cuisse d'un homme robuste, dont il sortait une infinité de petites racines éparpillées, qu'on coupe après qu'on l'a tiré de la terre. Elle est jaune par dedans, & pleine de veines rougeâtres, dont le suc est si visqueux & si jaune, qu'il englue les doigts, & tache les mains ; & dont l'amertume est abhorrée de plus forts naturels. Le tronc de la racine étant coupé par morceaux, on ne les pend pas pour les faire sécher, mais on les étend sur des ais, ou des tables, pour les remuer plus aisément, & pour empêcher que le suc ne s'écoule pas, & faire qu'il demeure comme caillé dans la racine. Au bout de cinq ou six jours on enfile ces morceaux à des petites cordes, & on les expose en un lieu battu des vents, sans toutefois que le soleil y puisse darder ses rayons, à cause qu'ils perdraient leur force. Deux mois après on les amasse tous, & on les ferme dans des tonneaux bien bouchés, pour les vendre aux marchands étrangers. Mais ceux de la Chine ne se servent pas de la rhubarbe comme nous faisons, car ils la pilent & la mêlent parmi d'autres compositions fort odorantes, pour en parfumer leurs idoles, & en guérissent même leurs chevaux. Ils n'en font pas aussi tant d'état que nos médecins, parce qu'ils ont une autre racine nommée *Mambloni Cini*, qui croît toujours auprès de la rhubarbe, fort excellente pour diverses maladies, & spécialement pour le

mal des yeux. Ils ont encore l'herbe de *Chiai-Catai* en si grande estime, qu'ils donneraient un sac plein de rhubarbe, pour une once seule de celle-là : ils se vantent même que si les Perses & autres étrangers avaient connaissance de ses facultés, ils ne se serviraient plus de rhubarbe. Au reste celle-ci est en nos jours tellement estimée de nos médecins, qu'ils la tiennent pour un de leurs meilleurs médicaments purgatifs, & ont reconnu qu'elle est fort propre à évacuer la bile, & le phlegme, à purifier le sang, à guérir l'opilation, & les maladies qui en procèdent, comme la jaunisse, l'hydropisie, l'enflure de rate, les fièvres putrides & invétérées, & les douleurs piquantes des hypochondres. Les Chinois ont trouvé qu'elle apaise le flux de sang des poumons, ou des autres parties ; qu'elle guérit aussi celles qui sont rompues, ou meurtries, soit par chute, à force de coups, ou autrement, si on en prend une dragmes avec deux grains de *mumie*, & quelques autres ingrédients.

La province de Suchuen produit aussi la très salutaire racine de *Sina*, ou selon aucuns *Chine*, je ne parle pas de la sauvage, car elle croît partout. Les Chinois nomment l'une & l'autre *folin*, & ne vendent que très rarement celle qui est cultivée, p2.072 aimant mieux de la retenir pour eux-mêmes. La sauvage, qui nous est assez connue, porte une moelle rougeâtre & est moins grande que la vraie ; aussi ses facultés n'en sont pas si grandes, ni si efficacieuses, encore pourtant qu'elle ne soit point absolument destituée de la vertu que la véritable peut avoir. Elle naît sous terre, comme les glands de terre ont accoutumé de naître & multiplier aux Indes de Pata, principalement dans les vieilles forêts à pins. C'est pourquoi ils écrivent qu'elle naît de la colle, ou résine de pin, qui tombant à terre, y prend racine & devient herbe, qui rampe par après & s'étend en long sur la superficie de la terre, en poussant, & jetant tout aussitôt de grosses racines sous terre, aussi grosses parfois que la tête d'un petit enfant, & qui pour la figure & pesanteur ressemblent à ces grosses noix d'Inde, que nous appelons *cocos* ; car pour la couleur de l'écorce, elle y a assez de rapport, bien qu'elle ne soit pas si dure ni si épaisse, mais beaucoup plus molle & plus mince ; sous l'écorce est le noyau, ou une chair blanche & spongieuse, dont les médecins chinois font grand état, s'en servant dans leurs médecines, bien qu'au défaut de la véritable racine, ils ne laissent pas de se servir de la sauvage, mais avec des succès moins heureux.

Cette racine ne fut connue dans notre Europe que vers l'an 1535 lorsque les Chinois l'exposèrent en vente en la ville de Goa. On dit qu'elle croît aussi en la Cochinchine, ès pays de Malabar, de Cranganor, de Coulan, de Tanor, & ailleurs, mais je crois après plusieurs savants que ce n'est que de la sauvage, car elle est plus maigre, plus légère, plus spongieuse, plus faible, plus savoureuse, & plus tôt attaquée des vers que celle de la province de Suchuen. Garcias assure qu'elle est merveilleusement propre pour guérir la grosse vérole, & nettoyer en peu de temps tous les ulcères malins & invétérés. On ne s'en sert pas seulement en la Chine contre cette infâme maladie, mais aussi contre les tremblements, paralysies, douleurs de jointures, gouttes, & enflures dures, & schirreuses ; elle guérit aussi, dit-il, les écrouelles, la débilité d'estomac, les douleurs de tête invétérées, la gravelle, & les ulcères de la vessie. Acosta (qui dit que cette racine est appelée *lampatan* en la Chine, en Decan *lampaos*, en Canarie *bonti*, & chez les Arabes, les Perses, & les Turcs *cophchina*) affirme qu'elle incommode si peu ceux qui s'en servent pour la grosse vérole qu'ils peuvent sans aucun scrupule manger toutes sortes de chair & de poisson. La commune manière d'en user en la Chine, est de faire cuire une once de cette racine avec deux dragmes de persil, en seize livres d'eau à petit feu, & sans fumée, jusques à la consomption de six livres, puis ils gardent les dix qui restent en un pot de terre plombé, & en prennent tous les jours la décoction fraîche, d'autant p2.073 qu'elle se gâte aisément, & ne se garde pas plus d'un jour. Ainsi donc le malade prend tout le matin un bon verre de cette décoction tiède, & s'en va coucher deux heures là dessus, & en fait tout autant deux heures avant le souper ; que si sur le jour il vient à avoir soif, il la peut boire froide. On en peut prendre même en voyageant, & navigant jusques à deux dragmes, sans en recevoir aucune incommodité.

Le gingembre est en très grande abondance en la Chine, & surpasse en bonté celui de l'Arabie, de Bengala, de Malabar, de Decan, de Guzarate, & d'autres pays du nouveau monde. On en trouve de deux sortes : la femelle porte des racines & feuilles plus courtes & plus étroites que le mâle : les feuilles ressemblent fort bien à celles des roseaux, ou flambes aquatiques. Sa tige avec les feuilles peut avoir deux ou trois paumes de hauteur ; sa racine ressemble aussi à celle de la flambe, & est beaucoup plus petite que celle du souchet ; elle n'est pas rampante, comme quelqu'uns se persuadent



& même n'est pas si acre, d'autant qu'elle est remplie d'humidité. On en trouve de différente grosseur, & les unes ne pèsent que quatre onces, & d'autre cinq, six, voire douze onces & plus. Quand on tire le gingembre, on laisse dans la fosse que l'on fait en terre un nœud de la racine qui sert comme de semence, pour en produire d'autres pour l'année suivante. Celui qui croît de soi-même, sans être cultivé, n'est pas si bon. Il est verdoyant tout le long de l'année. On le cueille d'ordinaire au mois de décembre & de janvier, on le fait sécher, puis après on le couvre d'argile, afin que les trous, ou pores, dont il est tout plein, étant bouchés, il soit moins sujet aux vers. Étant vert il a un goût brûlant, moins toutefois que quand il est sec, & tant plus le lieu, où il croît, est humide, tant moindre est son acrimonie. Il multiplie beaucoup plus ès lieux voisins de la mer. Plusieurs nations en mangent, quand il est frais, à l'entrée de table, & parmi les salades, & excite merveilleusement l'appétit, & lâche le ventre ; quoiqu'aucuns disent qu'il resserre le flux de ventre procédant des crudités. On confit ses racines en sucre, après les avoir pillées, battues, & trempées dans la saumure ou lessive, dans le vinaigre, & dans l'eau à diverses reprises. Celles qui sont cueillies en bonne saison, & bien nettoyées & préparées avant que de les cuire avec le sucre, sont plus tendres, & plus savoureuses, comme au contraire celles qui laissent des filaments en la bouche & sont amères, ne

valent rien. Les Chinois mêlent ordinairement parmi leurs viandes force gingembre & assurent qu'il lâche médiocrement le ventre quand il est vert, qu'il est bon pour l'estomac, & propre pour apaiser les douleurs coliqueuses, & tout ce qui rend la vue trouble. Les sanguins doivent s'en servir avec discrétion, à cause de la trop grande chaleur.

Herbes

La Chine se peut vanter de produire autant d'herbes médicinales & de grande vertu que le reste des Indes. On trouve en la province de Xensi dans le territoire de la ville de Kingyang, une certaine herbe nommée *kinsu*, laquelle ressemble à une chevelure jaune, ou bien à une fine toile d'or : elle est amère au goût, & plutôt froide que chaude, & chasse la gale du corps.

Dans la même province on trouve sur le mont de Nieuxeu une herbe nommée *quei*, qui chasse la tristesse, & cause la joie, & le riz à ceux qui en mangent.

On trouve sur le mont de Pochung voisin de la cité de Cin l'herbe *hoako*, qui rend les femmes stériles dès aussitôt qu'elles en goûtent.

L'herbe *lingsiu*, qui croît dans les îles de la province de Quantung, non loin de Cingcheu, sert de nourriture aux chevaux, pour les encourager, & les rendre propres à la course. Non loin de la ville de Kingcheu on en trouve une autre que les Chinois appellent l'*herbe de mille ans*, ou immortelle, à cause qu'ils ne la voient jamais changer ni faner. Ils affirment que sa décoction prise en jeun rend les cheveux blancs, & prolonge la vie.

L'on trouve une autre herbe en la province de Quangsi lés Lieucheu, que les habitants nomment *pusu*, c'est-à-dire *immortelle*, d'autant qu'ils la peuvent garder verte toute l'année dans la maison, comme on fait l'aloès en notre Europe.

Non loin de la ville de Hoang on trouve de l'absinthe blanc, qu'on appelle *heu* à cause de son excellence ; & près la ville de Fungyang on y en voit du rouge, qui n'est pas moins estimé que celui-là. Les médecins s'en servent contre plusieurs maladies bilieuses, & aussi pour la brûlure.

p2.074 Dans le royaume de Tanyu on trouve une herbe que les Tartares disent naître sur les pierres, & la tiennent incombustible. Lorsqu'elle est jetée dans le feu, elle y devient bien rouge & enflammée, mais dès aussitôt qu'elle

en est retirée, elle reprend sa première blancheur qui tire, toutefois un peu sur la cendrée ; elle ne croît pas fort haute, mais est touffue comme la plus petite chanvre, sans qu'elle en ait toutefois ni la force ni la fermeté ; car elle se rompt beaucoup plus tôt ; quand on la met dans l'eau, elle devient boue & se gâte tout aussitôt : peut-être que les anciens Romains en ont fait leur étoffe inextinguible, ou ces draps dans lesquels ils brûlaient leurs corps morts, de crainte qu'on n'en pût garder ou distinguer les cendres qui auraient pu se mêler avec celles du bûcher ; car j'ai de la peine à me persuader & de croire qu'ils se fissent de cette pierre qu'on nomme *amianthus.*

La province de Quantung produit ès environs de Kiuncheu une merveilleuse herbe nommée *chifung*, c'est-à-dire vent qui paraît, & se montre. Les mariniers assurent qu'ils peuvent connaître des nœuds de cette herbe les saisons de toute l'année ; moins y a-t-il de nœuds, moins doit-on craindre les tempêtes ; & de la distance des nœuds de la racine, on peut savoir en quel mois l'orage doit arriver.

Une certaine herbe sert de matière aux habitants de Cincheu, pour faire du drap, qu'ils estiment, & vendent plus cher que la soie même.

Les habitants de Liping sont une étoffe de l'herbe de *co*, qui ressemble à la chanvre, dont ils se revêtent en été.

Le mont de Tiengo est fort fréquenté par les médecins chinois, qui se vantent d'y trouver plus de cent espèces d'herbes médicinales, & de singulières vertus.

On ne trouve point de plus excellente feuille de *cha*, ou de thé, que dans la province de Kiangnan & spécialement près la ville de Hoeicheu. Cette feuille est petite, & toute semblable à celle que produit le sumach des conroyeurs : je crois presque que c'en est même une espèce, toutefois elle n'est pas sauvage, mais domestique & cultivée ; ce n'est pas aussi un arbre, mais un arbrisseau, qui s'étend en diverses petites branches, & jolis rameaux : sa fleur approche fort de celle de sumach, hormis que celle de cha tire d'avantage sur le jaune ; elle pousse en été sa première p2.075 fleur, qui ne sent pas beaucoup, & sa baie de verte devient noirâtre ; ses branches sont vêtues de fleurs, blanches & jaunes, dentelées, & pointues depuis le bas jusques au haut.



Pour faire le breuvage de *cha* tant estimé par ces Indiens, on ne recherche que la première feuille qui naît au printemps, qui est aussi la plus molle & la plus délicate, ils la cueillent avec beaucoup de soin l'une après l'autre, & séparément ; puis ils la font chauffer tout aussitôt un peu de temps dans un coquemart à petit feu, & lentement, & l'enveloppent dans un matelas de toile de coton bien fine, déliée, & unie, la poussant & remuant avec les mains : ils la remettent sur le feu étant ainsi enveloppée, & la frottent pour la seconde fois, jusques à tant qu'à force de s'entortiller, & de s'apelotonner, elle soit enfin tout à fait sèche. Or ils la servent pour la plupart en des vaisseaux d'étain, qu'ils bouchent, & scellent très bien, de peur que la substance & les qualités trop subtiles ne viennent à s'évaporer : car après l'avoir gardée fort longtemps, si on la jette en l'eau bouillante, elle reprend sa première verdure, s'étend, & se dilate ; & si elle est bonne, elle donne à l'eau un goût & une odeur agréable, & une teinture verdâtre. Les Chinois louent & font beaucoup d'état des vertus & qualités de cette boisson, en usent nuit & jour, & en présentent ordinairement à ceux qu'ils régalent. Or il y en a de tant de sortes, & elle est si différente pour l'excellence & la bonté, qu'il y en a bien dont la livre vaut cent francs, & davantage, & d'autres que l'on peut avoir pour douze écus, pour dix, pour deux, voire même pour sept deniers. Elle a pour le moins

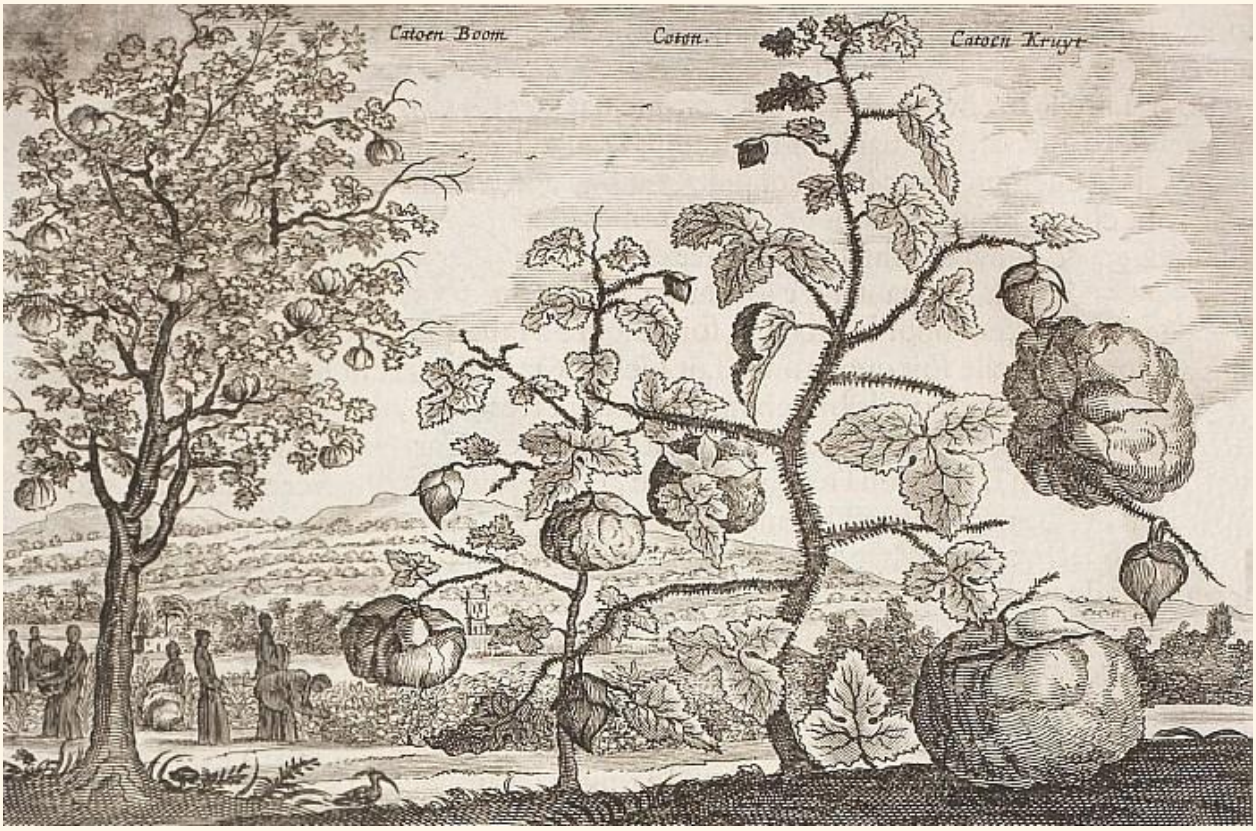
cette faculté d'empêcher la goutte, & la gravelle. Si on en prend après le repas, elle ôte toutes les indigestions & crudités d'estomac ; surtout elle aide & facilite la digestion ; bien plus, elle désenivre, & donne de nouvelles forces aux ivrognes pour recommencer à boire ; de façon qu'elle les soulage des incommodités qu'apporte ce brutal excès, à cause qu'elle dessèche & nettoie les humeurs superflues & peccantes, qu'elle chasse les vapeurs qui causent le sommeil, & qui accablent, lorsqu'on veut veiller, écrire, ou étudier. Les Chinois lui ont donné divers noms, selon la diversité des lieux où elle croît, & des vertus qu'elle peut avoir ; comme celle de Hoeicheu est la plus excellente, aussi l'ont-ils nommée *slungocha*, & la vendent parfois 150 francs la livre. Sa semence noirâtre jetée en terre produit au bout de trois ans des jolis arbrisseaux de la hauteur de nos groseilliers ou rosiers, dont on fait tous les ans une très riche récolté, les neiges & les grêles n'étant point capables de l'empêcher par leurs rigueurs. De sorte que je me persuade qu'on pourrait aisément cultiver cette plante en notre Europe, si on semait de sa graine en quelque lieu ombrageux & fertile. Les Japonais préparent ce breuvage tout d'une autre façon que les Chinois : car ils en font une poudre des feuilles, qu'ils avalent avec de l'eau chaude ; mais les Chinois ne boivent que l'eau chaude, où ces feuilles ont trempé quelque temps, & contribué toutes leurs forces.

Les Tartares & les Chinois mieux qualifiés prennent une poignée de ces feuilles de thé, les jettent dans l'eau bouillante, puis ayant pris quatre fois autant de cette eau que de lait bouilli, & y ayant mis un peu de sel, remuent le tout ensemble & l'avalent avec plaisir.

Le chanvre croît en grande abondance dans la province de Xensi, près la ville de Hocheu, mais on ne le sait pas mettre en usage comme nous faisons.

Le riz, qui est une espèce de froment bien nourrissant, croît bien par toute la Chine, mais le meilleur se trouve dans les provinces de Xensi & de Kiangsi, où il est nommé, à cause de son excellence, *grain d'argent*.

La montagne de Tienmo en la province de Chekiang produit force champignons, qu'on confit dans le sel, qu'on sèche & garde toute l'année ; & lorsqu'on les veut cuire, on les fait tremper quelque temps dans l'eau, d'où on les tire aussi beaux & frais, que si on les avait amassés sur l'heure.



Le coton est venu en la connaissance des Chinois, il y a environ cinq cents ans par quelques marchands de l'Arabie, ou de l'Égypte. Il croît communément sur un arbre de la hauteur d'un pêcher, qui a l'écorce fort brune, & les feuilles petites & partagées en trois ; il porte une fleur de la largeur d'une rose d'églantier, laquelle a la figure d'une clochette, qui est soutenue par trois petites feuilles vertes & piquantes, qui l'enserrent. Cette fleur est composée de cinq feuilles, qui en quelques lieux, & selon les qualités du terroir, sont de couleur violette, & en d'autres d'un jaune doré. Elles ont en leur fonds de petites raies de couleur de pourpre, & p2.076 un bouton jaune, qui est accompagné de petits filaments de même couleur. Ces fleurs sont suivies d'un fruit de la grosseur d'une petite noix avec sa coque, qui est d'une figure ovale. Quand ce fruit est parvenu à sa maturité, il est tout noir par dehors, & par la force du soleil, il s'ouvre en divers endroits, par où l'on aperçoit la parfaite blancheur de la matière qu'il resserre sous cette rude couverture. On trouve en chaque fruit sept petites fèves, qui sont la semence de l'arbre.

Il y a une autre sorte de cotonnier, qui rampe sur la terre, comme une herbe, on une vigne destituée d'appuis ; & le coton qu'on recueille de son fruit, gros comme une pomme, est estimé le plus fin. Les Chinois (& nos

Européens même à présent) font de l'un & de l'autre des toiles, des futaines, & toutes sortes de légères étoffes. Il n'y a pas grand artifice à préparer cette douce & nette marchandise, afin qu'elle soit en état d'être mise en œuvre, ou de lui faire passer la mer, si l'on ne la veut pas employer sur les lieux. Il ne faut que tirer du bouton entr'ouvert, la matière qui se pousse dehors presque d'elle-même. Et d'autant qu'elle est mêlée de ces petits grains, dans lesquels réside la semence de l'arbre, & à laquelle le coton est attaché ; l'on a inventé de petites machines, qui sont fabriquées avec un tel artifice, qu'au mouvement d'une roue qui les fait jouer, le coton tout net tombe d'un côté, & la graine de l'autre. Après quoi on l'entasse dans des sacs avec force, afin qu'il occupe moins de place.

Les fèves croissent en arbres dans diverses provinces de la Chine, comme aussi force herbes & plantes contre le poison. La province de Quantung produit une sorte d'osier que les Chinois nomment *teng*, & les Portugais la *rouë*. Vous diriez à la voir que c'est une corde naturellement entortillée & tournée ; car aussi s'étend-elle fort en longueur, rampe & se traîne comme une véritable corde à terre & par les montagnes. Cet osier est plein d'épines vertes, & a les feuilles assez longues ; c'est bien tout, s'il est épais d'un doigt ; si ne laisse-t'il pas de s'étendre la longueur d'une stade, & il y en a un si grand nombre sur les montagnes, que cette plante venant à s'entortiller, embarrasse & empêche le passage des grosses bêtes. Cet osier est très souple, & mollet, mais ne se rompt pas aisément, aussi a-t'on accoutumé d'en faire des câbles & cordages de navires ; bien davantage on le coupe & sépare en filets & rubans fort minces & déliés, dont on fait des corbeilles, paniers, claies, sièges & autres choses semblables ; mais surtout des matelas fort doux, & mollets, sur lesquels la plupart des Chinois ont accoutumé de coucher & de reposer tout nus, lorsqu'ils sont en garde près de l'empereur. Ce meuble est extrêmement net & propre, frais en été, que ces peuples trouvent fort commode par une longue p2.077 habitude qu'ils ont prise, quand même ils ne mettraient ces matelas que sur des ais ou des planches ; ils font aussi de petits lits & reposoirs de ces osiers, comme aussi des couffins qu'ils remplissent de senteurs, & de choses odoriférantes, par volupté & délices.

Fleurs

La Chine abonde aussi en diverses odoriférantes & rares fleurs, qui sont fort peu connues de nos Européens. On en voit une nommée *meutan*, dans la province de Xensi, qui doit bien être charmante, puisqu'on l'appelle la reine des fleurs : elle est plus grande que la rose de notre pays, & lui ressemble quand à la figure, mais elle n'a point d'épine, & a la couleur plus blanchâtre, comme si elle était mêlée de blanc & de rouge. On en trouve aussi de rouges & de jaunes. L'arbrisseau qui la produit ne ressemble pas mal au sureau de notre Europe. Cette fleur apporte un grand ornement aux parterres & aux jardins des seigneurs chinois, qui prennent soin de ne la point exposer aux ardeurs du soleil, de peur de la perdre.

En la province de Huquang proche de la cité de Tau, il tombe une grande quantité d'eau, qui forme un étang, où il naît des fleurs de *lien* jaunes, lesquelles sont aussi communes dans les marais, que dans les plus beaux jardins de la province de Kiangsi. Ces fleurs sont nommées des Portugais *fula de golfon*, & croissent ès eaux coyes & croupissantes, du sédiment & de la consistance desquelles le limon se forme : elles paraissent dessus l'eau à la hauteur de deux ou trois coudées : les rejetons auxquels elles tiennent sont très durs & très forts. Une racine produit d'ordinaire plusieurs fleurs, dont aucunes sont violettes, blanches, rougeâtres, & les autres mêlées de toutes ces couleurs. Ces fleurs sont plus grandes & plus belles que celles de nos lys, mais elle n'ont point si bonne odeur. On prendrait d'abord ces plantes pour des grandes tulipes, & même elles ne représentent pas mal un panier, à raison de leurs feuilles cannelées, qui par le fonds & le calice viennent peu à peu à se dilater & à s'étendre, ayant les bords & les extrémités toutes tournées & recourbées avec de petites boules qui ne tiennent qu'à un petit filet, & sont au milieu comme si c'étaient les filets de safran d'un lys. Après la fleur vient le fruit, dont nous parlerons ci-après.

On trouve en la province de Quantung une espèce de rose, qui change tous les jours deux fois de couleur, & qui tantôt est de couleur véritablement de pourpre, & tantôt devient effectivement blanche : au reste elle est sans odeur, & croît dans un arbre ; ce changement de couleurs m'a toujours semblé être une de ces qualités occultes, & de ces

secrets de nature, dont je laisse l'explication, & la recherche plus exacte, & plus particulière aux naturalistes & physiciens, auxquels il a plu d'introduire, & de nous forger de nouvelles opinions touchant la nature des couleurs, & l'incidence, & la réflexion de la lumière.

La fleur de *quei* a donné son nom à la première ville capitale de la province de Quangsi. Elle y naît sur un arbre qui est fort haut, dont les feuilles ressemblent à celles d'un laurier, ou d'un arbre de cannelle ; elle est fort petite, jaune, séparée & revêtue de petites grappes, dont l'odeur est fort agréable. Elle se conserve fort longtemps sur son arbre sans se flétrir, encore bien qu'elle soit ouverte & épanouie. À peine est-elle fanée & tombée, que l'arbre en engendre une autre, & produit une nouvelle fleur qui par sa suaveté admirable est capable de parfumer, & de réjouir la contrée qui la porte. Les Turcs s'en servent pour teindre le crin de leurs chevaux, après l'avoir fait tremper dans du suc de limon. Les Chinois en font quantité de desserts & de galanteries, pour chatouiller le palais, & la gorge, & parfumer les tables.

La province de Chekiang produit une autre fleur blanche que les Portugais des Indes ont nommé *mogorin*. Elle naît sur un arbrisseau, & ressemble à notre jasmin, si ce n'est qu'elle a plus de feuilles, & rend une meilleure odeur ; de sorte qu'une seule fleur est capable de parfumer toute une maison. C'est pour cela que les Chinois en font tant d'état, & qu'ils en conservent avec tant de soin les arbres contre les rigueurs de l'hiver en des vaisseaux tout exprès.

Le jasmin croît aussi abondamment en la province de Queicheu, & produit des fleurs d'une odeur très agréable, dont les abeilles sont fort friandes.

Roseaux

p2.078 La Chine produit plusieurs sortes de roseaux ; on en trouve des carrés dans la province de Xantung. Ceux de la province de Huquang près le mont de Co, ne durent que trois ans. Ceux de Nanking en ont qui croissent en petites forêts, & s'en servent au lieu de bois. Ceux de Quantung en ont des noirs, dont ils font des flageolets, & autres semblables instruments. Leur tronc, & spécialement de ceux du mont de Lofeu, est parfois si monstrueux, qu'il excède plus de dix paumes en rondeur.

Proche de Kingning en la province de Chekiang, il y a un ruisseau nommé Luyeu, qui paraît tout vert à cause des roseaux qui le couvrent. Les habitants les nomment communément *cho*, bien qu'il y en ait de diverses sortes. Les Portugais les ont nommés *bambus*. Il y en a des petits & des grands ; mais ils sont tous presque aussi durs que du fer, & si gros que deux ou trois mains ne les sauraient empoigner : & bien qu'en dedans ils soient creux, distingués & divisés par leurs nœuds, si ne laissent-ils pas d'être très forts : de façon qu'on s'en peut bien servir pour soutenir des fardeaux avec assurance, & sans craindre. Ils ont la plupart trois ou quatre verges de hauteur, mais les petits en ont à peine une demie. Les uns ont le tronc avec la souche vert, & les autres l'ont plus noir, & ceux-ci sont les plus solides, aussi les nomme-t'on ès Indes des bamboes mâles. Il y a bien du plaisir à voir ces roseaux, à cause que leurs feuilles sont un peu longues comme celles de l'iris, ayant les extrémités un peu tournées & repliées, parce qu'aussi elles sont vertes toute l'année. Et bien que ces roseaux soient durs, si est-ce pourtant que ceux qui entendent le métier, les coupent aisément en filets fort déliés, comme si c'étaient autant de membranes ou de pellicules, dont il se fait des nattes, des petits coffres, des boîtes, des peignes, & autres semblables petits ameublements fort délicats, & fort mignons, avec beaucoup de subtilité & d'adresse. Ils en bâtissent même leurs maisons avec facilité, & s'en servent pour faire les poteaux de plus petits édifices. Des roseaux qui sont plus menus, ils en font le fût de leurs javelines, dont ils serrent le bout & la pointe ; & les emploient à six cents autres tels usages, dont le récit serait trop long & trop ennuyeux. Ces cannes, ou roseaux, étant naturellement percés, sont aussi très propres pour faire des canaux, des conduits, & des tuyaux ; ils sont aussi très commodes pour faire des lunettes d'approche à cause de leur légèreté, droiture, force, & épaisseur. Si on en brûle quand ils sont verts & fraîchement coupés, ils rendent de l'eau comme tous les autres bois, laquelle est fort estimée des médecins, qui s'en servent avec succès pour chasser hors du corps le sang pourri, & caillé, qui s'y pourrait avoir amassé par quelque chute ou autre effort. On cueille des jeunes tendrons de ces roseaux avant qu'ils portent feuilles, lesquels on fait cuire avec de la chair au lieu de raves. Aucuns en sont tremper & confire en vinaigre, & s'en

servent toute l'année au lieu de sauces & d'entremets, comme nous avons parmi nous des concombres, & du fenouil confits en vinaigre.



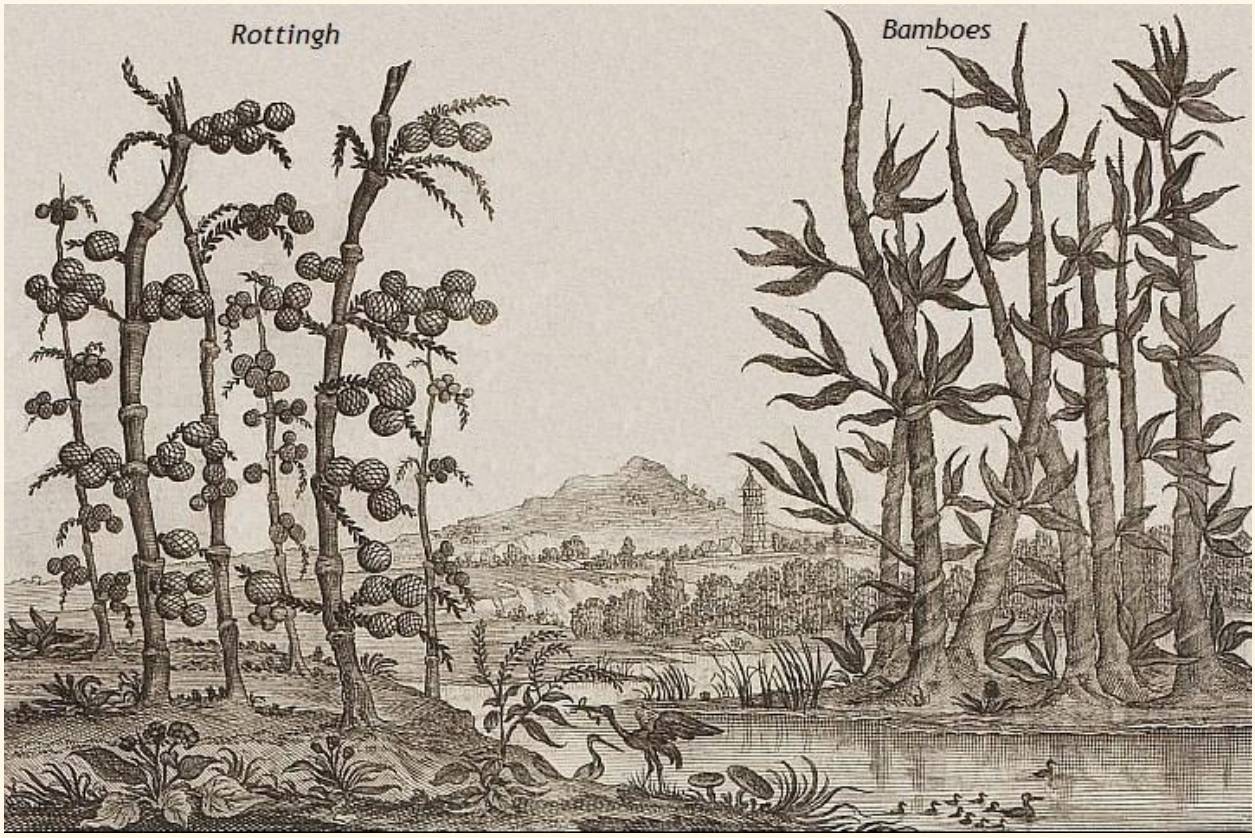
La province de Suchuen produit aussi une grande quantité de roseaux, ou cannes, desquelles on tire du très bon sucre. Et quoique cette plante soit connue dans la Chine passé longtemps, si est-ce que les habitants n'ont eu une parfaite connaissance de ses vertus que depuis peu de temps, lorsqu'un prêtre indien traversant avec son âne une campagne de roseaux, fut arrêté prisonnier par le maître du champ, qui demandait restitution du dommage que son âne lui avait fait. Le prêtre, pour se racheter avec son âne, apprit à son geôlier la méthode de tirer le sucre de ces roseaux. Le roseau donc dont on tire le sucre porte des feuilles semblables à celles des autres roseaux, que l'on voit au marais & au bord des étangs, mais elles sont si tranchantes qu'elles coupent les mains comme un rasoir, si on ne les empoigne avec adresse. Il croît ailleurs pour l'ordinaire de cinq à six pieds, & de la grosseur d'un pouce & demi en circonférence ; il est aussi divisé par plusieurs nœuds, qui sont éloignés d'un demi-pied ou environ les uns des autres. Mais en la Chine & en Brésil, il s'élève en aucuns endroits jusqu'à la hauteur de neuf ou dix pieds, ayant ses autres dimensions proportionnées à cette hauteur, & ses nœuds dans une plus grande

distance. Ce qui fait qu'ils rendent beaucoup plus de suc, que ceux qu'on cultive dans les autres îles. La tige pousse comme un buisson de longues feuilles vertes & touffues, comme le glaïeul, du milieu desquelles le roseau que l'on nomme la canne de sucre, s'élève.

p2.079 Cette canne est aussi chargée à sa cime de petites feuilles pointues, & d'un panache où sa semence est contenue. Elle vient en perfection dans une terre grasse, légère, & moyennement humide. On la plante en des sillons profonds de demi-pied, que l'on fait en égale distance avec la houe. On y couche ensuite des cannes qui sont mûres, on les couvre de terre, & peu de temps après chaque nœud forme une racine, qui pousse des feuilles, & la tige qui produit en son temps une nouvelle canne. Sitôt que la plante paraît, il faut être fort soigneux de sarcler tout aux environs, afin que les méchantes herbes ne la suffoquent ; mais dès qu'une fois elle a couvert la terre, elle se conserve d'elle-même, & peut durer plusieurs années sans être renouvelée, pourvu que le ver ne s'y met ; car en ce cas, le meilleur est d'arracher au plus tôt toute la plante, & de la faire toute nouvelle. Bien que les cannes soient mûres au bout de neuf ou dix mois, & dès lors elles soient entièrement remplies d'une moelle blanche & succulente, de laquelle on tire la liqueur dont se forme le sucre, elles peuvent se conserver bonnes deux ans entiers, & quelquefois davantage : après quoi elles dépérissent ; mais le plus sûr est de les couper tous les ans, & au défaut du dernier nœud.

Après la récolte de ces cannes on les brise dans des moulins ou machines, afin d'en tirer le suc, auprès desquelles on a d'ordinaire de grandes chaudières de métal & de cuivre rouge, pour faire bouillir ce suc, jusques à ce qu'il soit réduit en la consistance qu'il doit avoir pour être mis dans les formes.

On trouve encore en la Chine des autres roseaux, que les Indiens nomment *rotang*, qu'on transporte en notre Europe pour s'en servir de bâtons ; les Chinois trouvent de fort bon goût leurs nouveaux bourgeons. Lorsqu'ils sont secs ils s'en servent au lieu de bois, & même à cause de leur souplesse à lier les soliveaux & les planches de leurs maisons. Ils en font aussi des paniers étant fendus en quatre, & réduits en forme d'osier. Les *Javans* & les *Japonais* en font des câbles, qui durent plus longtemps dans l'eau



salée que nos cordes de chanvre. Ces cannes portent un fruit savoureux, dur, rond, gros comme un œuf, de couleur de châtaigne, mais fort fragile, & tout rayé en croisades. Chaque nœud produit des branches au lieu de feuilles, qui sont entrelacées l'une dans l'autre comme de la corde, auxquelles sont attachés les fruits, qui sont rarement seuls, mais sont par treilles. On voit au milieu de ces fruits un noyau fort dur, dont on tire une huile qui n'est pas seulement bonne à manger, mais sert aussi à la guérison de toutes sortes de plaies, & de nerfs offensés. C'est de cette huile dont se servent ordinairement les esclaves des Indes, lorsqu'ils ont été mal traités de leurs maîtres.

p2.080 Il y a encore des autres roseaux en la Chine & aux Indes, appelés *mambus* des habitants, & des Portugais, par corruption sans doute, *bamboes*, dont on en trouve deux espèces. Ceux de la moindre sorte sont remplis de moëlle, mais ceux de la plus grande n'en ont pas tant, mais ils surpassent en grosseur, en fermeté, & en grandeur tous les autres roseaux de cet empire, d'où vient qu'aucuns les ont mis entre les arbres. Ces mambus donc se plaisent dans les lieux déserts & marécageux, poussent leurs jetons tout droit, à moins qu'ils ne soient courbés par artifice, par ceux qui en veulent faire des chaires à bras. Leur tronc est parfois si large,

& si ferme, que les Indiens en font des barquettes à rames, capables d'égaler en la course les plus rapides torrents. Leurs feuilles sont assez semblables à celles de nos oliviers. Ces roseaux étant jeunes sont remplis d'une moëlle extrêmement douce & agréable au goût. Les plus jeunes plantes préparées à leur façon tiennent rang entre les mets les plus friands & délicieux des Indiens, & nous les font connaître sous le nom d'Achar. Mais les plus vieilles devenues dures comme la pierre ponce, & dépourvues de leur douceur naturelle, & ensuite n'étant plus propres pour les tables & les festins, ne servent qu'aux œuvres de charpente & de menuiserie, & sont baptisées du nom de *sacar-mambus*.

Arbres

Entre un nombre presque incroyable d'arbres beaux à merveille, qui se trouvent en la Chine, les uns portent de bons fruits, qui aident à la nourriture, & au rafraîchissement des hommes, & les autres ne servent pas seulement à l'ornement des montagnes, des vallées & des plaines & au divertissement de la vue, mais aussi aux gros & menus ouvrages de charpente : leur beauté & la bonne odeur, dont ils parfument l'air, jointes à la netteté & à la solidité de leur bois de différentes couleurs, les rendent très propres à cent sortes d'usages.

Il y en a même quelques-uns qui ne recréent pas seulement l'odorat par leur agréable senteur, & la vue par la beauté de leur feuillage, mais qui sont encore employés avec heureux succès en la médecine & en la teinture.

Il y a un arbre dans le temple de la cité de de Kien en la province de Suchuen, que les habitants nomment *ciennien*, c'est-à-dire *de mille ans*, qui est d'une structure si prodigieuse, que deux cents brebis peuvent se cacher sous une de ses branches, & aller tout autour sans être vues, quand même on s'en serait approché : peut-être $_{p2.081}$ sont-ce de ces arbres des Indes, dont il en naît plusieurs autres, quand on en baisse & plie les branches vers terre. Les Portugais les nomment *rays*.

En la même province non loin de la cité militaire de Chinhiung on trouve des arbres qui produisent des fèves ou phaséoles, qu'ils nomment pierreuses à cause de leur dureté : les médecins en usent heureusement contre les défaillances de cœur.

En la province de Huquang on voit une certaine plante qui monte & grimpe en haut comme notre lierre, & produit des fleurs jaunes & un peu blanchâtres ; les bouts & les extrémités des branches sont fort menues & déliées comme des filets de soie ; on dit que si on en lie ou attache une petite branche sur la chair nue, qu'on repose d'un fort doux sommeil ; c'est pourquoi on la nomme aussi *manghoa*, c'est-à-dire la *fleur du songe*.

On dit que proche de la cité de Sunghiang en la province de Chekiang, on trouve des pins, qui sont plus gros que quatre-vingts-hommes, quand ils s'embrasseraient les uns les autres, & même qu'il y en a qui pourraient contenir trente-huit hommes dans la cavité de leur tronc.

La province de Quantung produit entre plusieurs arbres odoriférants, le *bois d'aigle*, & celui que les Portugais nomment *pao de rosa*, ou *bois de rose*, dont les Chinois se servent ordinairement pour faire des armoires, des tables, des chaises, & autres meubles de menuiserie : à peine s'en trouve-t'il de meilleur, car il est d'un noir qui tire sur le rouge, taillé & marqueté de veines, & peint naturellement comme si c'était de la main du plus ingénieux & plus habile peintre du monde.

Dans le royaume de Gannan on trouve des arbres qui distillent une agréable liqueur que les Portugais appellent *rosamaille*.

On en trouve d'autres en la province de Quangsi, dont les feuilles servent de matière à faire de très excellents draps.

Les forêts de mûriers sont communes par toute la province de Chekiang, & elles nourrissent une grande quantité de vers à soie, dont on fait des draps qui surpassent en bonté tous ceux du royaume. On y taille tous les ans ces mûriers, comme nous faisons les vignes, sans les laisser croître & devenir arbres ; & on a appris par une expérience de nombre d'années, que les feuilles des plus petits produisent la meilleure soie, & le plus excellent fil : c'est pourquoi ils savent parfaitement bien distinguer la première filure de la seconde ; celle-là se fait de ces feuilles qui sont mollettes & délicates, & qui naissent au printemps, dont les vers se nourrissent ; l'autre se fait de ces feuilles qui croissent en été & sont plus dures ; tant la diversité de nourriture change cet ouvrage, même dans ces animaux qui sont si petits.



La cannelle croît en abondance dans la province de Quangsi, laquelle surpasse en odeur, & en chaleur celle de Ceilon, ou Zeilan. Cet arbre est grand comme un oranger, & a force branches, dont les plus tendres sont toutes droites. Ses feuilles sont semblables à celles des lauriers, elles sont toutefois plus larges, de couleur blême, & moins sèches, avec trois côtes tout du long. Ses fleurs sont blanches, & ne sentent presque rien. Son fruit ressemble à une olive sauvage, & est vert du commencement, puis après roussâtre, & quand il est parfaitement mûr, il est noir & reluisant. Il a au dedans un noyau comme les olives sauvages, & la chair toute semblable, de laquelle il sort une liqueur huileuse & verdâtre, qui tient un peu du goût, de l'acrimonie des baies du laurier. Le bois de l'arbre est sans odeur & sans goût, de sorte qu'il semble que la nature l'ait privé de toute vertu, pour la communiquer à ses deux écorces, dont la première est de très bon goût, mais celle de dedans est un peu plus gluante. On coupe tous les trois ans les branches de cet arbre pour en ôter ses écorches, lesquelles après avoir été nettoyées & exposées au soleil durant quelques mois deviennent rougeâtres & agréables.

On trouve un bois de cannelle au nouveau monde que les Floridiens appellent *pavame*, & que nos Français ont nommé *sassafras* ressemblant au précédent. Cet arbre est l'un des plus beaux, & des plus excellents en

qualités, qui se voit ès Indes. Il croît fort droit, & de vingt à trente pieds de haut, avant que de pousser ses branches. Ses feuilles sont aussi approchantes de celles du laurier, & leur odeur, de même que celle de son écorce, a du grand rapport avec celle de la cannelle. Son bois est aussi de bonne senteur, & d'une couleur tirant sur le rouge. Il est solide & très propre à faire toutes sortes de beaux ouvrages. Ses branches sont si touffues, qu'il ne peut rien croître dessous qu'une petite herbe courte, qui présente en toute p2.082 saison un riche tapis vert, pour le divertissement de ceux qui veulent prendre le frais à l'ombre d'un arbre si agréable & si sain, qu'on peut même dormir dessous, sans craindre d'en être incommodé. Il porte des graines semblables à du poivre rond : & bien qu'elles soient un peu fortes & piquantes au goût, les singes, les perroquets & autres animaux en font leurs délices.

Au reste, l'écorce aromatique de ces deux arbres est recherchée de tous les Chinois, aussi bien que de nos Européens. Les médecins s'en servent pour ceux qui sont travaillés de défluxions froides, de la colique, des affections des reins procédantes de froid, de la difficulté de respirer, d'une oppression d'humeurs, d'une obstruction des parties intérieures, de flatuosités, &c. Enfin l'écorce de ces arbres donne une saveur très agréable aux viandes qui en sont assaisonnées, & rend l'appétit à ceux qui l'ont perdu. En l'île de Zeilan on s'en sert à brûler au lieu de bois, & les femmes en tirent une eau dont elles se lavent, & embaument leurs visages ; tant tire-t'on d'utilité & de volupté de cet arbre.

L'on trouve aussi en ce royaume force girofliers, mais non pas en telle abondance qu'ès Moluques. Cet arbre vient assez gros, & se peut soutenir tout seul, & a le tronc comme un coignier, mais non pas tortu, & jette une grande quantité de fleurs blanches, qui après deviennent vertes, puis rouges, & enfin en s'épaississant s'endurcissent, & se revêtent de couleur noire. Les feuilles semblables à celles de nos poiriers ne rendent pas une si bonne odeur que les clous ; les branches plus petites se terminent en filets fort déliés au bout desquels les clous croissent par dizaine & vingtaine l'un après l'autre. On amasse les girofles dès la fin de septembre jusques au janvier, non pas si proprement avec la main qu'avec des bâtons avec lesquels on bat les branches. Dès qu'ils sont abattus, on les laisse sécher trois ou quatre jours durant, on les trempe tant soit peu dans l'eau de mer,



pour les garantir des vers, & puis on les expose derechef au soleil cinq ou six jours, après lesquels on les met dans des tonneaux qu'on envoie aux pays étrangers. Il ne croît pas d'herbe sous ces arbres, d'autant qu'ils attirent tout le suc & toute l'humidité de la terre. Les années sèches les rendent fort fertiles. Et quoi que l'on ne les cultive ordinairement que pour leurs fruits, si est-ce que leurs feuilles, leurs fleurs, & leurs branches avec la gomme qui en distille, sont très propres tant pour la pharmacie que pour les tables. Lorsque les Indiens veulent vendre ces clous, ils les font tremper dans des vaisseaux d'eau, de laquelle étant abreuvés & enflés ils les vendent à plus cher prix aux étrangers.

Ils appellent cet arbre *chamque*, ceux de Java le nomment *syanque*, les Arabes, p2.083 & les Perses, *karumfel*, & les Turcs *kalafour*. Ils en préparent en diverses façons les fleurs & les fruits, & s'en servent contre les maladies du cerveau, du foie, des yeux, & contre la paralysie même qu'ils appellent *berisberi*.

La muscade croît aussi fort bien en ce royaume, mais avec beaucoup plus de facilité aux îles de Banda, comprises sous les Moluques : l'arbre qui



la produit s'appelle de ces insulaires *pala*, & ressemble au poirier, mais il a les feuilles plus grandes, plus vertes, & par bouquet. Les fleurs sont aussi semblables en couleur & en grandeur à celles du poirier, tombent fort facilement, & ne flairent pas fort. Le fruit qui est un peu plus rond & plus petit que celui d'un poirier a trois écorces : celle de dehors est charnue, & assez ferme, de laquelle ceux de Banda ne tiennent compte, combien qu'aucuns en mangent, pour ce qu'elle a un goût astringent, qui est plaisant, après l'avoir préparé avec du sel & du vinaigre. Mais les Portugais confisent avec du sucre la noix entière, devant qu'elle soit mûre. Après que la noix est mûre, la dite écorce extérieure s'ouvre en plusieurs parties, & alors se voit le *macù*, ou l'enveloppe du noyau de la noix, de couleur fort agréable & d'un goût fort aigu : cette membrane est entrelacée à la façon de filets ou de rets, environnant la coque qui couvre la noix, contre laquelle elle est si bien serrée que les marques des bossettes de la coque y demeurent empreintes. Dès aussitôt que ce macis est ôté de dessus la noix, il perd sa rougeur. Sous le macis il y a l'écaille qui couvre la noix, qui est tantôt grande & tantôt petite : & si on l'ouvre pendant qu'elle est fraîche, on y trouve une moëlle blanche au dedans, qui n'a pas tant d'acrimonie que le reste de la noix. Ces noix se vendent ès Indes par mesure, qu'ils appellent *touman*, qui peut être un de nos demi-septiers. Les

oiseaux aiment fort ces fruits, & spécialement les pigeons qui s'en gorgent avec plaisir. On en fait la récolte deux ou trois fois l'année, & on les lave chaque fois avec de la chaux pour les garder de corruption & de vermines.

Les médecins des Indes font plus d'état des grosses noix que des petites, & les achètent à grand prix, pour s'en servir contre les maladies froides de la matrice & des nerfs, & les appellent *pala-java*. Ils trouvent que les fleurs de cet arbre mises en vinaigre & en sel excitent extrêmement l'appétit, aucuns en font des confitures très friandes, que depuis peu d'années on a apporté en notre Europe. Les Arabes en font aussi grand état, & trouvent qu'elles font bonne haleine, corrigent la puanteur d'icelle, effacent les lentilles du visage, aiguisent la vue, fortifient l'estomac & le foie, provoquent l'urine, dissipent les ventosités, bref qu'elles aident extrêmement aux accidents de la matrice.

p2.084 Il y a une autre sorte de muscadier, dont les fruits fort gros nommés des Indiens *pala-metsiri*, & de nos Européens muscades mâles, sont tenus du vulgaire pour les meilleurs, mais l'on se trompe, car l'expérience nous enseigne que les plus petits & les plus ronds ont plus de force & de vertu, les plus gros, & les plus longs n'étant produits que des arbres sauvages, qui se nourrissent parmi les déserts de Banda. L'arbre qui les porte a des feuilles plus longues, plus épaisses, & plus nerveuses que le vrai *pala* ; & ses noix ne sont pas seulement longues, mais même carrées, & ne croissent pas aux boutons, ou jointures des branches, comme font les autres, mais à l'extrémité des dites branches, & y pendent de même que les grosses noix de nos quartiers par trois ou quatre ensemble.

Le poivre croît aussi en abondance en la Chine. On l'appelle *molauga* en Malavar, *loda* en Malaka, *meniche* en Guazarate & Decan, & *moris* en Bengala ; & le poivre long qui ne croît qu'en ce lieu là *pimpilim* ; & par les médecins arabes, & par le vulgaire *filfel*. Avicenne l'appelle *fulful*, & *fulsel*, comme aussi Serapion qui l'a suivi. On fiche la plante du poivre au pied du *faufel* (ou des palmiers) le long duquel il va s'entortillant jusques à la cime, & fait peu de feuilles, semblables à celles du citron, excepté qu'elles sont plus petites, aiguës au bout, vertes, d'un goût assez chaud, & semblable à celui des feuilles de *betre*. Son fruit est entassé à la façon de petites grappes de raisin. Sa racine est petite, & ne ressemble pas au *costus*, comme



dit Dioscoride, car *costus* n'est pas racine, mais du bois. Il y a si peu de différence entre la plante qui porte le poivre blanc, & celle du noir, qu'il n'y a que ceux du pays qui les puissent reconnaître, tout ainsi que nous ne discernons pas les ceps qui portent les raisins rouges d'avec ceux qui les portent blancs, sinon lorsqu'ils sont mûrs. Mais la plante qui porte le poivre long (dit Garcias) est bien différente de l'autre, car elles ne se ressemblent non plus qu'une fève ressemble à un œuf. Davantage, le poivre long croît à Bengala, qui est éloigné cinq cents lieues de Malavar, où croît le poivre noir & blanc. Aussi le dit Garcias conseille aux médecins de ne pas ordonner du poivre noir au lieu de blanc, qui est plus chaud, & de meilleure odeur, sinon à faute du blanc ; semblablement de ne pas ordonner le poivre long au lieu du blanc & du noir, puisque ce sont plantes du tout différentes, & que le blanc & le noir s'accordent encore mieux. Acosta parle de la sorte de cette plante :

> « Il y a, dit-il, deux sortes de poivres, dont l'un est domestique duquel on use (& même ès Indes au lieu de sel), l'autre est sauvage, duquel on ne fait point d'état à cause de son amertume. La plante du domestique est garnie de sarments, & grimpe comme le lierre sur les arbres qu'elle rencontre, & s'y attache.

Elle est compartie de nœuds p2.085 par certaines distances, desquelles sortent des feuilles semblables à celles de bétel, vertes-brunes par dedans, & pâles par dehors, ayant le bout aigu, & piquant. De ces feuilles les unes sont plus brunes que les autres, car celles qui sont blêmes, & ont leurs filaments égaux, sont prises pour les femelles (car en une même plante les Indiens mettent la différence du mâle avec femelle quant aux feuilles) mais les plus brunes qui ont les fibres inégales sont les mâles. À chaque entre-nœud d'où sortent les feuilles, & par le même endroit, il y sort aussi des grappes, dont les plus grosses peuvent avoir environ cinquante grains, & les moindres trente. Sa racine est petite, & jette ses chevelures à fleur de terre. Or les plantes qui portent le poivre blanc, & celle du noir, ont grande similitude ensemble ; toutefois les feuilles du blanc semblent plus menues & plus molles, même son fruit est plus aromatique & de meilleur goût que le noir. Le Blanc dans ses Voyages dit que le poivre croît aussi abondamment au royaume de Cochin, & en trouve de trois sortes, dont on fait de très bonnes conserves. Le poivre noir & blanc croît en toute la terre de Malabar ; le noir est appelé *lada*, & le blanc *ladaponté*, le bon *pipili*. Au reste, dit-il, l'arbre du poivre n'a aucune ressemblance avec aucun autre qui soit en notre Europe. Il est beau & grand, sa feuille longue, & assez large & pleine de veines ; il porte son fruit comme nos grappes de raisin, & comme les *lambrusches* de Provence en grande quantité. Il y a en de deux différentes sortes, l'une que les Indiens d'Occident à Carthagène & à Caramel, appellent *jerac*, c'est-à-dire *blanc*, qui étant mis au soleil devient noir & ridé comme l'autre, & bien qu'il soit un peu différent, il est néanmoins de grande vertu, & ressemble à la fève nouvelle. Son grain est serré dans une petite gousse comme la fève : cette sorte d'arbres n'a aucunes feuilles, & l'autre d'ordinaire en a de fort longues & larges. Ils en usent fort peu pour s'échauffer, & en mettent même en leur potage.

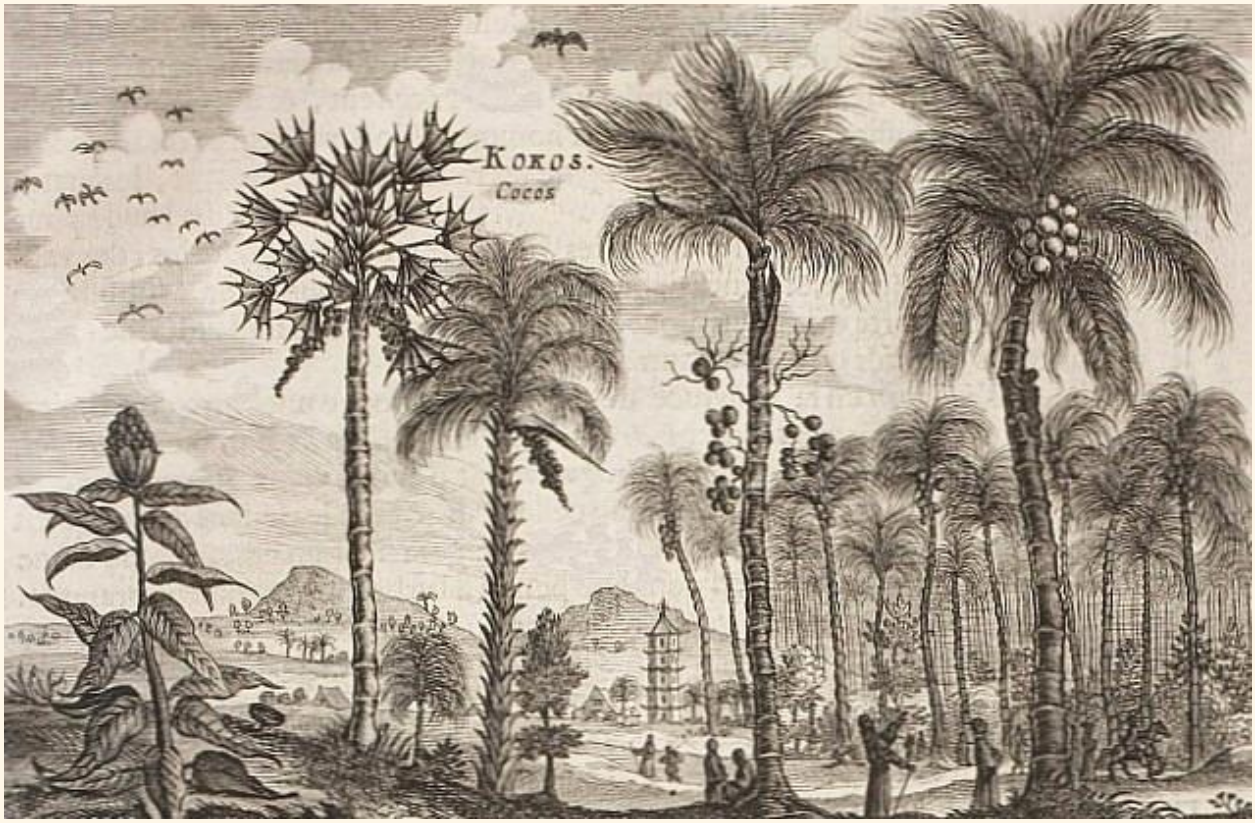
Voilà ce qu'en disent ces auteurs. Quoi qu'il en soit, il y en a qui tiennent que le poivre blanc, & le noir ne diffèrent qu'en la préparation, & maturité. Quant au poivre nommé *pimpilim*, dont les fruits de verts deviennent

cendrés au soleil, il est fort recherché des médecins, qui s'en servent heureusement contre les poisons, les catarrhes, les accidents de la poitrine, la squinancie, & autres maladies froides & non de merveille si ceux de Bengala le vendent si cher à nos Européens.

Quoi que les Chinois ne se puissent résoudre à se conformer aux mœurs des étrangers, si est-ce qu'ils ont appris de mâcher toujours les feuilles de *betelle*, ou *betre*, qu'aucuns soutiennent être le *malabathron* des Indes, nommé des autres *siry-boa*, voire *tembul*, & *pam*. Cette plante croît fort bien ès parties p2.086 méridionales de la Chine, mais non pas avec tant de facilité qu'ès pays de Decan, de Guzarate, de Canam, de Bisnaga, & autres lieux plus tempérés des Indes, car elle ne se plaît pas ès pays trop froid, comme en la Chine septentrionale, ni ès pays trop chauds, comme en Mozambique & Sofala. Sa feuille est presque semblable à celle du citronnier, ou du laurier. On tient pour les meilleures celles qui sont bien mûres & jaunâtres, encore que quelques femmes fassent plus d'état de celles qui ne sont pas mûres parce qu'elles font plus de bruit en la bouche en les mâchant. Elles se gâtent si on les manie avec les mains quand on vient de les cueillir. Cette plante porte un fruit ès îles de Moluques, lequel est tortu, & semblable à une queue de lézard, duquel ils mangent en ces pays-là avec volupté. On la provigne comme la vigne, & elle s'attache comme le lierre à tout ce qu'elle peut attraper. Aucuns pour en avoir plus de profit & d'agrément, la plantent auprès des arbres d'areca, & du poivre. Les Indiens pour diminuer l'amertume des feuilles de cette plante les trempent dans l'eau avec de la chaux, de l'areca, ou du lycium, du camphre de Bornéo, du musc, du bois d'aloès, de l'ambre, ou de quelques autres ingrédients odoratfs. Étant ainsi préparées, elles sont d'un goût si agréable, & font une si bonne haleine, que les plus riches en ont jour & nuit en la bouche, voire le menu peuple s'efforce d'en avoir, quoiqu'elles soient bien chères, à cause qu'ils tiennent qu'elles fortifient le cœur & le cerveau, qu'elles chassent les humeurs superflues, & les ventosités, qu'elles affermissent les gencives, & qu'elles assistent à la concoction des viandes. Lorsque les Chinois veulent visiter leurs amis, ou prendre congé d'eux, ils ne se servent que de ces feuilles de bétel & d'areca, pour donner des preuves assurées de leur bienveillance. Le même ledit du roi de Nizamoxa qui

croit de faire un grand présent à ses princes, lorsqu'il leur donne de sa main une petite bourse de soie remplie de ces feuilles. Les Indiens, dit Acosta, ont d'ordinaire en la bouche des feuilles de betelle, & spécialement lorsqu'ils veulent parler à quelques grands, afin d'avoir l'haleine odoriférante. Ceux toutefois, à qui il est mort quelque parent, sont obligés de s'abstenir d'en manger par quelques jours. Les Arabes même, & les Moalis (c'est-à-dire ceux de la secte d'Ali) s'en abstiennent durant les dix jours de leur jeûne.

Il y a aussi un arbre fort étrange & merveilleux qui croît en quelques endroits de la Chine, que quelques-uns appellent *mauglé*, ou le *figuier des Indes*, parce que son fruit ressemblent à nos figues. Il y en a qui l'appellent l'*arbre de Goa*, à cause qu'il croît aussi en abondance en cette île. Cet arbre pousse ses branches fort haut, & fait un tronc bien gros, puis après il jette ses branches d'un côté & d'autre, p2.087 desquelles sortent de petits filaments semblables à la goutte de lin, qui sont jaunes tandis qu'ils sont frais, lesquels étant parvenus jusques en terre, prennent racine, & font comme un arbre nouveau : car ils se font gros petit à petit, & deviennent comme des nouveaux pieds d'arbres, produisant aussi par la cime des branches, lesquelles rejettent aussi d'autres chevelures contre terre, & se multiplient tout de même, & ainsi consécutivement jusques à un nombre infini ; tellement qu'un seul arbre par ce moyen peut couvrir la largeur d'un mille d'Italie ; & ce ne sont pas seulement les branches basses qui jettent ces filaments, mais même les plus hautes, de sorte qu'un seul arbre peut faire une grande forêt. On reconnaît le père de tous ces arbres au tronc, qui est notablement plus gros que les autres. C'est sous ces arbres que les Indiens se retirent pour être à l'ombre : ils en font des grottes, des salles, des allées, & des tabernacles tout voûtés, où ils ne se trouvent aucunement incommodés des ardeurs du soleil. Les feuilles de cet arbre ressemblent à celles du coignier, & sont vertes par dessus, & blanchâtres par dessous, & couvertes de bourre desquelles les éléphants sont fort friands. Son fruit est gros comme le bout d'un gros orteil, semblable à des petites figues, de couleur sanguine dehors & dedans, & plein de grains comme les figues communes ; mais il n'est pas si agréable au goût.



L'arbre de cocos croît aussi fort bien en la Chine ; les Indiens le nomment *coquoeiro* ; son tronc est d'ordinaire tortu, & gros parfois de sept pieds, & haut de cinquante. Sa racine est fort courte & menue, & ne se couvre que de fort peu de terre ; le haut de l'arbre est aussi gros que le pied ; son écorce est cendrée ; le lait ou suc qui sort du bois sert de nourriture aux fourmis ; ses branches prennent toujours le haut, & produisent leurs feuilles en forme de pennaches, dont aucunes sont longues de seize pieds. Ses fruits, qui pendent à une queue courte, & grosse comme un tuyau d'oie, avec des écailles rougeâtres, sont durs, pesants, & parfois plus gros que la tête d'un homme. Ils ont une écorce épaisse, & pleine de filaments. Si on perce leurs coques avant qu'ils soient mûrs, il en sort une liqueur fort douce & agréable qui étant incontinent bue fait puissamment uriner. Leurs noyaux sont aussi d'un goût très excellent, nourrissent à merveille, rendent les forces aux corps fatigués de travail, ou de long voyage, & affaiblis par des maladies invétérées. Le sommet du tronc de cet arbre rend une moëlle blanche, qu'on sert ordinairement sur les meilleures tables. Clusius dit qu'on fait ès Indes des cordages, & des câbles de son écorce. Lacuna assure qu'on en fait des tapis, qu'on en fait aussi du papier, des vêtements, des mâts, des planches & des soliveaux pour la perfection des navires.

Bref les historiens célèbrent les merveilleuses propriétés de cet arbre avec tant de pompe, & tant d'illustres éloges, qu'ils semblent approcher de l'hyperbole. Rochefort dans son *Histoire des Antilles* dit que cet arbre incomparable porte un fruit qui présente dans un beau vase naturel, un mets excellent, & un breuvage délicieux, qui peuvent suffire à la nourriture de l'homme. L'on peut tirer (dit-il) de son tronc ou de ses écorces, de ses branches ou de ses racines & de son fruit, les matériaux qui sont nécessaires pour bâtir des maisons & des navires, de l'huile pour éclairer, du baume pour guérir les blessures, du fil pour faire des étoffes, des vaisseaux nécessaires au ménage, & généralement tout ce qui est requis pour la subsistance d'une famille. De sorte que nous pouvons dire que cet arbre seul enferme en soi les vertus & les qualités de tous les autres.

Proche de Kingyven en la province de Quangsi on trouve une sorte de palmier, dont le fruit est appelé par les Indiens *areka*, ceux de Malaca le nomment *faoufel*, ceux de Cochin, *chacani*, les Portugais *araguerou*, & d'autres lieux *pinam*, *poas*, & *pao*. La feuille est de même grandeur que celle de la palme, le dedans de la tige est plein de filaments, dont on se sert aussi à plusieurs usages ; le foin est enveloppé d'une gousse laquelle venant à tomber, il demeure pendu à l'arbre d'une couleur orangée. Il est fort savoureux, & a la vertu de la chicorée, étant froid & sec ; mais il a une qualité fort astringente ; la coque n'est pas de la grosseur de celle de la palme, mais plus petite, comme celle du pêcher de figure ovale, ressemblant aucunement à la muscade, ayant partout des veines blanches & rougeâtres, & de ce fruit ils font leur areca, qui les empêche d'avoir mal aux dents.

Voilà les plus rares arbres qui croissent en la Chine, selon la connaissance que j'en ai pu tirer, & dont les relations des Indes rapportent aussi beaucoup de particularités, à la lecture desquelles je renvoie les curieux.

Fruits

La Chine produit aussi quantité de fruits qui ne sont que bien peu connus dans notre Europe. Et entr'autres la province de Quantung en produit un vraiment rare & particulier, que les Chinois nomment *yenchu*, les Portugais *jamboa*, les Arabes *tupha*, les Persiens *tuphat*, les Turcs *alma*, les Malabariens *jamboli*, & les Hollandais *pompelmoes*. Il croît en des arbres piquants & épineux comme les citrons, toutefois ces arbres sont plus

grands ; mais la fleur est toute semblable, blanche, & qui sent extrêmement bon, dont on en tire une eau très souève & odoriférante par la distillation. Pour les fruits ils sont beaucoup plus gros que ne sont même les plus gros citrons, c'est-à-dire pour le moins aussi gros que la tête d'un homme. Pour la couleur de la peau, elle ressemble aux autres orangers. La chair est rougeâtre, & aigre-douce, & a le goût d'un raisin qui n'est pas tout à fait mûr ; c'est pourquoi on en fait & exprime une liqueur & breuvage, tout de même qu'on en tire chez nous des cerises, poires, & pommes, dont on fait du cidre. Ce fruit se peut garder un an tout entier étant pendu, & les Chinois en mangent ordinairement à l'entrée de table, & parfois entre deux repas. Ils en font même des confitures, dont ils se servent avec succès pour étancher la soif, & rompre les fièvres bilieuses.



Les poiriers, les pommiers, les pruniers, les cerisiers, les figuiers, les vignes, voire le blé, l'orge, & semblables arbres & grains, dont nos campagnes sont couvertes, croissent aussi en toute abondance en la Chine, mais les habitants n'en font pas grand état. Le riz d'ordinaire leur sert de nourriture & de boisson : ils en font du vin très excellent, & pour les raisins, dont nous faisons nos vins, ils les sèchent seulement pour les vendre par après aux étrangers.

La province de Peking foisonne en belles & grosses châtaignes, mais en celle de Suchuen proche de Xunking elles fondent en la bouche comme du sucre.

Il y a des pommes d'or dans la province de Honan, non loin de la ville de Queite. Les grenades y croissent aussi en abondance, & spécialement proche de la cité de Xeching.

On trouve aussi de ces pommes dorées dans la province de Huquang, sous la juridiction de la ville capitale de Changte, entre lesquelles il y en a qu'on appelle p2.089 les pommes d'or d'hiver, à cause qu'elles ne mûrissent qu'en cette saison, au lieu que les autres mûrissent en été.

Les meilleures & les plus belles pommes de cette espèce croissent en la province de Fokien, non loin des villes de Chivencheu, & de Changceu : elles ont le goût de nos vins muscats, & sont très propres à confire, lorsque l'humidité superflue en est exprimée.

On trouve dans la province de Chekiang vers la ville de Kinhoa de certains arbres, qui rendent une graisse, dont on fait de très bonnes chandelles, comme si c'était du suif, qui sont blanches, & n'engraissent jamais les mains, quoiqu'on les touche & manie, & ne sentent point mauvais, ni ne puent quand on les éteint. Ceux de la Chine nomment ces arbres *kieuyeu* ; ils sont assez grands, & ressemblent fort à nos poiriers quant à la feuille & à la figure, & produisent des fleurs blanches comme nos cerisiers : ensuite de la fleur vient une baie tout à fait ronde, aussi grosse qu'une cerise, laquelle est couverte d'une écorce mince & noirâtre ; la chair en est blanche, qui paraît en rompant son écorce, quand la baie est mûre. On amasse ces baies pour les cuire en l'eau, & lors la chair se fond, & s'épaissit comme du suif, lors qu'elle est froide ; pour le noyau qui reste, comme il est plein d'huile, aussi le font-ils tremper de même que les olives parmi nous ; mais ils ne s'en servent pas pour assaisonner leurs viandes, comme nous faisons, mais pour brûler dans la lampe. En hiver les feuilles de ces arbres sont rouges comme du cuivre, & dès qu'elles sont tombées, comme elles sont un peu grasses, les vaches & les brebis les trouvent excellentes, & en mangent volontiers ; ce qui les engraisse parfaitement bien.

La province de Peking produit un fruit aquatique que les habitants de la ville de Xunte nomment Linkio, lequel a presque la même forme

qu'une truffe ; il s'avance de tous côtés en forme de pyramide triangulaire ; l'écorce en est verte, épaisse, & rouge aux extrémités ; il devient noir quand on le sèche, la substance du dedans en est très blanche, & a le goût d'une châtaigne, bien qu'il soit trois ou quatre fois plus gros ; on le plante par toute la Chine dans des eaux coyes & marécageuses ; ses feuilles sont fort petites, & s'étendent extrêmement sur la superficie de l'eau.

On trouve dans la province de Xantung une autre sorte de pomme nommé *suçu*, qu'on sèche comme les figues dans l'Europe, pour les garder toute l'année. Ces pommes sont rondes, rouges, vermeilles, & tant soit peu plus grosses que les nôtres : les os & grains qu'elles ont dans la chair sont plats & ronds de la grosseur d'un liard ; le tout est renfermé dans une écorce dure comme du bois. Ces pépins ne sont pas dans le cœur de la pomme, mais ils se touchent les uns aux autres dans la chair vers la peau, sans être couchés de plat, tout droits & en pointe : le nombre n'en est pas assuré, quelquefois il y en a dix, quelque fois cinq, plus ou moins, selon la grosseur de la pomme. Il y en a aussi qui n'ont point de pépins, & dont la chair est toute rouge, & quand elle est mûre, elle devient molle comme une corme, & a un goût très agréable ; & il s'en forme comme une croûte de miel ou de sucre qui est sèche, de sorte qu'on croirait d'abord que c'est une écorce de citron confite ; il y en a aussi quelques-unes qui ont l'écorce verte, qui étant mûres, ne viennent pourtant jamais molles, mais qu'on coupe avec un couteau comme les nôtres, ou à qui où ôte l'écorce avec les dents : les autres ne diffèrent pas de celles qui sont rougeâtres. Je ne sais pas que ce fruit vienne ailleurs que dans la Chine ; l'arbre sur lequel il croît est médiocrement grand, & n'a pas presque besoin d'être cultivé.

Il y a dans la province de Fokien, & dans tous les lieux qui sont au Midi, mais principalement dans le territoire de cette ville de Focheu, un autre excellent fruit, qui se nomme *lichi*, & que les Portugais de Machao appellent *lichias*. Il naît en des arbres qui sont fort grands & fort hauts, dont les feuilles ressemblent à celles des lauriers : du bout & des extrémités des branches il en sort des raisins ; c'est là où est le fruit, comme dans les grappes, néanmoins il est plus clair, & pend à de plus longues queues ; ce fruit ressemble à un petit cœur quant à la figure, &

est gros comme une grosse noix, & a beaucoup de rapport avec une petite pomme de pin ; l'écorce est pleine d'écailles, mais n'est pas si épaisse ; car elle n'a pas plus d'épaisseur qu'un parchemin, ou une pellicule qu'on peut aisément arracher & déchirer de la main. Le noyau qui est dedans est blanc, succulent, & d'un très bon goût, & a la même senteur que les roses : quand le fruit est mûr il est violet & pourprin, de façon que ces arbres semblent être revêtus & embellis de cœurs de pourpre, & par un p2.090 aspect si agréable sourire & divertir ceux qui les regardent ; la chair environne l'os & la pierre, tant plus elle est petite, tant plus en estime-t'on le fruit, & le croit-on excellent : le noyau est comme une tablette de sucre rosat, & il fond en la bouche de même sorte. Quelques-uns lui donnent, à cause de toutes ses belles qualités, le nom de roi des fruits.

On trouve encore en ce territoire une autre sorte de fruit, qui est rond, dont l'écorce ressemble fort à la précédente, qu'on nomme *lungyen*, c'est-à-dire *œil de dragon* : il n'est pas si gros que le précédent, mais un peu plus petit, & plus rond, comme sont nos plus grosses cerises ; toutefois la peau est un peu plus dure que n'est pas celle de *lichi*, & un peu plus couverte d'écailles. Les habitants le sèchent très proprement, & en débitent aux étrangers : le nouveau est plus estimé que le vieux, à cause que son suc n'est pas si fort évaporé. Ils en expriment aussi une liqueur, dont ils sont du vin assez doux, mais rare.

On recueille aussi dans ce même territoire le fruit de *muiginli*, c'est-à-dire les prunes de la belle femme ; elles sont grandes & belles, bien plus grosses & plus excellentes que ne sont pas celles de Damas, plus rondes qu'elles ne sont longues, ou ovales.

La Chine produit un autre fruit que les habitants appellent *jaka*, & les Arabes *panax*. C'est un grand arbre qui a les feuilles de la grandeur d'une paume vertes-pâles avec un gros nerf dur par le milieu tout du long ; son fruit qui sort du tronc même, & des grosses branches, est long & fort gros, de couleur de vert-brun, couvert d'une écorce grosse, & garni à l'entour comme de pointes de diamants, au bout desquelles il y a une épine courte & verte avec un aiguillon noir semblable à l'épine des durions ; il ne pique pas toutefois, quoi qu'à le voir on croirait le contraire. Le moindre de ses fruits



est grand comme une grosse courge & davantage, & spécialement en Malabar. La dureté de son écorce ne se peut vaincre que par la hache. Le dedans est rempli de logettes & de creux qui sont pleins de châtaignes plus longues, & plus grosses que les dattes, couvertes d'une peau cendrée, & blanches au dedans, d'un goût terrestre, & âpre quand on les mange vertes, & causent beaucoup de ventosités ; mais si on les cuit sous la cendre chaude, elles ont le goût de marrons d'Espagne. Étant mûres, elles ont une odeur, & un goût assez agréable. Chacune de ces châtaignes est environnée d'une chair jaune, ou un peu visqueuse, qui approche celle des durions. Ce fruit est de dure digestion, engendre des humeurs mauvaises & venimeuses, & ceux qui en mangent volontiers, sont sujets à une dangereuse maladie, que les Indiens appellent *morxi*. Celui qui p2.091 est appelé *papa* ou *girasal* est le plus dangereux, & le plus malsain, mais celui qu'on nomme *barca* ne charge pas si fort l'estomac.

On y trouve aussi quantité de durions. L'arbre sur lequel ce fruit croît est appelé *batan* ; il est fort grand & d'un bois fort & massif, couvert d'une grosse écorce cendrée, avec beaucoup de branches chargées de force fruits. Ses fleurs, nommées *buaa*, sont blanches & un peu jaunâtres. Ses feuilles sont dentelées, vertes-pâles par dedans, & vertes-brunes par

dehors. Son fruit est gros comme un melon, couvert d'une écorce épaisse, garnie de force aiguillons, courts, gros, & piquants, verte par dehors, & cannelée en long comme un melon ; mais par dedans il a comme quatre chambres en long, en chacune desquelles il y a trois ou quatre creux, & dans lesquels on voit un fruit blanc comme crème de lait, gros comme un œuf de poule qui est de meilleur goût & odeur que la viande que les Espagnols appellent *maniar blanco* ; il n'est pas toutefois si tendre, ni si visqueux. Car ceux qui n'ont pas cette blancheur, mais sont jaunâtres, sont pourris ou gâtés par l'injure de l'air ou par la pluie. On tient pour les meilleurs ceux qui n'ont que trois fruits par chaque chambre, & puis ceux qui n'en ont que quatre : car on ne tient compte de ceux qui en ont cinq, comme aussi de ceux qui sont crevassés. On ne trouve d'ordinaire que vingt fruits par chaque pomme, chacun desquels a un noyau enclos au dedans, semblable à un noyau de pêche, non pas rond mais longuet, d'un goût fade, qui rend la langue âpre, comme sont les nèfles vertes, à raison de quoi on ne le mange pas. Ce fruit est chaud & humide, & quand on le veut manger, il le faut presser légèrement avec le pied, de peur des épines, pour l'ouvrir. Il semble à ceux qui n'en ont jamais goûté qu'ils flairent d'abord des oignons pourris, mais dès qu'ils en ont tâté, ils le trouvent de meilleur goût que tous les autres fruits ; et de vrai, les friands en font si grand cas, qu'ils ne le peuvent quitter sans en être pleins jusques à la gorge. Quant au reste, il y a une étrange antipathie entre ce fruit & celui de bétel, car si on met quelques feuilles de celui-ci dans un navire chargé de durions, ils viendront tous à le pourrir en peu de temps. Une feuille de bétel appliquée sur l'estomac, guérit l'inflammation & l'enflure y causées par l'indigestion des durions : elle ôte même en un instant le mauvais goût que retiennent en la bouche ceux qui ont mangé quantité de ces fruits.

Entre les douceurs & les régales qui croissent dans la Chine, & au reste des Indes, on nombre l'ananas. Il est à vrai dire si beau, & d'une odeur si douce, qu'on peut dire que la nature a déployé en sa faveur tout ce qu'elle resserrait de plus rare & de plus précieux dans ses trésors. Il croît sur une tige haute d'un bon pied, qui est revêtue de plusieurs feuilles, qui sont de la longueur de celles des cardes, de la largeur de la paume de la main, & de la figure de celle de l'aloès. Elles sont pointues par le bout, de même que celles du glaïeul, & armées de part & d'autre de petites épines, qui sont fort



perçantes. Le fruit qui croît entre ces feuilles, & qui est élevé sur la tige, est quelquefois de la grosseur d'un melon, mais sa forme est à peu près semblable à une pomme de pin. Son écorce est relevée en compartiments, & chargée au dehors de plusieurs petites fleurs, comme d'autant de boutons, qui selon les divers aspects du soleil, le revêtent de toutes les différentes couleurs qu'on remarque en l'arc en ciel. Ces fleurs tombent en partie, à mesure que le fruit mûrit. Mais ce qui lui donne plus de lustre, & qui lui a acquis le titre de roi entre les fruits, c'est qu'il est couronné d'un gros bouquet, tissu de fleurs, & de petites feuilles solides & dentelées, qui sont d'un rouge si vif, & si luisant, qu'elles lui donnent une merveilleuse grâce. La chair ou la poulpe, qui est contenue sous l'écorce, est un peu fibreuse ; mais elle se résout entièrement en suc dans la bouche ; elle a aussi un goût si relevé, & qui lui est si particulier, que ceux qui l'ont voulu parfaitement décrire, ne pouvant le faire sous une seule comparaison, ont emprunté tout ce qui se trouve de plus délicieux en l'auberge, en l'abricot, en la fraise, en la framboise, au muscat, & en la reinette, & après avoir dit tout cela, ils sont contrains de confesser, qu'elle a encore un certain goût fort exquis, qui ne se peut pas exprimer, & qui lui est tout particulier. On a mangé assez longtemps de ce fruit, sans remarquer les excellents usages, qu'il a dans la médecine, mais à présent l'expérience a fait connaître que

son suc a une vertu admirable, pour recréer les esprits, & relever le cœur abattu. On l'emploie aussi heureusement pour fortifier l'estomac, chasser les dégoûts, & rétablir l'appétit. Il soulage aussi merveilleusement ceux qui sont affligés de la gravelle, ou p2.092 de suppression d'urine, & même, l'on tient pour assuré qu'il détruit la force du poison. Au défaut du fruit la racine produit tous les mêmes effets. On tient aussi que l'eau qu'on en tire par l'alambic fait une opération plus prompte : mais d'autant qu'on a remarqué qu'elle est un peu trop piquante, & qu'elle offense la bouche, le palais, & les vaisseaux urétaires ; l'on conseille d'en user en bien petite quantité, par l'avis d'un savant médecin, qui lui saura donner quelque doux véhicule, qui servira de correctif à cette acrimonie.

Les Indiens naturels du pays, composent avec ce fruit, & le suc de quelques oranges douces, un excellent breuvage, qui approche fort de la malvoisie, quand il est gardé deux ou trois jours. On en fait aussi une confiture liquide, laquelle est l'une des plus exquises, & des plus délicates de toutes celles que l'on apporte des Indes, surtout lorsqu'on y mêle des fleurs d'oranges, & de citrons, qui ne sont pas encore entièrement épanouies. On coupe aussi ce fruit en deux, avant qu'il soit bien mûr, & on le confit à sec avec son écorce, & une partie des feuilles qui lui servent de guirlande ; puis après on le rejoint proprement selon l'art, & on l'encroûte d'une glace sucrée, qui en conservant parfaitement la figure de ce rare fruit, & de ses feuilles, fait voir dans les contrées où il croît, nonobstant le chaud qui y domine, une douce & agréable image des productions de l'hiver.

On trouve encore en la Chine, & principalement en la province de Quantung, un autre fruit nommé des habitants, & des Égyptiens *musa*, de ceux de Decan, de Bengala & de Guazarate *quelli*, de ceux de Malabar *palan*, de ceux de Malayo *picau*, & des Persiens *mous*. Aucuns prennent l'arbre pour une espèce de palmier. Quoi qu'il en soit, Acosta dit qu'il a dix-huit ou vingt paumes de hauteur. Son tronc est composé de plusieurs écorces couchées l'une sur l'autre, & est gros comme la jambe d'un homme, & a la racine ronde & grosse, dont les éléphants sont fort friands. Ses feuilles ont neuf paumes de longueur, & deux & demie de largeur, ayant une grosse côte par le milieu tout du long, avec des filaments en travers d'un côté & d'autre. À la cime de cet arbre il sort parfois un bouquet de fleurs de couleur rousse. Il jette une seule branche grosse comme le

bras d'un homme, compartie par divers nœuds, à chacun desquels il y a douze ou quatorze figues, tellement que la branche est quelque fois chargée de cent ou deux cents figues. Les Portugais des Indes en établirent diverses espèces : appellent *cenorins* celles qui sont fort jaunes, longuettes, & de bonne odeur ; & *chincapanoes* celles qui sont quelque peu vertes, & plus longues. Aucuns préparent les feuilles de cet arbre avec du poivre, du gingembre, du sel, du vinaigre & des aulx, & en mangent au lieu de câpres. Les autres s'en servent pour étancher la soif, & ralentir la chaleur des fièvres ardentes. On tient qu'elles lâchent le ventre, qu'elles servent aux reins, qu'elles provoquent l'urine, mais qu'elles chargent l'estomac, & opilent le foie, si on en mange avec excès.

@

CHAPITRE XIV

Des animaux

@

Comme la nature a donné avec profusion à ce royaume toutes sortes d'arbres, d'herbes, de fleurs & de fruits, elle ne s'est pas montré moins libérale en la production des bêtes à quatre pieds, d'oiseaux, de poissons & d'insectes, dont je ne ferai qu'un court récit, à cause que plusieurs auteurs en traitent fort amplement.

L'on trouve dans toute la Chine des troupeaux de brebis par milliers, qui portent comme en Tartarie & en Perse de longues queues, dont aucunes pèsent quarante livres & plus.

On y voit des vaches à longues queues frisées, qui servent de pennaches aux gens de guerre. Nous avons dit ci-devant que celles des territoires des villes de Cingcheu & de Tengcheu ont dans l'estomac des pierres très bonnes pour fortifier le cerveau, empêcher les catarrhes, &c.

Il y a aussi un animal en la province de Quantung (que les habitants nomment la vache), armé au front d'une corne fort longue, & ronde, qui court avec tant de vitesse, qu'il peut faire aisément plus de trois cents stades en un jour. On ne trouve presque pas d'autre moyen pour le prendre, qu'en semant du sel, dont il est friand, sur les chemins où on croit qu'il doit passer.

p2.093 La province de Kiangsi foisonne en porcs, dont la fiente sert à engraisser ses campagnes.

Celle de Peking produit des chats fort blancs, & à longues oreilles, qui sont tellement dorlotés & mignardés des grandes dames, qu'ils dormiraient auprès des souris sans les molester.

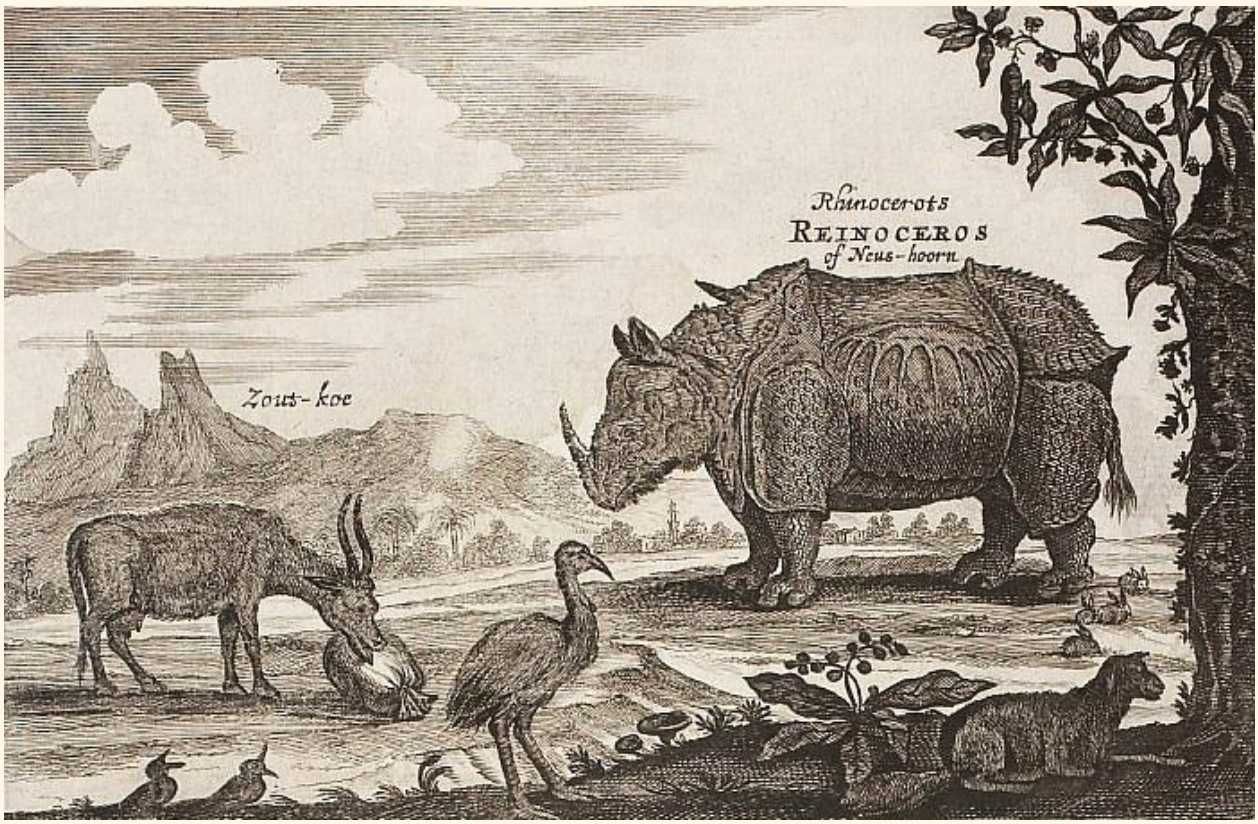
Les provinces de Junnan, de Suchuen & de Xiensi nourrissent de beaux chevaux, mais de petite stature, qui sont vite au pas, au trot, au galop, à la carrière, au maniement, & qui ont la tête & le col fermes, & la bouche souple & de bon appui, comme nous l'avons expérimenté en notre voyage.

On trouve des souris jaunes proche la forteresse de Siven, dont les peaux sont fort recherchées des Chinois.

Les cerfs, les biches, les lièvres & semblables bêtes de grosse & petite chasse couvrent souvent à grosses bandes les chemins & les campagnes de cet empire.

On trouve quantité d'ours en la province de Xensi, dont les pâtes de devant servent de mets aux plus friands.

On voit ès environs de la ville de Linyao force bœufs sauvages, & autres bêtes semblables à des tigres, dont les peaux servent de vêtements aux habitants.

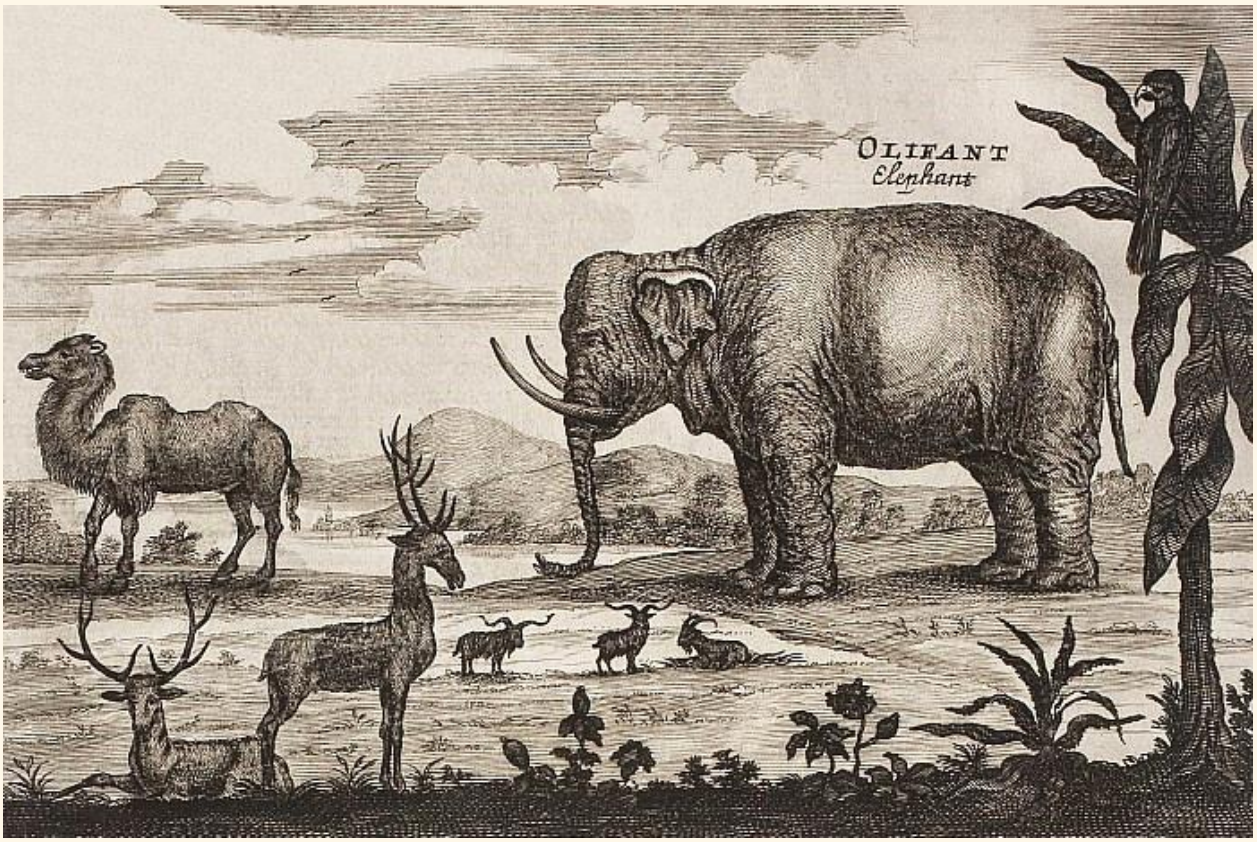


On trouve en la province de Suchuen, vers la ville de Po, quantité de **rhinocéros**. Cet animal est armé de pied en cap ; il porte une corne sur le nez de couleur de gris obscur, & fort pointue. Sa peau est cendrée, sans poil, & pleine de rides, disposées en forme d'écailles de couleur de châtaignes, & impénétrables aux meilleurs tranchants. Son corps ne diffère guère de la grosseur de celui de l'éléphant, mais ses jambes sont plus courtes. Si on le moleste, il décoche indifféremment sa colère sur tout ce qu'il rencontre, & renverse même des arbres entiers. Lorsqu'il a terrassé un

homme, il le tue à force de le lécher par la rudesse de sa langue, & puis le ronge jusques aux os. Sa chasse est fort dangereuse. Jacob Bontius rapporte dans ses relations que Thierry Jemming secrétaire de la ville de Batavie, s'étant rendu à cheval dans une forêt avec deux autres pour se battre, tourmenta, dans un lieu marécageux un rhinocéros avec son petit, qui l'ayant conduit en sûreté dans les plus forts buissons, revint en furie pour tirer vengeance de celui qui avait manqué de le tuer. Dès qu'il eut reconnu son homme, il le prit par les chausses, & le déchira. Mais le cheval, peut être mieux avisé que son maître, se sauva à la course & sans doute il aurait été aussi très mal traité, sans les obstacles des arbres dans lesquels cette furieuse bête enfonçait parfois sa corne. Cette proie lui ayant manqué, il reprit la piste des deux autres cavaliers, qui ayant pris des troncs d'arbres pour p2.094 écussons, & rondèles, parèrent à la violence de sa corne, laquelle étant portée assez avant dans un arbre, donna le temps aux assaillis de décharger leurs fusils, & de donner la mort à celui qui pensait leur ôter la vie. C'est un des ennemis mortels de l'éléphant : lorsqu'il le veut attaquer, il aiguise sa corne, laquelle il porte avec impétuosité dans son ventre, & le tue en peu de temps. On en trouve quantité à Bengala, à Patane, & à Macarane. Sa chair presque dure comme du fer, sert de viandes aux Mores. Le vin trempé dans sa peau & dans sa corne est un puissant remède contre les poisons & fièvres malignes. Aristote n'a pas connu cette bête, & les Grecs en font fort peu de mention. Les Romains se servaient de sa corne qu'ils emplissaient d'huile pour éclairer leurs bains. L'empereur Auguste s'en servit tout le premier, ès solennités de ses triomphes, & Cneus Pompée sur ses amphithéâtres : d'où vient que Solin dit que devant le temps de celui-ci les jeux n'avaient aucune connaissance du rhinocéros.

Aucuns confondent la licorne avec le rhinocéros, mais ils se trompent, car celle-là ressemble à un cheval bien déchargé, ou bien à une chèvre, d'autant qu'elle a une barbe au dessous du menton, & le poil plus long qu'un cheval, & les pieds fendus comme une vraie chèvre, ayant aussi une très belle corne longue & pointue au milieu du front, tortillée en sorte qu'on dirait qu'en ayant deux elles se sont jointes ensemble. On en voit une au trésor de S. Denis en France, qui est très belle ayant six pieds & demi & un pouce de hauteur. Elle fut envoyée à Charlemagne par Aaron roi de Perse

avec plusieurs autres riches présents environ l'an 807. Cet animal est l'ennemi des venins, & des choses impures ; aussi les naturalistes qui en ont parlé affirment que les autres animaux, qui habitent le même pays, lorsqu'ils veulent aller boire dans la fontaine, où ils ont accoutumé de se désaltérer, s'y assemblent tous, & de la crainte qu'ils ont que l'eau ne soit infectée de quelque venin, ou autrement corrompue, ils attendent que la licorne ait plongé sa corne dans l'eau, & en suite bu la première, après quoi ils n'appréhendent aucune corruption, & boivent librement.



L'éléphant, animal le plus gros, & le plus monstrueux de tous, se trouve en plusieurs endroits de la Chine, mais spécialement ès provinces de Nanking, & de Junnan. Il a toujours été fort estimé de tous les monarques & princes de la terre. Les naturalistes lui ont dressé tant d'éloges, que je me trouve impuissant de renchérir sur eux. On en voit aussi en très grand nombre par tout l'empire de Pegu, comme au-delà de la rivière de Savara, à Bremu, à Ava, à Bengala, à Malaca, &c. L'empereur de Pegu, à cause qu'il en a tant, est surnommé *quinber sencan-jasel*, p2.095 c'est-à-dire le Grand monarque des éléphants. Ils ont des défenses d'ivoire qui leur sortent de la bouche, que nous pourrions appeler des cornes, à cause de leur grandeur, & forme pointue ; leur principal manger est du riz cuit avec du lait mis en pelotes, dont un chacun a

cinquante livres pour sa portion. On les laisse après aller par la campagne, où ils se plaisent fort à se repaître de feuilles de cicomore, & d'autres arbres qui leur sont agréables. Ils se plaisent aussi à demeurer à la fraîcheur, & à se baigner dans les viviers, car ils sont sujets au flux de sang, & la chaleur leur est grandement contraire. Quant l'eau n'est pas capable de les couvrir tous, ils se couchent dedans, & s'y vautrent à plaisir. Leur honnêteté & discrétion est telle, qu'ils ne s'accouplent jamais ensemble en la présence des personnes. On tient que les femelles portent deux ou trois ans, voire dix, & en vivent deux cents. Ils ne fléchissent jamais les genoux, comme font les rois qui ne s'humilient jamais. Ils révèrent le Soleil & la Lune comme des divinités visibles, & se purifient dans le coulant des rivières, toutes les fois que la lune se renouvelle, & après le lendemain ils attendent avec impatience le soleil levant, & sautent de joie en le voyant. Leurs trompes (symboles des hommes puissants, opulents, & qui n'ont besoin de leurs voisins) leur servent à tous usages, portant avec elles leur boire & leur manger dans leur bouche, les baissant, les levant, les allongeant, & les retirant comme il leur plaît : qui plus est, ils en renversent des arbres, ils en arrachent les armes des mains de ceux qui leur veulent méfaire, ils en désarçonnent les gens de cheval dans une bataille, en empoignent les gens de pied, les jettent là où il leur plaît ; & si nous en croyons les relations, ils en font des nœuds que les plus adroits ne sauraient dénouer, remuent les pieds à la cadence des violons, & des harmonies, bref ils contrefont tout ce qu'on leur apprend. Ceux de Pegu dressent leurs pièges dans les forêts de palmiers pour attraper ces animaux. C'est une chose plaisante à voir, dit Le Blanc, quand une femelle amène un éléphant sauvage par les grandes rues : car comme il se voit enfermé il se lamente, & jette des cris & hurlements épouvantables, & parfois veut donner de furie contre des colonnes qui soutiennent les maisons, & s'y rompt les dents ; puis après qu'il s'est bien tourmenté, & qu'il se sent tout en eau, & que l'eau qu'il a dans le ventre le brûle, il se met sa trompe dans la bouche, & se tire toute cette eau qui est fort puante, & fume comme l'eau d'une chaudière bouillante ; puis on le contraint avec de longues pointes & rudes aiguillons de se mettre dans un cachot, où on lui lie les jambes, & dans cinq ou six jours il s'apprivoise avec la femelle domestique. Après cela on les loge dans des lieux tous riants en feuillages & en fruits, richement peints & ornés, & on les fait manger dans des vaisselles d'argent. L'empereur fait état de ces animaux,

comme du plus fort de ses armées, & les fait souvent ranger en bataille tous richement parés & harnachés. Le capitaine marche le premier avec une armure de peau de crocodile, couverte d'un drap d'or frisé avec son chanfrein de même, & celui qui le monte est vêtu de drap d'or à fonds vert, avec la lance où pend une peau de lion. À la tête de ce capitaine (poursuit le Blanc) marche une douzaine de femmes nègres jeunes, endossées de ces Indiennes de diverses couleurs, avec des tambours gentiment peints, lesquelles vont dansant devant cet animal, & font mille bouffonneries, pour le recréer & divertir.

Quand les éléphants marchent en bataille, ils ne portent que leur couverture de peau, & un faussart d'acier en la trompe, mais en leurs fêtes ils sont richement parés. Derrière ce capitaine suit un escadron de mille éléphants tous en ordonnance, puis le trône de l'empereur avec ses enfants dessus, haut élevé en forme de baldaquin, ou dais, traîné par des éléphants blancs, & suivis de quelques gentilshommes montés sur d'autres avec des cordes de soie pour les tenir. Tout ce train est accompagné de flûtes, de trompettes, de hautbois, & d'autres instruments, au son desquels ils dansent avec assez de grâce. On les voit marcher avec une certaine gravité qui semble marquer en eux quelque chose de raisonnable. Il me souvient (dit encore le Blanc) que durant cette cérémonie, il y eut un faquin, qui sans y penser traversa la rue au devant du trône impérial, ces bêtes comme offensées de cette insolence, s'arrêtèrent aussitôt, & ne voulurent passer outre, avant que ce misérable leur fut amené, qui n'attendait rien que la mort d'un coup de trompe : lors ces éléphants se regardant l'un l'autre, ne daignèrent pas de le toucher, mais laissèrent toute la vengeance à un de leurs maîtres, qui ayant fait coucher ce faquin par p2.096 terre, le sangla très bien de cordes de soie, & dit aux éléphants qu'ils avaient témoigné un juste ressentiment du mépris de ce vilain ; & lors ces animaux comme satisfaits continuèrent leur chemin. Je vis (dit encore le Blanc) un de ces éléphants fort gros & puissant présenté au même empereur par le roi de Siam son tributaire, qui lui avait envoyé pour la sagesse & son bon esprit. Dès qu'il fut arrivé, l'empereur commanda qu'on lui donnât à manger pour reconnaître sa procédure, car les bien appris mangent avec modestie ; mais le maître qui l'avait amené dit à l'empereur, qu'il se passerait bien de manger, & qu'il suffisait de lui faire donner à boire. Alors

celui qui eut la charge de lui en porter, & qui gouvernait les autres éléphants, lui apporta soit par mépris, ou autrement, de l'eau dans un vaisseau sale ; l'éléphant se trouvant piqué en ce jeu, mit sa trompe dans sa bouche, tira de son corps une eau chaude & puante, dont il couvrit son nouveau maître, lequel offensé à son tour n'eut pas plutôt chargé l'éléphant d'un coup de bâton, qu'il fut tué tout roide par sa seule trompe. L'empereur admirant sa prudence, lui fit apporter de l'eau dans un vase d'argent fort net, le fit harnacher magnifiquement, & commanda de le servir avec respect ; tant est-il vrai que ces bêtes savent tirer vengeance de ceux qui les affrontent & méprisent. Aussi assure-t-on qu'ils entendent & comprennent tout ce qu'on leur dit. Quant au reste, voyez les naturalistes qui en ont traité assez amplement.



La province de Chekiang nourrit force tigres, dont aucuns sont extrêmement furieux. Ils sont gros comme des petits ânes, & vont nuit & jour à grandes troupes, ayant la tête comme les chats de Surie, mais plus furieuses, les pâtes de lion, la couleur blanche, rouge, & noire, & fort luisante. On fait grand cas de leurs peaux, car ceux de Perse, d'Indostan, de Guzarate, de Samarcant, & de Macharane en font un grand trafic. On en

trouve sur le mont de Kutien ès environs de la ville de Kiucheu, qui ne font aucun mal, & se laissent apprivoiser.

Il y a aussi force tigres dans la province de Junnan, & de Quangsi, qui sont plus cruels que les lions mêmes, & cherchent passionnément les personnes jusques à leurs foyers, pour les dévorer. Les rois de Bengala, de Casubi, & de Macharane, prennent un grand plaisir à la chasse de ces bêtes, & leurs peuples leur donnent mille bénédictions, parce qu'ils prennent soin d'abolir leur détestable race. Leur marche est souvent reconnue par un petit animal qui les accompagne incessamment, & qui par son abois fait connaître leur arrivée aux hommes, & aux bêtes mêmes, qui retournent sur leurs pas, ou se retirent en sûreté. Bontius avance qu'il y a une étroite amitié entre le rhinocéros & le tigre, & que celui-ci ne trouve pas de meilleur p2.097 remède pour fortifier son estomac que l'ordure de celui-là. Quoi qu'il en soit, le tigre est le symbole de vitesse, de vengeance, & de félonie, d'où vient que les poètes lorsqu'ils veulent décrire une personne cruelle & impitoyable, ils disent que les tigres d'Hircanie l'ont allaitée. Les anciens payens le dédièrent à Apollon à cause de sa vitesse, & à Bacchus à cause de la fureur immodérée que le vin cause à ceux qui en prennent avec excès. Cet animal est tellement ennemi de l'harmonie, voire du tambour, qu'il se déchire lorsqu'il l'entend.

L'on trouve aussi quantité de sangliers dans la province de Quangsi, dont les deux défenses blessent, & tuent & chiens, & chevaux, & cavaliers, de sorte qu'ils ne peuvent être surmontés que par des Hercules...

Les provinces de Xensi & de Suchuen portent force *xe*, qui sont des animaux, presque aussi grands qu'un chevreuil, & ont quatre dents plus longues que les autres. C'est d'eux qu'on tire du bon musc, mais non pas de leur sang, comme quelques-uns ont mis en avant, mais d'une certaine tumeur qui leur vient au plein de la lune sous le ventre, & celui-là est le plus parfait, & plus odoriférant de tous.

Le royaume de Gannan produit un animal nommé *fefe* des habitants, qui a presque la forme humaine, les bras fort longs, le corps noir & velu, marche légèrement & fort vite, & dévore les hommes tout en riant.

La montagne de Toyung, en la province de Suchuen, nourrit des singes, qui ressemblent fort bien à un homme en grandeur & en forme. Et en effet,

tous les auteurs sont d'accord que si la beauté des animaux se devait régler par notre ressemblance, que le singe en pourrait emporter le prix. Quelques-uns l'ont voulu mettre entre l'homme & la bête, comme ils ont placé l'ange entre Dieu & l'homme. Au royaume de Pegu les singes sont considérés comme animaux qui approchant si fort de la forme humaine, doivent être plus que tous les autres agréables à Dieu, aussi sont-ils là inviolables.

Oiseaux

p2.098 Encore que l'on distingue les animaux en trois ordres différents, de volatiles, qu'on attribue à l'air, d'aquatiles qui vivent dans les eaux douces, ou salées, & de terrestres qui cheminent comme nous, ou qui rampent sur la terre ; si est-ce qu'à le prendre exactement, il n'y a point d'oiseau qui soit purement aérien comme le poisson est aquatique, le premier ne se pouvant passer du repos, qu'il est contraint de venir chercher en terre...

Quoi qu'il en soit, pour commencer par les terrestres, les poules sont à très vil prix en la Chine. On y en voit qui ont les plumes toutes renversées & tournées vers la tête : celles de Quangsi vomissent du coton, & portent de la laine au lieu de plume. Et le coq, qu'Athénée veut qui ait été nommé Alector, pource qu'il nous excite à sortir du lit, ne chante point à minuit dans la province de Suchuen, comme il fait en nos contrées. On y fait éclore, comme en Égypte, au four les poulets, mais ils ne sont pas de si bon goût que ceux qui sont couvés naturellement.

Les perdrix, les canards, les oies, les louwas (mentionnés ci-devant) & les paons sont communs en ce royaume...

Le hibou, oiseau de Minerve (autant respecté aujourd'hui des Tartares, qu'autrefois des Athéniens) se trouve dans la province de Nanking ; l'alouette en celle de Suchuen ; l'hirondelle, le perroquet, le ramier, la mouche, le vautour, les abeilles & les frelons, dont plusieurs sont blancs, ne sont pas peu communs dans toutes les autres provinces.

La province de Chekiang produit des petits oiseaux nommés *hoangcio*, que les habitants trempent dans leur vin fait de riz, & en font des confitures qu'ils vendent à bon prix.

On trouve en la province de Quangsi des oiseaux d'un plumage merveilleusement bigarré, voire si agréable à la vue que les Chinois en relèvent leurs draps de soie.

On y trouve de ces ravissants petits oiseaux, que l'on nomme *colibes*, qui ont leur plumage émaillé de tout autant de vives couleurs, qu'on en admire en l'arc en ciel, & qui ne vivent que de la rosée, qu'ils sucent sur les fleurs des arbres & des plantes.

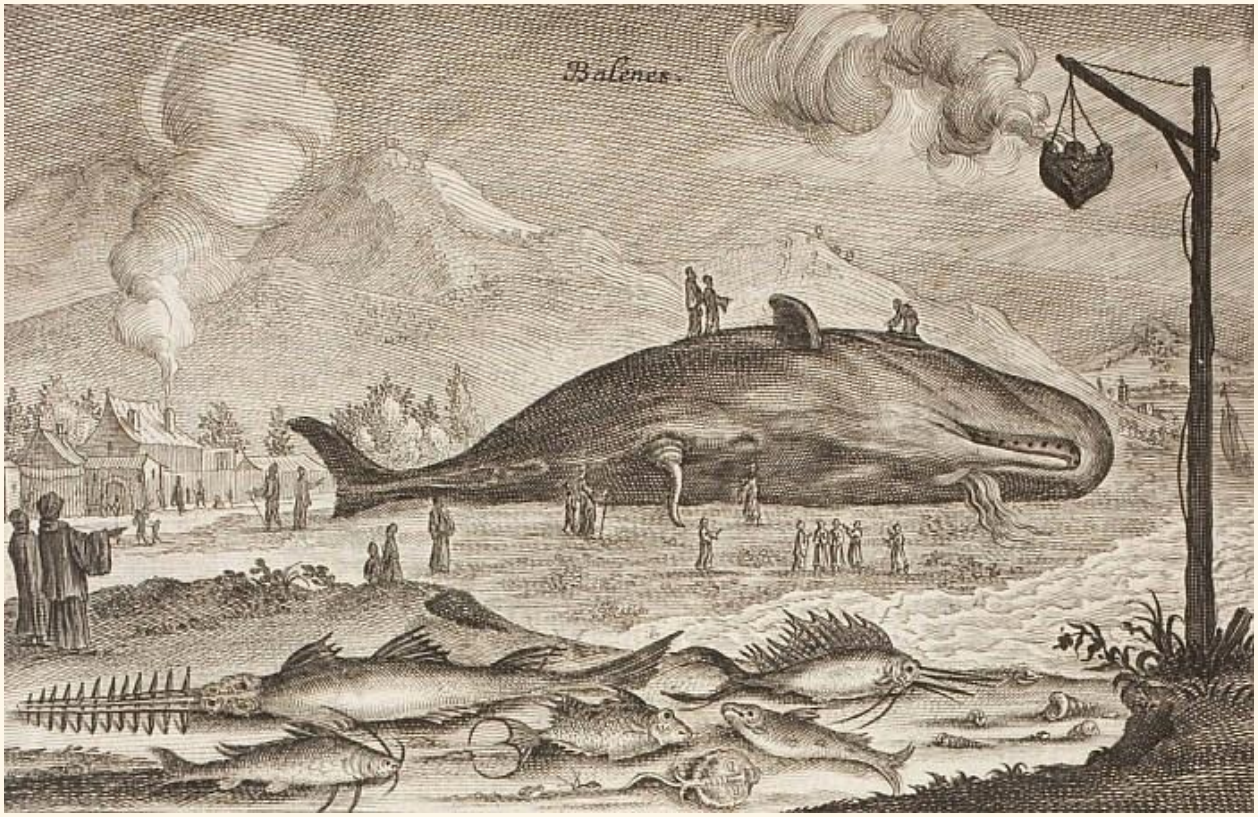
Bref, la Chine est remplie d'une infinité d'autres rares oiseaux de bois & de rivières, que j'ai vus en notre voyage, & qui sont inconnus en notre Europe.

Poissons

p2.099 Les lacs, les rivières les étangs, les canaux artificiels qui mouillent tout ce vaste empire, & les mers mêmes qui le bordent & le baignent, produisent tant de sortes de poissons, & en si grande quantité, qu'on en peut acheter dix livres & plus pour un sou. Outre le saumon, le dauphin, l'esturgeon, la lamproie, la carpe, & le brochet, qui nous sont connus, ils ont encore des poissons noirs nommés *ming*, des poissons rouges (comme en la province de Honan) & des poissons jaunes communs en la province de Chekiang. Je crois que ceux-ci sont semblables aux dorades de l'Amérique, dont les écailles paraissent dans l'eau aussi éclatantes, que si elles étaient émaillées d'un vermeil doré. On y en voit aussi des verts, qu'on pourrait nommer perroquets, à cause qu'ils sont aussi verts que les plumes de ces oiseaux. Quant aux poissons jaunes, ils sont fort estimés & mignardés des grands de l'empire, de sorte qu'un chacun en nourrit dans sa maison de plaisance, en orne ses viviers, en garnit ses vaisseaux, & s'en fait même apporter à table dans un vase pour se divertir. Le lac de Mie produit tous ses poissons aussi doux & agréables que le miel ; on en trouve une espèce dans la rivière Safranée, nommée des habitants *xehoa*, qui est fort recherchée des grands buveurs.

Il ne manque pas aussi de baleines dans la mer chinoise, non plus qu'en celles de Groenlande, & de Norvègue. Les Chinois disent qu'on en a pris dans leurs mers, qui avaient 960 pieds de long ; Nos Européens néanmoins n'en ont guère trouvé qui ont excédé 200 pieds : Les médiocres sont de

130 & 160 & grosses à proportion... p2.100 On en prend en la Chine qui rendent plus de 240 barriques d'huile, & dont la seule langue en donne parfois 60 barriques. Je ne sais pas si nos Hollandais en ont jamais tant tiré en leur pêche de Groenlande.



On trouve aussi en la Chine des loups, des chiens, & des veaux-marins. Il y a aussi des ours blancs, qui ne quittent point la mer, ne vivent que de poissons, & sont plus grands & plus sauvages que les nôtres. Ils ne s'engagent pas volontiers en pleine mer, mais suivent la côte pour surprendre les baleineaux, desquels ils sont très friands. Quelques relations rapportent qu'on y trouve des licornes lesquelles quoiqu'elles ne soient pas plus grandes que des vaches marines, portent toutefois en l'extrémité de leurs mâchoires d'en haut une dent, ou corne, ou lance, longue d'une aulne & demie, solide partout, excepté à un pied près de la racine, où elle est creuse à cause d'une autre petite corne, qui y croît, & qui pousse, & fait tomber la grande, quand elle est trop longue, trop vieille, & trop pesante. Elle est aussi si solide que les Indiens l'aiguisant & affilant contre un grès, en font des épées & des couteaux, qui tranchent aussi bien que s'ils étaient d'acier. Elle est très souveraine contre toute sorte de poison. Cet animal s'en sert fort

adroitement contre les baleines pour s'en défendre, & contre les baleineaux, les ours, les veaux-marins, & semblables poissons, desquels il fait sa curée.

Bref, les Chinois se vantent d'avoir dans leurs eaux avec profusion tous les poissons qui sont dans la nature, comme si elle avait ramassé tout l'univers aquatique dans leurs mers ; mais surtout ils font état de deux poissons savoir de *xiyu*, que les eunuques couvrent soigneusement de glace pour les présenter vifs à l'empereur, & du *lamantin*, ou *manati*.

Ce dernier croît avec l'âge de la grosseur d'une vache, & d'une longueur prodigieuse. Sa tête a quelque ressemblance à celle d'une vache, d'où vient que quelques relations l'appellent *vache de mer* ; il a de petits yeux, & la peau épaisse, de couleur brune, ridée en quelques endroits, & parsemée de quelques petits poils, qui sont fort rudes. Ce poisson n'a point de nageoires, mais en leur place il a deux petits pieds, qui ont chacun quatre doigts, qui sont trop faibles pour supporter le fais[B] d'un corps si lourd & si pesant. Il vit de l'herbe qui croît auprès des rochers, & sur les basses, qui ne sont couvertes que d'une brasse ou environ des eaux de la mer. Les femelles mettent hors leur fruit à la façon des vaches, & ont deux tétines, dont elles allaitent leurs petits. On tient qu'elles en produisent deux à chaque portée, qui ne les abandonnent point, jusques à ce qu'ils n'aient plus besoin de lait, & qu'ils puissent brouter l'herbe comme leurs mères. Sa chair est fort savoureuse, & nourrissante, & est semblable à celle d'un animal terrestre : elle est aussi courte, vermeille, appétissante sans os ni arêtes, & entremêlée de graisse laquelle étant fondue ne se rancit jamais. Lorsqu'elle a été deux ou trois jours dans le sel, l'on tient qu'elle est meilleure pour la santé, que quand on la mange toute fraîche. On trouve plus souvent ces gros poissons à l'embouchure des rivières d'eau douce qu'en pleine mer. Ils sortent même quelquefois de l'eau pour se reposer sur le sable, & dormir au soleil : ce qui fait qu'on leur donne place parmi les amphibies, mais ils ne s'écartent que fort peu de l'eau, afin de s'y pouvoir couler, au moindre bruit qu'ils entendent. Les Chinois font aussi un grand état de certaines pierres, qu'on trouve dans les têtes de ces lamantins, à cause qu'elles ont la vertu, à ce qu'ils disent, de faire sortir des reins toute sorte de sable, & de gravelle, & de chasser les

obstructions des parties basses, qui en sont travaillées, mais d'autant que ce remède est un peu violent, l'on ne conseille à personne d'en user, sans avoir pris l'avis d'un médecin bien expert.

Animaux rampants, insectes, &c.

L'on trouve proche de Fungchiang une espèce de couleuvres qui servent aux habitants de contre-poison contre diverses maladies. On en voit d'autres en la province de Honan, d'une peau toute mouchetée de blanc, qui fortifient extrêmement les membres perclus & impotents. Il y a des serpents en la province de Huquang, p2.101 qui guérissent les paralytiques, & les galleux d'une façon presque miraculeuse. On en trouve dans la province de Chekiang, qui sont sans venin, & qui ne font aucun mal.

Les Chinois sont fort incommodés des sauterelles, & spécialement en la province de Xensi, comme nous avons montré ci-devant.

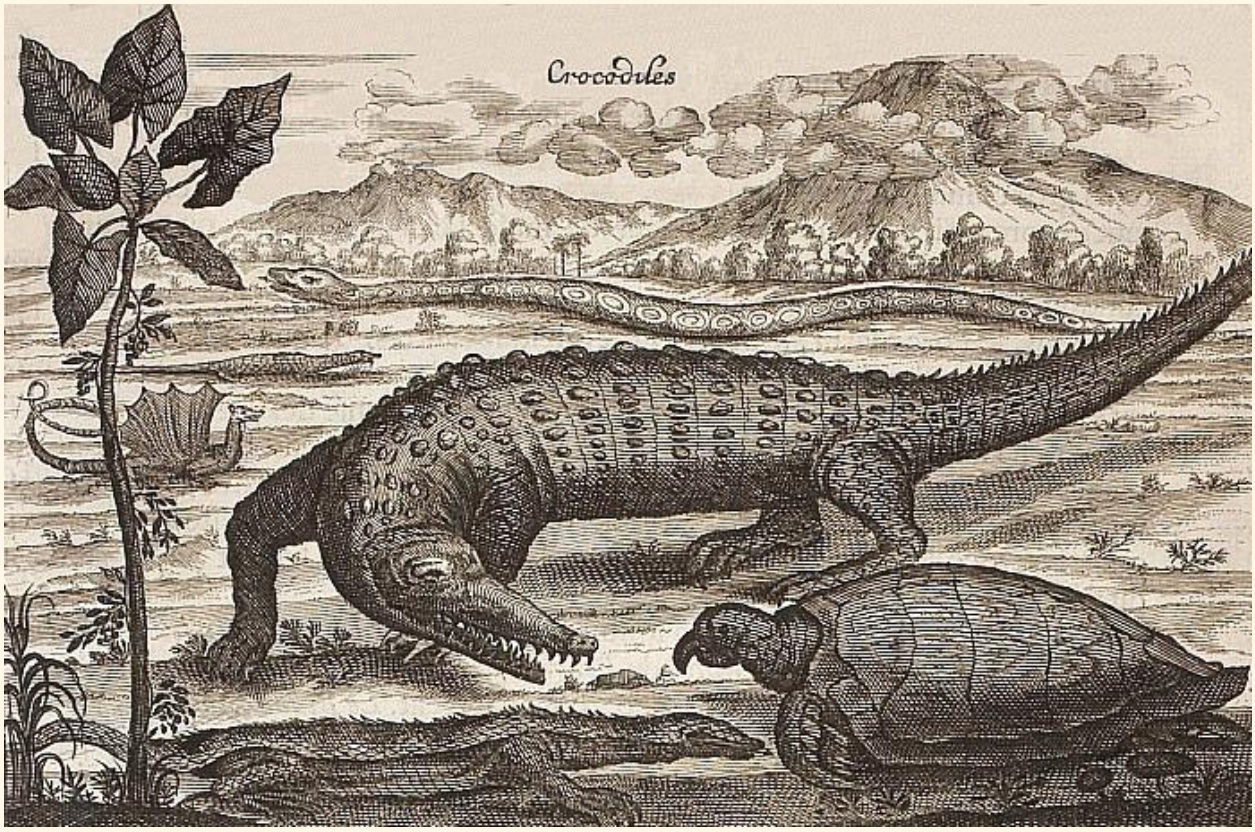
La province de Huquang produit des petits vers, qui font de la cire blanche de la même façon que les abeilles font leurs rayons de miel. Et de cette cire on en fait des chandelles, qui pour leur blancheur & bonne odeur ne servent qu'aux tables des grands.

Un chacun sait que les vers à soie se trouvent en cet empire en plus grande abondance qu'au reste de l'univers, dont nous avons suffisamment traité en notre première partie. On y en trouve des sauvages, semblables à nos chenilles, qui filent leur soie sur les arbres, dont on fait des étoffes aussi belles, & aussi estimées que de celle qui vient des vers domestiques.

La rivière de Siang produit un animal fort cruel, qui ressemble à un cheval, hormis qu'il est revêtu d'écailles, & d'ongles de tigre. Il court vers l'automne partout le pays, & fait la curée de tous les animaux qu'il peut attraper, sans même épargner les hommes.

La province de Quantung produit un animal que les habitants nomment *hoang-cioyu*, qui tient de la forme & de la nature du poisson & de l'oiseau. Durant l'été il est revêtu de jaune, & vole parmi les monts comme un oiseau, & vers l'hiver il se retire dans la mer, & c'est alors qu'on lui dresse des pièges & des filets pour l'attraper, à cause que sa chair est fort délicate, & friande.

On trouve aussi force crocodiles près la ville de Chaocheu dans les eaux du fleuve de Co, lesquels molestent & tuent beaucoup de monde. Cet animal



a cinq choses fort considérables : il devient le plus grand du plus petit principe & commencement, *maximus existit ex minimo*, parce qu'il est produit d'un œuf ; il remue la mâchoire d'en-haut ayant la basse immobile ; il croît tout le temps de sa vie ; il n'a point de langue selon plusieurs, ou l'a courte, ou inutile selon d'autres ; & il fuit devant les personnes qui le poursuivent, ne courant qu'après celles qui témoignent de la peur en s'éloignant de lui.

Il y a tant d'auteurs qui ont si bien écrit de cet animal, que je me persuade que je vous serais ennuyeux, si je vous rapportais tout ce qu'ils en disent. Au reste les naturalistes lui donnent la forme d'un lézard, un dos safrané, le ventre blanchâtre où il est facilement blessé, un front large, un museau de porc, une gueule p2.102 fendue jusques aux oreilles, les dents grandes & pointues rangées en forme de peigne, les yeux grands & ronds, les prunelles noires, des ongles fort aigus & recourbés, & une queue aussi longue que tout son corps. Ils disent qu'il peut vivre quatre mois sans manger ; qu'il pleure comme une personne quand il a faim ; que le mâle met la femelle sur son dos lorsqu'il est en chaleur ; & que la femelle fait ses œufs gros comme ceux d'une

oie, qu'elle couve 60 jours sur le sable. Ils rapportent encore qu'il parfume d'une odeur de musc l'eau qu'il habite, ou, s'il en sort, cent pas aux environs l'air du lieu qui lui sert de retraite. Il a une inimitié & guerre continuelle contre le buffle, le tigre, l'ichneumon, la couleuvre aquatique, le dauphin, le porc marin, le scorpion & quelques autres. Il s'accorde bien avec le pourceau & le trochile, que je puis nommer le cure-dent du crocodile, à cause qu'il reçoit de lui la pâture & la protection, en récompense des petits services qu'il lui fait ; si l'on aime mieux croire Jean Léon, qui dit avoir vu des petits oiseaux blancs de la grosseur d'une grive, sortir de la gueule de ce monstre, & qu'on l'assura qu'ils avaient une pointe en forme d'épine au dessus de la tête, qui contraignait le crocodile de tenir la bouche ouverte parce qu'il se sentait piqué aussitôt qu'il la pensait fermer.

Les crocodiles se trouvent aussi à foison dans les autres mers des Indes, de l'Amérique, de l'Afrique, dans les golfes de Bengala, de Pegu, & dans le fleuve du Nil en Éthiopie, & dans toutes les autres rivières qui en sortent. Le Blanc dit que les Indiens les nomment *kaiman*, & qu'ils se nourrissent autant sur terre que dans l'eau. Les brebis & les hommes sont leurs plus friands morceaux. On les prend avec des hameçons attachés au bout d'une corde fort déliée faite de cannes, en mettant quelque méchante brebis ou chèvre pour amorce, que ces monstres avalent comme une pilule, & ainsi ils se trouvent attrapés.

Les Chinois & les autres peuples orientaux font bonne chère de leur chair qui est blanche, d'un goût de chapon, & d'une odeur très agréable. Ils tiennent que l'eau, dans laquelle cette chair aura bouillie, a la force de guérir les morsures des araignées, & que leur sang éclaircit la vue, & remédie aux blessures des couleuvres. Leur peau étant brûlée & mêlée avec de la lie d'huile engourdit les membres de telle sorte qu'ils ne sentent point la piqûre. Bref, on nous rapporte tant de particularités de cet animal, qu'il faudrait un volume plutôt qu'un chapitre pour les comprendre.

Le fleuve de Chaoking produit une vache nageante, qui vit autant dans la mer que sur les campagnes ; sa corne devenue molle & jaune sur terre reprend sa première couleur, & dureté accoutumée, dès qu'elle se replonge dans l'eau.

La contrée de Kaocheu porte un animal qui a la tête d'un oiseau, la queue d'un poisson, & quelques membres garnis de pierres précieuses.

On y trouve des écrevisses (comme aussi en l'île de Hainan) qui mangent, & mordent en l'eau comme les nôtres, mais qui meurent incontinent qu'elles en sont tirées, & s'endurcissent en cailloux. Les Chinois & les Portugais s'en servent contre le chancre, le flux de sang, & les fièvres chaudes.

Le mont de Haiyang en la province de Quangsi a une caverne en forme d'un petit étang, où l'on trouve force poissons cornus & à quatre pieds.

Le poisson *haiul*, qui se trouve près la ville de Changte en la province de Honan, ressemble assez au crocodile, & donne un cri d'enfant lorsqu'il est pris. Sa graisse mise dans le feu ne se peut aucunement éteindre.

Quant aux coquillages, qui enrichissent les basses & les rivages de cet empire, il s'y en trouve d'aussi beaux, & d'aussi rares, qu'en aucun endroit des Indes. On y voit des burgaus, des casques, des lambis, des écrevisses blanches, des nacres, des cornets de mer, des vignots, des huîtres argentés, sanguins, étoilés, verdâtres, rayés d'incarnat, & mouchetés de tant de sorte de différentes couleurs, qu'il éclatent sur le sable, comme autant de pierres précieuses. Quant aux huîtres, on en sème des petits sur les campagnes de la ville de Vencheu en la province de Chekiang, qui en produisent des autres, qu'on estime beaucoup à cause de leur bonté.

On trouve aussi force tortues dans la Chine, & spécialement dans les provinces de Quantung, de Suchuen, & de Huquang. On les divise en terrestres, & aquatiques : les écailles des premières sont remplies de bosses, sont dures comme l'ivoire, sont colorées de jaune & de brun, & figurées d'étoiles, de fruits & d'autres diversités p2.103 agréables. Les marines, ou aquatiques, sont beaucoup plus grandes, unies, marbrées, & ornées de nuages, & se peuvent plier comme l'on veut dans l'eau chaude. Et c'est principalement de celles-ci qu'on fait des peignes, des caisses, des coffrets, & semblables gentillesses.

Aucuns divisent les tortues en *tortues franches*, & en celles que les Indiens nomment *caouannes*, & en *carets*. Elles sont toutes d'une même figure ; mais il n'y a que la chair de la première espèce qui soit bonne à manger, si ce n'est en nécessité, & à faute d'autre chose ; même il n'y a que l'écaille de la dernière qui soit de prix. Les tortues franches, dit le Sr Rochefort, sont si grandes, que l'écaille de dessus a environ quatre pieds de longueur, & presque autant en largeur ; & lorsqu'on a levé le plastron de

dessous, qui consiste en une écaille assez épaisse, qui est bordée de cartilages fort délicats, l'on trouve qu'elles sont remplies de tant de bonne chair, qu'une seule est capable de nourrir tout un jour un fort grand ménage. Cette chair qui est vermeille & approchante de celle de veau, est d'ailleurs si saine que les médecins ne la défendent point aux malades, parce qu'ils ont remarqué par une douce expérience, qu'elle contribue à leur guérison, & à la conservation de la santé de tous ceux qui en usent souvent. Ces animaux amphibies ne viennent point à terre, que pour poser leurs œufs. Ils choisissent pour cet effet un sable fort doux & délié, qui soit sur le bord de la mer, & où ils puissent facilement aborder. Le terrissage de ces tortues commence à la fin du mois d'avril, & dure jusques à celui de septembre ; & c'est en ce temps-là qu'on en peut prendre en abondance, les épiant à l'entrée de la nuit, quand elles sortent de la mer, & les tournant sur le dos ; d'autant qu'étant en cette posture, elles ne peuvent plus se retourner. Leur graisse qui est d'un jaune verdâtre étant cuite, est de facile digestion ; & elle fond en huile, qui est propre à frire ce que l'on veut, lorsqu'elle est fraîche, & étant vieille elle sert aux lampes.

On en trouve (dit Martini) de si grosses en la province de Quantung, qu'à les voir de loin, on le prendrait pour des rochers ; même il y en a qui écrivent qu'ils en ont vu qui portaient sur leurs dos des arbrisseaux & des herbes. Les naturalistes trouvent, qu'elles ne peuvent souffrir la perdrix, qu'elles ont peur de l'aigle, des vipères & des couleuvres, & qu'elles se fortifient de *saturei*, & de *quendel*, lorsqu'elles doivent combattre contre ces deux reptiles. Il y en a qui disent qu'elles couvent & font éclore leurs œufs (qui sont pour l'ordinaire 300 en un nid) en les regardant d'une forte attention, & que ce fut sur leurs squelettes que Mercure inventa la harpe...

Bref, il y a mille autres sortes de coquillages dans les mers de cet empire, qui éblouissent les yeux par leurs brillants diversifiés de cent mille grotesques. On y peut remarquer des fruitages, des saillies hors d'œuvres, des culs de lampe, des pointes de diamant, des goutes pendantes, des éguiles, des clochers, des pyramides, des colonnes, des fusées, des chapiteaux, des moulures, & une infinité d'autres fantaisies, qui donnent aux curieux un fort riche sujet d'entretien & d'admiration.

@

CHAPITRE XV

Des rois, ou empereurs de la Chine & de leurs lignées

@

p2.104 Avant que de vous décrire les guerres que les Chinois ont eues contre les Tartares en notre siècle, j'ai trouvé bon de vous donner une liste de ceux qui les ont gouvernés depuis plusieurs mille siècles jusques à nos jours.

Vous remarquerez en ce récit, comme vous avez déjà pu voir ailleurs, beaucoup de choses qui ne peuvent jamais passer pour véritables, mais je ne crois pas que vous aurez sujet de vous en offenser, puisque les bœufs & les arbres ont parlé dans Tite-Live, que l'eau des rivières s'y voit convertie en sang ; que l'air & le ciel y paraissent pleins de spectres, & que plusieurs animaux, outre les hommes, y changent d'espèce : ce n'est pas à dire pourtant que cet auteur ait eu intention de faire croire ce dont il n'était pas lui-même persuadé ; au contraire il débite tous ces prodiges de telle sorte, qu'on voit bien qu'il n'a eu autre but que de faire comprendre de quelles erreurs le peuple était alors abusé, les lois de l'histoire l'obligeant à cela, comme je me trouve aussi à présent obligé.

Les empereurs de la Chine ont toujours porté soin de faire écrire les Annales de leur empire par leurs plus savants philosophes, qu'ils choisissaient & gageaient à cet effet ; d'où vient que ces peuples se vantent qu'il n'y a rien qui surpasse la vérité de leurs histoires, & particulièrement celles qui sont écrites 2207 ans avant la nativité de Christ jusques à présent.

Quoi qu'il en soit, les Chinois reconnaissent pour leur premier chef un Puoncus, qu'ils tiennent avoir été tiré du chaos comme d'un œuf. Nos Européens qui se sont mêlés de leur donner des rois, forgent un Kainan ou Kenan fils d'Enos, qui leur donna la loi, & de ce Kainan font sortir tous les Chinois.

Tieuhoangus fut salué roi après la mort de Puoncus. Sous son règne (dit l'historien chinois) l'esprit du Ciel se mouvait partout, & inspira petit à petit les bonnes mœurs, & enseigna la civilité & la douceur aux hommes, &

principalement après la mort de ce grand dragon (peut être parle-t-il du Léviathan de Job) lequel avait troublé tout l'univers en mêlant le Ciel & la Terre ensemble. Et ce fut alors que chaque chose reçut son rang, & sa dignité.

Thoangus lui succéda. Il fut fort expert au cours des astres, il distingua le jour & la nuit, & réduisit chaque mois à trente jours. Il eut pour successeurs neuf autres rois, dont les noms, & les actions sont inconnues dans leurs Annales.

Ginhoangus succéda avec neuf autres rois de la lignée aux neuf susdits, lesquels partagèrent les terres en neuf ; dont l'une fut ordonnée pour l'habitation des hommes, & les huit autres pour la culture des champs. De sorte que ce fut Ginhoangus, qui assembla en un lieu les gens qui vivaient auparavant comme des sauvages. La terre de son temps était couverte de grains & de fruits sans être cultivée, les saisons étaient tempérées, les vents réglés, les eaux bonnes, & les jours semblaient être toujours dans leurs aurores : les biens étaient communs, & l'amour & la charité étaient les lois des habitants. Qui n'appellerait ce temps-là un siècle d'or ?

Yeus succéda à celui-ci, lequel apprit à ses peuples à bâtir des cabanes pour se garantir de la fureur des bêtes sauvages. Le labourage était encore inconnu de son temps, les viandes ne se cuisaient point, les herbes servaient de nourriture & les peaux des bêtes servaient de couvertures aux habitants.

Sujus régna après Yeus. Il fut grand astrologue, trouva cinq éléments, savoir le bois, le métal, l'eau, la terre, & le feu ; il inventa ce dernier élément en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, ce qui est encore en usage parmi ces peuples, qui selon les saisons de l'année se servent de diverses sortes de bois pour faire feu. Il se servit de nœuds de cordes pour se souvenir des choses passées, au lieu de caractères, & enseigna aux écoles la méthode d'en bien user. L'argent n'était pas connu de son temps, l'avarice était abhorrée. Les citoyens s'entretenaient l'un l'autre comme des doigts de la main, chacun prenant part au $_{p2.105}$ bien de son compagnon, & c'était une chose aussi nouvelle de voir une querelle dans les marchés ou lieux publics (où rien ne se vendait à prix d'argent, mais en troque des denrées) comme un monstre amené du fonds de

l'Afrique, ne croyant pas que deux hommes, qui portaient une même figure, se pussent quereller & molester l'un l'autre.

Tous les rois qui ont vécu jusques ici sont fort peu connus des Chinois ; aussi apportent-ils moins de créance aux histoires des règnes que nous venons de décrire, qu'à celles des suivants, dont ils semblent parler avec plus de certitude depuis le déluge.

La commune opinion de ces peuples est que Fohius porta le premier la couronne chinoise avec plus d'autorité, de crédit & de vénération, aussi semblent-ils prendre sa naissance de bien haut, vu qu'ils l'appelèrent *Thiensu*, c'est-à-dire, le Fils du Ciel. Aucuns veulent que sa mère l'ait engendré sans connaissance de mâle 2952 avant la venue de Christ. Il surpassa (disent-ils) tous les hommes en vertu, & en science ; il connut toutes les choses célestes & terrestres ; marqua le cours des étoiles ; crayonna les grands cercles du Ciel ; fit des lois à ses sujets ; trouva les caractères ; mit différence entre les habits des hommes & des femmes ; établit le mariage ; ordonna que l'homme ne pût prendre une femme de son surnom, ce qui s'observe encore aujourd'hui ; inventa un instrument de musique à 36 cordes ; & fit un tel état de la mélodie, qu'il lui attribuait un pouvoir sur nos mœurs, & qu'il nommait hommes d'esprit rustique & stupide ceux qui ne l'estimaient pas. Cet empereur mourut avec un extrême regret des Chinois qu'il avait glorieusement gouvernés 115 ans.

Xinnungus ne fut pas moins jaloux de gouverner ses peuples en paix que son prédécesseur ; ce qui le fit nommer le débonnaire & le pieux : il fut aussi nommé le laboureur, à cause qu'il trouva l'invention de cultiver la terre, & de la forcer à rendre à double usure la semence qu'on lui prêtait. Il fit aussi expérience des qualités & des vertus des herbes. Ce monarque après avoir régné 140 ans fort paisiblement, fut dépouillé de sa couronne par Hoangtius qui le vainquit sur le mont de Fano, non loin de la ville d'Yeking en la province de Peking ; après quoi le regret de son infortune lui fit bientôt finir sa vie.

Hoangtius maître absolu de cet empire, y établit des belles lois, réforma les abus, tint des armées sur pied pour brider les mutins, étendit les limites de ses États, perça plusieurs montagnes & coteaux pour la commodité des voyageurs, captiva les cœurs de ses sujets par la clémence, porta le

premier des ornements & marques impériales, & se revêtit de jaune & de bleu, imitant les couleurs du Ciel & de la Terre. On dit qu'il trouva aussi l'invention de peindre & de mêler les couleurs, selon l'aspect des fleurs. Il mit une différence entre les vêtements des nobles & des roturiers. Il fit faire des vaisseaux, des cruches, & des gobelets pour boire ; il fit tailler & raboter le bois, fit creuser des troncs d'arbres en forme de bateaux pour passer les grandes rivières, & fit élever des ponts sur les petites ; il fit encore battre de la monnaye de cuivre pour l'avancement du commerce, mit en usage les armes pour résister aux efforts de ses ennemis, ordonna des supplices contre les larrons, bref, il fit tant de si belles ordonnances pour le soulagement de son peuple, qu'on peut dire de lui, qu'il fut digne de la bonne fortune qu'il avait trouvée en ses armes. C'est une chose miraculeuse d'une certaine herbe qui croissait dans la salle de son palais, qui était de si grande vertu, que dès qu'un méchant homme y entrait, elle semblait le montrer au doigt, s'inclinant vers lui, comme fait la fleur au soleil. Il eut 25 enfants de ses femmes, dont quatorze furent légitimés, & élevés aux grandes charges. L'histoire dit que cet empereur ne vit jamais la mort, mais qu'il fut emporté au séjour destiné pour les immortels, qu'on appelle *Xinsiens*. Et en mémoire de ce grand monarque tous ses successeurs à l'empire se sont fait nommer Hoangtius, comme les empereurs romains se firent jadis nommer Césars.

Xaohavus son fils aîné reçut après lui la couronne, & les historiens sont d'accord que si elle avait eu beaucoup d'éclat sous le règne d'Hoangtius, elle n'en perdit rien sous celui-ci : au contraire la gloire de son père lui servant d'un puissant aiguillon pour le porter aux belles actions, s'étudia surtout à établir une bonne police par tous ses États, fit marquer de divers oiseaux & de diverses couleurs les $_{p2.106}$ robes & les habits des magistrats, afin qu'ils fussent tant mieux reconnus & révérés de ses sujets. Il régna 84 ans.

La mort de ce grand prince laissa le sceptre entre les mains de Kienlius, le plus grand idolâtre, imposteur, & magicien que la Chine avait vu jusques alors. Et non de merveille si son règne ne fut rempli que de séditions, que de tueries, & de misères.

Chuenhious neveu de Hoangtius fut avancé à l'empire pour sa rare doctrine l'an 2513 avant la naissance de Christ, & régna 78 ans. Il fut

vertueux, se fit aimer, gouverna ses peuples en paix, établit le service divin, se réserva à lui seul, & à ses successeurs, le pouvoir de sacrifier à l'empereur du Ciel, & se fit nommer le Grand prêtre.

La mort de ce prince étant arrivée, Cous son neveu occupa sa place vers l'an 2435 avant la venue de N. Rédempteur. Il fut nommé le plus haut, à cause de ses grands mérites. Il épousa quatre femmes, desquelles il procréa quatre fils ; le premier nommé Cieus fut donné par l'empereur du Ciel : le second Kius fut impétré par prières du grand Xangti qui veut dire Dieu tout puissant ; le troisième nommé Yaus ne fut que quatre mois dans le ventre de la mère, laquelle vit en songe un dragon rouge qui présageait son bonheur ; & le quatrième fut nommé Cheus, lequel fut élevé au trône par son père malgré ses autres frères.

La fortune a cela de propre qu'elle aveugle ceux qu'elle élève ; sitôt que Cheus se vit sur le trône, il priva les grands du royaume des charges que leurs mérites leur avaient acquises, les mit entre les mains des personnes viles, & qui n'étaient pas dignes de les posséder, & sans prendre soin de ses sujets, & écouter leurs plaintes & gémissements il se laissa tellement emporter dans la plus brutale des passions, que ses magistrats s'élevèrent à têtes levées, & le privèrent de sa couronne qu'ils mirent sur la tête d'Yaus, qui était un prince dont la vertu surpassait encore la naissance.

Yaus donc commença à régner l'an 2357 avant l'incarnation de Christ, & gouverna 90 ans. Ce monarque (disent les histoires, & spécialement celles de Xu) ne vivait que du feu de charité, cultiva l'étude de l'oraison, consultait souvent la plus grande des divinités, foulait aux pieds les vanités, entreprenait tout avec une prudence & conduite admirable ; il était de très facile accès à tout le monde, & ne s'offensait point des importunités, ni même des incivilités que les ignorants de la cour commettaient en sa présence. Il entendait volontiers les différents de ses sujets, & lui-même prononçait les arrêts pour les terminer. Sa patience était extrême, & jamais il ne s'émouvait en traitant les affaires, & ordonnait même les plus sévères punitions, avec un sang froid, & un ton de voix très modéré. Lorsque ses peuples étaient tous ébranlés de voir le soleil sans se retirer, échauffer dix jours entiers leurs campagnes, que le feu commençait déjà à embraser plusieurs endroits de son empire, & que les monstres horribles sortaient

des creux de la terre pour décocher leur fureur sur les vivants, ce prince s'adonnait aux jeûnes, & oraisons, & par ce moyen apaisait tous les orages qui menaçaient ses sujets. Après donc qu'il eut changé beaucoup de lois pour le repos public, qu'il eut introduit six nouveaux tribunaux (qu'il nomma *Sipu, Hopu, Limpu, Pimpu, Cumpu,* & *Humpu*) pour la conservation de la justice, bref, après qu'il eut rempli la terre de ses beaux faits, & les siècles de sa mémoire, il se retira en une solitude pour y contempler les mouvements des astres, où il réforma aussi les abus du calendrier chinois, secondé de deux grands personnages Hius & Hous. Il voulut remettre son sceptre & sa couronne par le conseil de Fangius entre les mains de Sungous, mais il ne les voulut pas accepter, s'excusant sur son peu de capacité. De sorte qu'il fut obligé de jeter les yeux sur Xunus, homme de fort basse condition, mais qui par les degrés de la vertu, & de la valeur monta jusques à une des premières dignités de l'empire.

Xunus donc étant mis sur le trône après la mort d'Yaus, qu'il pleura trois ans au pied de son sépulcre, comme si c'eut été son propre père, gagna l'amitié de ses peuples par une singulière douceur, il se rendit affable à tout le monde, & n'estima point plus grand trésor que l'amour & la bienveillance de ses sujets. Il avait l'esprit incessamment bandé aux grands desseins : il établit des lois nouvelles, réforma les abus des six sièges tribunaux ; divisa son empire en douze provinces, qu'il visitait tous les ans : il aima fort les bonnes lettres : avança les lettrés aux plus belles p2.107 charges : commanda à ses magistrats de protéger les laboureurs, d'accueillir civilement les étrangers, de n'élever aux offices que les gens de mérite, de favoriser les bien vivants, de rebuter les méchants ; de couper le nez, l'orteil, le pied, la main, voire la tête aux criminels & perfides, & de condamner en exil les moins coupables. Il commanda même à ses sujets de ne lui obéir qu'en ce qui serait juste & raisonnable. Il obligea surtout les ministres de ses États à discerner prudemment avec conseil ce qui était digne de pardon, & ce qui était digne de punition. Toutes ces vertus marchaient en lui sous la conduite d'un grand sens, & ne manquaient point d'être suivies d'un bonheur. Le Ciel l'ayant anobli de si hautes qualités ne cessa point de lui fournir des objets pour les mettre en exercice, tant à cause de la bassesse de sa maison, que par les diverses rencontres des affaires. Une des plus épineuses fut la guerre des Tartares, laquelle après

avoir été opiniâtre en sa résistance, maligne en ses progrès, & funeste en ses effets, Xunus délivra enfin son empire de la fureur des Tartares, & dissipa par le brillant de ses armes tout ce gros nuage de troupes qui avaient entrepris de ne faire qu'un bûcher de ses provinces.

Cette guerre n'était pas presque finie, qu'un autre malheur commença, qui pensa ruiner ses plus belles entreprises, & le plongea dans de grands déplaisirs. Il vit en un moment l'Océan se faire un cours par dessus les plus éminentes digues, & les rivières sortir de leurs lits pour ruiner toutes ses provinces, & de ses campagnes en faire des mers. Xunus touché de compassion pour ses sujets, & voulant pourvoir promptement à leur sûreté, donna ordre à un prince nommé Quenius de dresser des nouveaux remparts à ces rudes attaquants, lequel pour avoir témoigné peu de diligence & de zèle dans cette entreprise, fut jugé digne de mort, à la place duquel on choisit son fils Yvus, qui devenu sage par le supplice de son père, embrassa ce dessein avec tant de chaleur & de passion, qu'il mérita d'être nommé l'*incomparable* : & à la vérité toutes ses actions peuvent passer pour autant de merveilles. Il perça des canaux par toutes les provinces, assez larges & profonds pour porter des gros vaisseaux, mit à sec des lacs, des marais, & des fleuves, ou détourna leur cours ; creusa des montagnes ; se fit voie parmi les plus affreux rochers, & brida même les torrents, pour le soulagement & la commodité des habitants. Toutes ces belles actions obligèrent Xunus de le préférer à son propre fils, & de l'associer à l'empire, avec lequel il gouverna 17 ans.

Sa mort mit Yvus sur le trône, mais ce ne fut point par un consentement universel. Le fils de Xunus & ses autres frères se liguèrent avec quelques malcontents, en vinrent aux mains, mais à la fin ceux-ci furent vaincus, & obligés de recevoir la loi d'Yvus, lequel se voyant par cette victoire affermi dans son trône, banda tous ses nerfs, & employa ses meilleures pensées à soulager ses peuples, & à leur faire du bien. Ce fut lui qui fonda la première lignée royale de la Chine, à laquelle il imposa le nom de Hiaa, & rendit sa couronne héréditaire à sa postérité.

Cette lignée commença à régner l'an 2207 avant la naissance de Christ, & se maintint 441 ans, durant lesquels vécurent dix-sept empereurs, qui succédèrent les uns aux autres, sur les mérites desquels je ne m'étendrai

pas, pour ne les pouvoir comprendre dans un chapitre : mon but est de vous faire seulement un court récit des lignées, afin de vous conduire plus aisément à la connaissance des guerres qu'ont entrepris les Tartares contre cette nation.

Tangus ayant trouvé le moyen de se mettre en possession de l'empire 1766 ans avant la venue de N. Rédempteur, fonda la lignée de Xanga (nom pris de sa principauté) de laquelle sortirent 28 empereurs, qui régnèrent ensemble 600 ans.

Faus, un des plus vaillants princes de son siècle, s'empara du trône, & se fit nommer Uvus ; on tient que la mode de changer de nom fut introduite par son ordonnance. Il fut auteur d'une race qu'il nomma Cheva, de laquelle sont 37 empereurs, qui régnèrent successivement l'espace de 876 ans.

Cin, ou Chingus, homme sage & guerrier, usurpa l'empire, auquel il semble avoir imposé son nom aussi bien que sa lignée de Cina ; quoi qu'il en soit, dès qu'il se vit sur le trône, il se fit nommer Xius, de la postérité duquel ne sortirent que trois empereurs, qui régnèrent 40 ans, jusques à la 206e année avant la venue de Christ.

Leupangus homme venu de rien, voire de la corde, vu que sa profession était le brigandage, s'avança tellement par les armes, & se rendit si redoutable, p2.108 que de chef de voleurs, il se fit saluer empereur. Le sceptre le fit changer de mœurs, & de cruel devint un des plus débonnaires monarques de l'univers. De lui sortit la race de Hana qui gouverna l'empire ans après la naissance de Jésus Christ.

La lignée de Cyna succéda à celle-ci, laquelle dura jusques à l'année 419. Il y eut cinq empereurs en même temps sortis de cette race, qui se firent tous nommer Utai, dont les descendants ne pouvant se trouver contents mirent des grosses armées en campagne, vinrent souvent aux mains, pour savoir qui emporterait le dessus, mais à la fin se trouvant sans finances, qui étaient épuisées par leurs guerres de longue durée, ne purent résister aux efforts des armes de la race de Tanga qui se mit sur le trône, & s'y maintint glorieusement jusques à la 618e année après la naissance de Christ.

La race de Sunga occupa le trône sur celle de Tanga, & le soutint jusques à l'an 1278. Ce fut en ce temps-là que les Tartares se rendirent, après divers combats, absolus dans cet empire, & en mirent le sceptre entre les mains de celle d'Ivena, qui gouverna jusques à l'an 1368.

Vers ce temps-là un certain valet de sacrificateur nommé Hu, ou Chu, après avoir remontré à ses compagnons la honte & le blâme, qui demeurait à jamais à leur nation de souffrir le joug des étrangers, fut créé par un consentement général chef des Confédérés, avec lesquels il reprit deux ou trois provinces, où il se fit saluer roi. Son humeur étant trop guerrière, & son courage trop relevé pour borner son ambition à une couronne de si peu d'étendue, résolut de lui donner un plus grand éclat par la ruine de tous ses voisins. Il attaqua donc à vive force quelques autres provinces usurpées par les Tartares, qu'il rappela à son obéissance après des rudes choques. Mais toutes ces belles victoires ne lui servant que d'une amorce pour lui faire entreprendre des choses plus hautes, & voyant les courages de ses ennemis fort abattus & troublés par tant de revers, il crut qu'il se fallait servir d'une conjoncture si favorable pour remplir son ambition, & délivrer sa patrie. Il fit donc marcher ses troupes vers le reste des Tartares, & les pressa de telle sorte, qu'ayant été contraints de fuir, ils abandonnèrent cet empire, dont ce vainqueur (à qui on donna le nom de Hungujus, c'est-à-dire le Belliqueux) se mit facilement en possession. Ce grand guerrier fut auteur de la lignée de Taiminga, aux armes de laquelle il semblait que le Ciel eut lié quelque secrète vertu, qui le faisait triompher de ses ennemis, & couronner toutes ses entreprises de très glorieux succès. Mais le bonheur s'étant lassé de suivre toujours les étendards de cette valeureuse race, les affaires de la guerre changèrent totalement de face ; tous les bons succès ne furent en notre siècle que pour les Tartares, & le malheur sembla être attaché à toutes les entreprises des Taimingas, qui virent ternir entre leurs mains le haut lustre de leur gloire, par les triomphantes armes des Tartares qui se rendirent maîtres de l'empire l'an 1644 sous la conduite de Xunchius, né Grand cham de Tartarie, qui donna le commencement à la famille de Taicinga, qui gouverne glorieusement en nos jours tout ce vaste empire de la Chine, des mérites de laquelle je traiterai plus amplement ci-dessous, après vous avoir donné quelques lumières de l'origine, des mœurs, des progrès, & des conquêtes des Tartares.

CHAPITRE XVI

De la Tartarie, de ses peuples, de ses guerres, &c.

@

Je ne sais pourquoi quelques-uns veulent dire que la Tartarie soit un nom de religion, comme celui de chrétienté, plutôt que de pays, vu que les meilleurs auteurs l'ont dérivé de la rivière Tatar, ce qui est bien plus vraisemblable. Les Grecs ne connaissaient la Tartarie que par le mot de *Schythie*, dont ils n'avaient pas tant découvert que nous, surtout vers le Septentrion Oriental, bien que ce côté nous soit même encore aujourd'hui presque inconnu, tant à cause de son éloignement, que du défaut du commerce.

La Tartarie est si grande qu'elle seule contient plus d'un tiers de l'Asie, sans parler de ce qu'elle a dans l'Europe, que nous appelons le royaume des Tartares Précopites. Celle d'Asie, qu'on nomme autrement la Grande Tartarie, se divise commodément en quatre parties principales. La première s'appelle Déserte, la seconde p2.109 comprend le pays de Zagatai, Usbeques & de Turquestan. La troisième est l'empire du Grand cham ; & la quatrième le nomme l'ancienne Tartarie ; celle-ci a donné le nom à toutes les autres, & d'elle sont sorties plusieurs autres nations. Elle était habitée par diverses hordes, ou congrégations vagabondes, & s'étendait depuis la région sérique jusques à l'Océan septentrional donnant vers le promontoire Tabin, & le détroit d'Anian. Quant à la Tartarie déserte, elle est possédée par diverses nations, ou assemblées, dont la plus ancienne est celle de Zavolha, qui commande à plusieurs autres, quoiqu'elle soit tributaire au Moscovite. Pour la Tartarie zagatée, elle comprend les régions Bactriane, Sogdiane, & Margiane avec le pays des Massagètes. Elle a pour bornes vers le Nord le fleuve Jaxartes, ou chesels : la mer Caspie au Couchant ; les États du roi de Perse au Midi, séparés par quelques branches du Taurus ; & le désert de Lop au Levant, selon Magin, ou les terres du Grand cham. On renferme dans la Zagatée le Turquestan, que d'autres, comme Cluvier, lui donnent pour limite orientale, quelques-uns la plaçant à son Couchant.

Quant à la Tartarie, que l'on appelle l'empire du Grand cham, elle est habitée par des peuples qui sont au Septentrion au-delà de cette fameuse & célèbre muraille de la Chine, qui va & s'avance du Couchant vers l'Orient, & qui a été continuée la longueur de plus de 300 milles d'Allemagne. Les Chinois les ont toujours nommé Tata, à cause qu'ils n'ont point d'*r* dans leur langue. Ils demeurent, dit Marc Paul, dans la vieille Tartarie, c'est-à-dire dans celle qui est à l'Orient, & inconnue aux Européens, & dans celle qui est au Couchant, & c'est là où sont les royaumes de Niuche, e Samahania, de Tanyu, de Niulban, & les autres, que cette nation possède depuis la petite Tartarie, & le royaume de Cascar jusques à la mer Orientale, qui va par delà le Japon, où elles se séparent de l'Amérique Quevira, par le moyen du détroit d'Anian.

L'antiquité de la Tartarie Orientale, selon les relations de Martini, paraît premièrement en ce qu'il en est fait mention sous la lignée de Hana, qui régnait 206 ans avant la naissance de Christ, & qu'elle continue encore, bien que sous divers noms, selon l'usage des Chinois. On nomme ses habitants Kin, c'est-à-dire peuples d'or, & on y appelle les seigneurs, des montagnes d'or, parce que l'on est persuadé que tout le pays foisonne en riches mines. Les limites de cette Tartarie, dit le même auteur, sont au Nord & au Nord-Est le royaume de Nieulhan ; à l'Orient celui d'Yupi ; au Midi la péninsule de Corea, & au Couchant le fleuve Linhoang, qui passe entre le royaume de Tartarie, & les terres de Kilangho.

Entre tous les Tartares ceux-ci ont toujours été ennemis jurés des Chinois, & qui sous la famille de Sunga, étant entrés de force dans leur pays, les mirent en déroute en diverses rencontres, & les serrèrent de si près, que les empereurs mêmes furent contraints d'abandonner les provinces septentrionales, & de se sauver dans celles du Midi, les Tartares ayant subjugué les provinces de Leaotung, de Pecheli, de Xansi, de Xensi, & de Xantung, qui sans doute eussent porté leurs armes & leurs lois par tout l'empire, si les Tartares de Samahania jaloux de leurs heureuses conquêtes, ne fussent entrés par les provinces du Midi & du Couchant pour arrêter leur cours. Ces Samahaniens après avoir remporté plusieurs victoires sur leurs co-rivaux, se servant de la fortune qui semblait avoir entrepris de favoriser leurs courages, se rendirent maîtres de la plus grande partie de la Tartarie Orientale ; & c'est de ces guerres que Marc

Paul traite dans ses voyages. Un avaricieux n'est jamais content, on ne voit aussi que fort rarement l'ambition des conquérants satisfaite. Il prit envie à ceux-ci de planter plus outre leurs étendards, ils vinrent attaquer les provinces qui servaient de retraites aux empereurs chinois, & les prirent, où après avoir taillé en pièces à diverses reprises leurs puissantes armées, il y firent recevoir leurs lois, & y établirent la lignée d'Ivena pour y commander, qui éprouva à la fin les disgrâces d'une fortune de verre, comme nous montrerons ci-après. Ce sont donc ces Tartares de Kin, ou de Niuche, qui se sont rendus maîtres en nos jours de la plus grande partie de l'empire, comme vous remarquerez ici bas après vous avoir donné quelque connaissance de leurs mœurs, de leurs habits, & de leurs coutumes.

Quant à ce que les Chinois affirment que les Tartares habitent en des cavernes souterraines, cela fait voir la haine de ces deux nations, car ceux-ci ne demeurent point dans les antres & cachots, mais sous des pavillons, faits de fin lin, de peaux, voire de draps de soie cirés & bien luisants. Quand ils les élèvent sur terre un peu plus haut qu'à l'ordinaire, ils semblent être comme suspendus en l'air, ils les $_{p2.110}$ environnent tout autour d'un rets fait de grosses cordes, à la hauteur de cinq ou six pieds, l'arrêtant & retenant avec de petits bâtons & piquets, en même façon que les bergers d'Italie garnissent & affermissent leurs huttes, & logettes. Et pour empêcher que ce rets ne paraisse, ils le couvrent de tapis, comme aussi la terre sur laquelle ils s'asseoient & dînent à jambes croisées, sans se servir de sièges, tout contraire aux Chinois qui estiment les sièges fort hauts & bien travaillés, & tiennent pour barbares & vilains ceux qui s'asseoient à terre, & y prennent leurs repas sans table. Les grands seigneurs ont des tentes particulières pour leurs femmes, leurs enfants, leurs valets, & leurs cuisines, qui ont leurs appartements si bien ordonnés, & si bien assortis de toutes les commodités nécessaires à la vie, qu'on les prendrait pour autant de palais. C'est avec ces tentes qu'ils se transportent aisément en d'autres endroits, lorsque la nécessité le veut, d'où vient qu'ils s'amusent fort peu à bâtir des maisons & des villes, & se rient de nos superbes édifices que nous élevons avec tant d'empressements, & de frais pour notre postérité. C'est pourquoi je tiens pour suspectes les relations de quelques auteurs qui disent que la famille d'Ivena bâtit cent & vingt-quatre cités, ornées de belles maisons, & ceintes de fortes murailles, eu égard que

m'étant informé des noms de ces cités, les Tartares mêmes n'ont pu m'en rapporter une seule : bien affirment-ils qu'on y trouve en certains endroits des petites cabanes légèrement bâties, pour servir aux vieillards, qui ne peuvent marcher, comme les jeunes, & changer si souvent de quartiers.



Ces peuples s'habillent ordinairement de peaux, mais ils ne laissent pas d'avoir des habits de soie, & de coton, qu'ils achètent partout des Chinois, avec qui ils troquent ceux qu'ils ont, comme des peaux de loups, d'ours, de renards, de castors, de loutres, de martes, de souris de Moscovie, que nous appelons communément martes zubellines, & d'autres tels animaux. Leurs habits sont fort longs, & descendent jusques aux talons, ils portent des manches fort étroites, qui finissent en forme de pied de cheval.

Ils se lient d'une ceinture un peu large, & ont un mouchoir à chaque côté pour s'essuyer les mains & la face. Ils portent aussi un couteau, & deux bourses, dans lesquelles ils ont du tabac, dont ils sont grandement amateurs. Et à la vérité c'est une de leur plus religieuse cérémonie, que de présenter d'abord de cette plante & de ses fumées à ceux qui les visitent.

Ils portent leur cimeterre du côté gauche, & prennent la poignée qui se lève par derrière. Pour la pointe, elle se baisse par devant, c'est pourquoi lorsqu'ils sont à cheval, ils peuvent facilement tirer leur épée de la main droite. Leur bottes sont faites de soie, mais pour la plupart de peau de p2.111 cheval corroyée & apprêtée ; & ils ne se servent pas d'éperons. La coiffure qu'ils ont leur sied bien. Leur bonnet est rond & bas, lié, & ceint tout autour d'une peau fort riche. Cette peau garantit leurs fronts, leurs oreilles, & leurs temples du froid. Ils portent en été un bonnet qui est fait de joncs ou de paille. Par dessus la bande de peau, il y a une fine toile de lin rouge, qui environne le bonnet, ou bien de crin de cheval noir, rouge, ou pourprin, très agréable à la vue.

Les femmes y portent ordinairement des habits noirs qui ne leur serrent point le corps, comme vous remarquerez dans cette figure. Celle qui est au

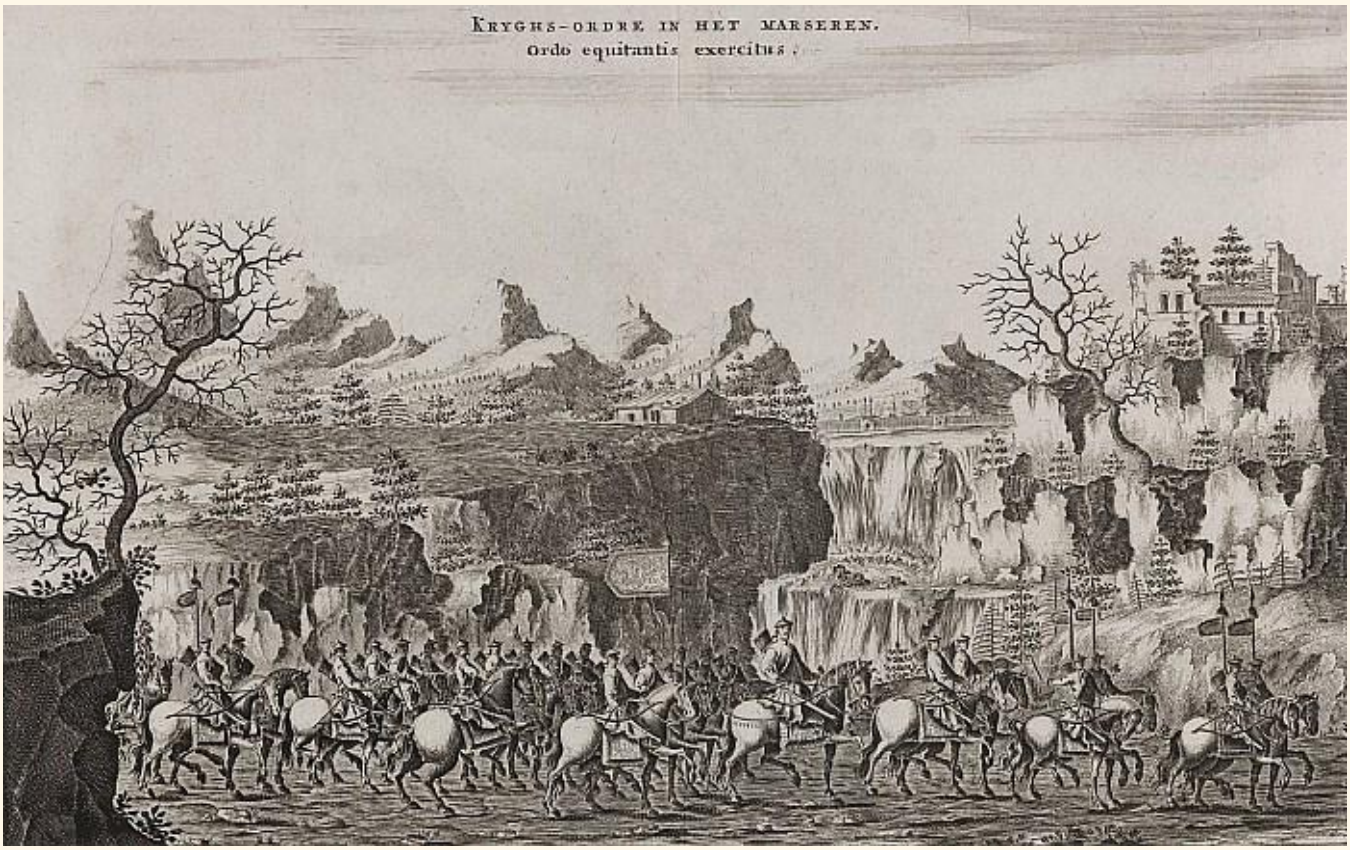


milieu est d'une condition plus relevée que les deux autres ; elle porte des habits de soie, les cheveux longs, & tortillés, & un petit chapeau artistement travaillé.

Les soldats tartares ont d'ordinaire des heaumes sur la tête, qui ne diffèrent guère des nôtres, hormis qu'ils ne couvrent pas le visage. Ils sont

ornés au lieu de pennaches d'une queue de cheval, teinte en fort beau rouge. Ils se revêtent aussi ordinairement d'une cuirasse de fer faite de diverses pièces rapportées ; L'arc, la flèche, & le coutelas sont leurs armes plus communes : nos mousquets, & nos armes à feu leur sont encore inconnues. Les cavaliers sont vêtus de noir, & portent des bottes mais sans éperons : & c'est d'eux seuls que dépend la force & le bien de leurs États, car ils ne sont point de cas de l'infanterie.

Lors qu'ils marchent en campagne, leur général est précédé de quatre cavaliers à deux rangs, & deux porte-enseignes. Cinq autres suivent le général, dont celui du milieu porte sur le dos la bannière impériale ; le reste suit en rang cinq à cinq. Après ceux-ci il y a encore deux banderoles, & finalement celui qui ferme toute la troupe, comme vous pouvez voir dans cette figure, que j'ai copié fort exactement après un tableau, lorsque j'étais à Peking.



Pour ce qui est de leur force & vigueur, ce que les Chinois en disent est véritable, lorsqu'ils se comparent à eux ; mais si on les considère absolument & en général, on les trouvera de la trempe de tous ceux de l'Asie, & bien moins robustes, vaillants, & adroits que nos Européens, quoiqu'ils soient tous nourris dès leur bas-âge dans les armes, & endurcis à

la fatigue. La terre leur sert de lit, sur laquelle ils mettent le même tapis dont ils parent & couvrent leurs selles.

La première viande qu'ils rencontrent est capable de les nourrir & rassasier. Leur manger est ordinairement de la chair ; ils ne haïssent pas celle qui est à demi bouillie & rôtie. Ils tuent des chevaux & chameaux pour en faire leurs plus friands mets. Ils s'adonnent & se plaisent extrêmement à la chasse. Aussi les vautours, & les chiens ne leur manquent point à cet effet. Ils savent parfaitement bien manier p2.112 l'arc, & envoient leurs flèches là où ils veulent, tant sont-ils adroits en cet exercice. Un de leurs plus grands vices est le larcin, & ils croiraient passer pour poltrons, s'ils négligeaient les occasions de prendre & de picorer. C'est une chose étrange qu'il n'y ait personne parmi eux qui sache ferrer les chevaux, quoiqu'ils soient presque toujours à cheval, & que toutes leurs forces consistent en cavalerie.

Ces peuples n'ont pas presque de religion ; ils abhorrent la mahométane, & haïssent naturellement le Turc qu'ils appellent *Hoei-Hoei*. Peut-être que leur haine est venue de ce qu'il envoya du secours aux Chinois pour les chasser de leurs États. Quoi qu'il en soit il est certain qu'ils ont tiré quelques cérémonies des sacrificateurs indiens, & entr'autres des lamas, dont nous avons fait mention en notre première partie. Ils brûlent les corps des défunts, & jettent dans le même bûcher leurs femmes, leurs valets, leurs chevaux & leurs armes. Ils sont fort en peine de ce qui leur arrivera après leur mort, & de l'état & de l'immortalité de leurs âmes, & ne se peuvent pas persuader que la mort finisse toutes choses, mais qu'il y a une vie des âmes séparées, & qu'il y a des peines & des récompenses à la sortie du corps. Ils embrassent en nos jours assez facilement la religion chrétienne, par la diligence des Pères jésuites qui se sont insinués dans leurs terres par la Chine.

Leur langage n'est pas si difficile que celui des Chinois & semble avoir quelque affinité & rapport avec celui des Perses. Il y a des caractères qui ressemblent à quelques unes des lettres arabiques. Ils commencent en lisant du haut de la page & finissent en bas comme les Chinois, & continuent de la droite à la gauche comme les Hébreux & les Arabes. Leur alphabet est tout autre que celui des Chinois, dont les lettres (quoi que

différentes pour la figure) ont le même son, & la même prononciation que les nôtres savoir A. B. C. encore qu'ils se vantent d'avoir plus de soixante lettres au lieu de vingt & quatre, à cause qu'ils font une lettre simple d'une voyelle & d'une consone jointes ensemble, & les appellent & prononcent, comme la, le, li, lo, lu, pa, pe, pi, po, pu, &c.

On trouve dans cette Tartarie Orientale (que la race de Taiminga a nommé Niuche) force rubis, & perles, qui se pêchent sans doute dans le bras de mer qui est entre la Tartarie, & le Japon. On y prend un poisson, qui a la forme d'une vache, long d'une perche, mais sans écailles & sans cornes, que le père d'Acunha a nommé dans son histoire *pesche buei*. On y trouve aussi une sorte de vautour, que les habitants nomment *haitungcing*, lequel bien qu'il soit plus petit que les autres, est néanmoins si hardi, & si courageux, qu'il ose attaquer des oies sauvages, & même en faire sa curée.

La plus grande montagne qu'on trouve dans cette Tartarie, est celle de Kin, qui veut dire le mont d'or ; on la divise en Orientale & Occidentale, & s'étend fort vers le Nord, & continue presque toujours comme le mont Apennin en Italie. Il y a aussi une autre montagne fort élevée, nommée Changpe, qui a bien mille stades. On y voit un lac de quatre-vingt stades, d'où sortent deux fleuves, l'un qui va vers le midi, & se nomment Yalo, & l'autre Quentung tirant vers le septentrion. La rivière de Sunghoa puise ses eaux dans ce mont, lesquelles elle mêle un peu après avec celles de Quentung, pour les aller décharger avec plus d'appareil & de magnificence dans la mer Orientale. Retournons sur nos pas.

Les Tartares ayant rangé sous leur joug les Chinois, comme nous venons de dire, & ayant établi sur le trône la famille d'Ivena, devinrent à la fin si efféminés & si fainéants au milieu des délices & des voluptés de la Chine, & s'attachèrent tellement aux douces & charmantes coutumes de ses habitants, que tous leurs soins furent de contenter leur sensualité dans toute l'étendue de ses désirs, & de sa capacité, sans se soucier du futur. Un homme qui aime trop son corps, prend le chemin de n'être plus redouté ; Cet amour est la plus capitale pelle qui soit en la nature ; car il assujettit un esprit immortel à un fumier pour opprimer toutes les vertus, & mettre les vices en puissance de faire tout le mal du monde. Si vous désirez de voir des preuves manifestes de ce que je dis, considérez les événements

des guerres suivantes, & vous trouverez que leur principe fut le dérèglement de la sensualité.

Chu valet d'un sacrificateur Chinois ayant reconnu que l'oisiveté & le repos servaient de fourmilières aux passions des Tartares, & qu'ils avaient cessé d'être vaillants, dès qu'ils eurent pris le goût de l'amour & de la volupté, songea au moyen de p2.113 faire sécher les lauriers de ces usurpateurs, & de rendre la liberté à sa patrie. C'est chose merveilleuse de considérer les pouvoirs d'un homme zélé, qui tient la vie à mépris, & fait gloire de la mort. Ce Chu, qui pour être de bas lieu n'avait point de biens, se fit chef de quelques brigands, dont il composa une armée, avec laquelle il alla attaquer quelques légions ennemies, qu'il défit assez heureusement. Ce malheureux succès étonna d'abord les Tartares, mais ils étaient encore trop endormis pour se réveiller à ces premières alarmes. Chu fait à la vertu militaire, & assorti de toutes les conditions nécessaires qui font les généraux d'années, & les conquérants, prenant l'occasion par le poil, & voyant la lâcheté de ses ennemis, grossit son armée autant qu'il put, & l'exhorta avec des paroles si ardentes, qu'il mit le feu & l'esprit dans tous ses soldats. Il vint fondre derechef en lion affamé sur les Tartares, & en fit un horrible carnage. Le chef des vaincus enrageant de se voir bravé par une si petite armée de ces gens de corde, vint avec bien de la braverie la rencontrer, & fut assez vain pour se promettre la victoire, mais il apprit par la perte des siens qu'il ne fallait jamais mépriser son ennemi, & que les plus grands partis ne sont pas toujours les plus heureux. Ranimé de tant de victoires, & reconnaissant que les Chinois commençaient à regarder ses armes, non comme celles d'un brigand, mais plutôt comme d'un libérateur de leur patrie, & intéressant tant qu'il pouvait chacun à son parti, les fidèles par sa protection, les séditieux par la vengeance, les personnes zélées par la piété, les intelligentes par la raison, les soldats par le butin, & tout le monde par la douceur du repos sous son commandement, vint encore mais avec de plus nombreuses troupes choquer d'une brusque saillie les Tartares, massacra leurs meilleures légions, & força le reste de prendre la fuite. Les Tartares crevant de rage de se voir ainsi traités par ces bandes chinoises, se préparèrent avec de grosses forces pour leur aller au devant. Chu voyant que c'était à ce coup qu'il fallait décider l'affaire de cet empire en dernier ressort, fait de nécessité vertu, & s'anima pour soutenir le choc,

n'ayant point faute de gens disposés à bien faire. Il vint surprendre inopinément l'armée des Tartares, la mit en déroute, & en tailla plus de la moitié en pièces, força le reste à se retirer comme un vieux serpent battu de coups sur son fumier, & les obligea de recevoir ses lois. Ce fut par ces étranges carnages, & par la forte résolution de Chu que cet Empire de la Chine fut pour lors délivré d'une domination étrangère.

Je ne vois rien de plus puissant pour établir une domination, qu'une politique judiciaire, & à vrai dire, elle est nécessaire pour faire subsister un État. Chu qui n'ignorait rien de ce qui est requis pour arriver à cette science, s'en servit aussi fort adroitement pour assurer la couronne qu'on lui avait présentée. Il chassa de ses terres tous ceux qui avaient été alliés aux Tartares durant leur règne ; & comme il savait bien que le plus grand secret qu'un roi puisse trouver pour se faire aimer de tous ses sujets, est de les considérer & de leur faire beaucoup de bien, il ne manqua pas de pratiquer cette belle philosophie : il les délivra de plusieurs impôts & gabelles, réprima les saillies des méchants, & reconnut généreusement les vertueux. S'étant établi de la sorte, & son ambition n'étant pas remplie de ce qu'il possédait, il alla porter ses armes dans la Tartarie même, & contraignit les habitants à lui demander la paix avec telles conditions qu'il trouverait bon de leur imposer. Ceux de Niuche, où la plupart des vaincus s'étaient retirés, s'obligèrent d'apporter tous les ans quelque tribut à l'empereur de la Chine. Ces Tartares s'y étant multipliés durant une longue paix, furent divisés en sept hordes ou seigneuries, mais comme elles se faisaient la guerre les unes aux autres, il s'en forma sur la fin du siècle précédent un royaume, connu sous le nom de Niuche.

La Chine donc se trouvant ainsi raffermie sous la conduite & prudence de Chu, & n'ayant plus de crainte d'être choquée, jouit d'une profonde paix près de deux cents & cinquante ans sous le gouvernement de la race de Taiminga, sortie de ce Grand Chu. Le treizième de cette race nommé Vanlieus, homme prudent, débonnaire, & juste, commença à régner l'an de N. Seigneur 1573, & gouverna paisiblement jusques à l'an 1620. Durant son règne les Tartares de Niuche se trouvant mieux garnis de peuples, de finances, & de forces, songèrent à se venger des affronts & des ignominies que les Chinois avaient fait souffrir à leurs ancêtres. Ce dessein étant venu aux oreilles des gouverneurs de la Chine, trouvèrent bon de le prévenir par

des reproches, & insolences inouïes. Ils s'en prirent d'abord aux marchands tartares qui p2.114 résidaient dans la province de Leaotung, voisine du royaume de Niuche, & se saisirent de leurs biens. En après ils s'opposèrent par raison d'État au mariage que le roi de Niuche voulait faire de sa fille avec le roi de Tanyu, & lui firent perdre la vie, lorsqu'il la croyait en sûreté. Le fils ne pouvant digérer cette perfidie, raidit son courage, & prenant le Ciel à témoin de sa juste cause, vint fondre en tigre sur les Chinois voisins de cette Grande muraille, & alla mettre le siège l'an 1616 devant la ville de Caiyven, qu'il emporta sans grande résistance. Ce nouvel hôte députa de ce lieu un de ses lamas vers l'empereur de la Chine, pour l'informer en termes tout à fait humbles & pleins de soumission du tort que ses gouverneurs avaient fait à son père, & de s'excuser en même temps de sa juste rébellion, qui n'était fondée que sur la vengeance qu'il voulait tirer par raison de nature du meurtre de son père ; & qu'au reste il était toujours prêt à mettre les armes bas, & à lui rendre sa ville, pourvu qu'on lui donnât audience, & qu'on lui restituât les pertes qu'il avait souffertes innocemment avec les siens. L'empereur Vanlieus, quoique prudent & grand politique, ne faisant point d'état de cet envoyé, ni de ce qu'il proposait, le renvoya à ses gouverneurs, qui n'avaient garde de lui faire raison, puisqu'ils avaient donné sujet à cette révolte.

Ce roi tartare se voyant méprisé de la sorte, jura par les mânes & esprits de son feu père, de faire passer par le fil de son épée deux cent mille Chinois pour leur satisfaire ; il entra donc à la tête de cinquante mille chevaux sur les terres de Vanlieus avec lesquels il ravagea toute la province de Leaotung, & s'y rendit maître de la ville de Leaoyang, nonobstant la grêle des mousquetades qui venait des assiégés, laquelle ils parèrent aisément avec des planches épaisses, qu'ils tenaient en mains au lieu de boucliers. Le Tartare, non content de cette prise, réduisit sous sa puissance diverses autres villes moins considérables, & entr'autres celle de Quangning. Il pénétra ensuite jusques au territoire de Peking & y renversa, pilla, & brûla tout ce qu'il y avait de riche & d'excellent, mais comme il apprit que les Chinois se préparaient avec de grosses troupes de lui couper le passage, il fut persuadé de se retirer avec gloire dans la capitale de Leaotung, qu'il ceignit de nouvelles murailles, après avoir abattu les vieilles, parce que les devins lui avaient assuré qu'elles ne figuraient rien

que de malheureux & de funeste. Ce fut en cette ville qu'il reçut les services & les adorations de tous les habitants, & qu'il se fit saluer empereur de la Chine, quoiqu'il ne s'y fût rendu maître que d'une dépendance, & encore fort reculée, & éloignée des autres.

Le pays de Leaotung est de fort grande étendue, & quoiqu'il n'ait que deux villes capitales, Leaoyang, & Ningyven, il a pourtant quantité de cités & de forts assez considérables, comme Ycheu, Caiyven, Quangning, Ningiven, Chinyang, Kincheu, Cai, Hai, Tieling, Chungcu-Puho, Kin, Fo, Luixun, Chekiao, Chehai, Quangninge, Tingleao, Ganlo, Pieyang, Sanuan, Tanyang, Chungtun, Ço, Jeu, Heutun, Yetun, Liuxun, & autres.

Il est renfermé entre le fleuve Çang, & la Grande muraille : il a pour bornes au Levant la rivière d'Ylao, & un bras de mer qui la sépare de Corea ; au Couchant la Grande muraille, qui confine au Nord ; & au Midi il a la province de Pecheli, la rivière de Linohang, & un golfe de mer qui y passe & le défend.

Ses habitants sont fort stupides, & mal propres aux bonnes lettres, mais ils sont très adroits à la guerre, & fort accoutumés au travail & à la fatigue. Leurs mœurs tiennent de celles des Tartares, à cause qu'ils en sont voisins, & qu'ils ont souvent reçus leurs lois. Leur religion ne diffère guère de celle des Chinois ; lorsqu'ils veulent chasser les maladies, les malheurs, ou quelques malins esprits de leurs maisons, ils appellent des prêtresses (qui sont comme les bateleuses d'Espagne qu'on nomme Gitanes), lesquelles dansent & sautent jour & nuit au son des tambours & des bassins, pour ébranler les spectres & les fantômes. Mais reprenons nos brisées.

Les Chinois se trouvant assez surpris de la hardiesse de leur tributaire, résolurent de le combattre promptement d'une brusque saillie, & de fondre sur lui, devant que les conspirations qu'il tramait avec les princes voisins fussent affermies. Pour cet effet ils firent faire un choix ou triage de soldats dans toutes leurs provinces, & en couchèrent sur le rôle six cent mille.

Le roi même de Corea se trouvant intéressé dans les progrès du Tartare, envoya douze mille hommes de secours à l'empereur. On eût dit que cette armée eût été p2.115 capable de ranger tout l'univers ; mais pour nous apprendre que la vertu ne se soumet pas toujours à la force, le Tartare au lieu de gagner la tanière en renard, ou de se couvrir de terre en blaireau, devant un si grand monde de combattants, vint en Alexandre à leur rencontre, à

dessein de leur livrer la bataille. Les Chinois étonnés de cette hardiesse, furent conseillés de retourner sur leurs pas, & de ne point tant hasarder. Le Tartare réjoui, & animé de leur retraite, ne manqua pas de leur donner sur la queue, & de les suivre de près, jusques à ce que les deux armées furent contraintes de venir aux prises. La victoire fut longtemps en balance, à la fin elle pencha du côté du Tartare ; l'armée des Chinois fut mise en déroute, & plus de 50.000 hommes y laissèrent l'honneur avec la vie.

Après cette bataille le Tartare sans perdre temps, & sans donner haleine à ses ennemis, vint fortifié d'autres troupes saccager toute la province de Peking, & sans vouloir assiéger sa capitale retourna dans la ville de Leaotung chargé d'honneur & de dépouilles. Ce sac inopiné ébranla tellement l'empereur avec la plupart de ses princes, qu'il crut d'abord ne pouvoir éviter l'épée de ce conquérant que par une prompte retraite dans les provinces du Midi, mais il en fut détourné par aucuns gouverneurs qui lui dirent qu'une si lâche suite ne pouvait traîner après soi qu'une servitude, qu'une honte, que des massacres, que des supplices, voire que la désolation, & la perte de tout son empire.

L'année suivante, que l'on comptait 1620, l'empereur Vanlieus mourut, auquel son fils Taichangus succéda, lequel voulant signaler le commencement de son règne par quelques glorieux exploits, leva une puissante armée pour tirer vengeance du Tartare, mais il apprit par sa mort qui le ravit quatre mois après, que tous nos desseins sont bâtis sur la glace.

Le sceptre passa de ses mains en celles de Thienkius, qui pour attirer à son parti plusieurs princes, leur envoya de riches présents, & spécialement à celui de Corea ; ces présents lui furent d'un grand rapport, car il reçut du secours de tous ses voisins, qui l'ayant joint avec ses nouvelles légions recueillies par tout son empire, vint rendre la pareille au Tartare, entra dans le pays de Leaotung, y fit consommer aux flammes les rebelles que l'épée avait épargnés, en extermina tous les Tartares, & y reçut le serment de fidélité de la plupart des villes. Un si heureux commencement ravit les Chinois en admiration & fit révérer Thienkius, mais la suite ne fut que malheureuse, comme vous remarquerez dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE XVII

Les dernières guerres des Tartares contre les Chinois

@

Le roi tartare ayant rappelé à son obéissance quelques mutins de Niuche, résolut de recommencer la guerre avec plus de furie qu'auparavant contre les Chinois, & s'en vint prendre à la ville de Leaoyang, qu'il emporta au bout de quatre jours, mais elle lui coûta bien cher, puisqu'il y perdit vingt mille hommes dans les attaques : et les histoires disent qu'il n'en eût rapporté qu'une courte honte, & un grand échec, si le gouverneur gagné par de grandes promesses ne lui eût porté les clefs de cette place ; la perte de laquelle saisit tellement l'esprit du vice-roi, qu'il se pendit & s'étrangla de déplaisir. Le visiteur du même lieu étant tombé entre les chaînes du Tartare, ne voulant pas souffrir qu'on lui reprochât d'avoir reçu des mains étrangères, un bien qu'il pouvait obtenir des siennes, s'étrangla comme le précédent.

Le Tartare ayant reconnu la perte & la faiblesse de ses troupes, & appris que les autres villes étaient toutes fort bien munies de soldats & de vivres, & que l'empereur avait fait bâtir des nouvelles forteresses pour arrêter ses entreprises, fut conseillé de se contenter de cette seule prise. Sur ces entrefaites un général chinois nommé Maovenlungus surprit avec une grosse armée navale une île proche de Corea à l'embouchure du fleuve d'Yalo. Il vint ensuite fondre brusquement sur le Tartare, lui enleva beaucoup de monde, & arrêta toutes ses conquêtes. Ce Maovenlungus était natif de la province de Quantung, où il avait fait son apprentissage dans la guerre, & dans les armes, à cause du commerce, & de la communication que les habitants de cette province ont avec les Portugais ; il eut p2.116 même le canon d'un navire hollandais, qui avait fait naufrage, & qu'il avait laissé sur le rivage, dont il en mit quelques pièces sur les murailles de Ningyven pour les fortifier, laquelle l'empereur venait d'honorer du titre de capitale au lieu de celle de Leaoyang.

Le Tartare donc voyant tous ses desseins rompus par la vigilance & les soins de ce guerrier, se tint en repos jusques à l'an 1625 auquel il vint assiéger cette nouvelle capitale Ningyven, après avoir en vain essayé de

corrompre la fidélité de Maovenlungus. Ce siège lui coûta encore assez cher, puisqu'il y perdit dix mille de ses meilleurs soldats, entre lesquels se trouva le fils du roi. Les Tartares enragés de cette perte, furent forcés de lever honteusement le siège, & s'en vinrent en furies Bacchantes décharger leur colère sur l'île de Thaoyven, où la mer était glacée, y tuèrent dix mille hommes de garnison, coururent au fer & au feu, n'eurent de compassion pour personne, & firent voler les images de la mort de tous côtés. Et après qu'ils n'y trouvèrent plus de matière pour assouvir leur rage, ils retournèrent dans leur pays, non pas avec intention de se reposer, mais pour y lever & amasser de plus grosses troupes. De sorte que la Chine ne fut paisible que jusques à l'an 1627, que l'empereur Thienkius mourut, & avec qui l'empire semble avoir perdu sa plus belle gloire.

Zungchinius recueillit la couronne de son frère, mais il la porta toujours chargée d'épines, & de fâcheries, à cause de la perfidie de ses sujets. Thienmingus roi de Niuche, ou de la Tartarie, dont nous parlons, finit aussi ses jours vers ce temps-là. Sa couronne tomba sur la tête de son fils Thienzungus, dont la vie fut toute différente de celle de son père ; il changea de lois, & de police, & commanda à ses sujets de traiter les Chinois avec douceur & tendresse, disant que cette vertu avait des mains pour former & façonner les cœurs, & qu'elle portait avec soi des chaînes d'or pour captiver insensiblement les volontés.

Cette même année les soldats de Maovenlungus devenus insolents dans le repos, se mirent à molester par leurs brigandages les habitants de Corea, & puis tourmentèrent d'une telle façon ceux de la province de Hienkien, que la plupart de dépit se retirèrent sous la protection du roi de Tartarie, auquel ils conseillèrent de venir fondre sur l'armée chinoise, en faisant habiller ses soldats à la mode de ceux de Corea, dont elle n'aurait aucun ombrage ni soupçon, comme venant d'un pays de ses alliés. De plus ces perfides lui offrirent leur service & assistance pour faciliter cette entreprise. Le roi, après avoir écouté ces raisonnements, & tiré secours de ces traîtres, envoya sans délai un de ses vice-rois avec de puissantes troupes, qui par le moyen de ceux de Corea qui leur servaient de guide & de conduite, surprirent l'armée chinoise, au point qu'elle errait çà & là, & qu'elle ne songeait à rien moins qu'à cette perfidie. Il est bien vrai que ces Tartares déguisés en tuèrent beaucoup, mais dès que Maovenlungus eut reconnu cette fourbe[2], il ramassa le plus vite

qu'il put ses troupes débandées, les mit en bataille, pour repousser avec vigueur la violence de ces attaquants. Le combat fut fort opiniâtré de part & d'autre, & la victoire ne savait à qui se donner, mais à la fin Maovenlungus voyant la faiblesse de ses troupes presque toutes taillées en pièces, tâcha de gagner ses navires pour retourner dans l'île, ayant laissé quelques escadres à l'abandon pour amuser les ennemis. Ceux-ci s'imaginant d'avoir été trompés par ceux de Corea qui avaient ouvert le chemin à Maovenlungus pour se sauver, considérant d'ailleurs que leur victoire leur avait coûté tant de sang, vinrent décocher leur manie sur ces traîtres, leur emportèrent quatre provinces, & les désolèrent entièrement. Le roi de Corea arma puissamment contre ces Barbares, & les chargea furieusement. Maovenlungus après avoir refait ses troupes par de nouvelles levées, entra aussi dans les États du même roi, pour tirer raison de leur perfidie. C'est merveille que ce petit roi eut tant de courage & de force pour s'opposer à deux si puissants ennemis. Les Tartares viennent attaquer ce roi aux pieds des murailles de Corea, & voici les Chinois qui viennent surprendre en queue au milieu du combat les Tartares, lesquels se voyant enfermés par devant & par derrière, ils arrêtèrent entr'eux de combattre moins pour vaincre que pour mourir. Après un cruel choc de part & autre, on n'a su à qui de ces trois armées donner la victoire : elles furent presque toutes défaites & ruinées : les Tartares y perdirent cinquante mille hommes ; ceux de Corea septante mille, & les Chinois un peu davantage, parce que les Tartares avaient fait p2.117 contr'eux un plus grand effort à dessein de s'ouvrir un chemin pour prendre la fuite. Le roi de Corea reprit bientôt après ses provinces sur les Tartares.

Ceux-ci ayant repris haleine sur leurs fumiers, levèrent encore de nouvelles troupes, avec lesquelles ils usurpèrent à diverses reprises presque tout le côté qui est à l'Orient : de là ils entrèrent dans une autre contrée, où ils pillèrent, & butinèrent, sans toutefois trouver assurance, ou moyen de s'y établir, & d'y avoir une place de retraite, quoiqu'ils y eussent eu divers chocs, & sanglantes batailles.

Dans l'état donc auquel se trouvaient pour lors les affaires de la Chine, l'empereur Zungchinius envoya le général Yvenus dans la province de Leaotung avec un pouvoir fort ample & de nouvelles troupes, lui donna ordre de faire la paix avec les Tartares, pourvu qu'ils y voulussent entendre, car les voleurs s'étaient tellement accrus & multipliés pour ruiner & perdre l'empire,

qu'ils taillaient plus de besoigne à leur souverain que les Tartares mêmes. Cet Yvenus était très fin, très rusé, & très éloquent, tant en ses écrits, qu'en ses discours : il avait par des raisonnements & maximes militaires tellement charmé l'empereur, & ses Premiers ministres, que toute la Chine mettait son bonheur en sa seule conduite. Et à la vérité l'empereur n'eût jamais été trompé dans ses espérances, si Yvenus eût préféré le bien public & la fidélité, aux avantages & richesses qu'il prétendait. Ce madré donc qui ne cherchait que ses intérêts, prit des grands deniers des Tartares, leur promit d'empoisonner Maovenlungus, leur plus redoutable ennemi, & fit une paix avec eux la plus honteuse, & la plus désavantageuse que les Chinois eussent jamais pu attendre. L'empereur, ayant vu les articles de cette paix, les révoqua tous, pour se conserver les droits qu'il ne croyait pas qu'on lui devait disputer avec justice. Yvenus grandement dissimulé, jamais n'eut tant d'ondes ni de plis qu'en cette affaire, & de peur de s'embarrasser dans son propre labyrinthe, & en se voulant trop cacher de se montrer, s'excusa avec des paroles si emmiellées auprès de Sa Majesté, qu'il fut continué dans sa charge. Yvenus qui, à la mode des grands, avait écrit ce bienfait sur le sable, & gravé son mécontentement sur le cuivre, fit savoir secrètement aux Tartares l'an 1630, à dessein de forcer son maître à signer la paix, qu'ils devaient entrer dans la Chine par un autre endroit que celui où il avait sa garnison, & que pour lui il ne remuerait, & n'entreprendrait aucune chose. Les Tartares connaissant son ambition & son avarice, s'assurèrent, & se mirent en repos, & lui firent savoir qu'ils se serviraient de ses avis ; de façon que sans rien craindre par derrière, ils vinrent fondre inopinément sur la province de Peking, y pillèrent quantité de places, y brûlèrent plusieurs cités, & après une grande tuerie des habitants, vinrent planter le siège devant la ville impériale. Les gouverneurs étonnés de cette entreprise, conseillèrent à l'empereur d'abandonner sa cour, & de se retirer dans les provinces du Midi, mais ce conseil ne fut pas suivi des plus vaillants ; l'empereur au lieu d'être intimidé à cette nouvelle, commanda que personne ne sortît hors de la ville, & résolut de faire tête à ses attaquants, sur lesquels ils firent plusieurs sorties avec bonheur. Sur ces entrefaites, on manda Yvenus dont la perfidie n'était pas encore découverte ; il y accourt avec ses troupes, de peur d'être reconnu criminel de lèse-majesté, & vint s'avancer jusques aux murailles de la ville, dont la grandeur & étendue faisaient une grande distance entre les deux

armées, qu'on pouvait voir fort aisément étant posé sur une éminence. Mais Yvenus au lieu de se préparer au combat, vint trouver l'empereur pour lui persuader de confirmer & ratifier les conditions de la paix qu'il avait faite, & tâcha de lui remontrer par des fortes raisons qu'il fallait obéir au temps, & qu'il appartenait à la prudence d'un si haut prince de ne point hasarder sa couronne sur la décision d'une bataille. L'empereur qui commençait à découvrir les menées de ce perfide, lui dit en peu de mots, qu'il appartenait à la dignité d'un grand monarque, & à la conduite d'un ministre d'État, de ne concevoir, ni souffrir rien de lâche, mais qu'il fallait incontinent se battre pour défendre l'honneur & l'empire, qui étaient deux choses dont la perte était irréparable. L'empereur donc sans avoir communiqué à aucun gouverneur le dessein qu'il avait formé, manda le lendemain Yvenus, pour assister au conseil de Guerre. On le fit entrer par la muraille sans ouvrir aucune porte, l'empereur alléguant pour raison, que les ennemis en étaient trop proches. Dès qu'il comparut devant l'empereur, il fut massacré sans autre forme de procès, & fut envoyé en l'autre monde, dit l'histoire, pour ne plus troubler celui-ci. Les Tartares ayant p2.118 appris la nouvelle de cette mort, & se trouvant privés de leur appui, plièrent bagage sur-le-champ, & au lieu de continuer ce siège, allèrent porter la terreur de leurs armes jusques dans la province de Xantung, & puis retournèrent heureusement en Leaotung tous chargés de butin.

Depuis ce temps-là, jusques à l'an 1636 la fortune & les armes furent fort inégales ; les Tartares toutefois n'ont jamais pu s'établir, ni avoir lieu de retraite dans la Chine, en ayant toujours été courageusement repoussés, & avec perte. Le roi tartare Thienzungus mourut dans la même année, auquel l'on fils Zungteus succéda, qui était père de celui qui est en nos jours empereur de la Chine.

Ce Zungteus (dit l'histoire) fit paraître beaucoup de prudence avant que de régner, & autant de courtoisie parmi ses autres vertus royales, qu'on en ait jamais vu dans aucun de sa nation. Son père l'envoya de son bas âge en la Chine, où il vécut caché & inconnu, & y apprit parfaitement les mœurs, les sciences, la doctrine & la langue des habitants. Dès qu'il eut recueilli la couronne de son père, il changea, & corrigea la façon de gouverner, dont ses ancêtres s'étaient servis, il montra de l'amitié & de la bienveillance à tous les Chinois, qui s'adressaient à lui, traitait bien les prisonniers, les incitait à l'obéissance & au devoir, ou les mettait en liberté.

Divers gouverneurs de la Chine étant bien informés de la belle humeur de ce monarque, & de l'amour qu'il portait à ceux de leur nation ; reconnaissant d'ailleurs la rigueur des lois de l'empire, qui condamnaient à la mort tous les généraux d'armée, sous la conduite desquels l'État avait reçu quelques disgrâces, & voyant que c'était un grand mal pour eux d'avoir un empereur, sous qui l'on n'osât quasi rien faire sans péril, trouvèrent bon de se retirer vers le Tartare, sous espérance d'un meilleur abri.

Ces rebelles après avoir été très bien reçus du Tartare, prirent les armes contre leur légitime souverain, & vinrent attaquer avec de bonnes troupes la province de Suchuen, où tout leur réussit si bien, qu'après avoir saccagé bon nombre de cités, ils assiégèrent la ville capitale de Chingtu, qui fut secourue par une dame en qui la nature n'avait mis que le sexe, ayant laissé faire à la vertu tout le reste. Ces attaquant ayant été obligés de céder aux forces de cette amazone chinoise, se sauvèrent dans les montagnes voisines, où ils firent des nouvelles troupes la plupart composées de voleurs & de gens de corde. Ils furent suivis & secondés d'autres mutins de la province de Queicheu, qui se soulevèrent à cause d'une sentence que les magistrats avaient prononcée contre un de leurs premiers seigneurs. Ceux-ci furent encore suivis de force brigands des provinces de Xensi & de Xantung. Et ces derniers furent assistés d'une infinité d'habitants, qui offensés des oppressions, & endurcissements de l'empereur, ne manquèrent pas de porter aussi partout leurs alarmes & leurs épées. De sorte qu'en peu de temps ils formèrent en diverses provinces huit corps d'armée assez considérables, aux irruptions desquelles les gouverneurs de l'empire ne firent que fort peu de résistance.

Ces ligués enflés de tant d'heureux commencements choisirent d'un commun consentement deux généraux, dont l'un fut nommé Licungzus, & l'autre Changhienchungus, personnages fiers, hautains, & insolents pour les grands exploits qu'ils avaient déjà faits ; mais comme il y avait de la jalousie, & de l'émulation entr'eux, & entre leurs soldats, ils furent conseillés, pour ne se pas ruiner l'un l'autre, de se séparer, & de busquer fortune[2] chacun en son particulier. Licungzus se tint au Nord des provinces de Xensi & de Honan, & l'autre s'en prit à celles de Suchuen & de Huquang. Nous parlerons des prouesses de ces deux guerriers successivement, afin de ne les pas confondre.

Ce fut donc l'an 1641 que ces voleurs de la province de Xensi, après avoir pillé force cités & bourgades, vinrent fondre en cannibales, & en furies enragées sur la belle province de Honan, & y assiéger d'un plein saut sa ville capitale nommée Caifung, laquelle pour être munie d'une forte garnison, & artillerie, qui incommodait extrêmement les attaquants, ne put être maîtrisée : de sorte qu'ils furent obligés de se retirer honteusement, & vinrent assouvir & décocher leur rage sur les cités voisines, & y firent tout passer par les flammes & par l'acier.

Sur ces entrefaites ils reçurent de nouvelles troupes & munitions de leurs confédérés, avec lesquelles ils vinrent derechef attaquer Caifung. Les habitants se p2.119 mirent aussitôt en état de se défendre vaillamment, & de témoigner que le courage ne leur manquerait pas si tôt que la vie. Ils soutinrent le siège six mois entiers. Cependant que Licungzus les serre étroitement dans leur ville, les maladies & la faim les attaquent dedans leurs maisons & dedans leurs entrailles. Ce dernier fléau est si pressant que tout contente le ventre, & rien ne le remplit. On donnait une livre d'argent pour une livre de riz ; une livre de vieux cuir pourri en valait dix d'argent, & à la fin ils sont contraints de se massacrer les uns les autres pour ne pas manquer de nourriture, ou d'attendre leurs compagnons à mourir pour attendre à vivre. Dans cette horreur, parmi les femmes désespérées, une étouffe son enfant de peur de lui voir souffrir un plus long supplice, & l'autre le poignarde pour en faire un repas funeste. Quelle amitié plus cruelle, & quelle faim plus épouvantable ?

Cette ville est bâtie dans une plate campagne au Midi de cette rivière grande & rapide, que ceux de la Chine nomment Hoang, ou Safranée, dont les bords sont partout très bien digués, de peur qu'elle ne sort de son lit. Pendant que les rebelles continuaient toujours le siège, l'armée de l'empereur arriva jusques à ces digues, & comme on désespérait de les pouvoir chasser ou battre avec succès, on se mit à rompre ces digues, s'imaginant par ce moyen qu'on pourrait aisément noyer & submerger les ennemis sans coup férir. Mais cette rivière sans yeux & sans pitié, bien aise d'avoir eu sa prison ouverte, se fit un cours par dessus les murailles de la ville, & emporta en un moment 300.000 hommes : Et dans ce malheur il n'y a personne qui n'eut pris alors Caifung pour une île.

En même temps Licungzus, bouffi d'ambition, prit le titre de roi, & se fit nommer Xunuang, c'est-à-dire monarque heureux & favorable. Il rentra à main forte dans la province de Xensi, où il ne fit quasi que paraître pour vaincre, sa capitale nommée Sigan n'ayant soutenue le siège que trois jours. Ce fut dans ce lieu qu'il renferma toutes les provisions de la province, afin de tenir les peuples dans le devoir, & d'ôter aux soldats de l'empereur le moyen d'y pouvoir subsister. Il se poussa depuis dans la province de Honan où il fit autant de saccagements que de gîtes.

Licungzus se voyant au dessus de ses affaires, & la puissance en main, quoique par injustice, & par tyrannie, s'imaginant même qu'il tenait déjà l'empire comme un loup par les oreilles, se fit saluer empereur, & nomma Thienxun la famille qu'il avait dessein de fonder. Ce mot de Thienxun signifie un seigneur obéissant au Ciel : s'efforçant par ce beau nom de persuader à ses sujets, qu'il était choisi du Ciel pour les gouverner. Il le prenait d'un bon biais, puisque les Chinois sont fortement persuadés, que les empires & les diadèmes ne se donnent que par le Ciel.

Licungzus, qui tâchait de donner toujours couleur à ses plus déraisonnables actions, & qui savait donner toutes les géhennes à son naturel assez pliable, fut conseillé d'adoucir ses humeurs sauvages, de peur que les Chinois qu'il avait divisés, se vinssent à réunir, & se lassassent de lui prêter leurs mains & leur sang pour asservir leur patrie, & que tous les trophées qu'il avait érigés chez eux, ne tombassent incontinent en pièces. Il savait aussi très bien que des commencements formidables avaient eu souvent des fins ridicules ; que des puissances destinées à conquérir des royaumes s'étaient venues souvent briser contre un peu de terre ; qu'il ne fallait pas être toujours crédules à sa première joie, ni se fier à l'apparence des affaires ; qu'il y avait des mauvais gains, & des acquisitions ruineuses ; & que les princes après avoir gagné des batailles, & vaincu des peuples, devaient redouter leurs propres conquêtes, & faire état qu'il n'y avait point de plus dangereux ennemis que des sujets qui obéissaient par contrainte. C'est pourquoi ce rusé voulut employer les couleurs des Grecs pour couvrir son ambition, & la teinture de quelque apparence de vertu : il délibéra donc de ne se porter que très rarement à la violence des remèdes, de choisir en toute sa conduite l'indulgence plutôt que la rigueur, & de se servir plus volontiers de la clémence que de son autorité & de sa puissance absolue. Et à la vérité, il ne se trouve

point de monarchie plus ferme ni plus recommandable, que celle qui plaît aux peuples, à cause de la bonté de celui qui en est le chef. Ses sujets au lieu de l'appréhender, ou de redouter sa sévérité, n'appréhendent que pour lui, & ne craignent sinon qu'il lui mésarrive. C'est le propre d'un particulier d'avoir peur de souffrir du mal mais c'est le propre des rois de craindre d'en faire. Licungzus donc quoique nouveau en l'art d'un souverain, pratiqua si bien ces belles maximes, qu'il étendit sa bonté sur ceux-mêmes qui en étaient les moins dignes, comme celle du p2.120 Ciel envoie sa rosée & ses influences aussi bien sur le champ des impies que sur celui des justes. Il avait si peur d'offenser ses sujets, qu'il ne choisit que des hommes capables & vertueux pour mettre dans les charges, auxquels il commanda très expressément de ne rien exiger de leurs habitants, de procurer leur repos, d'avoir compassion des pauvres, nommément des veuves, & des orphelins, d'écouter volontiers les requêtes de ceux qui étaient affligés, & opprimés, voire de penser à tout, de veiller à tout, & de faire en son empire ce que fait l'infusion de l'âme au corps. Les Chinois fort étonnés du gouvernement de ce monarque, qui n'avait que des maximes de piété, de sagesse, de justice, de bonté, & de valeur, s'imaginèrent qu'il était véritablement envoyé du Ciel pour les régir, & commencèrent à avoir beaucoup de vénération pour sa personne.

Pendant que Licungzus gagnait des cœurs & des provinces par sa bonne police, les gouverneurs de la Chine enveloppaient leurs dignités & leurs vies dans des malheurs qui causent de l'horreur à la pensée ; tant est-il vrai que le désordre est fatal aux cours des grands, & que la vertu n'y peut jamais régner sans contradiction : l'ambition qu'un chacun a de pousser sa fortune, l'impatience du bien, le désir de la nouveauté, l'envie qui suit toujours les plus heureux, ne cessent de tramer sourdement de mauvais desseins, que l'on voit enfin éclore par de pernicieux effets. On ne put si bien fermer les avenues de l'esprit de l'empereur, qu'il n'eut autour de sa personne un eunuque nommé Gueius, qui avait usurpé une autorité absolue sur tout l'empire, voire sur l'empereur même, vu qu'il s'en faisait nommer le père, & qu'il lui osait reprocher qu'il tenait la vie, & le sceptre de lui. Les maisons des grands sont assez souvent remplies de tels serviteurs, qui pour avoir été honorés d'une particulière confiance de leurs maîtres en l'administration de leurs affaires, soit qu'ils soient argentiers, soit qu'ils soient intendants des familles, font les suffisants, & ne se contentant point

de gouverner le bien, entreprennent sur l'autorité de leurs seigneurs, ne leur laissant que le nom & le fantôme de la puissance qui leur est due.

Gueius poussa son pouvoir & sa colère si loin, qu'il faisait massacrer les principaux gouverneurs pour un sujet de paille, ou les privait de leurs charges. De sorte qu'un chacun fut obligé de porter des chandelles à cette idole, & d'adorer sa fortune, les uns par terreur comme à un démon malfaisant, & les autres par espérance d'avancement. Lorsqu'il était plongé bien avant dans ces délices, & entêté des fumigations de l'encens qu'on lui présentait de tous côtés, & lorsqu'il ne regardait les hommes, voire même les plus grands princes de l'empire, que comme des petits moucherons, l'empereur Thienkius vint à mourir sans lignée. Ce coup étourdit bien ce fils de Titan, mais il ne se rendit point pour cela, mais au contraire fit le brave & le rodomont, pour divertir tous les ombrages de ses appréhensions. Il mit une armée sur pied pour empêcher Zungchinius son ennemi de monter sur le trône, mais tous ses efforts furent vains & inutiles, & sa fin malheureuse, car il ne trouva presque point trois gouverneurs qui voulurent suivre ses étendards, les injures qu'il avait faites à leurs compagnons étant encore trop fraîches & trois cuisantes. De sorte qu'un chacun aima mieux se donner à Zungchinius, que voir encore sa liberté opprimée par un eunuque. Le parti déjà tout formé contre ce misérable se fortifiait tous les jours, & quoiqu'il apportât toute la diligence & l'industrie que semblaient requérir ses affaires, il ne pouvait détourner son malheur qui le traînait insensiblement au précipice ; il est vrai qu'il emporta d'abord le dessus en quelques petites rencontres, mais quand il fut question de livrer le combat qui devait décider les différends d'un successeur à l'empire, il se vit inopinément délaissé, & son ennemi assisté des meilleures troupes de la Chine, de sorte que la nécessité le força de changer d'humeur & de condition, & de se soumettre aux lois de Zungchinius, qui venait de recevoir la couronne par le consentement des plus grands de l'empire. Un chacun espérait beaucoup de la conduite & de la sagesse de ce prince, mais on fut trompé dans cette pensée, car dès qu'il se vit absolu sur le trône, il se mit à tremper son épée dans le sang des alliés & partisans de l'eunuque, auquel finalement il commanda de s'étrangler, ce qu'il fit tout aussitôt (car les Chinois trouvent ce genre de mort fort glorieux) ne voulant souffrir qu'on lui reprochât d'avoir reçu des mains étrangères un bien qu'il pouvait obtenir des siennes...

Zungchinius ne cessait de tempêter & de faire tous les jours de nouveaux massacres, pour faire périr celui qui voudrait entreprendre sur son État, & cependant ses gouverneurs, & ses favoris mêmes, nourrissaient des secrètes correspondances & intelligences avec ses ennemis, qui devaient faire voler son sceptre par éclats, & l'ensevelir en sa race sous les ruines de son empire.

Licungzus se voyant appuyé d'un si grand nombre de seigneurs de la cour de son ennemi, mit en bon état toutes les affaires de la province de Xensi, & puis vint avec une belle armée passer le fleuve Safrané, & se rendre maître de la province de Xansi ; il n'y eut que sa capitale nommée Taiyven, qui voulut voir le siège planté devant ses murailles, & avoir la gloire d'être forcée, mais cette vanité lui coûta bien cher, puisque tous ceux qui y commandaient y furent massacrés, & leurs charges distribuées aux étrangers. L'empereur Zungchinius bien informé de tout ceci, envoya de grosses troupes pour s'y opposer, sous la conduite du général Lius lequel ayant vu la plupart de son armée se débander, & se donner à l'ennemi, crut ne pouvoir mieux exercer sa généralité que contre lui-même ; il s'étrangla de rage au milieu de son camp, se persuadant qu'il ne pouvait dans ces extrémités faire une action plus glorieuse que celle d'empêcher par sa mort que les brigands ne disposassent de sa vie. L'empereur averti de tous ces malheurs, ne songeait plus qu'à quitter sa cour de Peking, pour se retirer dans celle de Nanking ; il en fut détourné tant par les frauduleuses remontrances d'un tas de conseillers, qui voulaient le perdre, que par les instantes prières de ses véritables & fidèles sujets. Et en effet la subite retraite d'un souverain ne peut apporter que de la confusion, & de la terreur dans ses États, & nommément lorsqu'il vient à abandonner sa capitale, de laquelle procède le gouvernement & l'administration de tout le reste. L'empereur tint donc bon dans son séjour ordinaire, l'assura de forte garnison, & y appela un grand peuple pour sa conservation.

Sur ces entrefaites Licungzus, qui n'avait pas l'esprit moins prompt ni présent que la main, mit une peau de renard sur celle de lion, fit déguiser en marchands quantité de ses soldats, les fit filer dans la ville impériale de Peking à petite troupe, leur donna de l'argent pour y négocier secrètement, leur commanda de louer des maisons, & de s'insinuer dans les cabarets, & d'y troquer des denrées, jusques à son arrivée. On n'eut jamais cru que des

garnements de cette trempe eussent pu ménager avec tant d'adresse & de silence cette entreprise. Licungzus après avoir en outre gagné par argent le président du conseil de Guerre, vint planter le siège devant cette ville, laquelle il surprit de nuit au mois d'avril 1644 sans avoir presque perdu un soldat, car ceux qui commandaient à l'artillerie firent tirer sans bales & sans boulets, & les soldats de la garnison, quoique très forte, ne se mirent pas presque en défense ; Licungzus sans perdre temps pénétra à cœur sans branle jusques au palais de l'empereur, dont il s'empara, sans que ses plus fidèles eunuques fissent la moindre résistance.

L'empereur ayant appris avec grand étonnement la prise de sa ville, & ayant vu qu'il n'y avait plus de moyen de fuir, mais que tout le menaçait & le pressait, écrivit à la hâte une lettre de son propre sang, par laquelle il accusa les officiers de sa cour du crime de lèse-majesté, & conjura Licungzus d'en tirer raison, puisque le Ciel lui donnait l'empire. Ensuite, ayant pris une épée, il tranchât la tête à sa fille, afin qu'elle ne tombât entre les mains infâmes de ce brigand ; puis il entra dans son jardin, où il se pendit à un prunier, pour n'avoir pas la honte d'éprouver ou la colère, ou la clémence de son ennemi.



Ses femmes, ses eunuques & ses plus fidèles vassaux choisirent le même genre de mort pour ne pas contenter la passion du vainqueur ; Colaus son lieutenant général p2.122 se fit mourir même sur-le-champ avec plusieurs milliers d'habitants. Licungzus n'eut pas plus tôt le sceptre en main, qu'il commanda de faire un hachis du corps de son prédécesseur, de massacrer deux de ses fils (l'aîné ayant pris la fuite) de poignarder les principaux officiers ; bref il exerça sur Peking une si horrible vengeance, qu'il y a même quelque espèce d'inhumanité à la concevoir ou à la décrire. C'est ainsi que ce brigand en changeant d'honneurs changea de mœurs, & qu'il rendit son nom aussi redoutable que sa colère.

Sur ces entrefaites le général Usangueius voulant se délivrer de la domination de cet usurpateur, & de le perdre, demanda du secours du roi des Tartares, qui ne manqua pas de lui envoyer aussitôt 80.000 hommes pris de la province de Leaotung. Licungzus ayant appris la marche de ces nombreuses troupes, saccagea la ville de Peking, y embrasa les plus superbes édifices, & se retira dans la province de Xensi, ayant vu que son carnage était aussi grand que son butin. Les Tartares n'eurent pas beaucoup de peine à se rendre maîtres de Peking, dans sa désolation. Après cette prise Usangueius eût bien voulu les remercier de leurs secours, & de leur bienveillance, & de les renvoyer en leur pays, mais ils étaient trop amorcés & animés de la douceur d'une si belle proie, pour la relâcher si légèrement & pour en perdre le goût. Ils résolurent donc d'y tenir bon, mandèrent de leur pays de nouvelles troupes, qui en sortirent comme des essaims de leurs ruches, ou plutôt comme des loups affamés, pour décharger leur rage & leur furie sur cet empire, & amenèrent avec eux le plus jeune fils de leur feu roi, qu'ils élevèrent sur le trône impérial, auquel ils donnèrent le nom de Xunchi. Il n'avait pas plus de six ans lorsqu'il fut couronné. Un de ses tuteurs nommé Amahan, ou Amavangus, prit le gouvernement de son pupille sous sa conduite, & se fortifiant de tous côtés d'alliances, & d'amis, n'estima pas qu'il y eut de meilleure forteresse, que l'affection de ses sujets, qu'il obligea de tous les bienfaits, qu'il se put imaginer.

Usangueius touché sensiblement de l'entrée & de l'usurpation de ces nouveaux hôtes, & voyant ses bras en écharpe, fut obligé de se soumettre à leur discrétion, & d'accepter le gouvernement, ou la petite monarchie de

la province de Xensi, à charge d'en payer annuellement quelque tribut à l'empereur.

Quant à Licungzus, qui s'était retiré dans Sigan, ville capitale de cette province, on tint qu'il fut tué par Usangueius dans la chaleur du combat.

Cependant les autres Tartares, qui suivant l'accord fait avec Usangueius étaient entrés dans les provinces de Xantung & de Peking, renforcèrent merveilleusement leurs armées d'officiers & de soldats chinois, qui pour maintenir leurs charges & leurs biens, se firent raser, & s'habillèrent à la tartare, au grand mépris du reste p2.123 de cette nation, qui fut toujours aussi portée à la défense de sa chevelure, qu'à la gloire de son empereur, & de sa couronne. Ces étrangers donc conquirent en moins d'un an les provinces de Peking, de Xensi, de Xansi de Xantung, & de Leaotung, dans lesquelles ils ne changèrent ni la politique chinoise, ni l'ancienne forme du gouvernement ; mais permirent aux philosophes de l'empire de gouverner les villes & les provinces comme auparavant, & laissèrent les promotions & examens des lettrés à l'accoutumée. Ils composèrent la milice, & les conseils d'officiers des deux nations.

Ces nouvelles ébranlèrent fort les provinces du Midi, mais croyant de relever leurs espérances, elles prirent Hungquangus pour leur empereur, qui était neveu de l'empereur Vanlieus, cousin de Zungchinius. Dès qu'il fut assis sur le trône, on proposa deux expédients, qui furent tous deux approuvés. Le premier fut d'envoyer un ambassadeur vers les Tartares, pour leur demander la paix ; le second de s'opposer vigoureusement aux saillies des ennemis de l'empire. Ces expédients avaient été judicieusement concertés, mais ils ne réussirent ni l'un ni l'autre à l'avantage des Chinois ; car les Tartares ne purent être touchés de leurs offres, & les combats qu'ils entreprirent ne leur furent toujours que très funestes.

Les mauvaises nouvelles, dit un savant, s'entre-suivent comme les ondes d'une mer courroucée, & ont des ailes pour voler, & quantité de voix pour se faire ouïr : pendant ces démêlés, Nankin, fils aîné de Zungchinius mentionné ci-devant, qui n'avait attendu qu'une occasion favorable, & que son âge, pour faire connaître que son cœur n'était pas tout à fait abattu, se fit voir à quelques-uns de ceux qui s'étaient éloignés par la crainte des ennemis ; ils le reçurent avec grande joie ; il rallia plusieurs fugitifs, &

effarés, trouva quelques restes des anciens eunuques & serviteurs de son père, qui se mirent de bon cœur à sa suite, à la tête desquels il vint demander à Hungquangus (un de ses tuteurs) la succession de son père, qu'il ne croyait pas qu'on lui pût disputer avec justice. Hungquangus qui ne cherchait que de régner en souverain, au lieu de lui mettre le sceptre en mains, le chargea de grosses chaînes, & le fit serrer dans une étroite prison pour le perdre. C'est chose pitoyable que les enfants des princes souverains qui naissent si grands, ne naissent pas toujours libres. Plusieurs ressemblent à ces animaux qui portent la pourpre, les perles, & le musque, tout ce qu'ils ont de plus riche est cause de leur malheur ; on ne cesse de les tourmenter, & de chasser après eux, & si on les aime, ce n'est que pour en avoir la dépouille. Nankin pour être né roi, devint esclave de son tuteur, & d'un des serviteurs de son père. Cette action barbare remua fort les esprits, suscita des révoltes, & mit tout l'empire en combustion ; tant est-il vrai que le chancre est moins dangereux à un corps, que la division à un État.

Les Tartares, réjouis de voir le piteux état de cette cour démembrée, vinrent attaquer la province de Nanking, & la subjuguèrent sans résistance : la seule ville d'Yangcheu, pour avoir fait voir qu'elle avait assez de cœur pour se défendre, vit tous ses magistrats massacrés, tous ses habitants sacrifiés à la vengeance, & comme si son refus n'eut pas été assez puni par tant d'innocentes victimes, ils ruinèrent ses murailles, & embrasèrent tous ses édifices.

Ce fut ici où les Tartares trouvèrent moyen de grossir leurs troupes de force rebelles, qui cherchaient la sûreté sous leurs étendards. Parmi tous ces avantages Hoangchoangus, qui gouvernait l'armée navale de la Chine, se trouvait encore assez fort pour arrêter leurs conquêtes, voire même de les chasser jusques sur leurs fumiers, si Thienus capitaine de navire vaincu par les promesses des Tartares, n'eut tué d'un coup de flèche ce guerrier au beau milieu de ses victoires. Ce perfide voulant aussi perdre Hungquangus, fit semblant de ménager son salut par une fuite, vint avec les siens dans Nanking, & se joignit avec Hungquangus, au point qu'il sortait de cette ville pour s'enfuir. Il n'avait presque pas encore passé la rivière que ce misérable monarque fut livré par ce scélérat entre les mains de ses ennemis, qui l'envoyèrent à Peking, avec son rival l'aîné de Zungchinius, & tous ceux qui restaient de la race de Taiminga, pour être

étranglés. Cette coutume tyrannique de faire mourir tous les princes du sang, & les proches des monarques dont on a conquis les royaumes, est reçue & pratiquée par toute l'Asie.

Après ces massacres, les Tartares entrèrent dans Nanking en triomphe, puis se poussèrent jusques dedans la province de Chekiang, pour attaquer la ville capitale p2.124 d'Hoangcheu, qui servait de retraite à plusieurs généraux & gouverneurs chinois, & même au roi Louangus de la famille de Taiminga.

La cruauté des Tartares devait animer tant de si vaillants hommes à se défendre jusques aux extrémités, & tant de disgrâces & de confusions devaient être capables de leur ouvrir les yeux, mais ces malheureux aussi confus & divisés qu'auparavant,... se mirent hors des gonds du devoir, & voulurent forcer à ressorts rompus Louangus à leur donner de l'argent. Ce pauvre prince, étant nouvellement élevé sur le trône par des sujets si écervelés, & si mutins, & se voyant sans finances, & à la veille de porter le deuil de ses apparentes misères, monta sur les murailles de sa ville, & criant à haute voix, dit au général des Tartares ces mots :

> — Prince, si la justice n'est plus pour nous, j'implore votre miséricorde, non pas pour moi, mais pour mes sujets ; j'honore vos armes, & votre conduite, mais vos rigueurs sont trop éclatantes ; adoucissez la sévérité de vos lois, non seulement en faisant du bien aux innocents, mais aussi en pardonnant aux coupables. Car votre clémence serait bien petite, si vous vous absteniez seulement de frapper sur ceux qui n'ont offensé personne, sans considérer que la miséricorde n'est faite que pour les misérables. En vous vengeant de mes sujets, vous ferez ce que font les hommes de terre, & en pardonnant, vous prendrez part à la gloire de ce grand empereur du Ciel, qui fait luire tous les jours son soleil aussi bien sur les têtes criminelles, que sur les plus innocentes. Je vous supplie donc que cette ville soit purifiée par mon sang, & que je sois maintenant la seule victime immolée pour le salut du public ; c'est, dis-je, à ce moment que je dispose ma vie & mon corps à votre volonté.

En prononçant ces dernières paroles, il se poussa dans le camp de ses ennemis pour y être sacrifié. Ceux-ci semblent avoir porté quelque respect à la prière de ce bénin monarque, puisqu'ils conservèrent la ville de Hoangcheu en son entier, ayant seulement fait un carnage des soldats chinois qui étaient dans ses faubourgs.

Cette ville a au Nord un canal navigable, qui n'est séparé que d'un autre fait au Midi que par une digue. Ce fut de ce canal, que les Tartares tirèrent à la hâte force barques de dessus la digue, & les menèrent dans le fleuve de Cienthang (qui servit en cette dernière rencontre de tombeau à quantité de Chinois) lequel après avoir traversé sans aucun empêchement, vinrent recevoir les clefs & les hommages de la belle ville de Xaoking. Ils étaient en train d'être accueillis dans toutes les autres villes de cette province de Chekiang, avec autant de vénération, s'ils n'eussent commandé par édits aux habitants de se raser. Bon Dieu ! qu'il faut peu de chose pour remuer & brouiller un peuple sans cervelle ! Les Chinois donc se sentant piqués au vif de ce commandement, prirent les armes pour défendre leur liberté, & chargèrent ces nouveaux hôtes d'une telle furie, qu'ils furent obligés de se tenir cois un an entier par delà la rivière de Cienthang, attendant de nouvelles troupes de la province de Peking.

Cette défaite des Tartares porta les esprits des Chinois à des hautes entreprises, & à reprendre courage au travers de leurs plaies. Et pour mieux réussir dans leurs desseins, ils choisirent pour empereur le prince Lu de la famille de Taminga, qui était capable d'ôter le bonheur aux Tartares, voire de les ruiner, si les habitants de la province de Fokien n'eussent porté au trône impérial Thangus, issu aussi de la race de Taiminga, qui piqué d'une ambition de régner seul, prit les armes contre Lu pour l'obliger à lui céder son droit.

Les Tartares qui avaient toujours l'œil au guet, résolurent de profiter encore inopinément de ces nouvelles divisions, de pêcher en eau trouble, & d'emporter l'huître & l'oiseau échauffés dans leurs querelles. Lu se tenant trop bon pour joindre ses armes avec celles de Thangus, aima mieux se retirer dans l'île de Cheuxan, où on tient qu'il règne encore en nos jours, & gouverne septante-deux cités, où il tient plusieurs flottes & armées navales, composées d'une infinité de Chinois y réfugiés de tous les endroits

de l'empire, par les moyens desquelles il se moque de ses ennemis, & attend les occasions de s'en revancher.

La fuite de Lu incita les Tartares de porter leurs armes dans toutes les autres p2.125 villes & cités de la province de Chekiang, qu'il rangèrent bientôt sous leur joug. Il n'y eut que la ville de Kinhoa, qui osa se défendre. Durant qu'ils tenaient cette ville étroitement serrée, ils s'emparèrent de la ville de Venxui & de plusieurs autres. Kinhoa, quoique vaillante, fut à la fin forcée de se rendre à ses attaquants, qui ayant jugé indignes de pitié ceux qui avaient méprisé leurs épées, les taillèrent tous en pièces, & ne firent qu'un feu de leurs maisons.

Les Tartares, que les élans de leurs ambitieux désirs obligeaient à tout entreprendre, à tout faire, & à se rendre maîtres de cet empire, déplièrent leur fortune au gré de tous vents, prirent leur volée par dessus les précipices, les monts, & les collines affreuses de la province de Fokien, où ils trouvèrent les Chinois sans armes, & sans résistance, comme s'ils eussent été tous endormis du vin de la mandragore, dont Hannibal s'était servi pour dompter les Africains, ou comme s'ils fussent tous devenus des veaux marins, qui ne s'éveillent pour le bruit des tonnerres. L'empereur même Lunguus (dont le nom signifie un dragon martial & belliqueux) fit paraître qu'il portait un cœur de caméléon, puisqu'il prit la fuite au seul éclat des armes de ses ennemis. Cette province qui s'était soumise si librement aux Tartares, ne fut pas beaucoup foulée par leurs extorsions ; il n'y eut que l'empereur qui y perdit la vie en fuyant avec quantité de ses officiers.

Une autre armée des Tartares traversa avec le même bonheur les provinces de Huquang & de Kiangsi, & pénétra en même temps jusques dans celle de Quantung, où ils mirent à feu & à sang la ville de Nanhiung, à cause qu'elle s'était voulu défendre. Les autres places, ébranlées de cette prise, reçurent bientôt les lois de ces étrangers, lesquelles furent pourvues de fortes garnisons, & soumises à la conduite des magistrats tartares.

Durant ces conquêtes un certain Chincilungus, connu des Portugais de Macao & des Hollandais de Formosa sous le nom d'Iquon, devint si puissant sur mer par ses pirateries, & par le commerce qu'il exerçait avec toutes les nations, qu'il ne fut pas seulement redouté des Chinois, mais aussi des

Tartares. Ceux-ci voyant que ce pirate avait assez d'esprit & d'ambition pour monter au trône des Césars, lui témoignèrent beaucoup de bienveillance, & lui donnèrent avec des applaudissements & des compliments qui approchaient fort de la servitude, le titre de roi de Pingnan, c'est-à-dire le *Pacificateur du Midi*. Le gouverneur de la province de Fokien se mit en toutes les souplesses & toutes les postures pour l'attirer à son amitié ; le chargea fort souvent de riches présents, le régala diverses fois avec beaucoup de pompe & de magnificence, & lui promit même de le faire saluer roi des provinces de Fokien & de Quantung. Ces filets étaient capables de prendre les aigles aussi bien que les passereaux. Iquon ayant appris que ce Tartare était appelé à Peking par son maître, vint à la hâte de la ville de Focheu (où était son armée navale) faire ses adieux à celui qui lui avait fait tant de protestations de la sincérité de ses intentions ; lorsqu'il pensa prendre congé de lui, il se vit tout à coup contraint d'accompagner ce déloyal jusques à Peking, où il est encore détenu prisonnier. La nouvelle de cette fourbe & trahison perça tellement le cœur de son frère & de ses enfants, qui cherchent incessamment les occasions de tirer vengeance de cet affront, & s'exposent tous les jours aux hasards de mourir, ou de vaincre à la tête des puissantes flottes qu'ils entretiennent pour renverser cet empire : tant est-il vrai que l'amour des proches est un merveilleux attrait, qui fait souvent que les oiseaux & les poissons s'enveloppent volontairement dans les filets, & dans les nasses, sans crainte de laisser la vie au péril, où vit une partie d'eux-mêmes.

Pendant tout ceci l'autre armée des Tartares, qui avait passé par le milieu du pays, pour se rendre dans la province de Quantung, envahit celle de Quangsi ; mais ce fut là où les armes de ceux dont le seul nom donnait de la terreur aux Chinois furent malheureuses, & que ces aventuriers trouvèrent, sans y penser, de quoi arrêter le cours de leurs victoires. Le vice-roi de cette province, nommé Kiu-Thomas, chrétien de religion, & Ching-Lucas y commandant à la milice, & se voyant à la veille de grandes misères, jurèrent unanimement de combattre jusques à la mort pour la liberté de leur patrie ; ils marchèrent droit contre ces conquérants, les combattirent, les chassèrent de leur province, & furent enfin si heureux qu'ils reconquirent en peu de temps toutes les places qui sont à l'Occident de la province de Quantung. Ces victoires les firent résoudre d'élever

Junglieus sur le trône, qui tient p2.126 en nos jours sa cour dans Chatking, ville de la province de Quantung, & bande toutes ses veines à la vengeance, & ne pense qu'à préparer des chaînes à ceux qui lui en ont voulu donner. Son fils Constantin à présent chrétien, promet par ses rares vertus de calmer, comme notre Constantin, les orages des temps, de confondre les idoles, & d'élever les églises sur les autels de la Gentilité.

Les Chinois animés par ces succès, au lieu de quitter la peau comme leurs compagnons, vinrent sous la conduite de Vangus, à cœurs sans peur fondre sur la province de Fokien, enlevèrent la ville de Kienning avec plusieurs autres cités, & y firent une grande tuerie des garnisons tartares. Quelques montagnards suivant l'exemple de Vangus reprirent quantité de places. En même temps les parents du prisonnier Iquon se rendirent maîtres de plusieurs places maritimes, & portèrent la désolation jusques aux murailles de Sivencheu & de Changceu. Le Tartare Changus qui commandait à la province de Chekiang, surpris de ces remuements, s'efforça de faire des levées assez considérables, avec lesquelles il vint assiéger Vangus dans la ville de Kienning, laquelle n'ayant pu forcer, fut obligé de l'abandonner avec honte & perte de ses meilleurs soldats.

Les Tartares de Peking ayant reçu avis de ces changements, envoyèrent une puissante armée à Changus, avec laquelle il alla derechef attaquer Kienning, la prit, & commanda à ses gens infatigables dans leur avarice aussi bien que dans leur cruauté, de la dépouiller d'une partie de ses richesses, de laisser au feu le pouvoir de consommer l'autre, & de faire passer tous ses habitants par le tranchant de leurs épées : les histoires disent que trois cent mille personnes y laissèrent la vie. Ainsi voyons-nous que notre repos ne court jamais de plus grand risque que quand on se mêle de le conserver. Après le saccagement de cette ville, les Tartares reprirent aisément toute la province, car les Chinois se retirèrent dans leurs montagnes, comme des loups battus dans leurs gîtes, & les plus hardis se sauvèrent sur leur flotte, pour continuer la pratique de pirates. De sorte que cette nouvelle armée des Tartares se retira encore vers Peking. Ceci est remarquable & particulier parmi ceux-ci de rappeler les armées qui ont emporté des victoires, & d'en envoyer d'autres de leur propre nation en leur place, aussi exercés aux armes que les premiers. Et en cela ils regardent à deux fins : par la première ils se persuadent de retenir mieux

les Chinois dans le devoir & dans la crainte par la continuelle marche des soldats ; & par l'autre ils s'imaginent qu'ils ne peuvent prendre meilleure connaissance de leurs nécessités qu'en les rappelant à chaque fois ; & estiment qu'il est très juste que les vainqueurs se reposent tant soit peu aux pieds de leurs foyers, & que les simples soldats goûtent quelque rafraîchissement après avoir sué sous leurs harnois.

Cependant les affaire des Tartares coururent grand risque, par le moyen d'une trahison, & bien qu'ils firent tous leurs efforts pour empêcher les remuements & corruptions, si n'ont-ils pas laissé d'en souffrir des effets à diverses reprises. Car comme l'Empire de la Chine est d'un grande étendue, aussi est-il nécessaire pour bien munir toutes les places de garnisons, de se servir des Chinois pour cet effet, les Tartares seuls n'y pouvant pas suffire. Et quoiqu'ils ne laissent jamais dans une province aucun général ou soldat qui en soit né, cela n'empêche pas qu'il n'y ait fort souvent des rébellions. Or ils partagent la garnison en telle sorte que le lieutenant général en chef fait sa demeure dans chaque ville capitale, auquel tous les autres inférieurs obéissent, qui doit entretenir une armée assez considérable, pour étouffer les séditions à leur naissance. Mais comme il n'y a point de conseil, de conduite, ni de police dans les monarchies que les perfides ne puissent renverser ou troubler avec le temps, aussi ne manqua-t-il point de cette engeance parmi les Tartares. Le premier qui abandonna leur parti fut Kinus général & gouverneur de la province de Kiangsi, qui après avoir beaucoup travaillé l'empereur par ses exploits, fut à la fin forcé de se sauver avec les siens dans les montagnes, où il brasse encore des remuements, comme nous avons montré amplement ès pages 116 & 117 de notre première partie.

En même temps quelques généraux chinois du Nord, amis de la liberté, se mirent aussi en campagne pour se venger des Tartares. Le général Hous vint à la tête de vingt-cinq mille hommes les attaquer en divers endroits, & leur enleva plusieurs cités. Il assiégea la ville capitale de Sigan, mais il ne put s'en faire maître à cause que les assiégés fort intimidés par les bouillantes menaces de leur p2.127 gouverneur tartare furent forcés de se défendre jusques aux extrémités. Hous ayant fait quelque perte en sa retraite, se sauva dans quelques monts avec le reste de ses troupes.

Les Tartares ayant évité ce danger, retombèrent peu de temps après dans un autre, causé par leur insolence. Le petit roi Pavang, étant envoyé en ambassade par l'empereur son neveu vers le roi de Tanyu (ou de la Tartarie Occidentale) pour demander sa fille en mariage, vint passer par la ville de Taitung de la province de Xansi, où rencontrant une jolie damoiselle qu'on conduisait à son époux, la fît ravir par les siens, pour en cueillir la fleur. Le général Kiangus averti incontinent de ce rapt inouï & sans exemple s'en plaignit par un de ses mandarins, & puis personnellement à Pavang, mais il ne purent tirer de ce brutal que des injures & des outrages.

Kiangus ne pouvant digérer ces affronts, amassa ses troupes, & vint tout étincelant de feu & de flammes tailler en pièces les Tartares. Il n'y eut que Pavang qui échappa, à la course de son cheval, la furie de cette mêlée. La passion de Kiangus se voyant par cette vengeance, alliée avec une plus grande puissance & autorité auprès des bons Chinois, convia un chacun par promesses, par fortes raisons, par présents, ou par menaces, à épouser sa juste cause. Il se vit en peu de temps à la tête de cent & quarante mille chevaux, & de quarante mille fantassins, avec lesquels il s'élança d'une telle furie sur les légions tartares nouvellement venues de Peking, qu'il n'en fit qu'une lugubre boucherie.

Ce guerrier, qui n'était pas moins vaillant qu'ingénieux, fit un jour semblant de prendre la fuite avec ses gens, & de laisser son bagage sur la campagne ; les Tartares croyant de tenir la proie dans leurs filets, les poursuivirent à toute violence, se jetèrent tout en désordre sur l'artillerie, mais la plupart d'entr'eux demeurèrent sur la place par les décharges des canons que firent inopinément ceux qui étaient cachés dans le bagage. Kiangus ayant vu que son jeu lui avait si bien réussi tourna tête contre ses poursuivants, & les défit entièrement.

Amavangus tuteur de l'empereur prévoyant que des progrès si favorables ne promettaient que des mauvais effets à l'avenir, résolut de venir en personne se jeter sur Kiangus ; il amassa pour ce sujet les huit drapeaux de l'empire (sous lesquels toute la milice de la Chine est rangée) demanda du secours des trois roitelets du Midi, & commanda aux gouverneurs des provinces, par où ils devaient passer, qu'ils eussent à

prendre un certain nombre de soldats des garnisons, pour remplir les places de ceux qu'il avait pris.

Ce monde de soldats devait animer Amavangus de livrer d'abord la bataille à son ennemi, mais sachant bien qu'il avait à se battre contre des troupes déterminées, délaya ce dessein, jusques à la résolution du roi de Tanyu, qu'on avait prié de n'envoyer aucune assistance à Kiangus. Celui-ci frustré de son attente, retourna vers la ville de Taitung pour donner ordre à ses affaires, & se mettre de tout son pouvoir sur la défensive. Amavangus le suivit de près, fit venir de tous côtés une infinité de paysans pour percer un fossé de dix lieues de circuit, sur lequel il éleva plusieurs forteresses, lesquelles ayant été achevées en trois jours de temps avec le fossé, assiégea Kiangus dans sa ville.

Ce prince bien étonné de se voir surpris par une telle action de courage, pensa crever de rage d'avoir manqué de s'opposer aux travaux de ses ennemis : à la fin voyant qu'il en fallait venir aux mains, & qu'il valait mieux mourir tout à coup par le glaive que par une languissante faim, se jeta brusquement avec des légions de feu sur les armées d'Amavangus, perça leurs rangs, enfonça les plus fortes résistances, gagna le fossé, & n'en allait faire qu'une rivière de sang, si une flèche ne lui eut ôté subitement la vie.

Ses gens éperdus comme des hommes tombés des nues, se voyant sans chef, prirent la fuite, & en fuyant furent tués comme des mouches effarées : Les plus accorts d'entr'eux traitèrent de paix avec Amavangus, & promirent qu'ils ne porteraient jamais les armes contre leur empereur. Amavangus très aise de les pouvoir assurer de sa clémence, d'avoir raffermi la couronne de son maître qui était prête à tomber, si Kiangus eut vécu, se contenta de piller la ville de Taitung, & de pardonner aux autres.

Amavangus tout entouré de palmes & de lauriers retourna à Peking avec son p2.128 armée chargée de butin, & peu de temps après il alla vers le roi de Tanyu, duquel il obtint la fille pour être épouse de l'empereur Xunchius, son maître & son pupille.

Pendant tout ceci trois roitelets ou lieutenant généraux de l'empereur, voyant que les flammes de la vengeance n'étaient pas encore totalement éteintes dans les provinces du Midi, & qu'il y avait encore sujet de craindre

de ces côtés-là, vinrent à la tête de force légions fondre sur la province de Quantung pour en chasser tout à fait l'empereur Junglieus.

Ils y furent d'abord reçus, & sans peine dans toutes les villes & cités, hormis dans celle de Quangcheu, dont les habitants témoignèrent par leur résistance qu'il était plus généreux de mourir en combattant, que d'être obligé en se rendant de servir à ceux qui avaient sacrifié tant d'hommes à leur ambition ou à leur querelle. Vous remarquerez leur constance, & leurs disgrâces ès pages 70 & 71 de notre première partie, sans vous entretenir par des redites.

Les violences de la guerre n'étaient pas encore calmées par la ruine & déroute de cet ennemi. Ceux de Corea se voyant à la fin contraints par les Tartares de changer d'habits, & de quitter leur chevelure, jurèrent tous de se cabrer contre cette verge, & de combattre à pieds fermes pour leur liberté, mais à la fin tous leurs monopoles, leurs secrètes pratiques, & leurs desseins furent réduits en fumée.

Pendant que la cour de Peking ne retentissait que de joie & d'allégresse parmi tant de victoires & de trophées, Amavangus vint à mourir l'an 1651, ce qui la mit en telle confusion en un instant, qu'on eût dit qu'un puissant ennemi eut été à ses portes. Partout ce n'était que larmes, que gémissements, qu'horreur, qu'effroi, qu'hurlements, & qu'images de mort, Vous eussiez dit que chaque maison portait en terre son premier né, comme on vit autrefois arriver aux Égyptiens. Mais surtout Xunchius son pupille s'affligea d'une douleur inconsolable. Il aimait ce prince uniquement, & comme sa vraie image, comme le dépositaire de son cœur, comme l'appui de sa couronne, la terreur de ses ennemis, le protecteur de ses peuples, & l'honneur de son empire.

Cette mort mit Xunchius, qui était lors âgé de seize ans, hors de tutelle, nonobstant les efforts de son oncle Quintus, qui voulait se l'attribuer. Que le Ciel fasse que cet empereur paraisse au premier coup de vent le gouvernail à la main, & qu'il tourne tête en vaillant pilote vers les mutins, dont la plupart n'ayant que des ombres d'obéissance & de respect, pourraient facilement jeter la peste & le venin parmi les frontières de son empire aussi bien que dans ses entrailles. Parlons maintenant de Changhienchungus, dont nous avons commencé à faire mention ci-dessus.

Ce brigand, le rival de Licungzus, mais son supérieur en cruauté, dont les actions feraient frémir les plus hardis, & donneraient de la crainte & de l'horreur aux meilleures plumes, porta ses armes & les alarmes dans diverses provinces de cet empire, y coupa des deux tranchants sans épargner personne, comme si le grand métier de faire valoir son autorité, eut été de l'environner de toutes les marques de terreur. La province de Suchuen servit, sur toutes ses compagnes, de théâtre pour exercer ses félonies.

Les histoires disent que c'était un homme d'un sens réprouvé, qui changeait l'ordre de la nature & du sexe dans ses infâmes voluptés, qu'il était rempli de toute iniquité, de luxure, de convoitise, de méchanceté, d'envie, d'homicides, de querelles, de fraudes, de malice ; qu'il était médisant, exécrable, outrageux, superbe, arrogant ; inventeur de tous maux, écervelé, déréglé, sans amitié, sans fidélité & sans compassion. Bref elles le décrient comme le plus barbare & le plus monstrueux de tous les hommes du monde. Et il faut nécessairement avouer que c'est une grande colère du Ciel, & un fléau capable d'exterminer le genre humain, quand une vie méchante & débordée se trouve alliée avec une haute puissance, qui donne autant de vigueur à tous les crimes, qu'elle cause de faiblesse à toutes les lois. L'excès de ses insolences le rendit enfin odieux à ses plus proches, & comme on les lui voulait remontrer, il entrait en furie, & faisait un crime de la vertu de ceux qui lui voulaient du bien. Il fit l'apprentissage de ces énormes méchancetés en la ville de Chingtu, par la mort d'un petit roi de la race de Taiminga qu'il fit égorger avec sept de ses principaux ministres. Il se jeta sur la province de Xensi, où il fit massacrer plusieurs milliers de personnes, parce qu'elle servit de retraite à un postillon qu'il p2.129 voulait perdre. Il sacrifia à sa furie cent médecins au lieu de celui qui avait traité son bourreau en sa maladie, dont il était mort. Lorsqu'il voyait quelque soldat mal vêtu, ou qui n'avait pas la marche hardie & résolue, il le faisait tuer sur-le-champ. Un jour il donna un ruban de soie à un soldat, qui se plaignit à son camarade de la petitesse de ce présent : ce barbare averti de ceci par un de ses espions fit passer par le fer tout le régiment, sous lequel ce soldat était enrôlé. Il avait dans sa cour six cents officiers de justice, & au bout de trois ans il n'en avait pas vingt de reste, car il les avait fait assommer à diverses boutades pour des sujets de paille. Il fit écorcher tout vif un président du conseil de Guerre, parce qu'il avait donné

permission à un philosophe de sortir hors de la ville capitale pour se retirer dans sa maison, sans un ordre plus particulier, & un commandement plus exprès.

Il ne désista point pour cela de son naturel de tigre ; il fit exécuter 5.000 eunuques qui avaient servis les petits rois de la race de Taiminga. Il ne traita pas mieux les sacrificateurs des idoles, puisqu'il en fit coucher sur le carreau 20.000 en peu de jours. Il fit mourir une infinité d'ouvriers pour avoir manqué à l'eurythmie, & à la symétrie de ses bâtiments, esquels étaient magnifiques & somptueux, bref il fit tuer sans merci tous ceux qui lui étaient suspects, ou désagréables.

Ce tyran voulant étendre ses conquêtes dans la province de Xensi alla assiéger la ville de Hunchung, laquelle n'ayant pu maîtriser comme il s'était imaginé, commanda à une partie de son armée d'assommer 140.000 de ses soldats tirés de la province de Suchuen, comme s'ils eussent été rebelles & empêché ses conquêtes. Ce carnage dura quatre jours entiers ; on ôta même la peau à quantité qui respiraient encore, à qui on laissa la tête & remplit le reste de paille, qu'on envoya dans les cités où villes d'où ils étaient nés, pour donner de la terreur aux citoyens.

Il appela ensuite tous les étudiants de la dite province de Suchuen, & promit des gouvernements & des offices aux plus doctes. Les Chinois qui les briguent & pourchassent avec une ambition extraordinaire, ne comprirent jamais le stratagème ni la perfidie de ce déloyal. Ils comparurent donc au nombre de dix-huit mille dans le collège de la ville pour subir l'examen accoutumé. Ils n'y furent pas plus tôt entrés & renfermés qu'ils furent tous sacrifiés à la vengeance de ce perfide, qui les accusait d'avoir embrouillé son peuple par leurs sophismes, & animé à la rébellion par leurs maximes erronées.

Un des gouverneurs du Suchuen, qui avait toujours témoigné plus d'inclination à son parti qu'à celui de son légitime seigneur, fut appelé devant le visage affreux de ce barbare, qui le chargea d'opprobres & de confusions, lui reprochant sa rébellion, son ingratitude, & son infidélité. Cet infortuné eut voulu être déjà dix pieds en terre, avant que de souffrir ces indignités, mais ce cruel conquérant voulait donner d'autres satisfactions à sa manie, car après avoir longtemps du géré son fiel, & songé aux moyens

qu'il tiendrait pour le punir, il fit venir ses femmes & ses enfants, & commanda aux bourreaux de les massacrer devant les yeux du mari & du père. Ces pauvres innocents voyant le fer étincelant déjà prêt d'être plongé dans leur sang, criaient miséricorde, & appelaient pitoyablement le triste nom de leur père, qui n'avait plus d'autre puissance que de souffrir son malheur. L'épée passait à travers le corps de ses femmes & de ses enfants pour aller trouver son cœur, qui mourait en autant de morts que la nature lui avait donné de gages de son mariage. Il attendait que le glaive teint du sang de sa chère progéniture finirait aussi sa vie, & ses douleurs, mais ce tyran inhumain lui ayant laissé la lumière autant qu'il en fallait pour éclairer son malheur, après qu'il fut rempli de ce funeste spectacle, lui fit arracher les yeux par une exécrable cruauté, & après l'avoir fait enchaîner de grosses & pesantes chaînes le fit conduire dans la ville de Siucheu, où il fut précipité dans la rivière de Kiang.

Jamais homme ne fut plus adonné à toutes sortes d'impudicités, sans discernement de parenté, de sexe, de temps, de lieu, de bienséance : il n'y avait partie de son corps qui ne fut immolée à la déshonnêteté. Son esprit corrompu lui faisait inventer là dessus des exécrations qui ne peuvent pas être supportables aux chastes oreilles, & je ne veux aussi nullement en fouiller mon papier.

Durant toute cette pratique de cruautés, ayant appris que les Tartares étaient entrés l'an 1646 dans la province de Xensi, il résolut de les y aller rencontrer. C'est pourquoi pour être en plus grande sûreté, il délibéra d'exterminer tous les $_{p2.130}$ habitants, qui avaient échappé sa fureur dans la province de Suchuen, à la réserve de ceux qui sont au Nord, de peur que ses armées ne manquassent de provisions, car comme il devait prendre la route par cet endroit, aussi différa-t'il leur mort jusques à ce temps-là. Premièrement donc il vint dans la ville capitale de Chingtu, où voulant noyer toute sa passion dans le sang, s'avisa d'une invention malheureuse & barbare. Il mande tout le peuple en une grande plaine hors de la ville, où l'on faisait ordinairement la représentation des jeux. Aussi fit-il publier qu'il avait un merveilleux spectacle à représenter pour le passe-temps des bourgeois de la ville. La curiosité de sa nature est toujours crédule, & qui a en tête l'image d'un plaisir, regarde l'amorce sans considérer l'hameçon. Ces infortunés courent à la foule pour prendre place de bon matin, on les

amuse du commencement à quelques badineries, qu'ils contemplaient avec beaucoup de complaisance, frappant de mains à tous propos, & criant *Vive le roi*, quand voici que des barrières d'où l'on attendait un tournoi ou quelque autre jeu, on voit sortir des légions de soldats couverts d'acier, les cordes à la main pour garrotter cette multitude, au milieu de laquelle ce détestable faisait courir son cheval, & prenait plaisir aux hurlements, cris, & plaies des atterrés. Étant lassé de cette course, il commanda à ses soldats d'achever la tragédie, qui se jetèrent sur ce troupeau enfermé comme dans un filet, & firent un carnage impitoyable de ces pauvres brebis. Le sang bouillant parmi tant de sanglots, & d'horribles images de mort, était un spectacle affreux à ceux même qui étaient hors de danger. Comme un brasier allumé gagne toujours de plus en plus, & dévore son chemin, les soldats ne trouvant plus dans cette plaine de matière à leur rage, coururent toute la ville, en sorte que dans un jour on la vit dénuée de 600.000 habitants, & peuplée de corps morts, qui servirent à rougir & à grossir les eaux du fleuve de Kiang ; lesquelles par leur étrange teinture portèrent nouvelles aux autres villes & cités, qu'elles ne devaient attendre un plus doux traitement de ce détestable. Ce qu'il fit bientôt paraître, car il y dépêcha en même temps des légions qui ne firent que des boucheries & des cendrières de tout ce qu'ils rencontrèrent. De sorte qu'il rendit par cette funeste invention toute cette belle province déserte, & infertile.

O grands, que Dieu a mis sur la tête des hommes pour voir de plus haut les images de votre misère, & non pas pour les briser, & mettre en pièces, quelle mer suffira pour laver vos bouches, & qu'elle bouche suffira pour vous excuser, quand pour contenter une vanité d'esprit, ou une manie, vous lâchez des paroles & des commandements qui portent en queue les massacres des mortels ? La mer est moins furieuse, le tonnerre moins épouvantable, le fiel des dragons, & le venin qui enfle le col des aspics est beaucoup plus supportable qu'une parole, ou un ordre inconsidéré sorti de la bouche d'un Grand, qui délie les mains à la violence, & les ferme à la justice.

Après cette tuerie, ce Cruel assembla tous ses soldats dans la place d'armes (dont il y en a une en chaque ville de la Chine pour y faire l'exercice, & que les Chinois nomment Kioochang) où il leur parla de la sorte :

— Camarades, endurerons-nous que les Tartares gourmandent ainsi notre nation, & se jouent de la puissance de nos armes ? Vous savez que je suis élevé par votre moyen à la dignité que je possède, & que vous êtes à ma fortune ce que les plumes sont aux corps des oiseaux, voudriez-vous témoigner moins de force à me maintenir que vous avez témoigné d'affection à m'élire ? Quoi, serons-nous donc faits pour souffrir éternellement l'empire & les boutades de ces barbares ? Qu'avons-nous plus à espérer sous leurs étendards qu'une déplorable servitude ? Courage donc, mes amis, fondons sur eux en lions, & mourons plutôt tous que de laisser une tache à notre réputation. Si nous retournons triomphants de cette bataille, & si votre vertu met le sceptre impérial dans mes mains, vous éprouverez ma bonté & ma clémence, & je vous partagerai l'argent que vous savez que j'ai coulé à fond avec soixante navires dans la rivière de Kiang, afin que vous puissiez prendre quelques ébats après vos travaux.

Ce pernicieux esprit disait ceci avec tant de zèle & de grâce, qu'il enlevait les cœurs. Il poursuivit encore en ces termes.

— Compagnons, comme de vous je relève toute ma grandeur, & qu'en vous se terminent toutes mes espérances, je vous conjure par la tendresse que je vous porte, & par le soin qui m'oblige à votre conservation, de vous décharger de vos femmes. Ce ne sont que des fardeaux inutiles dans les armées, & elles ont fait souvent sécher les lauriers des plus p2.131 généreux combattants, & afin que tout le monde sache que mes propres intérêts vont toujours au dessous de la raison, & de votre bien, je m'en vais de ce pas sacrifier toutes les beautés qui me suivent.

En même temps de trois cents filles, qu'il avait choisies pour satisfaire à sa brutalité, il n'en laissa que vingt en vie, & commanda de massacrer les autres. Les soldats, pour complaire à cet inhumain, furent contraints de se dépouiller de leur tendresse naturelle, & de se revêtir d'une fureur de tigre pour tremper leurs épées dans le sang de leurs propres femmes.

Ne trouvant donc plus de créature animée dans la province de Suchuen, pour y exercer sa rage, il se mit à la vomir contre les choses inanimées. Il

brûla un superbe palais qu'il avait érigé, qui causa l'embrasement de toute la ville de Chingtu. Il abattit même tous les arbres d'aux environs, de peur qu'il n'y resta quelque marque de son ancienne splendeur. Bref, il ne fit qu'un peu de cendre de plusieurs autres villes & cités. Il était tellement porté au sang, qu'il prenait même plaisir à voir couler celui de ses soldats : lorsqu'ils ne marchaient pas en campagne assez vite, qu'ils avaient perdu quelque membre, ou qu'ils étaient tombés dans quelque infirmité, ou maladie, il les faisait étrangler, ou poignarder, disant qu'un prince devait se décharger de toutes les bouches inutiles, & priver de la vie tous ceux qui n'avaient point la force de la pouvoir entretenir par leurs travaux. Cruautés, à la vérité, qui seront promenées par autant de tribunaux qu'il y a d'esprits raisonnables, voire même qui seront condamnées dans les parquets des plus iniques tyrans.

À peine était-il entré dans la province de Xensi, que le général des Tartares y parut avec cinq mille hommes, en attendant les autres qui avançaient à grande journée. Ce tyran ayant été averti par ses espions de leur arrivée, s'en moqua d'abord, & dit qu'ils ne pouvaient voler, mais à la fin ayant reconnu qu'il n'était que trop vrai, & que les ennemis approchaient sans branler les tentes de son armée, sortit de la sienne sans lance, sans casque, & sans corselet pour découvrir & remarquer leur marche. Il n'avait presque pas porté ses yeux hors de son camp, qu'il se vit environné de cinq cavaliers tartares, qui décochèrent leurs flèches si heureusement, que ce détestable fut tué du premier coup. Il était tout au moins digne de cette mort, vu qu'il s'était joué avec tant de prodigalité du sang du genre humain.

Les Tartares voyant l'armée de ce brigand sans chef, se jetèrent dessus comme l'émerillon sur la proie, en taillèrent en pièces une bonne partie, & donnèrent quartier à l'autre. Cette victoire fit entrer les Tartares dans la province de Suchuen, où n'ayant vu que les effets de la rage de leur ennemi, ils tâchèrent d'y appeler quelques montagnards pour la peupler, & la cultiver.

Après que le général des Tartares (qui était oncle de l'empereur) eut mis bon ordre à cette province, & laissé garnison dans les lieux plus avantageux & moins ruinés, il retourna à la cour de Peking, où il fut très

mal reçu de son frère Amavangus, qui lui imposa d'avoir perdu trop de monde dans son voyage, & qu'il avait négligé le bien de l'empire, en ruinant la milice la mieux triée. Ce général piqué au vif de ces paroles, & se voyant chargé de blâmes, lorsqu'il ne devait attendre que des louanges, & des applaudissements, jeta par terre son bonnet, & puis s'alla étrangler dans son propre palais, ayant appris qu'on ne lui préparait que des chaînes pour la récompense de ses fidèles services.

Depuis la défaite de ces deux fameux brigands Licungzus & Changhienchungus, & d'un nouveau pirate nommé Queisingus (fils du dit Iquon) qui perdit quatre-vingt mille hommes l'an 1653 en la province de Fokien, l'empereur des Tartares (vers lequel messeigneurs de la Compagnie des Indes Orientales nous ont envoyé en ambassade) s'efforce par l'industrie de ses magistrats de raffermir tout ce que la fureur de la guerre a ébranlé, de corriger les désordres, de s'ajuster au temps, aux lieux, aux personnes, aux affaires qu'on traite, & de se mesurer en telle façon, qu'il rend ses actions profitables à tout le monde. Cette sage conduite lui donne en nos jours le commandement sur douze provinces, qui peuvent marcher de pair avec douze royaumes, & sur les pays de Corea & de Leaotong.

@

[En guise de postface]

Camille Imbault-Huart
Le voyage de l'ambassade hollandaise de 1656 à travers la province de Canton [1]

@

pa.01 S'il est un livre ayant trait à la Chine qui a eu au XVIIe siècle un succès mérité, c'est, à n'en point douter, celui dans lequel Joan Nieuhoff a enregistré le voyage de l'ambassade de Pieter de Goyer et de Jacob de Keizer, envoyée en 1656 auprès de l'empereur de la Chine par la Compagnie Orientale des Provinces Unies, à l'effet de solliciter la liberté du commerce pour les Hollandais.

Joan Nieuhoff fit partie de l'ambassade précitée en qualité de *eerste Hofmeester*, premier intendant ou maître d'hôtel : il devint plus tard *Opperhooft* ou chef, directeur de l'établissement hollandais à Ceylan. Il était loin d'être un esprit ordinaire : le récit qu'il a donné des faits et gestes de l'ambassade, la description qu'il a faite des provinces que celle-ci a traversées, de Canton à Péking et vice-versa, les détails qu'il a recueillis sur les mœurs, coutumes et industries des Chinois, tout montre jusqu'à l'évidence qu'il était un narrateur fidèle, un observateur fin et sagace doublé d'un lettré. Il avait en outre un certain talent de dessinateur, et les vues qu'il a prises et publiées sont en général exactes, et, selon le mot technique, illustrent avec fruit le texte de son œuvre.

pa.02 Celle-ci a été jugée ainsi par Caleb Cushing, ministre des États-Unis en Chine, dans un article qui a paru dans le *Chinese Repository*, et ce jugement ne peut qu'être ratifié dans toute sa plénitude :

> « This work, though drawn up by the *Maître d'Hôtel* of the embassy, may well compare, both in regard to the interest and value of its matter, and the style of its narration, with any of the works produced, in later times, by the several embassies of the Russians, and the English, and the second embassy of the Dutch

[1] *Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society*, vol. XXX new series, n° 1, 1895-96, pp. 73.

themselves, not excepting even the works of the elder Staunton, of Barrow or of de Guignes. It is distinguished, withal, by a painstaking and business-like fidelity of relation, which leaves nothing unexplained, either of a political or of a miscellaneous nature, which came under the observation of the embassy.[1]

Les diverses éditions de la relation de Nieuhoff et les traductions plus ou moins exactes qui en ont été faites en anglais, en allemand, en français et en latin, témoignent de l'accueil favorable qu'elle a rencontré à cette époque dans le public d'Europe. Le texte hollandais en fut publié pour la première fois en 1665 par Jacob van Meurs, libraire et graveur (Boekverkooper en Plaatsuijder), à Amsterdam (1 vol. petit in folio ; voir le titre dans la savante *Bibliotheca Sinica* de M. Cordier, colonne 1134). Deux éditions de ce même texte parurent, également à Amsterdam, en 1670 et en 1693 : M. Cordier les cite aux colonnes 1134 et 1135 de son ouvrage ; une autre édition hollandaise, Anvers, 1666, paraît avoir échappé à ses investigations.[2]

pa.03 J'ai sous les yeux un exemplaire de l'édition de 1670 que m'a obligeamment prêté M. le Dr. Schrameier, consul d'Allemagne à Canton.

On trouve en tête du volume, après le frontispice et le titre en rouge et noir, le privilège signé de Joan de Witt [3], 1664, et un joli portrait gravé en taille-douce de Joan Nieuhoff (sur le titre, *Nieuhof*). Viennent ensuite la dédicace (Opdracht) à Hendrik Dirksz. Spiegel, bourguemester de la ville d'Amsterdam, directeur de la Compagnie des Indes Orientales, et à Cornelis Witsen, ex-bourguemester d'Amsterdam, directeur de la Gompagnie des Indes Occidentales, etc. (elle est signée par Hendrik Nieuhof, frère de l'auteur), les armes de Spiegel et de Witsen, une carte donnant l'itinéraire de l'ambassade à travers la Chine, les provinces de l'empire, la Corée et une partie du Japon.

[1] *Nieuhoff 's Narrative of the Legation of Dutch Ambassadors to Péking, by a Correspondent* (Caleb Cushing). *Chinese Repository*, Vol. XIII, p. 393.

[2] En voici le titre d'après le catalogue de Karl W. Hiersemann, Buchhändler und Antiquar, Leipzig, qui en possède un exemplaire (Katalog No. 141, Asien, 1894. p. 78, No. 1290) : *Nieuhof, J., hrt Gezantschap der neerlandtsche Oost-Indische Compagnie, aan den Keizer van China — naarin degedenkwaerd : geschiedenissen, die onder het reizen 1655-57 zijn voorgevallen, beschrijv. v. der Sineesche steden, regeering, hantwercken, zeden, drachten, etc.* Mit Portrait, 33 Taf. u. ca. 120 Kupferst. im Text. fol. Antwerpen, 1666. Ldr.

[3] Frère de Cornelis de Witt. Tous deux, ainsi qu'on sait, furent massacrés par la populace au moment de la conquête de la Hollande par les armées de Louis XIV (1672).

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première est intitulée *Nauwkeurige Beschrijving van 't Gezandschap*, etc., *Exacte relation de l'ambassade*, etc., et comprend le récit du voyage (pp. 1 à 208), la seconde porte le titre de *Algemeene Beschryving van 't Ryk Sina* (description générale du royaume de Chine) et traite de la géographie, de l'histoire, des coutumes, etc., de la Chine (pagination spéciale, pp. 1 à 258).

Une édition française parut la même année que la première édition hollandaise (1665) : on peut en voir le titre dans la *Bibliotheca Sinica* de M. Cordier, colonne 1135. Ce n'est pas une traduction, c'est un arrangement, une adaptation du texte original. Celui-ci, ainsi qu'on lit au titre, a été "mis en françois, orné et assorti de mille belles particularitez tant morales que politiques" par Jean Le Carpentier, historiographe.

> « Le gros de cet œuvre, dit ce dernier dans la préface, est basti pa.04 sur le Journal du Sr. de Nieuhoff, Maistre d'Hostel de l'ambassade que Messieurs de la Compagnie des *Provinces Unies* ont depuis peu dépechée vers l'empereur de la Chine. Ce personnage proteste par ses écrits qu'il n'a rien avancé dans les cinq premières Provinces qu'il a traversé (*sic*) avec ses Maistres, que ce qu'il a veu de ses propres yeux, ou appris de la bouche des Mandarins, et des Seigneurs qui les accompagnèrent jusques à la Cour de l'Empereur. Pour les dix autres Provinces (y jointe la Description générale du même Empire, qui avec les dernières Guerres des Tartares font notre Seconde Partie) ce que l'on vous en rapporte en bref, est tiré tant des remarques du même Autheur que des diverses Relations dignes de foy. La pluspart des Tailles douces exhibées dans cette œuvre sont gravées sur le crayon et le pinceau du dit Autheur, qui s'est estudié de représenter les païsages, et tirer avec exactitude le plan des principaux endroits par où il a passé. Quant au reste, ajoute-t-il, si vous y remarquez quelques digressions et saillies, elles n'y sont mises que pour ceux qui se plaisent à la moralité et à la recherche de la diversité de tant de façons de vivre que l'on observe en cét univers.

Cette pseudo-traduction reproduit le frontispice de l'édition hollandaise, mais le portrait de Nieuhoff y est remplacé par celui de Colbert (belle gravure en taille douce) auquel elle est dédiée par Jacob de Meurs :

> « A Monseigneur Colbert, Chevalier, Baron de Seignelay, Conseiller ordinaire du Roy, ministre d'Etat, Surintendant des Maisons royales, Intendant général des finances, et du Commerce de France, etc. »

Elle a été imprimée à Leyde pour Jacob de Meurs, "Marchand-libraire et graveur de la ville d'Amsterdam, 1665". Le "Privilège du Roy, signé par le Roy en Son Conseil" est contresigné de Foucault. La carte (titre en hollandais, français et latin) est la même que celle des éditions hollandaises. Les gravures de celles-ci sont également reproduites, à quelques exceptions près.

pa.05 Les deux parties du volume sont intitulées "L'ambassade de la Compagnie Orientale des Provinces Unies," etc., (pp. 1 à 288), et "Description générale de l'empire de la Chine" etc., (134 pages, pagination différente). La table analytique des matières, que renferment les éditions hollandaises, n'est pas reproduite à la fin de cette adaptation.

Une traduction latine a été faite par Georgius Hornius, professeur d'histoire, et publiée en 1668, avec portrait de Nieuhoff, chez Jacobus Meursius (Jacob de Meurs), Amsterdam. Je n'ai pas pu en examiner d'exemplaire (Cf. Cordier, col. 1136).

John Ogilby "Master of his Majesties Revels in the Kingdom of Ireland" fit paraître à Londres, en 1669, une traduction, — qui n'est pas toujours une *Belle fidèle*, — de la relation de Nieuhoff (pour le titre complet, voir Cordier, *loc. cit*. colonne 1137). Elle reproduit la carte, le frontispice et les gravures des éditions précitées. Le Privilège est de Charles II, contresigné par Arlington. Voici les titres des parties qui composent le volume.

An exact relation of the Embassy sent by the East-India Company of the United Provinces, to the Grand Tartar Cham or Emperour of China, pp.1 à 146.

A general description of the Empire of China, pp. 149 à 327.

A Narrative of the Success of an Embassage sent by John Maatzuyker de Badem, General of Batavia, Unto the Emperour of China and Tartary, etc., etc., written by a Jesuite in those Parts, pp. 1 à 18 (pagination différente).

An appendix or special remarks taken at large out of Athanasius Kircher his Antiquities of China, pp. 1 à 106 (pagination différente).

L'exemplaire que j'ai sous les yeux appartient au Canton Club, H. 103.

pa.06 M. Cordier cite en outre une autre édition anglaise d'Ogilby (col. 1137), des traductions allemandes (col. 1136) et des traductions résumées dans les collections de l'Abbé Prévost, Thévenot (col. 1136), Astley (col. 1133) et Pinkerton (col. 1138).

L'objet du présent travail est de suivre l'ambassade hollandaise dans son voyage à travers la province du Kouang-toung par le *Peï-kiang* [1] ou fleuve du Nord, de l'embouchure de la rivière de Canton à la passe du Meï-ling [2] qui sépare le Kouang-toung du Kiang-si, d'identifier les noms d'endroits, de rivières, cle montagnes, etc., donnés par Nieuhoff au cours de son récit, de contrôler et de compléter le cas échéant, à l'aide d'ouvrages étrangers et chinois, les renseignements fournis par cet auteur. Je n'ai pas besoin d'ajouter que nombre de détails, puisés aux sources chinoises et épars dans cette sorte de commentaire, sont entièrement inédits, et, par suite, de nature à projeter de nouvelles lumières sur cette partie de la Chine en général, et, en particulier, sur le cours du fleuve du Nord, fragment de la grande voie de communication qui pendant des siècles a été la seule route reliant Canton à Peking par le Kan-kiang, le lac Po-yang, le Yang-tse-kiang, le Yun-ho ou canal impérial et le Peï-ho ou rivière de Tien-tsin.

Dans ce mémoire, je citerai de préférence, comme de raison, le texte français de Jean Le Carpentier, mais j'aurai soin de recourir au besoin à l'édition hollandaise de 1670 et à la traduction anglaise d'Ogilby. Pour abréger les renvois, je désignerai par Éd. A, le texte de Le Carpentier, par Éd. B, l'édition hollandaise de 1670, et par Éd. C, la traduction d'Ogilby.

[1] 北江 *Pak-kong*. Les prononciations mandarine et cantonnaise seront données après tous les noms cités dans le cours de ce travail.
[2] 梅嶺 *Môï-leng*.

pa.07 Les ouvrages chinois auxquels j'ai eu recours sont : 1° 廣東通志 *Kouang-toung t'oung-tche* ou Description générale de la province du Kouang-toung. (Notice dans le *Chinese Repository*, XII, p. 309) ; 2° le 廣東圖說 *Kouang-toung t'ou cho* ou Explication de la carte du Kouang-toung (Cf. Hirth, *The Peninsula of Lei-chou*, *China Review*, vol. II, p. 151.) ; 3° le *Kouang-toung t'ou*, Atlas officiel du Kouang-toung. Leurs titres seront cités respectivement en abrégé ainsi qu'il suit : T. T. (*Kouang-toung t'oung tche*) ; T. C. (*Kouang-toung t'ou cho*) ; K. T. T. (*Kouang-toung t'ou*). [1]

*

Avant d'accompagner, pour ainsi dire, l'ambassade dans son voyage à travers le Kouang-toung, il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler à grands traits les causes qui incitèrent les Hollandais à entrer dans la voie des expéditions maritimes vers l'Est où les Portugais et les Espagnols les avaient déjà précédés, les efforts qu'ils firent dès le commencement du XVIIe siècle pour trafiquer en Chine et les circonstances qui amenèrent le Conseil de Batavia à envoyer des ambassadeurs à Péking en vue de demander la liberté du commerce.

À la suite des entreprises lointaines, découvertes et explorations faites par les Portugais et les Espagnols aux XVe et XVIe siècles, des relations commerciales qui s'étaient en peu de temps établies avec des pays jusqu'alors inconnus et de la mise en valeur du riche domaine d'outre-mer que les hardis et actifs aventuriers avaient donné à leurs patries, une véritable révolution économique s'était produite en Europe. De longue date, le commerce maritime avait été limité à la Méditerranée, à la Baltique et à la mer du Nord : les ports italiens, la ligue des pa.08 villes du Rhin et la Hanse en avaient presque le monopole. Un nouveau et vaste champ s'ouvrit tout à coup à l'activité européenne : après les voyages des Fernando Po, des Vasco de Gama, des Albuquerque, des Cabral, d'une part, des Christophe Colomb, des Vespucci, des Magellan, des Pizarre, d'autre part, — pour ne citer que les noms les plus célèbres, — le commerce s'était soudainement trouvé avoir devant lui l'océan Atlantique et le Pacifique et il n'avait pas tardé à s'implanter successivement dans le Sud et l'Est de

[1] On pourra suivre l'itinéraire de l'ambassade sur la carte du Kouang-toung du Rev. J. C. Lörcher (Map of the province of Canton, 1879), qui, malgré ses imperfections, est encore la meilleure qui existe à présent.

l'Asie, dans l'Ouest et l'Est de l'Afrique, et dans un continent nouveau, l'Amérique, découvert, selon le mot de Turgot, "sur la foi d'une idée".

Les résultats de la modification inattendue de l'état de choses séculaire avaient été immenses. On peut les résumer ainsi : développement des relations commerciales, création de la richesse mobilière et absorption par celle-ci de la richesse territoriale, accroissement du numéraire par l'exploitation régulière des mines du Mexique et du Pérou, déplacement dans l'importance commerciale des nations, et surtout extension considérable de la marine devenue le principal élément de la puissances des peuples.

La Hollande, "pays fertile en pâturages, mais stérile en grains, malsain, et presque submergé pas la mer"[1],' ne produisant presque rien, n'ayant pas de manufactures, ne pouvait nourrir de son fonds la vingtième partie de sa population. Pour elle, l'expansion coloniale était une nécessité inéluctable : au demeurant elle avait le génie maritime et un prodigieux esprit d'ordre et d'économie. Au XVIe siècle, le commerce de transports en Europe faisait toute sa prospérité. Vers la fin de ce siècle, les Hollandais se lancèrent dans les entreprises lointaines, à l'exemple des Portugais et des Espagnols, dont l'empire colonial tombait en décadence ; ils pa.09 s'emparèrent des Moluques, fondèrent des établissements à Java, et, en peu d'années, créèrent de riches colonies et acquérirent le monopole de la navigation maritime. [2] La Compagnie des Indes Orientales, instituée en 1602, avait doublé son capital dès 1609. [3] Elle bâtissait Batavia en 1618, et, de 1623 à 1626, elle faisait la conquête du Brésil.

[1] Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.

[2] Un écrivain contemporain, le Cardinal Bentivoglio, italien, nonce en France sous Louis XIII (1579-1644), a attribué les succès maritimes et coloniaux des Hollandais à quatre causes principales : "La quantité de leurs vaisseaux, l'abondance des choses nécessaires pour les fournir de tout ; le nombre de leurs mariniers, et leur science" en l'art de la navigation." (cité par Le Carpentier, Éd. A. p. 16).

[3] "Depuis Varinck, Heemskerek, Houtman, Rinlant, van Hauten, Couarley, Cober, Van der North (qui fit le tour du monde), le Maire, l'Hermite, Schappenhem, Heins, Bontekoe, Barentszon, Spilberg, Schouten, Pater, Raven, et autres grands capitaines et pilotes, firent paraître par leurs admirables découvertes et prodigieuses conquestes qu'il n'y a rien que la vertu ne franchisse, et ils poussèrent si avant la renommée, et les armes des Hollandois, que les plus puissans Monarques de l'univers les redoutent en nos jours, ou recherchent leur amitié.
Leurs fameuses Sociétés ou Compagnies font beaucoup à la conservation de leur grandeur, et sont capables de faire épuiser en peu de temps les finances de leurs ennemis : ce sont des pépinières dont on tire des richesses incroyables, et des soldats avec un grand appareil de guerre, pour contester l'empire de la mer, et conserver la liberté sur la terre. Ces

Ainsi que cela avait eu lieu dans d'autres régions, les Hollandais n'apparurent dans les mers de Chine qu'après les Portugais et les Espagnols. En 1601, Van Neck, jeté hors de sa route par des vents contraires, montra pour la première fois le pavillon hollandais sur les côtes chinoises, sans toutefois pouvoir y aborder. Deux ans plus tard, les Hollandais étant entrés dans la période des hostilités contre les Portugais, deux navires hollandais arrivèrent devant Macao, fondée par ces derniers, canonnèrent la ville, mais, se heurtant à une résistance sérieuse, se retirèrent après avoir détruit un galion portugais. L'année suivante (1604), l'amiral Van Waerwijk envoyait à Péking, avec l'ambassade siamoise, un de ses officiers chargé d'entamer des négociations avec la cour en vue d'obtenir pour les Hollandais l'autorisation de venir faire le commerce pa.10 en Chine ; comme de raison, ces ouvertures, si elles furent faites, n'eurent aucun résultat : l'officier hollandais augmenta inutilement le nombre des *porteurs de tribut* siamois.

La même année, Waerwijk faisait voile pour Macao, mais, assailli par un typhon, il fut obligé de mettre le cap sur les Pescadores ou îles des Pécheurs (P'oung-'hou), alors peu connues. De là, il écrivit aux autorités du Fou-kien, dans l'espoir d'obtenir quelques privilèges commerciaux ; sa démarche n'eut aucun succès, et, menacé par cinquante jonques de guerre, il ne put continuer les négociations commencées et s'en retourna aux Indes.

En juillet 1607, l'amiral Cornélis Matelief, désireux d'ouvrir la Chine au commerce hollandais, arrivait avec une flotte près de Macao, prenait contact avec les autorités chinoises et, tout en négociant avec elles, mouillait ensuite successivement à l'embouchure de la rivière de Canton, puis à Lin-tin [1], et enfin à Lan-tao [2] : il était à ce dernier mouillage, poursuivant ses pourparlers avec les mandarins, quand une flotte de six navires portugais se dirigea sur lui ; il crut devoir aller jeter l'ancre à Lin-tin et se prépara à livrer bataille aux Portugais : toutefois, le conseil de guerre

richesses ne leur viennent que du grand et continuel trafic qu'elles exercent presque par tout le monde." Éd. A. p. 19.

[1] 伶仃, île située entre la grande île de *Lan-tao* et le 虎門 *Hou-meun* (*Fou-moun*), Porte du Tigre ou Bocca Tigris (le Bogue), entrée de la rivière de Canton. Les auteurs hollandais du XVIIe siècle écrivent *Len-teng-wan* (ouan, baie de *Len-teng* ou *Lin-tin*).

[2] *Lam-thau* dans les relations hollandaises : c'est l'île 大嶼山 *Ta-yu-chan* (*Taï-yu-san*) ou 欄頭山 *Lan-tao-chan*, à l'ouest de Hongkong.

qu'il réunit s'opposant à une action navale, il dut céder, renoncer à ses projets, et il reprit le chemin des Indes Orientales.

Après cet essai infructueux, il s'écoula une longue suite d'années sans nouvelle tentative des Hollandais pour commercer avec la Chine.

pa.11 Ce ne fut qu'en 1622, au moment où leur puissance était à son apogée aux Indes Orientales et où ils entretenaient des rapports suivis avec le Japon, que les Hollandais se décidèrent à tenter un nouvel effort sous les côtes chinoises. Koen ou Coen, gouverneur-général des possessions hollandaises, donna alors à Cornelius Reyersz le commandement d'une flotte de seize voiles avec mission d'aller attaquer Macao. Cette expédition échoua (juillet 1622), et Reyersz, afin d'obliger les Chinois à accorder la liberté du commerce, fit voile pour les Pescadores, s'en empara et y bâtit un fort. De là, il chercha à négocier avec les mandarins du Fou-kien. Enfin, après deux années employées à des pourparlers, à des actes d'hostilité réciproques, les Hollandais obtinrent l'autorisation de s'établir à Formose (1624). Cette île devint le centre du commerce de la Compagnie hollandaise qui ne chercha plus, pendant de longues années, à pénétrer sur le continent chinois. [1]

> « Par succession de temps, dit Le Carpentier auquel j'emprunte ce passage, le R. P. jésuite Martini arrivé de la Chine en Batavie à la faveur d'une frégate, ou brigantin, ayant rapporté que le Grand cham (khan, empereur) de Tartarie venait de se rendre maître de ce royaume, et qu'il avait donné la permission à tous les étrangers de trafiquer librement en sa ville maritime de Kanton, le Grand conseil de la Compagnie renouvela ses anciennes visées, et résolut d'envoyer de l'île de Taiwan (Formose) un vaisseau bien chargé pour sonder encore une fois cette affaire. Le marchand Frédéric Schedel, doué d'un esprit fort, et prudent, étant député à cet effet, s'embarqua sur le vaisseau nommé *Bruinvisch* (*Brunsvisch*, d'après d'autres auteurs) [2], lequel pa.12 était richement chargé de toute sorte de marchandises. Il partit donc

[1] Sur cette période et sur l'histoire de l'établissement hollandais de Formose, Cf. *L'île Formose*, Histoire-Description, par C. Imbault Huart, Paris, 1893, 1 vol. in-4°, arec cartes, plans, dessins, etc., pp. 12 et suivantes.
[2] *Bruinvis*, Éd. B. p. 22.

> du Taiwan (Formose), et au bout de neuf mois il se trouva heureusement à l'embouchure de la rivière de Kanton.[1]

Schedel se mit sans retard en rapports avec les mandarins qui, par suite des manœuvres d'un certain Portugais nommé Emmanuel de Luciefierro, lui firent d'abord mauvais accueil : toutefois, il parvint à les faire revenir de leur première impression, et à monter à Canton où il fut reçu par le vice-roi Pignamong [2] ; celui-ci "le festoya très splendidement" :

> « pour montrer sa magnificence, il fit servir dans trente-deux plats d'argent les viandes exquises, et les vins délicieux dans des vaisselles, et gobelets d'or, dont Schedel et sa suite mangèrent et burent gaillardement. Durant le festin le vice-roi s'informa fort exactement du gouvernement, de la police, et de la puissance des Hollandois ; sur quoi Schedel ne manqua pas de lui satisfaire pertinement. Le festin étant fini, Schedel prit congé du vice-roi, et de tous les grands de la cour, et fut conduit d'un même pas vers le jeune vice-roy de Kanton Signamong. [3]

Ce mandarin

> « le reçut en quelque façon pa.13 assez amiablement, et le traita avec pareille splendeur, mais il sembloit plustôt pancher du côté des Portugais, qui sans doute l'avoient gagné par presents. [4]

La mère du "jeune vice-roi" ayant manifesté le désir de voir les Hollandais, Schedel et sa suite comparurent devant elle "pour satisfaire la curiosité de cette Dame". En quittant le "jeune vice-roi" ils furent conduits "dans un autre logis qui estoit à côté de la rivière pour y passer la nuict."

[1] Éd. A. p. 44.
[2] Transcription probable de 平南王 *P'ing-nan-ouang* (*roi qui a pacifié le Sud*), titre donné par l'empereur, en 1646, à 尚可喜 Chang K'o-chi (Cf. Mayers, Chinese Reader's Manual, p. 182, n° 589), qui, quatre ans plus tard (1650), aidé d'un autre général tartare, s'empara de la ville de Canton après un siège de dix mois. À cette occasion, Chang K'o-chi fut créé *fan-ouang, prince feudataire de l'empire*, et, en cette qualité, continua de gouverner le Kouang-toung jusqu'en 1676, époque à laquelle il se suicida en apprenant que son fils 尚之信 Chang Tche-sin avait pris parti pour le rebelle 吳三桂 Vou San-koueï contre la domination tartare. Chang K'o-chi, que virent Schedel et Nieuhoff (on verra plus loin que ce dernier lui donne le titre de Pignowan "Vieil" vice-roi, était donc en réalité plus qu'un vice-roi, portant le titre de Signamong (Nieuhoff, Synowa= 西南王 Si-nan-ouang ?), il n'était pas le fils de Chang K'o-chi, mais un haut fonctionnaire, placé sous les ordres du *prince feudataire*, administrant les provinces du Kouang-toung et du Kouang-si de concert avec celui-ci. (Cf. Bowra, *A history of the Kouang-toung province*, Hongkong, 1872, p. 94.)
[3] Éd. A. p. 45.
[4] Éd. A. p. 45.

Cependant les Portugais n'avaient pas vu d'un bon œil l'arrivée des Hollandais et la réception qui leur avait été faite. "Le Gouverneur et le Conseil de Makao (Macao), voulans étouffer cette négociation dans sa naissance" multiplièrent leurs efforts pour desservir les nouveaux venus et pour contrecarrer leurs dessins. Ces menées ne servirent de rien, et les discours intéressés des Portugais n'eurent aucun succès auprès des autorités de Canton qui répondirent qu'elles "prenoient cét affaire tout d'un autre biais".

> « Ces encombres étant ainsi finis, et tous ces faux rapports réduits en fumée, les vice-rois firent publier la liberté du commerce entre les deux nations, et donnèrent permission à Schedel d'établir un comptoir perpétuel à Kanton : ils achetèrent même une bonne partie de ses marchandises, d'où il tira un grand profit, qui toutefois aurait été plus grand, si toute sorte de marchands eussent eu le privilège d'en acheter. Schedel voyant qu'après tout il lui restait encore quelques denrées à vendre, trouva bon à cet effet de laisser en la ville le sous-marchand Pierre Bolle accompagné de quatre autres.
>
> Sur ces entrefaites, voire à l'heure même que Schedel avait pris congé des vice-rois, il lui survint une nouvelle, qui le frappa d'abord comme un foudre, le saisit d'un merveilleux étonnement ; et l'abîma dans une profonde tristesse, craignant tout, et ne sachant que faire, ni espérer, attendant à pa.14 tout moment la ruine et le bouleversement de son entreprise. Un commissaire nouvellement venu de Peking, fit ressentir aux vice-rois qu'ils avaient très mal fait de permettre aux Hollandais de négocier, et d'établir leurs demeures dans un État, sans la connaissance et le bon plaisir du souverain, et que s'ils voulaient se conserver les bonnes grâces de leur maître, et se garantir de l'orage qui pourrait tomber sur leurs têtes, qu'ils devaient promptement révoquer cet arrêt, et congédier ceux qu'ils avaient admis. Les vice-rois, quoiqu'ils fussent assez clair-voyants pour reconnaître que c'était là un effet de la jalousie des Portugais, qui en avaient sourdement fait informer l'Empereur, n'osèrent toutefois faire autrement que de casser, et annuler leur ordonnance, et

> conseillèrent à Schedel de retourner avec tout son monde en sa patrie, afin que le roi de Batavie (ainsi appellent-ils le Général) ne crût pas qu'on les avait détenus prisonniers à Kanton. Schedel, de peur de se trouver insensiblement entre les serres de ces éperviers, et d'être tout à coup opprimé par la chicuane et la malice de ses ennemis (je veux dire des Portugais) qui allaient renouveler la trame des vieilles accusations, et de toutes les faussetés, qui avaient été inventées contre l'honneur de ceux de sa nation, fit porter tout son bagage dans son vaisseau de *Bruinvisch*, sur lequel s'étant embarqué deux jours après (qui était le 19 de mars) cingla vers Batavie, portant quant et soi deux lettres des deux vice-rois de Kanton, qui s'adressaient à Nicolas Vorburg [1] lors gouverneur de Taiwan, par lesquelles ils l'assuraient de leur affection et bienveillance, et lui mandaient, en cas qu'il eût le désir d'avoir la liberté du commerce dans la Chine, qu'il était nécessaire de dépêcher des ambassadeurs vers pa.15 l'Empereur avec une suite de riches présents.[2]

En d'autres termes, les Hollandais, pour obtenir l'autorisation de faire le commerce, devaient, selon les traditions gouvernementales chinoises, envoyer un *tribut* à Péking.

> « Les seigneurs du Conseil de Batavie étant informés de la négociation de Schedel, et animez par les belles apparences de réussir dans leurs entreprises, trouvèrent bon d'en avertir au plus tôt leurs maîtres residents és Provinces Unies. Et cependant pour ne point dormir en un si beau chemin, et prendre l'occasion par le fil, delibérèrent encore d'envoyer quelques vaisseaux vers Kanton. Ils choisirent à cet effet Schedel et Zacharie Wagenaer, marchands plein de prudence et de grâce, lesquels étant partis de Batavie avec les vaisseaux de *Bruinvisch* et de *Schelvisch*, arrivèrent un mois après à la bouche du fleuve de Kanton. [3]

[1] *Niklaas* (*Nicolaas*) Verlurgh, Éd. B. p. 25, Verburgh fut *Opperhooft* ou Gouverneur de Taiwan de 1650 à 1653. Quelques auteurs écrivent Verburg (Cf. *l'île Formose*, p. XLV de la *Notice* de M. Cordier).
[2] Éd. A. p. 47.
[3] Éd. A. p. 48. — *Waganaar*, orthographe de l'Éd. B.

Cette nouvelle tentative eut encore moins de succès que la précédente : Schedel entama en vain des pourparlers avec les mandarins toujours prévenus par les Portugais contre les Hollandais, affirme Le Carpentier, et pendant ce temps Wagenaer fut arrêté et gardé à vue par des soldats. Peu après, toutefois, un mandarin, qui avait bien accueilli Schedel lors de son premier voyage, fit conduire les deux envoyés hollandais "en grande pompe et cérémonie en l'hôtel destiné pour ceux de leur nation" où il leur fut dit de se "préparer pour aller à la cour". Wagenaer pensait qu'il serait bientôt reçu par le vice-roi ; son espoir ne tarda pas à être déçu : après de nouveaux entretiens le

> « truchement du vice-roi vint dire qu'après diverses assemblées de plusieurs grands seigneurs du Conseil, l'on avait arrêté, que vu que les Hollandais n'étaient pas munis de lettres, ni de présents pour l'Empereur en Peking, qu'on ne pouvait pas recevoir, ni pa.16 écouter leurs prétentions, et que toute la faute était sur eux, puisqu'ils en avaient été sérieusement et clairement avertis par les lettres qu'on avait écrites au gouverneur de Batavie. [1]

C'était dire, en bon chinois, qu'on ne pouvait les écouter que s'ils apportaient tribut.

> « Wagenaer lassé de tant chanter musique aux sourdes oreilles de ces mandarins, et voyant que c'était vouloir puiser de l'eau dans un crible, en s'amusant à les caresser, partit de Kanton avec ses deux vaisseaux, et revint en Batavie, sans autre gloire que d'avoir tenté avec toute sorte d'artifices d'établir le commerce dans un pays étranger.[2]

Ces mauvais succès ne découragèrent point les Hollandais. Johan Maatzuiker était alors gouverneur général des Indes Orientales. [3]

> « Le général Jean Maatzuiker et le Conseil des Indes en Batavie ne desistèrent point pour avoir vu les voyages de Wagenaer et de Schedel infructueux, mais prirent une forte résolution de pousser

[1] Éd. A. p. 49.
[2] Éd. A. p. 49.
[3] Il occupa ce poste de 1653 à 1678 : bien que catholique, il avait été choisi à cause de ses talents, malgré l'intolérance religieuse excessive de l'époque. Son administration fut longue et brillante.

> encore plus outre leurs entreprises, et de les raccommoder tout d'un autre biais. Comme ils étaent embarrassés à projeter de nouveaux moyens pour gagner les cœurs des Chinois, ils reçurent nouvelle de Hollande, sur la proposition qu'ils avaient faite touchant ce dessein à messieurs les intendants de la Compagnie Orientale, residents à Amsterdam, leurs seigneurs et maîtres. Cette nouvelle portait que les intendants avaient unanimement arrêté d'envoyer une ambassade vers l'Empereur de la Chine en sa ville de Pehing, et que pour l'exécuter avec fruit, ils avaient choisi les seigneurs Pierre de Goyer et Jacob de Keyser, [1] se confiant totalement en leur fidélité, prudence et intégrité, et pa.17 les rendant égaux en pouvoir, autorité et qualité. En suite de cet arrêt, messieurs du Conseil de Batavie se mirent en devoir de faire toutes les préparations nécessaires à une célèbre ambassade. Ils choisirent d'abord quatorze personnes pour être du train des ambassadeurs, savoir deux sous-marchands nommés Léonard[2] Lenardsen et Henry[3] Baron ; six gardes de corps, un maître d'hôtel (l'auteur de cet œuvre)[4], un chirurgien, deux truchements, un trompette, et un tambour, et puis deux marchands, nommés François Lantsman, comme chef, et Henry Gramsbergen comme adjoint... La commission donnée aux ambassadeurs contenait, qu'ils devaient rechercher l'alliance de l'Empereur de Tartarie, ou de la Chine, et la permission de négocier librement avec tous ses sujets dans toute l'étendue de son empire, et que de toutes leurs négociations ils étaient obligés d'en demander, et rapporter des lettres de confirmation, ou de ratification, signées et scellées des mains et des sceaux de l'Empereur, et de son Conseil.[5]

L'ambassade emportait une grande quantité d'objets destinés à être offerts au souverain de la Chine : étoffes de toute espèce, épices, miroirs, lunettes, armures, etc. "C'eut été vouloir naviguer sans boussole ou sans

[1] Pieter de Goyer, Jakob de Keizer. Éd. B. p. 27.
[2] *Lenard*, Éd. B. p. 27.
[3] *Hendrik*, Éd. B. p. 27.
[4] *Joan Nieuhoff.*
[5] Éd. A, p. 50.

étoiles, ou labourer sans soleil, que de penser d'approcher empereur sans présents. Aux yeux des Chinois, ces objets devaient être considérés comme formant le *tribut* hollandais

> « Lors donc que toutes les marchandises, les présents, ot les vivres nécessaires à un tel voyage furent embarqués sur doux beaux vaisseaux nommés *Koukercken* et *Blomendael*, les ambassadeurs se voyant favorisés d'un vent de sud-est, partirent de Batavie avec tout leur train le 14 de juin 1655, et prirent leur cours vers le nord.

*

I. — Après avoir successivement passé en vue de la Cochinchine, de l'île d'Aynan (Haï-nan), de Macao, sur lesquels Nieuhoff donne des détails qui ne manquent pas d'intérêt, l'ambassade arriva le 18 août à l'embouchure de la rivière de Canton.

> « Le dix-huitième du même mois d'août [1] nous nous trouvâmes heureusement vers le soleil couchant dans le havre de Heytamon, mais seulement avec notre vaisseau nommé *Koukercke* (car celui de *Blomendael* écarté du nôtre par la tempête sur les côtes de la Cochinchine n'arriva ici que 48 jours après nous) où nous mouillâmes l'ancre à six brassées et demie de fond.
>
> Cette place est située au pied de l'eau, et encourtinée par derrière de montagnes assorties de combes, et de vallées très divertissantes.

C'est également à Heytamon que Schedel s'était arrêté avant de remonter à Canton. "Au bout de neuf mois il se trouva heureusement à l'embouchure de la rivière de Kanton, non loin d'un lieu nommé Heytamon" (Éd. A, p. 44).

Heytamon est la transcription de 虎頭門 *Hou-t'eou-meun* (*Fou-tao-moun*), *la porte de la tête du tigre*, nom donné à l'embouchure du

[1] Le 18 juillet d'après l'Éd. C., mais l'Éd. A. dit "Op den Achtienden der zelve maant, le dix-huitième du même mois". Or, le mois dont il a été question plus haut est le mois d'août (*Oogst-maant*), Éd. A. p. 32. Dans le cours du récit, les dates de l'Éd. C. ne concordent pas avec celles des Éd. A. et B. Je suis le texte de Le Carpentier, qui est d'accord avec l'édition originale.

珠江 *Tchou-kiang* (*Tsiu-kong*) ou *rivière des Perles* (rivière de Canton) [1] à cause des 虎山 *Hou-chan* (*Fou-san*, *îles du Tigre* : le *Tà-hou-chan, Taï-fou-san* ou *Tiger Island* des cartes de l'Amirauté anglaise ; le *Siao-hou-chan, Sio-fou-san*, au N.-O. de la précédente) qui s'y trouvent (T. T. livre CXXIV). Dans la pratique, ce nom est abrégé en 虎門 *Hou-meun* (*Fou-moun*, porte du Tigre). Il a donné lieu à l'appellation de *Bocca Tigris* (ou *Boca Tigris* sur certaines cartes), *Bouche du Tigre*, dont on a fait *Bogue*. C'est de là que vient le nom de *Tigre* appliqué parfois à la rivière de Canton.

Il est à remarquer que les Chinois désignent par le nom de 海門 *Hai-meun* (*Hoï-moun*) ou seulement 門 *meun* (*moun*) toutes les embouchures des fleuves, rivières, arroyos, etc., formant ce qu'on peut appeler le delta de Canton, — magnifique réseau hydraulique, — qui se jettent dans la mer au sud de la capitale de la province. Voir à ce propos les cartes du T. T. (livre CXXIV), du K. T. T. et du T. C., et le *Sketch map of the Chu-kiang* or *Pearl River*, par Thomas Marsh Brown, des douanes impériales chinoises. [2] Le T. T. (livre CXXIII) donne la liste de tous ces 門 *meun* (*moun*), trop longue pour être reproduite ici.

D'après la carte de Nieuhoff, le havre de Heytamon serait la toute petite baie qui existe à l'entrée du *Tchou-kiang*, derrière la pointe du massif du *Tà-kio-chan* (*Taï-kok-san*) ou *Nan-cha-chan* (*Nam-cha-san*), appelée *Tà-kio-t'éou* (*Taï-kok-tao*), le *Tycoctow* des cartes anglaises. (Le massif dont il s'agit, qu'il est loisible de considérer comme une île puisqu'il est séparé de la côte occidentale par un large arroyo, est à gauche quand on arrive de Hongkong au *Bocca Tigris*). Toutefois, je pense qu'il y a erreur, la baie précitée ne pouvant servir au mouillage de pa.20 navires d'un certain tonnage, et je croirais plutôt que le havre de Heytamon est la spacieuse

[1] Origine du nom de 珠江 *Tchou-kiang* (*Tsiu-kong*) d'après le T. T., livre CI, 山川畧二 :

"Il y a au milieu le 海珠石 *Haï-tchou-che* (*Hoï-tsiu-chek*, *Rocher de la perle de la rivière* — 海 signifie souvent *cours d'eau* dans le Kouang-tong — c'est la petite île appelée *Dutch Folly, Folie Hollandaise*, sur les cartes étrangères : elle est située en face de la ville de Canton), c'est pourquoi on dit Tchou-kiang."

On raconte, ajoute le T. T., qu'un marchand laissa tomber jadis dans le fleuve une perle qui se changea en rocher : celui-ci fut ensuite appelé Haï-tchou-che. S'il faut en croire un autre ouvrage, cité par le T. T. le nom de cette île viendrait de ce qu'elle a l'apparence d'une perle flottant sur la rivière. Pour être exact, il faudrait dire *Fleuve de la perle* et non *Rivière des perles.*

[2] Cette carte, publiée d'abord dans les Rapports des Douanes, a été insérée, à une échelle plus petite, dans les *Decennial reports* (1882-1891) de l'administration précitée, Shanghaï, 1893, p. 569.

baie située en face du *Tycocktow*, entre l'île *Anunghoy* (*Ya-niang-chié*) et celle de *Chuen-pee* (*Tch'ouan-pi*), qui est appelée *Baie Anson* et *Anson bay* sur les cartes françaises ot anglaises.

La vue de ce *hâvre* donnée par Nieuhoff (Éd. A., p. 63 ; Éd. B., p. 35 ; Éd. C., p. 32) semble reproduire en effet la configuration des hauteurs de *Anunghoy* et de Chuen-pee.

II. — À peine arrivés à Heytamon, les ambassadeurs entrèrent en relations avec le "gouverneur", quelque fonctionnaire plus ou moins important de la région, et avec divers grands mandarins venus de Canton qui leur firent nombre de questions. Le "gouverneur" dont il s'agit les reçut le 24 août au village de *Lammê*. Je n'ai pu découvrir la situation exacte de cette localité. À dire vrai, ce nom ressemble beaucoup à celui du *Lamma island*, île située près de Hongkong, mais le texte n'indique pas que les ambassadeurs aient fait un si long trajet pour aller voir ce mandarin. Il doit plutôt être question ici d'un endroit plus voisin de l'embouchure de la rivière. [1]

Le 30 août, les ambassadeurs furent invités à monter à Canton sur des "bateaux tous richement ornés", où l'on mit tous les présents : ils ne prirent avec eux que leur secrétaire et quatre valets. À Canton, ils furent conduits "en l'hostellerie qui avait par ci-devant servie à Schedel." D'après le plan de la ville que donne Nieuhoff, cette maison se trouvait en dehors d'une des portes (sans doute 靖海門 *Tsing-haï-meun*, *Tsing-hoï-moun*), près de la rivière. C'était, dit l'auteur, "un lieu fort magnifique et somptueux qui avait jadis servi d'un pagode ou temple aux idoles."

pa.21 Là, les ambassadeurs furent interviewés de nouveau par un grand mandarin qui, après mille questions, répondit à leur demande d'avoir une audience des vice-rois, que personne n'avait "le crédit et la puissance de donner audience à aucuns ambassadeurs, sans en avoir reçu auparavant quelque ordre de la cour impériale de Peking."

Le 2 septembre, le *Koukercke* monta la rivière et mouilla en face de la résidence des ambassadeurs : dès son arrivée, ceux-ci durent "retourner dans leur vaisseau'" pour y attendre la réponse de l'empereur. Cependant,

[1] D'après la carte en tête du volume, *Lamme* se trouverait sur la côte, un peu au dessus de Heytamon. Il ne faut pas se fier toutefois à cette indication, car la carte est souvent inexacte.

au bout de trois semaines, on leur permit "de revenir à terre avec tout leur train" et d'habiter leur premier logement où, d'ailleurs, ils furent en quelques sortes gardés à vue par des soldats. Un "festin", dont Nieuhoff donne la description, leur fut offert le 15 octobre par les deux vice-rois : le "Vieux" portait le titre de Pignowan (平 南 王 p'ing-nan-ouang), le "jeune", celui de Synowa (?).

III. — Enfin, après de long mois d'attente, les mandarins

> « reçurent deux mandements de la cour : l'un contenait que les ambassadeurs pouvaient venir à Pékin avec une suite de vingt personnes et de quatre truchements, avec commandement aux Hollandais qui resteraient dans Canton de ne point trafiquer en aucune façon, jusques au retour de leurs maîtres. Le deuxième mandement était d'une teneur plus modérée et agréable, car il portait que Sa Majesté avait tout à fait approuvé, et ratifié la demande des ambassadeurs, touchant la liberté du commerce en son empire, à charge qu'ils lui en vinssent rendre grâces et hommages à Peking.

En d'autres termes, les Hollandais obtenaient l'autorisation de faire le commerce sous condition d'apporter un *tribut* à l'empereur.

pa.22 À réception de ces nouvelles, les ambassadeurs "firent leurs préparations pour pousser leur voyage jusques à Peking." Ils furent reçus en audience par les deux vice-rois et firent visite aux principaux mandarins de la ville. Puis ils assistèrent à plusieurs festins. Ils louèrent "un vaisseau de quelque marchand et la ville de Canton leur donna encore au nom et aux frais de l'Empereur cinquante vaisseaux, où les présents, avec le reste de l'équipage furent renfermés". Par *vaisseaux*, il faut naturellement entendre *jonques de rivières*. Plusieurs mandarins furent délégués pour accompagner l'ambassade.

> IV. — "Le 17 du mois de mars (1656), ayant embarqué tout ce qui était nécessaire pour notre voyage, nous entrâmes dans notre vaisseau, y fîmes sonner la trompette, et déployer la banniere du prince d'Orange, et puis nous sortîmes de Canton, pour déferler

> nos voiles sur la rivière de Tai, qui mouille les murailles de la ville... Nous entrâmes bientôt après du côté du Nord dans une des branches de la rivière de Tai, que les Chinois appellent Xia, et nos Européans l'Europe ; et sur le soir nous arrivâmes à un village nommé Sahu, lequel, quoiqu'il ne soit pas des plus grands, ni des plus renommés, agrée fort aux yeux des regardants. Il est planté au beau milieu d'une fertile plaine, encourtinée d'arbres, de coteaux, et de très riches campagnes semées de riz, et d'autres grains. Il enferme plusieurs grandes maisons, qui servent sans doute de séjour à quelques seigneurs. Les habitants font un grand trafic et profit des étoffes de soie, laquelle ils savent tistre, et soutistre en perfection. Nous reposâmes toute la nuit en ce lieu, et en partîmes au soleil levant.[1]

pa.23 La rivière de Tai n'est autre que le *Tchou-kiang* ou fleuve des Perles, nom qui n'a pas été connu des anciens voyageurs. Taï est la prononciation cantonnaise de 大 tâ, grand. Les habitants de Canton, en thèse générale, ne se servent pas du nom de *Tchou-kiang* ; ils appellent 大河 Tâ-ho (Taï-hô), *la grande rivière*, et même quelquefois 海 *haï* (*hoï*), *mer* ou *rivière* (car, au Kouang-toung, *haï* désigne souvent des cours d'eaux : témoin les noms suivants de quelques arroyos du delta de Canton : 三角海；挂皁海；碧鑑海, etc. etc.), le vaste cours d'eau qui baigne la cité et ses faubourgs. *Taï* ou *Tâ* n'est donc pas le nom de la rivière et provient de l'appellation vulgaire du *Tchou-kiang* (*Tsu-kong*) recueillie par les voyageurs (*tâ-ho* ou *taï-ho*, grande rivière).

En parlant de Canton, Nieuhoff dit plus haut (Éd. A., p. 68) : "Elle est située au côté droit de la rivière de Ta, qui par ses vastes eaux pourrait mériter le nom de mer." En fait, Canton se trouve sur la rive *gauche* du *Tchou-kiang*, en descendant ce cours d'eau, sur la rive *droite*, en le remontant.

Le capitaine Eckeberg [2] et Du Halde [1] appellent également *Ta* ou *Ta-ho* le Fleuve des Perles. Sir George Staunton, qui faisait partie de l'ambassade de

[1] Éd. A., p. 82.
[2] *A Short Account of the Chinese husbandry*, by Charles Gustavus Eckeberg, Captain of a ship in the Swedish East India Coropany's service. À la fin de "A Voyage to China, etc." by Peter Osbeck, London, 1771, Tome II, p. 276.

Macartney, croyait que la rivière de Canton était le 北江 *Peï-kiang* ou *fleuve du Nord*, qu'il avait parcouru en revenant de Péking : "the city and suburbs of Canton are situated mostly on the eastern bank of the Pe-kiang river." [2]

pa.24 Nieuhoff se trompe sur la direction prise par les bateaux de l'ambassade : la suite du récit montre que les voyageurs prirent, *du côté du sud*, le Houa-ti-young, arroyo ou *creek* de *Houa-ti* (*Fâ-ti*) qui se déverse dans le Tchou-kiang presque en face de l'île de 沙面 *Cha-mien* (*Shameen, surface de sable*, où sont les concessions française et anglaise de Canton) [3], et qui communique au sud-ouest avec le *Fatshan Creek*, allant au bourg de *Fo-chan* (*Fat-shan*). Au sud-ouest de *Fo-chan*, le *Fatshan Creek*, se relie au Tan-ho (*T'am-ho* ou *Tam-chau river*, d'après la carte de Marsli Brown. Le K. T. T. appelle ce cours d'eau 登洲海 *Teng-tchéou-haï* (*Tong-tchao-hoï*) qui lui-même donne accès à la branche du *Peï-kiang* venant de 三水 *San-choueï* (*Sam-choui*). Telle fut la route suivie par les Hollandais : d'abord le *Fa-ti Creek*, puis le *Fat-shan Creek*, le *Tam-chau River*, et enfin la branche principale du *Peï-kiang*. J'ajouterai que la partie du *Fatshan Creek* comprise entre le *Tam-chau River* et *Fatshan* n'est navigable aujourd'hui, pour les bateaux un peu grands, qu'à l'époque des hautes eaux (en octobre, je n'ai même pas trouvé un pied d'eau dans le *Fatshan Creek* à son confluent avec le *Tam-chau River* : la crique est assez large, mais parsemée de dos d'âne ou bancs de sable) et que, lors des basses eaux, pour atteindre *San-choueï* par le Sud, on est obligé de descendre le bras méridional de la rivière de Canton jusqu'au 平州河 *P'ing-tcheou-ho* (*Peng-chau River*), — au dessous du Macao Fort, — qui aboutit au *Tam-chau River*. C'est cette dernière voie que doivent toujours prendre les chaloupes à vapeur.

Plus tard, cette même route fut suivie par les ambassades de Macartney et d'Amherst (retour de Peking), et par celle pa.25 de Van Braam (aller et retour). Ce dernier, qui a publié la relation du voyage de l'ambassade dont il faisait partie, a indiqué la direction avec exactitude : "After having quitted *Faa-ti*

[1] *Description de la Chine, etc.*
[2] *An authentic Account of an Embassy, etc*. (cf. Cordier, Col. 1164) by Sir George Staunton, London, 1798, Éd. in 4°, vol. II, p. 526.
[3] La partie du Tchou-kiang qui s'étend devant Shameen porte le nom de *Paï-ô-t'an* (*Pak-ngô t'am*). *Étang de l'oie blanche*.

(*Houa-ti* ou *Fâ-ti*), or the Nurseries, ve proceeded first in a southern direction for two hours, then to the westward, and at last to the north-west." [1]

Le *Fâ-ti creek* n'est donc pas une branche de la rivière de *Taï*, ainsi que le dit Nieuhoff : quant au nom de *Xin* que, d'après lui, les Chinois donneraient à cette branche, je n'ai pu l'identifier. Par "nos Europeans", il veut certainement dire les Européens qui venaient alors trafiquer à Canton : *l'Europe* a du être une sorte de surnom seulement connu parmi eux.

Nieuhoff ne parle pas ici du grand bourg de *Fo-chan*, (*Fat-shan*), qu'on a appelé le Birmingham de la Chine, parce qu'il y passa pendant la nuit. Il ne vit cet endroit qu'en revenant de Péking. "Quelque peu de temps après nous nous trouvâmes au village de *Faesan* (*Fo-chan* ou *Fat-shan*) qui est assis sur la rivière, et est ceint d'un territoire fort fertile et divertissant" (Éd. A., p. 233). [2] L'édition C. est plus explicite :

> "After a few hours sailing, we came in sighit of the village *Faesan*, which appeared very pleasant and delightful at a distance. And in regard as we went to Peking, we past by this village late in the evening, so that there was no taking notice of the same ; I thought good (having now had in our return a full view thereof) to give you a draught in print of the situation, which you have in the annexed cut. It lyes near the River side, and bas very pleasant fields round about." (Éd. C. p. 142).

pa.26 Malgré son étendue, sa grande population, ses richesses, *Fo-chan* (*Fat-shan*) n'est pas considéré par les Chinois comme une ville : pour eux, une 城 ou *ville, cité*, est une agglomération de maisons, plus ou moins développée, qui est entourée d'un mur crénelé. Toute réunion de maisons, quelle qu'en soit la superficie, qui n'est pas ainsi fortifiée, n'est appelée par eux que 鎮 *tchen*, bourg. C'est ainsi qu'on appelle 漢口 *Han-k'eou* (*Hankow*), sur le fleuve duquel est située la concession anglaise où habitent tous les résidents étrangers de ce port ouvert, bien que cette agglomération de maisons soit considérable. Il ne faut donc pas dire la ville

[1] *An Authentic Account of the Embassy of the Dutch East-India Company* (1794-1795), etc. (Cf. Cordier, col. 1139), translated by Moreau de Saint-Mery, London, 1798, Vol. I. p. 40. — Les *Nurseries* sont les célèbres jardins ou pépinières de *Fâ-ti* (*Houa-ti*, Terre des fleurs)

[2] Nieuhoff donne une vue de ce bourg : Éd. A. p. 234 ; Éd. B, p. 198. L'Éd. C. ne l'a pas reproduite par erreur, la place qu'elle devait occuper est prise par une vue de *Lam-tam* (*Lam-tao*) répétée deux fois (pp. 142 et 144).

de *Fo-chan* (*Fat-shan*), comme l'ont écrit les nombreux missionnaires et voyageurs qui en ont parlé, mais le bourg de *Fo-chan* (*Fat-shan*).

En vue de donner une idée de cette localité, j'extrais les passages suivants du *Ling-Nam* du Dr. Henry [1] et de *Dix ans de voyages dans la Chine et l'Indo-Chine* de J. Thomson [2] :

> "Fat-shan is the second city in importance in the south of China, and 500,000 people are found in its compactly-built, closely-packed houses. Manufactories of various kinds abound, producing cloth, silk, embroidery, rattan and bamboo work, porcelain, brass and iron-work. A large business is done in cassia, grain, oil and timber. The city is intersected by two canals, which furnish the greatest facility for transport. The boat traffic between Canton and Fat-shan is immense." [3]
>
> « La ville de Fat-shan à plus d'un mille de long (1.600 mètres), et la rivière la divise en deux parties presque égales. Fat-shan est le centre du grand district manufacturier du midi de la Chine. La coutellerie et la quincaillerie y sont les pa.27 principales industries, ce qui fait donner quelquefois à Fat-shan le nom de Birmingham ou Sheffield de la Terre des Fleurs... En parcourant la ville, nous remarquons de belles maisons de briques, résidences des marchands indigènes, de temples aux façades de granit grotesquement sculptées, et le grand hôtel de la douane ; mais les maisons des faubourgs qui bordent la rivière sont bâties sur pilotis, et leurs apparence misérable contraste fortement avec les demeures princières et les signes de richesse que nous avons observés dans l'intérieur de la ville... La rivière est la principale voie ouverte à la circulation, et c'est par milliers que s'y croisent les jonques et les bateaux, dont les uns chargent ou déchargent leurs cargaisons, pendant que les autres transportent en tous sens les passagers le long de l'étroit chenal qui serpente à travers cette Babel flottante où règne l'éternelle discorde." [4]

[1] *Ling-Nam or Interior Views of Southern China*, by B. C. Henry, London, 1886.
[2] Trad. Talandier et Vattemare, Paris, 1877.
[3] *Ling-Nam*, p. 59.
[4] *Dix ans de Voyages*, etc., pp. 178 et 181.

Le village de *Sa-hu* (沙口 *cha-k'éou*, en cantonnais *Sâ-hao*) est au point de jonction de la rivière de *Fat-shan* (*Fat-shan creek*) avec le 潭河 *Tan-ho* ou *Tam-chau river*, à droite en se dirigeant vers le sud-ouest. Les "plusieurs grandes maisons, qui servent sans doute de séjour à quelques seigneurs," dont parle Nieuhoff et qu'il a fait figurer dans son croquis du village (Éd. A., p. 81 ; Éd. B., p. 55 ; Éd. C., p. 47) ne sont autre chose que des 當舖 *tang-p'ou* ou *monts-de-piété*. Dans la province du Kouang-toung ces établissements ont une forme singulière qui attire l'attention et excite la curiosité des voyageurs : ce sont de hautes tours carrées, bâties en briques, aux murs solides percés de meurtrières. Ils sont ainsi construits pour résister aux incendies et aux attaques des voleurs et pirates. Ils dominent de toute leur hauteur les maisons avoisinantes. On en voit un grand nombre dans la ville de Canton : de loin, on serait porté à croire que ce sont des petites citadelles ou des forts.

V. — pa.28 De *Cha-k'eou* (*Sa-hao* ou *Sahu*) les bateaux des Hollandais entrèrent dans le *Tan-ho* ou *Tam-chau river*, puis dans le *Peï-kiang* (*Pak-kong*), suivant une direction S.E.— N.O. Ils remontèrent ce dernier fleuve jusqu'à *San-choueï* (*Sam-soui*), en passant devant le grand marché de 西南 *Si-nan* (*Saï-nam*) [1] dont Nieuhoff n'a point fait mention.

> « Le 19 nous arrivâmes aux portes de la Ville de Xanxui, où nous jetâmes l'ancre. Elle est éloignée de cinquante stades [2] de Canton, et tient l'onzième séance entre les petites villes assujetties à sa capitale. Elle est bâtie au côté droit de la rivière dans une très belle et plaisante vallée ; du côté de la terre elle a des collines et des montagnes, qui ne la rendent pas moins divertissante. Et quoiqu'elle ne soit pas de fort grande étendue, si est-ce qu'elle surmonte en peuples, et au commerce plusieurs grandes villes. Nous fûmes contraints de nous arrêter en ce lieu pour donner haleine aux mariniers, qui étaient fatigués de tirer, et ramer contremont l'eau, depuis notre sortie de Canton.[3]

[1] Le *Tsay-nam* de Van Braam, *Voyage*, etc., Tome I, p. 40.
[2] Par *stade*, Le Carpentier a traduit le *li* (lieue chinoise) de l'Éd. B. En réalité, *Xanxui* ou *Sam-choueï* est à 60 milles de Canton.
[3] Éd. A., p. 82.

Xanxui (*Xantsui* sur la gravure de la vue de cette ville, Éd. A. p. 82, Éd. B. p. 56 ; Xardsin, Éd. C. p. 47) est *San-choueï* (*Sam-soui*), ville de district située sur la rive gauche du *Peï-kiang* (*i. e*. à droite en le remontant), au confluent de ce cours d'eau et du *Si-kiang* (*Saï-kong*) ou *fleuve de l'Ouest*, à soixante milles de Canton.

La ville n'est pas bâtie au bord de l'eau : elle est séparée du *Peï-kiang* par un large faubourg : du rivage, il faut à peu près une heure pour s'y rendre. En face de ce faubourg, où se trouvent le bureau de *Li-kin* et un poste militaire (河口汛) pa.29 il existe, dans le fleuve, une ile basse appelée *Lao-ya-tchéou* (*Lô-â-tsao*, *l'île du Corbeau*). Les collines voisines de la ville portent les noms suivants : *Ts'i-sing-kang* (*Ts'at-sing-kong*), *Kin-mao-ling* (*Kam-mô-leng*), *Tch'eng-houang-ling* (*Sing-ouang-leng*), *Tchou-lou-kang* (*Tsu-lo-kong*) (K. T. T., livre VIII).

Voici, d'après le Kouang-toung t'oung-tche (abrev. T. T.) [1], quelques détails sur la ville de *San-choueï* : Le gouverneur *Yaô Mô-t'i* ayant créé le district de *San-choueï* la cinquième année *Kia-tsing* (1526), l'année suivante (1527) le magistrat *Léou Kouan* commença la construction de la cité qu'il entoura de murs de briques et de pierres hauts d'un 丈 *tchang* : ils avaient six cent soixante-quinze 丈 de circonférence. Les portes furent d'abord au nombre de quatre : au sud, celle de *Chi-feou* (*He-fâo*), au nord, celle de *Koung-k'i* (*Kong-kik*), à l'est, celle de *Pin-yang* (*Peun-yueong*), à l'ouest, celle de *Ting-an* (*Teng-on*). Dans la suite, on ouvrit sur le côté sud une porte qui fut appelée *Ouen-ming* (*Meun-ming*). La ville a donc actuellement cinq portes.

Le nom de *San-chouei* (*Sam-soui*) a été diversemment orthographié par les voyageurs : *San-chouy-chien* (*Voyage* de John Barrow), *San-shwuy-hien* (*Journal* de Henry Ellis), *San-choui-hien* (*Voyage* de De Guignes), *San-cheuye-chen* (*Voyage* de Van Braam).

Van Braam décrit ainsi la ville qui nous occupe [2] :

> "*San-cheuye-chen*, seen either from without or within, appears a very ancient place ; the houses being old, low and crazy. Most of them are shops of a very mean kind, in which eatables are

[1] Livre CXXV.
[2] Trad. Moreau de Saint-Mery, London, 1798, Tome I, p. 41.

> exposed to sale ; and the streets, though paved with broad pa. stones, are in a very bad condition. As for the situation of the city it is agreeable enough, being surrounded by fruitful fields of rice. At about lialf a league (five *li*) to the east of the city, in the midst of meadows, and upon a hill of small elevation, is an octagonal tower nine stories high.

VI. — Le lendemain, l'ambassade reprit sa route mais ses bateaux n'avancèrent pas vite par suite de "la violence de la rivière, secondée par la rapidité d'une grande quantité de torrents, qui descendent des montagnes voisines." À la fin de mars, en effet, les eaux du *Peï-kiang*, enflées des pluies considérables qui tombent à cette époque de l'année dans les hautes régions de la province, sont très rapides et l'on a peine à les remonter.

> "Nous arrivâmes vers la mi-nuit du 21 du mois courant à la petite ville de *Sanyvum*... Cette place se voit à 220 stades de *Xanxui* (*San-chouei*), et était par ci-devant fort peuplée, et marchande, à cause de son assiette sur la rivière. Mais les Tartares dans ces derniers guerres l'ont tellement ruinée, que les habitants pourraient aujourd'hui moissonner sur la plupart de ses édifices, s'ils avaient assez de courage et de force pour y jeter de la semence." [1]

Sanyvum est une mauvaise transcription de 清遠 *Ts'ing-yuan* (*Ts'ing-yun*). Cette ville de district est située sur la rive droite du *Peï-kiang*, un peu avant un petit coude que ce cours d'eau fait dans la direction de l'est. Elle s'élève près d'une petite chaîne de collines, s'étendant à l'ouest du nord au sud, qui porte le nom de 松樹岡 *Soung-chou-kang* (*Ts'ong-chu-kong*)— (K. T. T., livre VI). Presque en face, sur la rive gauche, se trouvent des hauteurs appelées 七星岡 *Ts'i-sing-kang* (*Ts'at-sing-kong*), nom qu'on a donné à plusieurs montagnes de la province.

pa.31 *Ts'ing-yuan* (*Ts'ing-yun*) est une ville assez ancienne. Dans les années tche-tcheng de la dynastie mongole des Yuan (1341-1368), on l'entoura d'un mur de terre. La vingt-deuxième année Hsung-vou des Ming (1389) on bâtit un mur en briques ayant quatorze cents 丈 *tchang* de

[1] Éd. A., p. 86. même page, vue de *Sanyvum*.

circonférence et un 丈 *tchang* de haut, percé de quatre portes ayant les noms des quatre points cardinaux. La septième année T'ien-choun (1463) la ville fut prise par les 廣西猺 Kouang-si Yao ou peuplades autochtones du Kouang-si. La deuxième année *Tch'eng-houa* (1466) un assez grand quartier qui s'était crée en dehors de la ville fut entouré d'un mur de terre ayant quatre cent trente 丈 de tour : on appela ce quartier *la nouvelle ville*. Plus tard, ce mur fut remplacé par un mur en briques. (T. T., livre CXXV.)

> "Sing-yuen-hien (*Ts'ing-yuan*) has a large suburb, the houses towards the river built on piles. A large paou-ta (pagoda) in front bears the name of the town ; it is of nine stories." (Ellis, p. 404.)
>
> "The city of *Tsing-uen* (*Tsing-yuan*), which stretches for a mile or more along the river, is one of much importance. It is famous for its sugar, its rice, and its flies." (*Ling-Nam*, p. 121.)[1]

À trois *li* à l'ouest de la ville s'élève une pagode appelée *aô-t'a*. (T. T., livre CXXV.)

VII. — À *Ts'ing-yuan* (*Ts'ing-yun*), les Hollandais prirent de nouveaux rameurs pour remplacer ceux qu'ils avaient eu depuis Canton, "lesquels ne pouvoient plus servir, à cause qu'ils étaient trop harassés," afin de les

> "mener le long de la montagne de *Sang-won-hab* très dangereuse pour ses pa.32 précipices, et presque inaccessible pour sa hauteur, qui est cause qu'elle est dénuée de monde. On y voit au pied un petit village qui paraît aussi lugubre en ses masures qu'en ses habitants."
>
> "S'il y a quelque chose d'admirable à voir en la province de *Quantung*, voire en la Chine, c'est cette montagne de *Sang-won-hab*, laquelle élève ses sommets d'une hauteur si prodigieuse, que ses vallons en demeurent ténébreux, à cause que l'astre du jour n'y peut distribuer ses lumières. Au côté de ce mont, et non loin de la rivière, les Chinois ont élevé un temple d'une très riche structure... Ce temple a ses murailles couvertes d'une infinité de

[1] *Tsing-yan-yeun*, Æneas Anderson, *A Narrative of the British Embassy*, p. 250.

caractères, et de signes, qui donnent bien de la besogne à ceux qui s'amusent à les interpréter." [1]

Sang-won-hab transcrit 清遠峽 *Ts'ng-yuan-chia* (*Ts'ing-yun-hap*), passe de *Ts'ing-yuan*, magnifique gorge dans laquelle on entre peu après avoir quitté la ville de *Ts'ing-yuan*. Le village dont parle Nieuhoff s'appelle *Pô-miao* (*Pak-miou*) : il est situé sur la rive droite au pied des premiers contreforts de la chaîne de montagnes qui forment l'un des côtés de la gorge. Quant au temple situé "au côté du mont, non loin de la rivière", c'est le célèbre monastère de 飛來寺 *Feï-laï-sseu* (*Feï-loï-tseu*), également sur la rive droite, après *Pô-miao*.

La gorge de *Ts'ing-yuan* (*Ts'ing-yun*) est à trente *li* (trois lieues françaises environ) à l'est de la ville du même nom : on l'appelle aussi *Tchoung-sou-chia* (*Tchong-souk-hap*). Elle renferme le *Feï-laï-sseu* (*Feï-loï-tseu*) qui porte également le nom de *Kouang-k'ing-sseu* (*Kouang-hing-tseu*). C'est le dix-neuvième *endroit heureux* des livres taoistes (爲道書十九福地). Il date des années *P'ou-t'oung* de la dynastie des Léang pa.33 (520-527 de notre ère). À droite se trouve une caverne ou grotte dite *Ho-kouang-t'oung* (*Ouô-kouang-tong*) ou *Koueï-yuan-t'oung* (*Kouaï-yun-tong*) ; au nord, il y a un précipice ou gorge, le *Kin-tche-yen* (*Kam-tsi-am*) ; devant, une mare ou étang, le *Ning-pi-ouan* (*Ying-pik-ouan*) dont l'eau est pourpre foncée et verdâtre. À gauche sont deux cascades précédées chacune d'un bassin : le *Si-niéou-t'an* (*Saï-nyuô-t'am*) ou *Kin-so-t'an* (*Kam-sô-t'am*), et le *Tiao-li-t'an* (*Tiéou-li-t'am*). Le sommet méridional des hauteurs, vis-à-vis du fleuve, s'appelle *Piao-fan-ling* (*Piéou-fan-leng*). Cf. le T. T., livre C.

De Guignes, qui accompagnait Van Braam, décrit cet endroit pittoresque : après avoir passé *Tsin-yuen-chien* (*Ts'ing-yuan, Tsing-yun*),

> « Nous arrivâmes de bonne heure, dit il, à *Pe-miao*, village qui donne son nom à un passage situé entre des hauteurs. La rivière est d'une moyenne largeur ; elle est bordée des deux côtés par des montagnes en partie arides et en partie couvertes d'arbres. Sur les torrents qui se précipitent des hauteurs, et qui, dans les temps de pluie, paraissent devoir amener à la rivière un grand volume d'eau, on a construit des ponts pour la commodité des gens qui tirent les

[1] Éd. A., p. 87, 88.

bateaux. On voit peu d'habitations dans ce passage, excepté quelques maisons bâties dans les gorges et occupées par des Chinois qui coupent de la paille. On trouve aux deux tiers du passage une grande pagode appelée *Fey-lay-sse* bien bâtie et entourée d'arbres et de plusieurs monticules sur l'un desquels une tour, suivant la tradition du pays, est venue se placer d'elle-même. La pagode est parfaitement bien entretenue.[1]

pa.34 Van Braam :

"At the break of day we came to the village of *Pac-miao-san*, situated on the western bank of the river, where we stopped a quarter of an hour to give our people time to breakfast and then proceeded through the famous pass called Tsang-nun-hab (清 遠 峽) formed by an interval between two ridges of perpendicular rocks of extreme height. While going along this passage we could scarcely perceive sufficient space for those who pulled the tracking rope. The width of the river is here about seven hundred and fifty toises ; and when the current is contrary it requires two hours to clear the passage, because in doing so it is necessary to describe lines and follow directions so tortuous, that they resemble the windings and twistings of a snake. But the aspect on both sides is noble and sublime. — In the midst of this space, to the westward, is a convent named *Fi-lauy-tsi* (飛 來 寺) so situated that it seems to stick against the mountain's side, amidst the thick shade of surrounding trees. The bonzes who reside in this place have contrived to make a pretty large kitchen garden by the side of the convent, for the sake of obtaining the necessary supply of vegetables." (Tome I, pp. 44-45.)

Thomson :

"De Tsing-yune nous allâmes au monastère de Fi-lai-sz (飛 來 寺) l'un des plus pittoresques et des plus renommés que l'on puisse voir dans le sud de la Chine. Il s'élève non loin de la rivière, et l'on y arrive par un large escalier de granit qui conduit à une

[1] De Guignes, Résident de France à la Chine, attaché au ministère des Relations extérieures, *Voyage à Peking, etc.* Imprimerie Impériale, 1808. 3 vol. 8° et atlas.

porte extérieure sur laquelle sont gravés en lettres d'or les mots *Hioh Shan Miau*. Le monastère est bâti sur une colline magnifiquement boisée. À mi-côte, sur le penchant d'un vallon verdoyant, nous trouvons la chapelle de *Fi-laï-sz*. Nous y remarquons trois idoles dont l'une représente le pieux fondateur qui, dit-on, fut transporté dans ce lieu sur les ailes d'un dragon de feu, il y a plus de deux mille ans. Ce pa.35 monastère est pour les voyageurs une halte favorite. Les moines, pleins d'une tendre sympathie pour les faiblesses humaines, y poussent l'hospitalité jusqu'à servir de l'opium à leurs hôtes ; ils leur vendent aussi, comme reliques et comme souvenirs de leur visite, des bâtons sculptés coupés dans les bocages sacrés qui environnent le temple. Le val de *Tsing-yune*, où se trouve le monastère, est renommé entre tous les terrains sacrés qui servent à la sépulture des hommes. On y voit des milliers de tombeaux qui des bords de la rivière s'élèvent sur les flancs de la colline jusqu'à une hauteur de 800 pieds. L'intérieur du temple est pavé en granit et décoré de fleurs disposées dans de beaux vases ; de sorte que l'art ajoute ses agréments à un ensemble auquel la nature a déjà prodigué ses plus romantiques beautés. De l'autre côté de la rivière, un étroit sentier conduit à une ravine boisée, où les moines se retirent lorsqu'ils veulent se soustraire au monde, oublier son existence, ses joies, ses peines, et cultiver le repos suprême qui les rapproche du Mivana (Nirvana).

Dr. Henry :

"Ten miles above Tsing-uen (*Tsing-yuan, Tsing-yun*) we come to one of the finest bits of scenery to be found anywhere. Through the midst of a mountain group, rent asunder by some mighty convulsion, the river flows in a deep, narrow course. Approaching the place from the south, the "seven stars" hills (七星岡 *Ts'i-sing-kang, Ts'at-sing-kong*, situées sur la rive gauche du fleuve, un peu au dessus de *Tsing-yuan*) are first passed, then the rising cliffs on either side, and soon we are between tbe lofty walls of a magnificent mountain gorge. Fleets of small fishing-boats lie off the little town of Pak-miu, and not infrequently craft of another

kind, in which bands of robbers dart ont in the darkness and pounce upon boats in the narrow gorge when no help is near. The narrow defile is six miles long, pa.36 and is in the form of a semi-circle. The hills at either end are mostly bare, but in the middle section, on both sides of the river, they are well covered with trees. On the north side (rive droite) a series of Buddhist monasteries rise one above another in the midst of a splendid thickly-wooded ravine. The groves of *Fi-loy-tsz* are a never-ceasing delight and are well known throughout the province. The picturesque glen, down which the cascade leaps, the pool at its foot, where the children delight to play, the cool, sweet water praised by every visitor, the deep groves and shady paths leading to the upper heights, the cool retreats, with mossy seats, and quiet nooks where tired nerves raay rest undisturbed, the wealth of flowering plants that cover the hills with their mantle of brilliant colours, the abundance of delicate ferns, and many other attractions, combine to make it a place which all who have known its charms long to revisit ; a place not merely to alight for a moment in our hurried flight, as the legend represents the Buddha to have done, but one to linger in amidst its rocks and trees in the full enjoyment of its manifold delights.

Vues du temple de *Sang-won-hab* et de la montagne du même nom, dans Nieuhoff (Éd. A., pp. 87 et 88 ; Éd. B., 60 et 61. L'Éd. C. ne renferme p. 50 que la vue de la montagne), du monastère de *Fi-lai-sz*, dans Thomson, p. 183 (également dans *le Tour du Monde*, *Voyage en Chine* par M. J. Thomson, tome XXIX, p. 381. — p. 380 : Cour du monastère de *Fi-lai-sz*, d'après des photographies prises par Thomson).

VIII. — "Nous employâmes trois grandes journées à passer ces affreuses montagnes, et n'y vîmes qu'un amas de petits cabanes qui composaient un village, nommé *Quantonlou*, planté au pied d'un rocher pointu. Le 24 de mars nous pa.37 arrivâmes à la petite ville d'Yngtak, ou *Yngte*, où nous fûmes contraints de mouiller l'ancre, à cause que la rivière y est fort rapide. Cette rivière qui fait des bordures delicieuses à la terre, et à la campagne voisine, est

> capable pour la rapidité, et roideur de ses eaux, de tailler bien de la besoigne aux vaisseaux qu'elle reçoit. Elle emporta inopinément un vaisseau de nos ambassadeurs sur un brisant avec tant d'impétuosité et de furie, qu'il en reçut une grande ouverture, qui allait nous faire couler à fonds, si le tournoiement de l'eau, et notre addresse ne nous eussent facilité le moyen de prendre terre.
>
> Cette petite ville (*Yngtak*) est bâtie vis-à-vis de la dite montagne de *Sang-won-hab*, à 220 stades de *Sanxiu* (*Xanxui*, *San-chouei* ou *Sam-choui*). Son circuit est d'un quart d'heure ou environ. Elle est entourée de fortes murailles, et de bons bastions, et enrichie de belles maisons, et de plusieurs magnifiques temples. Au dehors elle a des faubourgs qui furent jadis fort peuplés, et un bon port pour guarantir les vaisseaux de la violence de la rivière. À l'entrée de ce port on voit à la main droite une tour de très belle structure, enrichie de neuf galeries artistement travaillées, et élevées. [1]

Entre *Tsing-yuan* (*Tsing-yun*) et *Yng-tô* (*Yng-tak*), s'etend une magnifique contrée : le fleuve est bordé de hauteurs et de paysages excessivement pittoresques. Nieuhoff est sobre de détails à ce sujet. Il faut lire les descriptions de Thomson (pp. 186-187) et du Dr. Henry (pp. 124 et seq.). Dans ce parcours, les endroits les plus intéressants sont le *Che-kou* (*Siek-kou*, stone drum), le *Ta-miao-chia* (*Taï-miou-hap*, Great Temple Pass), le *Mang-tseu-chia* (*Mang-tsaï-hap*, Blind Boy's Pass), le *Pi-lao-t'oung* (*Pik-lok* Tunnel).

pa.38 La ville de district de 英德 *Yng-to* (*Yng-tak*) a un *li* environ de circonférence. Les murs en furent construits dans les années *k'ing-yuan* de la dynastie des Soung méridionaux (1195-1201). Ils ont trois cent quarante huit 丈 tchang de tour et un 丈 trois pieds de haut. Au commencement de la dynastie des Ming, ils étaient en partie détruits : ils furent reparés la cinquième année T'ien-choun (1462) par le magistrat de district Tou Yéou. Dans la suite on y ajouta un certain nombre de miradors ou tours de garde (T. T., livre CXXV).

Van Braam décrit ainsi *Yng-to* (*Yng-tak*) qu'il appelle *In-té-chen* (p. 49) :

[1] Éd. A., pp. 90-91. À la page 91, vue d'*Ingtak* (sic : *Yngtak*). Je n'ai pu identifier le village de Quantonlou, qui, selon la carte de Nieuhoff, serait entre *Ts'ing-yun* et *Yng-to*, sur la rive droite du fleuve.

« The size of that city is not considerable, but the good state of its walls announces a neat and comfortable place : its suburbs, by the river's side, are very extensive. To the north of the city is an insulated rock, covered with very lofty trees, overshadowing a temple, which at this distance makes a magnificent appearance, and seems to be very agreeably situated ; it is seen from far, overlooking the city.

Dr. Henry :

« Following the course of the little stream that flows out from the tunnel (le 碧落洞) we pass extensive limestone quarries, skirt the base of several fine cliffs that rise up from the river's side, and come into the open country again below the city of Ying-tak. This city is finely situated with high hills behind it, on which are many temples, while in front are broad plains, with limestone hills rising from them. On one of these below the city is a peculiar conical tower, specially constructed to bring good luck. Ying-tak has many interesting historical associations. For many years it was the seat of government for this section of the province, and also the head-quarters of the Buddhists in past centuries. The Golden Dragon monastery is still in existence. The grave of Lou-chung, a famous character, cousin or brother pa.39 of the usurper Lou-im, who set up the unrecognised dynasty of Nan-han in the confusion that ensued upon the fall of the Tang dynasty, is said to be on Lion Hill, near the present monastery of the White Tiger.

La ville de *Yng-to* (*Yng-tak*) est située sur la rive droite du *Peï-kiang*, au confluent du 大滑石水 *Ta-houa-che-chouei* (*Taï-oua-siek-soueï*) qui se jette dans le fleuve au dessous de la cité. Les collines, au nord-ouest de *Yng-to*, sont appelées 龍山 *Loung-chan* (*Long-san*) et 南山 *Nan-chan* (*Nam-san*). En face de la ville, le *Peï-kiang* reçoit le 翁江 *Oueng-kiang* (*Yong-kong*), venant du nord-est (sur ce cours d'eau, cf. Dr. Henry, p. 128). K. T. T., livre VIII.

IX. — « Le 25 de mars, nous découvrîmes le merveilleux et magnifique temple de *Kon-ian-sjam*, qui est extrêmement

> frequenté par les Chinois, et qui ne reçoit pas moins d'offrandes et de victimes que celuy de *Sang-won-hab*. Il est élevé au bord de la rivière en une montagne déserte. Avant que d'y arriver, on est obligé de franchir plusieurs degrés, de traverser divers fossés, grottes, et spélonques enrichies d'une infinité de peintures, comme de festons, fleurs, balustres, guillochis, tables d'attente, d'animaux, de monstres, et de choses semblables... La curiosité nous porta de visiter ce temple. Nous y vîmes un grenier parsemé d'images marquetées, de marotes chaperonées, de marmousets, et de poupées fort plaisantes : ses murailles étaient plâtrées de caractères, qui donnaient à connaître les noms de ceux qui y font des offrandes avec plus de zèle, de dévotion, et de libéralité. [1]

Kon-ian-sjam (*Konjansiam* sur la gravure, Éd. A., p. 92) est une mauvaise transcription de 觀音山 *Kouan-yn-chan* (*Koun-yam-san*), montagne de la déesse *Kouan-yn* (Avalokiteçvara). pa.40 Voici les diverses orthographes des anciens voyageurs : *Quan-gin-chan* (John Barrow, p. 117) ; *Koan-yeng-naum* (Æneas Anderson, *A narrative of the British Embassy*, 1795, p. 247) ; *Coun-yam* (Van Braam, tome I, p. 51) ; *Kwan-yin-shan* (Ellis, p. 40) ; *Quong-ying* (Abel, *Narrative of a journey in the interior of China*, p. 198).

Ce site a été décrit par Staunton, John Barrow, Anderson, De Guignes, Ellis et Abel ; plus récemment par Thomson et le Dr. Henry. Vues : Nieuhoff, Éd. A., p. 92 ; Éd. B., p. 63 ; Éd. C., p. 52 ; Staunton, planche 43, *folio volume* ; De Guignes, Atlas de son *Voyage* ; Abel, p. 196 ; Thomson, p. 190.

Kouan-yn-chan porte également le nom de 觀音巖 *Kouan-yn-yen* (*Koun-yam-am*). Ce rocher est à trente cinq *li* (trois lieues et demie) à l'est de *Yng-to* (*Yng-tak*) : il s'élève perpendiculairement comme un mur (石峰壁立) ; il surgit du bord de l'eau (沼崖而出). Il renferme de petites grottes dans lesquelles on peut avancer de plusieurs dizaines de pas (T. T., livre CII). Comme le temple de *Feï-laï-sseu* il a été chanté par les poètes ; le T. T. reproduit plusieurs de ces poésies.

Description du Dr. Henry (p. 129) :

[1] Éd. A., pp. 91-92.

"Straight from the water's edge, which flows in a deep current at this point, to a height of six hundred feet, lises a perpendicular wall of rock. It is pierced by innumerable small cavities in which the birds find homes, and shows straggling shrubs that have taken root in the handfuls of soils on the ledges. The whole is a mass of igneous rock, of white, grey, reddish, and yellow colour in various parts, which shows no effect of atmospheric changes. The ferry boat lands us at the mouth of the cave (of the Goddess of Mercy=*Kouan-yn*), which is in several chambers, whence we ascend a winding staircase, with idols on every side, to the main cavern, which is devoted to the$_{pa.41}$ deity whose name it bears. Standing on the balcony of the temple built at the opening of this cavern a hundred feet above the water, we look down at the stream below, and out over the country around. The place was dedicated to Kwan-yin, and proclaimed a sacred spot by the Emperor Shun-chi, who sent deputies with presents of a banner and other paraphernalia, and performed worship by proxy at the shrine. A large gilt image stands upon the main altar, dressed in embroidered robes, the gift of devotees. It has acquired the réputation of being a lucky shrine, and has received an enormous amount of worship in the past. Imperial patronage has fallen off, so that in these later times it is comparatively deserted. Its principal supporters are the merchants, who in transporting their goods seek the protection of this benign goddess. The natural beauty of the cave has been marred by the smoke and *débris* of incense and tapers, so that except in the remote chambers, difficult to reach, but few of its original attractions appear. [1]

X. — « Le 27 du mois de mars, nous arrivâmes vers le soir à une certaine place, que les Chinois appellent *Mongley*, que l'on découvre fort bien de loin. On y entre par une porte très bien fortifiée. Elle a ses murailles garnies de bons bastions, et fortes tours, capable de faire tête aux attaquants. Les campagnes et les

[1] Le *Kouan-yu-chan* est à deux cents milles (320 kilomètres) environ au-dessus de Canton (Thomson, p. 190), sur la rive droite du *Peï-kiang* (K. T. T., livre V). Sur sa carte, *Map of the province of Canton*, le rév. Loercher l'a placé par erreur sur la rive gauche.

forêts qui l'encourtinent ne lui donnent pas peu de grâce, et d'ornement.

Mongley est le village de 濛裏 *Moung-li* (*Mong-lei*) situé sur la rive gauche du fleuve, (*Mong-li-chen* dans Van Braam), un peu au-dessus de l'endroit où celui reçoit le 宣溪水 pa.42 *Chuan-ki-choueï* (*Siun-k'aï-soueï*), cours d'eau venant de l'ouest (faisons remarquer, en passant, qu'après *Yng-to*, le *Peï-kiang* n'est plus connu que sous le nom de 滇水 *Tcheng-choueï, Tsing-souï*). On sait que tous les villages de la province de Canton sont fortifiés : précaution prise de longue date contre les pirates et brigands ou peut-être encore à cause des batailles et luttes entre clans qui ensanglantent souvent les campagnes. Il ne faut donc pas être surpris que l'auteur nous parle de "bons bastions et fortes tours" et nous ait représenté *Moung-li* sous l'aspect d'un château du moyen âge (Éd. A., p. 93 ; Éd. B., p. 64 ; Éd. C., p. 52).

XI. — « Le 29 de mars, nous arrivâmes avec toute notre flotte devant la seconde ville de la province de *Quantung* nommée *Xaocheu*, laquelle est bâtie à 300 stades de la petite ville d'*Yngte*, en une langue de terre sur le bord d'une belle rivière, laquelle poussant ses eaux au Midi porte les noms de *Siang*, et de *Kio*, et reçoit incessamment un grand nombre de navires, qui s'y rendent à la foule[9.1], à cause de la commodité de son port. Elle prend sa naissance des rivières de *Chin*, et de *Vu*, qui s'allient non loin de cette ville, en un lieu fréquent en rocs et en falaises, avec tant de violence, et d'impétuosité, que les plus expérimentés en appréhendent l'abord, et spécialement en un temps orageux. D'où vint que les Chinois pour éviter les sanglantes catastrophes et funestes aventures de leurs devanciers, souventes fois péris et noyés parmi les vacarmes et écroulements de ces bruyantes ondes, furent persuadés d'ériger un temple à l'embouchure de ce lieu, où les matelots se rendent ordinairement avant que d'y passer, pour offrir des victimes, des vœux et des prières à la divinité qui y préside, la croyant la dispensatrice de leur fortune, et l'unique arbitre de leur vie et de leur mort. pa.43

> Cette ville est entourée au Couchant d'une haute et très plaisante montagne, et au Levant au delà de l'eau a un faubourg rempli de peuples et de maisons bâties d'une structure fort étrange et admirable. On découvre vis-à-vis du faubourg une colline au milieu de la rivière, sur laquelle est plantée une tour, édifiée à l'antique, mais très artistement embellie de cinq balustres ou cloisons, laquelle ne se peut aborder qu'à la faveur de quelque vaisseau.
>
> Le fameux Nicolas Tregaut [1] jésuite, en sa *description de la Chine* parle de cette ville en ces termes : « La ville de Xaocheu est située entre deux rivières propres à porter toute sorte de vaisseaux : dont l'une nommée *Chin* arrose au Levant la contrée de *Nanhiung*, et l'autre nommée *Vu* mouille la province de *Huquang*. Toute la ville est au milieu de terre, où elle est arrosée de deux côtés de ces deux rivières : et parce que l'espace qu'il y a entre elles n'est pas fort grand, les maisons y bâties en sont tant plus petites. De sorte que si les habitants veulent élever de grands bâtiments, ils sont contraints de les planter à l'autre côté des rivières. On voit au côté occidental un grand pont de bateaux, pour transporter ceux qui se veulent rendre dans les maisons, qui y sont bâties en grand nombre et bien peuplées.» [2]

Xaocheu ou 韶州府 *Chao-tchéou-fou* (*Chiou-tchao-fou*) est située au confluent du 湞水 *Tcheng-choueï* (*Tsing-choui*) au cours supérieur du *Peï-kiang*, et du 武水 *Vou-choueï* (*Moô-choui*), rivière qui vient du nord-ouest. Le 湞水 *Tcheng-choueï* et le 武水 *Vou-choueï* (*Moô-choui*) sont les rivières *Chin* et *Vu* de Nieuhoff et de Trigault : Quant à "la belle rivière laquelle poussant ses eaux au Midy porte pa.44 les noms de Siang et de Kio", c'est le *Peï-kiang* qui, dans cette région, est connu sous le nom de 湞水 *Tcheng-choueï* (*Tsing-soui*). Je ne connais pas les noms Siang et Kio. Au nord-est de la ville sont des hauteurs appelées *Mao-tseu-foung* (*Moô-tseu-fong*). K. T. T., livre III.

[1] Éd. B., p. 65 : *Niklaas Trigautius* ; il s'agit du père Nicolas Trigault (cf. Cordier, col. 344). L'éd. C. n'a pas reproduit le passage de Trigault.
[2] Éd. A., pp. 94-95.

C'est une ville-préfecture qui forme en même temps la ville de district de 曲江 *K'iu-kiang* (*Kouk-kong*). Les murs ont neuf *li* trente pas de tour, et deux tchang cinq pieds de haut. D'après le 方輿紀要 *Fang-yu-ki-yao*, *Chao-tcheou-fou* est l'ancienne ville de 始興 *Che-ching* (*Tchi-hing*). Du temps de la dynastie des *Han* (206 av. J.-C. — 220), la cité était au pied du 蓮花嶺 *Lien-houa-ling* (*Lin-fâ-leng*), à l'est du *Tcheng-choueï* (*Tsing-soui*) ; sous les *Soueï* (581-618), elle était à l'ouest du *Vou-choueï* (*Moô-choui*), dans un endroit bas et humide ; sous les *Nan-han* des cinq dynasties (936-960) on la transféra au milieu des deux cours d'eau ; peu de temps après, on commença de construire des murs en terre qui furent ensuite réparés sous les Soung (960-1206) et la troisième année *Houng-vou* des *Ming* (1370). Au commencement de cette dernière dynastie, le préfet *Siu Tchen* établit cinq portes appelées *Siang-kiang-meun* (*Siang-kong-moun*), *K'ien-meun* (*K'in-moun*), *Toung-meun* (*Tong-moun*), *Nan-meun* (*Nam-moun*), *Si-meun* (*Saï-moun*). Celle-ci est l'ancienne *Ouang-king* (*Mang-king*). À l'ouest, elle est voisine du *Vou-choueï* (*Moô-soui*) ; au nord, elle s'adosse au 筆峯山 *Pi-foung-chan* (*Pat-fong-san*) etc., etc. Cf. T. T., livre CXXV.

Pi-foung-chan (Pat-fong-san) est un autre nom de 帽子峰 *Maô-tseu-foung* (*Moô-tseu-fong*). Cette montagne, qui est la principale hauteur de la préfecture, est à un *li* au nord de la ville. Elle a quarante *tchang* environ de haut pa.45 et sept *li* de circonférence. À plusieurs reprises, divers *tche-fou*, préfets de *Chao-tcheou-fou* (*Siou-tchao-fou*) ont fait construire à son sommet des kiosques qui ont successivement porté les noms de Tcheng-kouan-t'ing, *Maô-foung-t'ing*, *Foung-laï-t'ing*, etc. Il n'en reste plus de traces adjourd'hui. T. T., livre CII.

Le nom vulgaire ou populaire de cette ville est 韶關 *Chao-kouan* (*Chiou-kouan* ou *Shiu-kwan*, orthographe anglaise), signifiant la *barrière* ou *douane* de *Chao* (*Chiou*).

> "It is used almost universally among the people of the province. At *Shiu-chau-fu* there are two of these barriers : one across each of the rivers that unite at the city. These barriers are formed by boats held in place by an iron chain, which is drawn across the river to prevent the passage of boats up or down. Planks are laid

from boat to boat, so that people can walk across. At 9 a.m. the official in charge descends to the customs barge, when the chain is loosened and boats pass up or down, after passing the usual examination. About 10 a.m. the barrier is closed and no boat can go up or down without a special permission. These *kwan* or barriers seem to have made such an impression upon the minds of the people that they invariably speak of the city of *Shiu-chau-fu* as *Shiu-kwan*." (Renseignements communiqués par le Dr. Henry).

Voici les orthographes de *Chao-tcheou-fou* adoptées par les anciens voyageurs : *Chau-choo-foo* (Staunton) ; *Shaw-choo* (Anderson) ; *Tchao-tchou-fou* (Barrow) ; *Chao-tcheou-fou* (Van Braam) ; *Chao-tcheou-fou* (De Guignes) ; *Chao-choo-foo* (Ellis) [1] ; *Chaou-chou-foo* (Abel).

"We arrived", dit Van Braam, "at the city of *Chao-tcheou-fou*, to the south-east of which the river divides into two branches. pa.46 The one that we followed runs to the north-east (le 滇水), while the other takes its course to the westward, after passing to the south of the city (le 武水). A bridge of boats has been constructed over this latter branch. Opposite the bifurcation of the river, and in the middle of its bed, is a small elevated island, on which an hexagonal tower is built. Another is seen on the summit of an exceeding high mountain on the western side... The city of *Chao-tcheou-fou* is a little smaller than Canton, but it may boast of an imperial custom-house, and of a garrison of considerable strength. The necessity of removing goods from great to small vessels, and from small to great, according as they are to be conveyed up or down the stream, [2] occurring at the place where the city is built, it is the centre of a great deal of movement, which gives it a very lively appearance. At *Chao-tcheou-fou*, as well as in the other cities of China, little is seen from without except the ramparts, the houses being very low. The

[1] "At this city", dit cet auteur, "the *Tung-ho* or Eastern river is joined by the *See-ho* or Western river, and the united stream assumes the name of the *Pe-keang* (*Peï-kiang*)."

[2] Le cours supérieur du *Peï-kiang* n'est navigable pour les grands bateaux qu'après avoir reçu à *Chao-tcheou-fou* le *Vou-choueï* (*Moô-choui*). Au dessus de cette ville, il s'y trouve peu d'eau et un certain nombre de rapides.

roofs of the temples and of the mandarin's palaces alone overlook the walls.

Chao-tcheou-fou is not of a regular form. Its rampart makes a curve to the eastward, and the city, when seen from the north, is of an oblong shape. At the north-east extremity is another great bridge of boats, near the custom-house. At the same part are very extensive suburbs, situated without the rampart, where, on account of the nature of the river, the houses are almost all built upon piles, which gives these suburbs a very singular appearance. At the place where the bridge of boats ends on the opposite bank are other suburbs of considerable extent, and tolerably compact. The passage pa.47 over the bridge is safe and much frequented. There are fixed hours of the day for opening it in order to give an issue to the vessels that are going up or down. During these intervals little boats supply the want of a bridge, and satisfy the impatience of those who are desirous of crossing over to the other side without delay.

There stands also to the northward of the city, and at the extremity of a high mountain, a tower which looks very heavy, and appears to be constructed without taste. It is octagonal, and only three stories high." (Tome I, pp. 54-57.)

Dr. Henry :

"We come in sight of the city of *Shiu-kwan* (*Chao-kouan* ou *Chao-tcheou-fou*), the centre of trade and of government in the northern section of the province. It has a population of 100,000 people, the city proper being surrounded by a substantial wall, the eastern suburbs, in which the greater part of the business is done, extending for a mile or more along the river. It is most favourably situated at the junction of two important streams (le 湞水 et le 武水), and is the political and literary centre of six large counties. Two important custom stations, one on the North and the other on the Ching river, each with a bridge of boats spanning the stream, provide for the collection of duties. The shores of both rivers are lined with boats, which represent a large

> and varied traffic, while miles of rafts indicate the extent of the lumber trade. The name *Shiu-kwan* means "City of Harmony" and the tradition is that the great Emperor Shun, in his travels south over four thousand years ago, visited this region, and played his wonderful music, celebrated in all the ancient literature of China, upon the musical stones to the north, and also on the site of the present city, whose name commemorates his visit. (*Ling-Nam*, p. 132-133).

pa.48 Au moment du passage de l'ambassade hollandaise, *Chao-tcheou-fou* (*Chiou-tchaô-fou*) ne s'était pas encore relevée des effets de la conquête de la province par les Tartares, qui avait eu lieu quelques années auparavant.

> "La ville de *Xao-cheu*", dit-il, "donne à connaître par ses masures et débris, qu'elle a pu, lorsqu'elle était en sa splendeur, marcher de pair avec la première de la province. Elle paraît au dehors assez bien remparée, mais au dedans on pleurerait bien sur les monceaux de pierres, qui sont des effets de la cruauté des Tartares. [1]

Les éditions A et B donnent une jolie vue de la ville, planche hors texte, (Éd. A., p. 95 ; Éd. B., p. 65), avec le titre *Xaocheu* ou *Sucheu* [2] ; dans l'Éd. C., p. 53, la planche a été réduite et intercalée dans le texte (titre : *Suchu*) avec quelques légères modifications de détail. Le graveur a du faire une confusion entre *Chao-tcheou-fou* et *Sou-tchéou*, la célèbre ville du *Kiang-sou*.

À *Chao-tcheou-fou* (*Chiou-tchaô-fou*), nos voyageurs quittèrent nécessairement les bateaux qui les avaient amenés de Canton et en prirent de plus petits afin de remonter le 滇水 *Tcheng-choueï* (*Tsing-choui*). Nieuhoff n'a pas enregistré ce transbordement, mais, eu égard au peu de profondeur de ce cours d'eau et d'après les récits ultérieurs de Staunton, Barrow, Anderson, De Guignes, Van Braam, etc., qui parlent de l'obligation de changer de bateaux à ce point, on ne saurait douter qu'il ne se soit effectué.

[1] Éd. A., p. 96.
[2] La carte en tête du volume porte également *Sucheu*.

XII. — "Une belle et vaste campagne environnée de côteaux, et de toutes sortes d'arbres fruitiers, rend cette ville extrêmement divertissante. C'est près de cette plaine que l'on découvre le temple, ou le monastère de *Luzu* (qui retient le nom de son pa.49 fondateur) élevé sur un coteau nommé des habitants *Nanhoa*. Ce *Luzu*, selon l'ancienne tradition des Chinois, était regardé, il y a huit cents ans, comme un parfait modèle de toutes les vertus ; il quitta de bonne heure le bruit des villes, et se retira dans les plus sombres cachots de ce côteau, pour y vivre en repos. Ce fut là qu'il s'adonna avec un esprit de feu au service de ses dieux, et leur fit des sacrifices. Lorsqu'il était un petit moment absent de sa solitude, ou diverti par quelqu'un de ses amis, tous les discours lui semblaient importuns, et tous ses plus grands délices se tournaient en amertumes. Les viandes n'avaient pour lui de saveur, la boisson point de goût, et le sommeil point de repos. Et comme il savait bien que l'abondance de l'oisiveté fait fondre le cœur, et donne l'entrée à toutes sortes de pensées et d'actions déshonnêtes, il passait les jours voire les nuits entières à cribler le riz pour la nourriture de mille moines qu'il avait reçus, et élevés dans son ermitage, il avait une telle horreur de l'impudicité, il aimait tant la pénitence, la mortification du corps, l'habit âpre et rude, qu'il se fit faire une chaîne de fer, de laquelle il chargea son pauvre corps jusques à la mort. Il regardait sa chair, comme la prison d'un esprit immortel, et pensait qu'en la flattant, il étouffait la meilleure partie de soi-même, qui consiste en l'entendement. Il disait qu'une vie sans croix était une mère morte, qui n'engendrait que des stérilités et des puanteurs, et qu'il fallait s'accoutumer à quitter de bonne heure les voluptés et les délicatesses du monde, puisqu'on était tous contraints de les abandonner un jour par nécessité. Lorsqu'il voyait tomber des vers de sa chair toute pourrie, et corrompue par l'âpreté de sa chaîne, il les ramassait avec douceur, et leur faisait cette petite harangue :

— Chers vermisseaux pourquoi m'abandonnez-vous si lâchement, lorsque vous trouvez encore de quoi vous repaître ? Vous savez

que j'ai renoncé à tous pa.50 les délices, et à toutes les commodités de la terre pour vous donner l'être, et vous nourrir de mon propre sang ; je me suis étudié passé tant d'années à vous procurer le repos, au détriment de ma santé ; je vous ai donné mon propre corps en proie et en curée, sans m'en ressentir, je vous ai mignardé si longtemps avec tant de tendresse et de bonté, faut-il maintenant que je vous vois ingrats et dénaturés jusques à ce point, que de me rebuter sur la fin de mes années ? Reprenez, je vous conjure, reprenez votre place, dont vous vous êtes emparés, et si la fidélité est la base des vraies amitiés, soyez-moi fidèles jusques à la mort, et attachez-vous hardiment à ma chair, jusques à ce que vous la réduisiez au tombeau ; faites une anatomie de mon corps, qui vous est dédié dès sa naissance, et à tous ceux de votre espèce.

Bon Dieu ! ne dirions-nous pas que voici un des plus austères anachorètes, qui va mourant comme un phénix sur la montagne du soleil, dans les odeurs de ses héroïques vertus ? Réveillez-vous, ermites, réveillez cloîtriers, au bruit de cette harangue, sortie d'une bouche payenne, apprenez, hypocrites, à porter maintenant vos haines et vos cilices pour en ressentir les piqûres, plutôt que d'en faire parade jusques sur les autels par une dévotion damnable et affetée. Apprenez à vous parer de vos plaies comme d'une pompe royale ; prenez le sceptre en main sur toutes les délicatesses de votre corps ; ce payen vous prononce des oracles, qui apprennent à tous les siècles qu'il n'y a mal ni douleur, où Dieu fait de nos peines ses miracles, et sa gloire de nos récompenses.

Les Chinois ayant admiré la vie et l'austérité de ce grand personnage, en firent état, lui dressèrent un tombeau, qu'ils ont enfermé d'un superbe pagode, où ils accourent en pélerinage de tous les coins de l'empire, pour lui immoler des victimes, comme à un de leurs premiers tutélaires. Le convent est divisé en douze rangs, qui ont chacun leur syndic, ou pa.51 inspecteur, sans y comprendre celui qui a un pouvoir ample et absolu sur tout le monastère. [1]

[1] Éd. A., pp. 95-96.

J'ai reproduit en entier ce passage afin de montrer, par une comparaison avec la traduction exacte du texte hollandais (Éd. B., pp. 65-66) que le travail de Le Carpentier n'est autre chose, en général qu'une *adaptation* du livre original de Nieuhoff. Voici en effet ce que dit l'édition B. :

> « Près de la ville est un paysage plat, agréable et divertissant, entouré de l'autre côté de hauteurs et de toute espèce d'arbres fruitiers ; on voit aussi sur la montagne *Nanhoa* un monastère et un grand temple qui y est joint où vivent un grand nombre de prêtres païens. Un certain personnage nommé *Luzu* qui, par ses jeûnes et sa vie sévère fit une telle impression sur le peuple qu'après sa mort celui-ci l'adora comme un saint, a elevé ce monastère à ses frais. Ce *Luzu*, dit-on, portait nuit et jour une chaîne de fer sur la peau, et passait tant de temps, pendant le jour, à sasser et cribler du riz, qu'une douzaine de moines pouvait vivre chaque jour avec la quantité ainsi préparée. Cette chaîne était entrée si profondément dans la chair et y avait causé une telle putréfaction que des douzaines de vers avaient apparu. Chaque fois qu'un de ces vers tombait à terre, il le ramassait et lui parlait en ces termes :
>
> — Ne trouvez-vous pas quelque chose à ronger et à grignoter ? Pour quelle raison quittez-vous alors mon corps et fuyez-vous ?
>
> Son corps, ainsi que me le dirent les habitants du temple, est encore conservé dans ce lieu. Et en mémoire de la trop grande piété de cet homme, on a élevé le temple précité, où les Chinois de toutes les provinces font des pèlerinages.[1] pa.52

Par contre, l'édition C. suit pas à pas le texte original :

> "In view of this City spreads a most pleasant valley, (which seems walled in with various fruit-bearing trees) not far from thence, upon the mountain *Manhoa* (lisez *Nan-hoa*), stands a cloister, neighboured by a spacious temple-church, in which reside many of their idolatrous priests. A person called *Luzu* (who had by his fasting and austere life, got himself so great a repute amongst the vulgar throng, that after his death they honoured him as a saint)

[1] Traduction du Dr. Schrameier, consul d'Allemagne à Canton. Éd. B., pp. 65-66.

> built this cloister at his own charge : This saint *Luzu* (as they reported) wore day and night upon his naked body, iron chains, and spent all his time to grind and sift rice for the monks. These iron fetters had made such deep impressions into his flesh, which was also putrified for want of dressing and looking after, that nests of worms crawled in the uncleansed wounds, of which not one would he suffer to be taken off ; for whensoever any of his verminous brood dropt off, he would take it up again and say, Have you not sufficient to feast yourselves left ? Why then forsake you my body, where you are welcome, and thus run away ? Whose corps, as the inhabitants inform us, is still preserved in this place. [1]

Il s'agit ici du 南華寺 *Nan-houa-sseu* (*Nam-oua-tseu*), temple de *Nan-houa* (*Nam-oua*), bâti sur le *Nan-houa-chan* (*Nam-oua-san*), à vingt milles environ de *Chao-tchéou-fou*, et de 盧慧能 *Lou Houeï-neng* (*Loô Ouaï-neng*), connu sous le nom de 六祖 *Leou tsou* (*Lŏ-tsou*), sixième ancêtre, le sixième et dernier patriarche de l'église bouddhique en Chine (sur lequel cf. Mayers, *Chinese Reader's Manual*, p. 137, n° 428). Le Dr. Henry a consacré tout un chapitre de son *Ling-Nam* à la description du monastère et à la vie pa.53 de *Leou tsou* (*Lŏ-tsou*). [2] J'y renvoie le lecteur et me contente d'extraire du T. T. (livres CII et CCXXIX) les renseignements suivants.

Le *Nan-houa-chan* (*Nam-oua-san*), est également appelé 儀鳳山 Y-foung-chan (Yi-fong-sun) parce que le bonze 盧能 *Lou Neng* (*Loô Neng*) y enseigna la loi dans les premières années *Y-foung* de la dynastie des *T'ang* (676-679). Elle est située à soixante *li* au sud de *Chao-tcheou-fou*. Il s'y trouve de nombreux misseaux et des pics magnifiques de forme extraordinaire. Elle produit du thé et du poivre.

Le 南華寺 *Nan-houa-sseu* (*Nam-oua-tseu*), temple de *Nan-houa* (*Nam-oua*), fut fondé, la première année *T'ien-kien* de la dynastie des *Léang* (502), par le bonze 智藥 *Tche Lo*, du pays de *T'ien-tchou* (Inde). Plus tard, *Léou tsou* y enseigna la loi. Au commencement de l'année *Ouan soueï-t'oung-t'ien* de la dynastie des *T'ang* (696), l'impératrice céleste

[1] Éd. C., pp. 53-54.
[2] *Ling-Nam*, Chapitre XI, pp. 222-237.

(天皇后 ou 武后 *Vou-héou*) fit des cadeaux au temple et l'honora d'un décret impérial. Dans les années *Yuan-ho*, de la même dynastie (806-821), l'empereur confère à la pagode le nom de 靈照之塔. La troisième année *K'aï-pao* de la dynastie des *Soung* (970), l'empereur changea ce nom en celui de *Nan-houa-t'a*. Le temple, tombé en ruines sous les *Ming*, fut réparé la sixième année *Tch'eng-houa* (1470), puis reconstruit la cinquième année *K'ang-chi*, de la dynastie actuelle (1666). On y conserve encore le corps, la robe et le 鉢 ou pâtra (bol d'aumône des mendiants bouddhistes) de Léou-tsou.

Ce site renferme douze "merveilles" (十 二 景) dont le T. T. (livre CCXXIX) cite les principales ; le *Kiang-loung-t'a* (*Kong-loung-tap*), sur lequel cf. pa.54 Dr Henry, *Ling-Nam*, p. 234 ; le 伏 虎 亭 *Fou-hou-t'ing* (*Fou-fou-teng*) ; le 卓 錫 亭 *Tcho-si-t'ing* (*Tsio-sie-teng*) ; le 避 難 石 *Pi-nan-che* (*Pei-nan-siek*), et le 曹 溪 水 *Tsao-ki-choueï* (*Tso-k'aï*, Ling-Nam p. 232).

XIII. — Nous partîmes le lendemain à la pointe du jour, et arrivâmes quelques heures après au pied de quelques affreuses montagnes, que les Tartares nomment les *Cinq têtes de chevaux*, à cause de son (*sic*) étrange forme. On voyait en divers endroits de ces monts, qui semblaient braver les nues par leur hauteur, plusieurs édifices étranges, dont aucuns étaient encore en leur entier, et les autres abattus par leur durée, ou par le ravage des guerres. Nous en vîmes aucuns élevés sur des pointes de rochers inaccessibles, voire si épouvantables en leurs précipices et concavités, que l'on pourrait aisément s'imaginer que ce sont là des ouvrages faits par les mains des démons plutôt que par celles des mortels. Nous fûmes poussés de curiosité de visiter l'architecture de ces bâtiments, et d'apprendre la nature et les mœurs des habitants, mais nous nous trouvâmes tellement fatigués à monter, que nous fûmes contraints de retourner sur nos pas, n'ayant pas encore gagné le milieu.

Après avoir passé cette montagne, nous entrâmes dans une autre beaucoup plus affreuse et plus pointue, et qui pour le grand

> nombre de ses falaises et brisants fort périlleux, est nommée de ces montagnards le *mont des cinq diables*, à cause qu'il engloutit et dévore dans les cavités de ses bancs la plupart des vaisseaux qui s'y rendent. Nous y passâmes pourtant heureusement, et arrivâmes à Suytjeen, terre assez plaisante, et agréable. Là, les montagnes paraissaient au long de la rivière en si bel ordre, qu'elles semblaient plutôt y être rangées par l'art, que créées par la nature : leurs vallées tissues de belles campagnes, enrichies d'arbres et pa.55 plantes, et diaprées d'une infinité de fleurs, charmèrent tellement nos yeux et nos esprits, que je me suis mis à en crayonner cette figure, que je vous exhibe ci-dessus. [1]

Les hauteurs nommées *les cinq têtes de chevaux*, 五馬頭 ou *mâ t'éou* (*Ngou-mâ-t'aô*) sont célèbres dans le passage de la rivière : d'après Wells Williams, il faudrait traduire ce nom par " les cinq débarcadères". "They are," dit-il, "properly called the Five Pier-heads (*ma-tau* being the term for a pier or jetty, though the two characters mean *horse* and *head*)." [2] Je ne sais sur quelle autorité pourrait se baser cette interprétation.

Ce groupe montagneux est appelé 五馬歸槽山 *Ou-ma-koueï-ts'ao-chan* (*Ngou-mâ-kouaï-ts'ao-san*), *les cinq chevaux qui reviennent à la mangeoire*, par le T. C. (livre XVI). Il est, dit cet ouvrage, à trente *li* au nord-est de Chao-tchéou-fou : au nord, il est voisin du 湞水.

Les anciens voyageurs ont parlé de ces collines : Staunton (Tome II, p. 510) ; Barrow (Tome II, p. 114) ; De Guignes (Tome I, p. 272) ; Ellis (p. 397).

Dr. Henry :

> "Inspiring views of the hills kept us from feeling the fatigue of the march. Chief among the objects of interest passed were the *Ng-ma-tou*, "the Five Horses' Heads", a peculiar group of hills that change their appearance continually as observed from different points of view, until we come directly behind them, when they stand out like mighty colossal steeds, arranged as the equestrian guards of the land. On three sides they are almost perpendicular,

[1] Éd. A., p. 97.
[2] *Course of the Chu-kiang, or Pearl River*, by S. Wells Williams (*Chinese Repository*, Tome XX). Ces collines ont cinq cents pieds environ d'altitude.

> the fourth sloping down toward the plain, while the conformation of the sides opposite the slope is such as to suggest the name. They are ail of red sandstone." (*Ling-Nam*, p. 240.)

pa.56 Je n'ai pas trouvé de renseignements sur le mont des cinq Diables [五鬼山 ou *Koueï-chan, Ngoa-kouaï-san ?*).

Quant à *Suytjeen*, ce doit être 水村 *Choueï-ts'oun* (*Soui-ts'oun*) localité située sur la rive gauche de la rivière, au dessus des *Cinq Testes de Chevaux*. L'édition B donne deux vues différentes de Suytjeen, et une vue des *Ou-ma-t'eou* (pp. 67-68 et 66) ; une seule de *Suytjeen* dans l'éd. A, p. 97 ; une des *Ou-ma-t'éou*, p. 96. De même. Éd. C., pp. 54 et 55.

> XIV. — « Le 4 du mois d'avril nous découvrîmes la ville de *Nanhung*, laquelle est à 390 stades de *Xaocheu*, et sert de limites à la province de Quantung, que nous avions traversé du Midi au Septentrion... Cette ville de *Nanhung*, qui est la troisième capitale de la province de Quantung, a une heure et demie de circuit, et est défendue de très bonnes murailles, fortifiée de bastions et de tours presque inexpugnables, et capables d'en écarter l'ennemi qui la voudrait attaquer. Le pont bâti sur la rivière est fermé durant la nuit d'une grosse chaîne pour la sûreté des habitants. Elle est encore assez bien ornée de temples, de bâtiments et de portes. Elle a un bureau, où l'on paye les droits et le péage de tout ce qui monte, ou descend de la montagne par le moyen des portefaix.
>
> Non loin de ce lieu on voit la rivière de *Mekiang*, c'est-à-dire d'*Encre*. Encore que ses eaux semblent être tousjours vêtues de deuil, à cause de la noirceur de son fond sablonneux ; si est-ce qu'elle nourrit des poissons qui surpassent en blancheur et en bonté les plus estimés de notre Europe.[1]

Notre auteur passe sous silence la ville de district de 始興 *Che-ching* (*Tchi-hing*), située sur la rive gauche de la rivière, derrière quelques collines appelées pa.57 *Tan-foung-chan* (*Tan-fong-san*), parce qu'elle est sans doute à quelque distance de la route fluviale suivie par l'ambassade, ou encore parce qu'il ne l'aperçut pas.

[1] Éd. A., pp. 97-98.

Je crois utile de donner ici quelques détails sur cette cité, extraits du T. T., livre CXXVIII.

Elle est à quatre-vingt dix *li* à l'ouest de 南雄州 *Nan-chioung-tchéou* (*Nam-hong-tchaô*) [1] ; d'ancienne date, déplacée plusieurs fois, elle ne fut entourée d'un mur de terre que durant les années *T'ien-choun* de la dynastie des *Ming* (1457-1465), par les soins du magistrat de district *Sié Lien* ; agrandie la onzième année *Tch'eng-houa* (1477), elle avait alors trois cent quarante-huit *tchang* de pourtour : les murs avaient un *tchang* de haut et cinq pieds d'épaisseur. Il existait alors trois portes : celle du sud ou *Chiang-siéou* (*Hiong-saô*) ; celle de l'est ou *Toung-tso* (*Tong-tso*) ; celle de l'ouest ou *Si-tch'eng* (*Saï-sing*). Ces noms furent changés en *Ta-yang* (*Ta-yeung*), *Tseu-toung* (*Tseu-tong*) et *Tseu-si* (*Tseu-saï*), la douzième année *Ts'oung-tcheng* (1639) par le magistrat *Siao K'i*, qui éleva les murs de quatre pieds. Une quatrième porte, celle de *Ouen-ming* (*Meun-ming*), fut ouverte à l'angle sud-est de la ville, la cinquante cinquième année *K'ang-chi* (1716), à l'aide de fonds souscrits par le magistrat d'alors et les habitants. Les murs de terre s'étant peu à peu écroulés, ils furent remplacés, la quinzième année *Kia-k'ing* (1810) par des murs en briques.

D'après Van Braam (Tome I, p. 60) la ville de *Che-ching* (*Tchi-hing*), dont il écrit le nom *Chi-hing-chen*, est à une lieue et demie (quinze *li*) des bords de la rivière.

Nan-hung, dont nous parle Nieuhoff, est 南雄州 *Nan-hioung-tchéou* (*Nam-hong-tchaô*), chef-lieu d'arrondissement indépendant (*tche-li-tchéou*), c'est-à-dire ne relevant pa.58 pas d'un fou ou préfecture. Elle est située sur la rive droite du 湞水 *Tcheng-choueï* ou cours supérieur du fleuve du Nord (*Peï-kiang*), non loin du confluent du 裏溪水 *Li-ki-choueï* (*Lei-k'aï-soui*) et de ce fleuve, qui, au demeurant, n'est plus à cet endroit qu'une petite rivière peu profonde. Celle-ci est plutôt connue, dans la région, sous le nom de *Toung-kiang* (*Tong-kong*), fleuve de l'Est.

La cité de *Nan-chioung* (*Nam-hong*) est assez ancienne [2] : elle s'appelait 雄州 *Chioung-tchéou* au temps des *Nan-han* des Cinq Dynasties (936-951). Son nom actuel date des années *K'aï-pao* des *Soung* (971). Elle se

[1] Elle est à trente cinq milles environ au dessus de *Chao-tchéou-fou*.
[2] Elle est à cent trente *li* ou environ quarante milles de *Che-ching*.

compose de deux villes : la vieille ville et la nouvelle. La première a été formée de deux anciennes villes dont l'une appelée *Téou-tch'eng* (*Tao-sing*) fut bâtie la quatrième année *Houang-yéou* des *Soung* (1052), et dont l'autre *Kou-tch'eng* (*Kou-sing*) fut construite dans les années *Tche-tcheng* des *Yuan* (1341-1368). Cette *vieille ville* a sept cent vingt-sept *tchang* de pourtour ; ses murs ont deux *tchang* cinq pieds cinq pouces de haut. Elle a cinq portes : *Siao-toung-meun* (*Siou-tong-moun*), *Ta-nan-meun* (*Taï-nam-moun*), *Siao-nan-meun* (*Siou-nam-moun*), *Tâ-peï-meun* (*Taï-pak-moun*), *Si-meun* (*Saï-moun*). La nouvelle ville fut construite entre la cinquième année *Tch'eng-houa* (1469) et la neuvième année *Tcheng-tô* (1514) des *Ming*. Un quartier dit *Choueï-tch'eng* (*Soui-sing*), bâti la quarante-troisième année *Kia-tsing* (1564), y fut réuni par la suite, et le tout constitue la nouvelle ville actuelle. Ses murs sont aussi élevés que ceux de la vieille ville, mais elle a une circonférence de mille cent trente un *tchang* et sept pieds. Elle a onze portes : *Siao-peï-meun* (*Siou-pak-moun*), *Pin-yang-meun* (*Peun-yeung-moun*), pa.59 *Ouen-ming-meun* (*Meun-ming-moun*), *Loung-tsoun-ko-choueï-meun* (*Long-t'sun-ko-soui-moun*), *Tâ-mâ-t'eôu-choueï-meun* (*Taï-mâ-t'aô-soui-moun*), *Ts'ing-yun-choneï-meun* (*Ts'ing-ouan-soui-moun*), *Yun-kiu-choueï-meun* (*Ouan-k'eu-soui-moun*), *Houang-houa-choueï-meun* (*Ouang-fâ-soui-moun*), *Houaï-houa-choueï-meun* (*Ouaï-fâ-soui-moun*), *T'aï-p'ng-meun* (*T'aï-p'ing-moun*), *Siao-si-meun* (*Siou-saï-moun*). — T. T., livre CXXVIII.

Dans leurs relations, Staunton, Barrow, Anderson, De Guignes, Ellis, donnent quelques détails sur la ville de *Nan-chioung-tchéou* (*Nam-hong-tchaô*) dont ils transcrivent ainsi le nom : *Nan-shoo-fou* ; *Nan-cheun-fou* ; *Naung-chin-oa* ; *Nan-hiong-fou* ; *Nan-hiung-foo*. Abel, Van Braam, Milne, (*La vie réelle en Chine*, trad. Tasset, Paris, 1860), n'en disent que très peu de mots : ils l'appellent *Nan-hiung-foo*, *Nan-hiong-fou, Nan-hioung.*

Barrow :

> « La ville de *Nan-cheun-fou* est agréablement située sur les bords élevés du *Peï-kiang-ho*, les maisons de cette ville paraissent très anciennes ; les rues sont étroites, et il y a, en dedans des murailles, de grands espaces nus et d'autres couverts de ruines. (Tome III, p. 112.)

Anderson :

> "The sun had set, when we arrived at the gates of the city of *Naung-chin-oa*. It stands in a plain, surrounded on three sides by mountains, on the fourth and to the south, flows the river on which we were to continue our voyage. It is a place of some extent and considerable commerce. The streets, like those of almost all the towns we have seen in China, are very narrow, but they have the advantage of being well paved, and well kept in the material article of cleanliness. The houses are chiefly of wood, and their general height is two stories. Though elegance, either interior or exterior, is not the peculiar character of this place, some of the shops were gilt and wnished in a manner that might bring them pa.60 within that denomination. At every door (*gate*) in the streets, after sunset, a large paper lamp is hung up, and forms a very pretty illumination... We renewed our voyage, and began it by passing under a wooden bridge of seven arches, or rather, if accuracy of expression should be considered as indispensable, of seven intervals. These intervals are formed by strong stone pillars, built in the water, and overlaid with planks, guarded by a double railing. This structure stretches across the river, to form a communication between those parts of the suburbs of *Naung-chin-oa*, which are divided by it. Forts garrisoned with troops, and well supplied with artillery, guarded either end of it. The city itself is also well defended by walls, which are, at least, thirty feet in height, towards the river, with ramparts that take the whole circuit of the place, and square towers which are not confined to the gates, but appear to rise above the walls in other advantageous situations. (p. 237, p. 241).

De Guignes décrit également ce pont :

> « Les piles en pierres", dit-il, "sont garnies d'éperons pour fendre le courant de l'eau. Ce dessus est formé de poutres qui se croisent alternativement et sur lesquelles on a étendu un plancher de bois qui va d'un pile à l'autre. Ces bords en sont défendus par un garde-fou."

D'après De Guignes *Nan-chioung-tcheou* est à 105 lieues et demie de Canton.

Ellis :

> " From a hill on the other side of the river upon which we are to proceed there is a good bird's eye view of the city, which is less extensive than I had supposed ; the length is considerable in proportion to the breadth, and it is, I fancied, surrounded by a double wall. A small stream falls into the river, called here by the name of the town ; both streams, tributary and principal, are crossed by good stone bridges level on the top, with well-built regular arches.[1] (p. 393)

pa.61 D'après Milne (p. 306) la distance de *Nan-chioung-tcheou* à Canton, par eau, est de mille trois cent quinze li ou trois cent quatre-vingt-dix milles anglais. Le T. C. dit que cette ville est à mille trois cents li au nord-est de Canton. — (Livre CXXVIII.)

Il ne paraît pas exister de "rivière de *Mekiang* ou d'*Encre*" près de *Nan-chioung-tchéou*. Il y a dû y avoir confusion, dans l'esprit de l'auteur, entre le *Li-ki-choueï* (*Lei-k'aï-soui*) qui se jette dans le 滇水 à peu de distance à l'ouest de *Nan-chioung-tcheou*, et le *Mô-kiang* (*Mok-kong*, fleuve d'Encre) qui rejoint le même cours d'eau à l'ouest de *Che-ching* (*Tchi-hing*) et non loin de cette dernière cité.

> "Le *Mô-kiang*", dit le T. T. (livre CXIII), "est à un *li* à l'ouest de la ville de district (*Che-ching, Tchi-hing*) [2] : Sa source est à la limite de district de *Oueng-yuan* (*Yong-yun*). Il coule pendant vingt *li* et arrive à *Kiang-k'eou* (*Kong-haô*), où il s'unit au *Toung-kiang* (*Tong-kong*), ou 滇水. Son nom vient, dit-on, de ce que ses eaux sont noires comme l'encre.

Les éditions A et B renferment une jolie vue, planche hors texte, de la ville de *Nan-chioung-tcheou* (p. 98 ; p. 68) : celle-ci a été réduite et insérée dans le texte de l'édition C. (p. 55).

> XV. — « Ces quartiers sont remplis de montagnes, fort pénibles aux voyageurs. Il y en a une nommée *Muglyn*, qui fut si bien

[1] Un peu avant de se jeter dans le 滇水 *Tcheng-choueï* (*Tsing-soui*) le *Mô-kiang* prend le nom de 凉傘水 *Léang-san-chouï*. — (T. C., livre XVII.)
[2] Éd. A., pp. 98-99.

aplanie et pavée de pierres de taile (*sic*) par les soins d'un gouverneur nommé *Chan-kien-ling*, que les gens de pied et de cheval, et les poste-chaises la peuvent traverser avec grande difficulté. Cet ouvrage plut tant aux Chinois, que pour honorer la mémoire de son fondateur, ils lui bâtirent un temple à la cîme de cette montagne, et y continuent encore en nos jours de s'y rendre à la foule pour lui brûler de l'encens, et lui offrir des victimes, comme à une redoutable divinité. pa.62

La montagne *Muglyn* (Éd. B : *Muglijn* ; Éd. C : *Mugliin*) est le 梅嶺 *Mei-ling* (*Môï-leng*), qui sépare la province du *Kouang-toung* de celle du *Kiang-si* et par où passe la route qui conduit de *Nan-chioung-tchéou*, dernière ville du Kouang-toung de ce côté, à 南安府 Nan-an-fou, première cité méridionale du Kiang-si. Je parlerai plus loin du personnage nommé *Chankienling* (*Chankieuling*), Éd. B : l'Éd. C. ne cite pas son nom) qui n'est autre que 張九齡 Tchang-kiéou-ling, célèbre ministre d'État au temps de la dynastie des *T'ang*, ainsi que de l'œuvre qu'il fit exécuter à la passe du *Meï-ling.*

L'ambassade s'arrêta quatre jours à *Nan-chioung-tchéou :* elle quitta les bateaux qui l'avaient amenée et fit ses préparatifs pour prendre la voie de terre et traverser le *Meï-ling*. Le bagage, dit Nieuhoff, fut mis en ordre et bien empaqueté.

« Le cinquième jour les ambassadeurs partirent avec une partie des présents, qui furent précédés du mandarin du jeune vice-roi de Canton, qui comme fourrier était obligé de pourvoir à leur logement. Le lendemain nous suivîmes les ambassadeurs escortés du mandarin Pinxentou, avec le reste de notre bagage... Les ambassadeurs, pour être moins fatigués, se firent porter dans des chaises à bras, par des porteurs bien experts en ce métier... Ils reposèrent à mi-chemin en un bourg nommé *Susan*, planté sur une montagne.

Le lendemain à l'aube du jour, les ambassadeurs montèrent à cheval, et vers le midi pénétrèrent bien avant dans les effroyables montagnes qui séparent la province de *Quantung* de celle de *Kiangsi*, où on remarque plusieurs temples bâtis à l'antique, dont l'un des plus somptueux sert de limites à ces deux provinces. Ces

montagnes nous auraient parues trois fois plus épouvantables, si nous n'eussions fiché nos yeux sur leurs plaisantes et agréables vallées, capables d'y attirer beaucoup de monde. Deux heures devant le soleil couchant pa.63 nous découvrîmes la ville de *Nangan*, capitale de la province de *Kiangsi*. [1]

Le 梅嶺 *Meï-ling* (*Môï-leng*) s'appelle également 大庾嶺 *Ta-yu-ling* (*Taï-yi-leng*) et 東嶠山 *Toung-kiao-chan* (*Tong-kiou-san*). À l'époque de la dynastie des *Ts'in* (221 av. J.C.), cette chaîne faisait partie de 五嶺 *Ou-ling* ou *Cinq chaînes de montagnes* qui formaient alors la frontière méridionale de l'empire (Cf. à ce sujet, Mayers' *Chinese Reader's Manual*, p. 316, n° 148). [2] C'est le *T'aï-ling* (*T'oï-ling*) dont parlent les Annales des Han postérieurs (*Che-yen-chan* (*Siek-yim-san*) ou, d'après le commentaire du *Choueï-king* se trouvait la source du 東溪Toung-ki (*Tong-k'aï*).

Les auteurs ne sont pas d'accord quant à l'origine du nom *Meï-ling* : d'après les uns, il aurait été donné à la chaîne parce qu'on y trouve beaucoup de 梅*Meï* (*Môï*) ou pruniers (*prunus Mume*) : on dit à ce propos que les branches de ces arbres, qui sont exposées au nord, ne commencent à se couvrir de fleurs que lorsque celles, qui sont exposées au sud, ont perdu les leurs. Selon d'autres, il devrait son origine à un certain 梅鋗*Meï Kiuan*, également connu sous le nom de *Meï Tsiang-kiun*, Maréchal *Meï*.

En ce qui concerne le nom de 大庾 *Ta-yu* (*Taï-yi*), il viendrait de celui d'une ville qu'un *Kien-kiun*, nommé *Yu* aurait bâti dans les environs au temps de la dynastie des Han antérieurs, dans une expédition pour réduire le pays de 南越 (la province actuelle du *Kouang-toung* était comprise, avec d'autres régions, sous cette dénomination). La ville du district de *Ta-yu* constitue la ville de *Nan-an-fou* (*Kiang-si*).

pa.64 La chaîne a été appelée *Toung-kiao-chan*, dit le commentaire du *Choueï-king*, parce qu'elle était la plus orientale des Ou-ling.

Elle est à quatre vingt dix *li* au nord de *Nan-chioung-tchéou* : sa hauteur est évaluée à treize cent cinquante tchang. 張九齡*Tchang-kiéou-ling*, de la

[1] Éd. A., p. 99.
[2] Le nom de 嶺南 *Ling-nan* (*Leng-nam*, au sud des *ling* ou *leng*) fut longtemps appliqué à la région qui forme aujourd'hui les provinces du *Kouang-toung* et du *Kouang-si* : on s'en sert encore, dans le style élevé, pour désigner la première.

dynastie des *T'ang*, reçut de l'empereur l'ordre de faire une percée dans cette chaîne. Ce mandarin ouvrit en conséquence une route dans les rochers : la gorge par où celle-ci passe, au sommet le plus élevé des hauteurs, fut appelée 梅關 *Meï-kouan*, (*Môï-kouan*), la passe du *Meï* (*ling*), la huitième année *Kia-yéou* des 宋 (1063), lorsque la voie de *Tchang-kiéou-ling* fut bordée de murs de briques. Plus tard, sous les *Ming* (trente-sixième année *Kia-tsing* = 1557), on y établit un poste militaire pour mettre un terme à des brigandages. (Cf. T. T., livres CXXII et CXIII ; T. C., livre CXXXVI.)

Tchang Kiéou-ling vécut sous la dynastie des *T'ang*, de 673 à 740 ; sa famille habitait de longue date dans la région qui forme aujourd'hui la partie septentrionale de la province de Canton : son grand-père *Kiun-tcheng* avait été *pié-kia* de *Chao-tchéou* ; son père *Houng-yu* devint 刺史 *Ts'eu-che* de *Kouang-tchêou* (Canton). Son appellation littéraire était 子壽 Tseu-chéou ; il portait encore le nom de 博物 To-vou. De bonne heure il montra de grandes dispositions pour les belles-lettres : à sept ans, il savait déjà composer. À l'âge de treize ans, il adressa une lettre à un magistrat de *Kouang-tchéou* qui en admira le style et s'écria : "Ce garçon pourra certainement aller loin !" Il passa brillamment ses pa. examens et obtint une charge à la cour de l'empereur Chuan-tsoung : on lui donna alors le surnom de 文壝元帥 *Ouen-tch'ang yuan-chouaï*, le général-en-chef des Belles-lettres.

pa.65 En 736, — il était alors ministre d'État,— lorsque tous les grands offraient à l'empereur à l'occasion de l'anniversaire de naissance de celui-ci, les objets les plus précieux, il se contenta de présenter au souverain un traité en cinq livres, intitulé 千秋金鑑錄 *Miroir d'or de l'anniversaire de Sa Majesté*, dans lequel il expliquait les causes de la grandeur et de la décadence des dynasties précédentes. Seul d'entre tous les courtisans, il ne craignait pas de faire des remontrances à son maître sur la conduite privée et la manière de gouverner de ce dernier. Toutefois, il était très apprécié de Chuan-tsoung qui disait souvent le matin à ses entours : "Mes forces renaissent aussitôt chaque fois que je vois *Tchang Kiéou-ling*." Il faut ajouter que ses conseils n'etaient pas toujours suivis : néanmoins, il ne cessait d'en donner.

Avant de devenir ministre d'État, il exerça plusieurs charges dans les provinces et il fut notamment juge provincial du *Ling-nan* (*tao* comprenant les provinces actuelles du *Kouang-toung* et du *Kouang-si*). C'est à cette époque qu'il fit faire le passage à travers le *Meï-ling*.

Il mit l'empereur en garde contre le favori 安祿山 *An Lou-chan*, dont il avait pénétré les desseins :

> — Si on ne le met pas à mort, dit-il, il deviendra certainement une calamité pour le pays.

Chuan-tsoung ne l'écouta pas. Mais plus tard, quand *An Lou-chan* se révolta, l'empereur reconnut la clairvoyance de *Tchang Kiéou-ling*, qui venait de mourir de maladie à l'âge de soixante-huit ans, et, en versant des larmes, ordonna à un haut fonctionnaire d'aller faire un sacrifice à sa mémoire à *Kiu-kiang* (ou *Chao-tchéou*), où il était enterré, et d'offrir de magnifiques présents à sa famille. Lorsque la rébellion de *An Lou-chan* fut écrasée, *Chuan-tsoung* donna à *Tchang Kiéou-ling* le titre posthume de *Che-ching-po*, Comte de *Che-ching*. *Tchang Kiéou-ling* fut canonisé sous le titre de 文憲 *Ouen-chien*. On pa.66 trouve sa biographie dans les Annales des T'ang, dans le T. T., livre CCCIV, et dans le 尚友錄 *Chang-yéou-lou*, livre VIII. Cf. également, Mayers, Chinese Reader's Manual, p. 6, No. 21.

Le "bourg nommé *Susan*, planté sur une montagne," dont parle Nieuhoff, est le village de 中站 *Tchoung-tchan* (*Tchong-tcham* ; *Choong-chun* dans Abel, Ellis) qui se trouve à moitié chemin entre *Nan-chioung-tchéou* et la passe du *Meï-ling*, et où les voyageurs, les porte-faix, etc., ont coutume de faire halte pour se reposer un instant avant de gravir les hauteurs les plus élevées.

Le *Meï-ling* a été décrit par Staunton (Tome II, p. 506), Barrow (Tome III, p. 29), De Guignes (Tome I, p. 275), Van Braam (Tome I, p. 66), Ellis (p. 890), Abel (p. 183), Milne (trad. française, p. 301), sous les noms de *Mé-lin, Mey-lin, Moi-ling, Mee-ling* et *Mei-ling* (dans la traduction française de Milne, *Mie-ling*, faute pour *Mei-ling*). Je résume les détails donnés par ces auteurs.

Au sortir de la ville de *Nan-chioung-tchéou* (*Nam-hong-tchaô*) on traverse un pont de pierre de trois arches, bien bâti, recouvert de dalles, à

l'extrémité duquel se trouve un monument élevé à la mémoire du constructeur. Là commence une route dallée circulant dans une vaste plaine de rizières d'où émergent quelques villages : elle est souvent bordée de petits hangars à toits de feuillages de pin où des indigènes vendent du thé et des gâteaux aux passants.

Après deux heures de marche, environ, on quitte la plaine : le chemin dallé serpente alors le long de collines couvertes de pins. Sa largeur varie depuis dix jusqu'à vingt pieds. Des rizières occupent quelques terrains bas. Ici et là, quelques groupes de maisons. On fait halte au village de 中站 *Tchoung-tchan* (*Tchong-tcham*) qui n'a rien de remarquable : il se compose d'une longue suite de maisons et de paillottes : celles-ci servent d'abri aux coolies employés à transporter des marchandises à travers la montagne. Ce village est à environ pa.67 quatre heures de marche des faubourgs de *Nan-chioung-tchéou* (*Nam-hung-tchaô*).

Au dessus de ce point, la route dallée continue en faisant mille zigzags, afin de faciliter l'ascension. Le paysage a un aspect sauvage et étrange. On a autour de soi d'innombrables rochers élevés, empilés en quelque sorte les uns sur les autres et constituant ainsi des amoncellements aux formes les plus fantastiques : ici, d'immenses pyramides gigantesques ; là, dirait-on, des ruines de châteaux du moyen âge. L'action du temps et des éléments leur a donné les aspects les plus multiples qui échappent à toute description. Ce sont des pierres granulaires ressemblant beaucoup au calcaire. On s'en sert pour faire de la chaux, et, de distance en distance, on voit au milieu d'eux des fours à chaux dont la fumée bleuâtre, poussée par le vent dans toutes les directions, ajoute encore à la singularité de la scène. Ces roches sont en grande partie couvertes de lichens, et quelques-unes sont boisées : entre leurs interstices se précipitent des ruisseaux impétueux qui coulent dans les bas-fonds où l'on aperçoit quelques champs de riz, des pins et des habitations en terre ou en briques sèches.

Le long de la route, de temps en temps, s'élèvent des reposoirs, édifices composés d'un toit posé sur quatre piliers de briques, servant d'abri aux porteurs lorsque le temps est mauvais ou de halte. Cette voie de communication est la seule qui existe de ce côté entre le *Kouang-toung* et le *Kiang-si*, aussi est-il très fréquenté : on y rencontre deux files presque non

interrompues de porteurs de fardeaux, allant et venant. Ces porteurs sont généralement par couples, ayant sur les épaules un bambou auquel sont suspendus les bagages des voyageurs, des ballots de marchandises, ou des paniers d'osier renfermant du tabac, du thé, de la porcelaine, des étoffes ou des pots d'huile à brûler. On dit que cinquante mille individus gagnent ainsi leur vie à transporter des pa.68 marchandises ou des voyageurs à travers le passage. Ils offrent un spectacle curieux. Ils marchent d'un pas rapide et mesuré, chantant et se répondant les uns aux autres. Parmi eux, il y a bon nombre de femmes, associées souvent ensemble, mais quelquefois avec un homme, par groupes de dix ou douze, et toujours portant des fardeaux aussi lourds que ceux confiés aux porteurs.

En approchant de la passe, la vue est excessivement pittoresque : là, la route est coupée dans le roc à une profondeur de vingt-cinq pieds environ ; de tous côtés, les hauteurs sont boisées, couvertes de pins (*pinus sinensis*) principalement, abruptes, escarpées, et, à une certaine distance, la gorge ne paraît être qu'une simple poste. Au plus haut point de la passe, on voit, à peu de distance du chemin, un temple dédié à Confucius qui est bâti sur des rochers et entourés de rocs élevés. Un peu plus loin, on arrive à une poste cintrée, plantée au milieu de la route, entre les rochers, qui indique la frontière du *Kouang-toung* et du *Kiang-si.* C'est le 梅關 *Meï-kouan*, (*Môï-kouan*) où se trouvent un poste militaire et quelques maisons. La passe paraît avoir une cinquantaine de pieds de long sur vingt à vingt-cinq de large : de chaque côté, les rochers s'élèvent à une trentaine de pieds. Ils sont soutenus pas des arcs-boutants ou pierre de taille. Ce sont des grès argileux très compacts. Ceux qui sont près de la poste sont ornés d'inscriptions en gros caractères. L'une d'elles est ainsi conçue : 天理人情 *T'ien-li jen-ts'ing*, " Raison Céleste et Sentiments humains."

À l'entrée de la passe, du côté de Canton, sont quelques 梅樹 *Meï-chou*, pruniers (prunus mume), dont la présence est de nature à fortifier le dire de ceux qui prétendent que le nom de *Meï-ling* vient de ce qu'il y croît des pruniers (*meï*).

Le *Meï-kouan*, point le plus élevé de la chaîne, est à dix-huit milles de *Nan-chioung-tchéou*, et à sept milles de *Nan-an-fou*. C'est ce passage qui a

été percé par pa.69 *Tchang Kiéou-ling* sous la dynastie des *T'ang*. Plus tard, il fut consolidé au moyen de briques faites avec la terre de la montagne.

Le sommet de la montagne présente une stratification horizontale bien distincte, mais il est divisé en masses superposées ayant l'aspect de marches d'escalier. Ce grès est à petits grains ; fraichement cassé, il a presque la couleur gris foncé de l'argile schisteuse ; mais il est rougeâtre partout où il a été longtemps exposé à l'air. Le *Meï-ling* a une altitude d'environ douze cents pieds au dessus des plaines de *Nan-chioung-tchéou* (*Kouang-toung*) et de *Nan-an-fou* (*Kiang-si*). D'après Staunton, qui le décrit sans donner le nom, il serait à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Arrivé au sommet du *Meï-ling* on a devant soi un immense et magnifique panorama : La plume est impuissante à le décrire. Autour de soi, des rochers menaçants, des ravins aux noires profondeurs, les uns et les autres se succédant et se dominant dans un désordre sauvage ; des montagnes entassées, amoncelées, tapissées de verdure, ornées de bouquets de pins. À perte de vue, se déroule le chemin dallé, tracé par la main des hommes à travers des rochers monstrueux et des jungles épaisses, formant quelquefois une sorte d'escalier et circulant en zigzags du sommet à la base.

À l'est et à l'ouest, la superbe cliaine du *Meï-ling*, suivant la direction de ces deux points cardinaux, composée d'une succession de pics élevés, de vallées profondes, et se perdant de chaque côté à l'horizon.

Au sud, la vaste plaine de *Nan-chioung-tchéou*, une contrée couverte de champs cultivés où l'œil se repose parfois sur des villages entourés d'arbres, rappelant les oasis dans le désert, et de collines plus ou moins boisées.

Au nord, on découvre une vue splendide sur la province du *Kiang-si* : aussi loin que l'on peut voir, une immense plaine bien cultivée, ayant toutefois quelques espaces incultes et pa.70 désolés, bornée à l'horizon par des montagnes bleuâtres. Ici et là, éparpillées au hasard, des collines qui n'apparaissent que comme de petites meules de foin. La ville de *Nan-an-fou*, ressemblant à une amas de tuiles, le *Kan-kiang*, qui prend sa source

dans le versant septentrional, traverse cette cité et se dirige vers le lac *Po-yang*, a l'aspect d'un ruban d'argent fuyant au loin en spirales.

Staunton a parlé en ces termes de l'effet produit par le *Meï-ling* quand on en fait l'ascension du côté du *Kiang-si :*

> "The travellers began to ascend the highest of those eminences, the summit of which was confounded with the clouds above it. Two of these clouds, as they appeared at least to some of the spectators, were without motion, and left a void regular space between them ; but after the travellers had ascended a long way upon a circuitous road, so traced for the purpose of being practicable for horsemen, they were astonished to find that those steady clouds formed themselves the summit of the mountain, cut down by dint of labour, in order to render the ascent somewhat less steep. Difficult as this passage still continues, it is so much less than before the top of the mountain was thus cut through, that the statue of the mandarin who had it done (*Tchang Kiéou-ling*) is honoured with a niche in some of the chinese temples hereabouts.

Les atlas de Staunton, de De Guignes, etc. renferment des vues du *Meï-ling.*

> XVI. — Il ne saurait entrer dans le cadre de cette étude de suivre l'ambassade hollandaise, après sa sortie de la province du *Kouang-toung*, dans son voyage à travers la Chine sur le *Kan-kiang*, le lac *Po-yang*, le *Yang-tse-kiang*, le Grand Canal, le *Peï-ho*. Je me bornerai à rappeller l'accueil qui lui fut fait à Peking ainsi que les résultats qu'elle obtint.

Les ambassadeurs arrivèrent à la capitale le 17 juillet 1656 et prirent immédiatement contact avec de hauts pa.71 dignitaires de la cour qui les *interviewèrent*, selon l'expression moderne, et leur posèrent mille questions touchant leur pays, leur gouvernement, etc. « Un certain jésuite, qui depuis quarante et six ans, avait vécu avec estime en la cour des Empereurs de la Chine »' leur servit de "Truchement". « Ce bon Père se faisait nommer *Adam Scaliger* (Schaal), et se disait natif de Cologne ; homme de grand âge, tout barbu, vêtu, et rasé à la tartare. » Il paraît, d'après Nieuhoff, que

ce "bon Père", loin de prêter ses bons offices aux Hollandais, s'appliqua au contraire à les peindre, auprès des mandarins, "sous les plus noires couleurs". « Ce qui étonna davantage les ambassadeurs fut le rapport qu'on leur fit des fausses menées du père Adam, et de ses complices jésuites, qui leur avaient fait espérer des montagnes d'or. »

Après une longue attente, de nombreux pourparlers et incidents, les ambassadeurs furent enfin reçus par l'empereur le 2 octobre, sur le même pied et avec la même cérémonie que les envoyés du Grand lama du Tibet, du Grand Mogol et de princes mongols, c'est à dire à titre de vassaux. Conduits devant le trône du Fils du Ciel, ils accomplirent le salut dit 磕頭 k'o-t'éou [1] :

> « Le héraut cria à haute voix
> — Allez et présentez-vous devant le trône.
> Auquel cri nous avançâmes. Il cria ensuite :
> — Prenez vostre rang,
> et nous le prîmes ; puis il dit :
> — Agenouillez-vous,
> et nous le fîmes : il cria encore :
> — Inclinez-vous trois fois en terre,
> comme nous fîmes, puis il dit :
> — Levez-vous,
> et nous nous levâmes, et finalement après qu'il eut crié :
> — Retournez en vos places,
> nous nous retirâmes aussitôt à côté, et retournâmes en notre lieu. On mena en suite nos ambassadeurs et celui du Grand Mogol, vers un théâtre élevé, sur lequel était une petite place haute de quinze ou seize pieds, dans laquelle on regardait le trône. Nous fûmes encore ici obligés de nous agenouiller une fois, et pa.72 de baisser la tête. Ces cérémonies étant achevées, on nous fit asseoir, et on nous présenta dans des tasses de bois du thé de Tartarie mêlé avec du lait.

Peu après, conformément au règlement des statuts de l'empire ayant trait aux pays tributaires, les Hollandais furent invités à des festins qui

[1] Ou 叩頭. On s'agenouille trois fois et on frappe neuf fois le sol de son front (三跪九叩).

eurent lieu au *li-pou* : "Les ambassadeurs des *Sutadses*, des *lamas* et du *Grand Mogol* furent aussi de la partie." "Avant que de se mettre à table, ils furent obligés de tourner leur face vers l'Occident (à cause que l'Empereur était pour lors de ce côté-là) et de s'agenouiller par trois fois, comme ils firent devant son trône."

Le 16 octobre, jour de leur départ pour retourner à Canton, ils reçurent

> « la lettre que Sa Majesté Impériale avait fait écrire au général de Batavie. Elle était dictée en deux langues, savoir en chinoise et en tartare : ses bords étaient clorés, et le clos était parsemé de paillettes d'or et d'argent, et tout à l'entour elle était peinte et figurée de dragons d'or.
>
> Elle renfermait le passage suivant : "Vous m'avez demandé la permission de venir trafiquer en mon Empire, d'y transporter de vos denrées, et d'en faire des échanges pour le commun accommodement et profit de nos sujets. Toutefois à cause de la distance de nos régions, des vents impétueux qui font ici fort souvent échouer les vaisseaux contre des brisants, et que les neiges, les grêles et les glaces ferment souvent nos rivières et nos havres, j'aurais un extrême déplaisir d'apprendre le malheur, qui pourrait facilement arriver à ceux que vous envoyeriez ci-après. Si pourtant vous trouvez bon de les exposer à ces hasards, je vous conseille de ne les envoyer qu'une fois en huit ans, jusques au nombre de cent têtes, dont vingt pourront monter, et venir au lieu où je tiens ma cour : Et alors vous pourrez amener vos marchandises en votre logement, sans être obligé de les débiter à Canton. J'ai trouvé meilleur cet expédient, à cause pa.73 de l'affection et de la bienveillance que je vous porte, lequel j'ose me promettre qu'il vous sera et agréable, et profitable.

Après que lecture de ce document eut été faite aux Hollandais, un "conseiller" prit la lettre, "la roula, et l'enveloppa dans une étoffe ou bande de drap de soie jaune, puis la délivra à nos ambassadeurs, qui la reçurent les genoux en terre, et à tête baissée."

Les envoyés hollandais,— qui n'étaient au demeurant que de simples négociants chargés d'une mission par le gouverneur de Batavia, et non pas

des agents officiels délégués par le gouvernement des Provinces Unies,— furent reçus en résumé comme des "porteurs de tribut", selon la tradition séculaire de la Chine, et les cadeaux qu'ils apportaient furent acceptés à titre de "tribut". L'empereur les autorisa à venir lui apporter tribut tous les huit ans. L'ambassade ne procura donc aucun avantage commercial à la Compagnie des Indes Orientales, et elle n'eut d'autre résultat que de faire passer les Provinces Unies pour tributaires de la Chine et d'augmenter ainsi la liste des États vassaux du Fils du Ciel, destinée à figurer dans le recueil des statuts de la dynastie régnante et dans les annales chinoises.

@